

LES
SAINTES FEMMES

LES PLUS ILLUSTRÉS
DES TEMPS APOSTOLIQUES
QUI
PAR LEUR VIE, PAR LEURS DISCOURS ET LEURS ACTIONS
OU PAR LEUR GÉNÉREUX MARTYRÈ
ONT RENDU TÉMOIGNAGE A JÉSUS-CHRIST

LEURS MONOGRAPHIES SONT PRÉCÉDÉES
DE L'HISTOIRE DE LA SAINTE VIERGE
MÈRE DU CHRIST

Par M. l'Abbé MAISTRE

Chanoine honoraire, Doyen de Dampierre, au diocèse de Troyes (Aube);
précédemment Professeur d'Écriture-Sainte et de Théologie; — Examinateur général
des Conférences ecclésiastiques diocésaines, etc.

*La Femme immaculée sera plus
estimée que tous les trésors.*

(Eccl. xl, 49.)

*Un grand nombre de femmes
nobles embrassèrent la foi.*

(Act. xvii, 4, 42.)

*Plusieurs saintes femmes sui-
vaient le Christ et l'assistaient.*

(S. Marc, xv, 41.)

*Beaucoup de monde croyait en
lui, sur le témoignage que rendait
la femme convertie.*

(S. Jean, iv, 59.)

*Comme les autres Disciples, les
femmes se laissaient traîner en
prison plutôt que de renoncer
Jésus-Christ.*

(Act. viii, 3.)

PARIS
F. WATTELIER ET C^{ie}, LIBRAIRES
19, RUE DE SÈVRES, 19

—
1874



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2008.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

GRANDE CHRISTOLOGIE

SECONDE PARTIE

LES TÉMOINS DU CHRIST

SIXIÈME CLASSE DE TÉMOINS

LES SAINTES FEMMES

CONTEMPORAINES ET DISCIPLES DU CHRIST ET DES APOTRES.

A MADAME

HENRIETTE-ÉLISABETH-MARIE-JOSÉPHINE

M... DE LA BUSSIÈRE DE LA FERTÉ

MADAME ET TRÈS-CHÈRE SOEUR,

Le souvenir de votre piété éclairée m'engage à vous offrir comme un public monument de parfaite estime et de respectueux attachement ce nouvel ouvrage concernant *les Saintes Femmes*, qui furent les contemporaines des Grands Apôtres et les Disciples mêmes du Messie. J'ai la confiance que vous aurez pour agréable cet hommage, et que, héritière de l'esprit chrétien et de la foi ardente de vos glorieux ancêtres, vous accepterez volontiers ce Livre écrit pour mettre en lumière la gloire de la Souveraine du Ciel et de ses nobles compagnes, composant sa Cour d'honneur. A quelle personne, plus amie de ces premiers Témoins du Christ, pouvais-je présenter LES FEMMES ILLUSTRES DE LA PRIMITIVE EGLISE? Vous ne pourrez qu'aimer de plus en plus Celles dont vous avez, dès vos jeunes années, fidèlement retracé en en votre vie les beaux exemples.

Vous vous réjouirez de voir se révéler au grand jour ces Ames généreuses et sublimes qui, conjointement avec les Hommes Apostoliques, ont efficacement contribué à fonder les premières chrétientés de la terre.

Si l'exécution de l'entreprise est au-dessous de la grandeur du sujet, vous accueillerez néanmoins ces laborieuses investigations, ces trésors antiques de l'Eglise, demeurés longtemps enfouis, mais appelés, je l'espère, à fructifier abondamment dans ces temps d'universelle anxiété, de transformation et de rénovation religieuse, où s'agite notre Société moderne.

Veillez, je vous prie, agréer, etc.

Ce 2 février 1874, — jour de la Chandeleur.

LES SAINTES FEMMES

CONTEMPORAINES ET DISCIPLES DE JÉSUS ET DES APÔTRES

La femme peut et doit, comme l'homme, rendre témoignage à la vérité. Si elle n'est pas appelée à le faire par la voie de la prédication ou de l'enseignement public, elle accomplit ce devoir par divers autres moyens : par exemple, par une vie conforme à la doctrine du Christ ; par un langage constamment chrétien ; par une profession publique de la foi ; par l'enseignement de famille, et, au besoin, par le témoignage du sang, lequel parle plus haut que l'éloquence même des grands prédicateurs, et plus efficacement que la sagesse des docteurs et des philosophes.

Les femmes illustres et saintes de la primitive Eglise sont au nombre de plusieurs milliers ; elles ont, dans leur temps, rendu à Jésus-Christ ces différentes sortes de témoignages, et très-souvent le dernier. Celles dont les noms figurent dans les *Annales Ecclésiastiques*, et, en particulier, dans ces *Notices Historiques*, ont été remarquables par leur foi ardente, par leur force et par leur héroïsme surhumains, par les plus pures vertus. Le témoignage qui résulte de leur courageux, de leur intrépide dévouement, a, conséquemment, une valeur démonstrative en faveur de la vérité chrétienne.

La Sainte Vierge, Mère de Jésus, figure la première à la tête des saintes vierges et des saintes femmes du siècle apostolique, comme le Christ apparaît à la tête de ses Apôtres et de tous les saints hommes, ses disciples. Elle présente au Fils de Dieu tout le sexe qui s'est généreusement consacré et dévoué à son service, comme le Christ présente à son Père céleste l'Eglise, son épouse bien-aimée, qu'il s'est acquise au prix de ses souffrances et de son sang.

Nous placerons ici le tableau des *Femmes Illustres* de l'Evangile, qui furent les témoins, soit des faits et des circonstances de l'Incarnation, soit de la prédication et des miracles de Jésus-Christ et des Apôtres, et qui leur rendirent témoignage, de vive voix, par leur vie chrétienne, par leur dévouement.

S^{te} ANNE
Fille de PHANUEL,
PROPHÉTASSE EN ISRAËL.

MARIE,
fille de JACOB,
mère
de SALOMÉ, mère des Apôtres
S. JACQUES et S. JEAN.

S^{te} MARIE, de CLÉOPHAS,
mère des quatre frères, Jacques,
Jude, Simon et José, appelés
LES FRÈRES DE JÉSUS.

S^{te} SALOMÉ,
surnommée ESTHER,
sœur des quatre frères précédents.

S^{te} VÉRONIQUE ou SÉRAPHIA,
épouse de SIMAC,
dignitaire de Jérusalem.

S^{te} JEANNE CHUSA,
épouse de CHUSA,
intendant du roi Hérode.

S^{te} MARIE DE JÉRUSALEM,
mère de MARC.

S^{te} BÉRÉNICE
ou l'Hémorroïsse de l'Évangile.

La vierge RHODÉ ou ROSE,
dont il est parlé dans les Actes,
xii, 13.

La Sainte MÈRE
des disciples ALEXANDRE et RUFUS
qui travailla beaucoup à Rome
pour le service de l'Église.
(Rom. xvi, 13.)

LES SAINTES FEMMES D'ISRAËL
qui suivaient et pleuraient Jésus
montant au Calvaire.

S^{te} PÉTRONILLE, vierge,
fille de S. PIERRE.

S^{te} MARIAMNE,
sœur de S. PHILIPPE, apôtre;

S^{te} EUTYCHIA
et S^{te} HÉRMIONE,
prophétesses et thaumaturges,
avec leur mère et une autre sœur.

PROCLA-CLAUDIA,
femme de PONTIUS-PILATUS.

LES QUATRE FILLES
du diacre S. PHILIPPE,
prophétesses.

S^{te} CANDIDA, napolitaine,
disciple de S. PIERRE.

S^{te} FLAUTILLA,
femme consulière,
disciple de S. PAUL.

S^{te} EXUPÈRE,
dame chrétienne.

S^{te} PRISCILLA,
illustre matrone de Rome.

1^{er} siècle.

S^{te} BASILISSA

et
S^{te} ANASTASIA,
nobles dames romaines, martyres,
au milieu du premier siècle.

Les S^{tes} FLAVIA DOMITILLA,
dames romaines, proches parentes
de l'empereur DOMITIEN.

S^{te} PILÈBE,
diaconesse de l'église de Cenchrède.
(Rom. xvi, 1.)

S^{te} MARIE,
qui travailla beaucoup à Rome
pour les chrétiens,
(Rom. xvi.)

S^{te} TRYPHÈNA,
qui travailla à Rome
pour le service du Seigneur.
(Ibid., xii.)

S^{te} PERSIDE,
qui se dévoua pareillement
au service du Seigneur.
(Ibid., xii.)

S^{te} JULIA (Ibid., xv.)
L'ILLUSTRE SŒUR DE S. NÉRÉE.
(Ibid., xv.)

S^{te} JUSTINE, vierge et martyre.

S^{te} SABINA et S^{te} SÉRAPHIA,
martyres
sous l'empereur ADRIEN.
Etc., etc.

Après les Apôtres, les autres
ouvriers évangéliques ont, de
siècle en siècle, présenté à Jésus-
Christ une infinité d'âmes saintes
et particulièrement de vierges
dévouées à Dieu, consacrées au
service du Seigneur.

MARIE

LA VIERGE IMMACULÉE

LA GLORIEUSE

MÈRE DE DIEU

Psaume prophétique XLIV, 12-18

ADDUCENTUR (CHRISTO) REGI VIRGINES POST EAM

(Scilicet, post B. V. MARIAM.)

¶ 13. *Ecoutez, ô Vierge, ma fille, dit le Roi Prophète, voyez et prêtez l'oreille : Oubliez votre peuple (d'Israël) et la maison de votre père. Donnez-vous au Seigneur.*

¶ 14. *Alors le Roi (Messie) sera épris de votre beauté spirituelle ; car il est le Seigneur votre Dieu, qu'on adorera : et concupiscet Rex (Christus) decorem tuum ; quoniam ipse est Dominus Deus tuus, et adorabunt eum.*

¶ 15. *Les filles de Tyr, de toute la Gentilité, viendront à vous avec des présents, et tous les riches du peuple brigueront à l'envi votre faveur.*

¶ 16. *Toute la gloire de cette fille du Roi (c'est-à-dire du Roi Céleste, car il est le Seigneur notre Dieu) est au dedans ; elle est d'une beauté parfaite ; elle est parée de franges d'or, ses vêtements sont parsemés d'or, sont enrichis de broderies, symbole de ses vertus.*

¶ 17. *Des Vierges nombreuses seront présentées au Roi de gloire après Elle ; et les compagnes de cette Vierge par excellence, vous seront amenées avec Elle, ô Roi-Messie !*

¶ 18. *Elles seront amenées (avec Elle) au milieu des transports de joie et des chants d'allégresse ; elles seront introduites (avec Elle) dans le palais du Roi Céleste.*

¶ 19. *O Vierge, à la place de vos Pères, les anciens Patriarches, des fils vous naîtront, qui deviendront les Apôtres ou les nouveaux Patriarches du Peuple de Dieu ; vous les établirez Princes sur toute la terre (c'est-à-dire dans tout l'Univers.)*

¶ 20. *Ils se souviendront de votre nom dans toutes les générations, pour en célébrer les louanges.*

¶ 21. *Et c'est pour cela que les peuples vous loueront dans tous les siècles et à jamais.*

C'est ainsi que le prophète David avait annoncé, dix siècles d'avance, que sa noble fille, Marie, la Vierge des Vierges, se présenterait un jour devant le Messie, le Roi de gloire, accompagnée d'un nombreux cortège d'âmes fidèles, et principalement de Vierges au front angélique, destinées à être éternellement les Epouses du Fils de Dieu.

Cette œuvre a commencé dans Marie et par Marie. Elle a porté d'heureux fruits pendant dix-huit siècles. — Elle se poursuit encore aujourd'hui par Marie avec un progrès plus éclatant que jamais.

Ainsi s'accomplit de plus en plus, dans le cours des âges, l'oracle prophétique du psaume 44^e, relatif à la grande Reine, à la Vierge par excellence.

S^{te} ANNE

LA MÈRE DE LA SAINTE VIERGE.

SOBÈ

mère de

S^{te} ÉLISABETH,
épouse de ZACHARIE, mère
du Précurseur.

MARIE SALOMÉ,
ditte l'ONSTRETHIX.

S^{te} MARIE, fille de CLÉOPHAS,
surnommée THAMAR,
parente de la Sainte-Vierge,
et sœur des quatre frères de Jésus.

S^{te} SUZANNE,
illustre dame de Jérusalem.
(S. Luc, viii, 3.)

S^{te} MIRIAM,
cousine de la Sainte-Vierge,
la fiancée de Cana.

LES TROIS SUIVANTES
de la Sainte-Vierge.
La châtelaine de Béthanie
ou S^{te} MARTHE, vierge,
sœur de LAZARE.

La châtelaine de Madelalum
ou S^{te} MAGDELEINE,
sœur des précédents.

S^{te} MARIE D'HÉLI.
(Dans Brentano et dans Cazals,
p. 335.)

LA VEUVE DE NAÏM,
appelée MARONI,
(Dans certains auteurs)

S^{te} PÉRPÉTUE,
femme de S. PIERRE, martyre,
avec sa mère de Capharnaïm.

LES SAINTES VIERGES D'ÉPHÈSE,
dirigées et présidées par MARIE.

LES SAINTES FEMMES ET FILLES
D'ISRAËL,
exhortées et consolées par MARIE,
dans la maison de Sion.

S^{te} TARITHA,
pieuse veuve de Palestine.

S^{te} FÉLICULA,
vierge romaine, martyre.

S^{te} LYDIA,
riche marchande de pourpre,
plus riche en vertus et en mérites.

S^{te} THÉODORA,
illustre dame romaine, martyre.

S^{te} BALBINE,
vierge et martyre.

1^{er} siècle.

S^{te} THÉCLA,
illustre vierge et martyre.

S^{te} IPHIGÉNIE,
vierge, de race royale, avec deux
cents autres vierges,
ses compagnes.

La noble dame S^{te} APPIA,
(in epist. ad Philonem, v. 2.)

S^{te} PRAXÉDES

et S^{te} PUDRÉNTIENNE,
nobles vierges romaines,
filles du sénateur PUDENS, ami
et disciple de S. PIERRE.

S^{te} PRICILLA,
femme d'AQUILA, coopérateur
de S. PAUL.
(Rom. xvi, Act. 18, 2-26.)

S^{te} TRYPHOSE,
qui travailla à Rome
pour le service de l'Église.
(Ibid., xii.)

S^{te} JUSTA, la Cananéenne.

S^{te} PHOTINA, la Samaritaine,
et ses trois sœurs.

S^{te} SYMPHOROSE,
avec ses sept fils, martyrs.

S^{te} CONSTANTIA-BARBÉA,
S^{te} POLIXÈNE,

S^{te} EVODIE, S^{te} ARIADNÈ,
S^{te} EUPHÉMIA, S^{te} DOROTHÉE,
une autre S^{te} THÉCLÈ.

S^{te} ERASME,
vierges martyres.

S^{te} PRISCA,
noble vierge romaine, martyre.
Etc., etc.

Chacun des grands Apôtres et
des soixante-douze Disciples a
amené à Jésus-Christ une multi-
tude de vierges de la Gentilité.

HISTOIRE
DE LA TRÈS-SAINTE ET TRÈS-GLORIEUSE
VIERGE MARIE
MÈRE DE DIEU
DIVISÉE EN CINQ ÉPOQUES

La Naissance miraculeuse de Marie, sa Présentation au temple, son Mariage à S. Joseph, la visite qu'elle fit à S^{te} Elisabeth, épouse du grand-prêtre Zacharie; son Enfante-ment virginal à Bethléem, sa Purification, son séjour en Egypte, à Nazareth, les différents traits de sa vie, son As-
somp-
tion, sont rapportés sommairement au *second Livre de la Christologie* ¹, et *in extenso* dans plusieurs histoires particu-
lières de la sainte Vierge, écrites par plusieurs auteurs, an-
ciens et modernes.

Bien que nous puissions y renvoyer le lecteur, nous préfé-
rons toutefois exposer ici avec leurs preuves, les principaux
faits de l'*Histoire de la sainte Vierge*, parce que Marie est :

Le premier témoin des miracles et de la divinité de Jésus,
son fils;

¹ Voyez, dans la *Christologie*, l. II, c. 3, la tradition primitive, tou-
chant la *naissance de Marie*, — son *éducation dans le Temple*, son
Mariage avec S. Joseph, — sa Virginité et son *divin Enfante-ment*, —
son Voyage en Egypte et son Retour, — les circonstances de sa vie
pendant les douze premières années de l'*Enfance du Sauveur* (*Ibid.*
l. III, c. 14); — Enfin sa *glorieuse Assomp-
tion* en corps et en âme dans
les cieux (*Ibid.*, l. IX, c. 5).

Le principal instrument dont s'est servi l'Homme-Dieu pour l'œuvre de la rédemption du genre humain ;

La plus fidèle observatrice des préceptes et des conseils évangéliques ;

Celle qui a le plus souffert pour Jésus-Christ. Son témoignage nous a été transmis par la tradition : il explique et confirme admirablement tous les faits évangéliques. Elle fut consultée par tous les historiographes primitifs du christianisme, et, en particulier, comme on le rapporte, par S. Luc, sur divers détails de sa famille, de sa descendance de David, sur l'enfance de Jésus, et sur d'autres points, qui concordaient parfaitement avec la tradition orale et scripturale.

Nous partageons cette *Histoire de la Vierge* en cinq époques principales, de la manière suivante :

I^{re} époque. — Marie dans les *Oracles* et dans les *Figures* prophétiques de l'Ancien Testament.

II^e époque. — Conception immaculée de Marie. — Sa naissance. — Sa présentation. — Son enfance. — Son éducation dans le temple.

III^e époque. — Marie, depuis l'Annonciation, jusqu'à la Passion de Jésus-Christ, — et à la descente du Saint-Esprit.

IV^e époque. — Marie, après l'Ascension de Jésus-Christ.

V^e époque, finale et définitive — Règne et gloire immortelle de Marie dans les cieux et sur la terre.

PREMIÈRE ÉPOQUE

OU

MARIE ANNONCÉE DURANT QUATRE CENTS ANS,
DANS LES ORACLES ET DANS LES FIGURES PROPHÉTIQUES
DE L'ANCIEN TESTAMENT.

• Dieu, dans ses desseins éternels, avait prédestiné Marie à concourir avec le Christ à la rédemption du genre humain. Il avait résolu d'accomplir par Elle et par son Fils bien-aimé, ses volontés miséricordieuses à l'égard des hommes. C'est pourquoi, dès l'origine, en annonçant au monde la délivrance universelle, il annonça en même temps la Vierge excellente, qui devait être un jour l'instrument de notre salut. Il la prophétisa, il la figura à l'avance, comme la réconciliatrice du ciel avec la terre, comme la plus noble et la première de toutes les créatures, comme le plus parfait modèle de sainteté qui put être présenté à l'univers, comme le vase le plus éclatant de la grâce et de la gloire, comme la reine et la souveraine de l'humanité reconquise.

La sainte Mère du Messie a donc été l'objet de *prophéties verbales* ou *proprement dites*, et de *prophéties figuratives, personnelles*, ou *symboliques*.

I. — PROPHÉTIES VERBALES.

Prophéties verbales. — Après la chute primordiale, Dieu, dans le Paradis terrestre, promit à nos premiers parents que un jour *la Vierge, mère du Libérateur, détruirait l'œuvre du Tentateur, et ruinerait partout l'empire du Démon.* Cette

solennelle promesse fit naître l'espérance dans le cœur d'Adam et d'Eve, et les consola dans leur profonde affliction. L'attente de la Femme par excellence, qui devait écraser la tête du Serpent-séducteur, fut commune chez toutes les nations de la terre. Moïse la consigna au livre de la Genèse (4330 ans avant Jésus-Christ). Les divers Prophètes, dans le cours des siècles, ont annoncé de diverses manières que l'incarnation du Messie serait l'effet d'une opération surnaturelle et toute céleste; que la génération temporelle du Christ ne serait point semblable à celle des autres hommes; qu'une vierge devait l'enfanter par un prodige tout nouveau et tout particulier.

Le prophète Isaïe, vii, 4, reçut l'ordre du Seigneur d'aller renouveler publiquement devant le roi Achaz et sa cour la promesse relative à la Vierge prédite, future mère du Dieu Messie.

« *Ecoutez, dit-il, maison de David :*

« *Voici que la Vierge (l'Halmah) concevra et enfantera un fils, dont le nom sera Emmanuel, c'est-à-dire, un Dieu avec nous.*

Il ajoute, un peu après, que cet Emmanuel, à qui appartient la terre de Juda, sera un enfant né pour nous, sera appelé l'Admirable, le Dieu fort et puissant, le Prince du siècle futur, et qu'il s'assiéra sur le trône de David à tout jamais.

Ainsi, l'Halmah, ἡ παρθενος (selon les Septante), c'est-à-dire la jeune Vierge prédite, sera la mère même du Roi-Messie, du Dieu avec nous.

2. — Le même Isaïe, dépeint plus loin le Messie que les nations attendent, sur lequel se reposera l'Esprit du Seigneur, qui du glaive de sa parole frappera le Démon, l'Impie par excellence, et qui fera régner sur la terre la paix universelle; puis il dit, en parlant de son extraction temporelle :

Il sortira un rejeton de la racine de Jessé, et sur sa tige s'élèvera une fleur.

Suivant l'interprétation générale des Pères, la racine, c'est

Jessé, chef de la race de David; *le rejeton*, c'est Marie; et la *fleur* que produira la Vierge Marie, c'est le Christ, sauveur des peuples.

3. — Au chap. 53, v. 2, le même Prophète dit en parlant de la virginité de la Mère du Messie :

Il s'élèvera (le Messie), *comme un jeune arbrisseau qui sort d'une terre stérile.*

La virginité de sa Mère est annoncé par ces paroles, disent les docteurs. Sa Mère est justement comparée pour sa virginité à *une terre stérile*, improductive par elle-même; mais qui cependant produira le Juste par excellence, parce qu'elle sera fécondée par une rosée céleste, miraculeuse.

4. — Voilà pourquoi les patriarches, sachant que ce Juste devait naître miraculeusement de la Vierge, s'écriaient :

« Cieux, distillez d'en haut votre rosée, et que les nuées *fassent descendre le Juste*; que la terre, qui est par elle-même stérile, *s'ouvre* sous cette influence d'en Haut, et qu'elle germe le Sauveur, « *germinet Salvatore*m... *nubes pluant Justum*; » et que la Justice naisse en même temps; c'est moi le Seigneur qui l'ai créé, ce Sauveur. — Les anciens, comme on le voit, connaissaient que la semence ou le germe qui devait produire le Sauveur, descendrait d'en Haut sur la terre. Si le Messie eût dû naître, non par l'opération du Saint-Esprit, mais par un commerce humain, ils n'eussent pas demandé que le Juste-Sauveur descendît du ciel, ni que les nues et que l'ombre du Très-Haut l'apportassent à la terre. Ils rendaient hommage au très-pur et très-sublime mystère de l'incarnation du Verbe dans le sein de la Vierge prédite.

5. — David, au psaume 74^e, v. 6-7, exprimait la même attente, lorsque 300 ans auparavant, il disait :

Le Roi (Messie) *qui apportera la paix et la justice aux nations, celui qui durera autant que le soleil, et qui existe avant la lune, dans les siècles des siècles, descendra comme une pluie sur une toison, et comme une rosée qui descend*

sur la terre ; « *descendet sicut pluvia in vellus, et sicut stillicidia stillantia super terram.* » Ainsi, le Messie devra descendre d'en Haut, comme une douce rosée qui fécondera le lieu où elle descendra. Sa naissance sera l'œuvre du Très-Haut, et non point l'œuvre de l'homme terrestre.

6. — C'est dans le même sens que s'entendent communément ces paroles du Psaume 109^e : — *Ex utero ante Luciferum tibi ros nativitatis* : c'est-à-dire « la rosée de ta naissance te parviendra de mon sein avant l'étoile du matin. »

Les Prophètes admiraient, adoraient longtemps d'avance le mystère de la conception du Messie dans le sein de la Vierge ; ils le contemplaient comme un prodige nouveau, extraordinaire.

« Le Seigneur, dit Jérémie, xxxi, 22, *créera un prodige nouveau sur la terre : La femme par excellence portera dans son sein l'Homme par excellence, le tout puissant.* »

« Nos Pères, dit M. Drach, les Hébreux qui vivaient avant l'incarnation du fils de Dieu, attendaient un Messie qui, *créature nouvelle*, devait venir d'ailleurs que les autres hommes. *Sans père* sur la terre, il devait être la rosée qui descend d'en haut. *Une femme*, que les rabbins appellent *la Mère céleste*, devait l'envelopper *par un miracle nouveau, unique, dans ses chastes entrailles*, et demeurer elle-même pure et intacte, jusqu'à sa bienheureuse mort, comme le *mem* fermé qui (commence et) termine son nom. »

7. — On entend communément de la Vierge Marie, les paroles suivantes du Cantique des Cantiques ¹ :

Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore naissante, belle comme la lune, éclatante comme le soleil, et formidable comme une armée en bataille ? — Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata !

¹ Cantic., v, 9.

On attribue ces paroles aux Anges et aux Puissances célestes. Ces princes du ciel, en voyant dans la lumière prophétique et divine, la Vierge Marie paraître dans le monde, furent ravis de l'éclat qu'elle jetait au milieu des ténèbres dont était couverte la surface de la terre. Frappés des rayons de grâce dont elle était environnée, ils la comparèrent à l'aurore resplendissante, à la lune remarquable par sa blancheur, au soleil distingué par sa splendeur. Etonnés de la grandeur de ses destinées et de la magnifique puissance dont elle disposerait un jour, ils la considérèrent comme une armée rangée en bataille, et formidable aux Puissances Infernales. Les esprits célestes éprouvèrent des transports de joie, lorsqu'ils connurent par là, que l'empire des ténèbres allait être détruit, et que l'instrument de cette grande merveille serait une fille d'Adam, qui non-seulement naissait sans la tache originelle, mais qui effaçait toutes les créatures par sa sainteté et par les autres grâces dont elle était ornée. Ils offrirent à Dieu leurs actions de grâces, et rendirent un tribut de louanges à la nouvelle Eve que le Tout-Puissant accordait au genre humain.

II. — PROPHÉTIES FIGURATIVES, PERSONNELLES.

Si Notre-Seigneur Jésus-Christ a été prophétiquement préfiguré par les Patriarches et les Prophètes, sa sainte Mère, la vierge Marie, l'a été semblablement par quelques saintes femmes des siècles anciens. Ces *figures prophétiques* peuvent être présentées comme *preuves*, parce qu'elles sont des prophéties d'une certitude absolue. Marie s'est trouvée représentée en partie dans celles qui regardent le Messie ; elle l'est, de plus, dans plusieurs autres qui la concernent tout spécialement et personnellement. Nous les examinerons succinctement.

1. — *Eve est la figure inverse de la sainte Vierge.*

Nous établirons ici, à l'exemple de S. Paul, un parallèle d'opposition entre l'Ancienne Eve et la Nouvelle Eve, comme il a été établi par l'Apôtre entre Adam et Jésus-Christ, le nouvel Adam.

L'ouvrage de notre corruption commence par Eve; l'ouvrage de la Réparation par Marie.

La parole de mort est portée à Eve; la parole de vie à la sainte Vierge.

Eve était vierge encore, et Marie était vierge.

Eve, encore vierge, avait son époux, et Marie, la Vierge des vierges, avait son époux.

La malédiction est donnée à Eve, la bénédiction à Marie : *vous êtes bénie entre toutes les femmes !*

Un ange des ténèbres s'adresse à Eve ; un ange de lumière parle à Marie.

L'Ange des ténèbres veut élever Eve à une fausse grandeur, en lui faisant affecter la divinité : *vous serez comme des dieux !* lui dit-il ; l'Ange de lumière établit Marie dans la véritable grandeur par une sainte société avec Dieu : *Le Seigneur est avec vous !* lui dit Gabriel.

L'Ange des ténèbres, parlant à Eve, lui inspire un dessein de rébellion : — *Pourquoi est-ce que Dieu vous a défendu de manger de ce fruit si beau ?* L'Ange de lumière parlant à Marie, lui persuade l'obéissance : — *Ne craignez point, Marie,* lui-dit il, et : — *Rien n'est impossible à Dieu.*

Eve croit au Serpent, et Marie à l'Ange : « De cette sorte, « dit Tertullien ¹, une foi pieuse efface la cause d'une téméraire crédulité, et Marie répare en croyant en Dieu, ce qu'Eve a ruiné en croyant au diable. »

¹ Tert., de *Carne Christi*, n. 17.

Enfin, pour achever le mystère, Eve, séduite par le démon, est contrainte de fuir devant la face de Dieu ; Marie, instruite par l'Ange, est rendue digne de porter Dieu.

Eve, nous ayant présenté le fruit de mort, Marie nous présente le fruit de vie, afin, dit S. Irénée ¹, que la Vierge Marie fût l'avocate de la vierge Eve.

S. Chrysostôme ² met en opposition Adam avec Jésus-Christ, Eve avec Marie, le Serpent avec Gabriel :

— « Mors per Adam, vita per Christum ; Evam Serpens se-
« duxit, Maria Gabrieli consentit ; sed seductio Evæ attulit
« mortem, consensus Mariæ peperit Sæculo Salvatorem. Res-
« tauratur per Mariam, quod per Evam perierat : per Christum
« redimitur, quod per Adam fuerat captivatum ; per Gabrie-
« lem promittitur, quod per Diabolum fuerat desperatum. »

Le même S. Docteur, dans l'homélie *de Incarnatione*, p. 422, découvre un rapport qui réhabilite la femme et l'élève à l'égal de l'homme :

— « Dans l'origine, dit-il, le Verbe a formé Adam d'une terre vierge, et d'Adam il a formé la femme sans femme. De même qu'Adam a produit la femme sans femme, de même aujourd'hui la Vierge a enfanté l'Homme par excellence sans homme. Comme donc l'espèce féminine était redevable d'une grâce aux hommes, parce qu'Adam avait produit la femme sans la participation d'aucune femme : C'est pour cela qu'aujourd'hui une vierge enfante sans avoir eu commerce avec aucun homme, payant pour Eve aux hommes la dette de son espèce. Car, afin qu'Adam ne s'enorgueillisse pas d'avoir produit seul une femme, la Vierge seule enfante un homme, pour montrer par un même prodige que son espèce jouit du même privilège. Dieu a privé Adam d'une côte sans faire tort à Adam ; ainsi il s'est formé un temple vivant dans le sein d'une Vierge sans

S. Irén., *adv. hæres.*, l. v, c. 19. — Bossuet, *Sermon*.

² \. Chrys., *hom. de interdictione Arboris*, t. 1.

porter atteinte à sa virginité. Adam est resté sain et entier même après qu'on l'eut privé d'une côte ; la Vierge est restée pure et chaste même après avoir mis au monde un enfant. »

Aux rapports qui précèdent, ajoutons les suivants :

— « Le mauvais ange, dit le vénérable Bède, vint à Eve pour perdre par elle le genre humain ; l'ange Gabriel vint à Marie pour sauver par elle le monde. »

Eve, encore vierge, a détaché la mort du *bois*, et, l'unissant à son sang, elle a transmis, aussi bien que son époux, le principe mortel à toute sa prospérité. Une autre Eve viendra, également vierge, qui, tirant de son propre sang *le salut des hommes*, l'attachera au *bois*, et toute sa race adoptive y puisera la vie.

La femme a commencé le péché, et son sexe dut se courber sous un nouvel anathème ; au bannissement du paradis terrestre se joignit pour elle une continuelle humiliation dans l'ordre de la société. — Mais, lorsque dans la plénitude des temps, la nouvelle Eve aura donné à la terre l'*Agneau sans tache qui efface les péchés du monde*, la femme, réunie à la communion des Saints, sera rétablie dans la plénitude de ses droits comme compagne de l'homme. Les enfants de l'église du Rédempteur, tous membres de Jésus-Christ au même titre, ne seront plus distingués en *hommes-maîtres et en femmes esclaves*. « *Non est masculus, neque femina ; omnes enim unum estis in Christo Jesu.* » (GAL. III. 28).

Eve fut appelée *la mère des vivants*, c'est-à-dire de ceux qui vivent de la vie temporelle et mortelle, de cette vie corporelle et corruptible (GEN. III. 20) ; Marie a été nommée *la nouvelle mère des vivants*, c'est-à-dire, de tous ceux qui possèdent la vie surnaturelle de la grâce, le principe de la glorieuse immortalité de l'âme. (S. Jean XIX, 27).

La guerre du Serpent contre les deux mères du genre humain présente pareillement un contraste remarquable. — L'inimitié qui a été mise entre le serpent et la femme, entre la race du serpent et celle d'Eve, provient d'une horreur toute

naturelle, qui porte l'homme à haïr et à écraser ce funeste animal, et le serpent à se venger de l'homme par les pièges adroits qu'il tend à son implacable ennemi. (GEN. III. 15). — Aux justes de l'ancienne loi, il est dit : *Vous foulerez aux pieds (le serpent) l'aspic et le basilic, vous broyerez le lion et le dragon : « Super aspidem et basiliscum ambulabis, et conculcabis leonem et draconem (Ps. 90). Ipsa conteret caput tuum : » Elle et sa race te briseront la tête.* Mais dans cette guerre naturelle du serpent contre la femme et sa race, était prophétiquement préfigurée une autre lutte spirituelle, plus formidable, la guerre de Satan contre Marie, la nouvelle Eve et ses enfants. L'inimitié éternelle qui existe entre Satan, ses anges des ténèbres, et tous les impies, ses enfants, d'une part ; et Marie, son fils Jésus-Christ, et tous les fidèles, ses enfants, d'autre part, consiste dans une haine surnaturelle, dans une lutte acharnée, incessante ; force du côté de Marie et de ses enfants, qui renverse le règne de Satan ; et pièges, ruses et mensonges, du côté du démon et de sa race, qui tendent à tuer les âmes des fidèles par le secret poison de l'erreur et du péché. Aux enfants de Marie et du Christ il a été dit :

— *Je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions, et toute la puissance de l'Ennemi ; et rien ne pourra vous nuire... Les esprits impurs vous seront soumis : « Ecce dedi vobis potestatem calcandi super serpentes, et super scorpiones, et super omnem virtutem inimici. (S. Luc., x. 49 ; et Rom. xvi. 20) : Deus conterat Satanam sub pedibus vestris ¹ !*

Qu'on ne soit pas tenté avec les incrédules du dernier siècle et notamment avec Dupuis, de ne voir dans cette inimitié de la femme contre le serpent, qu'une antipathie naturelle, et dans le reste du récit qu'une fable puérile ; les prétendus philosophes ont commis ici une lourde erreur. Le démon est manifeste-

¹ Ita, S. Epiph., Theodoret, S. Aug., Rupert, Bède, etc.

ment figuré sous le nom du serpent. On le sait : naturellement un serpent n'eût point parlé à Eve pour la tromper. Cet animal rusé, dont parle la Genèse, n'est donc pas autre que Satan, qui sans cesse dresse des pièges à l'homme. C'est ce même Satan qui tenta Job par de si rudes épreuves, et que ce saint homme appelle¹ le *Serpent* ou la *Couleuvre tortueuse, chassée du paradis* par la main de Dieu, vers l'époque de la création. Job le nomme encore l'*Orgueilleux frappé par la Sagesse de Dieu* (ou le *Verbe de Dieu*). Or, ce démon, déguisé sous le nom et sous la forme du serpent, n'a point vu sa force brisée, ni son empire renversé, qu'au temps où la Vierge, la femme par excellence, eut enfanté le Sauveur. Ce fut alors seulement que sa tête a été écrasée, sa puissance enchaînée, son culte détruit, lui-même et ses anges impurs, chassés dehors. Dès lors, les possessions devinrent plus rares, les magiciens et les oracles des fausses divinités gardèrent le silence, et, ce qui est plus considérable, la porte de la foi et du salut fut ouverte à tous les peuples du monde. Les nations furent tirées des ténèbres et des chaînes de Satan, où elles avaient été jetées par la faute d'Adam et par la jalousie du démon caché sous la forme du Serpent. L'Ancien Testament le déclare expressément. — *C'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde*². C'est donc du jour et par suite de la tentation de nos premiers parents par le démon, que la mort atteignit Adam et Eve et toute leur postérité. Donc, la blessure capitale, que, selon la promesse divine (Gen. III, 15), la femme devait porter au Serpent, signifie bien autre chose que l'extermination naturelle de ce reptile. Elle figure et prophétise la victoire importante de la Vierge sur Satan et la guerre interminable de cet esprit immonde contre les enfants du Christ et de la Vierge. L'histoire de ce combat est décrite aux XII^e et XIII^e chapitres de l'A-

¹ Job, xxvi, 13.

² Sap., II, 24.

pocalypse. On y voit la Femme par excellence, devant laquelle se tient le grand dragon. Combattu et vaincu par Michel et ses anges, puis chassé, ce dragon, *cet ancien Serpent qui s'appelle Diable, et Satan*, qui séduit tout l'univers, est précipité sur la terre et tous ses anges avec lui. Se voyant exclu du ciel, il *poursuit la femme qui a enfanté le Dominateur des nations*, v. 5., vomit contre elle les flots de sa rage; la femme se dérobe à sa colère, et alors le *dragon irrité va faire la guerre à ses autres enfants* qui gardent les commandements de Dieu et qui confessent Jésus-Christ: « *Iratius in mulierem, abiit facere prælium cum reliquis de semine ejus, qui custodiunt Mandata Dei.* » Evidemment le démon est figuré dans le serpent.

Mais la Mère des fidèles, des véritables vivants, n'abandonne point ses enfants dans la lutte qu'ils ont à soutenir contre le démon. Après avoir détruit le péché originel par son fils, elle continue de combattre Satan, elle renverse ses efforts, déjoue ses projets, confond surtout les hérésies qui sont comme les têtes du Serpent infernal. C'est parce qu'Elle est de la sorte très-fatale au démon, que l'église aime à lui appliquer ces paroles prophétiques du cantique des cantiques, — vi, 3 : *Vous êtes redoutable comme une armée rangée en bataille*¹.

2. — Noëmi, figure de Marie, mère des douleurs.

Ruth la Moabite, Ruth l'idolâtre, qui ne veut plus se séparer de Noëmi, la mère de son époux défunt, est une figure remarquable de l'Eglise chrétienne, qui, composée de la Gentilité, a renoncé à l'idolâtrie, pour s'attacher inséparablement au Messie, son chef et son époux céleste.

De son côté, *Noëmi*, c'est-à-dire, *la belle, la pleine de*

¹ On peut voir plusieurs autres rapports figuratifs dans le *Livre des figures prophétiques*, dans celle d'*Adam et de Jésus-Christ*.

grâce, la mère de l'époux bien-aimé, la mère adoptive de Ruth la Moabite, de l'Etrangère, épouse de son fils ; Noëmi, l'affligée, la femme abreuvée d'amertume, à l'occasion de la mort de son fils chéri, — Noëmi, vers qui se réfugie l'idolâtre convertie, l'épouse de son fils, — c'est Marie, la vierge pleine de beauté et de grâce, la mère de Jésus-Christ, l'époux des âmes ; c'est Marie, la mère adoptive de tous les fidèles, de tous les Gentils convertis à Jésus-Christ ; c'est Marie, qui, lors de la mort de son Fils, fut abreuvée de douleurs amères ; c'est notre mère, pleine de tendresse, vers qui se réfugient toutes les âmes fidèles, sorties de la Gentilité.

1. Noëmi, l'illustre aïeule du Christ, retournant dans son pays, après avoir perdu son mari et ses fils, disait aux femmes de Bethléem :

— Ne m'appellez plus *Noëmi*, c'est-à-dire la *Belle* ; mais appelez-moi *Maru*, c'est-à-dire *Amère*, parce que le Tout-Puissant m'inonde d'angoisses.

Marie peut dire semblablement :

— Ne m'appellez plus *maîtresse*, DOMINAM, ni mère du Seigneur ; mais appelez-moi *mère des douleurs*.

3. — *Marie, sœur de Moïse, figure de la sainte Vierge.*

Marie, sœur de Moïse, est également un type d'une ressemblance frappante. — Moïse, le Rédempteur de l'ancien Peuple, était exposé sur les eaux du Nil, et devait périr, par les ordres d'un roi que la crainte de perdre son trône rendait ombrageux et cruel. Marie, la sœur du futur Sauveur d'Israël, fut assez prudente et assez courageuse, pour le soustraire à la fureur du tyran. — Or, une autre vierge Marie, presque du même âge, saura un jour soustraire pareillement le futur Rédempteur des hommes au glaive d'un autre tyran nommé Hérode, également ombrageux et barbare, également inquiet pour son trône. Les deux rédempteurs devront leur salut, le premier à

Marie, fille d'Amram et de Jocabeth ; le second, à Marie, fille de Joachim et d'Anne.

Plus tard, la sœur de Moïse, devenue la compagne de ce frère bien-aimé, réunira autour d'elle les filles d'Israël, et chantera un magnifique cantique à la gloire de Dieu et en actions de grâces pour la rédemption de son peuple ; elle méritera aussi le beau titre de *Prophétesse*, et représentera par là la véritable Marie, mère du Sauveur, prononçant devant le grand-prêtre Zacharie le cantique prophétique du *Magnificat*, et plus tard accompagnant le Rédempteur dans ses courses évangéliques.

Toutefois, l'ombre demeurera, ici comme ailleurs, de beaucoup inférieure à la réalité.

4. — *Débora et Jahel, figures de la Vierge rédemptrice.*

Débora a été choisie par Dieu pour tirer son peuple de la servitude de Chanaan. A cette occasion, elle composa un chant triomphal, un chant d'actions de grâces, qui rappelle celui de Marie, mère du Messie.

Jahel, épouse de Habert-le-Cinéen, tua Sisara, général des armées de Jabin, roi de Chanaan, et ennemi déclaré du peuple de Dieu. Cette courageuse femme brisa la tête de ce chef des ennemis d'Israël, et délivra ainsi sa patrie. Sisara figurait l'antique Serpent qui sans cesse se déchaînait contre les serviteurs de Dieu, et dont un jour la tête devait être brisée par la Nouvelle Ève. Or, Marie, par le moyen de Jésus, son fils, a brisé la tête de cet irréconciliable Ennemi, et a, par ce grand coup, délivré le genre humain. Dans son cantique, la prophétesse Débora dit à Jahel :

— *Benedicta inter mulieres Jahel, uxor Haber Cinæi*¹ !
Elle la proclame *bénie entre toutes les femmes.*

¹ Judic., IV, v.

La prophétesse sainte Elisabeth adresse les mêmes félicitations à Marie, épouse de Joseph : — *Benedicta tu in mulieribus!*

5. — *Anne, mère de Samuel, figure de Marie,
mère de Jésus.*

Anne était stérile, et elle conçut miraculeusement. Marie était vierge, et elle conçut par la miraculeuse opération du Saint-Esprit.

Anne devint mère de Samuel, le Nazaréen, *le Prophète fidèle*, consacré à Dieu avant sa naissance ; de Samuel, le Restaurateur du culte et de la nation ; le tuteur des rois, le fondateur des dynasties en Israël, — le Juste par excellence de son siècle, et par là même l'Image prophétique du Messie Jésus.

Anne présenta au Seigneur par les mains du grand prêtre Héli son fils unique, Samuel, le huitième jour après sa naissance ; — Marie, le huitième jour après la naissance de son Fils unique, le présenta à Dieu par les mains du grand-prêtre Siméon.

Le fils d'Anne fut prophète, roi et pontife. Jésus, fils de Marie, est le Prophète, le Roi, et le Pontife par excellence. Samuel n'était pas de la famille sacerdotale, il n'avait pas même de généalogie ; de cette manière, il représentait Jésus-Christ, qui était, non pas de la famille d'Aaron, mais de la tribu de Juda, et qui se trouvait sans généalogie temporelle.

La mère de Jésus a prononcé en action de grâces le cantique *Magnificat* ; la mère de Samuel avait chanté d'avance, aussi en actions de grâces, un hymne qui contient les mêmes pensées et les mêmes sentiments.

1. *Mon cœur, s'écria-t-elle, a tressailli d'allégresse dans le Seigneur et le Seigneur a relevé ma gloire. Ma bouche s'est*

ouverte pour répondre à mes ennemis, parce que j'ai sujet de me réjouir dans votre salut, ô mon Dieu !

2. *Nul n'est Saint, comme l'est le Seigneur, nul n'est semblable à Vous, et nul n'est puissant comme notre Dieu.*

3. *Cessez de vous glorifier avec des paroles insolentes : cessez votre ancien langage ; le Seigneur est le Dieu de toute connaissance, il pénètre les pensées les plus secrètes.*

4. *L'arc des forts a été brisé et les faibles ont été armés de force.*

5. *Ceux qui étaient auparavant comblés de biens, se sont faits esclaves pour avoir du pain, et ceux qui étaient pressés de la faim ont été rassasiés. Celle qui était stérile est devenue mère de beaucoup d'enfants, et la mère de beaucoup d'enfants s'est trouvée seule.*

6. *Le Seigneur ôte et donne la vie, quand il lui plaît ; il conduit au tombeau et il en retire.*

7. *Le Seigneur fait le pauvre et le riche ; il abaisse et il élève.*

8. *Il tire, quand il veut, le pauvre de la poussière et l'indigent du fumier pour le faire asseoir parmi les princes et lui donner un trône de gloire. C'est au Seigneur qu'appartiennent les fondements de la terre, et c'est lui qui a posé sur eux le monde.*

9. *Il guidera les pas de ses Saints ; et les impies seront réduits au silence dans leurs ténèbres, parce que l'homme, avec toute sa force, ne sera que faiblesse devant lui.*

10. *Les ennemis du Seigneur trembleront, lorsqu'il tonnera sur eux du haut des cieux. Le Seigneur jugera toute la terre, il fera régner celui qu'il a établi roi, et il élèvera jusqu'aux nues l'empire de son Christ.*

Il est facile de remarquer les rapports de similitude prophétique qui existent entre les deux cantiques d'Anne et de Marie prononcés pour exprimer leurs sentiments de gratitude et d'allégresse, à l'occasion de leur maternité surnaturelle. On

voit que *Anne* (dont le nom veut dire *Grâce*), était, en effet, *pleine de grâce*, comme la mère de Jésus.

6. — *Judith, figure de Marie, triomphatrice du Démon.*

Judith était une veuve distinguée par sa naissance et sa beauté, et plus encore par ses vertus et sa piété. Elle vivait dans l'humilité, dans la chasteté, dans la simplicité. Ce fut elle que Dieu choisit pour délivrer son peuple. Elle accomplit cette mission en coupant la tête à *Holopherne*, général de la formidable armée des Chaldéens, et dont le dessein, après avoir déjà subjugué quantité de rois, était de soumettre à son empire tout l'univers. *Judith* se dévoua pour sauver le peuple de Dieu et le venger de son Ennemi. Lorsqu'elle apparut devant Israël, portant dans ses mains le monument de sa victoire, tous, d'une commune voix, la bénissaient en disant ¹ :

— *Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes la gloire de notre peuple ! — car votre action est une action héroïque, votre cœur s'est animé d'un mâle courage, et vous avez aimé la chasteté... C'est pourquoi vous serez bénié éternellement.*

Alors *Judith* chanta au Seigneur un cantique de reconnaissance, pour le remercier de cette victoire.

Marie, issue de la royale famille de *David*, était ornée de toutes les vertus. Elle fut élue de Dieu pour écraser la tête de l'Ennemi des hommes, de ce Dragon infernal, qui exerçait son empire sur presque toutes les nations. Armée de la puissance et de la grâce du Christ, son fils, elle a délivré le genre humain, le nouveau peuple de Dieu, de la tyrannique domination de Satan. C'est pourquoi l'Eglise la représente foulant à ses pieds la tête du Serpent, et adresse à notre nouvelle et véritable *Judith* ces paroles : — *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israël, tu honorificentia populi nostri !*

¹ *Judith.*, xv, 10, 11.

7. — *Esther, figure de Marie, triomphatrice du Démon.*

Dans une vision ¹, Mardochée contempla Esther sous l'emblème d'une petite fontaine qui devint ensuite *un grand fleuve, et féconda la terre de ses eaux abondantes*, après avoir dissipé la tempête formidable qui menaçait la nation.

L'histoire prophétique de Marie renferme une figure à peu près semblable ².

Esther, cette vierge ravissante de beauté, trouva grâce aux yeux du roi Assuerus, et, lorsque l'impie Aman voulait exécuter le dessein qu'il avait formé d'exterminer la nation sainte, elle intercéda auprès du roi, obtint la révocation de l'édit de mort, et fit attacher Aman au gibet, destiné au juste Mardochée. C'est ainsi qu'elle employa son titre de reine pour procurer le salut de son peuple.

La divine Marie avait trouvé grâce devant le Seigneur, qui se nomme le Roi des rois : *invenisti enim gratiam apud Dominum*. Elle lui offrit ses prières pour nous ; elle mérita de faire révoquer la sentence de condamnation portée contre tous les enfants d'Adam, et en même temps de faire enchaîner pour toujours notre mortel ennemi au gibet de la Croix, où a été momentanément attaché Jésus-Christ, son fils.

Mardochée n'a pas été attaché réellement à la Croix, parce qu'il n'était que la figure. Mais Jésus-Christ a été crucifié réellement, parce qu'il était la réalité. Pour bien entendre le sens figuratif de cet événement, il faut se rappeler que Jésus-Christ, ayant revêtu l'image de *l'homme de péché, similitudinem carnis peccati*, c'est cet homme de péché qui a été attaché à la Croix pour que le péché fut détruit. Et, en réalité, c'est Satan, notre Ennemi, qui a été enchaîné et brisé par la Croix, sur laquelle il avait voulu faire périr le Fils de Marie.

¹ Esth. xi, 10.

² IV, Reg. xviii, 42.

En effet, dit S. Paul, lorsque vous étiez morts dans vos péchés, Jésus-Christ vous a fait revivre avec lui, en vous pardonnant tous vos péchés : — Il a effacé la cédule qui nous était contraire, il a entièrement aboli le décret de condamnation en l'attachant à la croix, « affigens illud Cruci. » Et ayant par là désarmé les Principautés et les Puissances des Enfers, il les a menées hautement en triomphe, à la face de tout le monde, après les avoir vaincues en lui-même, c'est-à-dire par le triomphe de la Croix ¹.

III. — SYMBOLES OU MYSTÈRES FIGURATIFS- PROPHÉTIQUES.

1. — *Le Buisson ardent, figure de la virginité de Marie.*

Le peuple d'Israël supportait, depuis quatre siècles, le joug de la dure servitude d'Égypte. Dieu suscita enfin un rédempteur dans la personne de Moïse. Pendant que celui-ci paissait son troupeau sur le mont Horeb, le Seigneur lui apparut au milieu d'un buisson tout enflammé, qui ne se consumait point. A cette vue, Moïse s'écria :

— *Je vais voir cette grande merveille, comment il se fait que le buisson ne se consume point au milieu du feu ardent.*

Or, le Seigneur, le voyant approcher pour regarder, l'appela du milieu du buisson où il se manifestait, et lui dit :

— *Moïse, n'allez pas plus loin ; ôtez la chaussure de vos pieds, parce que le lieu sur lequel vous marchez est une terre sainte. Je suis, ajouta-t-il, le Dieu de votre père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob.*

Alors Moïse se voila le visage, n'osant plus porter ses regards vers le Seigneur.

¹ Coloss., II, 15-15.

Suivant le sentiment commun des anciens Pères de l'Eglise, et même des Docteurs de la Synagogue¹, le Seigneur qui se manifesta alors au milieu de ce Buisson, qui brûlait sans se consumer, sans subir aucune altération, sans éprouver aucune flétrissure ni de ses feuilles ni de ses fleurs, est le Verbe éternel, le chef et le conducteur céleste d'Israël, le même qui devait un jour, dans le but de se manifester ostensiblement à Israël, s'incarner dans le sein d'une Vierge, devenue mère sans éprouver aucune flétrissure, en demeurant intacte et immaculée, et en conservant intégralement sa virginité. Cette prophétie, cette figure éclatante de la virginité de Marie, l'Eglise catholique la chante solennellement dans les termes suivants :

Rubum quem viderat Moyses incombustum, conservatam agnovimus tuam laudabilem virginitatem, sancta Dei genitrix. — Dans le Buisson que Moïse avait vu brûler sans se consumer, nous avons reconnu la conservation de votre inaltérable virginité, sainte Mère de Dieu².

2. — *La verge d'Aaron, autre figure prophétique de la virginité féconde de Marie.*

Au livre des Nombres, c. 17, il est rapporté que de toutes les verges des enfants d'Israël, celle d'Aaron fut la seule qui fleurit et produisit des branches. « La verge d'Aaron ayant « poussé des boutons, il en était sorti des fleurs, d'où, après « que les feuilles s'étaient ouvertes, il s'était formé des « amandes. »

¹ S. Justin, *Apol.*, 2; Euseb., *Hist.*, l. I, c. 2; S. Hilaire, *de Trin.*, l. IV et V; S. Basil., *Contra Eunom.*, l. I et II; Theodor., 9, 5, *in Exod.*; — Midrasch Rabba; 2 Lettre de M. Drach, p. 168 et *Harmonie entre l'Eglise et la Synag.*; — le protestant Michaëlis pense de même. — Voyez aussi Rupert, S. Greg. de Nysse, *Orat.*, de J.-C. *Nativ.*; S. Bern., *in c. XII, Apoc.*; Corn. à Lapede, *in h. locum*; S. Leo, *de Nativ. Christi*, etc.

² Brev. Rom., et sacra Liturgia, *in circum. Dni.*

Sans avoir reçu aucun suc extérieur de la terre, par la seule puissance de Dieu, la verge d'Aaron a fleuri : elle a produit son fruit, agréable et salubre, sans racine, sans semence, contrairement à toutes les lois ordinaires de la nature. Ce beau fruit a été formé dans un bois stérile et aride, et il est né par la seule opération du Tout-Puissant.

N'est-ce pas là, évidemment, le Christ, cet excellent fruit de l'humanité, qui naît d'une Vierge par la seule vertu du Très-Haut ? La Vierge Marie n'est-elle pas cette verge mystérieuse d'Aaron ? Elle est devenue mère de l'Homme-Dieu, sans aucune alliance humaine, contrairement à toutes les lois ordinaires de la nature.

Que si les Juifs nous demandent : comment cela a-t-il pu se faire ainsi ? nous leur demanderons à notre tour : comment une verge, desséchée et stérile, a-t-elle pu concevoir, fleurir et porter du fruit ? et comment Eve a-t-elle pu être formée et naître du côté d'Adam ? S'ils nous répondent que la fécondité de la verge d'Aaron et que la formation d'Eve ont eu lieu par miracle, nous leur ferons la même réponse au sujet de la fécondité de la virginité de Marie, et au sujet de la conception et de la formation du Christ dans le sein d'une Vierge. La Toute-Puissance divine se passe, quand elle veut, du secours et des lois de la nature ¹.

Le savant abbé Rupert, après avoir rapporté le récit de l'Écriture, s'exprime ainsi :

— « C'est là la prophétie et l'image de la divine Marie, « qui, seule, et par l'effet de la seule puissance divine, a pro- « duit le fruit de vie. Obombré par la vertu du Très-Haut, « comme la verge d'Aaron devant l'Arche du Seigneur, ce « noble Rejeton de la tige de Jessé a produit de lui-même sa « fleur et son fruit. Marie a été choisie entre toutes les vierges « par le Seigneur lui-même, comme la tribu Lévitique entre

¹ Sic S. Aug., Rupert, Galatinus, et alii, *passim*.

« toutes les tribus, comme la famille d'Aaron entre toutes les
« familles de la tribu Lévitique ; elle a été honorée du même
« privilège, de la fécondité dans la virginité, comme la verge
« d'Aaron, de la floraison dans l'aridité. » Semblable à cette
verge merveilleuse qui fut montrée à Israël, et replacée en-
suite dans l'Arche d'alliance, Marie a été montrée au monde,
puis placée par Dieu dans le Temple céleste, comme un grand
signe miraculeux ¹, comme l'Arche même de notre Dieu et
Sauveur Jésus-Christ.

3. — *L'Arche d'alliance, figure de la divine maternité
de la sainte Vierge.*

L'Arche d'alliance était un coffre de bois précieux et incorruptible, revêtu de lames d'or au dedans et au dehors. Le couvercle, nommé *Propitiatoire*, était aussi recouvert d'une table d'or très-pur, ayant tout autour un rebord travaillé en forme de couronne. Il était surmonté de deux chérubins d'or, tournés face à face, étendant leurs ailes de manière à envelopper l'arche par derrière et au-dessus. Lorsque le Seigneur parlait à Moïse, la voix se faisait entendre sur le Propitiatoire entre les deux chérubins. L'arche contenait les Tables de la Loi, le vase rempli de manne, et la verge fleurie d'Aaron.

Qu'annonçait cette Arche sainte ? — Outre le *Tabernacle* sacré qui renferme dans la divine Eucharistie le Saint des Saints, elle préfigurait encore Marie, qui est appelée dans l'Apocalypse, XI, 19, l'*Arche d'alliance* ; Marie, à qui l'Eglise adresse cette publique et solennelle invocation : « *Fœderis arca,* » *Arche d'alliance, priez pour nous !*

Marie, vénérée et assistée par les Anges, qui forment autour d'elle un cortège d'honneur ; Marie, dont la vertu fut toujours plus précieuse et plus pure que l'or le plus pur ; —

¹ Apoc., XI, 19, et XII, 1.

Marie, dont la sainteté surpasse toute autre sainteté, comme l'or surpasse en valeur tout autre métal précieux ; Marie, qui renferma dans son sein virginal Celui qui est la Loi, la Grâce, la Puissance, le Pain de vie descendu des cieux ; Marie, qui fut l'intermédiaire vivante et volontaire de la véritable alliance entre Dieu et les hommes.

4. — *La Toison de Gédéon, figure de la virginité et de la divine maternité de Marie.*

Il est ainsi parlé de ce signe au vi^e livre des Juges, v. 36 et 40 ; Gédéon dit à Dieu : — Si vous voulez vous servir de ma main pour sauver Israël, comme vous me l'avez dit, permettez-moi de vous demander un signe qui en assure mes frères et qui leur donne de la confiance en moi. Voici quel est le signe que je vous demande :

37. *Je mettrai dans l'aire cette toison ; et, si toute la terre demeurant sèche, la rosée ne tombe que sur la toison, je reconnaitrai par là que vous vous servirez de ma main, selon que vous me l'avez promis, pour délivrer Israël.*

38. *Ce que Gédéon avait proposé arriva ; car s'étant levé de grand matin, il pressa la toison, et remplit un vase de la rosée qui en sortit.*

39. *Gédéon dit encore à Dieu : — Que votre colère ne s'allume pas contre moi, si je fais encore une fois une épreuve en demandant un second signe dans la toison. Je vous prie, Seigneur, que toute la terre soit trempée de la rosée, et que la toison seule demeure sèche.*

40. *Le Seigneur fit cette nuit même ce que Gédéon avait demandé. La rosée tomba sur toute la terre, et la toison seule demeura sèche.*

Cette toison est un signe figuratif et prophétique, comme le démontrent les oracles suivants. Le prophète David dit, en faisant allusion au signe miraculeux de Gédéon, que, au

temps où il viendra sur la terre, *le Sauveur descendra comme une rosée sur la toison*, Ps. XLXI : « *Descendet sicut pluvia in vellus, et sicut stillicidia stillantia super terram.* » Isaïe, (XLV, 8) répète cette prophétie et dit dans le même sens et presque dans les mêmes termes : « *Rorate, cæli, desuper, et nubes pluant Justum* » : que les nues fassent descendre le Juste, le Christ, *comme une rosée...* Que la terre, qui jusqu'alors a été stérile, s'ouvre enfin par l'effet de cette rosée céleste, et qu'elle germe et fasse naître le Sauveur, « *et germinet Salvatorem.* »

Le signe précédent regarde donc manifestement la naissance toute surnaturelle du Messie. Or, voici comment nous expliquons ce symbole prophétique.

1° La rosée du ciel a pénétré doucement et sans bruit toute la toison de Gédéon, pendant que toute la terre à l'entour était demeurée sèche : c'est un prodige qui annonce que dans toute la terre il n'y a qu'une seule vierge féconde, la sainte mère du Sauveur, et cela par une merveille, par une faveur toute spéciale d'en Haut.

2° La rosée a mouillé ensuite toute la terre, tandis que la blanche Toison seule demeurait sèche. C'est un nouveau prodige contraire, qui marque que, dans toute la terre, la seule mère du Sauveur demeurera, malgré sa divine fécondité, toujours vierge, toujours pure, toujours immaculée, et cela par une faveur miraculeuse du ciel, par un privilège absolument exceptionnel.

Cette interprétation est celle de S. Jérôme, de Procope, de S. Jean Chrysostôme, de S. Bernard, de la plupart des Docteurs ¹, et de l'Eglise catholique elle-même, laquelle, dans sa liturgie sacrée, adresse à Jésus-Christ les paroles suivantes :

— « *Quando natus es ineffabiliter ex Virgine, tunc impletæ sunt Scripturæ : sicut pluvia in vellus descendisti, ut*

¹ C'est celle de l'Ancienne Synagogue elle-même, comme on le voit dans le Targum, v, 1.

*Salvum faceres genus humanum; te laudamus, Deus noster*¹, » c'est-à-dire : *Lorsque par un miracle ineffable, vous êtes né d'une vierge, les Écritures ont été accomplies : vous êtes descendu comme la pluie sur la toison, pour sauver le genre humain.*

5. — *Autre figure prophétique de la virginité de Marie.*

La *Porte close* dont parle Ezéchiel au chap. XLIV. 1-2, de ses oracles, préfigure la virginité de la Mère du Christ.

L'Ange, dit ce Prophète, me fit ensuite retourner vers le chemin de la porte du sanctuaire extérieur, laquelle regardait vers l'Orient : et elle était fermée.

Et le Seigneur me dit :

Cette porte demeurera fermée; elle ne sera point ouverte, et nul homme n'y passera, parce que le Seigneur Dieu d'Israël est entré par cette porte; et elle demeurera fermée.

Dans la vision prophétique, cette porte était une figure mystique ; car il n'exista jamais de porte semblable : la porte Orientale était, elle surtout, ouverte aux prêtres, aux lévites et à tout le peuple, dans les temps postérieurs à Ezéchiel². D'où il faut conclure, que cette porte prophétique doit nécessairement s'entendre dans un sens allégorique et spirituel, comme l'ont entendu, du reste, les anciens rédacteurs du Talmud³.

Le temple marque donc l'Eglise catholique, notre sainte Mère et l'assemblée de ses prêtres; et la sainte porte close représente prophétiquement la virginité de Marie, cette *Halma* immaculée, et par excellence, par laquelle nul n'est entré, sinon le Seigneur, le Dieu de gloire, revêtu de notre huma-

¹ *Brev. Rom., et offic., in circum. Dni.*

² V. Jérôme de Sainte-Foi.

³ Au traité de Sanhédrin, *in cap. Col. Israël, et in Sucha, cap. Lulaf Vaarba*; — les Rabbins Abha et Salomon, de Lyra, apud Hierom, de *S. fide*, t. 1, c. 49.

nité. Cette virginité sacrée sera inviolable dans la conception, inviolable dans l'enfantement et après l'enfantement, et demeurera inviolable dans tous les siècles, *parce que par elle* le Seigneur est entré dans ce monde.

« Dicitur ter clausa porta hæc, quæ matrem Messiaë Virginem significabat, quia ipsa virgo ante partum, in partu et post partum futura esset ¹. » « Sunt illa verba de gloriosa Mariæ virginitate hoc modo intelligenda : Porta hæc clausa erit in conceptione, non aperiatur in partu. Et vir non transibit per eam post partum, quoniam Dominus Deus Israelis, Dei filius, Patri coæternus, ingressus est per eam, et erit clausa usque in finem sæculorum : quæ quidem omnia satis sunt intelligentibus clara, quod non nisi a cordis duritia languentibus et cæcitate, negari possunt ². »

S. Thomas d'Aquin ³, dans sa *Somme Théologique*, confirme cette interprétation, et produit à l'appui les paroles suivantes de S. Augustin :

« Quid est *Porta in domo Domini Clausa*, nisi quod Maria semper erit intacta ?

« Et quid est : *Dominus solus intrat et egreditur per eam*, nisi quod Spiritus Sanctus imprægnabit eam, et Angelorum Dominus nascetur per eam ?

« Et quid est : *Clausam erit in æternum*, nisi quod Maria Virgo est ante partum, et Virgo in partu, et Virgo post partum ⁴ ? »

6. — Autre figure prophétique analogue.

La même idée prophétique et la même figure sont exprimées au livre des Cantiques, iv, 12, lorsque le Messie, s'adressant à la Vierge immaculée, lui dit :

¹ Galatinus, l. vii, c. 17.

² Hieron., de S. fide, l. 1, c. 49.

³ S. Thom., de Incarn. Quæst., 28, art. 5.

⁴ Cette figure prophétique est fréquemment représentée dans les

Hortus conclusus, soror mea sponsa, Hortus conclusus, fons signatus... Vous êtes le Jardin fermé, la fontaine scellée..., la fontaine des jardins, la source des eaux vives qui jaillissent avec impétuosité du Liban.

La plupart des Pères, à ces paroles, ont reconnu la Vierge prédite, et l'Eglise elle-même lui en fait l'application dans ses offices.

7. — *Diverses autres figures relatives à Marie.*

Les Interprètes ont également vu la sainte Vierge prédite ou préfigurée : 1° Dans *le petit nuage du Carmel*, qui, d'abord semblable à l'empreinte d'un pied d'homme, devient ensuite une nuée immense, extrêmement bienfaisante par la fécondité qu'elle procura à la terre ; 2° dans le *Temple Salomonique*, qui, au jour de sa dédicace, fut tout rempli de la présence sensible du Verbe Divin, comme d'un nuage resplendissant ; 3° dans ce *Trône d'ivoire*, enrichi de l'or le plus pur, surmonté d'une riche couronne de pierreries, entouré de deux lions et de douze lionceaux, destiné à recevoir le Roi pacifique, le Sage par excellence, image du Christ ; 4° dans *la Tour de David*, cette citadelle inexpugnable, où les enfants d'Israël trouvaient un refuge assuré ; — et dans plusieurs autres personnages et symboles prophétiques, depuis la création du monde jusque vers l'époque de l'avènement du Messie.

C'est ainsi que la divine Mère du Christ a été prophétisée, en même temps que son fils. Dans le cours des quarante siècles qui précédèrent son apparition dans le monde, elle a été

églises catholiques. (On la voit notamment reproduite dans les anciens vitraux de la belle église de Bar-sur-Seine, au diocèse de Troyes.)

Tous les Pères et Docteurs de l'Eglise l'ont reconnue comme une prophétie de la Sainte Vierge. — V. S. Hieronym., *in Ezech.* ; S. Aug., *Serm. II, de Nativ. J.-C.* ; S. Epiph., *de laud. B. M.* ; S. Chrys., *hom. de B. Joan* ; Ambr., *de Virg.*, c. 9 ; Ruffin., *de Symb.* ; S. Damasc., *de fide orthod.*, l. IV, c. 15 ; Orig., *hom. 14. in Ezech.* ; S. Maxim., *hom 2, de Nativ. Dom.* ; Hesych., *de B. M.* ; etc.

montrée aux Prophètes et aux justes, dans des figures, dans des images, dans des ombres, devenues aujourd'hui transparentes et lumineuses. — Tracés à l'avance par la main divine, les traits de notre Rédemptrice sont désormais manifestes à tous les regards. Observons que, si plusieurs saints personnages ont été sanctifiés et appelés dès le sein de leur mère, Marie seule a l'honneur insigne non-seulement d'avoir été élue et sanctifiée, mais encore d'avoir été prédite et préfigurée.

DEUXIÈME ÉPOQUE

CONCEPTION IMMACULÉE DE MARIE. — SA NATIVITÉ.
SA PRÉSENTATION. — SON ENFANCE. — SON ÉDUCATION
DANS LE TEMPLE.

CHAPITRE PREMIER

De l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge.

La Mère du Christ, fils de Dieu, ne pouvait naître dans les conditions ordinaires des autres enfants d'Adam. Celle que Dieu avait prédestinée et préparée dans ses conseils éternels pour être le tabernacle du Saint des Saints; celle qu'il avait prévue et prédite comme l'aurore de la rédemption universelle des hommes; celle qui devait donner au monde un Dieu-Sauveur, et qui devait ne jamais avoir de semblable ni d'égale, devait faire son entrée dans le monde d'une manière exceptionnelle. Elle ne pouvait être assujettie à la loi générale du péché originel, se trouver, fût-ce un instant, dans la disgrâce du Père qui la choisissait et du Fils qui l'acceptait pour mère. C'est pourquoi la tradition catholique, fondée sur la parole divine et sur de fortes raisons de convenance, nous enseigne que *par une grâce antérieure à la naissance de Marie, accordée en prévision des mérites du futur Rédempteur, cette divine Vierge a été préservée de toute tache originelle, et qu'ainsi elle a été immaculée dans sa conception.*

Cette doctrine, laissée à l'état d'opinion jusqu'en 1854, a été néanmoins, de tout temps et partout, la croyance commune des pasteurs et des fidèles.

Tous les docteurs de l'Eglise, soit en Orient, soit en Occident, tous les conciles, toutes les liturgies, sans exception, ont constamment qualifié Marie du nom d'*illibata*, qui veut dire *exempte de toute souillure*.

Origène l'appelle *un temple d'honneur, rempli d'une sainteté surabondante, d'une justice absolue, la demeure immaculée de l'Epoux qui règne dans les cieux*; et plus loin : *la très-digne Vierge, mère de celui qui est au-dessus de toute dignité, la Mère immaculée du Saint immaculé, une de celui qui est un, unique de Celui qui est unique*. Telle était la foi primordiale de l'Eglise. L'honneur que nous devons à Jésus-Christ, et notre respect pour Marie, portaient les fidèles à attribuer à la sainte Vierge un privilège que semble exiger sa pureté sans tache.

S. Augustin l'exceptait, toutes les fois qu'il parlait, soit du péché actuel, soit du péché originel : « Lorsque nous parlons « des péchés, disait-il, nous ne voulons point qu'il soit même « question de la sainte Vierge Marie; car il est de foi qu'elle « a reçu des grâces proportionnées à sa mission sublime « de mère du Rédempteur. Mais, la Vierge exceptée, les « plus grands saints du paradis avoueront qu'ils ont été « pécheurs ¹. »

S. Ambroise, S. Jérôme, S. Proclus, et les docteurs contemporains tiennent un langage analogue. S. Fulgence tranche la question qui fut longtemps débattue dans les écoles de théologie, et dit que « l'Ange, en appelant *Marie pleine de grâce*, « fait bien voir que la sentence de colère est suspendue pour « elle ². »

Au ix^e siècle, quelques docteurs avançaient qu'elle avait été sanctifiée au sein de sa mère : ce qui supposait qu'elle n'était pas sainte originellement, puisqu'elle avait eu besoin

¹ S. Aug., *de nat. et gratia*, 42.

² S. Fulgent., *Serm. de laud. B. M.*

d'être purifiée. Mais, dans le même siècle, d'autres proclamaient la saine doctrine, qui prévalait partout : « La grâce « divine vous a été donnée, ô Mère de Dieu ; toute créature « vous adresse l'*Ave* angélique, ô Nympe divine ; car vous « êtes seule pure, ô Mère précélue du Fils, » disait Théophane, abbé de Grand-Champ.

« Nous enseignons, nous, disait Jean Scot, que *Marie n'a jamais été dans la haine de Dieu, pas plus à cause du péché originel que du péché actuel.* » La Sorbonne admit cet enseignement, de même que les universités des divers royaumes, les ordres de S. Augustin, de Cluni, de Cîteaux, de Prémontré, les Franciscains, les Chartreux, les Carmes, etc., à l'exception des Dominicains.

En 1439, le concile de Bâle, (sess. 36), déclare que la croyance de l'Immaculée Conception était conforme à la doctrine et à la dévotion de l'église, à la foi catholique, à la droite raison, à l'Écriture Sainte, et qu'elle devait être tenue par tous les catholiques.

En 1560, le concile de Trente, dans son décret sur le péché originel, déclara que son intention n'était point de comprendre la Bienheureuse et immaculée Vierge Marie, et ordonna de suivre le décret de Sixte IV, sur ce point. Ce pape, en 1479, accorda des indulgences à ceux qui assisteraient à l'office et à la messe de la fête de la Conception Immaculée.

Les papes Pie V, Paul V, Grégoire XV, Alexandre VII, etc., défendirent de soutenir publiquement que Marie avait été conçue dans le péché originel. Ils favorisèrent la dévotion à l'immaculée Conception.

Parmi les docteurs, qui la plupart partageaient ce sentiment, Bossuet fut l'un des premiers à l'appuyer théologiquement :

« Si le grand apôtre, dit-il, ne veut pas qu'on excepte personne de la loi commune du péché, la maternité glorieuse de Marie, cette alliance éternelle qu'elle a contractée avec Dieu, la met dans un rang tout singulier, qui ne souffre aucune compa-

raison. Montrez-moi une autre Mère de Dieu, une autre Vierge féconde, faites-moi voir ailleurs cette plénitude de grâces, cet assemblage de vertus divines... Et puis, dites que l'exception que j'apporte à une loi générale en faveur d'une personne si extraordinaire a des conséquences fâcheuses... » (1^{er} sermon sur la Conception.)

Enfin, le 8 décembre 1854, le souverain Pontife Pie IX, considérant que la pieuse croyance était universelle, que les âmes dévouées à Marie désiraient voir disparaître toute nouvelle discussion, toute incertitude; et que d'ailleurs les plus importantes églises demandaient à être autorisées à célébrer la fête de l'*Immaculée* Conception, consulta tous les prélats du monde chrétien, prescrivit des prières publiques, et, après avoir reçu de partout des réponses favorables, étant environné d'une magnifique assemblée d'évêques, d'archevêques, de cardinaux et de pontifes de tous les points de la terre, promulgua le décret dogmatique de l'*Immaculée* Conception de la Vierge Marie.

Dans l'exposé des motifs qui précèdent cette solennelle définition, Pie IX résume toute la tradition sur ce point, les oracles divins, l'enseignement universel et constant de l'Eglise, celui des souverains pontifes, ses prédécesseurs, celui des docteurs de l'Eglise, des abbés, des évêques, des conciles nationaux et des conciles généraux; celui des pères, des monuments sacrés de l'orient et de l'occident, etc.

La doctrine et les pensées de cette épître pontificale sont si belles, si élevées, et en même temps si précises et si lumineuses, que l'on aimera à la lire et à la relire pour l'édification personnelle. La voici reproduite ici en grande partie.

LETTRE APOSTOLIQUE ET DÉCRET SOLENNEL ·

DE NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE PIE IX

**Sur la définition dogmatique de l'Immaculée Conception
de la Vierge, Mère de Dieu.**

PIE, ÉVÊQUE,

Serviteur des serviteurs de Dieu,
Pour qu'il en soit toujours mémoire.

Dieu qui est ineffable, dont les voies sont la miséricorde et la vérité, dont la volonté est la toute-puissance même, dont la sagesse atteint d'une extrémité jusqu'à l'autre irrésistiblement, et dispose avec douceur toutes choses, voyant dans sa prescience, de toute éternité, la ruine lamentable de tout le genre humain, suite de la transgression d'Adam, et ayant, dans le mystère caché dès l'origine des siècles, décrété que, par le sacrement plus mystérieux encore de l'incarnation du Verbe, il accomplirait l'œuvre primitive de sa bonté, afin que l'homme, poussé dans le mal par la perfidie de l'iniquité diabolique, ne pérît pas contre le dessein de sa miséricorde, et que ce qui devait tomber dans le premier Adam fût relevé dans le second par un bonheur plus grand que cette infortune, choisit et prépara, dès le commencement et avant les siècles, une mère à son Fils Unique, pour que d'elle fait chair il naquît dans l'heureuse plénitude des temps; et il l'aima entre toutes les créatures d'un tel amour, qu'il mit en elle seule, par une souveraine prédilection, toutes ses complaisances. L'élevant incomparablement au-dessus de tous les Esprits angéliques et de tous les saints, il la combla de l'abondance des dons célestes, pris au trésor de la divinité, d'une manière si merveilleuse, que toujours et entièrement pure de toute tache du péché, toute belle et toute parfaite, elle avait en elle la plénitude d'innocence et de sainteté la plus grande que l'on puisse concevoir au-dessous de Dieu, et telle que, sauf Dieu, personne ne peut la comprendre. Et certes, il était tout à fait convenable qu'elle brillât toujours des splendeurs de la sainteté la plus parfaite, et qu'entièrement exempte de la tache même de la faute originelle, elle remportât le plus complet triomphe sur l'antique Serpent, cette mère si vénérable à qui Dieu le Père a voulu donner son Fils unique, engendré de son cœur, égal à lui, et qu'il aime comme lui-même, et le donner de telle sorte qu'il est naturellement un

seul et même et commun Fils de Dieu le Père et de la Vierge, elle que le Fils lui-même a choisie pour être substantiellement sa mère, elle de laquelle le Saint-Esprit a voulu que, par son opération, fut conçu et naquit celui de qui lui-même procède.

Cette innocence originelle de l'auguste Vierge, si parfaitement en harmonie avec son admirable sainteté et avec la dignité sublime de mère de Dieu, l'Eglise catholique qui, toujours enseignée par le Saint-Esprit, est la colonne et l'appui de la vérité, agissant comme maîtresse de la doctrine divinement reçue et contenue dans le dépôt de la révélation céleste, n'a jamais cessé de l'expliquer, de la proposer, de la favoriser tous les jours de plus en plus par toutes les voies et par des actes éclatants. Cette doctrine, en vigueur depuis les temps les plus anciens, profondément gravée dans les âmes des fidèles, et propagée d'une manière merveilleuse dans tout l'univers catholique par les soins et les efforts des pontifes sacrés, cette doctrine, l'Eglise elle-même l'a en effet très-clairement enseignée, lorsqu'elle n'a pas hésité à proposer la conception de la Vierge à la vénération et au culte public des fidèles. Par cet acte solennel, elle l'a présentée pour être honorée comme extraordinaire, admirable, pleinement différente des commencements du reste des hommes et tout à fait sainte ; car l'Eglise ne célèbre par des jours de fête que ce qui est saint. Et c'est pourquoi elle a coutume d'employer, soit dans les offices ecclésiastiques, soit dans la liturgie sacrée, les termes mêmes des divines Ecritures parlant de la Sagesse increée, et représentant ses origines éternelles, et d'en faire l'application aux commencements de cette Vierge qui, par un seul et même décret, furent déterminés avec l'incarnation de la Sagesse divine.

Toutes ces choses connues partout des fidèles montrent suffisamment avec quel soin l'Eglise Romaine, mère et maîtresse de toutes les Eglises, s'est appliquée à propager cette doctrine de l'immaculée conception de la Vierge ; mais cette Eglise, centre de la vérité et de l'unité catholique, dans laquelle seule la religion a été inviolablement gardée, et de laquelle il faut que toutes les autres Eglises empruntent la tradition de la foi, a une dignité et une autorité telles qu'il convient d'en rappeler les actes en détail. Elle n'eut jamais rien plus à cœur que de soutenir, de protéger, de promouvoir et de défendre par les voies les plus éclatantes l'immaculée conception de la Vierge, son culte et sa doctrine. C'est ce qu'attestent et proclament tant d'actes solennels des pontifes romains nos prédécesseurs, à qui, dans la personne du prince des apôtres, Notre-Seigneur Jésus-Christ a lui-même divinement confié la charge et le

pouvoir suprême de paître les agneaux et les brebis, de confirmer leurs frères, de régir et de gouverner l'Eglise universelle.

Pic IX ajoute que l'Eglise Romaine et les souverains pontifes ont de tous temps par des actes éclatants protégé, favorisé, promu la doctrine de l'immaculée conception dans les villes, dans les provinces, dans les royaumes ; ils en ont augmenté le culte par des indulgences, par des offices propres, par la réfutation des erreurs opposées à ce dogme. Il cite le décret du pape Sixte IV, puis la constitution d'Alexandre VII, du 8 décembre 1661, et dontvoici les termes :

« Considérant que la sainte Eglise Romaine célèbre solennellement la fête de la Conception de Marie sans tache et toujours Vierge, et qu'autrefois elle avait ordonné une office propre sur ce mystère, selon la pieuse et dévote disposition de notre prédécesseur Sixte IV ; voulant à notre tour favoriser cette louable dévotion, ainsi que la fête et le culte qui en est l'expression, lequel n'a jamais changé dans l'Eglise Romaine depuis qu'il a été institué ; et désirant, à l'exemple des pontifes romains nos prédécesseurs, protéger et favoriser cette piété et cette dévotion qui consistent à honorer et célébrer la bienheureuse Vierge comme ayant été, par l'action du Saint-Esprit, préservée du péché originel ; enfin, pour conserver le troupeau du Christ dans l'unité d'esprit et dans le lien de la paix, pour éteindre les dissensions et faire disparaître les scandales ; sur les instances et les prières des évêques susnommés, unis aux chapitres de leurs églises, ainsi que sur les instances et les prières du roi Philippe et de ses royaumes, nous renouvelons les constitutions et décrets que les pontifes romains, nos prédécesseurs, et spécialement Sixte IV, Paul V et Grégoire XV, ont portés en faveur du sentiment qui affirme que la bienheureuse Vierge Marie, dans sa création et dans son union avec le corps, a été pourvue de la grâce du Saint Esprit, et préservée du péché originel ; et aussi en faveur de la fête et du culte de la conception de la même Vierge, mère de Dieu, lesquels lui sont offerts, comme il est dit plus haut, dans le sens de cette doctrine ; et nous commandons que l'on garde lesdites constitutions et décrets sous les peines et censures qui y sont spécifiées. »

La même doctrine a été proposée, soutenue et défendue par les Ordres Religieux les plus illustres, par les Académies de théologie les plus célèbres, et par les Docteurs les plus versés dans la science sacrée. Tout le monde sait également combien les évêques ont toujours été jaloux, et même dans les assemblées ecclésiastiques, de déclarer ouvertement et publiquement que la Très-Sainte Mère de Dieu, la Vierge Marie, par les

mérites du Rédempteur Jésus-Christ, n'a jamais été soumise au péché originel ; mais qu'elle a été entièrement préservée de la souillure originelle, et de la sorte, rachetée d'une façon plus admirable... »

Le pontife poursuit son exposé : « De célèbres monuments de la vénérable antiquité, tant de l'Eglise orientale que de l'Eglise occidentale, prouvent en effet avec évidence que cette doctrine de l'immaculée conception de la très-bienheureuse Vierge Marie, qui a été d'une manière si éclatante expliquée, déclarée et confirmée chaque jour davantage, qui s'est propagée d'une façon merveilleuse chez tous les peuples et parmi toutes les nations du monde catholique, avec le ferme assentiment de l'Eglise, par son enseignement, son zèle, sa science et sa sagesse, a toujours été professée dans l'Eglise comme reçue de main en main de nos pères, et revêtue du caractère de doctrine révélée. Car l'Eglise du Christ, vigilante gardienne et protectrice des dogmes qui lui sont confiés, n'y change rien, n'en diminue rien, n'y ajoute rien ; mais traitant avec une attention scrupuleuse, avec fidélité et avec sagesse les choses anciennes, s'il en est que l'antiquité ait ébauchées et que la Foi des Pères ait indiquées, elle s'étudie à les dégager, à les mettre en lumière, de telle sorte que ces antiques dogmes de la doctrine céleste prennent l'évidence, l'éclat, la netteté, tout en gardant leur plénitude, leur intégrité, leur propriété, et qu'ils se développent, mais seulement dans leur propre nature, c'est-à-dire en conservant l'identité du dogme, du sens, de la doctrine.

Les Pères et les écrivains de l'Eglise, instruits par les oracles célestes, n'ont rien eu plus à cœur, dans les livres qu'ils ont composés pour expliquer les Ecritures, pour défendre les dogmes, pour instruire les fidèles, que de célébrer à l'envi et d'exalter de mille manières admirables la souveraine sainteté de la Vierge, sa dignité, son intégrité de toute tache du péché, et son éclatante victoire sur le cruel ennemi du genre humain. C'est pourquoi, lorsqu'ils rapportent les paroles par lesquelles Dieu, dans les commencements du monde, annonçant les remèdes préparés dans sa miséricorde pour régénérer les mortels, confondit l'audace du Serpent séducteur et releva merveilleusement l'espérance de notre race, en disant : « Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne, » les Pères enseignent que, par cet oracle, a été clairement et ouvertement annoncé le miséricordieux Rédempteur du genre humain, le Christ Jésus, Fils unique de Dieu, et que sa bienheureuse mère la Vierge Marie y est aussi désignée ; que l'ini-

mitié du fils et de la mère contre le démon y est également et formellement exprimée. C'est pourquoi, de même que le Christ, médiateur de Dieu et des hommes, ayant pris la nature humaine, efface le sceau de la sentence qui était contre nous, et triomphant l'attache à la croix ; de même la très-sainte Vierge, unie à lui par un lien étroit et indissoluble, avec lui et par lui exerçant des hostilités éternelles contre le Serpent venimeux et triomphant pleinement de cet ennemi, a écrasé sa tête de son pied immaculé.

Ce triomphe unique et glorieux de la Vierge, son innocence très-excellente, sa pureté, sa sainteté, son intégrité préservée de toute souillure du péché, son ineffable richesse de toutes les grâces célestes, de toutes les vertus, de tous les privilèges, sa grandeur, les mêmes Pères en ont vu l'image, tantôt dans cette Arche de Noé, qui, après avoir été établie de Dieu, échappa pleinement saine et sauve au commun naufrage du monde entier ; tantôt dans cette Echelle que Jacob vit s'élever de la terre au ciel ; sur les degrés de laquelle les anges de Dieu montaient et descendaient, tandis que Dieu lui-même s'appuyait sur le sommet ; tantôt dans ce Buisson que Moïse vit tout en feu dans le lieu saint, et qui, au milieu des flammes pétillantes, loin de se consumer ou de souffrir la diminution même la plus légère, verdissait merveilleusement et se couvrait de fleurs ; tantôt dans cette Tour inexpugnable en face de l'ennemi, à laquelle sont suspendus mille boucliers, et l'armure complète des forts ; tantôt dans le Jardin fermé, qui ne saurait être violé, et où aucune ruse ne peut introduire la corruption ; tantôt dans cette éclatante Cité de Dieu, qui a ses fondements dans les montagnes saintes ; tantôt dans ce très-auguste Temple de Dieu, qui, brillant des splendeurs divines, est plein de la gloire du Seigneur ; tantôt dans une foule d'autres symboles de même nature par lesquels, selon la tradition des Pères, la dignité sublime de la Mère de Dieu, son innocence sans tache, et sa sainteté préservée de toute atteinte, avaient été admirablement figurées et prédites.

Pour décrire ce même ensemble, ou, pour ainsi parler, cette totalité de dons divins et cette intégrité originelle de la Vierge, de qui est né Jésus, ces mêmes Pères, se servant des paroles des Prophètes, ont célébré l'auguste Vierge elle-même comme la Colombe pure, la sainte Jérusalem, le Trône sublime de Dieu, l'Arche de sanctification et la Maison que la Sagesse Eternelle s'est bâtie ; comme cette reine qui, remplie de délices et appuyée sur son bien-aimé, sortit de la bouche du Très-Haut toute parfaite, toute belle, toute chère à Dieu. Et

considérant dans leur cœur et leur esprit que la bienheureuse Vierge Marie a été au nom de Dieu et par son ordre appelée *pleine de grâce* par l'ange Gabriel lorsqu'il lui annonça son incomparable dignité de mère de Dieu; les pères et les écrivains ecclésiastiques ont enseigné que par cette singulière et solennelle salutation dont il n'y a pas d'autre exemple, il est déclaré que la mère de Dieu est le siège de toutes les grâces, qu'elle a été ornée de tous les dons du Saint-Esprit; bien plus, qu'elle est comme le trésor infini et l'abîme inépuisable de ces dons; de sorte qu'elle n'a jamais été atteinte par la malédiction, et que participant, en union avec son fils, à la bénédiction éternelle, elle a mérité d'entendre de la bouche d'Elisabeth, inspirée par le Saint-Esprit: *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni!* . . .

Ils l'ont souvent comparée à Eve vierge, innocente et pure, avant qu'elle fût tombée dans les pièges du Serpent. Ils l'ont déclarée bien supérieure. Eve, en effet, en obéissant misérablement au Serpent, perdit l'innocence originelle et devint son esclave; mais Marie, augmentant sans cesse ses dons d'origine, loin de prêter jamais l'oreille au Serpent, détruisit entièrement, par la vertu divine qu'elle avait reçue, la force et la puissance de Satan.

C'est pourquoi ils n'ont jamais cessé d'appeler la mère de Dieu; Lis parmi les épines; Terre entièrement intacte, virgineale, sans tache, immaculée, toujours bésie et libre de toute contagion du péché, dont a été formé le nouvel Adam; Paradis tout brillant, tout agréable, tout parfait d'innocence, d'immortalité et de délices, établi par Dieu même et défendu contre toutes les embûches du Serpent venimeux; Bois incorruptible que le ver du péché n'a jamais gâté; Fontaine toujours claire, scellée par la vertu de l'Esprit-Saint; Temple divin, trésor de l'immortalité, seule et unique fille non de la mort, mais de la vie; rejeton de grâce, et non de colère, qui, par une providence spéciale de Dieu, s'élevant verdoyante d'une racine infectée et corrompue, a toujours fleuri en dehors des lois établies et communes. Et comme si ces choses, malgré leur splendeur, étaient insuffisantes, ils ont déclaré par des paroles expresses et précises que, lorsqu'il s'agit du péché, il ne saurait être en aucune façon question de la sainte Vierge Marie, à qui a été donnée une surabondance de grâces pour le vaincre entièrement. Ils ont professé que la très-glorieuse Vierge a été la réparatrice de sa race et une source de vie pour le genre humain; qu'elle était élue avant les siècles; qu'elle a été soustraite aux traits enflammés du malin Esprit;

que semblable à une nature toute belle et sans aucune tache, elle a répandu sur le monde, au moment de sa conception immaculée, tous les feux d'une brillante aurore.

Aussi, dès les temps anciens, les Pontifes, les membres du Clergé, les Ordres religieux, les Empereurs même et les Rois, ont demandé à ce Siège Apostolique de définir l'Immaculée Conception de la très-sainte Mère de Dieu comme dogme de la foi catholique. Ces demandes ont été renouvelées de nos jours ; elles ont été adressées surtout à notre prédécesseur Grégoire XVI, d'heureuse mémoire, et à nous-même, soit par les Evêques, soit par le Clergé séculier, soit par les Ordres religieux, soit par les Souverains et par les Peuples fidèles.

C'est pourquoi, suivant les traces glorieuses de nos prédécesseurs, et désirant procéder conformément aux règles établies, nous avons ensuite convoqué et tenu un consistoire où, après avoir parlé à nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Eglise romaine, nous avons eu l'extrême joie de les entendre nous demander de vouloir bien émettre une définition dogmatique au sujet de l'immaculée conception de la Vierge mère de Dieu.

Plein de confiance en Dieu, et persuadé que le moment opportun était venu de définir l'immaculée conception de la très-sainte Vierge mère de Dieu, qu'attestent et mettent merveilleusement en lumière les oracles divins, la vénérable tradition, le sentiment permanent de l'Eglise, l'accord admirable des pasteurs catholiques et des fidèles, les actes éclatants et les constitutions de nos prédécesseurs ; après avoir examiné toutes choses avec le plus grand soin, et offert à Dieu des prières assidues et ferventes, il nous a paru que nous ne devions plus différer de sanctionner et de définir par notre jugement suprême l'immaculée conception de la Vierge, et de satisfaire ainsi au très-pieux désir du monde catholique et à notre propre dévotion envers la très-sainte Vierge, afin d'honorer de plus en plus son fils unique Notre-Seigneur J.-C., puisque tout ce qu'on rend d'honneur et de louange à la mère retourne à la gloire du fils.

C'est pourquoi, n'ayant jamais cessé d'offrir, dans l'humilité et le jeûne, nos prières particulières et les prières publiques de l'Eglise à Dieu le Père par son Fils, pour qu'il daignât diriger et fortifier notre âme par la vertu de l'Esprit-Saint, après avoir encore imploré l'assistance de toute la cour céleste, et appelé par nos gémissements l'Esprit consolateur, agissant aujourd'hui sous son inspiration, pour l'honneur de la sainte et indivisible Trinité, pour la glorification de la Vierge

mère de Dieu, pour l'exaltation de la foi catholique et pour l'accroissement de la religion chrétienne, par l'autorité de Notre-Seigneur J.-C., des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et par la nôtre, nous déclarons, prononçons et définissons que la doctrine selon laquelle la bienheureuse Vierge Marie fut dès le premier instant de sa conception, par une grâce et un privilège spécial de Dieu tout-puissant, en vue des mérites de J.-C., sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute souillure de la faute originelle, est révélée de Dieu, et que par conséquent elle doit être crue fermement et constamment par tous les fidèles. Si donc quelques-uns, ce qu'à Dieu ne plaise, avaient la présomption de penser dans leur cœur autrement qu'il n'a été défini par nous, qu'ils apprennent et sachent que, condamnés par leur propre jugement, ils ont fait naufrage hors de la foi et quitté l'unité de l'Église; et de plus que si, par la parole, par l'écriture ou par tout autre voie extérieure, ils osaient exprimer ces sentiments de leur cœur, ils encourraient *ipso facto* les peines portées par le droit.

Nos lèvres s'ouvrent dans la joie et notre langue parle dans l'allégresse! Nous rendons et nous ne cesserons jamais de rendre les plus humbles et les plus ardentes actions de grâces au Christ Jésus Notre-Seigneur qui, malgré notre indignité, nous a fait la faveur singulière d'offrir et de décerner cet honneur, cette gloire et cette louange à sa très-sainte Mère. Et nous nous reposons avec une confiance entière et absolue dans la certitude de nos espérances: la bienheureuse Vierge qui, toute belle et immaculée, a brisé la tête venimeuse du cruel Serpent et a apporté le salut au monde; qui est la louange des prophètes et des apôtres, l'honneur des martyrs, la joie et la couronne de tous les saints; qui, refuge assuré et auxiliaresse invincible de quiconque est en péril, médiatrice et conciliaresse toute-puissance de la terre auprès de son fils unique, gloire, splendeur et sauvegarde de la sainte Église, a toujours détruit toutes les hérésies; qui a arraché aux calamités les plus grandes et aux maux de toute espèce les peuples fidèles et les nations, et qui nous a délivré nous-même des périls sans nombre dont nous étions assailli, la bienheureuse Vierge fera, par son puissant patronage, que, tous les obstacles étant écartés, toutes les erreurs vaincues, la sainte Église catholique notre mère se fortifie et fleurisse chaque jour davantage chez tous les peuples et dans toutes les contrées, d'une mer à l'autre, des rives du fleuve aux extrémités de la terre, qu'elle jouisse pleinement de la paix, de la tranquillité, de la liberté, afin que les coupables obtiennent le pardon, les ma

lades le remède, les faibles la force de l'âme, les affligés la consolation, ceux qui sont en péril le secours ; afin que tous ceux qui errent, voyant se dissiper les ténèbres de leur esprit, reviennent au sentier de la vérité et de la justice, et qu'il n'y ait qu'un troupeau et qu'un pasteur.

Que tous nos bien aimés fils de l'Eglise catholique entendent nos paroles : qu'ils persévèrent, et avec une ardeur encore plus vive de piété, de religion et d'amour, à honorer, invoquer et prier la bienheureuse Vierge Marie, mère de Dieu, conçue sans tache originelle et qu'ils aient recours avec une entière confiance à cette douce mère de grâce et de miséricorde dans tous leurs dangers, leurs angoisses, leurs nécessités, leurs craintes et leurs frayeurs. Il n'y a rien à craindre, il n'y a jamais lieu de désespérer quand on marche sous la conduite, sous les auspices, sous le patronage et sous la protection de Celle qui, ayant pour nous un cœur de mère et se chargeant de l'affaire de notre salut, étend sa sollicitude à tout le genre humain. Etablie par le Seigneur reine du ciel et de la terre, exaltée au-dessus de tous les chœurs des anges et de tous les ordres des saints, assise à la droite de son fils unique Notre-Seigneur J.-C. ; ses prières maternelles ont une force toute-puissante ; ce qu'elle veut, elle l'obtient ; elle ne peut demander en vain.

Enfin, pour que cette définition de l'immaculée conception de la bienheureuse Vierge Marie parvienne à la connaissance de toute l'Eglise, nous avons voulu publier cette lettre apostolique qui en conservera à jamais la mémoire ; ordonnant que les copies ou exemplaires, même imprimés de cette lettre, s'ils sont souscrits par un notaire public ou munis du sceau d'une personne constituée en dignité ecclésiastique, fassent foi pour tous, comme si l'original même était produit.

Qu'il ne soit donc permis à aucun homme d'enfreindre le texte de notre déclaration, décision et définition, ou par une audace téméraire de la contredire et de s'y opposer. Si quelqu'un ne craint pas de commettre cet attentat, qu'il sache qu'il encourra l'indignation de Dieu tout-puissant et de ses bienheureux apôtres Pierre et Paul.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur mil huit cent cinquante-quatre, le six des ides de décembre de l'année MDCCCLIV, de notre pontificat l'an neuvième.

PIUS IX, *pape.*

Cette définition a rempli de joie le cœur des chrétiens fervents ; elle a été accueillie partout avec enthousiasme, comme on salue la lumière du soleil qui dissipe les ténèbres d'une longue nuit. On savait que ce dogme était contenu implicitement dans la Révélation divine, dans les Prophètes et dans les écrits des Apôtres, dans ceux des Docteurs et dans toute la Tradition. Mais on s'est réjoui de le voir, dégagé de ses ombres, se produire avec éclat, à la gloire de la Reine des Cieux.

CHAPITRE II

Parents de la Sainte Vierge. — Sa conception miraculeuse. — Sa naissance. — Réjouissance. — Cantique de S^{te} Anne.

Le père de la vierge Marie s'appelait *Héli* et *Joachim*, ou, selon la manière des anciens Hébreux, en ne faisant qu'un seul mot, *Héli-joachim*, *Héliachim*, ou *Eliacim*. Les saints Pères rapportent que c'était un homme honorable, craignant Dieu, et d'une grande piété. Il était riche et notable dans Israël. C'est lui, cet *Héli*, dont S. Luc décrit la généalogie, lorsqu'il dit : *Héli, qui fut fils de Mathat, qui fut fils de Lévi, qui fut fils de David par Nathan et fils d'Abraham* par les Patriarches Isaac, Jacob, Judas et Aminabad. Si Joachim était issu du sang royal de David, *Anne*, son épouse, avait la même origine. Mais elle descendait du Roi-Prophète par une autre branche, celle de Salomon. Avec *Marie* et *Sobé*, elle était fille de Mathan, prêtre de Béthléem ; elle avait un frère nommé *Jacob*, qui fut père de *Cléophas* et de S. *Joseph*. Sobé devint mère de *Salomé*, et Marie, mère de sainte Elisabeth.

Ces deux époux de race illustre vivaient, justes et irréprochables, dans la ville de Nazareth, en Galilée. Ils partageaient, disent les traditions primitives, le revenu de leurs biens, en trois portions égales : ils dépensaient la première pour le

Temple du Seigneur ; ils distribuèrent la seconde aux pauvres et aux étrangers, et ils réservaient la troisième pour leurs besoins et pour ceux des membres de leur famille.

Ainsi, chéris de Dieu et des hommes, il y avait près de vingt ans qu'ils vivaient dans une chaste union sans avoir d'enfants. Ils firent vœu, si Dieu leur en accordait un, de le consacrer au service du Seigneur ; et c'était dans cette intention qu'à chaque fête de l'année ils avaient coutume de se rendre au Temple du Seigneur. Mais Dieu différait d'exaucer leurs vœux. Ils n'avaient plus d'espérance, lorsqu'un jour de fête de la Dédicace, Joachim monta à Jérusalem avec quelques hommes de la tribu, pour y offrir ses dons. Un prêtre, nommé Ruben, l'ayant aperçu parmi les autres Israélites, le méprisa et dédaigna son offrande, en présence de ses amis, disant que, étant stérile, et ayant encouru la malédiction de la Loi, il avait bien de la présomption de se présenter dans la compagnie des fils d'Israël ; car il est écrit, ajoutait-il : *Maudit soit celui qui n'a point engendré de mâle en Israël !* Que Joachim commence par se laver de cette tache, et il viendra ensuite présenter ses offrandes !

Profondément contristé et pénétré de confusion, en entendant ce reproche outrageant, Joachim se retira sur la montagne où étaient ses bergers et ses troupeaux ; il ne voulut pas revenir en sa maison, de peur de se voir humilié par ceux de sa tribu qui lui auraient sans doute répété les mêmes paroles de reproche. Il résolut de pratiquer un long jeûne dans le désert, disant en lui-même : Je ne prendrai ni aliment ni boisson, jusqu'à ce que le Seigneur ait jeté sur moi un regard de compassion. La prière sera ma nourriture.

Anne, de son côté, sachant ce qui était arrivé à son mari, et ne le voyant point reparaitre après plusieurs jours d'attente, fut en proie à une double angoisse et versa d'abondantes larmes :

— « Je pleure, disait-elle, ma viduité et ma stérilité.

Le jour solennel d'une fête étant arrivé, sa servante lui dit :

— Jusques à quand vous affligerez-vous de la sorte ? C'est le grand jour du Seigneur : il ne vous est pas permis d'être dans le deuil et dans les pleurs. . . . Si le Seigneur vous a rendue stérile, c'est sans doute pour une juste raison. . . .

Ces paroles augmentèrent la tristesse d'Anne. Elle s'enfuit au fond de son jardin, pour répandre sa prière et sa douleur devant le Seigneur. Ce fut alors que, levant les yeux vers le ciel, elle aperçut, sur les branches d'un laurier, un nid de passereaux. A cette vue, elle s'écria dans l'amertume de son âme :

— Infortunée que je suis ! Hélas ! à qui peut-on me comparer ? Quel est donc le sein qui m'a portée, pour que je sois ainsi maudite aux yeux des enfants d'Israël ? Je suis l'objet de leurs reproches et de leurs railleries dans le Temple du Seigneur mon Dieu. Hélas ! à qui suis-je devenue semblable ? Je ne puis être comparée aux oiseaux ; car, Seigneur, vous leur avez donné la fécondité. Hélas ! à qui peut-on m'assimiler ? Je ne puis être comparée aux animaux de la terre ; car eux aussi ont reçu de vous la fécondité. Où trouver ma semblable ? me comparerai-je aux eaux de la mer ? Mais elles, aussi, sont fécondes devant vous. Malheureuse que je suis ! à qui peut-on m'assimiler ? Je ne puis l'être avec la terre ; car elle produit des fruits, et elle vous bénit, ô mon Dieu !

Elle exhalait ainsi douloureusement son chagrin lorsqu'un ange apparut et lui dit :

— Anne, Dieu a exaucé votre prière ; vous concevrez et vous enfanterez, et l'enfant que vous mettrez au monde sera célèbre dans l'univers entier.

Anne répondit :

— Je jure par le Seigneur mon Dieu, que si je mets au monde un enfant, soit du sexe féminin, soit du sexe masculin,

je l'offrirai comme une offrande sacrée au Seigneur, notre Dieu, et il le servira dans le Temple tous les jours de sa vie.

Alors deux anges arriverent et lui dirent :

— Joachim, votre époux, est avec ses troupeaux.

Ce saint patriarche, ayant passé quelque temps sur la montagne dans le jeûne et dans la prière, l'Ange du Seigneur lui apparut aussi au sein d'une immense lumière. Cette vision le troubla, mais le messager céleste le rassura et lui dit :

— Ne craignez pas, Joachim, et ne vous troublez point de ma présence ; car je suis l'Ange du Seigneur ; il m'a envoyé près de vous, pour vous annoncer que vos prières sont exaucées, et que vos aumônes sont montées jusqu'à son trône. Car il a vu votre confusion et il a entendu le reproche de stérilité qui vous a été adressé injustement. Or, Dieu punit le péché et non la nature ; c'est pourquoi, lorsqu'il rend quelqu'un stérile, ce n'est que pour faire éclater ensuite ses merveilles et montrer que l'enfant qui naît est un don de Dieu. Car Sara, la première mère de votre nation, n'a-t-elle pas été stérile jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans ? Abraham était centenaire, à la même époque. Et cependant, au dernier âge de la vieillesse, Sara a engendré Isaac, auquel la bénédiction de toutes les nations était promise. De même, Rachel, si agréable au Seigneur, et si fort aimée du saint homme Jacob, ne fut-elle pas longtemps stérile, et cependant elle engendra Joseph, qui devint le maître de l'Égypte et le libérateur de plusieurs nations qui étaient près de mourir de faim. Et parmi vos chefs, qui a été plus fort que Samson, ou plus saint que Samuel ? Et cependant n'eurent-ils pas tous les deux des mères stériles ? Si donc la raison ne vous persuade point par mes paroles, croyez à la force des exemples qui montrent que les conceptions longtemps différées et les accouchements de personnes stériles, n'en sont d'ordinaire que plus merveilleux. Ainsi, Anne, votre

épouse, mettra au monde une fille et vous la nommerez *Marie*, et vous la consacrerez au Seigneur dès son enfance, comme vous en avez fait le vœu, et elle sera remplie du Saint-Esprit dès le sein de sa mère. Elle ne mangera ni ne boira rien d'impur ; elle n'aura aucune société avec la foule du peuple au dehors ; mais elle demeurera dans le Temple du Seigneur, de peur qu'on ne puisse soupçonner ou dire d'elle quelque chose de désavantageux. C'est pourquoi, en avançant en âge, comme elle même doit naître d'une mère stérile, de même cette Vierge incomparable engendrera le Fils du Très-Haut, qui sera appelé Jésus et sera le Sauveur de toutes les nations, comme l'indique son nom. Et voici le signe que vous aurez de la vérité des choses que je vous annonce. Lorsque vous arriverez à la porte *Dorée*, qui est à Jérusalem, vous y rencontrerez Anne, votre épouse, Anne, qui viendra au-devant de vous ; elle aura autant de joie de vous revoir, qu'elle avait eu d'inquiétude au sujet de votre absence. »

Après ces paroles, l'Ange s'éloigna de lui.

Anne et Joachim se conformèrent donc au commandement de l'Ange, et tous deux, partant du lieu où ils se trouvaient, montèrent à Jérusalem, et, lorsqu'ils furent arrivés à l'endroit indiqué par le messager céleste, ils se rencontrèrent l'un l'autre. Alors, joyeux de se revoir mutuellement, et rassurés par la certitude de l'accomplissement de la promesse qui leur avait été faite, ils rendirent grâces, comme ils le devaient, au Seigneur qui élève les humbles. Joachim offrit de riches dons à l'autel, et, tous deux, ayant remercié et adoré le Seigneur, ils s'en retournèrent à leur maison de Nazareth, où ils attendirent avec confiance et avec joie l'effet de la promesse divine.

Lorsque les neuf mois furent accomplis, Anne accoucha, et elle dit : — « Le Seigneur m'a comblée d'un grand bienfait. » Au jour prescrit, elle se purifia, et elle allaitait son enfant, et

elle lui donna le nom de *Marie*, suivant le commandement de l'Ange.

La jeune fille se fortifiait de jour en jour. Lorsqu'elle eut atteint ses six mois, sa mère la déposa à terre, pour voir si elle se tiendrait debout; et l'enfant fit sept pas en avant, et revint dans les bras de sa mère. Anne, dès lors, regarda sa couche comme un sanctuaire. Elle s'appliqua à éloigner d'elle tout ce qui était impur ou profane, et elle appela les filles les plus chastes des Hébreux pour lui donner leurs soins.

Lorsque la jeune fille eut atteint sa première année, Joachim fit un grand festin, à l'exemple d'Abraham qui en avait fait un au jour où Isaac avait été sevré. (GEN. XXI). Il invita les Princes des Prêtres, les Docteurs, les Sénateurs, et le peuple d'Israël. Dans cette circonstance, il présenta sa fille aux Princes des Prêtres, et ils la bénirent, en disant :

— « Dieu de nos Pères, bénissez cet enfant, et donnez-lui un nom célèbre, qui dure dans toutes les générations. »

Le peuple répondit :

— Qu'ainsi soit ! Qu'ainsi soit fait ! Amen.

Alors Joachim la présenta aux Prêtres, et ceux ci la bénirent, en disant :

— Dieu Très-Haut, regardez favorablement cette jeune fille, et bénissez-la d'une bénédiction qui dure à tout jamais !

Anne reprit sa fille, et l'allaita (pour la dernière fois), puis elle pronouça un cantique d'action de grâces devant le Seigneur, en disant :

— « Je chanterai un cantique de louange au Seigneur mon
« Dieu, parce qu'il m'a (visitée dans sa miséricorde) et qu'il a
« enlevé l'opprobre dont me couvraient mes ennemis. — Il a
« multiplié à mon égard les effets de sa bonté (infinie). Qui
« annoncera aux enfants de Ruben, qu'Anne est devenue
« mère en Israël ? Que les douze tribus d'Israël apprennent
« qu'Anne allaite (un enfant, et que le Seigneur a jeté sur elle
« des regards de bonté). »

Anne replaça ensuite sa fille dans son berceau ; puis elle revint, et elle servait ses hôtes. Le festin terminé, ils se retirèrent, remplis de joie et rendant gloire au Dieu d'Israël.

CHAPITRE III

Présentation de la Sainte Vierge.

Or, la jeune fille croissait en âge. Lorsque la troisième année fut accomplie, ses parents se souvinrent de leur vœu, et la conduisirent au Temple du Seigneur avec des offrandes. Plusieurs jeunes filles des plus vertueuses dans Israël accompagnaient l'enfant et tenaient un flambeau à la main. — On rapporte que la jeune Vierge Marie monta seule avec facilité et allégresse, comme une personne adulte, les quinze degrés qu'il fallait franchir pour aller à l'hôtel des holocaustes. Le Seigneur, dès l'enfance de la Vierge, opérait déjà en elle de grandes choses, et montrait d'avance par cette merveille qu'elle serait un jour le prodige le plus éclatant de sa Toute-Puissance. Le prêtre l'accueillit, et lui dit :

— « Marie, le Seigneur Dieu a rendu grand votre nom
« dans toutes les générations ; et, dans les derniers jours, le
« Seigneur manifestera en vous le prix de la rédemption, qu'il
« doit opérer pour les enfants d'Israël. »

Dieu répandit sur elle sa grâce, et elle tressaillit d'une joie céleste qui se révélait dans sa physionomie et dans ses gestes. Toute la maison d'Israël la chérit.

Ses parents célébrèrent le sacrifice, selon la coutume prescrite par la loi, ils accomplirent leur vœu ; ils placèrent leur enfant dans l'intérieur du Temple, pour y être élevée avec les autres *Almas* ou Vierges ; puis ils s'en retournèrent remplis d'admiration et bénissant Dieu.

C'est en mémoire de cette *Présentation* de la sainte Vierge, que l'Eglise a institué une fête qui se célèbre le 21 novembre,

en Orient et en Occident. — Les Latins et les Grecs célébraient également dans les premiers siècles, et célèbrent encore avec une grande solennité la fête de la *Nativité de Marie*.

CHAPITRE IV

Caractère historique et certitude de tous les faits qui précèdent.

Les traditions que nous venons de reproduire, ont été fixées dès la plus haute antiquité : elles sont confirmées par les Pères et les Docteurs de l'Eglise, et consacrées par des monuments très-anciens et très-nombreux, ainsi que par leur entière conformité aux doctrines et aux usages des Hébreux et des contemporains.

D'abord, les Pères affirment qu'un messager céleste vint annoncer à Anne et à Joachim, que leurs vœux étaient exaucés, et que Dieu leur accorderait une fille qui serait un jour la mère du Rédempteur promis. — « Qui pourrait supposer, dit à ce sujet Baronius, que Samson, Samuel, Jérémie, Jean-Baptiste ont été annoncés à la terre par des Anges, et que la mère de Dieu a été privée d'un pareil honneur ? Loin de nous ces étroites et mesquines pensées ! Qui pourrait croire que l'ambassade céleste qui annonça Marie, n'ait pas été au contraire plus auguste et plus solennelle ? Que ce qui a été accordé au serviteur, n'ait été donné surabondamment à la Mère, et que l'ami de l'époux reçoive des faveurs dont l'épouse elle-même n'aurait pas reçu les prémices et la plénitude ? »

Le nom de sainte Anne signifie la *gracieuse* ou la *comblée de grâces*, et celui de saint Joachim, l'*homme élevé par le Seigneur*. Or, ces deux noms, qui ont été prophétiquement donnés à ces deux époux, ont été publiquement honorés dans l'Eglise, dès les premiers siècles. On construisit une grande basilique sur l'emplacement de la maison habitée par saint

Joachim et sainte Anne, pendant leur séjour à Jérusalem. Elle était accompagnée d'un hospice qui comptait plusieurs milliers de malades, de deux monastères, l'un de moines très-nombreux, l'autre de religieuses aux cellules innombrables. — L'église *Sainte Anne*, célèbre aux V^e et VI^e siècles, était bâtie, depuis longtemps auparavant, près de la *Piscine Probatique*. Les nations s'en disputaient la possession, lorsqu'elle a été rendue à la France en 1856. L'empereur Justinien I^{er} fit élever à Constantinople une superbe église sous l'invocation de sainte Anne, vers 550 ; et l'empereur Justinien II en fonda une autre sous le même vocable en 705. — Le corps de cette sainte fut apporté de la Palestine à Constantinople en 740 ; et c'est depuis cette époque surtout que plusieurs églises d'Occident ont été enrichies de quelques portions de ses reliques, et ont vu, à cet occasion, s'opérer un grand nombre de miracles. On en trouve l'histoire dans le *Recueil des Bollandistes*, au 6 juillet.

De même, une église de la *Présentation* a été construite sur le lieu même du temple où la jeune Vierge Marie avait été offerte à Dieu le jour de son entrée dans la Maison du Seigneur. S. Sabas fut l'un des premiers promoteurs de cette œuvre. S. Cyrille en parle en ces termes : « On voit à Jérusalem un temple élevé à la Mère de Dieu, auquel nul autre « n'est comparable. »

Les détails précédents touchant la naissance et la présentation de Marie, son association aux chœurs des *Almas* ou *Vierges*, consacrées au Seigneur, vivant dans le temple de Jérusalem, sont des faits attestés, non-seulement par les traditions primitives, mais encore unanimement proclamés par la vénérable antiquité, par Origène, dans son commentaire sur le chapitre xxiii^e de S. Mathieu, par S. Evodius, qui écrivait dans les temps apostoliques, sous les yeux d'une foule de parents de la sainte Vierge et de S. Joseph, des Apôtres et des Disciples de Notre-Seigneur, et qui rapporte dans son épître

intitulée *Lumen*, ces particularités glorieuses de l'enfance de la sainte Mère de Dieu; — par S. Cyrille d'Alexandrie ¹, par S. Jérôme ² qui vivait sur les lieux mêmes de la Rédemption; par S. Grégoire de Naziance, S. Grégoire de Nysse ³, par S. Germain, archevêque de Constantinople, par S. Jean Damascène, S. Georges de Nicomédie, par S. Epiphano, Théophylacte, par S. André de Crète, et plusieurs autres.

Le Coran et la plupart des Docteurs qui ont expliqué le Coran, ont recueilli dans l'Arabie et dans tout l'Orient ces mêmes traditions, qu'ils affirment être historiques, et qu'ils commentent comme des faits certains et surnaturels: — « Parle de Marie, dit le Coran, raconte de quelle manière elle quitta ses parents, comme elle alla vers l'orient du Temple, et se couvrit d'un voile qui la déroba à leurs regards. » (chap. xix, v. 46).

Mahomet fait mention des parents de Marie, de sa naissance, de son éducation dans le Temple. Il rapporte qu'elle y fut élevée par Zacharie; qu'elle fut visitée et nourrie par les Anges: « Toutes les fois, dit-il, que Zacharie entrait dans le Temple auprès de sa jeune parente, il trouvait des aliments dans le lieu où elle demeurait. Zacharie lui dit: — « D'où cela vous vient-il, ô Marie? — De Dieu, lui répondit-elle; car il donne des aliments à qui il veut, libéralement et sans mesure. » (Alcoran, *Sura* III).

Les Pères attestent les mêmes faits, et en particulier la visite des Anges. S. Ambroise lui-même en rend témoignage, et l'antique et universelle tradition est en rapport avec les Lois de Moïse, les mœurs de la nation et les exemples du passé.

¹ S. Cyr, *adv. Eutrop.*, c. 27.

² S. Jérôm., *de libr. nativ. B. M. V.*

³ S. Greg. Nyss.; S. German. C. P.; S. Joan. Damasc.; S. Georg. Nicomed.; S. Andr., *in hom. de nativ. vel Præsent. Mariæ.*

Selon S. Germain de Constantinople et Georges de Nicomédie, ce fut le prêtre Zacharie, qui reçut solennellement la fille de Joachim au nombre des *Almas*, ou jeunes vierges qu'on élevait dans le Temple, c'est-à-dire dans de vastes bâtiments extérieurs, adossés au Temple et dépendants de cet édifice. Suivant Origène, Zacharie encourut la haine des Juifs, pour avoir voulu, même après la naissance du Christ, admettre Marie dans le lieu réservé aux Vierges du Temple.

Il est parlé de ces *Vierges renfermées* dans la Maison du Seigneur, au deuxième livre des Maccabées III, 49. De ce nombre ont été Josabeth, femme de Joïda (iv. Reg. XI. 2), et Anne la prophétesse, fille de Phanuel (Luc, II. 37). — Les Livres de Moïse font déjà mention de certaines diaconesses, vivant dans le Temple qui, au rapport de Josèphe, étaient en assez grand nombre, et servaient le Seigneur devant la porte du Tabernacle, après s'être consacrées à lui par le vœu de chasteté (*Exod.* xxxviii. 8) ; — *Jud.* II, 39 ; (livre des Rois, II, 23). — Chaque Ephéméride, ou chaque tour de semaine avait à Jérusalem sa réunion de prêtres, de lévites et d'Anciens qui, représentant tout le peuple d'Israël devant le Seigneur, formaient une association de prières, ou comme une confrérie spirituelle. Ils jeunaient quatre jours dans la semaine, toutes les fois que leur tour de service revenait. C'est au milieu de cet entourage que fut élevée la mère de notre Divin Sauveur. — Le Rabbin Azarias, dans son ouvrage intitulé *Imreh Binah*, c. 60, mentionne des femmes employées au service du Temple, qui restaient vierges et vivaient en communauté.

Du reste, les Hébreux n'étaient pas le seul peuple, qui eût des vierges consacrées au culte du Seigneur. Nous retrouvons la même institution chez presque tous les peuples de l'antiquité. Les Romains avaient leurs Vestales, les Grecs et les Egyptiens leurs Pythies et leurs Prêtresses d'Isis ; — les Indiens leurs Dévadâsis, qui étaient élevées dès la jeunesse dans

les temples ; les Germains leurs Prêtresses, qui étaient en même temps Prophétesses ou Sybilles¹.

CHAPITRE V

Marie dans le Temple. — Sa consécration au Seigneur. — Son vœu de Virginité. — Ses occupations. — Sa science et sa vertu. — Son portrait.

Marie ayant été présentée au Seigneur dans le Temple, s'offrit elle-même à Dieu, se dévoua à lui sans réserve, sans retour ; elle le choisit pour époux , et lui consacra par un vœu sa virginité. Ce vœu était extraordinaire parmi la nation d'Israël ; le Temple l'entendit prononcer pour la première fois. Celle qui se consacrait ainsi pour toujours au service de la Majesté Divine et de sa Maison Sainte, était éclairée du Saint-Esprit : la première elle levait l'étendard glorieux de la Virginité devant Israël et devant les nations de la terre. Une multitude immense d'âmes généreuses et privilégiées la suivront avec allégresse dans cette voie nouvelle. *A sa suite*, dit le Prophète royal, ps. 44, *viendront d'autres vierges en nombre infini ; O Roi céleste, les compagnes de votre Epouse par excellence, vous seront présentées après elle.*

Par cet acte, la Vierge renonçait à l'espérance qui était dans le cœur de toutes les filles de Juda ; celles-ci aspiraient au bonheur d'être mères, dans la pensée de donner au monde *le Désiré des Nations*. D'après les Prophéties, l'avènement du Sauveur était très-prochain. L'admirable Enfant a donc fait le plus grand sacrifice qu'on pût attendre d'une noble fille de la Tribu de Juda et de la famille de David, d'où devait naître le Messie. Le ciel a contemplé avec joie ce renoncement courageux, que la Vierge se dispose à consommer ; il a admiré ce dévouement à la chasteté virginale, accompli dans la vue de plaire davantage au Seigneur.

¹ Voir le docteur Sepp, *Vie de J.-C.*, t. I, p. 168.

Marie observait parfaitement les Lois de Moïse et se conformait exactement aux coutumes du Peuple de Dieu.

S. Jérôme, dans son épître à Héliodore, dit que les exercices de la Très-Sainte Vierge étaient réglés de la manière suivante : depuis le commencement de la matinée jusqu'à environ le milieu, elle vaquait à l'oraison ; le reste de la matinée, jusqu'à midi, elle travaillait à quelque ouvrage conforme à sa condition et à son âge. S. Epiphane nous apprend qu'elle excellait dans la broderie et dans l'art de travailler la laine, la pourpre et l'or ou l'argent. Parmi ses compagnes, nulle ne savait aussi bien mettre en œuvre le lin, la soie, l'hyacinthe. C'est en mémoire de son adresse à employer le fin lin de Pé-luse, que les Chrétiens ont appelé *filz de la Vierge*, ces réseaux d'une éclatante blancheur et d'une contexture excessivement tenue, qui planent sur les campagnes humides pendant les matinées d'automne. C'est en souvenir des ouvrages admirables de la Reine des Anges, que, plus tard, dans la suite des siècles, les fabricateurs d'étoffes précieuses, de brocart d'or et d'argent, lui consacreront de riches et magnifiques offrandes¹.

Après ses modestes repas et l'hymne d'actions de grâces, la jeune Vierge se livrait à la pieuse et consolante étude de la Loi et des Prophètes. Selon S. Ambroise et S. Anselme, elle avait une parfaite intelligence des Livres Sacrés, figures, histoires, prophéties, promesses, toute la doctrine des Saintes Ecritures, en un mot, faisait tout à la fois l'objet de son ap-

¹ Dans le moyen-âge, les tisserands s'étaient rangés sous la bannière de l'*Annonciation* ; les fabricants de brocart d'or et d'étoffes de soie avaient pour patronne *Notre-Dame-la-Riche*, et portaient son image sur leur bannière, lourde de magnifiques broderies. (Alex Monteil, *Vie des Français des divers Etats*, M. Orsini, *la Vierge*. p. 565.)

Les fiancées des premiers fidèles ne manquaient jamais d'offrir à Notre-Dame une quenouille entourée de bandelettes de pourpre et chargée d'une laine sans tache. Cet usage subsiste encore dans quelques hameaux du nord et de l'ouest de la France.

plication et la matière de ses plus ravissants entretiens.

Le cantique *Magnificat* montre que Marie n'était pas une femme médiocre : son esprit s'élevait aux plus nobles inspirations du génie, comme son cœur brûlait du plus pur amour de son Dieu. Ses talents répondaient à la grandeur de ses vertus.

S. Epiphane, cité par Nicéphore, nous a tracé un beau portrait de la Vierge, d'après les traditions apostoliques ; le voici :

« La gravité et la plus parfaite convenance présidaient à
« toutes ses actions. Elle parlait peu, et toujours à propos.
« Elle était de facile accès, d'un doux abord, accordant à cha-
« cun la bienveillance ou les égards qui lui étaient dus. . . .
« Sa taille était moyenne, peut-être plutôt en dessus qu'en
« dessous de la moyenne. Elle usait toujours d'une grande
« franchise envers chacun, mais sans offenser personne. La
« couleur de son visage était celle du froment, sa chevelure
« blonde, son regard pénétrant ; la pupille de ses yeux était
« légèrement jaune, tirant sur l'olive, ses sourcils peu ar-
« qués, presque noirs ; son nez, d'une perfection remarqua-
« ble, était aquilin ; ses lèvres roses ; le timbre de sa voix
« plein de suavité. Son visage n'était ni rond ni anguleux,
« mais d'un bel ovale ; ses mains et ses doigts étaient allon-
« gés. Elle se vêtissait sans recherche, avec simplicité, sans
« penser à faire ressortir sa beauté ni à contenter la mollesse.
« Tout annonçait en elle une modestie profonde et vraie.
« Elle se contentait de la couleur naturelle et ordinaire
« des étoffes pour ses vêtements, comme on peut en ju-
« ger encore par le saint voile de sa tête. Tout en elle
« était marqué au cachet de la simplicité et de la grâce. »

L'exactitude de ce tableau est confirmée par l'image de Marie que S. Luc nous a laissée ; par la vue des saints vêtements de la Vierge qui nous ont été transmis ; par les détails que nous a donnés S. Ambroise, et que nous allons rappor-

ter ; par ceux que nous fournissent S. Jean Damascène et S. André de Crète, relativement à sa taille ; ils donnent à Marie une stature de trois coudées ou quatre pieds et demi.

Suivant les plus antiques traditions, il y avait une grande ressemblance entre le Sauveur et sa divine Mère. Il n'était pas non plus d'une grande taille, et il en perdait même une partie, parce que, comme elle, il penchait un peu la tête. C'est, en effet, la pose d'un grand nombre des plus antiques images de Marie.

Tous les Pères conviennent à l'envi de l'admirable beauté de la Vierge : S. Denis l'Aréopagite, dont le témoignage est du plus grand poids, puisqu'il avait vu la divine Marie, nous assure qu'*Elle était belle à éblouir, et qu'il l'eût adorée comme une déesse, s'il n'avait pas su qu'il n'y a qu'un seul Dieu.*

Mais ce n'était pas à cet assemblage de perfections physiques que Marie devait la puissance de sa beauté ; elle émanait d'une source plus élevée. C'est, du reste, ce que nous apprend S. Ambroise ¹, évêque de Milan, dans le portrait traditionnel de la Vierge qu'il nous a laissé et qui se trouve conforme au précédent.

— « Son âme, dit-il, était aussi vierge que son corps, parce que aucun sentiment ou aucune pensée désavouable n'en avait jamais altéré la sainteté. Humble de cœur, grave dans ses discours, prudente dans ses résolutions, parlant peu, lisant beaucoup, plus confiante dans le succès de la prière d'un cœur humble que dans les richesses passagères du monde, appliquée au travail, fuyant les entretiens inutiles, estimant plus l'approbation de Dieu que celle des hommes ; n'offenser personne, être bienveillante envers tous, pleine de déférence pour les vieillards, ne pas se préférer à ses égaux, éviter l'os-

¹ S. Ambr. de *Virgin.*, l. 2.

tentation, suivre la droite raison, chérir la vertu : telle fut Marie sous le rapport des qualités de l'âme. Quant à son extérieur, il était le reflet de ses beautés intellectuelles et morales :

— « Son regard, ajoute le même Père, était doux, sa parole suave, son geste gracieux, sa démarche aisée, son timbre harmonieux ; tout son extérieur reproduisait la beauté de son âme, et son visage était le miroir de sa vertu. . . . Elle était elle-même sa meilleure sauvegarde ; à sa démarche et à son abord, elle apparaissait si vénérable, que chacun de ses pas ressemblait plus à la démarche d'un ange qu'aux mouvements d'une mortelle. »

En considérant ce portrait tracé, non par l'imagination, mais par l'histoire et par la réalité, on admire la vérité des oracles prophétiques, qui disent en parlant de la mère du Messie, *Ps. 44, v. 14* :

Omnis gloria ejus filia Regis ab intus : Toute la beauté de cette fille des rois provient de ses qualités intérieures.

Marie, disent les saints Pères, était la première dans les veilles, la plus exacte à accomplir la Loi divine, la plus profonde en humilité, la plus parfaite dans chaque vertu ; on se sentait plus pur, plus fervent auprès d'elle, car sa présence calme et douce semblait sanctifier tout ce qui l'entourait, et sa vue détachait l'esprit des choses de la terre. L'ascendant, que sa douceur, sa patience, sa généreuse et tendre charité lui donnaient sur ses compagnes, elle n'en profitait que pour les élever à Dieu. Ses jeûnes étaient fréquents et rigoureux : ils commençaient au lever du soleil et ne finissaient qu'à son coucher. Durant ce temps de mortification, Marie s'abstenait de tout ce qui pouvait flatter ses goûts, elle s'imposait le travail le plus rude et les œuvres de miséricorde les plus difficiles, dormait sur la dure, se contentait d'un léger repas composé de pain cuit sous la cendre, de légumes amers, et d'une coupe d'eau de la fontaine voisine.

Elle reprenait le soir ses oraisons ; et sa prière était si recueillie, si profonde, qu'elle était entièrement absorbée en Dieu. « Jamais personne, dit S. Ambroise, ne fut doué d'un plus sublime don de contemplation ; son esprit, toujours d'accord avec son cœur, ne perdait jamais de vue Celui qu'elle aimait plus ardemment que tous les Séraphins ensemble ; toute sa vie ne fut qu'un exercice continué du plus pur amour de son Dieu, et lorsque le sommeil venait appesantir ses paupières, son cœur veillait et priait encore. » (*De Virg. l. 2.*)

Elle aimait surtout à redire la belle prière publique que le peuple de Dieu adressait au Seigneur dans les solennités de l'année :

— « O Dieu ! que votre nom soit glorifié et sanctifié dans ce monde, que vous avez créé selon votre bon plaisir, faites régner votre règne : que la rédemption fleurisse, et que le Messie vienne promptement ¹. »

Dieu, ayant résolu de faire de Marie le chef-d'œuvre de ses mains, avait réuni en Elle toutes les prérogatives : la piété et la grandeur, la grâce et les talents, la sainteté et la noblesse suréminente, la plénitude de tous les dons naturels et surnaturels. La Vierge divine est devenue la merveille incomparable de tous les siècles.

CHAPITRE VI

Bienheureuse mort des parents de la Sainte Vierge.

Suivant la Tradition, sainte Anne et S. Joachim retournèrent à Nazareth, après la présentation de Marie au Temple, et y séjournèrent encore quelques années avant de s'établir à Jérusalem.

¹ Prideaux, *Basnage*, t. 5, p. 514 ; M. Orsini, p. 81 et 562.

salem. De cette cité, Joachim faisait valoir les héritages de ses aïeux et jouissait du revenu de son patrimoine et de celui de sainte Anne, son épouse. Dans la suite, les Chrétiens ont bâti des églises à Séphoris, à Nazareth, à Jérusalem, sur des sites qui faisaient partie des propriétés de ce saint Patriarche. Le père de la sainte Vierge était un hébreu inviolablement attaché à la Loi mosaïque, il se rendait régulièrement au Temple à toutes les fêtes solennelles avec sa femme et une partie de sa parenté, suivant la coutume des Israélites ; il y accomplissait, avec une sincère piété, ses devoirs religieux. Le désir de voir leur fille chérie augmentait naturellement l'attrait des deux époux pour les parvis du Temple où était renfermé ce qu'ils avaient de plus précieux au monde.

Dans ces jours de fêtes, une multitude innombrable d'Hébreux et d'étrangers étaient venus des rives du Nil, de l'Euphrate et du Tibre, et de toutes les nations qui sont sous le ciel, pour adorer le vrai Dieu au Temple de Jérusalem. Au milieu de ce concours immense, Anne, qui priait avec ferveur, ne relevait qu'un instant la tête, c'était lorsque Marie et ses jeunes compagnes passaient, blanches et voilées, avec des lampes à la main, comme les Vierges sages de l'Evangile.

La fête terminée, les deux époux, après avoir béni et embrassé Marie, reprenaient le chemin des montagnes, et se tenaient éloignés de Jérusalem. Mais, lorsque les années avancées ne permirent plus à Joachim de s'occuper personnellement de l'exploitation de ses propriétés, il songea à se rapprocher de sa fille ; les deux époux quittèrent la Basse-Galilée et vinrent séjourner à Jérusalem dans un quartier voisin du Temple. Ils auraient pu racheter leur enfant, abrégé la durée de leur séparation, et la réunir avec eux, puisque la Loi de Moïse acceptait des compensations ; mais ils ne le voulurent pas ; guidés par un profond sentiment de gratitude envers Celui qui leur avait donné cette Vierge miraculeuse, ils

la donnèrent de nouveau au Seigneur, et pour toujours. Dieu agréa leur offrande, pleine et parfaite, et, avant leur mort, il leur fit connaître que Marie avait été choisie pour être la mère du Messie, ce qui les remplit d'une immense consolation.

Joachim-le-Juste rendit des actions de grâces à Dieu ; et, dans sa dernière maladie, oubliant les douleurs de la mort, il se réjouissait de voir bientôt son Sauveur et de porter l'heureuse nouvelle de la prochaine Rédemption à ses ancêtres et aux âmes saintes des Limbes. Ce saint Patriarche mourant, vit en esprit les régions fortunées où il allait reposer avec Abraham. Il prononça des paroles semblables à celles de Jacob, devant ses amis et ses proches : une joie céleste éclairait sa face vénérable. Lorsqu'il eut donné à sa fille sa bénédiction paternelle, il mourut paisiblement dans le Seigneur, à l'âge d'environ soixante-dix ans, neuf ou dix ans après l'entrée de Marie dans le Temple. Les obsèques de l'aïeul du Christ furent faites suivant le rit mosaïque, avec le cérémonial qui convenait à un personnage notable, à un descendant des rois de Juda. Plusieurs grands de Jérusalem y assistèrent. Après les sept jours de deuil, Anne fit allumer des lampes dans la Synagogue, où elle demanda des prières pour l'âme de son époux, et elle y joignit des aumônes proportionnées à sa fortune. De son côté, Marie devenue orpheline, jeûna chaque semaine et pria soir et matin pour son père.

Elle venait d'atteindre ses douze ans lorsque le Seigneur lui fit connaître que la fin de la vie de sa mère Anne approchait. Elle se hâta d'aller lui demander sa bénédiction, lui prodiguer ses soins, la fortifier de ses consolantes paroles et l'embrasser pour la dernière fois. Sa prudente mère ne lui découvrit pas le mystère du choix qui avait été fait d'elle pour être la mère du Messie attendu. Elle l'exhorta à *ne pas sortir du Temple avant d'avoir embrassé un état, à ne le faire qu'avec le consentement des prêtres du Seigneur, et, si c'était la volonté de Dieu qu'elle se mariât, à prendre son époux dans la*

tribu de Juda et dans la descendance de David. Elle lui recommanda de faire part de ses biens aux pauvres, et de *demandar incessamment au Tout-Puissant la venue du Christ-Rédempteur.* — Sainte Anne avait un cœur magnanime, une intelligence élevée, une taille médiocre, un peu au-dessous de celle de sa fille Marie, le visage rond, la couleur blanche et vermeille et les manières toujours égales ¹. Elle mourut entre les bras de sa fille unique Marie, qu'elle avait mise au monde après vingt ans de mariage.

CHAPITRE VII

Mariage de la Sainte Vierge.

Avant leur décès, Anne et Joachim avaient placé leur fille bien-aimée sous la protection spéciale du sacerdoce de Jérusalem. Les différentes traditions primitives nous fondent à croire que les soins de la tutelle furent particulièrement confiés au prêtre Zacharie, époux de sainte Elisabeth, la parente de la jeune Orpheline, et proche parent lui-même de sa pupille. La visite que, deux ou trois ans plus tard, Marie fit à la mère de S. Jean-Baptiste, pour lui offrir ses félicitations, et son séjour prolongé dans le sein de cette famille, indiquent en effet des rapports de parenté et de protection légale.

Privée de ceux qu'elle aimait le plus sur la terre, la fille de sainte Anne s'abandonna à la Providence divine, et continua dans le Temple sa vie humble et paisible, se vouant de nouveau au service du Seigneur, le choisissant pour son unique héritage. Elle souhaitait d'habiter tous les jours de sa vie dans la Maison de Dieu, où la dernière place lui paraissait mille fois préférable à la première dans les palais des pécheurs. Elle renouvelait son vœu de perpétuelle virginité. Mais ce vœu et

¹ Marie d'Agréda, p. 50.

ces désirs devenaient nuls en présence de la Loi. Lorsque les vierges consacrées au service des autels avaient atteint leur quinzième année, le Pontife les renvoyait au sein de leur famille, pour leur faire accomplir l'obligation rigoureuse du mariage, que le sentiment national imposait à toutes les filles d'Israël.

Un très-ancien auteur, cité par S. Grégoire de Nysse, rapporte que, quand les prêtres et le conseil de famille eurent fait connaître les réglemens à Marie, elle se défendit longtemps, avec beaucoup de modestie, d'accéder au vœu qu'on lui intimait, et demanda comme une grâce qu'on consentît à ce qu'elle vécût devant Dieu dans l'état de virginité. Mais son instantane demande, qui devançait son siècle et heurtait les antiques préjugés de sa nation, ne fut ni accueillie, ni comprise. Elle se soumit, dès-lors, aux volontés supérieures du sacerdoce et du conseil de la famille Davidique, comptant sur le secours du Ciel pour concilier son vœu avec ce devoir. Son espérance ne fut pas trompée.

Ses tuteurs, les prêtres du Temple, considérant le vœu et la position exceptionnelle de Marie, firent des prières spéciales afin de régler avec l'assistance divine le sort de cette Vierge. Dieu leur inspira de faire prendre à chacun des prétendants un rameau desséché, de le déposer sur l'autel du Seigneur, et de demander à Dieu de manifester sa volonté. Or, il n'y eut aucun signe divin dans la première réunion, où S. Joseph faisait défaut. Ce saint homme s'était abstenu d'y paraître, à cause de l'âge déjà avancé auquel il était parvenu, et de la famille adoptive que, suivant plusieurs anciens Pères, il s'était déjà créée. Mais, sur le commandement des Pontifes, il se trouva à la seconde convocation ; et l'on vit fleurir le rameau de Joseph, comme autrefois le peuple hébreu avait vu fleurir la verge d'Aaron ; de plus, comme l'ajoute la tradition, une blanche colombe, d'une splendeur admirable, vola au-dessus de la tête du Juste. Sur cette déclaration du Ciel, les prêtres

n'hésitèrent pas à donner la très-sainte Vierge pour épouse à S. Joseph ; ils se déchargèrent aussitôt entre ses mains des devoirs de la tutelle, en l'investissant de tous les droits et pouvoirs qui leur avaient été confiés par la Loi pour protéger l'Orpheline.

C'est donc en qualité de *tuteur* de Marie que Joseph doit nous apparaître *d'abord*. Comme, *ensuite*, la Vierge ne pouvait confier qu'à une personne intime le soin de sauvegarder sa jeunesse et de protéger sa vertu, ce n'était qu'en qualité *d'époux* qu'il pouvait, au sortir du Temple, introduire Marie dans le foyer domestique, devenir l'ami et le protecteur de cette sainte pupille, que son âge, le nom et le sang qui leur était commun devait lui rendre chère. — C'est avec cette suave douceur que la Sagesse divine conduit toutes choses à ses fins. Confiée à ce double titre à Joseph, Marie est désormais à l'abri des importunités des jeunes Hébreux, elle est protégée au jour de l'adversité ; elle est dérobée aux investigations malveillantes d'un monde pervers ; le mystère de l'Incarnation est soustrait aux conjectures calomnieuses.

Marie et Joseph, connaissant leurs intentions réciproques, admirèrent l'œuvre du Seigneur dans la conformité de leurs sentiments, et promirent d'être comme frère et sœur dans le mariage, et de s'entr' aider réciproquement. C'était dans cette pensée que Joseph, vu sa nombreuse famille et son âge avancé, avait consenti à cette alliance ; comme les prêtres, il l'avait reconnue nécessaire dans l'intérêt de sa parente. Le mariage fut donc célébré à Jérusalem avec tout le cérémonial usité dans les belles circonstances ¹. L'Eglise latine en solennise

¹ *L'anneau nuptial de Joseph et de la très-sainte Vierge.* — Les Bollandistes nous ont fourni quelques détails sur ces précieuses reliques. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en les leur communiquant. Tout ce qui a appartenu à la sainte famille nous est cher par dessus tout.

L'anneau nuptial de Marie immaculée était formé d'une pierre d'améthyste (symbole de virginalité). Il fut apporté au neuvième siècle,

la fête commémorative le 23 janvier et la nomme *festum Desponsationis B. M. V. cum S. Joseph*.

Marie était dans sa quinzième année. Elle était rayonnante d'une splendeur toute divine ; elle paraissait environnée d'une majesté qui inspirait de plus en plus à son époux une crainte respectueuse. — Après la célébration des noces, Joseph et Marie, accompagnés de plusieurs parents, reprirent le chemin de la Galilée, et arrivèrent bientôt à Nazareth, la ville natale de la Vierge, le berceau du Christ. — Là, ils partagèrent l'héritage que S. Joachim et S^{te} Anne leur avait laissé ; ils en offrirent une partie au Temple, l'autre fut réservée pour les pauvres ; ils gardèrent la troisième pour leur entretien.

S. Joseph continua la respectable¹ profession de charpentier qu'il avait apprise et exercée dans sa jeunesse.

en Italie, par un juif de Jérusalem, qui le vendit avec d'autres bijoux, à la comtesse Judith, épouse d'un noble et puissant seigneur, nommé Hugues. Le juif livra l'anneau de Marie avec les autres joyaux, à Rainier, de Clusium, intendant de la comtesse. Mais celui-ci ne remit point cette relique à Judith, il la garda comme un objet précieux, sans lui rendre d'honneurs. Dix années après, son fils unique lui fut enlevé par une maladie soudaine. Au moment où on allait le descendre au tombeau, se réveillant comme d'un profond assoupissement au milieu de la foule étonnée, il se leva, raconta la faute de son père, et révéla l'existence du trésor qu'il recélait. Quand il eut achevé cette accusation terrible, il s'enveloppa de son linceul, se recoucha dans sa bière, et s'endormit du sommeil des morts.

Le malheureux Rainier, hors de lui-même, anéanti, avoua son crime, il remit le dépôt sacré, qui devint, dès-lors, la richesse de Clusium et l'objet de la vénération des fidièles. Quelques années après, on dit qu'une princesse du sang royal, nommée Veldrade, eut la témérité d'essayer irrespectueusement l'anneau béni de la Vierge. En retirant son doigt, il se trouva desséché, et nul remède ne put jamais lui en rendre l'usage. — Plus tard, l'anneau nuptial de saint Joseph passa en la possession des habitants de Pérouse, auxquels, après de longs et sanglants débats, il fut enfin solennellement octroyé par le pape Innocent VIII, en l'an 1486. (Voir le *Mémorial catholique*, tome XXI, p. 252.)

¹ Les artisans jouissent encore dans la Judée de beaucoup de considération. En Palestine et en Syrie, dit Burkardt, les corporations d'artisans sont presque aussi respectées qu'elles le furent dans le moyen-âge en France et en Allemagne. Un maître artisan y égale entièrement,

TROISIÈME ÉPOQUE

MARIE, DEPUIS L'ANNONCIATION JUSQU'À LA PASSION
DE JÉSUS-CHRIST.

CHAPITRE PREMIER

L'Annonciation de la Sainte Vierge et l'Incarnation du Verbe.

Les oracles des Prophètes vont enfin s'accomplir. Le Juste par excellence, le Sauveur du monde allait descendre des Cieux et se revêtir de notre nature, afin d'opérer par elle la rédemption du genre humain déchu. En prenant dans le sein d'une Vierge un corps et une âme semblables aux autres, le Fils de Dieu épousera notre humanité, deviendra enfant d'Adam et notre frère selon la chair. Il nous instruira lui-même en personne, non plus par les Prophètes comme autrefois sous l'Ancienne Alliance. En immolant ce corps mortel comme victime d'expiation sainte, pure et sans tache, il effacera tous les péchés du monde, il satisfera complètement à la Justice Divine, il rétablira la paix entre le Créateur et les créatures coupables. Or, c'est Marie, la Vierge immaculée, qui est choisie pour donner une naissance temporelle, une seconde naissance, à Celui qui est éternellement engendré de Dieu le Père.

pour le rang et la considération, un négociant de la deuxième classe ; il peut prendre une femme dans les familles respectables de la ville, et a ordinairement plus d'influence dans son quartier qu'un négociant dont la fortune vaut trois fois la sienne. (*Voyage en Arabie*, t. 2, p. 159 ; M. Orsini, *la Vierge*.)

28. L'archange Gabriel, l'un des sept principaux qui se tiennent devant la face de Dieu, fut envoyé par Dieu ¹ même à Marie, demeurant à Nazareth, ville de Galilée, — descendante de la race royale de David, — mariée, depuis quelque temps à Joseph, également de la famille de David et de la tribu de Juda. Il fallait, dit S. Grégoire, que la plus grande de toutes les nouvelles fût annoncée par le premier de la hiérarchie céleste. Gabriel, dit une pieuse chronique, après en avoir reçu le commandement immédiatement de Dieu, descendit de l'Empirée dans une forme visible, accompagné d'une multitude d'Anges d'un ordre inférieur. Son visage était d'une rare beauté, ses vêtements d'une admirable splendeur.

Suivant les traditions des premiers siècles, à l'époque de la députation de l'Archange, Marie était occupée à une œuvre qui lui avait été confiée par le grand prêtre : elle était chargée de renouveler un voile précieux, destiné à servir aux grandes solennités, — de disposer la pourpre et l'or dans ce travail honorable et saint. Un peu avant l'arrivée du messager céleste, elle avait posé à terre une amphore qui avait été remplie à la belle fontaine, située près de sa maison de Nazareth. Elle était rentrée dans son oratoire où elle se tenait habituellement, et dans ce moment elle était absorbée dans une sublime contemplation, relative à une lecture qu'elle venait de faire dans le vi^e chapitre des oracles d'Isaïe, où il est parlé de l'avènement et de la naissance du Christ; elle demandait, conformément à la recommandation de sainte Anne, l'accomplissement des promesses divines.

29. L'Ange étant entré alors même au lieu où elle était, s'humilia devant elle, et, contemplant déjà en elle la Mère de Dieu, la Souveraine du ciel et de la terre, lui dit en inclinant sa tête radieuse :

— *Je vous salue, ô pleine grâce ! le Seigneur est avec*

¹ S. Luc, 1, 28-38.

vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. L'ambassadeur de Dieu traite Marie avec une distinction, dont jamais le ciel n'avait usé à l'égard même des plus saints Patriarches et des plus grands Prophètes. Il lui annonce que le Seigneur est avec elle, non-seulement par sa puissance et son immensité, non-seulement par sa grace sanctifiante et par sa protection spéciale, mais encore par la réalité de sa Personne Divine, mais encore par le mystère d'une miraculeuse incarnation, en vertu de laquelle le Verbe Eternel résidera dans la Vierge avec sa divinité et son humanité. L'attitude soumise de l'Ange et le magnifique éloge qu'il lui adressa, déconcertèrent l'humilité de Marie. Elle ne savait comment expliquer ces paroles, qu'elle serait bénie de toutes les nations de la terre d'âge en âge, et dans toutes les générations ; qu'elle allait être le centre où aboutiraient toutes les bénédictions, toutes les promesses faites à Abraham et à ses descendants.

29. *C'est pourquoi, ayant entendu ces paroles, elle fut troublée, et elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation.* Sous divers points de vue, des paroles aussi flatteuses étaient capables d'exciter ses alarmes. L'ange, qui s'aperçut de son trouble, lui dit avec bonté :

30. *Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu.*

31. *Vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus.*

32. *Il sera grand, et sera appelé le Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père ; il régnera éternellement sur la maison de Jacob ;*

33. *Et son règne n'aura point de fin.*

34. *Marie, comprenant, d'une part, que la volonté de Dieu était qu'elle fût élevée à la gloire de la maternité divine, et ne pouvant, d'autre part, concilier dans son esprit la qualité de mère de Dieu avec son vœu de virginité, dit à l'Ange :*

— *Comment cela se fera-t-il ? car je ne connais point d'homme.*

« Marie n'eût pas parlé de la sorte, remarque S. Augustin, « si elle ne se fût liée auparavant par le vœu de virginité. »

35. *L'Ange lui répondit* qu'elle concevra par l'opération miraculeuse du Saint-Esprit, et qu'elle deviendra mère sans cesser d'être Vierge :

— *Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le fruit saint, qui naîtra de vous, sera appelé le Fils de Dieu.*

36. Comme Dieu a coutume de donner des signes miraculeux à ceux qui croient en lui, afin de confirmer la vérité de ses paroles et de fortifier la foi des fidèles, l'ange fit connaître à Marie la fécondité miraculeuse d'une femme reconnue pour stérile, et lui donna ainsi la preuve, que par un prodige nouveau sa virginité serait également féconde, tout en conservant sa parfaite intégrité :

— *Sachez, dit-il, qu'Elisabeth, votre cousine, a conçu aussi elle-même un fils dans sa vieillesse, et voici le sixième mois de la grossesse de celle qui est appelée stérile.*

37. *Car il n'y a rien d'impossible à Dieu ;* il est le maître de l'ordre surnaturel comme de l'ordre naturel ; il donne la fécondité à qui il lui plaît.

38. *Alors Marie dit* au messager céleste, en adorant le décret de Dieu :

— *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.*— A ces mots, *l'Ange se sépara d'Elle* et disparut.

Après cette humble acceptation, le mystère de l'Incarnation s'accomplit dans le sein de la Vierge prédite. Elle conçut par l'opération surnaturelle du Saint-Esprit, *le Fils de Dieu, l'Emmanuel, le Dieu avec nous, le Roi universel des peuples, fils de David*, selon la chair. Cet événement, le plus grand sous tous les rapports, qui eût jamais eu lieu dans l'univers, arriva le 25 mars, comme le prouve l'antique et universelle

tradition. « L'autorité de l'Eglise, confirmant les traditions « primordiales, enseigne que le Christ a été conçu le VIII des « calendes d'avril, à pareil jour où il devait mourir, dit « S. Augustin. » En effet, les Ménécés des Grecs, les calendriers Coptes, Syriens, Chaldéens, tous les martyrologes de l'Occident, placent et ont toujours placé au 25 mars ce grand événement. Les conciles œcuméniques et les papes en ont constamment prescrit la célébration. —

Tous les Pères et les Docteurs révèrent en Marie la Nouvelle Eve, qui a traité l'affaire de notre salut avec l'Archange de lumière, comme l'Ancienne Eve avait déterminé notre perte en consentant aux paroles de l'Archange des ténèbres. Par son adhésion pleine et entière à la parole du Seigneur, Marie a réparé le désastre qu'avait causé l'incrédulité d'Eve pécheresse. Ce fut alors que s'accomplit une œuvre plus importante que celle de la création du monde, et où l'on doit remarquer également le concours simultané des Trois Personnes Divines : du Père qui décrète l'Incarnation de son Verbe et donne son Fils unique pour le salut du monde ; — du Fils de Dieu, qui s'unit à la nature humaine de la manière la plus intime ; — du Saint-Esprit, qui opère ce prodige profond, incompréhensible. L'institution de l'*Angelus* est le mémorial consolant et populaire du rétablissement de l'alliance entre le ciel et la terre, entre la Divinité et l'Humanité.

Au premier livre de la *Christologie*, nous avons démontré l'exactitude de la *généalogie de la Sainte Vierge et du Christ, son fils* ; nous avons vu comment elle remonte à tous les saints Patriarches, à qui Dieu avait promis qu'ils seraient les aïeux et les pères du Messie, selon la chair.

Nous avons rapporté également, comment le lieu où s'accomplit le fait divin de l'Incarnation, a été, dans tous les siècles, l'objet de la vénération universelle des peuples. Une remarquable église enferme dans son enceinte tout l'emplacement, le lieu où l'archange annonça la bonne nouvelle à la

Vierge, — la cellule dans laquelle la Mère du Messie résidait habituellement, la petite Chambre de l'Annonciation, entièrement obscure aujourd'hui, dans laquelle le Christ Notre-Seigneur habita, dit-on, depuis son retour d'Égypte jusqu'à la Décollation de S. Jean-Baptiste. — Au fond de la chapelle souterraine où était construite la maison de la Sainte-Vierge, est un autel élevé sur l'emplacement même où s'opéra le mystère de l'Incarnation ; au-dessous, sur le marbre blanc du pavé, on lit ces mots :

VERBUM HIC CARO FACTUM EST.

(C'est ici que le Verbe s'est fait chair.)

Ce lieu est éclairé de plusieurs lampes d'argent. — Quant à la maison elle-même de la Sainte-Vierge, on sait qu'elle n'est plus à Nazareth, mais en Italie, à Lorette, où les Papes l'ont enclose dans une superbe basilique ; où les Princes et les Rois de l'Europe l'ont embellie des plus riches offrandes, et où des millions de fidèles sont venus de tous les points de l'Univers et viennent encore pour la visiter.

CHAPITRE II

La Visitation.

Par le mystère de l'Incarnation, un Dieu s'était fait homme et une créature était devenue la mère du Créateur. La Vierge, qui se voyait élevée à cette sublime dignité, cachait son bonheur, bien qu'elle fut transportée de joie et de reconnaissance. Dans son humilité profonde, elle adorait le Seigneur, elle lui exprimait intérieurement les sentiments d'amour et de gratitude dont était pénétrée son âme. Une circonstance particulière nous a révélé la sublimité et la sainteté des affections dont brûlait le cœur de Marie à l'égard de son Dieu. L'Archange lui avait dit qu'Elisabeth, sa vénérable parente, avait conçu

miraculeusement, et même qu'elle était au sixième mois de sa grossesse. — Inspirée par le Saint-Esprit, la Sainte-Vierge résolut d'aller féliciter la mère du Précurseur du Messie. *Elle partit donc peu de jours après, et s'en alla en diligence au pays des montagnes, en une ville de la tribu de Juda, dans les environs d'Hébron, ville sacerdotale, située dans la partie occidentale de la Judée.*

Or, voici comment S. Luc rapporte le miracle accompli six mois auparavant en faveur d'Elisabeth, 1, 5-25.

« Il y avait, dit-il, sous le règne d'Hérode, roi de Judée, un prêtre nommé Zacharie, de la famille sacerdotale d'Abia, l'une de celles qui servaient dans le Temple chacune en leur rang ; et sa femme était aussi de la race d'Aaron, et s'appelait Elisabeth. » — Ils étaient tous deux justes devant Dieu, et ils marchaient dans tous les commandements et les ordonnances du Seigneur d'une manière irrépréhensible. Ils n'avaient point de fils parce qu'Elisabeth était stérile, et qu'ils étaient déjà tous deux avancés en âge.

Or, Zacharie remplissant sa fonction de prêtre devant Dieu, dans le rang de sa famille, il arriva par le sort (ce qui s'observait entre les prêtres), que ce fut à lui à entrer dans le temple du Seigneur, pour y offrir les parfums. — Cependant, toute la multitude était dehors, faisant sa prière à l'heure où l'on offrait les parfums.

Alors, l'Ange du Seigneur lui apparut, se tenant debout à la droite de l'autel des parfums. Zacharie le voyant, en fut tout troublé, et la frayeur le saisit. Mais l'Ange lui dit :

— « Ne craignez point, Zacharie, parce que votre prière a été exaucée. Elisabeth, votre épouse, vous donnera un fils, auquel vous imposerez le nom de *Jean*. Vous en serez dans la joie et dans le ravissement, et beaucoup de personnes se réjouiront de sa naissance ; car il sera grand devant le Seigneur. Il ne boira point de vin ni de liqueur enivrante, et sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa

« mère. Il ramènera un grand nombre des fils d'Israël au
« Seigneur leur Dieu, et il *LE* précédera avec l'esprit et la
« vertu d'Elie, afin de regagner les cœurs des pères à leurs
« fils, de ramener les incrédules à la sagesse des justes, et de
« préparer au Seigneur un peuple parfait. »

Mais Zacharie répondit à l'Ange :

— Comment le croirai-je ? car je suis vieux et ma femme est très-avancée en âge.

L'Ange lui répondit :

— « Je suis Gabriel, qui suis toujours présent devant
« Dieu ; j'ai été envoyé pour vous parler et pour vous annon-
« cer cette heureuse nouvelle. Eh bien ! dans ce moment vous
« aller devenir muet, et vous ne pourrez plus parler jusqu'au
« jour où ceci arrivera ; parce que vous n'avez point cru à
« mes paroles qui s'accompliront en leur temps. »

Pendant, le peuple attendait Zacharie, et s'étonnait de ce qu'il demeurait si longtemps dans le Temple. Mais lorsqu'il sortit, il ne pouvait leur parler ; et comme il leur faisait des signes pour se faire entendre, ils reconnurent qu'il avait eu une vision dans le Temple, et il demeura muet.

Quand les jours de son ministère furent accomplis, il s'en retourna à sa maison.

Quelque temps après, Elisabeth, sa femme, conçut. Elle cacha sa grossesse durant cinq mois, en disant : « Enfin, le
« Seigneur vient de jeter sur moi un regard de miséri-
« corde, pour me tirer de l'opprobre où j'étais devant les
« hommes. »

Or, c'est dans le sixième mois après cet événement, que le même archange Gabriel avait été député de Dieu à Nazareth de Galilée, vers la sainte Vierge Marie. Il lui avait annoncé, outre l'incarnation du Verbe, le sixième mois de la grossesse de sa cousine Elisabeth. Et Marie était partie de Nazareth accompagnée de S. Joseph, comme on le croit communément. Elle se dirigea vers les montagnes de la Judée où était la de-

meure de Zacharie ; elle traversa la Galilée, la Samarie, les terres de Juda, de temps en temps, des lieux escarpés, des torrents, des déserts, des villes et des bourgades. Enfin, elle arriva, non loin d'Hébron, dans une petite ville sacerdotale nommée *Aïn* ou *Aen*, à deux lieues au sud-ouest de Jérusalem. Après quatre journées de marche, elle se trouvait au terme de son voyage, et, pendant que Joseph parlait avec ceux de la maison de Zacharie, la Vierge, *étant entrée dans la demeure, salua Elisabeth* par ces paroles : *Le Seigneur soit avec vous*¹ !

41. *Aussitôt qu'Elisabeth eut entendu la voix de Marie qui la saluait la première, son enfant tressaillit dans son sein, et Elisabeth fut remplie du Saint-Esprit.*

42. Alors, élevant la voix, elle s'écria :

— *Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni !*

43. *Et d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne à moi ?*

44. *En effet, dès que le son de vos paroles a retenti à mes oreilles, lorsque vous m'avez saluée, mon enfant a tressailli d'allégresse dans mon sein.*

45. Puis, faisant allusion à l'incrédulité du grand prêtre Zacharie, qui se trouvait encore sous le poids de son châtiement, elle ajouta :

— *Vous êtes bien heureuse d'avoir cru, car les promesses que le Seigneur vous a faites s'accompliront.*

Jean le Précurseur était sanctifié dès le ventre de sa mère et venait d'inaugurer son office de héraut du Christ. Elisabeth avait prophétisé et proclamé la divinité et l'incarnation du Verbe éternel dans le sein de Marie. La sainte Vierge, éclairée semblablement par la lumière céleste, annonça en même temps l'accomplissement actuel des anciens oracles des Pro-

¹ S. Luc, 1, 40.

phètes et la réalisation présente des promesses faites par Dieu aux saints Patriarches de l'ancienne Alliance ; elle prédit la future, éternelle et universelle proclamation de son propre bonheur dans tous les siècles et chez tous les peuples ; la chute des superbes Phariséens et des Sadducéens, ces appuis de la Synagogue infidèle ; celle des Princes, des Puissants du siècle et des Dominateurs du monde, ces défenseurs du Paganisme, c'est à-dire du règne de Satan ; la prochaine exaltation des humbles et des justes, la diffusion prochaine des grâces de justification et de salut parmi toutes les nations de la terre et dans toutes les générations. Cette immense transformation de l'Univers, cette bénédiction générale des nations dans le Messie et par le Messie, promise à Abraham et à ses descendants les Patriarches, dans le cours des âges, est à son aurore. La Vierge prédite et prophétesse, considérant que Dieu va accomplir par elle cette grande œuvre, est transportée de joie, de reconnaissance et d'amour pour Dieu son Sauveur. Dans son extase prophétique, elle prononce le cantique *Magnificat*, le plus beau et le plus sublime du nouveau Testament :

46. *Mon âme glorifie le Seigneur,*

47. *Et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur ;*

48. *Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante ; car désormais je serai appelée bienheureuse dans la suite de tous les siècles ;*

49. *Parce qu'il a fait en moi de grandes choses, lui qui est tout puissant et de qui le nom est saint.*

50. *Sa miséricorde se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent.*

51. *Il a déployé la force de son bras. Il a dissipé ceux qui s'élevaient d'orgueil dans les pensées de leur cœur.*

52. *Il a renversé les Grands de leur trône, et il a élevé les petits.*

53. *Il a rempli de biens ceux qui étaient affamés, et il a renvoyé vides ceux qui étaient riches.*

54. *Il s'est souvenu de sa miséricorde, et il a pris en sa protection Israël son serviteur,*

55. *Selon la promesse qu'il a faite à nos Pères, à Abraham et à sa race pour toujours.*

C'est ainsi que la Vierge résumait toutes les promesses de l'Ancien Testament, consignées dans les Livres saints, en faisant entrevoir l'accomplissement. Elle séjourna environ trois mois, dit S. Luc, dans la maison de Zacharie. Ce Pontife hébreu habitait principalement sa villa près d'Aïn, bien qu'il eût une maison à Hébron. L'abondance régnait dans cette famille opulente. Marie néanmoins demeurait toujours frugale par une habitude de tempérance qu'elle avait contractée dès son enfance. Que ses entretiens avec Elisabeth étaient saints et pleins de religion ! Jeune, naïve et ignorante du mal, comme Eve au sortir des mains du Créateur, elle entourait d'attentions prévenantes et délicates, sa vénérable parente, avancée en âge et riche d'une longue expérience des choses de la vie. Profondément pieuses toutes deux et l'objet des complaisances de Dieu, l'une portait dans son sein, si longtemps stérile, un fils qui devait être le *Prophète du Christ et le plus grand des enfants des hommes* ; l'autre, le germe béni du Très-Haut, le Chef et le Libérateur d'Israël. Elles parlaient du royaume du Ciel qui allait être établi sur toute la terre : de leurs lèvres découlaient les louanges de Dieu, les bénédictions de son saint nom, de continuelles actions de grâces. La famille sacerdotale se montrait affectueuse pour l'aimable Vierge, elle l'aimait paternellement et lui témoignait depuis la première entrevue où ses grandeurs s'étaient si merveilleusement révélées, un sentiment d'admiration mêlé de respect que Marie s'efforçait humblement d'écartier, mais qu'elle ne parvenait point à détruire. De son côté, par sa présence, Marie attira sur cette patriarcale famille les bénédictions et les bienfaits du ciel.

Origène, S. Ambroise, et plusieurs graves auteurs, tant anciens que modernes, affirment que Marie était encore présente lors des couches de sa parente. Lorsque S. Jean fut né, elle partagea la joie de la famille, prit dans ses bras le Précurseur du Messie, et elle lui donna une bénédiction spéciale.

Les grâces qu'elle avait demandées à Dieu pour ses parents continuèrent à descendre sur cette sainte maison. — En effet :

« Les voisins et les parents d'Elisabeth apprirent que le
« Seigneur avait signalé sa miséricorde à son égard, et ils
« s'en réjouissaient avec elle. Il arriva qu'au huitième jour,
« étant venus pour la circoncision de l'Enfant, ils l'appelaient
« *Zacharie*, du nom de son père. Mais sa mère, prenant la
« parole, leur dit :

— « Non ; mais il sera nommé Jean.

« Ils lui répondirent :

« Il n'y a personne dans votre famille qui porte ce nom.

« Et en même temps ils demandaient par signe au père
« de l'Enfant comment il voulait qu'on le nommât. Zacharie,
« s'étant fait apporter des tablettes, écrivit dessus :

« Jean est son nom !

« Et tous furent remplis d'étonnement.

« Au même instant sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia,
« et il parla en bénissant Dieu. Tous ceux qui demeurèrent
« dans les lieux voisins furent saisis de crainte, et le bruit de
« ces merveilles se répandit dans tout le pays des montagnes
« de Judée. Et tous ceux qui les entendirent les conservèrent
« dans leur cœur, et ils disaient entre eux :

« Que pensez-vous que sera un jour cet Enfant ? Car la
« main du Seigneur était avec lui. »

Alors Zacharie, son père, étant rempli du Saint-Esprit, prophétisa comme Marie ; et comme elle, il proféra un cantique prophétique, où il rend d'abord des actions de grâces à Dieu

de ce qu'il nous a visités en personne, et de ce qu'il a opéré la Rédemption de son peuple, en suscitant en notre faveur un puissant Sauveur, dans la maison, non pas d'Aaron, mais de David. Ensuite, développant sa prophétie, il annonce que les promesses faites aux anciens Patriarches vont s'accomplir ; que les fidèles vont être affranchis des oppresseurs de l'humanité, c'est-à-dire des Puissances Infernales et des Princes de ce monde, fauteurs de leur règne idolâtrique....

Il énonce, en troisième lieu, le sublime ministère que son fils Jean aura à remplir : il sera le prophète du Très-Haut, le précurseur de son Dieu, de celui qui est appelé *l'Orient* ou *Soleil-Levant*, *Soleil de Justice*, lequel descendra des cieux, éclairera de ses rayons tous ceux qui sont dans les ténèbres de la mort et du péché, et les réconciliera avec Dieu.

— « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, *dit-il*, car il a
« visité son peuple, il a opéré l'œuvre de sa rédemption : il
« nous a suscité un puissant Sauveur dans la maison de son
« serviteur David ; selon qu'il avait fait la promesse par la
« bouche de ses saints prophètes, qui ont été dans les siècles
« passés, — de nous délivrer de nos ennemis et des mains de
« tous ceux qui nous haïssent ; — pour exercer sa miséri-
« corde envers nos pères, et se souvenir de son Alliance
« sainte ; — selon qu'il a juré à Abraham, notre père, qu'il
« nous ferait cette grâce ; que, étant délivrés des mains de
« nos ennemis, nous le servirons sans crainte, — dans la
« sainteté et dans la justice, marchant en sa présence tous les
« jours de notre vie. »

Puis, après avoir prédit la Rédemption et le règne de l'Évangile, il s'adresse à son fils, et continue :

« Et vous, petit enfant, vous serez appelé le Prophète du
« Très-Haut ; car vous marcherez devant la face du Seigneur,
« pour lui préparer ses voies ; — pour donner à son peuple
« la connaissance du salut, afin qu'il obtienne la rémission de
« ses péchés ; — par les entrailles de la miséricorde de notre

« Dieu, qui a fait que ce Soleil-Levant est venu nous visiter
« d'en Haut, — pour éclairer ceux qui sont assis dans les
« ténèbres et dans l'ombre de la mort, et pour conduire nos
« pieds dans le chemin de la paix. »

Or, l'enfant croissait et se fortifiait en esprit; et il demeura dans le désert jusqu'au jour où il devait se manifester devant Israël. Nous indiquerons ultérieurement la cause de son séjour dans le désert.

La sainte Vierge partit pour Nazareth après la naissance de S. Jean-Baptiste. S. Joseph, qui l'avait amenée chez son ancien tuteur et protecteur, revint à l'époque fixée, et l'accompagna de nouveau dans son retour en Galilée.

La ville d'Aïn, de la Tribu de Juda, au pays appelé *La Montagne*, est à 27 lieues de Nazareth, et porta plus tard et jusqu'aujourd'hui le nom de *Saint-Jean-de-la-Montagne*, en mémoire de la naissance du Précurseur, et pour le distinguer d'un autre village, appelé *Saint-Jean-du-Désert*, à une lieue plus à l'Occident, où il passa sa jeunesse. La maison de Zacharie était construite dans un bel emplacement. Les premiers Chrétiens la montraient aux pèlerins, et ils y bâtirent, en l'honneur de S. Jean-Baptiste, une superbe basilique, qui, de nos jours n'est plus qu'un amas de ruines¹. Il y existe toutefois un monastère dû à la munificence du roi Louis XIV, et habité par les Pères de la Terre-Sainte. — Pour visiter la chambre où naquit S. Jean-Baptiste, il faut aujourd'hui descendre par un escalier jusqu'à une espèce de caveau creusé dans le rocher; les ruines entassées par les révolutions successives ont exhaussé les terrains et obstrué la porte d'entrée. Six lampes brûlent continuellement dans le souterrain, autour d'un autel revêtu de marbre, et au bas duquel, sur le pavé, on lit cette inscription :

¹ *Voyages de Jésus-Christ*, p. 4; P. Valverde, *Vie de Jésus-Christ*; Orsini, *Vie de la Vierge*; Lecanu, *Vie de la sainte Vierge*.

Hic Præcursor Domini natus est.
Ici est né le Précurseur du Seigneur.

Plus au midi, à 500 pas, était la *villa* de Zacharie. Le lieu se nomme *Mar-Sakaria*, la *maison de Zacharie*. Elle était située au fond d'une belle et fertile vallée. On y avait construit anciennement, au temps de sainte Hélène, en l'honneur de la Visitation, un temple magnifique, dont aujourd'hui il ne reste malheureusement plus que les décombres. C'est ici que se trouvait sainte Elisabeth, lorsque Marie vint la saluer.

Auprès de cette maison des champs, coule une fontaine abondante, qui arrose et féconde toute la vallée. Au temps de Josué, elle portait le nom de *Nephtoa* ; aujourd'hui elle porte celui de Marie.

La partie inférieure de la maison est encore conservée ; au fond d'une chambre basse est un autel où les Pères de la Terre-Sainte viennent célébrer la messe le jour de la Visitation.

Les pèlerins que la piété amène vers ces lieux saints, versent des larmes de douleur à la vue des ruines qui s'étalent à leurs yeux. Ils s'en retournent en formant des vœux pour la reconstruction et la réparation décente de ces sanctuaires vénérés.

CHAPITRE III

Trouble de Joseph.

De retour à Nazareth, Marie rentra sans effort dans sa vie ordinaire et dans les humbles occupations de sa maison. « Ce pendant, dit l'Évangile¹, elle fut reconnue grosse, ayant

¹ S. Matth. 1, 18-25.

« conçu dans son sein, par l'opération du Saint-Esprit, avant
« qu'ils eussent été ensemble. »

Or Joseph, son époux, fut assailli par toutes sortes d'inquiétudes et de doutes ; car il ne connaissait pas l'ambassade de l'Ange près de Marie ; et la Vierge, dans sa timide humilité, avait gardé le silence, se reposant sur Dieu qui saurait la justifier aux yeux du Patriarche. Comme Joseph, d'une part, était plein de trouble et d'anxiété, et qu'il savait que, selon la loi, il ne lui était pas permis d'habiter avec une épouse dont l'infidélité paraissait si manifeste, et, comme d'autre part, il ne voulait pas, par une contestation juridique, déshonorer une personne d'une si sincère et si parfaite sainteté, *il résolut de la renvoyer secrètement.*

Mais lorsqu'il roulait ces pensées dans son esprit, le même messenger du Seigneur, l'Archange Gabriel, lui apparut en songe et lui dit :

— « Joseph, fils de David, ne craignez point de prendre
« avec vous Marie votre épouse ; car ce qui est né dans elle a
« été formé par le Saint-Esprit : — Elle enfantera un fils à
« qui vous donnerez le nom de Jésus, c'est-à-dire Sauveur ;
« parce que ce sera lui qui sauvera son peuple, en le déli-
« vrant de ses péchés. »

*Or tout cela se fit pour accomplir ce que le Seigneur avait dit par le Prophète, en ces termes : — « La Vierge concevra
« et elle enfantera un fils, à qui on donnera le nom d'Emma-
« nuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. »*

Joseph s'étant donc éveillé, fit ce que l'Ange du Seigneur lui avait ordonné, et prit sa femme avec lui. — Et il ne l'avait point connue, quand elle enfanta son fils premier-né, à qui il donna le nom de Jésus.

« Cette conduite de la Providence, dit S. Jean-Chrysostôme, a été infiniment sage, puisqu'elle a servi à faire voir l'excellence de la vertu de Joseph, et à rendre l'histoire évangélique plus croyable en le représentant agité des mêmes

mouvements dont tout homme eût été susceptible en pareille rencontre. »

CHAPITRE IV

Marie, mère du Messie.

Six mois après le retour de la Vierge à Nazareth, le roi Hérode publia, au nom de l'empereur César-Auguste, un édit qui ordonnait à tous les habitants de la Judée de se faire inscrire, chacun dans sa tribu ou dans la ville de ses pères, afin que l'on pût établir le nombre exact de la population du royaume. César-Auguste avait déjà fait un premier dénombrement ; mais celui-ci devait être plus complet, il devait comprendre tous les peuples de l'univers soumis à son sceptre. On en était arrivé au recensement de la Judée. Comme le peuple juif était classé par tribus et par familles, Hérode convoquait à Bethléem tous les descendants qui restaient encore de la famille royale de David. On sait que David était né à Bethléem. Comme Joseph et Marie étaient de la tribu et de la famille du roi David, ils se virent obligés de partir pour Bethléem, même dans une saison rigoureuse. Après plusieurs jours d'une marche pénible, ils arrivèrent à la cité des rois de Juda. Cette jolie ville, assise sur une hauteur, au milieu de riants coteaux plantés de vignobles, de bois d'oliviers et de bouquets de chênes verts, était déjà encombrée par une foule d'Israélites arrivés les jours précédents : les hôtelleries étaient envahies par les voyageurs. Les deux époux ne trouvèrent point d'asile dans la cité de leurs aïeux, et la nécessité les força de se retirer dans une caverne creusée dans le rocher, située dans la partie méridionale de Bethléem, mais ayant sa porte d'entrée vers le nord : cette grotte servait d'étable commune aux habitants du pays, et aux pasteurs dans les temps orageux.

Ce fut là que Marie mit au monde le Messie, annoncé depuis tant de siècles par les prophètes. Elle enveloppa de langes le petit enfant et le coucha dans une crèche. C'est ainsi que le Christ, le fils de Dieu, le Rédempteur du monde, le Roi des siècles, fit son entrée dans cet univers. Une étable, où sont attachés le bœuf et l'âne, telle est sa demeure. Qui osera se plaindre de n'être pas mieux traité que lui !

Or, des pasteurs étaient dans les environs, qui passaient la nuit dans les champs, et qui veillaient tour à tour sur leurs troupeaux. Et voici que l'Ange du Seigneur parut auprès d'eux, et la clarté de Dieu les environna, et ils furent saisis d'une grande crainte. L'Ange leur dit : Ne craignez point, car voici que je vous annonce une grande joie, laquelle sera pour tout le peuple : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il nous est né un Sauveur, qui est le Christ. Et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant emmaillotté et couché dans une crèche. Au même instant, il se joignit à l'Ange une grande multitude de l'Armée céleste, qui louait Dieu et disait : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !*

Joignons-nous à la multitude innombrable des Armées célestes, élevons jusqu'au ciel nos voix et nos cœurs pour chanter avec toute l'Eglise : *Gloria in excelsis Deo !* Toutes les fois qu'on entonne ce cantique angélique, entrons dans la musique des Anges par le concert et l'accord de tous nos désirs. Souvenons-nous de la naissance de Notre-Seigneur qui a fait naître ce chant ¹.

« Après que les Anges se furent retirés dans le ciel, les pasteurs dirent entre eux : Allons jusqu'à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé, ce que le Seigneur nous a manifesté. Et ils vinrent en hâte, et ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'Enfant couché dans la crèche. A cette vue, ils reconnurent la vérité

¹ Bossuet, *Elevat.*

de ce qui leur avait été dit. Et tous ceux qui les entendirent, admirèrent ce qui leur était rapporté par les pasteurs. Or, Marie conservait toutes ces paroles, les comparant et les méditant dans son cœur. Alors les bergers s'en retournèrent, glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu et vu, selon qu'il leur avait été dit ². »

Heureux pasteurs de Bethléem ! Ils paissaient leurs brebis dans les mêmes champs où Jacob, où David paissaient autrefois leur troupeau. Ils se rappelaient sans doute que, dans son temps, Jacob leur père, endurait comme eux la chaleur du jour et le froid de la nuit, sans laisser dormir ses paupières. Ils chantaient peut-être, dans leurs longues veilles, quelques cantiques de leur compatriote et roi David. Heureux pasteurs ! Comme ils n'étaient pas loin de la ville de Zacharie, ils auront entendu, sur la naissance de son fils et sur la prochaine venue du Rédempteur, les récits merveilleux qui s'étaient répandus dans toutes les montagnes de la Judée. Peut-être s'entretenaient-ils en ce moment de cette bonne nouvelle, de ce fils de David, de ce grand Pasteur d'Israël qui devait bientôt paraître. Heureux pasteurs ! Les premiers ils sont appelés à sa crèche ! Ils le sont avant les Mages, avant les rois, avant les savants. Ce n'est pas une étoile, c'est l'Ange même du Seigneur qui les instruit.

Et Marie ne disait rien, et Marie écoutait, et Marie admirait : elle retenait soigneusement toutes ces paroles, toutes ces choses ; elle les comparait dans son cœur avec ce qu'elle avait entendu, avec ce qu'elle savait elle-même et elle seule ; elle les comparait avec les paroles des Prophètes. Et cette contemplation produisait dans son âme quelque chose de si ineffable, qu'il ne lui restait que le silence et l'admiration.

« Et lorsque s'accomplirent les huit jours où devait être circoncis l'Enfant, son nom fut appelé Jésus, comme il avait

² S. Luc, 2, 15-20.

été appelé par l'Ange avant qu'il eût été conçu dans le sein de sa Mère. »

Dans ces mêmes jours, des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem, disant : Où est Celui qui vient de naître Roi des Juifs ? Car nous avons vu son Etoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. Les princes des prêtres, et les docteurs, réunis par Hérode, leur indiquèrent Bethléem de la Tribu de Juda, comme étant le lieu où, d'après les Prophètes, le Messie devait naître. Les rois partirent donc pour cette ville. L'étoile miraculeuse s'étant arrêtée au-dessus du lieu où était l'Enfant, ils entrèrent dans la maison, ils y trouvèrent l'Enfant avec Marie, sa Mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent. Puis ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent des présents symboliques : de l'or comme à un Roi, de l'encens comme à un Dieu, de la myrrhe comme à un homme mortel. Ces princes étaient les prémices des nations et des rois qui devaient se convertir au vrai Dieu et à son Christ.

Marie, d'après la tradition, fit don aux Orientaux de quelques objets qui avaient touché le Christ ; et ils s'en retournèrent heureux d'avoir offert leurs hommages à ce grand Dieu incarné.

CHAPITRE V

La Purification.

« Quand les jours de la Purification de Marie furent accomplis, selon la Loi de Moïse, ils portèrent l'Enfant à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur, comme il est écrit en la Loi du Seigneur : que tout mâle premier-né sera consacré à Jéhova, et pour offrir, selon qu'il est prescrit en la Loi, deux tourterelles ou deux petits de colombes ¹.

¹ S. Luc, 2, 22-24.

« Et voilà qu'un homme était en Jérusalem, qui avait nom Siméon, et cet homme était juste et craignant Dieu, attendant la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était en lui, et il avait été averti par l'Esprit-Saint, qu'il ne verrait point la mort qu'il n'eût vu le Christ du Seigneur. Conduit par l'Esprit il vint dans le Temple; et comme le père et la mère apportaient Jésus, afin de remplir pour lui la coutume de la Loi, il le prit lui-même entre ses bras, il bénit Dieu et il dit :

— « C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez aller votre serviteur en paix, selon votre parole. Car mes yeux ont vu votre salut, le salut que vous avez préparé devant la face de tous les peuples, comme la Lumière qui éclairera les nations et la Gloire de votre peuple Israël. »

La prophétesse Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, étant survenue à la même heure que Siméon, se mit à glorifier Dieu, à féliciter la Sainte Vierge et à parler du Christ à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

« Et le père et la mère de l'Enfant étaient en admiration de ce qui se disait de lui. » Pourquoi cette admiration ? Ils en savaient plus que tous ceux qui leur en parlaient. Il est vrai que l'Ange ne leur avait pas encore annoncé la vocation des Gentils. Marie n'avait ouï parler que du trône de David et de la maison de Jacob. Elle avait senti toutefois, par un instinct manifestement prophétique et sans limitation, que toutes les générations, toutes les races et tous les temps la publieront bienheureuse : ce qui semblait comprendre tous les peuples comme tous les âges ; et l'adoration des Mages était un présage de la conversion des Gentils. Quoiqu'il en soit, Siméon est le premier qui paraisse l'avoir annoncée ; et c'était un grand sujet d'admiration. Cette merveille venant s'ajouter aux merveilles que Marie et Joseph connaissaient déjà, leur âme étonnée, pénétrée, surmontée de la grandeur, de la magnificence, de la majesté de toutes ces choses, demeurait en silence

devant Dieu, sans pouvoir dire un seul mot, si ce n'est peut-être avec David, qui s'écrie : Le silence seul est votre louange ¹.

Et Siméon les bénit et dit à Marie, la mère de l'Enfant :

— « Voilà que celui-ci est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël, et pour être un signe de contradiction ; et votre âme à vous-même sera transpercée d'un glaive, afin que soient découvertes les pensées de plusieurs, cachées au fond de leur cœur. »

Voilà de nouveaux et d'étranges étonnements pour Marie. Ce fils du Très-Haut, qui est venu pour sauver son peuple Israël, sera une occasion de ruine pour plusieurs en Israël. Ce fils, loué, béni jusqu'alors par les anges et les hommes, adoré par les bergers et les rois, sera en butte à des contradictions de tout genre : contradictions sur sa personne, contradictions sur sa doctrine ; contradictions si violentes qu'elles perceront d'un glaive de douleur le cœur de sa sainte Mère ; contradictions qui mettront à découvert le fond des cœurs, et l'on verra qui était vraiment juste et pieux, ou qui l'était seulement en apparence.

Marie présenta, dévoua au Père éternel la grande Victime, le divin Agneau qui devait effacer un jour par sa mort les péchés de tous les hommes. En entendant Siméon, elle découvrit dans l'avenir toutes les douleurs qui feraient de son cœur maternel comme un abîme d'amertume. Elle renouvela l'acte de résignation qu'elle avait déjà fait.

La loi de la purification ne la regardait pas comme les autres mères : toujours vierge, toujours pure, toujours immaculée, avant, pendant et après le divin enfantement, il n'y avait point eu en elle la moindre souillure. Elle était le Temple de la Divinité, le véritable Saint des Saints. Mais, comme son fils s'était soumis à la circoncision, elle veut sacrifier à son humilité et à son obéissance la gloire de sa

¹ Ps. 64, 2, selon l'hébreu.

pureté inaltérable ; elle immole à une loi qui ne la concernait pas, les droits et les privilèges de sa divine maternité.

CHAPITRE VI

La fuite en Egypte.

Après le départ des Mages et la Présentation au Temple, « voici qu'un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph disant :

— « Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Egypte, et soyez là jusqu'à ce que je vous le dise ; car il arrivera qu'Hérode cherchera l'enfant pour le faire périr. Joseph s'étant levé, prit l'enfant et sa mère durant la nuit et se retira en Egypte. Et il y demeura jusqu'à la mort d'Hérode ; afin que fût accompli ce que le Seigneur avait annoncé par le Prophète, disant : J'ai rappelé mon fils de l'Egypte ¹. »

La prophétie du saint vieillard Siméon ne tarda pas à s'accomplir : l'âme de Marie sera transpercée du glaive de la douleur ; ce glaive, dès ce moment, s'enfonça dans son cœur maternel ; et cette mère désolée le porta toujours et partout avec elle. Toujours et partout, les souffrances qui devaient marquer la vie de Jésus, étaient présentes à sa pensée, la seule vue de ce cher et divin enfant remplissait son âme d'amertume. Vous le baisiez tendrement, Vierge sainte, et aussitôt le baiser de Judas, comme un trait pénétrant, vous perçait le cœur ; vous contempriez avec ravissement la beauté de son visage, et aussitôt il vous semblait le voir meurtri de coups, déchiré de plaies, couvert de crachats ; lorsque ses petites mains pressaient vos mains maternelles, il vous semblait aussitôt les voir clouées à la croix. En attendant que ces douloureuses pensées se réalisent, Marie boira sans cesse dans le calice de

¹ S. Matth. 2, 15-13.

la tribulation. Déjà elle est obligée de fuir la persécution d'un cruel tyran, pour le soustraire à sa fureur. Les augustes exilés dans leurs pénibles voyages, dans des déserts arides et durant des nuits, souffrent toutes les privations, toutes les rigueurs de la saison dans une terre étrangère.

« Alors Hérode, voyant qu'il avait été joué par les Mages, entra dans une grande colère, et il envoya tuer tous les enfants qui étaient dans Bethléem et dans tout le pays d'alentour, de deux ans et au-dessous. Alors s'accomplit ce qui avait été annoncé par le prophète Jérémie, disant : *Une voix a été entendue dans Rama, des pleurs, de grands gémissements, des cris lamentables ; Rachel pleurant ses enfants, et elle n'a pas voulu recevoir de consolation, parce qu'ils ne sont plus*¹. »

Autrefois, le tyran Pharaon faisait noyer tous les enfants mâles des Hébreux ; un de ces enfants est sauvé du Nil par la fille du Prince, et c'est le Sauveur de tout son peuple. Aujourd'hui le cruel tyran Hérode fait périr tous les enfants des environs de Béthléem, et le seul enfant, qui est sauvé par la fille de David, c'est le Sauveur d'Israël et du monde entier.

Le vieux Toldos des Juifs, ainsi que de graves historiens arabes, attestent que Hérode le Grand et son fils eurent une guerre à soutenir contre une tribu du désert qui adorait l'image de Jésus et de Marie, sa mère, représentée alors même, ou un peu après, sur une des colonnes les plus proches de la porte de la Caaba. La vierge Marie, tenant sur ses genoux le jeune Aïsa (Jésus), y apparaissait comme une divinité². Les Juifs eux-mêmes plaçant cet événement pendant la vie d'Hérode, cette guerre a dû être motivée par le massacre des Saints Innocents. La dévotion de ces Arabes pour la Vierge, mère de Jésus, ne

¹ S. Matth. 2, 26-18.

² Burekhardt, *Voy. en Arabie*, t. 1, p. 221 ; M. Orsini, p. 590.

peut se rattacher qu'à la connaissance des miracles de la Nativité du Christ, de la venue des Mages, etc. La vaillante tribu, en se levant ainsi toute entière, et en poussant un long cri de vengeance contre le tyran, quoique protégé des Romains, faisait profession de croire, comme les Mages, en ce que Hérode persécutait avec impiété. M. Orsini est un des premiers qui ont relevé ce témoignage de la Gentilité en faveur du récit évangélique.

Peu après avoir commis ces crimes, le vieil Hérode périt de la mort la plus horrible, comme nous l'avons raconté précédemment, d'après Flavius Josèphe, historien juif.

Nous ne rappellerons point ici les circonstances de la fuite en Egypte, le voyage de la sainte famille à travers les déserts, la rencontre des larrons, des bêtes fauves, etc.; — les prodiges divers qui ont sauvé les saints voyageurs de plusieurs périls; l'ébranlement des idoles d'Egypte, leur chute miraculeuse, opérée par la présence de Jésus, — la commotion générale que cet événement produisit dans tout le pays; les diverses stations que la sainte famille fit à Héliopolis, à Memphis, à Mataréa. Nous avons fait mention de ces faits dans les récits traditionnels, relatifs à l'Enfance du Sauveur.

Depuis longtemps déjà, la sainte Vierge et S. Joseph supportaient les rigueurs de l'exil, lorsque l'ange Gabriel apparut au saint patriarche et lui dit :

— « Joseph, levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et retournez dans la terre d'Israël; car ceux qui en voulaient à la vie de l'enfant sont morts. »

Joseph, s'étant levé, prit l'enfant et sa mère pour revenir dans la terre d'Israël, leur patrie.

Aussitôt, Joseph prit la route de Memphis, de Péluse, et se dirigea vers Gaza. « Là, apprenant que Archelaüs régnait en Judée, à la place d'Hérode, son père, il craignit d'y aller; et, averti en songe, il se retira en Galilée. Ils revinrent habiter leur ville appelée Nazareth, afin que cette parole des

« Prophètes fut accomplie : *Il sera appelé Nazaréen.* » Et ainsi se vérifia cette autre parole prophétique : « *J'ai rappelé mon fils d'Égypte.* »

D'après une foule d'auteurs graves ¹ et de bonnes autorités, qui ont pour eux la Tradition, la sainte famille était demourée sept ans en Égypte et y avait laissé des vestiges de son séjour, entre autres : la fontaine où Marie allait laver les langes de l'Enfant ², fontaine miraculeuse, situé à Matarieh, la seule

¹ Vide Trombel, *in vita Deiparæ*; Jachariam, *in diss. ad hist. ecc.*, S. Anselm. Cantuar.; Eusebium, S. Thomam; M. Orsini, etc.

² Cette fontaine s'appelle encore *Fontaine de Marie*; une ancienne tradition porte que la sainte Vierge y baignait l'enfant Jésus. Dès les premiers temps du Christianisme, les fidèles bâtirent en ce lieu une église; plus tard, les Musulmans y construisirent une mosquée, et les Disciples des deux croyances venaient demander à la fontaine de Marie la guérison de leurs maux. La fontaine est encore là; les pèlerinages continuent, mais il ne reste plus de vestiges ni de l'Église, ni de la mosquée. (Savary, t. 1, p. 122. — *Corresp. d'Or.*, t. 6, p. 5.)

Voici, à ce sujet, une des légendes apportées des pays d'Outre-mer, par un de nos vieux barons français, le seigneur d'Englure; nous la donnons avec toute sa grâce naïve des anciens temps :

« Quand Notre-Dame, mère de Dieu, eut passé les déserts et qu'elle vint en ce dit lieu, elle mit Notre-Seigneur à terre et alla cherchant eue par la campagne, mais point n'en pust tiner (trouver); si s'en retourna moult dolente à son cher enfant qui gisait estendu sur le sable, lequel avait féru (frappé) des talons en terre, tant qu'il en sourdit une fontaine d'eue moult bonne et douce; si fust Notre-Dame moult joyeuse de ce, et en remercia Notre-Seigneur; illec recoucha Notre-Dame son cher enfant, et lava les drapelets de Notre-Seigneur dans l'eue d'icelle fontaine, et puis estendit iceux drapelets par dessus la terre pour les essuyer et de l'eue qui dégouttait d'iceux drapelets, ainsi comme ils essuyaient, par chaque goutte naissait un petit arbrisseau, lesquels arbrisseaux portent le haume, etc. »

Non loin de la fontaine, les Musulmans montrent un enclos planté d'arbres, et notamment un sycomore, près duquel ils s'arrêtent, en disant : *Voilà l'arbre de Jésus et de Marie.*

Vansleb, curé de Fontainebleau, rapporte que l'ancien sycomore était tombé de vieillesse en 1833; les Pères cordeliers du Caire conservaient pieusement dans leur sacristie les derniers débris de cet arbre; il ne restait dans le jardin qu'une souche d'où est venu sans doute l'arbre que nous avons vu. Le général Kléber, après sa victoire d'Héliopolis, voulut visiter en pèlerin l'arbre de la sainte famille; il avait écrit son nom sur l'écorce d'une des branches; ce nom a disparu depuis, effacé par le temps ou par une main jalouse. (*Corresp. d'Or.*, t. 6, lettre 141.)

fontaine d'eau douce qui soit en Egypte, — le tertre buissonneux où la Vierge séchait les linges au soleil, — le sycomore, à l'ombre duquel elle aimait à s'asseoir avec son Fils sur les genoux. Ces monuments sont là depuis dix-huit siècles ; les pèlerins d'Europe et d'Asie en connaissent la route, et les descendants des Pharaons en font les honneurs. Les fidèles et les infidèles les vénèrent également.

CHAPITRE VII

Retour à Nazareth. — Douleur de Marie lorsqu'elle perdit Jésus à l'âge de douze ans.

Après une absence si longue, la sainte famille aimait à rentrer dans ses humbles foyers, au milieu des félicitations, des étonnements et des questions empressées de ses proches qui, tous à l'envi, la fêtaient.

« Cependant, le jeune enfant croissait et se fortifiait ; il était rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui. » Son père et sa mère allaient tous les ans à Jérusalem à la fête de Pâques. Et, lorsqu'il eut douze ans, ils y montèrent, selon qu'ils avaient coutume, au temps de la fête. Les jours de la solennité passés, lorsqu'ils s'en retournèrent, l'enfant Jésus demeura dans Jérusalem, sans que son père ni sa mère s'en aperçussent. Pensant qu'il était avec leurs compagnons, ils marchèrent une journée et ils le cherchaient ensuite parmi leurs parents et ceux de leur connaissance. Mais, ne l'ayant pas trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour l'y chercher. »

A quelles épreuves le Seigneur ne met-il pas quelquefois les âmes qui lui sont les plus chères ! Quelle tristesse profonde pour Marie ! Quelles inquiétudes, quelles alarmes, ou plutôt quelles angoisses pour le cœur d'une mère, lorsque, pendant trois jours et trois nuits, elle chercha partout son divin Fils, sans pouvoir le trouver ! Elle le demandait à tous

ceux qu'elle rencontrait, sans qu'on pût lui apprendre où il était ; elle l'appelait sans cesse, et elle n'entendait pas sa voix ! Qui pourrait comprendre ce que son âme souffrit alors ! Que de pensées affligeantes, comme autant de traits aigus, perçaient son cœur ! O mon Fils, qu'êtes-vous devenu ? Pourrai-je encore vous donner le doux nom de fils ? Ah ! sans doute, mon amour pour vous n'était pas assez vif ; sans doute, je n'ai point correspondu assez fidèlement aux grâces dont vous avez comblé votre servante. Hélas ! combien ce court espace de trois jours dut lui paraître long !

Or, il arriva qu'après ces trois jours, ils le trouvèrent au Temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui l'entendaient, étaient étonnés de sa prudence et de ses réponses. Lors donc qu'ils le virent, ils furent frappés d'étonnement ; alors sa mère, s'approchant avec l'expression d'une tendresse extrême qui se teignait pour ainsi dire des derniers reflets du chagrin, lui dit : « Mon enfant, pourquoi en avez-vous usé ainsi avec nous ? Voilà que nous vous cherchions, votre père et moi, étant tout affligés. » Et l'enfant leur dit : « Pourquoi est-ce que vous me cherchez ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé de ce qui regarde mon Père ? »

Mais ils ne comprirent point la parole qu'il leur disait. Et il descendit avec eux, et il vint en Nazareth, et il leur était soumis. Et sa mère conservait toutes ces choses en son cœur. Et Jésus croissait en sagesse et en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.

Là soustraction de Jésus, qui échappe à sa sainte mère, n'est point une punition, mais un exercice, une humiliation, une épreuve. Les parents ne l'avaient point perdu par négligence. Le Messie qui durant toute son enfance leur fut soumis, fit connaître alors que sa soumission ne venait pas de l'infirmité et de l'incapacité d'un âge ignorant, mais d'un ordre plus profond. Il choisit, pour accomplir ce mystère, l'âge de douze

ans, où l'on commence à être capable de raisonnement et de réflexions plus solides, afin de ne point paraître vouloir forcer la nature, mais plutôt en suivre le cours et le progrès.

Et ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait. Ne ralinons point mal à propos sur le texte de l'Évangile. Ou dit non-seulement de Joseph, mais de Marie même, qu'ils ne conçurent pas ce que voulait dire Jésus. Marie concevait sans doute ce qu'il disait de Dieu, son Père, puisque l'Ange lui en avait appris le mystère; ce qu'elle ne conçut pas aussi profondément qu'il le méritait, c'étaient ces affaires de son Père, dont il fallait qu'il fût occupé. Apprenons que ce n'est pas dans la science, mais dans la soumission, que consiste la perfection. Pour nous empêcher d'en douter, Marie même nous est représentée comme ignorant le mystère dont lui parlait ce cher fils. Elle ne fut point curieuse, elle demeura soumise; c'est ce qui vaut mieux que la science. Laissons Jésus-Christ agir en Dieu, faire et dire des choses hautes et impénétrables; regardons-les, comme fit Marie, avec un saint étonnement; conservons-les dans notre cœur, pour les méditer et les tourner de tous côtés en nous-mêmes, et les entendre, quand Dieu le voudra, autant qu'il voudra¹.

Mort du Juste Joseph. — Lorsque le Fils Divin et la mère admirable dont Dieu l'avait rendu le père adoptif et le tuteur sur la terre, n'eurent plus besoin de sa vigilance et de sa protection, il s'endormit dans leurs bras, arrivé au terme d'une longue carrière et bien méritant de Dieu; Jésus-Christ n'avait pas encore commencé son ministère public, et jusqu'alors il avait travaillé à l'atelier de son père, à différents ouvrages utiles. A sa Passion, il laissa sa mère en garde à son Disciple bien-aimé, qui le reçut dans sa maison; ce qu'il n'aurait pas fait, si Joseph son époux eût été en vie. Dès le commencement

¹ Bossuet, *élévat.*

de son ministère, on voit Marie conviée aux noces de Cana avec Jésus : on ne parle point de Joseph. Un peu après, on le voit aller à Capharnaüm, lui, sa mère, ses frères et ses disciples. Joseph ne paraît pas dans un dénombrement si exact. Marie paraît souvent ailleurs ; mais, depuis ce qui est écrit de son éducation sous S. Joseph, on n'entend plus parler de ce saint homme. Et c'est pourquoi, au commencement du ministère de Jésus-Christ, lorsqu'il vint prêcher dans sa patrie, on disait : *N'est-ce pas là ce charpentier, fils de Marie ?* Comme celui, n'en rougissons pas, qu'on avait vu, pour ainsi parler, tenir la boutique, soutenir par son travail une mère veuve et entretenir le petit commerce d'un métier qui les faisait subsister tous deux. *Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ? N'avons-nous pas parmi nous ses frères Jacques et José, et Simon et Jude, et ses sœurs ?* On ne parle point de son père : on en conclut qu'il l'avait perdu ; Jésus-Christ l'avait servi dans sa dernière maladie. Heureux père, à qui un tel fils a fermé les yeux ! Vraiment, il est mort entre les bras et comme dans le baiser du Seigneur. Jésus resta à sa mère pour la consoler, pour la servir : ce fut là tout son exercice.

CHAPITRE VIII

Généalogie de la Sainte Vierge. — Elle assiste Jésus, durant son ministère évangélique. — Elle paraît aux noces de Cana. — Monument.

Lorsque Jésus-Christ fut baptisé, Dieu le Père rendit un solennel témoignage à sa génération éternelle et divine, par ces paroles : *Tu es mon Fils bien-aimé, — en qui je me complais.* S. Luc y ajoute aussitôt sa généalogie temporelle et humaine, qui remonte encore jusqu'à Dieu.

« Jésus, dit-il, avait alors environ trente ans commencés, étant, comme on le croyait, fils de Joseph, qui fut d'Héli, qui

fut de Mathat, qui fut de Lévi, qui fut de Melchi, qui fut de Janné..., qui fut de Zorobabel, qui fut de Salathiel, qui fut de Néri, ... qui fut de Nathan, qui fut de David, qui fut de Jessé, qui fut d'Obel, qui fut de Booz, qui fut de Salmon, qui fut de Naasson, qui fut . . . d'Abraham, qui fut de Tharé, . . . qui fut de Seth, qui fut d'Adam, qui fut de Dieu. »

Dans cette généalogie, dressée par S. Luc, *Héli*, par où elle commence, est le père de la Sainte-Vierge. On en trouve la preuve jusque dans le Talmud des Juifs ¹, où Marie est appelée fille d'Héli. Héli, Héliachim, ou Hélioachim, Joachim, sont synonymes en hébreu. Ces mots de S. Luc, *qui fut d'Héli* peuvent, dans le texte original, s'entendre de Joseph et de Jésus : de Joseph comme étant son gendre ou son fils par alliance; de Jésus, comme étant son fils ou petit-fils par Marie. Ces mots, *qui fut d'Héli*, surtout dans le grec, n'indiquent point, par eux-mêmes, une filiation propre et directe, comme on le voit par ce qui est dit d'Adam, *qui fut de Dieu*. On pourrait traduire le grec d'une manière peut-être encore plus littérale en cette sorte; ce Jésus, réputé fils de Joseph, l'était d'Héli, de Mathat, de Zorobabel, de Nathan, de David, de Juda, de Jacob, d'Abraham, de Noë, de Seth, d'Adam, de Dieu.

La généalogie de Marie remonte à David par son fils Nathan, tandis que celle de Joseph y remonte par son fils Salomon. Mais ces deux branches s'étant réunies en Salathiel et Zorobabel, il s'ensuit que la sainte Famille, Jésus, Marie, Joseph, descend à la fois de David et par Nathan et par Salomon. Jésus descend de David par les deux généalogies de S. Matthieu et de S. Luc, par Marie, sa mère, et par Joseph, l'époux de Marie.

Telle était la sainte Famille, à l'époque où Jésus, âgé de trente ans, commença son ministère public de Messie. Dès

¹ Talmud Hieros.; *cap. Kagigah.*

lors, Marie se trouva à la tête d'une association de pieuses amies, Marie de Cléophas, Salomé, mère des fils de Zébédée, Jeanne, femme de Chusa, intendant d'Hérode, Marie-Madeleine, Marthe, sœur de Lazare, et beaucoup d'autres, dit l'Évangéliste, lesquelles s'adjoignirent aux Disciples, afin de contribuer de leurs richesses à l'œuvre de la Prédication évangélique du Christ. Marie connaissait les desseins de son Fils, elle ne resta étrangère à rien de ce qu'il devait accomplir : elle voulut concourir au succès de sa divine mission ; ce fut elle qui l'introduisit en scène, comme le montre l'évènement suivant.

Peu de temps après le baptême du Christ, il se fit des noces en Cana de Galilée : Et la mère de Jésus y était. Jésus fut aussi convié aux noces avec ses Disciples. Et le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit : *Ils n'ont point de vin !*

Jésus lui répondit : — Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ? mon heure n'est pas encore venue.

Alors sa mère dit à ceux qui servaient : — Faites tout ce qu'il vous dira.

Or, il y avait là six grands vases de pierre pour servir aux purifications en usage parmi les Juifs, qui tenaient chacun de deux à trois mesures.

Jésus leur dit : Emplissez d'eau les vases ; et ils les emplirent jusqu'au haut.

Jésus ajouta : Puisez maintenant, et portez-en au maître du festin ; et ils lui en portèrent.

Quand donc le maître du festin eut goûté l'eau qui avait été changée en vin, ne sachant pas d'où venait ce vin (ce que savaient bien les serviteurs qui avaient puisé l'eau), il appela l'époux, et lui dit :

— Tout homme sert le bon vin d'abord ; et, après qu'on a beaucoup bu, il sert alors celui qui est inférieur ; mais vous avez réservé le bon vin jusqu'à cette heure.

Ce fut là le premier des miracles de Jésus, qui fut fait en

Cana de Galilée; et il manifesta sa gloire (par lui-même). Et ses Disciples crurent en lui¹; non plus seulement par le témoignage de S. Jean-Baptiste, mais par lui-même et par les effets miraculeux de son Pouvoir Divin. —

Il y a dans tout ceci un grand mystère de piété. C'est à la voix de Marie que le Fils de Dieu s'incarne dans ses chastes entrailles pour racheter les hommes. C'est à la voix de Marie, que sainte Elisabeth devient prophétesse, et que son enfant tressaille de joie dans son sein et devient plus que prophète. C'est à la charité et aux prières de Marie que se doit ce grand miracle qui manifeste la gloire de Jésus, qui fonde la foi de ses apôtres, qui affermit ces futures colonnes de l'Eglise. « Mère de notre Chef selon la chair, dit S. Augustin à ce sujet, elle est, suivant l'esprit, la Mère de tous ses membres, en coopérant par sa charité, à la naissance spirituelle des enfants de Dieu. » Jésus semble d'abord l'avoir refusée; il fait néanmoins ce qu'elle lui demande. Que ne peut donc point obtenir une telle mère à qui son fils accorde tout, lors même qu'il semble qu'il la traite le plus rudement? Et que ne lui donnera-t-il pas quand l'heure sera venue de la glorifier avec lui par toute la terre, puisqu'il avance en sa faveur, comme dit S. Jean Chrysostôme, l'heure qu'il avait résolue? Mais qui n'admira que Jésus n'ait voulu faire son premier miracle qu'à la prière de la sainte Vierge? miracle pour une chose non nécessaire. Quelle grande nécessité qu'il y eût du vin dans ce banquet? Marie le désire, c'est assez. Invoquons la donc avec confiance. Mais écoutons aussi comme elle parle à ceux pour lesquels elle a prié: Faites ce que mon fils vous ordonnera. J'ai prié, j'ai intercédé; mais faites ce qu'il vous dira: c'est à cette condition que vous verrez le miracle et les effets de mes prières. Ainsi, attendons tout de Marie, si nous sommes bien résolus de faire ce que Jésus nous commandera: C'est la loi qu'elle nous prescrit elle-même.

¹ S. Jean, II, 1-11.

La ville de Cana, où le miracle s'accomplit à la demande de Marie, est à une lieue au nord-ouest de Séphoris, à deux au nord de Nazareth. Une grande et belle église fut construite sur le lieu, dès les temps les plus anciens ; ses ruines subsistent ; des colonnes brisées marquent la place où le miracle s'opéra. Les pèlerins du moyen âge parlent d'un couvent, appelé *Architriclinium*, fondé au même lieu. Le moine Antonin trouva encore à Cana deux des urnes miraculeuses : « De Néocésarée, dit-il, nous allâmes à Cana, où le Seigneur assista aux noces, et nous y passâmes la nuit. Cana est à trois milles de Néocésarée. Je remplis d'eau l'une des deux urnes qui y sont restées, et j'en retirai du vin. Je la soulevai pleine sur mon épaule, et j'en offris à l'hôtel. Il y a aussi une source à laquelle nous fîmes nos oblations, pour nous sanctifier. » Néocésarée est l'ancienne Séphoris ¹.

Au VIII^e siècle, S. Willebaud ne trouva plus qu'une de ces urnes. On se servit au saint sacrifice du vin qui y fut puisé, et le pieux pèlerin en communia ainsi que ses compagnons.

Ce miracle insigne inaugura pour Marie une nouvelle carrière. Elle quitta dès lors pour de longs intervalles les modestes et habituelles occupations du paisible domicile de Nazareth où elle venait de passer dix-huit années en compagnie de Jésus et des fils adoptifs que Joseph lui avait légués. — Les amies généreuses qui s'adjoignirent au collège des Disciples ne pouvaient se substituer à la mère de Jésus, et d'ailleurs elles ne communiquaient point avec lui. Quant au Sauveur lui-même, il ne paraît pas s'être occupé un seul instant de soins temporels. On voit dès lors quelle part la Divine Marie dût prendre à l'œuvre de son fils ². Elle était là comme la mère de

¹ V. M. Lecanu, *Hist. de la sainte Vierge*, p. 257.

² Ipse iter faciebat per civitates et castella predicans et evangelizans regnum Dei, et Duodecim cum illo, et mulieres aliquæ..... Maria quæ vocatur Magdalene, et Joanna, uxor Chusæ procuratoris Herodis, et Suzanna, et aliæ multæ, quæ ministrabant ei de facultatibus suis (S. Luc, VIII, 4).

famille, dont les soins et la vigilance pourvoient à toutes choses.

Nous venons de parler du collège apostolique ; c'est Marie elle-même qui présida à sa formation, nous disent les Pères du concile d'Ephèse : « Salut, ô Marie, Mère de Dieu ; c'est par votre entremise que le Seigneur a élu le glorieux collège des Apôtres, » acclamait, à la séance de clôture, S. Cyrille d'Alexandrie, qui présidait par délégation du chef de l'Eglise, et les Pères répondaient : Salut ! Un pareil témoignage, qui sans doute ne figure pas là comme article de foi, mérite cependant une grande attention.

CHAPITRE IX

Marie dans la Synagogue de Nazareth. — Prédication de Jésus.

Dès le début de la prédication du Christ, Marie eut à supporter la plus terrible angoisse, au sein même de sa patrie. Le jour du sabbat, elle se rendit avec Marie de Cléophas à la Synagogue de Nazareth, où son fils devait apparaître comme prédicateur. Un grand concours de peuple s'y était rassemblé pour voir et entendre Jésus. Les Docteurs le regardaient avec un étonnement mêlé d'envie : — *Pourquoi, se disaient-ils, cet homme du peuple se mêle-t-il d'enseigner ?* Cependant, le Président de l'assemblée n'avait osé refuser le Livre des Oracles du Prophète Isaïe. On le présenta à Jésus qui l'ouvrit et tomba sur l'endroit où ces paroles étaient écrites¹ :

— *L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi ; c'est pourquoi il m'a consacré par son onction ; il m'a envoyé pour évangéliser les pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé ; pour annoncer aux captifs leur délivrance et aux aveugles le recouvrement de la vue ; pour affranchir les op-*

¹ S. Luc, 4.

primés ; pour publier l'année de grâce du Seigneur et le jour de sa justice.

Ayant fermé le Livre, il le rendit au ministre et s'assit. Tout le monde, dans la Synagogue, avait les yeux arrêtés sur lui. Mais la plupart, bien qu'ils sentissent déjà que cet oracle le concernait, étaient néanmoins disposés à fermer les yeux à la lumière qui leur était offerte, et ils se scandalisaient d'avance de ce qu'il allait dire et faire : ils attendaient avec une impatience jalouse qu'il s'expliquât. La Vierge, assise avec sa parente dans un lieu éloigné, désirait entendre les paroles du Sauveur. Jésus, avec un air de grandeur bienveillante, commença ainsi :

« *La parole de l'Écriture, que vous venez d'entendre, est maintenant accomplie.* Et poursuivant son discours, il fit sentir à l'assemblée la nécessité d'écouter et de suivre cet envoyé du Très-Haut, si clairement annoncé par Isaïe et par les merveilles qu'il opérât. Comme il savait qu'ils désiraient voir des prodiges semblables à ceux opérés à Capharnaüm, il leur dit que leur incrédulité les en rendait indignes. Comme ils murmuraient au sujet de son humble extraction et condition, il ajouta : *Nul prophète n'est sans honneur que dans son pays.* Mais, comme ils comptaient sur leur qualité d'Israélites, Jésus voulut les désabuser, en leur faisant entendre que Dieu transmettrait leurs privilèges à d'autres peuples qui seraient plus fidèles, et il leur cita pour exemples la veuve de Sarepta et le syrien Naaman, qui méritèrent les grâces de Dieu, de préférence au peuple hébreu.

A ces dernières paroles, les Nazaréens se sentirent profondément blessés dans leur orgueil ; tous ceux de la Synagogue furent remplis de fureur, et proférèrent des cris de mort. *Ils se levèrent en tumulte, dit S. Luc, ils le chassèrent hors de leur ville et le menèrent jusque sur la pointe de la montagne où elle était bâtie, pour le précipiter.* Là, le rocher coupé à pic formait une espèce de précipice.

Au moment de l'orage, les femmes effrayées étaient sorties en foule. Marie de Cléophas avait essayé d'entraîner la sainte Vierge. Mais elle avait voulu rester jusqu'à la fin, pensant pouvoir défendre le Sauveur, lorsque Jacques et Jude s'élançèrent vers Elle, et, l'emmenant de force avec leur mère, ils les conduisirent loin de la Synagogue où le bruit retentissait de plus en plus. La Vierge, arrivée dans la maison de Marie de Cléophas, s'aperçoit que le bruit se passe maintenant au milieu de la ville, et qu'il monte peu à peu vers le sommet escarpé de la colline. Elle ne devine que trop l'intention des Nazaréens ; elle s'arrache aux étreintes de sa parente pour partager le péril de son fils. Elle le voit sur le bord de l'affreux précipice : des Juifs acharnés se jettent sur lui, mille bras s'efforcent de le faire rouler dans l'abîme. A cette vue, ses genoux se dérobent sous elle, un nuage s'étend sur ses yeux, sa voix expire en un gémissement douloureux ; elle tombe brisée sous l'impression de la frayeur. Cependant, l'heure de la mort du Fils de l'homme n'était pas encore arrivée ; il frappe d'aveuglement la foule homicide, passe, plein de calme et de douceur, au milieu de ses ennemis, et vient consoler la Vierge au sein des cruelles alarmes que lui avait causées son dévouement maternel.

Au lieu où Marie succomba sous le poids de sa douleur, les fidèles érigèrent, dès les premiers siècles chrétiens, sous le titre de Notre-Dame-de-l'Effroi, ou Notre-Dame *del tremore*, une belle église, dont il reste encore quelques ruines. « Entre la montagne escarpée où les Juifs avaient formé le dessein de précipiter Jésus-Christ, et la ville de Nazareth, on aperçoit à moitié chemin, dit le P. Gérard, les ruines d'un monastère jadis habité par des religieux, et celles d'une fort belle église, dédiée à la Sainte-Vierge, et bâtie à l'endroit même où, saisie d'effroi, elle n'avait pu aller plus loin. »

Après une pareille résistance à la vérité, voyant que la parole évangélique n'aurait plus d'effet à Nazareth, Jésus permit,

dès le soir même, à un artisan pauvre d'occuper désormais l'atelier qu'il avait sanctifié par sa présence. Puis le lendemain, laissant la maison de ses ancêtres, il quitta pour jamais Nazareth et alla habiter Capharnaüm avec sa mère, ses frères et ses Disciples. Cette ville devint ainsi son principal séjour, le théâtre de ses miracles, le centre de ses missions. C'est pourquoi l'Évangile l'appelle *Sa Ville*. Bientôt Marie de Cléophas et ses enfants, Jacques, Simon, José et Jude, et deux filles, quittèrent également Nazareth et vinrent s'établir avec la sainte Vierge à Capharnaüm, dont ils firent leur résidence habituelle.

Pour suivre Jésus et ses Apôtres, dans sa mission régénératrice, Marie n'était point isolée ; elle était accompagnée de sa parente, déjà mentionnée, — de Salomé, mère de Jacques et de Jean, — de la femme de l'intendant du Tétrarque, — d'une autre Marie, — et de quelques autres Galiléennes opulentes, qui assistaient de leurs biens le Collège Apostolique, et communiquaient, en place des Apôtres, avec les autres femmes. Avec ce cortège, Marie travailla efficacement à l'œuvre de l'Évangile. Elle n'était pas seulement une vierge pure, immaculée, éminemment sainte, elle était également une femme forte, laborieuse, que le Seigneur se plaisait à placer tour à tour dans toutes les situations de la vie, même les plus difficiles, afin de donner aux filles d'Eve un exemple à suivre, un modèle parfait à imiter.

Un jour, des Docteurs de la Loi et des Pharisiens étaient venus de toutes les villes environnantes pour conférer avec Jésus-Christ. La maison de Capharnaüm était pleine ; et Marie, après avoir reçu cette réunion nombreuse, s'était retirée seule sur le toit de sa demeure. Là, elle priait Dieu d'éclairer et de toucher les âmes dures et orgueilleuses de ceux qui s'entretenaient avec son fils. La foule immense, accourue pour écouter le savant entretien des maîtres d'Israël, avait encombré toutes les avenues de la maison. Mais voici qu'elle aperçoit un pauvre

infirmes, porté sur son lit par quelques hommes, faisant inutilement de grands efforts pour pénétrer près du Christ. Elle réfléchit un instant pour chercher ce qu'il faut faire : sa charité l'éclaire ! Le malade verra Jésus, et il sera guéri. A l'instant, elle descend l'escalier extérieur de sa maison, et fait monter ceux qui portaient le malade, et le fait descendre par une large ouverture aux pieds de Jésus, qui, voyant sa foi, lui pardonne ses péchés, et lui accorde une guérison entière¹.

Elle présenta, en diverses occasions, une foule de pauvres malades, et leur obtint une complète guérison, corporelle et spirituelle, avec de grandes consolations.

CHAPITRE X

Marie, devant l'incrédulité de sa nation et celle de sa parenté.

La Sainte Vierge voyait sans cesse s'accomplir l'oracle du prophète Siméon, au sujet du Messie et de sa mère : *Ce sera un signe en butte aux contradictions. Un glaive de douleur transpercera votre âme, ô Marie !*... En effet, si, d'une part, elle était témoin des excellentes dispositions des Israélites en général, qui admiraient sa doctrine, qui le considéraient comme le Rédempteur d'Israël et des nations, — qui voulaient l'élever à la Royauté ; d'autre part, elle remarquait la haine et la jalousie des Docteurs et des Pharisiens, qui cherchaient les moindres occasions de l'accuser, qui lui reprochaient de violer le sabbat, d'être l'ami des pécheurs, d'être pécheur lui-même, d'opérer des miracles par la puissance du démon, etc. Elle se trouvait ainsi dans des craintes perpétuelles : elle était souverainement affligée, et des périls que courait son fils, et de la résistance invincible des Juifs à

¹ Arsénius, serviteur du Christ.

ses salutaires enseignements, et de l'ingratitude qu'ils opposaient à ses bienfaits, et de leur endurcissement et cécité volontaire. Elle demandait avec larmes la conversion de ceux qui calomniaient le Messie.

Mais une douleur très-sensible attristait particulièrement son âme : plusieurs de ses parents, qu'elle aimait avec tendresse, ne croyaient pas en son fils. Ils ne pouvaient s'imaginer comment Celui qu'ils avaient vu grandir sous leurs yeux, dans le silence et le travail, était tout-à-coup devenu un docteur sublime, un homme à miracles, ni comment, surtout, il osait s'opposer seul à tous les Grands de sa nation. Les rumeurs populaires, excitées par les Pharisiens, et qui volaient de bouche en bouche, les avaient pénétrés de crainte ; car ils se disaient que tôt ou tard Jésus serait accablé par ses puissants ennemis, et qu'eux-mêmes, à cause de Lui, seraient persécutés à leur tour. Cette crainte, le souvenir de la simplicité de Jésus, au milieu des travaux de sa vie obscure, leur impuissance à comprendre les paroles et les actions de sa vie publique, leur faisaient penser et dire qu'il n'était point en son bon sens.

Dans cette persuasion, si injurieuse à l'Homme-Dieu, ses parents, ou ses frères, comme dit la sainte Ecriture, résolurent d'aller le saisir, et de le ramener parmi eux, afin de lui faire reprendre les travaux de sa vie passée. Mais comment le décider à les suivre ? Pour faire réussir leur entreprise, ils pensèrent à emmener avec eux Marie, espérant que l'amour filial le déciderait à revenir en son pays. Ils lui proposèrent de les suivre dans le lieu où se trouvait Jésus, parce qu'eux aussi voulaient aller l'écouter. Elle y consentit facilement, heureuse de les voir commencer à croire en Lui ; et dans peu de temps, elle arriva avec eux dans la ville où Jésus enseignait.

La maison où il se trouvait alors, était entourée d'une foule nombreuse ; et la Vierge voulait attendre, pour lui parler, que

la fin du jour eût dispersé ses auditeurs, et qu'il restât seul à peu près avec ses Apôtres. Mais sa famille impatiente, sans attacher d'importance à ses représentations, pria ceux qu'elle pouvait approcher, de faire dire à Jésus que sa mère et ses frères le demandaient.

Aussitôt, une rumeur confuse se fait au sein de la foule, et interrompt le discours du Sauveur ; toutes les têtes se retournent : On veut voir et connaître la famille d'un si grand Prophète. La modestie de la Vierge souffre et gémit de cette attention générale, qui flatte la vanité de ses parents : et se rappelant les noces de Cana, Elle se dit que le Fils de Dieu va les punir de leur hardiesse indiscrete. En effet, de bouche en bouche, leur demande est arrivée jusqu'à Jésus, qui, pour continuer son discours, attend avec douceur la fin de ce mouvement. Mais à peine a-t-on prononcé ces mots : *Votre mère et vos frères sont là qui vous demandent* ; qu'il se retourne vers ses Disciples : — *Qui est ma mère ? et qui sont mes frères ?* leur demande-t-il. Puis se répondant à lui-même : *Ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la pratiquent, voilà, dit-il, ma mère, mes frères et mes sœurs*¹.

Cette parole, répétée avec acclamation, excite l'enthousiasme de la multitude : non, ces liens du sang si chers à tous les hommes, ne sont rien pour l'Envoyé de Dieu auprès de ceux par lesquels il s'unit aux cœurs droits qui font la volonté de son Père ! Ainsi, tous les cœurs qui le veulent avec sincérité, peuvent avoir avec Lui des nœuds plus étroits que les liens formés par la nature. En même temps, les parents du Sauveur sont couverts de confusion. Cette humiliation les irrite ; ils veulent se retirer, et emmener Marie avec eux ; mais elle refuse de les suivre. Elle attendra que Jésus ait terminé l'exercice de son saint ministère, que la foule se soit écoulée, bien sûre qu'alors elle sera assez heureuse pour le voir et l'entre-

¹ S. Marc, III, 31-35.

tenir. Elle le sait, Jésus ne méprise pas les liens de la famille, puisque lui-même les a formés ; mais il ne veut pas que la sienne s'autorise des humiliations de sa vie cachée pour déprécier sa mission divine ; ni qu'elle cherche à faire retomber sur elle-même la gloire de ses miracles et de sa prédication.

La Très-Sainte Vierge attendit donc, derrière la foule, que les ténèbres de la nuit vissent apporter quelque repos au Sauveur. En voyant cette femme si simple et si modeste, qui, les yeux baissés, à demi cachée par son voile, écoutait dans un profond recueillement tout ce qu'elle pouvait saisir des paroles du Sauveur, on se demandait qui elle pouvait être. Mais bientôt, la douce sérénité de ses traits, qui retraçait d'une manière frappante la divine beauté du Sauveur, révélait qu'elle était sa mère. Alors on contemplait Marie avec une profonde admiration, sans oser lui rien dire, car il était clair qu'elle voulait passer inaperçue.

Ce fut alors que Madeleine s'approcha timidement. Marie l'apercevant, lui tendit ses mains maternelles, en lui disant avec affection : « Madeleine, ô ma fille, venez à moi, ne craignez point. » Plusieurs autres femmes pieuses étaient heureuses de la servir et de la vénérer, après avoir servi et adoré l'Homme-Dieu.

Le Sauveur vint aussitôt après sa prédication, dit S. Chrysostôme, rendre à Marie l'honneur qu'un fils doit à sa mère.

Suivant une très-ancienne tradition, Marie assista quelque temps après à la miraculeuse multiplication des cinq pains et des cinq poissons, dans le désert de Tibériade. C'est à Elle que les Apôtres vinrent présenter les douze corbeilles remplies des fragments de pain, restées sur la montagne après que la multitude affamée de cinq mille hommes eut été rassasiée.

Une autre tradition nous montre la mère du Christ accompagnant son fils même dans ses plus longs voyages, et notamment dans ceux qu'il fit aux pays maritimes de Tyr et de

Sidon. Wildebrand d'Oldembourg fait mention d'une église dédiée à Marie dans la ville de Saint-Jean-d'Acre, en souvenir du passage de la Divine Vierge en cette ville. Un jour que les habitants en avaient refusé l'entrée au Sauveur et à ses Disciples, Marie y alla elle-même acheter ce qui était nécessaire pour le repas de la famille apostolique ; et l'église avait été dédiée au lieu où elle s'arrêta.

On le voit, les traditions de l'Orient nous font voir Marie perpétuellement dans la compagnie de Jésus, pour l'aider dans sa mission évangélique. Plusieurs femmes étaient avec Elle, et l'assistaient de leurs richesses, elles formaient la cour de la femme par excellence, comme les apôtres formaient celle de l'Homme-Dieu ; et Marie était l'intermédiaire entre l'une et l'autre.

CHAPITRE XI

Marie assiste à la Passion du Christ.

La haine des Pharisiens et des Princes des Prêtres avait grandi avec la réputation de Jésus ; et en même temps les inquiétudes et les angoisses de Marie. Elle savait qu'ils avaient voulu arrêter son fils, où le lapider dans l'enceinte même du Temple. Il est vrai qu'il avait rompu leurs complots ; mais allait venir le jour où, dépouillé en apparence de sa toute-puissance, il serait livré comme un jouet à la rage de ses persécuteurs.

Les honneurs mêmes qui étaient rendus au Sauveur, réveillaient les frayeurs maternelles de Marie ; car ils excitaient de plus en plus la jalouse fureur des premiers de la nation. La résurrection de Lazare, enseveli depuis quatre jours au sein de la tombe et l'enthousiasme que ce miracle avait produit parmi le peuple, les avaient décidés à résoudre la mort du Sauveur. Elle n'ignorait pas les larmes que l'Homme-Dieu

avait versées sur Jérusalem, ni les annonces qu'il avait faites de sa mort prochaine, ni les noires pensées de Judas Iscarioth, ni la mobilité d'un peuple inconstant qui passe en peu de temps des acclamations d'amour aux cris de mort. Elle était dans une grande anxiété, lorsque Jésus lui révéla pleinement les circonstances principales de sa Passion et lui prédit en particulier tout ce qui devait lui arriver pendant cette heure de la puissance des ténèbres. La Vierge, pénétrée d'une douleur inexprimable, rejoignit néanmoins les saintes femmes avec un grand calme, sans leur faire part d'abord de la prédiction du Sauveur. Par la pensée elle suivit son fils au Cénacle, au lavement des pieds, dans l'institution du sacrement de l'Eucharistie, dans le jardin des Oliviers, où elle le voyait brisé par la tristesse, étendu la face contre terre, pâle, sanglant, défiguré, en proie aux angoisses de la plus terrible agonie. Elle aurait voulu être près de lui pour le consoler et partager ses peines. Mais il ne l'a pas voulu !... mais du moins elle peut se rapprocher de lui. Elle se lève donc, s'enveloppe tout entière dans son manteau, et accompagnée des saintes femmes, notamment de Marie d'Alphée, elle traverse Sion, passe le Cédron et se dirige vers Gethsémani.

Là, près de la clôture du jardin des Oliviers, elle le vit non loin de la grotte, luttant contre le courroux divin, sans consolation ni de la terre ni du ciel ; les trois apôtres les plus chers étaient plongés dans un sommeil d'accablement et de tristesse. A cette vue, elle supplie Dieu le Père ! et le prince des anges vient consoler l'Homme de douleur, qui paraît, dès lors, soulagé dans les angoisses de sa douleur infinie.

Marie retourne au Cénacle avec ses compagnes, parmi lesquelles était Marie Madeleine, qui prenait vivement part à l'affliction de la sainte Vierge. A peine était-elle rentrée, que S. Jean vint les avertir que Jésus était saisi par ses ennemis, et abandonné de tous ses amis.

Le lendemain, après que Jésus eût été traîné de tribunaux

en tribunaux, Marie se fit conduire par S. Jean vers le lieu même de la Passion du Sauveur, afin d'y prendre part à toutes ses douleurs. Au moment où elle arriva, Pilate montrait Jésus au peuple Juif, en disant : *Voilà l'Homme !!!* Il a été flagellé d'une manière horrible, son corps est tout meurtri, sa tête est ensanglantée, son visage est livide, ses membres sont couverts de sang et de blessures. Il a été profondément humilié. Etes-vous satisfaits enfin du châtement immense qu'il a subi ?... — « Non, non, s'écrièrent les Juifs, ce n'est pas assez : il faut qu'il meure de la mort la plus cruelle et la plus honteuse : *ôtez-le ! crucifiez-le ! crucifiez-le !...* » Marie entendait ces cris de la populace, elle voyait cette multitude hideuse de *chiens affamés*, altérés du sang du Juste, empêchant le Gouverneur païen de délivrer Jésus, et criant : *Que son sang retombe sur nous !...* Ce peuple, qui naguère chantait l'*Hosanna* sur le passage du Christ, pousse maintenant contre lui des clameurs féroces, des cris de mort en le conduisant au lieu du supplice. La vierge est là, présente à ce spectacle. La tradition indique encore aujourd'hui la place où cette Mère de douleur parvint à rejoindre Jésus succombant sous le poids de la Croix qu'il porte sur ses épaules, et qu'il doit traîner au sommet du Calvaire. Repoussée par les bourreaux, elle ne put s'approcher de son fils pour lui parler ou pour entendre une parole de sa bouche.

Une femme, nommée Véronique, émue de compassion, voulut par un dernier effort, prouver au Sauveur son dévouement. Malgré les soldats qui la repoussent et l'injurient, elle pénètre jusqu'à Jésus ; en pleurant, elle essuie avec un voile sa Face Divine, dont les traits sont miraculeusement empreints sur le voile. C'est la *Sainte Face*, que l'on montre encore aujourd'hui à Rome.

Cependant, Marie était allée en avant du fatal cortège, sur la voie qui vient de Damas, attendant le passage de son Fils. Là, elle entend le bruit de la foule, le son de la trompette et la

voix du héraut criant le jugement au coin des rues. Tremblante et gémissante, elle voit l'inscription de la Croix, les clous, le marteau et tout le formidable appareil du supplice de Jésus. Elle voit enfin son fils plié sous le fardeau de sa Croix, penchant sur son épaule sa tête couronnée d'épines. Jésus la regarde, et, en passant, lui donne le salut conservé par les anciennes traditions, et mentionné par les saints Pères : *Salve Mater ! Mère, je vous salue !* Puis il succombe sous sa Croix, et Marie, de nouveau séparée de son fils par les soldats, repoussée par les bourreaux, ne put lui témoigner sa compassion que par sa désolation muette. Et la divine Marie succomba à sa douleur. C'est ce lieu de la *Voie Douloureuse*, que consacrèrent les souvenirs du peuple fidèle en y élevant le sanctuaire de Notre-Dame du *Spasme*. Dans cette belle église, bâtie par Constantin, on montrait et on vénère encore aujourd'hui la pierre sur laquelle l'apôtre S. Jean avait aidé la sainte Vierge à se reposer à côté de la voie, pour laisser passer la foule.

Au milieu de cette mer de douleurs, Marie, comme son fils, ne profère aucune plainte. Résignée comme lui, comme lui pleine de miséricorde envers les pécheurs, elle sent dans son cœur, à mesure que grandissent les outrages et les tortures, une charité plus grande, une compassion plus vive pour les hommes que le Christ aime si ardemment et pour lesquels il souffre et meurt dans de tels supplices.

Si les forces de la Vierge défailirent en cette circonstance, son courage héroïque ne tarda pas à les relever. Elle se retrouve quelques instants après, sur le Calvaire ; elle assiste au crucifiement. Elle est témoin des flots de sang qui jaillissent des pieds et des mains du Christ attaché à la croix, des cris et des blasphèmes dont l'air retentit. Elle reste au pied de la Croix pour rendre à son fils les derniers devoirs dans ses souffrances et dans ses humiliations profondes.

*Stabat Mater dolorosa,
Juxta Crucem lacrymosa,
Dum pendebat Filius.*

« Vous vous teniez debout, ô Vierge très-patiente, dit S. Anselme, inondée de vos larmes, abîmée dans un Océan de douleurs, mais calme et résignée. »

« Son cœur maternel était brisé, mais sans abaissement, dit à son tour le savant Benoît XIV ; ses entrailles maternelles cruellement déchirées, mais sans préjudice de la sérénité de l'âme ; chacune des blessures infligées au fils, était ressentie par la Mère, mais supportée avec le calme de l'héroïsme. »

Le lieu où Marie se tenait pendant les terribles apprêts du crucifiement est enfermé dans une petite chapelle, appelée *Notre-Dame-des-Douleurs*, et adossée à l'Eglise du Saint-Sépulcre.

Cependant, le sacrifice s'achève, la terre a tremblé, les ténèbres couvrent la face de l'univers. Du haut de la croix, le Seigneur voyant sa mère et près d'Elle le Disciple qu'il aimait, dit à sa mère ; *Femme, voilà votre fils !* Après, il dit au Disciple : *Voilà votre Mère !* Et, depuis cette heure-là, le Disciple la reçut avec lui.

Les saints Pères ont observé que tous les enfants de l'Eglise étaient ici figurés par S. Jean, et qu'en la personne de cet unique représentant des fidèles et des apôtres, Marie fut alors établie la mère de tous les fidèles. Ainsi, elle est devenue la véritable Eve, la nouvelle mère des vivants, notre mère dans le moment le plus douloureux de sa vie ; elle nous a enfantés spirituellement au pied de la croix. Elle a recouvré Jésus-Christ, mais sans pour cela nous retirer son affection ; elle n'a pas oublié qu'il nous a substitués à sa place et qu'il a voulu qu'elle nous chérît comme d'autres lui-même. En lui montrant en esprit chacun de ses Disciples, Jésus lui a dit : *Voilà votre Fils ! C'est moi qui vous le donne ; ils sont le prix de mon sang, qui est aussi le vôtre. Ils vous coûtent trop cher, pour ne pas vous appartenir ; chérissez-les, comme vous m'avez chéri moi-même.*

Mais prenons aussi pour nous les paroles de Jésus à saint

Jean : « Et vous, mes Disciples, *voilà votre mère* ! Je vous substitue à tous mes droits auprès d'elle ; recourez à son amour dans vos besoins. Si ses entrailles ne vous ont pas portés, son cœur vous enfante en ce moment : Elle vous aime comme ses enfants, comme les enfants de sa douleur. »

Nous avons à bénir Dieu de nous avoir si intimement unis à Marie, que nous pouvons l'appeler véritablement notre mère et que nous sommes réellement les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ, son fils. C'est avec le sang de ce Fils unique, qui lui est commun avec Dieu le Père, qu'elle a coopéré à notre régénération. Elle a droit à notre confiance et à notre affection toute particulière.

Marie ne quitta point Notre-Seigneur, ni lorsqu'il fut élevé sur la croix à midi, ni lorsqu'il fut détaché, à six heures. Elle s'employa avec deux des amis les plus dévoués de son fils, Nicodème et Joseph d'Arimathie, à préparer les moyens d'un ensevelissement immédiat, rendu nécessaire par l'approche du grand Sabbat, qui allait commencer ; car les corps des suppliciés ne devaient point rester à la croix au jour solennel de la Pâque.

Lorsque les Disciples eurent descendu de la croix le corps de Jésus expiré, elle le reçut dans ses bras maternels. Et tandis qu'on disposait les parfums destinés à l'embaumer, elle soutint sur ses genoux les épaules de son fils, et sur son sein la tête de la grande Victime, qui venait d'être immolée pour les péchés du monde. Quel spectacle pour une tendre mère de contempler les restes inanimés de son divin Fils expiré ! Que de larmes elle répand, au contact de ces membres froids, roidis par la mort ! Que de plaintes elle exhale, cette divine Mère des douleurs !

La tradition a marqué la place où se trouvait alors la sainte Vierge ; celle où elle voit l'entrée du tombeau, et celle où elle attendit l'heure de la Résurrection. La piété des fidèles a conservé la *Pierre de l'Onction*, sur laquelle le corps sacré fut em-

baumé. Un empereur de Constantinople la fit enchâsser d'or et recouvrir d'une table de marbre qui la protége contre les dégradations d'une piété indiscrète. Plus tard, cette pierre fut surmontée d'une petite chapelle dédiée à Marie.

CHAPITRE XII.

Marie, à la Résurrection du Messie.

Lorsque les Disciples demeuraient scandalisés de la mort ignominieuse de Jésus, de son ensevelissement et de sa sépulture, les saintes femmes, à la tête desquelles était toujours la sainte Vierge, se montraient animées d'une plus grande foi et d'un plus grand dévouement. Marie, se fondant sur ses paroles de son fils : *je ressusciterai le troisième jour*, était remplie d'une espérance certaine ; elle agissait en cette circonstance, non-seulement avec le cœur d'une mère, mais encore avec l'intelligence et la science d'une prophétesse, et avec l'héroïsme d'une martyre, pleine de sagesse et d'intrépidité. Aux abords du tombeau, elle attend sûrement Celui qui a promis de revenir à la lumière et à la vie au bout de trois jours. A son exemple, les saintes femmes ne se laissent intimider par aucune puissance, ni arrêter par aucun obstacle. Après avoir passé le sabbat dans les larmes et dans la prière, elles se hâtent de se procurer quantité de parfums précieux ; elles sortent la nuit des murs de Jérusalem et se dirigent vers le rocher dans lequel est taillé le sépulcre. Elles ne s'inquiètent que d'une chose : c'est de savoir *qui leur ôtera la grande pierre du sépulcre ?*

Déjà la nuit avait replié ses voiles, et le soleil s'était levé plein de majesté. Un bien-être mystérieux pénétrait les saintes femmes : elles s'étonnaient de ne plus ressentir de tristesse, et d'entendre comme les suaves chants du cantique des cantiques.

Arrivées au Tombeau, elles voient la grande pierre rejetée au loin; elles sont saisies de frayeur à la vue d'un beau jeune homme vêtu d'une robe blanche, et dont le visage étincelait comme l'éclair; assis au côté droit, il leur dit :

— « Filles de Jérusalem, ne craignez point : Celui que vous cherchez est ressuscité ! Jésus de Nazareth, qui a été crucifié, n'est point ici : voici le lieu où on l'avait mis ; mais allez dire à ses Disciples et à Pierre, qu'il s'en va devant eux en Galilée, et c'est là que vous le verrez, selon sa promesse.

L'Ange dit et remonta vers les cieux, laissant désormais à la garde des nations ce saint Sépulcre, souvenir de la Rédemption universelle. Depuis cette heure solennelle, les générations ont succédé aux générations, les empires aux empires, les siècles aux siècles, et le Tombeau de Jésus-Christ est toujours là, attendant la glorification dernière et éternelle.

Cependant, la mère de Jésus était restée à sa demeure, dans l'attente de l'accomplissement des promesses du Sauveur. Pendant le pèlerinage des Saintes Femmes, elle priait son fils avec ardeur :

— « O vous, qui êtes mon bonheur et ma gloire, ne différez pas votre retour à la vie ; mon âme n'aura de repos que quand j'aurai contemplé de nouveau votre face. Vous avez dit : *Je ressusciterai le troisième jour*. Nous y sommes arrivés. Relevez-vous du Tombeau ! que la joie de votre Résurrection me console des douleurs de votre mort. Venez au plus tôt, ô Jésus, mon espérance, mon fils ! »

Pendant que la Vierge répandait ses larmes avec cette prière, soudain le Seigneur Jésus, environné d'un manteau plus blanc que la neige, le visage sercin, plein de beauté et de splendeur, se tint à ses côtés et lui dit :

— Je vous salue, Sainte Mère !

— Est-ce vous, mon Fils, s'écria la divine Marie ? et se jetant à ses pieds, elle l'adorait.

— C'est moi, ma mère ; je suis ressuscité, et me voici encore avec vous. — En disant ces mots, Jésus la releva. Marie, versant alors des larmes de joie, se précipita dans ses bras, et embrassa son visage radieux.

Son fils n'empêcha point l'effusion de sa tendresse maternelle. Lorsqu'ils furent assis, la Vierge considéra attentivement les vestiges de ses plaies ; elle les touchait comme pour s'assurer qu'elles n'étaient plus douloureuses. Jésus, répondant à ce sentiment de touchante sollicitude, lui dit :

— Excellente Mère, la douleur s'est éloignée de moi ; j'ai vaincu la mort et ses angoisses ; je suis désormais à l'abri de leur atteinte.

— Béni soit votre Père céleste, s'écria Marie ; il vous a rendu à mon amour. Que son nom soit glorifié dans tous les siècles !

Alors le Sauveur apprit à sa Très-Sainte Mère sa Descente aux Limbes, la délivrance des âmes des Justes. Il lui dit qu'il serait encore sur la terre durant quarante jours, pour se manifester à ses Apôtres et leur démontrer sa Résurrection ; qu'ensuite il remonterait au ciel.

Le lieu où Marie s'entretint avec son Fils est renfermé dans une chapelle, qui se nomme la *Chapelle de l'Apparition*. Celui où il apparut à Madeleine est à peu de distance et s'appelle : *Noli me tangere*, de la parole même adressée par Jésus à cette sainte amie. Celui-ci est à douze pas du Saint-Sépulcre, vers le nord, le premier est plus éloigné.

Que ce soit à sa Très-Sainte Mère, la première, que Notre-Seigneur apparut après sa Résurrection, c'est une tradition fondée, non-seulement sur les convenances, qui sont déjà toutefois assez puissantes, mais encore sur les témoignages des SS. Pères ¹ et de plusieurs Révélations approuvées dans l'E-

¹ Voir S. Ambroise ; le poète Sédulius ; les historiens arabes, Ismaël, fils d'Ali, etc. ; Euthym., *in c. 17 Matth.* ; Georg. Nicomed., *de Assist.*, *S. M. ad sepulc.* ; Nicéph., 1, 32 ; Christus Patiens ; Greg. d'Antioche,

glise. Ces traditions ont été depuis consacrées par des processions et des cérémonies commémoratives, établies sur les lieux mêmes dès les premiers temps du Christianisme, comme nous l'apprend S. Cyrille, patriarche de Jérusalem ¹.

Cependant, les pieuses Galiléennes étaient sorties du Sépulcre, pleines d'étonnement et de joie, pour aller annoncer aux Disciples la Résurrection du Sauveur ; elles descendent en toute hâte vers Jérusalem ; mais déjà la nouvelle de ce miraculeux événement y est répandue. Pilate est averti : les gardes des Princes des Prêtres et des Pharisiens ont été témoins de la gloire du Christ, et c'est en vain qu'on essaie d'acheter leur silence et de dissimuler le prodige qu'ils ont vu. Les Disciples seuls sont plus lents à croire ; ils refusent d'ajouter foi à la Résurrection du Seigneur. Les paroles des saintes femmes sont impuissantes à les convaincre, et sont traitées de paroles de délire. Ils ne croiront que quand ils auront vu Jésus ; l'un d'eux ne sera satisfait qu'après avoir touché ses mains, ses pieds et son côté transpercés. — Ces vœux ne tarderont pas à être accomplis ; Jésus paraîtra devant eux, et ils s'écrieront transportés de joie et d'admiration : *Notre Seigneur et notre Dieu !*

Ce fut peu après l'entretien du Christ ressuscité, avec sa Sainte Mère, que Madeleine et les saintes femmes arrivèrent et rejoignirent Marie, lui racontant ce qu'elles avaient vu et entendu.

Pendant les quarante jours qui s'écoulèrent depuis la première Pâque de la Loi nouvelle, jusqu'à l'Ascension du Sauveur, Jésus revint souvent visiter sa Mère et les Saintes femmes qui habitaient avec elle. Selon S. Bonaventure, plu-

Eudox., *hemerocent.*, S. Anselm., *de Excell. Virg.*; Rupert, *de div. Ofic.* 7, 25 ; S. Bonav., *de Vita J. C.*; Spond., *ad an.* 54 ; M. Lecanu, *Hist. de la sainte Vierge*, p. 275 ; Dom Gueranger, *Dissert.*; M. Guérin, *Mémorial cath.*, etc.

¹ S. Cyr., *catech.* 12.

sieurs des Justes de l'Ancien Testament et des Patriarches, ressuscités avec lui et par lui, et particulièrement Abraham et David, à qui les promesses de la Rédemption avaient été faites plus solennellement, l'accompagnaient alors. Ils venaient visiter l'heureuse fille, sortie de leur race, qui avait trouvé grâce aux yeux du Seigneur, et qu'un Dieu avait daigné choisir pour sa Mère. Avec quelle joie ils la considéraient vivant humblement sur la terre, Elle qu'un trône de gloire au-dessus de toutes les hiérarchies attendait dans les cieux !

CHAPITRE XIII.

Marie, à l'Ascension et à la Pentecôte.

Enfin, le jour de la triomphante Ascension du Fils de Dieu était arrivé. Jésus voulut encore distribuer une dernière fois à ses Apôtres le Pain mystérieux de l'Eucharistie. Il apparut tout à coup dans le Cénacle, au milieu de leur assemblée, et, ayant pris place parmi eux, il bénit le pain, le rompit et le partagea entre eux. Marie le reçut pareillement, et, sachant que Jésus se préparait à retourner auprès de son Père céleste, elle lui témoigna le désir qu'elle avait de le suivre. Le Sauveur lui dit, *qu'elle n'eût point à s'affliger de son départ, qu'il était nécessaire qu'il retournât à son Père ; que, pour elle, il était utile qu'elle demeurât encore quelque temps en ce monde pour confirmer les Disciples dans la foi, pour les consoler et les protéger.*

Jésus dit aussi aux Disciples et aux saintes femmes qui craignaient de se voir abandonnés pour toujours :

— « Non, je ne vous laisserai point orphelins. Je m'en vais et je reviens à vous, pour demeurer perpétuellement avec vous. »

Puis, il leur ordonna d'aller l'attendre sur la montagne des Oliviers.

La vierge Marie et les saintes femmes s'y rendirent les premières. Quand elles furent montées, elles prièrent avec ferveur. Différents groupes de Disciples se formèrent sur plusieurs points de la montagne ; les Apôtres s'approchèrent et saluèrent Marie. Au même instant, Jésus parut au milieu d'eux ; il leur promit de nouveau la force et la consolation d'En-Haut, avec les lumières et les dons du Saint-Esprit.

Pendant qu'il leur parlait, le Christ commençait à s'élever par sa toute-puissance vers les Cieux ; son visage était resplendissant de lumière, sa tête couronnée d'un diadème de gloire. Sa main droite bénissait le monde et ses Apôtres prosternés. Ils le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'une nuée le dérobat à leurs regards. La sainte Vierge restait debout, les yeux fixés au ciel. Comme les Disciples continuaient à regarder, des Anges, vêtus de blanc, se présentèrent à eux et leur dirent :

— « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous ainsi
« à regarder en haut ? Ce Jésus, que vous avez vu monter au
« ciel en descendra un jour de la même manière que vous
« l'avez vu monter. »

Ils dirent et disparurent aussitôt.

Quelle fut la joie de Marie, lorsqu'elle vit Jésus monter au ciel, pour y commencer ce règne bienheureux qui n'aura point de fin. Depuis ce jour, son cœur était tout entier dans les cieux, pressé du désir d'être réunie à son fils.

Après avoir baisé les vestiges des pieds du Sauveur, restés imprimés sur la pierre où il s'était arrêté, les Apôtres, les Disciples et les saintes femmes reprirent le chemin de la ville et se renfermèrent dans le Cénacle, afin d'y attendre l'effet des promesses de Jésus-Christ. Cette sainte assemblée était présidée par Marie ; elle se livrait avec ferveur à l'exercice de la méditation et de la prière, appelant l'Esprit divin qui devait par eux régénérer le monde. Marie elle-même, qui, plus

qu'aucun des Apôtres, devait contribuer à l'établissement de l'Eglise, se prépara tout spécialement à la nouvelle réception des grâces célestes pour accomplir le ministère que lui avait confié son fils, en la déclarant le centre, la force et la protection de son Eglise. L'exemple de sa piété vive et ardente était comme un baume divin répandu dans l'assemblée. Tous la vénéraient profondément et souhaitaient être bénis par Elle.

Enfin, le jour tant désiré arriva. Le Ciel s'ouvrit, un vent impétueux annonça la venue de ce Dieu qui allait renouveler la face de la terre. Il descendit en langues de feu sur chacun des Disciples assemblés, il les embrâsa des flammes de l'amour divin et les changea en des hommes nouveaux. Quelle fut l'abondance des grâces que reçut Marie en ce jour solennel de la Pentecôte ! mais, en même temps, quelle fut sa joie en contemplant les admirables effets du Saint-Esprit dans tous ces cœurs si bien préparés.

Dès lors, et dans le but de remplir sa grande mission, Marie étendit son amour maternel sur toute l'Eglise naissante; elle suivait les Apôtres, ses enfants adoptifs, dans leurs courses apostoliques, elle encourageait leurs travaux, elle fortifiait, par ses prières, le courage des martyrs, elle sollicitait auprès de son fils la persévérance des néophytes qui embrassaient l'Evangile.

Les Apôtres commencent à prêcher hautement la divinité de Jésus au peuple qui l'a crucifié. Pierre, le premier, jette le filet de l'Evangile sur la multitude de Jérusalem, et trois mille hommes sont baptisés au nom de Jésus-Christ. Les autres Disciples le suivent dans cette pêche miraculeuse.

Suivant une respectable tradition, avant de se partager le monde, les Apôtres se réunirent près de la divine Vierge, dont la présence leur rappelait celle du Seigneur. Ce fut là qu'ils décidèrent de résumer, dans un symbole commun, toutes les vérités principales dont ils étaient chargés de porter la bonne

nouvelle aux quatre coins de l'univers. Comme reine du Collège apostolique (*Regina Apostolorum*), Marie consacra par son adhésion l'expression simple et précise de la foi des chrétiens. Ce symbole, dont chacun des Apôtres, suivant la tradition, formula un article, est devenu la pierre contre laquelle toutes les erreurs se sont brisées. Présidant l'assemblée solennelle qui le composa, Marie commençait à mériter l'éloge que l'Eglise lui a décerné comme à celle qui a porté le coup mortel à toutes les hérésies.

Un docte écrivain catholique dit à ce sujet :

— « Depuis le jour où le Saint-Esprit descendit sur Marie au Cénacle, afin qu'elle commençât à exercer sur l'Eglise militante son pouvoir de Reine, jusqu'aux dernières heures de la durée de ce monde, qui pourrait énumérer toutes les occasions dans lesquelles Elle a signalé et signalera son action protectrice sur l'héritage de son Fils. Les hérésies se sont levées tour à tour pleines de rage, appuyées sur le bras des puissants de la terre ; il semblait qu'elles allaient dévorer la race des fidèles ; tour à tour elles sont tombées les unes sur les autres, atteintes d'un coup mortel, et la sainte Eglise nous révèle que c'est le bras de Marie qui, chaque fois, a frappé ce coup. *Gaude, Maria Virgo ; cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo*¹.

Après que les Apôtres se furent distribués les provinces qu'ils devaient évangéliser, et qu'ils furent partis chacun dans les contrées qui leur avaient été assignées, Marie suivait par sa sollicitude les progrès de l'Evangile. Elle se plaisait à voir et à seconder de toutes ses forces l'extension du royaume spirituel de son fils.

Les nouveaux disciples que les Apôtres conquéraient à l'Evangile venaient la saluer comme leur reine. Elle était comme l'Evangile vivant de l'Eglise naissante. Le disciple S. Luc

¹ Dom Guéranger, *Année liturgiq. t. 2, p. 655.*

s'attacha plus particulièrement à Elle. Il écrivit son Evangile près de Marie, et l'antiquité rapporte qu'il tenait de sa bouche les détails plus étendus qu'il nous a laissés sur la naissance du Sauveur.

Tous les chrétiens voulaient voir sur la terre Celle que Jésus en avait établie la souveraine. Marie était la mère des chrétientés nouvelles. On se redisait avec empressement et bonheur les prodiges de sa vie, son angélique sainteté, la miséricordieuse bonté avec laquelle elle aimait à consoler toutes les douleurs. Son nom, son souvenir, allaient jusqu'aux extrémités du monde, avec les Apôtres; elle bénissait les peuples qu'ils arrachaient aux autels des idoles pour les amener au culte du Dieu vivant.

QUATRIÈME ÉPOQUE

MARIE, APRÈS L'ASCENSION DE JÉSUS-CHRIST.

CHAPITRE PREMIER

Marie fixe son habitation à Sion. — Nombreuses visites qu'elle reçoit. — Fontaine qui porte son nom. — Ses pèlerinages. — Elle assiste au martyre de S. Etienne. — Elle part pour Ephèse. — Elle va au secours de S. Jacques-le-Majeur, en Espagne. — Cet Apôtre passe par l'Asie, afin de visiter S. Jean, son frère, et de remercier la Mère du Christ.

Suivant les traditions les plus antiques, les plus constantes et les plus universelles, Marie habitait la Maison du Cénacle, située sur la montagne de Sion, où avait été célébrée la première Cène, où était descendu le Saint-Esprit avec un éclat solennel au jour de la Pentecôte. Cette célèbre maison, si chère aux Apôtres et aux premiers fidèles, à raison des grands mystères qui s'y étaient accomplis, leur devint plus chère encore par la présence de la mère du Messie. C'est là que l'apôtre S. Jean, obéissant à la dernière volonté du Seigneur, reçut Marie en qualité de mère, contractant ainsi l'honorable devoir de la respecter, de la protéger et de l'aimer comme un fils.

Cette sainte demeure est le premier temple chrétien de l'univers ; là, les Apôtres se rassemblaient pour la prière, la délibération et les fonctions d'ordre qu'ils avaient à remplir.

Marie devint ainsi, à la place de son fils, le centre du ralliement des nouveaux fidèles. Ceux-ci, remplis de ferveur

pour la foi de Jésus remonté aux cieux, étaient, en même temps, pleins de respect, de vénération et d'amour pour la mère de Jésus, compagne de ses travaux dans l'œuvre de la Rédemption, là, présente au milieu d'eux, témoignage vivant de l'Évangile qui leur était annoncé, dépositaire des secrets les plus intimes de ce même Évangile.

Le mont de Sion, où était l'habitation de Marie, s'élève brusquement au-dessus de la vallée d'Hinnon et domine Jérusalem, dont il est séparé par la vallée de Tyropœon, jadis beaucoup plus profonde. Le Cénacle en occupait le point le plus avancé vers le midi.

Ce saint édifice, la maison de Marie et celle de l'Évangéliste S. Jean qui lui étaient contiguës, durent être des premiers relevés de leurs ruines au moment où la paix fut rendue à l'Église par Constantin. Au septième siècle, suivant les témoignages de S. André de Crète et de S. Arculphe, ils étaient en état de conservation et formaient l'ensemble d'une belle Église, environnée d'un très-nombreux monastère. Les souvenirs des réunions apostoliques, du séjour et de la mort de Marie, de la dernière Cène et de la descente du Saint-Esprit en étaient inséparables. Au treizième siècle, la maison de la Vierge était séparée du reste des édifices, environnée d'une belle grille en fer, et convertie en une chapelle dont la voûte reposait sur deux gros piliers de maçonnerie. Ces piliers et cette voûte existent encore aujourd'hui, portant le style de leur époque.

A peu de distance subsiste un autre monument de la Vierge, que les Musulmans eux-mêmes ont en grande vénération et auprès duquel ils vont accomplir leurs dévotions : c'est la *fontaine de Marie*, ainsi nommée dès les temps les plus anciens. C'est une source profonde, recouverte d'une voûte sombre et au niveau de laquelle on descend par deux rampes, l'une de dix-huit, l'autre de quatorze degrés ; l'eau s'échappe de son bassin par des canaux souterrains, et va former, de l'autre

côté de l'ados du mont Moriah, environ à trente-cinq mètres de distance, dans la vallée de Tyropœon, la *fontaine de Siloë*, qui sort à fleur de terre, et s'écoule dans le lit du Cédron.

Suivant le récit traditionnel, les plus chers délassements de la Vierge, en attendant le jour où il plairait à son fils de la rappeler à Lui, consistaient à accomplir de pieux et commémoratifs pèlerinages aux lieux où s'étaient consommés les mystères auxquels elle avait pris une si grande part, savoir : Bethléem et le jardin des Oliviers, la montagne du Calvaire, les Stations de la Voie douloureuse, de la Flagellation, de la Prison de Jésus, du Crucifiement, du Saint-Sépulcre, la montagne de l'Ascension et au bas le jardin de Gethsémani, où l'on voit encore huit oliviers très-antiques, lesquels, selon l'opinion générale des Mahométans, aussi bien que des chrétiens, ont été témoins des mystères de la Rédemption. Arrosés des larmes de Jésus, honorés des visites de Marie, et devenus, dès lors, les objets d'un culte constant pour les Chrétiens de toutes les communions et pour les Musulmans eux-mêmes, ils sont entretenus avec un soin merveilleux dans un pays où il n'y a de souci ni de vigilance pour rien. Les naturalistes les premiers les considèrent avec admiration et sont obligés de convenir du nombre prodigieux de leurs années ¹. Le tronc présente une circonférence de vingt-cinq pieds, les branches ont été plus d'une fois rajeunies ; celles qui, par suite de vétusté, se détachèrent, ont été remplacées par de jeunes pousses sorties de la même tige.

Suivant la tradition de Jérusalem, Marie revenait un jour de son pèlerinage accoutumé au mont des Oliviers, lorsque les Juifs lapidaient le diacre S. Etienne. Car la persécution commença pour l'Eglise chrétienne peu après les jours de la Pentecôte ; S. Pierre et S. Jean avaient été enfermés dans les ca-

¹ V. M. l'abbé Lccanu, *Hist. de la sainte Vierge*, p. 278-9. Deshayes, *Voyage* ; H. Cornil, *Souvenirs d'Orient*.

chots dès le commencement de leur prédication, à cause de la guérison du paralytique. A dater de cette époque, elle ne cessa presque pas. Marie fut témoin du combat du premier des martyrs. Elle resta placée à une faible distance, de l'autre côté du torrent de Cédron. Elle aida S. Etienne par sa fervente prière. L'on montre au penchant de la montagne le rocher peu élevé sur lequel elle demeura en prière. Cette pierre est en grande vénération ; de temps immémorial les pèlerins ont coutume d'en détacher des fragments, et au seizième siècle on y voyait encore les restes d'une antique chapelle dont la date était inconnue, quoique l'on sut parfaitement qu'elle était dédiée à la sainte Vierge ¹.

Mais cette première effusion du sang chrétien devait être suivie d'une violente persécution à Jérusalem. Les fidèles, nous dit S. Luc, c. 8, se dispersèrent dans toute la Judée et dans la Samarie, à l'exception des Apôtres. Marie conserva donc encore autour d'elle sa famille d'élection, et elle demeura dans le Cénacle, à Jérusalem, mais elle en sortit avant que la terrible persécution éclatât contre les Chrétiens, l'an 44 de Jésus-Christ. Ce fut alors que le roi Hérode-Agrippa fit mourir par le glaive S. Jacques-le-Majeur et fit jeter S. Pierre dans la prison de la forteresse. Délivré la nuit par l'Ange, le Prince des Apôtres se rendit en la maison de Jean-Marc, où il trouva l'Eglise réunie et priant pour lui. Or cette maison de Jean-Marc est, selon toute apparence, la même que celle du Cénacle et, par conséquent, de la divine Vierge. On rapporte que l'apôtre S. Jean vendit ses propriétés de Galilée pour acheter la maison du Cénacle ou du moins une portion des bâtimens composant cette importante résidence. C'est pourquoi il a été dit avec exactitude que le fils adoptif de Marie avait reçu chez lui, *in propria*, sa mère adoptive ².

¹ Voir *Ibid.*, et Lorin, in *Act.* 7, 58.

² *Accipit eam Discipulus in sua.* S. Jean, 19, 26.

Pierre et les autres Apôtres quittèrent donc Jérusalem devant le feu de la persécution. S. Jean l'apôtre, à qui Jésus avait confié le soin spécial de sa mère, avait déjà emmené Marie à Ephèse, centre de ses prédications parmi les Gentils. Ils s'étaient liés au pied de la Croix par des chaînes sacrées que la mort seule parvint à rompre, et qui se sont renouées dans les cieux.

Les diverses circonstances du séjour de Marie dans la grande ville d'Ephèse et dans les autres cités de l'Asie-Mineure, ne nous ont pas été transmises par les écrivains des temps apostoliques ; cette disette de documents historiques s'explique aisément par les préoccupations de l'époque. Après la résurrection du Christ, les Apôtres, uniquement occupés de la propagation de la foi, mirent au rang des choses secondaires tout ce qui ne rentrait pas, d'une manière directe et saillante, dans cet absorbant ministère. Pleins de leur haute mission, tout entiers au salut des âmes, ils s'oublièrent eux-mêmes si profondément, qu'à peine nous ont-ils laissé un petit nombre de documents incomplets sur les travaux évangéliques qui changèrent la face du globe. Que la mère de Jésus ait partagé le sort des Apôtres, cela se conçoit ; les dernières années de sa vie s'étant écoulées loin de Jérusalem, dans une contrée étrangère, où son séjour ne fut signalé par aucun fait extérieur marquant, n'offrent qu'une surface qui n'a pas laissé d'empreinte durable dans la mémoire fugitive des hommes. Toutefois, l'état florissant de l'Eglise d'Ephèse et les éloges que S. Paul donne à sa piété, indiquent suffisamment les soins fructueux de la Vierge et les bénédictions divines qui la suivaient partout où elle se trouvait. La rose de Jessé laissa un peu de son parfum dans l'air, et ce vestige, si léger qu'il soit, est une révélation précieuse de son passage.

On rapporte que des vierges, que des femmes et des matrones d'Ephèse venaient la visiter, la saluer et entendre de sa

bouche des paroles d'encouragement et de consolation. Un certain nombre même se mirent sous sa direction et se réunirent autour d'elle, afin de vivre d'une manière plus conforme à la sainteté évangélique. D'autres venaient apprendre auprès de la Mère du Sauveur différents points de la doctrine chrétienne, et s'en retournaient remplies de lumière et d'espérance.

Ce fut encore durant le séjour d'Ephèse que l'apôtre S. Jean s'entretint avec Marie des grands travaux, presque infructueux, qu'accomplissait alors même en Espagne son frère Jacques-le-Majeur avec ses compagnons. Touchée de ce récit, la Vierge divine résolut d'aider les efforts laborieux de l'Apôtre de l'Ibérie. En même temps, usant du pouvoir que Dieu lui avait remis entre les mains, elle se transporta d'Ephèse en Espagne et, se plaçant au-dessus de la colonne célèbre qui domine les bords de la rivière où priait avec ardeur l'apôtre S. Jacques, elle se manifesta à lui au sein d'une vive splendeur, lui adressa des paroles de consolation, *lui promit son secours et sa protection particulière pour lui et pour le peuple qu'il évangélisait ; et, lui révélant l'avenir, elle lui fit connaître que la noble nation espagnole serait un jour profondément et constamment chrétienne ; qu'à son tour elle porterait la foi aux extrémités de la terre, et qu'au sein de sa gloire et de sa prospérité elle professerait une souveraine vénération pour son premier Apôtre.* Elle dit, et elle retourna incontinent à Ephèse, laissant le frère du Disciple bien-aimé, plein d'espérance, de joie et de force.

La prédiction de Marie ne tarda pas à se réaliser. S. Jacques et ses sept compagnons propagèrent, en peu de temps, le règne du Christ dans les Espagnes ; de sorte que cet Apôtre, voyant sa mission achevée, et voulant retourner à Jérusalem, passa par l'Asie-Mineure, afin de visiter son frère Jean l'Evangéliste, et surtout de remercier la sainte Vierge du secours favorable qu'elle lui avait accordé et du succès qu'elle lui avait

fait obtenir au milieu d'une nation au courage indomptable.

S. Jean fut réjoui de revoir son frère. Celui-ci alla immédiatement se prosterner aux pieds de la sainte Vierge en la remerciant avec larmes et avec bonheur des faveurs inestimables qu'il en avait reçues pour son ministère apostolique. La divine Marie le releva de terre, en l'avertissant qu'il était prêtre, qu'elle n'était qu'une servante. L'apôtre S. Jacques resta quelques jours avec la sainte Vierge et son frère S. Jean, et leur raconta tout ce qu'il avait fait en Espagne. Au moment de son départ, la Mère du Christ lui dit : que *les derniers jours de sa vie étaient arrivés ; qu'après avoir rendu témoignage à Jésus-Christ par sa prédication, il allait lui rendre gloire par son martyre, mais qu'elle continuerait de l'assister dans cet acte suprême de son amour pour Dieu.* S. Jacques partit, fortifié par ses paroles de vie éternelle, et brûlant du désir de verser son sang pour le Fils de Dieu, qui le premier avait sacrifié sa vie pour lui.

Peu de temps après, S. Jacques, après avoir fortement combattu Hermogènes et Philète, les deux coryphées de l'impiété Juive, et après avoir opéré quantité d'œuvres miraculeuses, reçut la couronne du martyre, dans la persécution d'Hérode-Agrippa, comme nous l'avons dit ailleurs. Marie, selon sa promesse, l'assista dans ce triomphe.

Pendant, lorsque le tyran Hérode eut, quelques jours après, reçu le châtiment surnaturel et horrible que méritaient ses crimes, et qu'il eut par sa triste fin apporté un ralentissement à la persécution, la Vierge de Nazareth souhaita revoir le pays de la Palestine et les fidèles de Jérusalem. Elle quitta donc la terre d'Asie, qu'elle avait fait fructifier abondamment, en coopérant à la Grâce divine, et en se servant du ministère de l'évangéliste S. Jean. Elle y laissait l'exemple de ses héroïques vertus, les bienfaits de guérisons spirituelles et corporelles, qu'Elle avait répandus dans les villes circonvoisines.

Elle y avait surtout triomphé de l'empire et de la puissance de Satan ; elle l'avait expulsé de ces lieux ; il était irrité contre Elle et contre tous ceux qui gardent les commandements de Dieu ; il leur faisait une guerre opiniâtre. Elle seule était formidable comme toute une armée rangée en bataille, et luttait avec un immense avantage contre toutes les forces de l'enfer. Ce qui lui causait la plus grande douleur, c'était de voir que Satan, l'impie par excellence, était adoré comme un Dieu et en place de Dieu par ces nations idolâtres. Elle, la nouvelle Eve, la Femme par excellence, voulut donc accomplir de son côté ce que Dieu avait prédit d'Elle, au milieu de l'Eden : *Ipsa conteret caput tuum*. Elle brisa, en effet, la tête du dragon infernal, et ruina son empire idolâtrique dans ces riantes et riches contrées de l'Asie Mineure. S. Jean, son fils adoptif et son historien spécial, nous a signalé ce grand fait, au XII^e chapitre de son Apocalypse. La Vierge désirait vivement l'exaltation du Saint nom de Dieu, de la sainte Epouse de Jésus-Christ, la conversion des Gentils à la vérité Evangélique. Ce fut pour ces fins, de même que pour l'abaissement de tous les ennemis de Dieu, qu'elle déploya avec zèle le pouvoir divin qui lui avait été confié, et qu'elle opéra des prodiges sans nombre, sans se montrer elle-même d'une manière ostensible et publique. Son humilité héroïque obtint les plus éclatantes victoires.

CHAPITRE II

Retour de Marie à Jérusalem.

Au moment de quitter Ephèse, et de s'embarquer pour la Palestine, la sainte Vierge convoqua toutes les vierges, ses Disciples, qui se trouvaient dans la grande cité, et leur annonça son départ. Elle les exhorta à la persévérance dans la foi, dans l'humilité, la pureté et dans les exercices des saintes

vertus recommandées par l'Évangile. Elle les assura de son amour et de sa protection auprès de son Fils, leur Époux Céleste. Elle établit pour supérieure parmi elles, la plus ancienne Vierge d'Ephèse, celle qui s'était convertie la première du culte de Diane au culte du vrai Dieu. Elles vécurent ensuite dans la retraite, comme dans une maison conventuelle. La Vierge prit également congé des femmes chrétiennes de la ville, puis s'embarqua sur les flots de la mer, avec la suivante qui l'accompagnait, et avec l'apôtre S. Jean.

Un pieux auteur rapporte que Celle que les siècles devaient appeler *l'Étoile de la mer*, eut à apaiser, pendant la traversée, une horrible tempête, soulevée contre Elle par les Esprits de malice. Arrivée à Jérusalem, elle voulut, suivant son ancienne coutume, visiter les Saints Lieux. Tous les Disciples de Jérusalem et de la Judée vinrent avec une joie extrême, pour saluer et vénérer dans Sion, la sainte Mère de Jésus-Christ. Son fils, dans une apparition au mont des Oliviers, l'avait déifiée, environnée de splendeur ; il l'avait élevée au-dessus de l'être terrestre, et comme transformée par la vertu de sa propre gloire ¹. Ce fut dans ces circonstances heureuses, qu'Elle reçut une visite spéciale, qui lui fut extrêmement agréable. S. Denis, que la sublime et touchante éloquence de S. Paul avait enlevé à l'Aréopage d'Athènes, vint à Jérusalem pour voir aussi la Très-Sainte Vierge. Il en fut émerveillé. L'antiquité chrétienne produit une lettre de lui, dans laquelle il rend compte de cette entrevue au saint Apôtre qui l'avait converti. Voici cette précieuse Épître :

— « Denys, serviteur de Jésus-Christ, retenu dans les liens, à Paul, son maître d'élection céleste, salut ! »

« Je confesse devant Dieu, que le spectacle que j'ai vu, non
« pas seulement des yeux de l'esprit, mais des yeux du corps,
« quand il m'a été donné, par la miséricorde de Dieu et la

¹ *Vie de la sainte Vierge*, par Marie d'Agréda, p. 232.

« clémence de Jésus-Christ, notre Sauveur, de contempler sa
« sainte Mère, élevée en gloire au-dessus de tous les esprits
« célestes, surpasse tout entendement humain. En effet, lors-
« que Jean, le chef des Evangélistes et des Prophètes, dont
« la gloire peut se comparer à l'éclat du soleil, m'eut intro-
« duit en présence de la divine Vierge, une splendeur mer-
« veilleuse m'environna de toutes parts et illumina mon esprit ;
« l'odeur des parfums les plus suaves pénétra tous mes sens,
« au point que ce corps infirme ne pouvait soutenir cette cé-
« leste impression. Mon esprit et mon cœur succombaient sous
« le poids d'une telle Majesté. J'en atteste le Dieu dont la
« présence remplissait la Vierge : Si je n'avais été instruit par
« vos leçons, je l'aurais prise Elle-même pour la Divinité ; car
« rien ne semble pouvoir surpasser cette gloire et cette féli-
« cité, dont je fus l'indigne et le bienheureux témoin. Grâce
« en soient rendues au Dieu Tout-Puissant, à la divine Vierge,
« au sublime apôtre Jean, et à vous, gloire de l'Eglise, qui
« m'avez accordé ces faveurs. — Adieu. »

Le récit apocalyptique précédent donne la vraie raison de l'enthousiasme sincère qui apparaît dans toute cette Epître : il explique pourquoi elle est pleine d'une conviction irrésistible, de sentiments de profonde vénération, et d'une fraîcheur remarquable, malgré son antiquité.

A son retour à Jérusalem, la Divine Reine vit que, par suite de la cessation de la persécution, les Apôtres prêchaient en toute liberté, et que la Parole évangélique produisait des fruits admirables. Le royaume des cieux s'étendait en tout lieu. Le Prince des Apôtres, de même que Paul et Barnabé, évangélisaient avec une grande confiance et avec une grande force les Hébreux et les Nations, parmi lesquels la foi faisait de rapides progrès. Cependant, Marie était non seulement par ses vertus le sublime exemplaire de la sainteté évangélique, de la charité et de la mansuétude, de la foi, de la patience et de l'espérance ; mais elle se montrait, de plus, comme la con-

tinuatrice de l'œuvre de la Rédemption, et elle s'appliquait à seconder les efforts des Apôtres, et à perfectionner la première éducation des fidèles.

CHAPITRE III

Doctrines primitives concernant la sainteté et les grandeurs suréminentes de Marie. — Elle est *la seconde Eve*, réparatrice du désastre universel, causé par *la première Eve* ; elle est *la nouvelle Mère du genre humain*, *la Rédemptrice des hommes*. Dans les derniers comme dans les premiers temps de sa vie, elle a brisé pour elle et pour nous l'empire de la Puissance Infernale : S. Jean a décrit son dernier triomphe sur le Serpent, et sa glorification définitive comme Reine de la terre et des cieux. — Solides réflexions du docteur Newman sur cette histoire canonique de la Sainte Vierge par l'apôtre S. Jean.

De nos jours, plusieurs écrivains éminents s'attachent à mettre en lumière deux principaux attributs de la Sainte Vierge : sa sainteté et sa grandeur. Les hérétiques ont fait circuler une fausse opinion consistant à dire que la doctrine relative aux prérogatives et aux grandeurs de Marie, était une doctrine récente. Le docteur Newman, de l'Eglise catholique d'Angleterre, vient de réfuter solidement et éloquemment cette erreur, en montrant, par une distinction entre la foi et la dévotion, qu'à la vérité, la dévotion envers la Sainte Vierge a grandi chez les Catholiques dans le cours des siècles, mais que la foi ou la doctrine concernant la Mère du Christ, est restée toujours une et toujours la même, depuis l'origine, sans recevoir aucun accroissement, quant à la substance du dogme. Le décret de 1854, relatif à *l'Immaculée Conception*, signifie purement et simplement, que la sentence générale prononcée contre le genre humain n'avait pas été exécutée à l'égard de Marie, la grâce divine ayant résidé en elle dès le premier instant de son existence. Or ce dogme n'est que la conséquence immédiate de la doctrine primitive, qui fait de Marie la seconde Eve, la Réparatrice du genre humain, la nouvelle Mère

des Vivants, etc. C'est la doctrine de tous les Anciens Pères, et par conséquent de l'Eglise des premiers temps ; comme elle est celle de Dieu même dans le Paradis terrestre.

Avec l'éminent oratorien, examinons la personne et le rôle de Marie, sa dignité et les grands traits qui, dans ces divers enseignements, nous la représentent comme la seconde Mère du genre humain, comme la Protectrice générale de l'Eglise et des fidèles.

Dès l'origine du monde, « sous la primitive Alliance, Eve avait une place déterminée, essentielle. La destinée du genre humain reposait principalement sur Adam ; c'est Adam qui nous représentait ; c'est en Adam que nous sommes tombés. Mais quoique Eve ne fut pas le chef de sa race, elle eut toutefois à l'égard de sa descendance, une place qui lui est propre et qui est importante ; Adam, à qui Dieu avait révélé le nom de toutes choses, l'appela en effet *la mère de tous les vivants*, nom qui n'exprimait pas seulement un fait, mais aussi une dignité ; en outre, de même qu'elle avait une relation générale avec la race humaine, elle eut sa place spéciale dans l'épreuve et dans la chute de cette race. Elle participa intégralement à ces événements primitifs. *La femme ayant été séduite, tomba dans la désobéissance*. Elle écouta le mauvais Ange, elle présenta le fruit à son époux, et il en mangea. Elle coopéra au péché, non comme un instrument irresponsable, mais d'une manière intime et personnelle ; c'est elle qui amena le péché.

« L'histoire nous la montre comme une cause active, positive, *sine qua non*, du péché. Elle eut aussi sa part dans le châtement ; la sentence prononcée sur elle la reconnut comme un agent réel de la tentation et du péché qui s'ensuivit ; elle souffrit en conséquence. Dans ce drame solennel, il y eut trois personnages : le serpent, la femme et l'homme. Au moment de la sentence, Dieu prédit un événement dans lequel devaient se rencontrer de nouveau le Serpent, la femme et l'homme ;

mais l'homme devait être un second Adam, la femme une seconde Eve, et la nouvelle Eve devait être la mère du nouvel Adam. *Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne.* La postérité de la femme, c'est le Verbe incarné ; et la femme dont il est la postérité, ou le fils, c'est Marie, sa mère. Cette interprétation et le parallélisme qu'elle constitue me semblent incontestables ; mais, en tout cas, ce parallélisme est la doctrine des Pères, depuis les temps les plus anciens ; ceci établi, nous pourrons, par la position et le rôle d'Eve dans notre chute, déterminer la position et le rôle de Marie dans notre réhabilitation. » (p. 37-38).

A l'appui de cet enseignement, le docteur Newman cite de remarquables passages des Pères, surtout de S. Justin, de Tertullien et de saint Irénée, qui présentent Marie, non comme un simple instrument physique de l'Incarnation du Verbe, comme le furent Juda ou David, mais comme une cause intelligente, coopérative et responsable, ainsi que l'a été Eve dans notre chute. Si Eve fut déçue de ses privilèges par le péché, Marie gagna d'autres privilèges par la grâce ; si Eve fut incrédule et désobéissante, Marie a été croyante et obéissante ; si Eve fut une cause de ruine pour tous, Marie a été une cause de salut pour tous ; si Eve prépara la chute d'Adam, Marie prépara la réhabilitation opérée par le second Adam ; la libre obéissance de Marie a non-seulement égalé, mais largement surpassé l'offense ; Eve avait contribué à produire un grand mal, Marie a contribué à produire un bien beaucoup plus grand.

« La marche générale de cette augmentation rappelle les antithèses par lesquelles S. Paul établit l'analogie entre l'œuvre d'Adam et l'œuvre de Notre-Seigneur. En décrivant le rôle de Marie, Tertullien dit qu'elle a effacé la faute d'Eve et procuré le salut à la femme, au genre humain... S. Irénée enseigne que par l'obéissance, elle fut une cause (ou une occasion) de salut pour elle et pour le genre humain tout en-

tier ; que par elle le genre humain est sauvé ; par elle les liens d'Eve sont brisés ; elle est l'avocate d'Eve et son amie dans la détresse. » S. Irénée lui attribue le propre rôle du Saint-Esprit et le nom même de *Paraclet*. En général, les Pères sont loin d'être indifférents et froids dans leurs termes à l'égard de la Sainte-Vierge, comme le sont les hérétiques ; ils avaient une trop haute idée de son excellence, de sa sainteté et de sa suréminente élévation.

Or, ces prérogatives apparaissent surtout dans la lutte suprême, que Marie eut à soutenir contre la Puissance infernale dans les dernières années de sa vie comme dans les premières. Cette lutte est décrite au chapitre XII^e de l'Apocalypse, par l'apôtre S. Jean, à qui la Vierge avait été confiée par Notre-Seigneur sur la Croix, et qui, plus que tout autre, était appelé à exposer le mystère de cette gloire incomparable, et de cette dignité et maternité universelle de la seconde Eve.

« Voici la vision de l'Apôtre : *Il parut un grand prodige dans le ciel : une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds et une couronne de douze étoiles sur sa tête. Elle était enceinte, et elle criait comme étant en travail, et ressentant les douleurs de l'enfantement. Un autre prodige parut ensuite dans le ciel : Un grand dragon roux... Et le Dragon s'arrêta devant la femme qui devait enfanter, afin de dévorer son fils aussitôt qu'elle serait délivrée. Elle mit au monde un Enfant mâle (Jésus-Christ) qui devait gouverner toutes les nations avec son sceptre de fer, (inflexible et indestructible) et son Fils fut enlevé vers Dieu (au jour de son Ascension) et vers son Trône céleste, à la droite de Dieu le Père. Et la femme s'enfuit dans le Désert, dans le lieu de sa retraite, à la montagne de Sion. »*

Les versets 7, 8, 9, 10, 11, 12, décrivent le combat qui se livra entre S. Michel et le Dragon, à l'occasion du mystère du

Verbe, incarné dans le sein de la Vierge; mystère que les Anges apostats ne voulurent pas reconnaître ni adorer. Cette bataille fut renouvelée contre le Verbe incarné et contre sa divine Mère en personne, au temps de l'Incarnation, afin que la mère du Christ triomphât par elle-même du Serpent et de ses Anges, suivant la menace déjà faite dans le Ciel, puis dans l'Eden : *Elle l'écrasera la tête : Ipsa conteret caput tuum.* (Gen. iii).

7. Alors il y eut un grand combat dans le ciel. Michel et ses Anges combattaient contre le Dragon, et le Dragon et ses anges combattaient contre Michel.

8. Mais ceux-ci furent les plus faibles; et depuis ce temps-là, ils ne parurent plus dans le ciel.

9. Et ce grand Dragon, cet antique Serpent qui est appelé Diable et Satan, qui séduit tout le monde, fut précipité; il fut précipité en terre et ses anges avec lui.

Marie, retirée au Cénacle, obtint, par la vertu du sang de Jésus-Christ et par sa prière fervente, la victoire à son défenseur S. Michel et à tous les témoins du Christ.

10. Alors on entendit dans le même Cénacle la grande voix de l'Archange qui disait : *Maintenant est établi le salut, la force et le règne de notre Dieu, et la puissance de son Christ; parce que l'accusateur de nos frères, qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu, a été précipité.*

11. Ils l'ont vaincu par le sang de l'Agneau et par la parole à laquelle ils ont rendu témoignage; et ils ont renoncé à l'amour de la vie jusqu'à souffrir la mort.

12. C'est pourquoi, réjouissez-vous, Cieux, et vous qui y habitez. Malheur à la terre et à la mer, parce que le Diable est descendu vers vous avec une grande colère (causée par sa défaite) et sachant qu'il ne lui reste que peu de temps pour combattre la femme puissante, son Ennemie capitale.

13. Le Dragon, se voyant donc précipité en terre, poursuivit la femme qui avait mis au monde l'Enfant mâle, et

qui par son fils et par sa propre vertu, était la cause destructive de la Puissance infernale.

14. *Mais les deux ailes d'un grand Aigle furent données à la femme, afin qu'elle s'envolât dans le Désert, au lieu de sa retraite, où elle devait être nourrie un temps, des temps, et la moitié d'un temps, hors de la présence du Serpent.* Par les deux ailes du grand aigle, protecteur de la Vierge, ne faut-il pas entendre l'ange Gabriel et le même S. Michel, — ou bien même l'évangéliste S. Jean, lequel, assimilé dans les prophéties à un aigle sublime, emmena sa mère adoptive dans la retraite d'Ephèse, où il la nourrit durant quelques années? — Là aussi, elle eut à soutenir les attaques de son mortel ennemi, et en particulier la tempête la plus violente qui se puisse essayer au sein des mers.

15. *Alors le Serpent jeta de sa gueule, après la femme, une énorme quantité d'eau semblable à un fleuve, afin que ce fleuve l'entraînat et la submergeât.*

16. *Mais la terre secourut la femme, et ayant, pour ainsi dire, ouvert sa bouche, elle engloutit le fleuve que le dragon avait vomit de sa gueule.* Par sa vertu héroïque et par sa prière, la femme par excellence obtint encore la plus entière victoire sur le Serpent.

17. *Le Dragon, alors irrité contre la femme, alla faire la guerre à ses autres enfants qui gardent les commandements de Dieu, et qui demeurent fermes dans la Confession de Jesus-Christ.*

18. *Et il s'arrêta sur le sable de la mer.*

Après avoir vainement combattu le Fils de Marie, c'est-à-dire le Christ, puis la femme puissante qui lui donna la naissance temporelle, le Serpent séducteur et méchant alla faire la guerre aux enfants de cette femme, c'est-à-dire à tous ceux qui observent les Commandements de Dieu : Marie est donc considérée dans ce monument apostolique, comme élevée par Dieu à la dignité et au rôle de mère de tous les fidèles de l'E-

glise, de tous les serviteurs de Dieu, en quelque lieu de la terre qu'ils se trouvent.

La doctrine de l'Eglise catholique, et les grands titres généraux de *Nouvelle Eve*, de *Mère de tous les fidèles*, de *Reine du ciel et de la terre*, et autres semblables, qu'elle donne à Marie, sont évidemment en parfaite conformité avec l'enseignement de l'Antiquité apostolique, des saintes Ecritures, tant du Nouveau que de l'Ancien Testament.

Cette conclusion reçoit un accroissement d'évidence, si nous rapprochons la précédente narration historique de saint Jean, de la description qu'il nous donne de l'état définitif de Marie dans les cieux, au chapitre XI, 10, et chap. XII, 1 :

Alors le Temple de Dieu s'ouvrit dans le Ciel, et l'on vit l'Arche de son Alliance dans son Temple, et il se fit des éclairs, des voix, un tremblement de terre et une grosse grêle. Ces derniers mots annoncent la vengeance que Dieu doit exercer dans un temps rapproché sur ceux qui ont corrompu la terre.

Il parut encore un grand prodige dans le Ciel : C'était une femme qui était revêtue du soleil et qui avait la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur la tête.

La sainte Vierge apparaît ici clairement comme l'Arche vivante et glorieuse du Saint des Saints, et comme la plus magnifique de toutes les reines. Si elle est ainsi établie souveraine dans les Cieux, elle est, à plus forte raison, Reine sur la terre. Si Dieu l'a honorée de la sorte, qui osera dire que l'Eglise catholique excède dans le culte d'honneur qu'elle lui rend ?

Mais méditons sur ce sujet les profondes et solides réflexions du savant docteur anglais, déjà nommé :

« Je ne nie pas, dit-il, que l'Eglise ne soit représentée sous cette image de la femme. Je soutiens seulement que l'Eglise n'eût pas été représentée par l'apôtre S. Jean sous cette image particulière, si la Bienheureuse Vierge Marie n'eût pas été

élevée au-dessus de toute créature et vénérée par tous les fidèles.

Personne ne doute que *l'enfant mâle* ne soit une allusion à Notre-Seigneur ; pourquoi *la Femme* ne serait-elle pas une allusion à sa Mère ? C'est bien là certainement le sens que les mots suggèrent tout d'abord. Sans doute il y a encore un autre sens : *l'Enfant* représente les enfants de l'Eglise, et *la Femme* représente l'Eglise. Mais quel est le sens de ce symbole ? Qui sont *la Femme* et *l'Enfant* ? Je réponds : ce ne sont pas des personnifications ; ce sont des personnes. Cela est vrai de *l'Enfant*, donc cela est vrai de *la Femme*.

« La Mère et l'Enfant n'apparaissent pas seuls dans cette vision : Un serpent y apparaît avec eux. Cette rencontre de *l'Homme*, de *la Femme* et du *Serpent* ne s'était pas reproduite depuis le commencement de l'Histoire ; voici qu'on la retrouve vers la fin du texte Sacré. De plus, comme pour suppléer, avant de clore la Bible, à ce qui manquait au début, S. Jean nous dit, pour la première fois, que le Serpent du paradis était l'Esprit du mal. Si le *Dragon* de S. Jean est le même que le *Serpent* de Moïse, et si *l'Enfant mâle* est *la postérité de la Femme* (GEN. III. 15), pourquoi la Femme dont parle S. Jean, ne serait-elle pas Celle dont l'Enfant avait été promis dans l'Eden ? Et si la première femme n'est pas une allégorie, pourquoi la seconde en serait-elle une ? Si la première femme est Eve, pourquoi la seconde ne serait-elle pas Marie ?... Si la *Femme* peinte dans l'Apocalypse doit être une personne réelle, quelle est celle que l'Apôtre a pu voir et représenter, sinon la Mère sublime à laquelle on a pu appliquer les textes des Proverbes ? Qu'on veuille bien le remarquer : l'allusion à l'histoire de la chute originelle, contenue dans ce passage, nous donne le droit de dire que Marie y est représentée dans son rôle de seconde Eve. » (pag. 67-74).

« On demande quelquefois, dit le R. P. Newman, pourquoi les écrivains sacrés ne parlent pas de la grandeur de la sainte

Vierge. Je réponds : Elle était encore vivante quand les apôtres et les évangélistes écrivirent. Un seul livre de l'Écriture fut certainement écrit après sa mort ; or, ce livre la canonise, pour ainsi dire, et la couronne. »

CHAPITRE IV

Récit circonstancié de la mort et de la sépulture de Marie. — La Vierge souhaitait aller rejoindre son Fils dans les cieux. — S. Jean et les autres Apôtres sont miraculeusement transportés à sa demeure. — Elle leur raconte la vision de l'Archange. — Jésus-Christ vient lui-même l'appeler. — Il la confie à l'ange S. Michel. — Éclat de Marie. — On la porte au tombeau de Gethsémani. — Un grand prodige. — Le juif Jéphonias. — Le corps virginal est déposé dans le sépulcre.

3. Cependant Marie, privée de la possession et de la vue de son fils, tournait sans cesse ses pensées vers lui, et elle n'aspirait qu'au bonheur de le revoir dans les Cieux, où il était remonté depuis vingt-deux ans ¹. Un jour qu'elle répandait ses prières et ses larmes dans l'intérieur de la maison de Jean le Théologien, située sur la montagne de Sion, voici que l'Archange Gabriel, tout resplendissant de lumière, se présenta devant elle, et la salua en ces termes :

— Je vous salue, ô Vierge bénie de Dieu ! Recevez le salut de Celui qui annonça la rédemption à Jacob par la bouche de ses prophètes. Je vous apporte du Paradis le rameau de palmier que vous ferez porter devant votre cercueil, lorsque dans trois jours vous aurez quitté votre corps. Car votre fils vous attend, Lui, et les Trônes, et les Anges et toutes les Puissances du ciel.

Alors Marie dit à l'Ange : — Je vous demande donc que tous les Apôtres de Jésus-Christ, mon Seigneur, se réunissent près de moi.

— Aujourd'hui même, répliqua l'Ange, tous les Apôtres

¹ *Liber de transitu V. M.*

transportés ici par la vertu de Jésus-Christ, mon Seigneur, viendront vers vous.

Marie lui dit : — Je vous prie de répandre sur moi votre bénédiction, afin que je ne rencontre aucune puissance de l'enfer, au moment où mon âme sortira de mon corps, et afin que je ne voie point le prince des ténèbres, (contre la méchanceté duquel j'ai eu tant à combattre).

Or l'Archange lui dit : — La puissance de l'Enfer ne vous nuira point ; et le Seigneur vous a donné une bénédiction éternelle : Je ne suis que son serviteur et son messager. Quant à ce que vous demandez de ne point voir le prince des ténèbres, songez que ce n'est point à moi à vous l'accorder, mais à Celui que vous avez porté dans votre chaste sein ; car sa puissance est une puissance éternelle.

Ayant dit ces paroles, l'Ange se retira au milieu d'un grand éclat. Or, le rameau était tout brillant de lumière. Alors Marie quitta les vêtements qu'elle portait, et en revêtit de meilleurs. Et prenant le rameau qu'elle avait reçu de l'Ange, elle se rendit sur la montagne des Oliviers, et elle se mit à prier et à dire :

— Je n'étais pas digne, Seigneur, de vous recevoir si vous n'eussiez eu pitié de moi ; mais néanmoins j'ai conservé le trésor que vous m'avez confié ; et c'est pourquoi je vous demande, ô Roi de gloire, que la puissance de l'enfer ne me nuise point. Car si les Cieux et les Anges tremblent continuellement devant vous, que fera l'homme mortel qui ne possède rien de bon, que ce qu'il a reçu de votre bonté ? car vous êtes le Seigneur Dieu toujours béni dans les siècles.

Elle dit ces paroles, et revint dans sa maison.

— 4. Or, tout-à-coup, pendant que le bienheureux apôtre S. Jean prêchait dans Ephèse, un dimanche, à la troisième heure du jour, il se fit un grand tremblement de terre : un nuage enleva l'Apôtre, le déroba aux regards de tout le monde, et l'amena devant la porte de la maison où était la Vierge

Marie, Mère de Dieu. Il heurta à la porte, et entra aussitôt. A cette vue, la Très-Sainte Vierge Marie tressaillit de joie et lui dit :

— Je vous prie, mon fils Jean, souvenez-vous des paroles de Jésus-Christ, votre maître, par lesquelles il me recommanda à vous. Car voici que dans trois jours je dois quitter ce corps. Or j'ai appris le dessein des Juifs, ils ont dit : « Attendons le jour où doit mourir celle qui mit au monde ce séducteur, et nous livrerons son corps aux flammes pour être anéanti. »

Elle appela donc le saint apôtre Jean. Elle l'introduisit dans l'appartement retiré, et lui montra le vêtement de sa sépulture, et le rameau de lumière, qu'elle avait reçu de l'Archange ; puis elle lui recommanda de le faire porter devant son lit funèbre, lorsque son corps serait conduit au lieu de son sépulcre.

3. L'Apôtre bien-aimé lui dit : — Comment pourrai-je seul préparer, ma Dame, vos obsèques, si mes frères, les Disciples et les autres Apôtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne viennent pour rendre les honneurs à votre corps.

Or, voici qu'au même instant, par la volonté de Dieu, tous les Apôtres furent enlevés dans un nuage, amenés des lieux où ils prêchaient la parole Divine, et déposés devant la porte de la maison où habitait Marie, mère du Seigneur ; ils se saluèrent, et, ravis d'étonnement, ils se disaient : — Quelle est la cause pour laquelle le Seigneur nous a tous réunis en ce lieu ? Paul survint aussi avec eux : Paul qui avait été converti de la circoncision à la foi, et qui avait été choisi avec Barnabé pour évangéliser les nations. Il s'éleva parmi eux une question pour décider qui d'entre eux adresserait le premier une prière à Dieu, afin de connaître le motif de leur arrivée ; Pierre engageait Paul à prier le premier ; Paul répondit :

— C'est à vous de commencer le premier, puisque vous avez été élu par Dieu pour être la Colonne de l'Eglise, et que

vous nous précédez tous dans l'Apostolat ; cela ne m'appartient nullement ; car je suis le moindre de vous tous, et c'est à moi le dernier que Jésus-Christ est apparu ; je ne prétends point m'égaliser à vous ; c'est toutefois par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis.

6. Alors tous les Apôtres, édifiés de voir l'humilité de S. Paul, firent tous leur prière. Lorsqu'ils l'eurent achevée et qu'ils eurent dit : *Amen* ; voici que Jean, le digne apôtre de Dieu, vint à eux, et leur donna connaissance de toutes choses. Etant donc entrés dans la Maison, les Apôtres trouvèrent la mère de Notre-Seigneur, Marie, et ils la saluèrent en ces termes :

— Vous êtes bénie du Seigneur qui a fait le ciel et la terre !

Elle leur répondit : — La paix soit avec vous, frères, élus de Dieu ! Puis elle les interrogea, et leur dit : — Comment êtes vous venus ici ?

Aussitôt ils lui racontèrent comment chacun d'eux avait été enlevé dans un nuage par l'Esprit de Dieu et avait été déposé en ce lieu.

— Le Seigneur vous a amenés ici, leur dit Marie, afin que vous me consoliez dans les angoisses qui vont m'arriver. Maintenant donc je vous prie de veiller tous sans discontinuation jusqu'à l'heure où le Seigneur viendra, et où je quitterai ce corps.

7. S'étant assis, ils la consolait, et durant trois jours ils persévérèrent dans les louanges de Dieu. Mais le troisième jour, vers la troisième heure, le sommeil tomba sur tous ceux qui étaient dans la maison, et aucun d'eux ne put veiller, à l'exception des Apôtres et des trois Vierges, qui étaient les compagnes de la Vierge sacrée. Tout-à-coup, le Seigneur Jésus arriva avec une grande multitude d'AnGES : et une grande lumière descendit dans ce lieu ; on entendit alors les AnGES chanter un hymne et louer le Seigneur. Le Seigneur prononça ces paroles : *Veni, Electa mea ! Venez ma Bien-aimée !*

Perle très-précieuse, entrez au séjour de la vie éternelle !

8. Alors Marie se prosterna sur le pavé, adora le Seigneur et dit :

— Béni-soit le nom de votre gloire, Seigneur mon Dieu, qui avez daigné choisir votre humble servante, pour lui confier le mystère de votre dessein. Souvenez-vous de moi, Roi de gloire. Car vous savez que je vous ai aimé de tout mon cœur, et que j'ai conservé le trésor que vous m'avez confié. Recevez donc, Seigneur, votre servante, et délivrez-moi de la puissance des ténèbres, afin que je n'aie à supporter aucune attaque de la part de Satan, et que je ne voie point à ma rencontre les esprits des ténèbres.

Le Sauveur lui répondit :

— Lorsque, envoyé pour le salut du monde, j'eus été suspendu à la croix, le Prince des ténèbres vint à moi ; mais n'ayant trouvé en moi aucune trace de son œuvre, il se retira vaincu et terrassé. Je l'ai vu : vous le verrez donc aussi suivant la loi commune du genre humain, en vertu de laquelle la mort met un terme à votre vie : mais il ne pourra point vous nuire, parce qu'il ne possède rien en vous, et parce que je suis avec vous pour vous délivrer. Venez donc avec confiance ; car la milice céleste vous attend, afin de vous introduire dans les joies du ciel.

A ces paroles du Seigneur, la Bienheureuse Vierge se releva de dessus le pavé, alla se reposer sur son lit, et, rendant grâces à Dieu, Elle expira. — Or, les Apôtres virent alors un tel éclat de lumière, qu'aucune langue ne saurait le dépeindre. Car cet éclat surpassait toute la blancheur de la neige, toute celle du plus brillant métal et du plus pur argent.

9. Alors le Sauveur prit la parole et dit :

— Levez-vous, Pierre ; vous et les autres Apôtres, prenez le corps de Marie, *ma Bien-aimée*, et portez-le à la partie orientale de la ville. Là, vous trouverez un sépulcre neuf, où vous le déposerez, et où vous attendrez que je vienne à vous.

Après ces paroles, le Seigneur confia l'âme de Marie, notre sainte Mère, à son archange Michel, qui est le Préposé du Paradis, et le Prince de la nation des Hébreux; et Gabriel l'Archange allait avec elle. Or, le Seigneur, notre Sauveur, remonta aussitôt dans le Ciel, accompagné des Anges.

10. Cependant, les trois Vierges qui étaient là et qui veillaient, prirent le corps de Marie, notre bienheureuse Mère, et le lavèrent suivant l'usage. Lorsqu'elles l'eurent dépouillée de ses vêtements, son corps sacré resplendit d'une telle clarté, que, bien qu'on pût le toucher pour s'acquitter d'un devoir, on ne pouvait toutefois en voir la forme à cause de l'éclat éblouissant qui l'environnait. Une grande lumière apparaissait et l'on ne sentait rien, lorsqu'on lavait son corps très-pur (qui ne fut souillé d'aucune tache). Lorsqu'on l'eut revêtu de linges et d'habits mortels, cette splendeur s'évanouit insensiblement. La figure de la mère de Dieu, de la bienheureuse Marie était semblable aux lys, et l'odeur de suavité qu'elle répandait, était si grande qu'on ne saurait en concevoir de semblable.

11. On mit donc le saint corps dans un cercueil. Les Apôtres se dirent ensuite :

— Qui portera ce rameau devant le cercueil?

Alors Jean dit à Pierre :

— Vous nous précédez dans l'apostolat; vous devez donc porter ce rameau devant le lit funèbre.

Pierre lui répondit :

— Vous êtes le Disciple vierge et bien-aimé du Seigneur; vous avez mérité même de vous reposer sur son sein. De plus, au moment où il était suspendu à l'arbre pour notre salut, il vous l'a recommandée de sa propre bouche. Vous devez donc porter ce rameau; pour moi, je porterai ce corps très-saint et digne de tout honneur jusqu'au lieu du sépulcre.

— Quant à moi, qui suis le dernier de vous tous, ajouta Paul, je le porterai avec vous.

Tous ayant consenti, Pierre souleva le feretrum du côté de la tête et commença à psalmodier et à dire :

— *Exiit Israël de Ægypto. Alleluia. . . .*

Or, Paul portait avec lui le corps sacré de la bienheureuse Marie toujours vierge, et Jean portait devant le cercueil le rameau resplendissant. Les autres Apôtres psalmodiaient avec un accent très-touchant.

12. En ce moment eut lieu un prodige extraordinaire. Au dessus du feretrum apparut une grande couronne de nuée, semblable au cercle lumineux qui a coutume de se former autour du disque de la lune. Une armée d'anges était dans les nues ; ils faisaient entendre une agréable mélodië, et la terre retentissait du doux son de ces chants harmonieux. Alors, il sortit de la ville une foule de peuple d'environ quinze mille personnes, qui étaient ravies d'admiration, et qui disaient :

— Quel est ce bruit si mélodieux ?

Il se trouva alors quelqu'un qui leur dit :

— Marie, mère de Jésus, vient de mourir, et les Disciples de Jésus récitent autour d'elle les louanges de Dieu.

Jetant les yeux de ce côté, ils virent le lit funèbre, couronné d'une grande gloire, et les Apôtres qui chantaient à haute voix. L'un de ces Juifs qui occupaient un haut rang parmi les Princes des Prêtres, fut rempli de colère et de fureur, et dit aux autres :

— Voilà la demeure de Celui qui jeta le trouble parmi nous et dans notre nation, quelle gloire ne reçoit-elle pas maintenant ? S'étant approché, il voulut renverser le feretrum et jeter le corps à terre. Au même instant, ses mains furent desséchées jusqu'aux coudes et restèrent attachées au cercueil. Les Apôtres élevant alors le cercueil, une partie des mains demeurait suspendue, et l'autre partie attachée à la bière. Le

Juif souffrait un violent supplice, pendant que les Apôtres s'avançaient et psalmodiaient devant le Seigneur. (Or, les Anges qui étaient dans la nue frappèrent de cécité la partie mal intentionnée du peuple.)

43. Alors ce Prince des Prêtres s'écriait, disant :

— Je vous conjure, Pierre, ô homme chéri de Dieu, ne rejetez pas ma prière dans mon affliction, car je souffre des douleurs extrêmes. Souvenez-vous que quand la servante, qui faisait la fonction de portière, vous reconnut et dit aux autres de vous accuser, je parlai de vous favorablement.

Pierre lui répondit :

— Il n'est pas en mon pouvoir de vous secourir ; mais si vous croyez de tout votre cœur au Seigneur Jésus-Christ, que cette Vierge, contre laquelle vous avez blasphémé, porta dans ses chastes entrailles, sans préjudice de sa virginité, la clémence du Seigneur et son immense bonté, qui sauve même les indignes, vous accordera la guérison et le salut.

A ces paroles, le Juif répondit :

— Se peut-il que nous ne croyions pas ? Mais que pourrions-nous faire ? Car l'ennemi du genre humain a aveuglé nos cœurs, et la honte a couvert notre visage, pour que nous ne reconnaissons pas les merveilles de Dieu, surtout après que nous avons maudit le Christ en criant publiquement : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !*

Alors Pierre lui dit :

— Cette malédiction ne nuira qu'à ceux qui persisteront dans leur infidélité. Quant à ceux qui se convertissent à Dieu, la miséricorde ne leur est point refusée.

— Je crois tout ce que vous dites, répartit le Juif ; seulement je vous conjure d'avoir pitié de moi, afin que je ne meure point.

44. Pierre fit alors arrêter le convoi et dit au Juif :

— Si vous croyez de tout votre cœur au Seigneur Jésus-Christ, vos mains seront détachées du cercueil.

Lorsque le Juif eut répondu : *Je crois !* ses mains se détachèrent aussitôt, et il commença à se tenir sur ses pieds, mais ses bras restaient desséchés, et le tourment ne l'avait point quitté. Alors Pierre lui dit :

— Approchez du corps, baisez le lit funèbre et dites : Je crois en Dieu et au Fils de Dieu, en Jésus-Christ, que cette Vierge a porté dans son sein, et je crois tout ce que m'a dit Pierre, apôtre de Dieu. — Il s'approcha donc, baisa le lit funèbre, et aussitôt toute la douleur qu'il ressentait se dissipa, et ses mains furent guéries. Il se mit alors à louer et à bénir Dieu (*largiter*), et à rendre au Christ des témoignages tirés des Livres de Moïse, en sorte que les Apôtres en étaient eux-mêmes étonnés et qu'ils pleuraient de joie en louant le nom du Seigneur.

15. Or, Pierre lui dit :

— Prenez ce rameau de la main de notre frère Jean : allez dans la ville, vous y trouverez un peuple nombreux, frappé d'aveuglement ; annoncez-lui les merveilles de Dieu : tous ceux qui croiront au Seigneur Jésus-Christ, vous leur poserez ce rameau sur les yeux et ils recouvreront la lumière ; quant à ceux qui ne croiront point, ils resteront aveugles. Le Juif exécuta ces ordres ; il trouva un peuple nombreux dans les gémissements qui disait :

— Malheur à nous, parce que nous sommes devenus semblables aux Sodomites qui furent frappés d'aveuglement ! Il ne nous reste plus qu'à mourir.

Or, quand ils eurent entendu les paroles que leur adressa le Prince des Juifs, qui avait été guéri, ils crurent au Seigneur Jésus-Christ, et, au moment où il leur mit le rameau sur les yeux, ils recouvrèrent la vue. Tous ceux qui persistèrent dans la dureté de leur cœur moururent aveugles. Le Prince des Prêtres étant de retour vers les Apôtres, remit le rameau et raconta tout ce qui était arrivé.

Suivant d'autres anciennes traditions, ce Juif, qui avait un

rang très-élevé parmi les prêtres, s'appelait *Jéphonias*, et il s'était fait comme le conducteur des autres Juifs, persécuteurs de l'Eglise naissante. Ces détails et ces faits miraculeux sont certainement très-possibles à Dieu, sont attestés par des témoignages très-respectables et dignes de foi ; les ennemis du Christ ne durent pas rester indifférents à la vue des honneurs rendus à la Mère de Jésus. La gloire du Fils de Dieu était intéressée à ce que le corps virginal de Marie ne fut pas profané par la brutalité juive. Quand la paix fut laissée à l'Eglise, un monument fut érigé pour perpétuer la mémoire du prodige considérable qui éclata aux funérailles de la sainte Vierge. En 720, l'évêque S. Willebaud trouva la place du miracle occupée par une colonne commémorative surmontée d'une croix. Au neuvième siècle, le moine Epiphane nous apprend que la grande colonne était remplacée par quatre petites, marquant la place où s'étaient arrêtés les porteurs du feretrum. Il parle aussi de la pierre sur laquelle le corps inanimé de Marie avait été déposé pour recevoir l'ablution des morts, et qui était religieusement conservée.

Quant aux preuves de l'antiquité et de la véracité du récit traditionnel de la mort, de la sépulture et de la résurrection de la sainte Vierge, nous les avons réunies au chapitre 7 du neuvième livre de la *Grande Christologie*.

46. Les Apôtres qui portaient Marie parvinrent à la vallée de Josaphat, au lieu que le Seigneur leur avait indiqué. Ils la déposèrent dans un monument nouveau et fermèrent le sépulcre. Quant à eux, ils s'assirent dans le vestibule du monument, comme le Seigneur le leur avait recommandé. (Ils s'occupaient à prier et à célébrer les louanges de Dieu.)

La partie de la vallée de Josaphat où se trouve le tombeau de Marie s'appelle *Gethsémani*, village situé au pied du mont des Oliviers, au bord du torrent de Cédron, à deux cents pas au nord du jardin des Oliviers. Ce sépulcre est presque en

face et à l'orient de l'ancienne *Porte des Troupeaux*, dite maintenant *Porte de Saint-Etienne* et *Porte de Sainte-Marie*. Il est creusé dans la roche au fond d'un pli naturel d'environ cent pieds de retraite, au flanc du mont des Oliviers, ayant à ses côtés les caveaux de S. Joachim et de sainte Anne, de S. Joseph et du vieillard Siméon. Ceux-ci s'ouvrent au nord ; et celui de Marie, à l'Occident, comme on le voit encore aujourd'hui, ayant neuf pieds de hauteur sur sept de longueur et six de largeur

CHAPITRE V

Résurrection et Assomption de la Sainte Vierge. — Glorification et couronnement de la Souveraine universelle.

S. Denys l'Aréopagite, dans son livre des *Noms divins*, c. III, n. 2, faisant l'éloge de son illustre maître, S. Hiérothée, touche, en passant, l'histoire du Trépas de la Vierge glorieuse, afin de rappeler à Timothée les paroles sublimes et inspirées que S. Hiérothée prononça en cette circonstance :

— « Hiérothée, dit-il, brillait même parmi nos Pontifes inspirés, comme vous l'avez vu, ô Timothée, quand vous et moi et beaucoup d'autres d'entre les frères, nous vîmes contempler le corps sacré qui avait produit la Vie et porté Dieu. Là se trouvaient Jacques, frère du Seigneur, et Pierre, coryphée et chef suprême des Théologiens. Alors il parut convenable que tous les Pontifes, chacun à sa manière, célébrent la toute-puissante bonté de Dieu qui s'était revêtu de notre infirmité. Or, après les Apôtres, Hiérothée, comme vous vous en souvenez, surpassa tous les panégyristes et les pieux Docteurs ; tout ravi et transporté hors de lui-même, il était profondément ému des merveilles qu'il publiait, et estimé par tous ceux qui l'entendaient et le voyaient, qu'ils le connussent ou non, comme un homme inspiré de Dieu et comme le digne panégyriste de la Divinité. Mais à quoi bon vous redire

ce qu'il a prononcé en cette digne Assemblée ? Souvent, j'ai entendu, de votre bouche, des fragments de ces divines louanges. . . . »

Suivant S. Denys et les anciens Pères, les Apôtres et les fidèles de Jérusalem veillèrent durant trois jours et prièrent au tombeau de la Vierge ; ils chantaient les louanges de Dieu et les Pontifes édifiaient la pieuse assemblée des chrétiens et des autres Disciples par des exhortations à la persévérance, par des éloges funèbres de la mère du Christ, et par le récit touchant des fruits que la parole évangélique avait déjà produits sur les divers points de l'univers. Les progrès merveilleux du Règne de Jésus-Christ les animaient à remercier le Seigneur par le récit des psaumes et des oracles prophétiques. Rien n'était solennel et magnifique comme cette grande assemblée, réunie autour du corps virginal déposé à Gethsémani.

S. Jérôme nous apprend que *la milice céleste se joignit aux Apôtres et aux fidèles pour célébrer Marie et sa sortie de ce monde, pour venir joyeusement et au chant des hymnes et des cantiques au devant de la triomphante Mère de Dieu. Ils environnèrent son sépulcre, son corps et toute sa personne d'une grande lumière, et ils la conduisirent jusqu'au trône de Dieu. Militiam caelorum cum suis agminibus, festive obviam venisse Genitrici Dei cum laudibus et canticis, eamque ingenti lumine circumfulsisse et usque ad tronum perduxisse.*

46. Pendant que les Apôtres, de concert avec la milice du ciel, faisaient entendre leurs accents au sujet de la sainte Vierge, voici tout-à-coup que le Seigneur Jésus arriva, accompagné d'une innombrable multitude d'AnGES, et précédé d'un rayon éclatant de lumière ; il dit aux Apôtres :

— La paix soit avec vous !

Ils répondirent : — Que votre miséricorde, Seigneur, se répande sur nous, suivant que nous avons espéré en vous.

Alors le Sauveur leur parla en ces termes :

— Avant de remonter vers mon Père, je vous ai promis, que vous, qui m'avez suivi, au jour de la régénération, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa Majesté, vous seriez vous-mêmes également assis sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël. Quant à celle-ci, l'ordre de mon Père l'a choisie parmi les tribus d'Israël, afin d'être la demeure où je devais habiter ; (que désirez-vous que je fasse en sa faveur) ?

Alors Pierre et les autres Apôtres lui dirent :

— Vous avez prédestiné, Seigneur, votre servante à devenir votre demeure immaculée, et nous, vos serviteurs, à être vos ministres. Tout vous est connu avant tous les siècles, à vous, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, avec qui vous possédez la même divinité, une puissance égale et infinie. Il a donc semblé bon à nous, qui sommes vos serviteurs, que, comme vous régniez dans la gloire après avoir triomphé de la mort, ainsi vous ressuscitez le corps de Marie, afin de la conduire avec vous dans la joie du Ciel.

17. Alors le Sauveur dit : — Qu'il soit fait selon votre parole ! Il commanda en même temps à l'Archange Michel d'amener la sainte âme de Marie. Aussitôt l'Archange Gabriel souleva la pierre de l'entrée du monument, et le Seigneur dit :

— *Levez-vous, ma bien-aimée, ma mère !* vous n'avez point éprouvé la corruption par le contact humain, votre corps n'éprouvera point la dissolution dans le tombeau.

Sur-le-champ, Marie se leva du sépulcre, et elle bénissait le Seigneur. Se prosternant alors aux pieds du Seigneur, elle l'adorait en disant :

— Je ne saurais vous rendre, Seigneur, de dignes actions de grâces pour les bienfaits que vous avez daigné accorder à votre servante. Que votre nom, ô Rédempteur du monde, Dieu d'Israël, soit béni dans tous les siècles !

18. Le Seigneur l'ayant embrassé, se retira, et la confia aux deux Archanges, afin de la transporter dans le Paradis.

Il dit aux Apôtres : — Approchez de moi ; et après qu'ils se furent approchés, il les embrassa et leur dit : — *La paix soit avec vous !* Je suis en effet avec vous jusqu'à la consommation des siècles.

Aussitôt après ces paroles, le Seigneur s'étant élevé dans un nuage, remonta dans le ciel, accompagné des Anges, qui transportaient dans le Paradis la mère de Dieu, la bienheureuse Marie.

Le soir étant venu, les Apôtres se retiraient dans la maison de S. Jean le Théologien, à Jérusalem. — Cependant, l'un des Apôtres n'avait point assisté aux funérailles de Marie. C'était S. Thomas, revenu des pays lointains de l'Inde. Comme il souhaitait rendre ses hommages au corps qui avait été la demeure d'un Dieu, les Apôtres ouvrirent le sépulcre ; mais nulle part ils ne purent trouver le corps sacré. Ils ne trouvèrent que les linges dans lesquels il avait été enseveli. Et, comme il s'en exhalait une odeur très-suave, ils refermèrent le sépulcre.

Ils comprirent et admirèrent la réalité du mystère prodigieux que le Seigneur avait manifesté à leurs yeux. La vérité de la résurrection de Marie leur devint clairement démontrée. Ils virent manifestement que le Seigneur de la gloire qui avait daigné se revêtir de notre chair dans le sein de la Vierge immaculée, avait daigné aussi préserver de la corruption du tombeau son corps pur et sans tache, et l'honorer d'une manière spéciale, en le transportant dans le ciel, avant le temps de la Résurrection générale et universelle.

Pendant cette translation ou Assomption spirituelle et corporelle de Marie, les Esprits bienheureux ne cessèrent de faire entendre des harmonies célestes. Ils portèrent triomphalement leur auguste Souveraine jusqu'au trône de l'Éternel.

En entrant dans les Cieux, Marie est entourée de la compagnie des Esprits célestes, enclose de la foule des Archange, ceinte du chant des Dominations, serrée dans les embrassements des Principautés, honorée par les Vertus, louée des Chérubins, célébrée par les Séraphins. Adam et Eve la saluent de leurs acclamations :

— Venez à nous, lui disent-ils, ô Tabernacle sacré de la majesté de Dieu ! Venez à nous, ô Fille chérie ! Vous avez comblé toutes nos espérances et tous nos désirs.

Les patriarches se réjouissent de voir le jour de sa gloire et de ses triomphes. Les martyrs lui offrent leurs palmes ; les confesseurs chantent son nom d'amour ; les vierges l'entourent de leur cœur. Au milieu des chants d'allégresse de tous les Saints, elle s'élève vers la Trinité radieuse. Prostrée aux pieds du Père, elle reçoit de ses mains le diadème royal. Son Divin Fils la place sur un trône à sa droite, et dès lors commence dans le ciel et sur la terre la souveraineté de Marie, royauté de miséricorde et d'amour. C'est vers ce trône que montent les vœux des mortels ; c'est de ce trône que descendent les grâces et les bienfaits.

Or, les Apôtres, après avoir été témoins de ces grandes merveilles, furent pleinement consolés et encouragés, puis furent de nouveau, ajoute la Tradition, enlevés sur des nues, et ils retournèrent chacun dans le lieu qui lui était échu pour la prédication, racontant les merveilles divines, et glorifiant Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans une unité parfaite et dans la même substance divine, dans tous les siècles des siècles. Amen.

Quelques Pères et écrivains ecclésiastiques ont pensé que Marie n'avait peut-être été transférée qu'en âme, et non en corps, dans le séjour de la bienheureuse immortalité. Mais le sentiment universel de l'Eglise, fondé d'ailleurs sur la tradition primitive comme sur les convenances et sur la raison,

est pour la résurrection et l'assomption corporelle de Marie.

Le fait de cette croyance universelle et constante est une conséquence naturelle du fait même de la translation du corps virginal dans les Cieux ; le corps et l'âme étant remis en contact, la réunion se fait d'elle-même, et la vie redevient complète.

Les liturgies antérieures à l'adoption du rit Romain dans les Gaules n'hésitent point sur l'assomption corporelle de Marie. Le Sacramentaire de S. Grégoire n'hésite pas davantage. Selon les Docteurs S. Bernard, Fulbert de Chartres, Guillaume de Paris, Odillon de Cluni, Guibert de Nogent, et une foule d'autres du moyen-âge, « Le Christ, fils de Dieu, ressuscita « sa glorieuse Mère et lui donna la Royauté des Cieux. »

S. Isidore de Séville, S. Ildefonse de Tolède, en 650, témoignent que de leur temps et auparavant on avait la même croyance. — C'est le sentiment de la presque unanimité des Théologiens, qu'il serait trop long d'énumérer.

Le cardinal Baronius résume ainsi les adhésions des docteurs sur ce point : — « L'Eglise manifeste d'une manière si claire sa pensée sur l'Assomption corporelle de Marie dans ses saints offices, et notamment dans les versets, répons, antiennes et leçons du jour de la fête, qu'on ne saurait la méconnaître, même en l'absence d'un jugement doctrinal. Les Pères qui ont traité ce point ont été si unanimes dans un même sentiment, et avec eux l'école entière des Théologiens, qu'il n'y a pas lieu de tergiverser. Ce serait une impardonnable effronterie et une coupable impudence, de méconnaître le sentiment de l'Eglise universelle, les décisions de tant de saints Docteurs, et la plus grande de toutes les témérités d'oser soutenir le contraire. » (*Annal.*, an. 40). Il ajoute un peu plus loin :

« Considérant l'unanimité des Pères de l'Eglise grecque et latine, (sauf un petit nombre qui se sont laissés séduire par une fausse lettre attribuée à S. Jérôme); considérant aussi les usages significatifs et constants de l'Eglise Romaine ; nous

affirmons que la sainte Vierge Marie, mère de Dieu, est montée au ciel avec ce même corps vénérable dans le sein duquel Dieu a pris son humanité, et nous faisons profession de le croire... Nous pourrions appuyer notre croyance d'un grand nombre d'autres motifs, et même trouver au besoin dans les oracles des saints Prophètes, non pas seulement des raisons de convenances, mais des preuves positives. » (*Ibid.*)

Telle est la croyance antique, la plus conforme à l'esprit de l'Eglise, la plus universellement enseignée et acceptée.

CINQUIÈME ET DERNIÈRE ÉPOQUE

RÈGNE ET GLOIRE IMMORTELLE DE MARIE, DANS LES CIEUX
ET SUR LA TERRE.

CHAPITRE PREMIER

Des portraits de la Sainte Vierge.

La Tradition fait de Marie un type unique et spécial. Elle nous la montre toujours voilée avec tous les traits d'une jeunesse charmante et d'une pureté divine, le plus souvent assise avec l'Enfant-Dieu sur ses genoux, tantôt en pied, tantôt en demi-figure, ornée d'une beauté physique, qui était le reflet de sa beauté morale, l'effigie de son âme, le symbole de son innocence, de sa modestie, de son angélique piété. C'est ainsi que la divine Vierge apparaît sur les monuments des catacombes, dans les peintures, les bas-reliefs, les vases de terre, la plupart antérieurs au IV^e siècle ¹.

Il existe un fait irrévocablement acquis à l'histoire, c'est que l'impératrice Eudoxie envoya de Judée à sainte Pulchérie, sa belle-sœur, une image de Marie qu'elle avait obtenue de l'Eglise d'Antioche, où elle passait pour être de la main de S. Luc. Sainte Pulchérie plaça ce tableau dans l'Eglise des Guides, à Constantinople, et elle y était encore au temps de Simon Métaphraste. Beaucoup d'écrivains grecs l'ont vu à loisir, et en parlent comme d'une œuvre faite à la mixtion de cire et de couleurs. La Vierge y tenait son fils des deux bras.

¹ *Les Catacombes* de L. Perrel, vol. 2, pl. 5.

Les trois Patriarches Job d'Alexandrie, Christophe d'Antioche et Basile de Jérusalem, dans leur lettre synodale à l'empereur Théophile en faveur du culte des images, s'expriment ainsi :

— « N'est-il pas constant que l'apôtre et évangéliste S. Luc retraça à la mixtion sur une tablette l'image de la Divine, très-chaste et vénérable Marie, Mère de Dieu, encore vivante, habitant Jérusalem et demeurant à la montagne de Sion ? Et lorsque la Divine Vierge eut vu le tableau qui devait transmettre à la postérité ses traits vénérés, elle dit :

— *Ma grâce sera toujours avec cette image*¹.

Comme cette image sacrée était exposée dans l'Eglise des Guides, elle devint un modèle que les artistes s'empressèrent de reproduire, et dont il se répandit des copies par tout l'univers. Plusieurs existent encore sous le nom *d'images de la sainte Vierge* peinte par S. Luc, mais avec une variété de poses et de costumes dépendante des caprices du peintre. Le type de visage est à peu près toujours le même.

Or, parmi les images réputées de S. Luc, quelle est celle ou quelles sont celles qui sont véritablement de la main du saint Evangéliste ? c'est un point qu'il n'est pas facile de démontrer. — L'église d'Alexandrie croit en posséder une, de même que l'église de Mégaspiléon, en Morée. Il est certain, du moins, que ces images sont très-antiques et qu'elles ont été constamment très-vénérées dans l'Orient.

L'image de la Vierge, conservée à Bologne, est également célèbre dans l'église d'Occident. Toute l'Europe en a entendu parler, des milliers de fidèles de tous les pays de l'univers l'ont vénérée. Le P. Labat, dans ses *Voyages en Espagne et en Italie*, t. 2, après l'avoir considérée attentivement, l'a décrite de la manière suivante :

¹ Nicéph., *Hist.*, l. 14, 2 et l. 5, 14 ; — Sim. Metaphraste, *Vie de S. Luc* ; — Théod., *lect.* 1 ; — S. Germain de C. P., *Vie de S. Etienne*. — *Lettre des trois Patriarches*, ap. Combes., in *Manip. Orig. Constantinop.*

— « On donna au directeur du monastère la clef du tabernacle où le tableau est renfermé (ce monastère est celui des religieuses Dominicaines) ; on tira les rideaux qui le couvrent, et nous vîmes ce portrait admirable d'aussi près et aussi longtemps qu'il nous plut. Il est peint sur bois, de vingt pouces ou environ de hauteur, sur douze à quinze de largeur. Il n'y a que le buste, c'est-à-dire la tête et le cou. On tient qu'il a été peint par S. Luc, et c'est une tradition si constante, qu'il faut être téméraire pour ne pas y ajouter foi. Mais, sans s'arrêter à l'ouvrier et sans écouter ceux qui disent que ce tableau paraît trop récent pour qu'on lui attribue avec raison plus de 4,700 ans d'antiquité, j'avoue que je fus frappé à la vue de cette vénérable image : elle imprime du respect, en même temps qu'elle attire le cœur. On a peine à soutenir je ne sais quoi d'extraordinaire, de céleste, j'oserai même dire de divin, qui est répandu sur cette peinture. Plus je m'efforçais de la regarder, et plus je me sentais saisi de respect, de crainte et d'amour. Je voulais toujours la regarder, et j'étais obligé de baisser les yeux, comme si ses regards eussent été animés, et que je n'eusse pu en soutenir l'éclat. On voit par ce portrait que la sainte Vierge était de grande taille. Elle avait les cheveux et les sourcils noirs, les yeux grands, bien fendus et pleins de feu, la bouche petite et vermeille, les joues assez remplies et modestement colorées, le menton bien formé. La forme de tout le visage est longue et paraît être d'une personne de cinquante ans, mais qui n'est point du tout cassée et qui n'a rien perdu de sa beauté. Ce que je n'ai point vu dans une foule de tableaux d'excellents peintres, et que l'on voit dans celui-ci, c'est une majesté infinie jointe à une douceur charmante, un air vif et animé, accompagné d'une modestie parfaite, les plus beaux traits, la plus belle économie, la symétrie la plus parfaite, le plus éclatant coloris avec un air d'une humilité profonde et d'un recueillement le plus intérieur et le plus accompli. Que ceux qui ont vu ce tableau en parlent

comme ils voudront, je suis persuadé qu'il est inimitable et qu'il y a quelque chose de surnaturel dans cette auguste peinture.

« Enfin, après avoir achevé nos dévotions et satisfait pleinement notre curiosité, on couvrit la Sainte image et on ferma les portes du tabernacle où elle repose, au-devant duquel il y a une copie faite par un très bon peintre, mais qui, malgré toute son habileté et les soins qu'il s'est donné pour approcher de cet excellent original, est demeuré infiniment en arrière et n'a pu attraper cet air divin qui frappe dans ce tableau. »

Suivant les traditions locales, la Madone de Bologne a été apportée de Constantinople par un religieux, environ l'an 433, et établie dans un petit oratoire qu'il érigea sur le mont de la Garde, près Bologne, d'où elle prit le nom de *Notre-Dame de la Garde*. — Les empereurs grecs faisaient porter en tête de leurs armées une copie de cette image, qu'ils avaient surnommée *Notre-Dame des Victoires*. Le cadre était entouré des portraits des Apôtres, et enrichi de précieuses reliques. C'était le palladium de l'empire.

En 1204, cette image tomba au pouvoir du duc de Flandre, et le doge Henri Dandolo la fit transporter à Venise, et placer dans l'Eglise Saint Marc ¹.

On voit à Rome, au cimetière *Sainte-Agnès*, dans la *chapelle dite de la Madone*, un tableau représentant la sainte Vierge, suivant son type primordial. Les savants estiment particulièrement cette image comme étant l'une des plus anciennes et des plus fidèles. Ils lui assignent comme date certaine l'époque de Néron ². Alors vivaient encore beaucoup de Disciples qui avaient connu Marie, et qui ont pu dépeindre les traits de la Mère du Christ avec exactitude, et en accompa-

¹ Villehardouin, *Conquête de Constantinople*. V. M. Lecanu, *Hist. de la sainte Vierge*, p. 385, etc.

² *Catacombes* de L. Perret, t. 2, pl. 5 ; M. Lecanu, *ibid.*

gnant, comme ils l'ont fait, cette belle image du double monogramme du Sauveur.

Lorsque les différents portraits de Marie, que l'on trouve dans les catacombes, et qui sont de la plus haute antiquité, auront été comparés avec les véritables tableaux de S. Luc et avec leurs fidèles copies, l'art chrétien se trouvera de plus en plus fixé sur l'effigie réelle de la Mère de Dieu.

CHAPITRE II

Les reliques de la Sainte Vierge.

La Vierge divine ayant été élevée au ciel en corps et en âme, les reliques qu'elle a laissées aux fidèles ne sont que des objets qui lui ont appartenu, comme les vêtements quotidiens et les habits de solennités, les robes, les tuniques, les ceintures avec ou sans franges, les diploïdes ou les voiles, plus ou moins amples, les turbans ou coiffures, avec ou sans parures ; — plusieurs autres reliques sont provenues de sa maison de Nazareth, de son habitation en Egypte, de son sépulcre à Gethsémani, lequel renfermait différentes pièces nécessaires à l'ensevelissement comme les linceuls, *linteramina* ; le suaire qui enveloppait la tête, *sudarium* ; les *bandelettes*, qui liaient les pieds et les mains, *instita* ; et par-dessus tout l'enveloppe, *syndonis*. Ces vêtements mortuaires et tous les autres ont été distribués aux Disciples, puis laissés aux différentes églises, qui ont constamment vénéré et soigneusement conservé ces objets sacrés. Elles avaient coutume, soit d'en dresser des mémoires authentiques, soit d'en perpétuer le souvenir traditionnel par des monuments durables, soit de désigner d'âge en âge chaque relique particulière aux fidèles et aux pèlerins qui, attirés par des miracles fréquents et perpétuels, venaient continuellement demander à la Mère de Dieu de nouveaux bienfaits. Quel incrédule doutera d'une re-

lique qui était perpétuellement authentique par des miracles, et vénérée comme telle par les peuples et par le sacerdoce ! Ainsi, toute l'Eglise de Jérusalem témoignait la plus grande vénération pour une pièce d'étoffe ou de tapisserie qui passait pour être un ouvrage de la sainte Vierge, et où les douze Apôtres et le Sauveur étaient représentés de couleur naturelle sur un fond de couleur verte et rouge. Arculphe a vu cette relique et en a fait la description : *In quo linteo XII Apostolorum formulæ habentur intextæ, et ipsius Domini imago figurata. Una pars rubei coloris et altera... viridis habetur.*

Un vêtement du Seigneur, robe ou tunique, qui se trouvait dans une ville de Galatie, fut transféré à Jaffa, puis de là, après trois ans, à Jérusalem par les P. C. Grégoire d'Antioche, Thomas de Jérusalem et Jean de Constantinople. Le saint vêtement, authentique par les nombreux miracles que le Seigneur accordait à ceux qui l'honoraient, fut placé dans l'Eglise du Sépulcre à Jérusalem avec la vraie Croix. La France et l'Europe retentirent de ces événements ¹, *fama per totos Francorum divulgavit fines tunicam D. N. J.-C.*

Au temps de l'invasion des Perses et ensuite des Arabes mahométans dans la Judée, un grand nombre de précieuses reliques avaient été transportées à Constantinople et à Rome. Sainte Hélène avait transféré à Constantinople plusieurs fragments de la vraie Croix ; on sait comment elle fut tirée miraculeusement des mains des Perses par l'empereur Héraclius. Le saint Berceau de Bethléem fut soustrait et envoyé à Rome. Le P. C. Juvénal envoya à Constantinople diverses reliques de Mario, pour enrichir les églises des Blaquernes, des Fondateurs et des Guides. La première de ces églises possédait : 1^o *une robe de la sainte Vierge*, déposée dans une châsse de vermeil ; 2^o *une ceinture de Marie*, qui fut enfermée dans un

¹ Greg. Tur., *de gl. M.* 1, 8 ; *Hist.* l. 10, 24. Sigebert, *Chron. ad an.* 750. — Aymon, *Gesta franc.* 5, 78 ; *Chron.*, *ad an.* 595. — Fredeg. *in Chron.*

précieux reliquaire de marbre, appelé la *Sainte Urne*, d'où l'empereur Léon le philosophe la fit retirer l'an 890, pour l'imposer à l'impératrice Zoé, possédée du démon, laquelle fut délivrée et guérie à l'instant. Les détails de l'acte authentique de cet événement sont conservés dans l'Histoire de l'Eglise d'Orient ¹.

3^o L'*Omophore* de Marie, espèce de coiffure qui s'enroulait autour de la tête, et dont les extrémités retombaient par-dessus les épaules et sur le haut de la poitrine. Les empereurs la tenaient à la main dans les combats contre les Infidèles. Cette relique fut emportée à Trèves en 1207 par Henri d'Aumaine, avec une ceinture conservée en l'Eglise de Chalco-pratée.

Nivelon de Chérisy, évêque de Sens, apporta de C. P., en 1205, une couronne de la Sainte Vierge, dont il fit présent à Helvide, sa nièce, abbesse du monastère de Notre-Dame de Soissons. Il en fut dressé un acte authentique.

Dans le même temps, une portion considérable d'un voile de Marie, avec des fragments de sa robe et de son manteau, furent transférés à Venise. — Une partie des vêtements de la Sainte Vierge et de la tunique sans couture, confectionnée par la Mère du Christ, fut donnée en 1066, à l'église de Westminster par Edouard le Confesseur; ces reliques provenaient de la libéralité des papes Léon IV et Martin V, des princes anglais, et de Charles-le-Chauve, roi de France ².

Quant à la *tunique sans couture*, dont la tradition attribue généralement la confection à la Sainte Vierge, elle se conserve, depuis un temps immémorial, dans l'église d'Argenteuil, près Paris, comme le constate le procès-verbal d'une visite solennelle faite en 1156 par l'archevêque de Rouen, Hugues d'Amiens, en compagnie des évêques de Sens, de Chartres,

¹ Menolog., ad 2 Julii et 31 Augusti. — Niceph., Hist. l. 15, c. 14.

² Concilior Angl. l. 1, art. de Westmonast.

de Paris, d'Orléans, de Riez, d'Auxerre, de Châlons, d'Evreux, de Meaux, de Senlis; des abbés de St-Denys, de Saint-Germain, de Lagny, de Ferrières, de Saint-Maur-des-Fossés, de Saint-Fargeau, de Saint-Mesmin, de Saint Magloire, de Pontoise, de Marigny, et en présence du roi Louis VII et de toute la Cour. Des historiens ajoutent que la sainte Tunique, cachée jusque là, s'est révélée par des prodiges; cela est arrivé assez fréquemment dans le cours des siècles, en pareille circonstance. Ils disent que cette relique avait été donnée par Charlemagne au monastère d'Argenteuil, dont Théodrade, sa fille, était abbesse, et Giselle, sa sœur, une des religieuses; et que le grand Empereur l'avait reçue des libéralités de l'impératrice Irène; mais, selon le vénérable Bède, Charlemagne l'aurait reçue immédiatement, non de Constantinople, mais du Trésor de St-Jean de Latran, et des mains du pape Adrien I^{er}, qui avait des raisons pour combler ce prince de pieuses largesses¹.

La chronique du Mont-Cassin, III, 29, nous apprend sous l'an 1023, que le pape Benoit VIII envoya, pour la consécration d'une nouvelle église dans ce monastère, des reliques de son trésor du palais de Latran, entre lesquelles une parcelle du voile de la sainte Vierge.

La Chronique de Bohême, sous l'an 1070, porte que l'évêque Gébehard consacra une église dans le monastère de Sazoa le 28 juin de cette même année, et qu'il enferma dans l'autel de nombreuses reliques, parmi lesquelles des parcelles de la vraie croix et des vêtements de la sainte Vierge. (*Monach. Saxaviensis in Chronic Bohem.*)

En la même année, le 22 novembre, le vénérable Bennon, évêque d'Osnabruck, dédia la cathédrale de cette ville et renferma dans l'autel des reliques de la vraie croix, du saint Tombeau de Jésus-Christ, de la montagne des Oliviers, des

¹ Gerberon, de Caumont, Guérin, *Hist. de la robe sans couture*; M. Lecanu, etc.

vêtements de la sainte Vierge et du lit sur lequel elle avait reposé. (*In vita Bennonis II, episc. Osnabr., auctore Norberto Iburgensi*).

Il existait en 851, dans le trésor de l'église de Verdun, un vêtement ou partie de vêtement considéré comme une tunique de la sainte Vierge, qui fut mutilé dans le cours des guerres de l'empereur Lothaire, et que l'évêque Hatton restitua en son premier lieu. (*Chonic. Hug. Flaviniac., l. 1.*)

Il est fait mention de la chemise de la Vierge, à Chartres dès l'an 1129, dans la continuation de la chronique de Sigebert par l'abbé Anselme. Elle devint très-célèbre à cette époque, à l'occasion du mal des Ardents, qui fit de si grands ravages dans presque toute la France. Elle fut le moyen de miracles nombreux et de bienfaits signalés en faveur d'une multitude innombrable qui vint alors solliciter la protection de la mère de Dieu... *Carnotum ubi camisia habetur ejusdem Virginis, innumera multitudo sanata est... Quid etiam de Cameraco dixerim, ubi templum habetur... dotatum de capillis ejus.* (*Anselm., an. 1129*). D'autres reliques de Marie, vénérées à Notre-Dame de Cambrai, furent aussi l'objet d'une fervente dévotion et la cause de beaucoup de grâces.

On conserve à Aix-la Chapelle un voile de Marie, de couleur blanche, tissu de lin et de soie, long de deux aunes un tiers, large d'une aune deux tiers. On croit qu'il fut envoyé de Constantinople à Charlemagne ; l'histoire de sa translation est représentée sur les vitraux de la cathédrale. On l'expose publiquement tous les cinq ans.

Chardin signale dans *ses Voyages*, une tunique complète de Marie à l'abbaye, autrefois évêché de Copis, en Mingrèlie. Elle est enrichie, dit-il, de fleurs brodées sur un fond de Nankin, mesure huit palmes de long sur quatre de largeur. Le cou en est étroit, et les manches larges d'une palme. On l'enferme dans une cassette d'ébène incrustée de fleurs d'argent.

Telles sont les principales reliques de Marie connues dans le monde chrétien. La plupart sont munies des preuves suffisantes de leur authenticité.

CHAPITRE III

Le culte de Marie.

Le culte de Marie remonte à l'origine de l'Eglise. Il est aussi ancien que la Mère du Fils de Dieu, que la Protectrice de tous les serviteurs de Dieu et la Souveraine de la Terre et des Cieux. A tous ces titres, dès le commencement, elle a reçu les hommages des fidèles, leurs invocations, leurs prières publiques et particulières. Elle a agrégé les images, les statues, qui lui furent consacrées, les autels et les temples qui furent érigées sous son vocable en l'honneur de Dieu. A compter du jour où l'Archange, député d'en Haut, la salua *mère du Messie, pleine de la grâce céleste, et bénie au-dessus de toutes les femmes*, elle fut proclamée bienheureuse et honorée comme telle, dans tous les âges et parmi toutes les nations de la terre : *ex hoc nunc Beatam me dicent omnes generationes.*

Après un tel honneur rendu à Marie, de la part de la Cour céleste elle-même, les fidèles du Christ n'hésitèrent plus : ils lui rendirent avec empressement un culte qui surpassa en excellence celui de tous les Saints.

Les Apôtres et les Chrétiens de l'*Eglise de Jérusalem*, la première et la plus nombreuse des Eglises primitives, donnèrent le premier exemple qui fut perpétuellement et universellement suivi.

D'après une ancienne tradition des Juifs Infidèles eux-mêmes, consignée dans leurs *Toldos*¹, on voit que les pre-

¹ *Toldos*, Huldric, p. 115.

miers Disciples de Jésus-Christ, *qui venaient prier autour du tombeau de la mère de Jésus*, subirent une persécution violente de la part des Princes de la Synagogue, *et qu'il en coûta la vie à cent Chrétiens, parents de Jésus-Christ, pour avoir élevé un monument* (une espèce d'oratoire) *sur cette tombe.*

Suivant une histoire du Mont-Carmel, ce culte aurait été établi du vivant même de la sainte Vierge ; et les Carmes ont attribué au disciple et prophète Agabus l'érection de la première chapelle qu'on ait dédiée à Notre-Dame. L'église Notre-Dame d'El-Pilar, en Espagne, réclame la priorité sur celle des Carmes ; et celle de Lydda, qui, d'après la tradition, a été fondée par les apôtres S. Pierre et S. Jean, revendique pour elle cette prérogative. Nous voyons, dès avant l'époque de la glorieuse assomption de Marie, des tribus errantes du Désert mettre son image et celle de l'enfant Jésus au nombre des divinités des Arabes.

Bien plus, les *Liturgies Apostoliques* de S. Jacques, premier évêque de Jérusalem, de S. Pierre, de S. Marc, de S. Matthieu, de S. Jean l'Évangéliste, renferment la preuve la plus irrécusable de la suréminence du culte adressé à Marie dès la naissance du Christianisme. Exemple : La messe de S. Jacques de Jérusalem fait quatre fois la commémoration spéciale de Marie : Après la *Collecte*, après l'*Offertoire*, après le premier *Memento* et après la *Communion*. Marie y est qualifiée *Très-sainte, Immaculée, Très-glorieuse, Bénie, Notre-Dame, Mère de Dieu et toujours vierge.*

Après la commémoration du *Memento*, le prêtre dit :

— *Célébrons la mémoire de la suréminente, très-sainte, immaculée, bénie au-dessus de toutes, Notre-Dame, pleine de gloire, mère de Dieu et toujours vierge, Marie.*

Les choristes répondent :

— *Il est juste que nous vous proclamions véritablement bienheureuse, ô toujours bienheureuse, ô mère de Dieu, vé-*

ritablement immaculée et mère de notre Dieu, plus digne d'honneur que les Chérubins, plus brillante de gloire que les Séraphins, vous qui avez conçu dans la pureté le Verbe de Dieu ; nous vous glorifions donc de tout notre cœur, ô mère de Dieu !

Après une pause, ils continuent :

— *A vous, ô pleine de grâce, les congratulations de toute créature, des chœurs des Anges, et du genre humain. Vous, Temple saint, Paradis spirituel, Gloire des vierges, Vous de qui Dieu a emprunté sa chair, par le ministère de laquelle notre Dieu, qui est avant les siècles, s'est fait enfant ; car il s'est fait un trône de votre sein, il a égalisé vos entrailles à la hauteur des Cieux et au-delà ; à vous donc, ô pleine de grâce, les congratulations de toute créature : gloire à vous !*

La Liturgie de S. Mathieu, suivie dans toute l'Ethiopie, ne tient pas un langage moins élevé ni moins accentué sur le culte et sur l'invocation de la Vierge par excellence :

— *Réjouissez-vous, dit-elle, ô Notre-Dame, parce que c'est de vous que nous vient le salut et la sanctification ; ô Vierge très-pure et mère du Dieu Christ, portez jusqu'au plus haut des Cieux notre prière, jusqu'au séjour des Elus de votre Fils, d'où nous attendons la rémission de nos péchés.*

— *Réjouissez-vous, ô Notre-Dame, parce que vous avez enfanté la vraie Lumière, Jésus-Christ Notre-Seigneur ; intercédez pour nous auprès de lui, afin qu'il ait pitié de nos âmes. Déposez nos supplications au pied du trône de votre Fils Jésus-Christ. — Réjouissez-vous, ô Reine véritablement immaculée ; rejouissez-vous, ô Gloire des ancêtres, qui avez donné aux descendants l'Emmanuel prédit. O vous, notre véritable médiatrice auprès de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; nous vous supplions de vous souvenir de nous ! Priez pour nous, afin que nos iniquités soient effacées.*

Dans un autre endroit, la même liturgie de S. Matthieu s'exprime ainsi :

— Salut, ô Vierge Marie, Mère de Dieu, vous êtes l'encensoir d'or, qui avez porté le charbon enflammé. Béni soit Celui qui l'a pris dans le sanctuaire, parce qu'il est véritablement lui-même le Verbe de Dieu, qui remet les péchés et efface les fautes : c'est par vous qu'il s'est fait Homme, et qu'il s'est offert au Père comme un véritable encens et comme un précieux sacrifice.

— Plus loin : *Que ceux qui n'aiment pas Notre-Seigneur, et qui ne croient pas à sa Nativité ni à la sainte Vierge, soient anathème jusqu'à son avènement !*

La Liturgie de S. Jean l'Evangeliste : *Nous faisons mémoire en votre présence, Seigneur, de tous les saints Patriarches, Prophètes, Apôtres, Martyrs, et Confesseurs, ainsi que de la Mère de Dieu et de tous les Saints.*

Les Liturgies de S. Pierre, de S. Marc, etc., font plusieurs fois mémoire de Marie, dans les termes qui précèdent. Toutes les nations chrétiennes et tout le sacerdoce catholique, depuis les temps apostoliques, ont constamment suivi cette forme primordiale dans le culte et les invocations de Marie, en sorte que les hérétiques modernes qui ont tenté de détruire cette pratique, se sont trouvés complètement en dehors de la tradition des Apôtres et des Docteurs primitifs de l'Eglise.

CHAPITRE IV

Continuation du même sujet. — Universalité et perpétuité du culte de Marie.

Si l'on entreprenait d'énumérer les monuments de tout genre, qui, à partir des premiers siècles du christianisme, ont été érigés en tout temps et en tout lieu à l'honneur de Marie, la Mère du Christ, l'on ne parviendrait jamais à compter tout

ce que la foi et la piété ont fait pour son culte. En effet, c'est en nombre infini que des églises, des chapelles, des basiliques et de superbes cathédrales, ont été bâties sous le vocable de *Notre-Dame* ; c'est en nombre véritablement infini, que des monastères et des paroisses, des cités et des nations, se sont placés sous sa spéciale protection ; c'est en nombre infini, que des autels, des sanctuaires, des congrégations lui ont été consacrés, même dans les autres temples qui étaient dédiés à d'autres Saints. Il est impossible de raconter combien de pratiques de piété ont été établies dans toutes les églises pour honorer Marie, et avec quelle ardeur des actes innombrables de dévotion ont été accomplis depuis dix-huit siècles dans la vue d'invoquer cette puissante Médiatrice. — Des bienfaits ordinaires et des grâces miraculeuses ont justifié la confiance des fidèles ; en sorte qu'elle a toujours été en augmentant.

Les Pères primitifs, les docteurs ¹ des divers siècles sont admirables dans les louanges qu'ils lui donnent, dans les invocations qu'ils lui adressent. Les vierges ² et les martyrs réclamaient le secours de Marie dans les dangers et dans le feu des persécutions. Les anciens pontifes lui consacraient des oratoires et les lieux des assemblées chrétiennes ³.

Les peuples bâtissaient, dès l'origine, des sanctuaires à la Vierge Marie ⁴. Les images de la Mère de Dieu remplaçaient les talismans païens.

Après la miraculeuse conversion de Constantin le Grand, le culte de la Vierge prit son libre essor ; il fut adopté avec enthousiasme dans l'Italie, à Rome, à Naples, dans les Gaules, dans la Bretagne, chez les Belges, les Espagnols et les Celtes. Les bandits eux-mêmes honoraient et invoquaient *Notre-Dame*.

¹ S. Irén.; S. Ephrem ; S. Bern., etc.

² Sainte Justine, V. et M., invoque Marie contre les incantations d'un magicien. (S. Grég. Naz., *Orat.* 18.)

³ Calixte I^{er} dédia à *Notre-Dame* l'église d'au-delà du Tibre. (Baron., an. 224.)

⁴ L'Espagne, la Syrie, la Palestine, la Grèce, etc.

Dans le danger de la tempête, l'incrédule lui-même réclamait son secours ¹. Les grands personnages, comme les simples particuliers ; les grandes cités, comme les simples bourgades, apporteront désormais des hommages et des offrandes à la Reine du ciel. Effleurons les faits qui se présentent en foule.

L'Empire d'Orient. — Constantin consacre sa nouvelle capitale à Dieu, *en mémoire de la sainte Vierge* qu'il tenait en singulière vénération ; ses successeurs immédiats aiment également à l'honorer. Léon I^{er}, dit le Grand, fait bâtir en 460 une noble et splendide basilique qu'il dédie à *Notre-Dame de la fontaine*, en reconnaissance de ce que, sur le bord d'une fontaine isolée, elle lui avait apparu avec bonté et lui avait promis l'empire. La princesse impériale, sainte Pulchérie, fille de Théodose II, fit construire, à elle seule, trois églises sous l'invocation de la *Panagia* (de la Vierge toute sainte), dans l'enceinte même de Constantinople. Ne pouvant les enrichir des reliques de la Mère de Dieu (puisque le corps de Marie est au ciel), elle y supplée par les vêtements qu'elle fit venir de Jérusalem. La belle église des Blaquernes eut sa robe, celle de Chalcopratée sa ceinture ; mais ce fut celle des Guides qui obtint la meilleure part ; on y p'âça, sur un autel éblouissant d'or et embelli de colonnes de jaspe, le portrait de Marie, envoyé d'Antioche, peint par S. Luc, du vivant même de la Vierge, et auquel la Mère du Sauveur avait attaché sa grâce. C'était le palladium de l'Empire ; les empereurs, entre autres Jean Zimiscès et les Commènes l'emportaient à l'armée, d'où il était ramené sur un char de triomphe attelé de magnifiques chevaux blancs. Cette image miraculeuse paraissait dans les grandes solennités, et le peuple saluait sa présence par des cris de joie et par des cantiques de louange.

L'impératrice Irène répara les désastres de l'hérésie, et les

¹ M. de Volney, dans un naufrage sur l'Océan, près des côtes de Baltimore, récitait l'*Ave Maria*.

Orientaux honorèrent Marie par tous les moyens qu'ils purent imaginer. On lui décerna des couronnes d'or ; on ne la représenta plus qu'avec la robe de pourpre, les bandeaux de perles et les diadèmes des impératrices ; on mit son effigie sur les monnaies, on frappa des médailles en son honneur, et l'on combattit sous ses auspices.

— « Romains, disait Narsès au moment de livrer aux Goths la bataille de Taginas, Romains, battez-vous vaillamment, la Vierge est pour nous ; ne manquez pas de l'invoquer pendant la mêlée ; car elle regarde nos phalanges, et nous livrera ces impies qui lui refusent le titre de Mère de Dieu. »

Il dit, et les Grecs se battirent comme des lions. Totila fut tué ; son armée taillée en pièces, et l'Italie délivrée au nom de Notre-Dame des Victoires, bénit hautement la Vierge et Narsès.

Les Anglais et les Peuples Septentrionaux. — Aussitôt qu'ils furent convertis, les Germains et les Scandinaves se montrèrent sincèrement dévots, et Marie fut leur patronne de prédilection. Les Anglo-Saxons élevèrent, sur tous les points de l'Angleterre, des chapelles et des ermitages à la Reine des Anges. Ces premières chapelles anglaises étaient d'une extrême simplicité ; mais un peu plus tard, les évêques Anglo-Saxons ayant fait venir de Rome des constructeurs habiles, ils bâtirent sous l'invocation de Marie et des Saints, ces grandes églises Anglo-Normandes, avec leurs flèches audacieuses, leurs splendides beffrois et leurs tours jetées dans la nue ; dont l'architecture superbe et féerique contrastait avec les constructions massives du passé.

Guillaume le Conquérant, les princes de sa race, les chevaliers Normands, avaient une ardente piété envers Notre-Dame. Guillaume, avant la célèbre bataille d'Hastings, invoqua hautement Marie, et fonda une chapelle en son honneur. La fière chevalerie bâtit à ses frais, sous l'invocation de la sainte

Vierge, la belle cathédrale de Coutances qui arracha un cri d'admiration à Vauban lui-même.

Au milieu d'une tempête, l'impératrice Mathilde, petite fille du Conquérant, fit vœu, avec les barons anglais, alors bons catholiques, de bâtir à la Vierge de *Secourance* une chapelle sur le rivage où ils aborderaient. Le vaisseau, miraculeusement garanti du naufrage, jeta l'ancre dans la petite baie d'Equerdreville, en basse Normandie, et aussitôt la princesse y posa la première pierre de la chapelle, qui fut terminée par son fils Henri II, roi d'Angleterre.

L'hérésie a éteint la splendeur du culte de Marie dans ce pays ; mais aujourd'hui la Grande Bretagne proteste contre l'abolition sacrilège de cette dévotion si populaire. Les Irlandais l'ont conservée par des sacrifices et des efforts héroïques. Les Ecossais, malgré les persécutions des princes protestants, ont longtemps vénéré Marie par des pratiques extérieures et publiques.

Les Hongrois, les Polonais, les Autrichiens, les Allemands. — Parmi les nations d'origine slave, qui embrassèrent le culte de Marie avec zèle, on doit citer d'abord les *Hongrois* : Nul peuple n'honora plus dévotement la sainte Vierge. — Au début du XI^e siècle, S. Etienne, roi de Hongrie, fonda Notre-Dame d'Albe Royale et mit sa couronne aux pieds de la Vierge, qu'il déclara souveraine de ses Etats. Chaque fois que le nom de Marie était prononcé dans toute l'étendue de ce vaste royaume, il n'y avait pas de noble Hongrois, si haute que fut sa lignée, qui ne mît un genou en terre comme un vassal devant sa suzeraine, et qui ne s'inclinât en signe de profond respect. — En 1363, le roi Louis I^{er}, ayant avec mille hommes, et avec le secours de Marie, remporté une éclatante victoire sur quatre-vingt mille infidèles, bâtit une splendide église à la Reine du ciel, et lui consacra l'épée avec laquelle il avait été victorieux.

Le culte de Marie fut accepté avec autant d'ardeur en *Bohême* et en *Pologne*. Les Polonais avec leurs princes invoquaient solennellement la sainte Vierge sous le titre de *Reine de Pologne*, bien avant que Casimir renouvelât cette consécration. La bannière de Marie guidait leurs phalanges belliqueuses, un cantique à la Vierge était l'hymne du combat.

La *Prusse* fut civilisée sous l'influence de la Mère de Dieu. Ses nobles chevaliers étaient appelés les *frères hospitaliers de la sainte Vierge* ou les chevaliers Teutoniques.

Par délibération solennelle, les divers peuples avec leurs rois se plaçaient sous la protection de Marie.

L'an 1647, l'empereur d'Allemagne, Ferdinand III consacrait dans une grande solennité, lui, sa famille et l'empire à la Reine du ciel. Une magnifique colonne fut élevée, sur la grande place de Vienne, en l'honneur de la Conception Immaculée de la Bienheureuse Vierge Marie, et sa statue avec la lune sous ses pieds et écrasant de son talon la tête du Serpent infernal, fut placée au haut de la colonne.

La France. — Le culte de Marie s'épanouit avec éclat au moyen âge, et enfanta des prodiges d'architecture qui sont encore sous nos yeux. On vit alors cent mille hommes travailler, durant de longues années, à la cathédrale de Strasbourg, que l'évêque Werner avait dédiée à Marie. Nul ne cherchait le lucre, nul ne s'enrichissait dans ces entreprises colossales, où les diamants des princes, les riches aumônes des hauts barons et l'or des corporations bourgeoises passaient à millions dans les mains des chefs. Jamais le monde ne reverra s'élever d'aussi magnifiques chefs-d'œuvre que les églises gothiques des temps de foi. La Vierge Sainte animait les arts, présidait à toutes les fêtes de famille, à toutes les scènes solennelles de cette époque grave et naïve ; invoquée par le seigneur et le vassal, elle protégeait à la fois, les communes et les châteaux, les trônes et les républiques.

En 1475, Louis XI institua l'*Angelus*, tel qu'il est maintenant, en l'honneur du mystère de l'incarnation, et voulut qu'à la prière du soir, qui se faisait pour la paix de la chrétienté, on en ajoutât une à midi pour la paix particulière de son royaume. Son ordonnance est ainsi conçue :

— « Il est ordonné à tous Français, Chevaliers, hommes
« d'armes, et manans, de se mettre à *deux genoux* au coup
« de midi, de se signer dévotement, et de faire une prière à
« Notre Dame pour obtenir bonne paix. »

La dévotion à la sainte Vierge était si populaire, que cette ordonnance fut exécutée avec la plus parfaite exactitude.

Dans l'Association de Notre-Dame entraient les rois, les reines, les évêques, les princes, les prud'hommes de la haute bourgeoisie parisienne. Réunis à certaines solennités, ils formaient ces processions de trois cent mille personnes, dont la tête était à Saint-Denis quand les derniers rangs se pressaient encore sur le parvis de Notre-Dame. — Les statues de la Mère de Dieu décoraient et protégeaient les rues et les habitations des bourgades et des cités. — Ces madones étaient chères au peuple.

Le 40 février 1637, le roi Louis XIII, voulant signaler sa dévotion envers la sainte Vierge, la choisit pour protectrice de sa famille et de son royaume, il lui offrit solennellement sa couronne et son sceptre dans l'Eglise métropolitaine. Louis le Grand renouvela l'hommage de son père et déclara, par un édit en date du 25 mars 1650, qu'il était redevable à la sainte Vierge des victoires qu'il avait remportées en Flandre, en Allemagne et en Italie.

Les grâces obtenues par l'entremise de Marie sont infinies. Comment raconter les bienfaits miraculeux de *Notre-Dame de Lorette*, qui donna à Sobieski la célèbre victoire sur les Turcs ? Que dire de ceux de *Notre-Dame del Pilar*, qui fit remporter aux Espagnols la brillante victoire navale de Lépante sur les

infidèles ? Comment les fidèles n'invoqueraient-ils pas Marie ; comment ne s'adresseraient-ils pas, dans leurs besoins, à Marie, quand les infidèles, quand les Sarrasins eux-mêmes prient avec la plus grande confiance *Aïsa*, et sa mère, la Vierge divine ?

CHAPITRE V

Les Pèlerinages de Notre-Dame.

Orient. — Syrie. — Palestine. — Mésopotamie. — Les lieux qui furent sanctifiés par la présence et par les bienfaits de Marie, font éprouver aux fidèles de nobles et religieuses émotions. Les Pèlerins de l'Orient et ceux de l'Occident, dès l'origine du Christianisme, vinrent en foule visiter Nazareth, Bethléem, Gethsémani.

Les premiers chrétiens venaient prier *Notre-Dame d'Edesse*, en Mésopotamie ; — *Notre-Dame de Scydnai*, où un sultan de Damas fonda une lampe perpétuelle, en reconnaissance d'une grâce qu'il avait obtenue par l'intercession de Marie ; — *Notre-Dame de Belmont*, à deux heures de marche de Tripoli ; — enfin, *Notre-Dame de Tortose*, dont les miracles retentissaient dans toute la chrétienté, et où les Musulmans eux-mêmes amenaient leurs enfants pour les baptiser et les préserver de tout mal.

Espagne. — Portugal. — On lit dans les *Mémoires* du sire de Joinville, que le bon sénéchal se rendit en pèlerinage à Notre-Dame de *Tourtouze*. L'historien de S. Louis rapporte un miracle qui eut lieu de son temps, en faveur d'un pauvre homme « démoniaque, » lequel, un jour, fut amené devant cet autel de Notre-Dame de Tortose, et ainsi, poursuit le Sire de Joinville, comme l'on priait Notre-Dame pour sa guérison,

le diable que le pauvre homme avait dedans le corps répondit :

— « Nostre Dame n'est pas ici, elle est en Egypte pour
« aider au roi de France et aux Chrétiens qui, aujourd'hui,
« arrivent à la Terre sainte à pied, contre les Païens qui sont
« à cheval. »

Le sénéchal ajoute que le jour même où le démon prononçait ces paroles, l'armée française débarquait en Egypte. — Cette Vierge de Tortose, qui abandonne son sanctuaire pour aller porter du secours au roi de France, observe M. Poujoulat, est le sublime du merveilleux.

Notre-Dame de Montserrat, que les Cantiques sacrés des Anges révélèrent dans le neuvième siècle aux bergers catalans, a souvent délivré miraculeusement des milliers de captifs, détenus dans les prisons des Maures d'Afrique et d'Espagne. Du haut des rochers d'où l'on découvre jusqu'aux îles Baléares, Elle a souvent reçu la visite des Princes espagnols, qui avaient gravi à pied sa montagne pour implorer son assistance.

A *Notre-Dame de Tolède*, l'on voit la bannière de la sainte Vierge, sous laquelle Alphonse IX avait remporté sa grande victoire sur les Musulmans.

A *Notre-Dame de l'Olivier*, en Portugal, l'on admire la pieuse et riche offrande du roi Jean I^{er}.

Italie. — Après le *saint sépulcre* et *Saint-Pierre de Rome*, il n'existe pas dans toute la Chrétienté de pèlerinage plus fameux que celui de la *Santissima Casa di Loreto*. La sainte maison de Nazareth, miraculeusement transportée en Italie par les Anges, a été vénérée par un concours immense et perpétuel de pèlerins. L'Eglise qui l'enferme, l'une des plus belles de la Péninsule, a été magnifiquement ornée par les dons de la piété des fidèles et des Princes étrangers. Ses richesses eussent suffi à payer la rançon de toute l'Italie.

La Méditerranée conduit les pèlerins à *Notre-Dame de Monte Nero*, qui domine Livourne ; — à *Notre-Dame de Lavasina*, en Corse, gracieusement assise sur sa colline odoriférante ; — à *Notre-Dame de Lampadouze*, placée comme un phare entre Malte et l'Afrique ; — à *Notre-Dame de la Garde*, qui, élevée sur la cime d'un roc escarpé, protège les navires ballottés par la tempête.

La Grèce, — *l'Arabie*, — *l'Arménie*, — *les Peuples orientaux*, ont divers lieux célèbres de pèlerinage, où ils viennent honorer et implorer la Mère du grand Rédempteur. Mais ces nations dirigent de préférence leurs pas vers la *Terre sainte*, où les souvenirs et les monuments de la Vierge sont plus émouvants. « Les pèlerinages à la Mère de Dieu, dit M. Orsini, dans son bel ouvrage sur la *Vierge*¹, n'ont rien perdu de leur ferveur en Asie, et les Francs s'étonnent quelquefois de rencontrer des femmes turques priant dévotement au tombeau de la Vierge avec les filles de Sion, les riches Arméniennes, les Grecques des pays d'outre-mer, et les Arabes catholiques. »

— « Le culte particulier de la Vierge, chez les nations chrétiennes de l'Orient, dit M. Poujoulat, n'est pas une des choses qui frappent le moins le voyageur ; je trouve digne de remarque cette dévotion (des Orientaux), qui soumet les destinées humaines au pouvoir d'une femme, dans un pays où la femme ne compte pour rien. »

L'Autriche, — *la Suisse*, — *l'Angleterre*, ont leurs pèlerinages, dont la célébrité égale celle des autres lieux de dévotion les plus fréquentés. — Celui de *Maria-Zell*, en Autriche, après les plus humbles commencements, vit affluer non-seulement les simples fidèles, mais encore les princes et les

¹ Voir dans cet auteur une plus longue et plus brillante description des faits que nous nous contentons d'abrégé ou d'indiquer.

empereurs. En 1220, Henri, margrave en Moravie, et sa femme Agnès, en reconnaissance d'une guérison miraculeuse obtenue par l'intercession de Marie, bâtissent l'autel et la chapelle où fut placée la statue de la Vierge qui, jusque là, était demeurée sur un tronc d'arbre. Louis I^{er}, roi de Hongrie, pour remercier la Mère de Dieu d'une victoire inespérée, remportée sur les Turcs, fit élever la belle église qui entoure la chapelle. — Les Musulmans vinrent à Maria Zell en 1530; mais au moment où leur chef dirigeait la pointe de sa lance contre la statue miraculeuse de la Vierge, il fut frappé de cécité, et ses soldats, saisis d'effroi, prirent la fuite. — Les empereurs Matthias, Ferdinand II, Ferdinand III et Léopold I^{er}, firent le pèlerinage de Maria-Zell. Marie-Thérèse y fit sa première communion, et l'empereur François s'y rendit lui-même en 1814.

L'antique pèlerinage de *Notre-Dame des Ermites* est la Lorette de l'Helvétie. Bâti sur la cime du mont Etzel, au fond des forêts, par Meinrad, de l'illustre famille des comtes de Hohenzollern, et par S. Bennon, de la maison ducale de Bourgogne, et muni de la puissance miraculeuse de la Vierge, qui se plaisait à y distribuer ses bienfaits, l'*Ermitage d'Einsiedeln*, en Suisse, attirait les populations catholiques pendant plusieurs siècles. Il a recouvré, dans ces derniers temps, une partie de son ancienne splendeur.

Lorsque l'hérésie n'avait point infecté la Grande-Bretagne, les hauts personnages anglais, comme les simples fidèles, aimaient à fréquenter le fameux pèlerinage de *Notre-Dame de Worcester*. La beauté des anciens jours commence à resplendir de nouveau dans ce noble pays appelé autrefois l'*Ile des Saints*.

La France. — Comme les pèlerinages des autres nations, ceux de France doivent leur origine aux bienfaits surnaturels accordés miraculeusement par la Reine du Ciel. — Le pèleri-

nage de *Notre-Dame du Puy*, en Velay, est un des plus anciens de France. M. Orsini en raconte ainsi l'origine : — « Pendant l'occupation de la Gaule par les Romains, une dame gauloise que S. Georges I^{er}, évêque du Puy, avait baptisée, se trouvant malade à mourir, fut avertie qu'elle recouvrerait la santé sur la cime du mont *Anicium*, peu distant de sa demeure. Elle s'y fit porter dans cette espérance, et à peine était-elle assise sur le rocher volcanique du Puy, qu'un doux sommeil vint enchaîner ses sens. Alors elle vit en songe une femme céleste dont les éblouissantes draperies flottaient comme une blanche vapeur, et dont une couronne de pierres précieuses ceignait la tête ; cette femme, d'une ravissante beauté, était entourée d'un cortège d'Esprits angéliques.

— Quelle est, demanda la fille des Gaules à un des esprits bienheureux, quelle est cette Reine si gracieuse, si noble et si belle qui vient à moi, pauvre malade, dans mon extrême affliction ?

— C'est la Mère du Fils de Dieu, lui répondit l'Ange ; elle a fait choix de ce rocher pour y être invoquée, et elle t'enjoint d'en prévenir Georges, son serviteur ; afin que tu ne prennes pas l'ordre du ciel pour un vain songe, réveille-toi, femme, tu es guérie !

A son réveil, la Gauloise, en effet, n'avait plus ni langueur ni fièvre. Pénétrée de reconnaissance, elle s'empressa de courir chez l'évêque, et de lui transmettre de vive voix le message de l'Ange.

Après avoir écouté silencieusement les ordres de *Celle* qu'il vénérât le plus après Dieu, S. Georges s'inclina, comme si la Vierge elle-même lui eût parlé, et, sans délai, suivi de quelques serviteurs, et accompagné de la Gauloise convertie, il alla visiter la roche miraculeuse. Son étonnement fut inexplicable en la voyant couverte de neige, quoique les chaleurs de juillet se fissent sentir dans la plaine ; comme il s'émerveillait encore, un cerf parut qui se mit à courir sur cette neige d'été,

en traçant de ses pieds légers l'emplacement d'un vaste édifice. Le saint évêque, tombant de surprise en surprise, fit enclore d'une forte haie l'endroit que le cerf avait parcouru, et, bientôt, sur cette terre favorisée, s'éleva une cathédrale autour de laquelle se groupa la ville du Puy, qui se tient pour imprenable, grâce à la protection de Marie. » — De toutes les provinces du midi de la France, du fond de l'Espagne, on vient vénérer la petite statue de la Vierge. Les souverains Pontifes y sont venus en simples pèlerins, ils ont accordé aux évêques du Puy de grands privilèges à la considération de *Notre-Dame*, entre autres la dépendance immédiate du Saint-Siège et le *Pallium*. Plusieurs rois de France sont venus aussi vénérer Marie sur la montagne d'*Anicium*. En 1422, Charles VII, qui n'était alors que Dauphin, vint recommander à Notre-Dame du Puy sa cause presque désespérée, et ce fut dans la même église qu'il fut proclamé roi de France.

Le roi René fit aussi ce pèlerinage avec un grand train d'hommes et de chevaux; une foule de Maures le suivaient dans leur costume oriental.

La chapelle de *Notre-Dame des Monts* ou de *Ceignac*, assise sur une colline dans l'ancienne forêt de Cayrac, entre la Viaur et l'Aveyron, est célèbre par le pèlerinage d'un palatin hongrois qui, en 1150, recouvra miraculeusement la vue, avec tous ses compagnons d'armes, qui avaient été dispersés par la tempête. Cette touchante histoire a été consacrée par un monument, placé dans le sanctuaire de Notre-Dame de Ceignac.

Que dirons-nous du pèlerinage de *Notre-Dame de Roc-Amadour*, situé non loin de Cahors, sur les monts arides du Quercy? — Les miracles opérés en faveur des pèlerins ont été si nombreux et si fréquents, dans les divers siècles, que ce n'était pas seulement des fidèles isolés, mais des villes et des provinces en masse qui se rendaient à Roc-Amadour. « En « 1546, dit M. de Malleville, le 24 juin, jour du grand par-

« don, le concours des peuples du royaume et des étrangers
« fut si grand, que plusieurs personnes de tout âge et de tout
« sexe furent étouffées dans la presse, et étaient les tentes en
« très-grand nombre tendues en la campagne de toutes parts
« comme un grand camp. » Les bienfaiteurs de l'église de
Roc-Amadour sont innombrables.

Le pèlerinage de *Notre-Dame de Liesse*, en Picardie, moins ancien que ceux de la France méridionale, puisqu'il ne remonte qu'au XII^e siècle, les surpasse en célébrité. L'origine de la statue qui enrichit ce lieu, est toute merveilleuse, et ne manque pas de preuves d'authenticité. Parmi les chevaliers de S. Jean de Jérusalem, qui défendaient Foulques d'Anjou, roi de Jérusalem, les trois frères de l'illustre maison d'Eppe, en Picardie, tombèrent prisonniers entre les mains du Soudan d'Egypte ; le chef Sarrasin, voyant en eux des hommes si distingués, fit tous ses efforts pour les faire passer du Christianisme au Mahométisme. Mais ce fut en vain qu'il leur envoya les plus fameux imans pour disputer avec eux sur la foi, — qu'il leur fit tantôt de magnifiques promesses, tantôt les menaces les plus effrayantes. Rien ne les ébranla. Voulant tenter un dernier moyen de séduction, il leur envoya sa fille, princesse belle, chaste, accomplie, et digne de suivre la croyance véritable. A l'affreuse peinture qu'elle leur fit des supplices qui les attendaient, ils opposèrent la résolution des martyrs ; à ses insinuations subtiles sur la foi, ils répondirent si bien par l'exposé de la doctrine évangélique, que la jeune Infidèle se convertit, et qu'elle prit la résolution de quitter son père et sa mère et de suivre les chevaliers du Christ, — après leur avoir ouvert les portes du cachot. Ce qui avait surtout déterminé sa conversion, c'était la vue d'une image miraculeuse et rayonnante de Marie. — En partant vers Alexandrie, les fugitifs, épuisés de fatigue, s'endormirent profondément au milieu de la campagne d'Egypte. Nul ne sait quelle fut la durée de leur sommeil. — A leur réveil, ô surprise ! les

chevaliers d'Eppe se virent en face de leur château de Marchais, en Picardie. L'image de la sainte Vierge leur était restée, ils bâtirent une belle église pour l'y déposer, et pour témoigner à Marie leur gratitude, et la princesse musulmane reçut le baptême dans la cathédrale de Laon.

Les noms les plus illustres de la monarchie figurent sur la liste des pèlerins de *Notre-Dame de Liesse*. On y lit les noms du duc de Bourgogne, de Louis II de Bourbon, prince de Condé, du duc de Mercœur, du prince Albert-Henri de Ligne, de madame Henriette-Françoise de France, reine d'Angleterre, des princes de Longueville, du maréchal d'Ancre, de mademoiselle de Guise, du comte d'Egmont, de Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI, de Charles VII, du roi René, de Louis XI, de François I^{er}, de Henri II, de Charles IX, de la reine Marie de Médicis, de Louis XIII, d'Anne d'Autriche, de Louis XIV, etc.

La chapelle de *Notre-Dame de Liesse* attire encore aujourd'hui, malgré l'incrédulité des temps, un grand concours de pèlerins.

Nous nous bornerons à ces quelques monuments, bien que le sujet soit immense, et susceptible de développements beaucoup plus considérables. — Nommons seulement, en finissant, les pèlerinages établis de nos jours, en mémoire des *Apparitions Nouvelles*, des bienfaits et des *miracles nouveaux* de la sainte Vierge.

Il se fait aujourd'hui un concours très nombreux à cinq pèlerinages tout récents : Celui de *Notre-Dame de Rimini*, en Italie, où la Vierge s'est manifestée visiblement, en présence des populations chrétiennes ; celui de *Notre-Dame du Laus*, — et celui de *Notre-Dame de la Salette*, où la Mère de Dieu s'est révélée particulièrement à des âmes simples et naïves, incapables de soutenir un mensonge.

Le quatrième pèlerinage, tout récemment établi, est celui de *Notre-Dame de Lourdes*, au diocèse de Tarbes, où eurent

lieu dix-neuf apparitions miraculeuses, en présence du peuple accouru en foule pour contempler ce prodige. Le cinquième est celui de *Notre-Dame-d'Espérance de Pontmain* : six mille étrangers y célébraient le troisième anniversaire de l'apparition, le 17 janvier 1874.

La vérité et la surnaturalité divine de ces apparitions, ont été et se trouvent présentement démontrées 1° par le jaillissement subit de sources miraculeuses en des lieux où il n'en existait point auparavant ; 2° par les guérisons authentiques et innombrables, opérées instantanément par l'usage de ces eaux merveilleuses ; 3° par les mandements et les déclarations solennelles des évêques, après des informations, enquêtes nombreuses et constatations faites régulièrement et avec le plus grand soin ; 4° par le silence auquel a été réduite, malgré elle, l'opposition des incroyants, des philosophes, des savants, des magistrats, qui avaient entrepris, dès l'origine, d'arrêter ces pèlerinages ; 5° par la continuation des guérisons miraculeuses, par les monuments de la reconnaissance des personnes guéries ; par les sacrifices immenses des fidèles, témoins de ces faits surnaturels ; par les splendides églises élevées, alors même, sur le lieu des prodiges.

CHAPITRE VI

Les fêtes de la Vierge.

Les fêtes établies en l'honneur de Marie et célébrées par toute l'Eglise prouvent mieux que tout ce que l'on pourrait dire, l'antiquité et l'universalité du culte qui lui est rendu.

La mère du Christ et des fidèles, ayant signalé tous les jours de l'année par quelque prodige, par quelque bienfait miraculeux, il arrive qu'il se trouve une ou plusieurs fêtes de Marie pour chacun des jours de l'année, sans exception. L'ins-

titution de tant de fêtes, prouve le pouvoir de Marie auprès de Dieu, en même temps que sa bonté maternelle pour les fidèles.

Mais l'Eglise universelle ne célèbre que les fêtes principales de la sainte Vierge, — celles qui sont consacrées par quelque grand fait divin, savoir : La *Conception*, la *Nativité*, l'*Annonciation*, la *Purification*, et l'*Assomption*.

1° La fête de la *Conception*, qui tombe le 8 décembre, se célébrait déjà d'ancienne date dans l'Eglise d'Orient, dit Georges de Nicomédie, qui vivait sous l'empire d'Héraclius. André de Crète nous apprend que S. Sabas, vers l'an 460, en avait composé l'office, auquel S. Germain de Constantinople ajouta une antienne.

Comme le témoigne Matthieu Paris, célèbre historien anglais du XIII^e siècle, les évêques Arméniens rapportaient que en Arménie on faisait cette fête, parce que la Conception de Marie était un fait divin, ayant été annoncé par un Ange.

Ce ne fut que plus tard qu'elle fut célébrée universellement dans l'Eglise d'Occident. A partir de l'an 1854, époque à laquelle N. S. P. le pape Pie IX, avec l'Eglise Universelle, a enseigné comme un dogme de foi, que la sainte Vierge, par un privilège tout spécial, a été préservée du péché originel ; cette fête se solennise partout sous le titre de l'*Immaculée Conception*.

2° La fête de la *Nativité de Marie* se célébrait dans l'antiquité, mais non d'abord d'une manière générale. Au V^e siècle, on la voit figurer dans le Calendrier de l'Eglise d'Alexandrie, et, depuis, dans ceux des autres églises du monde chrétien. On y déployait partout une grande solennité, de même que pour les fêtes de la *Présentation* et de la *Visitation*, et plus tard, pour celles de la *Compassion*, du *Saint Nom de Marie* et du *Rosaire*. — Le jour de la *Nativité*, les fidèles se réjouissent de la naissance de la Vierge Prédite, qui, née dans la justice et dans la sainteté, est destinée à être la mère de notre

Rédempteur et aussi la leur : ils la contemplent comme une brillante aurore, qui annonce le lever du Grand Soleil de justice, et le jour de la délivrance universelle du genre humain.

3° La fête de l'*Annonciation*, c'est-à-dire du jour (le 25 de mars) où l'archange Gabriel annonça à Marie, qu'elle serait la mère du Messie, s'est trouvée établie sans aucune indication d'origine ; ce qui indique une origine apostolique. S. Athanase parle de l'Annonciation comme de l'une des plus grandes fêtes de l'année, de celles qui tiennent le premier rang dans la série des mystères, et qui doivent être célébrées avec la plus grande solennité. Pour cette fête, S. Augustin a deux sermons, et S. Chrysostôme deux homélies. Pour l'honorer davantage, et pour en appliquer plus largement aux fidèles les fruits salutaires, les Souverains pontifes ont recommandé et encouragé par des indulgences, la pieuse récitation de l'*Angelus* ou du Pardon. Cette fête coïncide avec celle de l'Incarnation de Notre-Seigneur.

4° La fête de la *Purification de la sainte Vierge*, qui est appelée aussi la fête de la *Présentation de Jésus-Christ au Temple*, se célèbre depuis les temps apostoliques, le 2 février principalement en l'honneur de la mère du Messie. Au iv^e siècle, elle était universelle. On l'appelle *Chandeleur*, à cause des cierges qu'on y allume en signe de joie, et pour marquer que Jésus-Christ est la grande Lumière du monde comme l'avait proclamé, en ce jour-là même, le vieillard et prophète Siméon, en disant de l'Enfant : *Lumen ad revelationem Gentium ! Voilà la Lumière qui va éclairer les nations de la terre et faire la gloire d'Israël !* Les Orientaux appellent cette fête *Occursus*, les *Rencontres*, parce que le prophète Siméon et la prophétesse Anne se rencontrèrent dans le Temple avec Jésus et Marie.

5° L'*Assomption*, appelé encore *Passage*, *Dormition*, *Déposition*, *Translation* de Marie, est la plus grande de toutes les

fêtes de la sainte Vierge. — C'est le jour où elle a été élevée au ciel, en corps et en âme. Toutes les Eglises du monde, dès le premiers siècles, ont, par un élan spontané et cordial, célébré universellement cette fête triomphale de Marie, le quinzième jour du mois d'août. — En France, à l'Assomption, on fait une procession solennelle, pour honorer le triomphe de la sainte Vierge, et pour accomplir le vœu du roi Louis XIII, qui lui a consacré son royaume.

Telles sont les principales fêtes de la sainte Vierge, qui le plus généralement ont été de précepte ecclésiastique universel. Mais il est, en outre, d'autres fêtes locales ou de dévotion, en très-grand nombre, instituées par les églises particulières, pour honorer la mémoire de certains bienfaits surnaturels ou prodigieux, opérés par l'intervention de la Reine du Ciel, en faveur d'une nation, d'un monastère, d'une église, d'une province, etc. On peut en voir un certain nombre dans un très-ancien *Calendrier historique des fêtes de la Sainte Vierge*.

C'est ainsi que le culte de Marie s'est, dès l'origine, trouvé établi dans l'Eglise, et que, ensuite, d'âge en âge, de génération en génération, il a pris des proportions immenses, universelles, telles que nous les voyons aujourd'hui. Les effets si multipliés de la miraculeuse intervention de Marie dans les affaires de l'Eglise catholique, et dans celles des simples fidèles, ont pleinement justifié ce culte, cette confiance, cet amour filial des Chrétiens pour la Reine des Peuples.

ANCIEN CALENDRIER HISTORIQUE

ABRÉGÉ

DES FÊTES INSTITUÉES ET DES ÉGLISES ÉRIGÉES EN L'HONNEUR
DE LA SAINTE VIERGE

A l'occasion des Miracles faits par Elle.

JANVIER.

1. Dédicace de Notre-Dame de l'Annonciade, à Florence, par le cardinal d'Estouteville, l'an 1452. On conserve dans cette église un tableau de l'Annonciation de la sainte Vierge, qui se trouva achevé quand le peintre qui l'avait ébauché y voulut travailler. *Arch. Junius.*
2. L'an 1128, fondation de l'abbaye de Dunes en Flandre, en l'honneur de la S^{te} Vierge, par Foulques, de l'Ordre de S. Benoît.
3. N.-Dame de Sichem, dans le Brabant. Cette image sua quatre gouttes de sang l'an 1306. *Just. Lips. in. hist. Sichem, c. 5.*
4. Dédicace de N.-D. de Trèves, l'an 746, par Hydolphe, archevêque de Trèves, en mémoire de l'apparition de la S^{te} Vierge à la princesse Geneviève de Brabant, au milieu d'un bois, pour l'assurer qu'après son épreuve de six ans, elle serait reconnue innocente. *Addit. ad Molanum de Sanctis Belgicis.*
5. L'an 1606, N.-D. de Sichem guérit miraculeusement dans son église un homme qui depuis cinq ans se servait d'une jambe de bois. *Just. Lips. in hist. Sichem., c. 25.*
6. Aujourd'hui, N.-D. obtint le miracle des noces de Cana. *S. Epiph., hæv. 51.*
7. Retour de N.-D. avec l'Enfant Jésus et S. Joseph, de l'Égypte en Judée. (*Martyrol. Rom.*).
8. N.-D. du Commencement à Naples. Cette chapelle, bâtie par S^{te} Hélène, mère du grand Constantin, est dédiée par S. Sylvestre, l'an 320. (*P. Steph., de locis sacris Neapoli.*).
9. N.-D. au-delà du Tibre, à Rome. Eglise bâtie par S. Calixte en mémoire d'une fontaine d'huile qui coula un jour entier à la naissance du Christ. *Baron. app. an. 224.*
10. N.-D. des Guides à Constantinople, où l'on voyait un des fuseaux de la S^{te} Vierge, avec quelques-uns des langes de Jésus-Enfant, que S^{te} Pulchérie avait donnés à cette église. *Nicéph., Tract. 3. c. 7.*
11. N.-D. de Bessière, dans le Limousin. J. Cellerion se vit puni, pour s'être moqué de la dévotion qu'on portait à cette image. *Triple couronne, l. I. n. 6.*
12. N.-D. de la *Via Lata*, à Rome, située dans la prison même de S. Paul. *Ibid.*

13. Réformation du Petit Office de la S^{te} Vierge par S. Pie V, l'an 1571. *Balinghem in Calend.*
14. N.-D. de la Parole, en Espagne, — ainsi appelée parce qu'elle rendit la parole à un jeune homme, l'an 1514. *Ibid.*
15. N.-D. du Porche, à Rome, où l'on voit une image qu'un Ange apporta du ciel à S^{te} Galla, veuve du consul Symmachus. *Ex monument. S. Mariæ in Porticu.*
16. Ce jour, N.-D. de Montserrat, en Espagne, délivra miraculeusement plusieurs captifs de la tyrannie des Turcs. *Hist. Montiserr.*
17. N.-D. de la Paix, à Rome, bâtie par Sixte IV, en mémoire de la paix rendue à l'Italie par la S^{te} Vierge, à la prière de ce Pape. *Gab. Pennotus, hist. tripart., t. 3. c. 33.*
18. N.-D. de Dijon, en Bourgogne, en mémoire de la délivrance de cette ville, en 1513, contre la fureur des Suisses. *Triple couronne, n. 43.*
19. N.-D. de Gimont, près de Toulouse, en mémoire des miracles qui s'y font souvent. *Ibid., n. 34.*
20. N.-D. des Tables à Montpellier, très-ancienne et très-renommée par ses prodiges ; ce qui fait que dans les armes de la ville on voit une Vierge tenant son fils dans ses bras, sur un besan de gueules. *Ibid., n. 38.*
21. N.-D. de Consolation, à Rome, au pied du Capitole, laquelle a commencé à faire des miracles, l'an 1471. *Ibid., n. 43.*
22. Epousailles de N. D. Cette fête, depuis longtemps célébrée en France, fut approuvée par Paul III, en 1546. *Petr. Auratus, c. 10, de imag.*
23. Même fête, suivant l'usage d'Arras, 1556, *Monum. Eccl. Attreb.*
24. N.-D. de Damas, en Syrie. Cette image, peinte sur bois, rend une huile miraculeuse qui rendit la vue, l'an 1203, au sultan de Damas, tout infidèle qu'il était : en reconnaissance de quoi il fonda une lampe, pour être perpétuellement allumée devant cette image. *Spond., in Annal. an. 1203.*
25. Translation du Suaire et du Tombeau de N.-Dame à Constantinople, par Juvénal, évêque de Jérusalem, sous l'empire de Marcien, en 455. *Ferreol Locrius in chron.*
26. N.-D. de Long-Champs, fondée en 1261 par Elisabeth de France, sœur de S. Louis. *Gallia Christ. t. 4.*
27. N.-D. de la Vie, à Venasque, en Provence, qui a souvent rendu la vie aux enfants morts avant le baptême, afin qu'ils reçussent ce sacrement. *Triple couron., n. 39.*
28. N.-D. de Bon-Secours, à deux lieues de Rouen. *Ex arch. huj. Eccl.*
29. N.-D. de Châtillon sur-Seine. S. Bernard avait une dévotion particulière pour cette image, à cause d'un miracle qu'elle fit en sa faveur. *Triple cour., n. 43.*
30. N.-D. de la Rose, à Lucques, en Italie. Trois roses furent trouvées au mois de janvier entre les bras de cette image, selon une chronique latine, *Cæsar Franciot., in hist. Lucensi.*
31. Apparition de N.-D. à la sœur Angèle de Foligny, à qui elle donna l'Enfant Jésus à tenir. *In ejus vita.*

FÉVRIER.

1. Veille de la Purification de N. D., à Paris. *Locrius in Calend.*
2. La Purification de N.-D. La célébration de cette fête arrêta, en 544, à Constantinople, une peste qui faisait périr dix mille personnes en un seul jour. *Baron*, an. 544.
3. N.-D. de Saidaneida, près de Damas. Il sortait de cette image, peinte sur bois, une huile qui ne s'épuisait pas, quelque quantité qu'on en prit. La vertu de cette huile miraculeuse était telle qu'elle guérissait tous les malades, jusqu'aux Juifs et aux Sarrazins, *Arnold. ap. Baron*, an. 870 *ap. Spond.* an. 1203.
4. N.-D. del Pilar, à Saragosse en Espagne, ainsi nommée, parce que la S^{te} Vierge apparut à l'apôtre S. Jacques-le-Major sur un pilier de jaspe, l'an 36, et lui commanda de bâtir une église, laquelle, selon certains auteurs, a été la première dédiée à N.-D. (*Beuterus*, l. 1 c. 2 et 3.)
5. Dédicace du premier temple de N.-Dame, à Tripoli, par S. Pierre, nommé aujourd'hui Tortose. On rapporte que cet apôtre l'édifia en allant à Antioche, et que lui-même y offrit le premier le sacrifice de la messe. *Canisius*, l. V. de B. M. V. c. 23.
6. N.-Dame de Louvain dans les Pays-Bas, qui commença de faire des miracles l'an 1444. *Balinghem in Calend.*
7. N.-D. de Grâce, dans l'abbaye de S^t Sauve à Montreuil-sur-Mer. *Chronic. S. Salvi.*
8. N.-D. du Lys, près de Melun, diocèse de Sens. Cette abbaye des religieuses de Citteaux, fut fondée par la reine Blanche, mère de S. Louis. *Gallia Christ.*, t. 4.
9. Octave de la Purification de N.-D., instituée dans la cathédrale de Saintes, en mémoire d'un miracle arrivé en la chapelle de N.-D. des Miracles. Cette nuit, les cloches sonnèrent d'elles-mêmes avec une ravissante harmonie. On accourut à la cathédrale, et on y vit plusieurs hommes inconnus qui tenaient à la main des cierges allumés et chantaient mélodieusement des hymnes en l'honneur de la S^{te} Vierge, dans sa chapelle. Les sacristains, s'approchant peu à peu, prièrent un des derniers de cette troupe auguste de leur donner son cierge en preuve de cette merveille, lequel s'est religieusement conservé dans cette église. (*Sausseyus, Martyrol. Gall. die 9*).
10. N.-D. de la Colombe, près de Bologne, en Italie. Durant deux jours, une colombe tourna en rond autour des ouvriers, pour leur marquer l'emplacement de cette église. *Triple couron*, n. 107.
11. Sainte Marie de Liques, près de Calais, monastère bâti en 1131, par Robert, seigneur de Liques. *Gallia Christ.*, t. 4.
12. N.-D. d'Argenteuil près de Paris, bâtie par Clovis I^{er}, l'an 501. On y conserve une partie de la Robe sans couture de N.-S. *Matthieu-Paris, anglais. in chron.*; *Th. Bosius*, l. 9. de Sig. Eccl., c. 9.
13. N.-D. du Four Chaud, à Bourges, bâtie en mémoire de ce que N.-D. avait délivré le fils d'un Juif que son père avait enfermé dans un four chaud, pour le punir d'avoir reçu le

- baptême et la communion le jour de Pâques, en 546. *Annales de France, règne de Childebert.*
14. N.-D. de Bourbourg en Flandre. Cette image ayant été frappée par un impie, en 1383, rendit quantité de sang, et un peu après le sacrilège tomba mort sur la place. *Bzovius, ex Archiv. Eccl. Burburg.*
 15. N.-D. de Paris, bâtie en 522 par le roi Childebert, continuée par le roi S. Louis sur le plan dressé par le roi Philippe-Auguste en 1191. Elle a 66 toises de long, 17 de haut et 24 de large. *Du Breuil.*
 16. N.-D. de l'Épine, près de Châlons en Champagne, ainsi nommée parce qu'elle fut trouvée sur une aubépine. *Triple couron., n. 54.*
 17. N.-D. de Constantinople, autrefois la synagogue des Juifs, qui fut changée en une église de la S^{te} Vierge par l'emp. Justin le jeune, en 566. (*Locrius*).
 18. N.-D. de Laon, érigée en cathédrale, et fondée par S. Remi, évêque de Reims, vers l'an 500. Il s'y fit quantité de miracles, et entre autres, l'an 1395, on vit paraître sur la tour où sont les cloches l'image d'un crucifix, dont les stigmates jetaient du sang. *Th. Walsingham, hist. angl., in Richardo I, rege.*
 19. N.-D. de Bonnes-Nouvelles, près de Rouen, où il se fait un grand concours de peuple, surtout les samedis. *Triple couron., n. 52.*
 20. N.-D. de Boulogne-sur-Mer, où l'on voit une image qui y fut apportée par les Anges sur un navire ; en 633, Louis XI donna à cette église un cœur d'or massif, du poids de 2,000 écus, l'an 1479, et ordonna que tous les rois de France, ses successeurs, fissent le même don à leur avènement : ce qui s'est toujours observé depuis. *Triple couron., n. 51.*
 21. N.-D. de Bon-Port, à Dol, secourable aux marins qui sont battus de la tempête *Ibid., n. 51.*
 22. N.-D. de Secourance, à Rennes, en Bretagne. *Ibid.*
 23. N.-D. des Roches, près de Salamanque, en Espagne : on y révère une image qui fut trouvée miraculeusement, en 434, par Simon Vela, qui y fit bâtir une église. (*Balinghem in Culrud*).
 24. Ce jour, l'an 591, S. Grégoire le Grand ayant fait porter en procession l'image de N.-D. faite par S. Luc, la peste cessa dans Rome. *Ibid.*
 25. N.-D. de la Victoire, à Constantinople. L'an 621, la ville fut délivrée du siège des Sarrazins par l'assistance miraculeuse de la Vierge. *Ferreol. Locrius.*
 26. N.-D. des Champs, à Paris, consacrée par S. Denis, après avoir chassé de ce lieu les démons. La maison a été fondée par Catherine, princesse de Longueville, pour les Carmélites, qui eurent pour première supérieure une compagne de S^{te} Thérèse. (*Dubreuil, l. 2*).
 27. N.-D. des Lumières, près de Lisbonne, en Portugal. On voyait depuis longtemps briller une lumière en ce lieu, sans pouvoir pénétrer la cause de ce phénomène, lorsque N.-Dame apparaissant à un prisonnier, lui promit de le mettre en liberté, s'il promettoit son tour de lui faire bâ-

tir une église sur cette place choisie par elle. *Ant. Vasconcelli, in descript. regni Lusitan., c. 7, § 5.*

28. Institution du monastère de l'Annonciade, à Béthune en Artois, par François de Melun et Louise de Foix, sa femme, l'an 1519. *Ferreolus Locrius.*

MARS.

1. Institution de la fête de l'Immaculée Conception de N.-D. par Sixte IV, l'an 1476, avec concession d'indulgences.
2. N.-D. des Apparitions à Madrid, en Espagne. Elle apparut huit jours de suite à Ives, et planta la croix où ont été bâtis dès lors une église et un couvent de religieuses Franciscaines. (*In vita B. Joannæ*).
3. N.-D. de Longpont en Valois. Cette abbaye fut fondée en 1131 par Gosselin, évêque de Soissons (*Gall. Christ., 4 tom*).
4. N.-D. de la Garde en Aragon. Elle préserva de la mort un enfant tombé dans un puits. l'an 1221. (*Bzov. an 1221*).
5. N.-D. de Bon-Secours, à Nancy en Lorraine. Elle donna la victoire à René, duc de Lorraine, sur Charles le Hardi, dernier duc de Bourgogne. *Triple couron*, n. 55.
6. N.-D. de Nazareth, à Pierre Noire en Portugal. Cette image a été honorée à Nazareth, dès le temps des Apôtres, comme le témoigne un écrit attaché à cette image. *Ibid.* n. 53.
7. N.-D. de l'Étoile, à Villa-Viciosa, en Portugal, ainsi nommée à cause d'une étoile qu'un berger y vit à la place où l'église est bâtie. *Ibid.* n. 17.
8. N.-D. des Vertus, à Lisbonne en Portugal. *Vasconcel.* c. 7. et 5.
9. Fondation de Savigny, diocèse d'Avranches, en Normandie, en l'honneur de la S^{te} Vierge, l'an 1112. *Gall. Christ.* t. 4.
10. N.-D. de la Vigne, bâtie en souvenir de l'apparition de la S^{te} Vierge à J.-B. Clavier, en 1487. (*Bzov. ad an. 1487*).
11. N.-D. des Forêts, à Porto, en Portugal, en mémoire d'une image miraculeuse. *Barrius, de reb. interimmensib.*, c. 12.
12. N.-D. des Miracles, au cloître de S. Maur-des-Fossés, près Paris, érigée pour une cause semblable. *Du Breuil*, l. 4.
13. N.-D. de l'Impératrice, à Rome, près S. Jean de Latran. D'après une tradition, cette image parla du pape S. Grégoire le Grand, l'an 593. (*Ant. Yépez, an. 84*).
14. N.-D. de la Brèche, à Chartres, où il se faisait tous les ans une procession générale, en reconnaissance de ce que N.-D. délivra la ville, assiégée par les hérétiques en 1568. Durant le siège, l'image de N.-D., posée sur la porte Drouaise, ne pût être endommagée par les assiégeants, quoiqu'ils tirassent directement contre elle plusieurs coups de canon et de mousquet, dont on voit encore les marques à deux ou trois doigts de l'image. *Sab. Rouillard, Parthénie*, c. 3.
15. L'an 911, la ville de Chartres fut miraculeusement délivrée du siège, que Rollo ou Raoul, duc des Normands, y avait mis; car, comme il était sur le point de prendre la ville, Gaucelin, 47^e évêque de Chartres, monta sur les remparts, tenant une relique de N.-Dame en façon d'enseigne; ce

qui mit une telle épouvante dans le camp, que tous se retirèrent en désordre; en mémoire de quoi, les prés de la Porte Drouaise s'appellent encore aujourd'hui *Les Prés des Reculés*. (*Ibid.*, c. 7. n. 5).

16. N.-D. de la Fontaine, à Constantinople, bâtie par l'empereur Léon, en 460, en reconnaissance de ce que la S^{te} Vierge lui apparut et lui indiqua une source pour en puiser de l'eau à un aveugle qu'il conduisait par encontre, étant encore simple soldat; peu de temps après, il parvint à l'empire, ainsi que la S^{te} Vierge le lui avait prédit en cette apparition. *Nicéph.*, l. 15, c. 45.
17. L'an 1095, tenue du Concile de Clermont, où furent institués les Heures et l'Office de Notre-Dame. *Concil. Clarom.*
18. L'an 1586, N.-D. de Lorette, célèbre par ses prodiges, est érigée en cathédrale par Sixte V. *Tursel. hist. Lauretana*, l. 5, c. 10.
19. La Belle-Dame, à Nogent-sur-Seine. Cette image est si célèbre dans le pays, que pour satisfaire au grand concours de monde qui venait pour rendre ses vœux à cette Reine du ciel, on a été obligé de lui bâtir une grande chapelle, à dessein de la mettre dedans. Mais après l'y avoir transportée plusieurs fois, elle s'est toujours retrouvée à sa première place; ce qui a fait juger qu'elle voulait être honorée en cet endroit, qui n'est qu'une chapelle de quatre à cinq pieds en carré. *Ex monument. Novigent.*
20. N.-D. de Calevoirt, dans la paroisse d'Uckelen, près Bruxelles. Cette image commença de faire des miracles en 1454; ce qui obligea d'y bâtir en son honneur une magnifique chapelle, que l'infante d'Espagne, Isabelle-Claire-Eugénie, visita avec beaucoup de dévotion, l'an 1623. *Miræus, in Annal. Belg.*
21. N.-D. de Bruges, en Flandre, où l'on voit une tresse de cheveux de la S^{te} Vierge, donnée par un évêque de Syrie, nommé Moyse. *Hugo Farcitus, l. miracul. B. V.*
22. Fondation du monastère de Citeaux, en l'honneur de N.-D., par S. Robert, l'an 1098.
23. N.-D. de la Victoire. Elle fit remporter une grande victoire aux Français près de Constantinople, l'an 1204. *Spondanus, in Annal., an 1204.*
24. Veille de l'Annonciation. N.-D. fit en ce jour, de l'an 49, la Pâque, à Jérusalem. *Baling. Métaphrastes.*
25. L'Annonciation de N.-D., fête instituée par les Apôtres. *J. Bonifac., l. 2. hist. B. V., c. 5.*
26. N.-D. de Soissons, où l'on voit une des sandales de Notre-Dame. *Hugo F., ibid.*
27. Apparition de N.-S. à la S^{te} Vierge, aussitôt après sa résurrection. *De Castro, c. 17.*
28. N.-D. de Castelbruedo, à Olian, en Catalogne, où tous les ans, au jour de l'Annonciation, on voyait trois lumières de couleur d'azur, qui pénétraient au travers des vitres de cette église, allumaient les lampes et les cierges, et disparaissaient aussitôt par le même endroit. *Marinæus, l. 5, de reb. Hispan. c. ult.*
29. Apparition de N.-D. à S. Bonnet, évêque de Clermont, en Auvergne. *Ap. Surium, 15 Janv.*

30. Restauration de la chapelle de N.-D. de Boulogne-sur-Mer, par Cl. Dormy, év. de cette ville. *Triple couron.* n. 53.
31. N.-D. de la S^{te} Croix, à Jérusalem, où se garde une partie du voile de N.-D., donnée par S^{te} Hélène. *Onuphrius*, l. 7, *Eccles.*

AVRIL.

1. Octave de l'Annonciation de N.-D., chez les Carmes. *Balingh., in Calend.*
2. N.-D. la Grande, à Poitiers, où l'on voit une image de la S^{te} Vierge, entre les mains de laquelle se trouvèrent miraculeusement les clefs de la ville, pendant que le valet du maire les cherchait partout ailleurs pour ouvrir les portes aux Anglais, auxquels il avait promis de livrer la ville. *Jean Boucher, Annal. d'Aquit.*
3. Apparition de N.-S. à N.-Daune et aux Apôtres, huit jours après sa résurrection. *Baling.*
4. N.-D. de Grâce, en Normandie, très-célèbre et très-vénérée. *Ex Arch. huj. Eccl.*
5. Apparition de N.-D. au pape Honoré IV pour la confirmation de l'Ordre de N.-D. du Mont-Carmel. *Baling.*
6. N.-D. de l'Immaculée Conception, à Douai en Flandre. Cette image a été miraculeusement préservée du feu, l'an 1553. *Amatus fr. in M. S.*
7. N.-D. des Délaissés, à Valence, en Espagne. Elle les protège miraculeusement. *Triple couron., n. 28.*
8. Fête des Miracles de N.-D. à Cambron, près de Mons, dans les Pays-Bas. *Locrius.*
9. N.-D. de Myans, près Chambéry, en Savoie. En 1249, elle préserva la ville de S^t André, avec seize villages. *Triple couron., n. 114.*
10. N.-D. de Laval, en Vivarais. Elle accorde des pluies pour les biens de la terre. *Ibid., n. 41.*
11. L'an 1538, N.-D. de Monserrat rendit, en ce jour, la vue à un aveugle. *Balingh.*
12. N.-D. de Charité, chez les Feuillants, près Toulouse, versa des larmes et empêcha une bataille sanglante. *Triple couron., n. 34.*
13. Apparition de N.-D. à la Bienheureuse Jeanne de Mantoue. *In ejus vita.*
14. Apparition de N.-D. à S^{te} Ludivine, l'an 1433. *Joan. Bruckman.*
15. L'an 1101, la S^{te} Vierge donna au bienheureux Albéric, l'habit blanc, au lieu du noir qu'il portait. *In ejus vita.*
16. N.-D. des Victoires, dans l'église de S. Marc, à Venise. Les empereurs Jean Zimiscès et Jean Commène, faisaient porter dans un char de triomphe cette image fameuse par ses prodiges; Venise la porte en procession pour obtenir la pluie ou le beau temps.
17. N.-D. d'Arabida, en Portugal. Elle a préservé les naufragés. *Triple couron., 16.*
18. Urbain VI accorde des indulgences plénières à ceux qui visitent N.-D. dans l'église de Lorette. *Baling. in Calend.*
19. L'an 1546, le Concile de Trente confirme le dogme de l'Immaculée Conception de N.-D.

20. N.-D. de Scheir, en Bavière, bâtie à la place du château, que ceux de la maison de Scheir cédèrent volontiers à N.-D., excepté Arnould, lequel, en punition de son opiniâtreté, fut précipité dans un lac voisin à la vue de tout le monde. *Trith., de orig. Gentis Bav.*
21. Institution de la Confrérie de l'Immaculée Conception de N.-D., à Tolède, l'an 1306, par le cardinal Ximénès, archev. de cette ville. *In ejus vita.*
22. N.-D. de Betharam, au pays de Béarn. L'an 1503. elle fit briller une lumière extraordinaire, et laissa son image là où est aujourd'hui le grand autel de la chapelle qu'on y fit bâtir ensuite. *Triple couron., n. 32.*
23. Le pape Calixte III, en 1455, accorde des indulgences plénières à ceux qui visiteront la cathédrale d'Arras, où l'on conserve un voile et une ceinture de N.-D. *Ms. Eccl., Allreb.*
24. N.-D. de Réparation, à Florence, dédiée par Eugène IV, en 1436. *Balingh.*
25. Dédicace de la Basse Sainte-Chapelle de Paris, en l'honneur de N.-D., par Philippe, archevêque de Bourges, en 1248, sous S. Louis. (*Du Breuil, antiq.*).
26. N.-D. de Naïera, dans la Navarre, image trouvée miraculeusement l'an 1048, pour laquelle le roi de Navarre fit bâtir une église (*Favin, hist. de Navarre*).
27. N.-D. de Haut, en Hainaut, l'an 1419, redonna la vie à un enfant qui était mort depuis trois jours. *Just. Lipse, hist. B. M. c. 19.*
28. N.-D. du Chêne, en Anjou, près de Sablé, où est une image qui guérit un enfant tout contrefait et défiguré, en 1631, et depuis. elle a fait tant de miracles, qu'elle est très-célèbre dans le pays; ce qui a porté le maréchal de Bois-Dauphin à lui ériger une belle église, avec un hospice pour recevoir les pèlerins. *Triple couron., n. 50.*
29. N.-D. de Foi, aux Augustins d'Amiens, célèbre par un grand nombre de miracles. *Ex Ms. Ambien.*
30. N.-D. de Nantes, en Bretagne, bâtie par Alain, duc de Bretagne. *Fortunat., l. 3, carm., c. 1, 2, 3 et 4.*

MAL.

1. Ce jour, de l'an 1449, on commença de donner le mai à la cathédrale de N.-D. de Paris. *Du Breuil, antiq.*
2. N.-D. d'Oviédo, en Espagne, où se gardent les cheveux de la S^{te} Vierge. *Balingh.*
3. Apparition de N.-D. à la bienheureuse Marie Razzi, en 1597, à qui elle donna un anneau et lui mit une couronne sur la tête. *Ibid.*
4. N.-D. la Secourante, près de Caen, en Normandie, très-visitée dans le pays. Tous les ans, il s'y fait une procession générale. *Triple couron. n. 51.*
5. Ce jour, N.-D. assista à l'ascension de son fils au mont des Oliviers. *Act., 1.*
6. N.-D. des Miracles, dans l'église de N.-D. de la Paix, à Rome. L'an 1483, cette image rendit du sang en abondance, après quatre coups de poignard. *Pennotus, hist. l. III, c. 33, § 2.*

8. L'an 1002, le savant Juste Lipse donna sa plume d'argent à N.-D. de Haut, en Hainaut. *In ejus vita.*
9. N.-D. de Lorette, dans la Marche d'Ancône, en Italie. Cette chapelle est la petite maison de Nazareth, où s'est accompli le mystère de l'Incarnation. L'an 1291, les anges la transportèrent en Italie. *Hist. Lauretana, l. 1, c. 1 et suiv.*
10. Dédicace de Constantinople à N.-D., par Constantin le Grand, sous le P. C. Alexandre. (*Nicéph., l. 8. c. 26.*)
11. Apparition de N.-D. à S. Philippe de Néri, qu'elle guérit d'une grande maladie, l'an 1594. *In ejus vita.*
12. N. Dame des Vertus, à Aubervilliers, près Paris. Elle a été ainsi nommée parce qu'elle a fait une grande quantité de miracles depuis 1336, qu'elle fut toute couverte de sueur, le 12 mai *Du Breuil.*
13. Dédicace de N. D. des Martyrs, à Rome, par le pape Boniface IV, l'an 608. *Beda, hist. des Angl., l. 2, c. 4.*
14. Dédicace de N.-D. de Noyon, par Hardouin, 37^e évêque de la ville. *Chron. Ann., l. 3.*
15. Descente du St-Esprit sur N.-Dame et sur les Apôtres, l'an 34 de J.-C., le 48^e de l'âge de la S^{te} Vierge. *De Castro, hist. B. V.*
16. Apparition de N.-Dame à S^{te} Catherine d'Alexandrie, dont le corps fut trouvé le 13 de ce mois sur le mont Sinai, par suite d'une révélation qu'en donna cette Reine du ciel. *In ejus vita.*
17. N.-D. des Larmes, au duché de Spolète, en Italie. Cette image, peinte sur une muraille, jeta abondance de larmes en 1494. *Pennotus, hist. trip., l. 3, c. 34.*
18. N.-D. de Bonport, au diocèse d'Evreux. Dédicace de cette église. *Gall. christ., t. 4.*
19. Dédicace de N.-D. de Flines, près de Douai, par Pierre, archev. de Reims, l'an 1279. *Chronic. Flin.*
20. Dédicace de N.-D. de La Ferté, au diocèse de Châlons en Bourgogne *Ex Archivis huj. Eccl.*
21. N.-D. de Sueur à Salerne, dans le royaume de Naples, laquelle sua sang et eau l'an 1614, en présage d'un grand incendie qui arriva le lendemain. *P. Spinelli, de Mirac.*
22. N.-D. du Mont de la Vierge, près de Naples. Cette image préserva des flammes le monastère et l'église consacrée en son honneur. *Ibid.*
23. N.-D. des Miracles, à St-Omer, où se conserve un gant et une partie des cheveux de la S^{te} Vierge. *Chron. Bertinens.*
24. L'an 1622, décret de Grégoire XV en faveur de l'Immaculée conception. *Balingh.*
25. N.-D. la Neuve, à Jérusalem, fit trouver, en 530, le marbre et le bois nécessaires pour bâtir son Eglise. *Procopius, de ædif. imp. Justiniani.*
26. Dédicace de N.-D. de Vancelles, au diocèse de Cambrai, par Samson, archevêque de Reims. *In Chron. Cisterc.*
27. Dédicace de S^{te} Marie-Majeure, à Naples, par le pape Jean II, l'an 533, où se conserve précieusement l'image de la Sainte Vierge, faite par S. Luc. *Schraderus, l. 2.*
28. La fête des Reliques de N.-D. à Venise, où il y a des morceaux de sa robe, de son manteau, de son voile et de sa ceinture. *hist. ea de re.*

29. La fête de N.-D. des Ardents, à Arras, où, depuis 500 ans, s'allume sans être consumé le cierge apporté par Notre-Dame en l'an 1095. — *Jac. Meyerus, in Annal. Flandr., an. 1095.*
30. Dédicace de l'église du Mont de la S^{te} Vierge, bâtie l'an 1126, et réparée l'an 1519. *J. Juvenal, antiq., l. 7, c. 3.*
31. N.-Dame de Souffrance, en l'église de S. Gervais, à Paris. *Du Breuil, antiq.*

JUIN.

1. N.-Dame de l'Etoile, à Aquilée, en Italie; ainsi nommée parce qu'on vit paraître une étoile en plein jour sur la tête de S. Bernardin, lorsque, prêchant à Aquilée, il appliquait à la S^{te} Vierge ce passage de l'Apocalypse, où il est dit qu'il y avait douze étoiles sur sa tête. *Surius in ejus vita.*
2. N.-Dame d'Edesse, en Asie. Cette image, placée sur le portail d'une église, parla à S. Alexis, et fit connaître au peuple le mérite de ce Saint. Depuis, on la transporta à Rome où elle est très-honorée. *Bosius, l. 9, c. 9.*
3. N.-D. de Sosopoli, en Pisidie. Cette image rendait une huile miraculeuse, ainsi que le témoigne Germain, P. C. de Constantinople, dans une lettre qui fut lue publiquement au II^e Concile de Nicée, assemblé pour la défense des Saintes Images. *Act. 4 Conc. Niceni.*
4. N.-D. de la Colline, à Fribourg, où il se fait beaucoup de miracles. *Triple couron., n. 35.*
5. L'an 1428, N.-D. du Haut, en Hainaut, rendit la vie à un enfant enterré depuis 15 jours, et qui vécut cinq heures pour recevoir le baptême en présence de 70 personnes. *J. Lipsius, c. 31.*
6. Institution de N.-Dame de la Visitation, en 1610, par S. François de Sales, évêque de Genève. *De Maupas, II^e Partie, chap. 1.*
7. Dédicace de N.-D. du Val, sous Louis XIII, en l'an 1616. *Ex. M. S.*
8. N.-D. d'Alexandrie, en Egypte, bâtie par S. Pierre, P. C. et M. Baron., an. 310.
9. N.-D. de Ligny, près Bar-le-Duc, en Lorraine. Cette image est très-célèbre par les fréquents miracles qui s'y font. *Triple Couron., n. 57.*
10. N.-D. de Cranganor dans l'Inde Orientale, bâtie par un des trois rois qui vinrent adorer N.-S. *Osorius, l. 1, digestis Emm.*
11. N.-D. d'Esquermes, près de Lille en Flandre. Cette image continue de faire des miracles depuis 1162. *Buzelin, in Annal. Gall. l. 2.*
12. Ce jour, N.-Dame donna un anneau fait de ses cheveux à S. Herman, de l'ordre de Prémontré. *Surius, in ejus vita.*
12. N.-D. de Sichem, près de Louvain, en 1604, par Hovius, archevêque de Malines. *J. Lipsius, c. 4.*
14. L'an 371, dans un temps de grande famine, N.-Dame procura aux habitants d'Arras, une manne céleste, dont on a conservé des restes. En 1453, Calixte III accorda des indulgences aux pèlerins de N.-D. d'Arras. — *Archives.*

15. Fondation de N.-D. des Feuillants, au diocèse de Toulouse et de Rieux, en 1145.
16. N.-D. d'Aix-la-Chapelle, bâtie par Charlemagne et consacrée par Léon III, l'an 804, où se trouvèrent 355 prélats, tant évêques qu'archevêques : Charlemagne donna à cette église deux chemises de N.-D., l'an 810; d'où Charles-le-Chauve en tira une 65 ans après, et la donna à l'église de Chartres, qui la conserve. *Locrius, l. 5, c. 17.*
17. N.-D. de la Forêt, près de Boulogne sur-Mer, très-renommée dans le pays. *Triple couron., n. 53.*
18. Apparition de N.-D. et de l'Enfant Jésus à S^{te} Agnès du Mont Politian, à qui elle laissa une petite croix qui se montre encore aujourd'hui en grande solennité, le 1^{er} jour de mai. *Chron. S. Dominici, Part. 1, l. 1, c. 72.*
19. A Trèves, en Allemagne, Eglise de N.-D., bâtie en 333, où l'on voit le peigne de N.-D., donné par Agritius, archev. de cette ville.
20. N.-D. des Blaquernes, sur le port de Constantinople, où l'on garde le suaire de Notre-Dame, donné par l'impératrice S^{te} Pulchérie, qui l'avait reçu de Juvénal, évêque de Jérusalem. *Niceph., l. 15, c. 14.*
21. N.-Dame de Matarieh, au grand Caire, en Egypte, où est la fontaine miraculeuse, qu'obtint la S^{te} Vierge par sa prière, et où elle lavait les langes de l'Enfant Jésus. *Triple Couron., n. 5, etc.*
22. N.-D. de Narni, en Italie. Cette image parla à S^{te} Lucie, à qui elle donna à tenir l'Enfant Jésus. *Ibid. n. 3.*
23. N.-D. Justinienne, à Carthage, bâtie par Justinien, en reconnaissance des victoires que la S^{te} Vierge lui fit remporter sur les Vandales. *Baron., an. 534.*
25. N.-D. du Clos-Evrard, près de Trèves, érigée en souvenir des miracles que N.-Dame fit éclater en ce lieu. *Triple couron., 82.*
25. L'an 431, il fut défini par le III^e Concile général, tenu à Ephèse, que la S^{te} Vierge devait être appelée *Mère de Dieu.*
26. N.-D. de Méliapour, dans l'Inde, où S. Fr. Xavier venait souvent prier. *In ejus vita.*
28. N.-D. de la Dorade, à Toulouse. C'est un temple de Pallas, converti en une église de N.-D. dès les premiers temps de la foi. *Forcat, l. 1 de Gall. imperio.*
28. Dédicace de N.-D. des Chartreux, de Paris, par Jean d'Aubigny, év. de Troyes, l'an 1325. *Dubreuil, antiq., l. 2.*
29. N.-Dame de Buglose, près d'Acqs, en Gascogne, en 1634. Cette image fut trouvée miraculeusement, et transportée à Buglose. *Triple couron., n. 36.*
30. N.-Dame de Calais, augmentée d'une magnifique chapelle, en 1634. *Ibid. n. 36.*

JUILLET.

1. Dédicace de l'église de Jumièges, au pays de Caux en Normandie, l'an 1067, par Maurice, archevêque de Rouen. *Th. Walsing.*
2. La fête de la Visitation de la S^{te} Vierge, instituée en 1385 par

- Urbain IV, et publiée par Boniface IX. *S. Antonin*, 4 part., tit. 15, c. 24.
3. N.-D. de la Carolle, à Paris. Cette image reçut un coup de couteau en 1418, et répandit quantité de sang. — *Dubreuil*, l. 2.
 4. N.-D. des Miracles, à Avignon, bâtie par le pape Jean XXII, à l'occasion de deux criminels condamnés au feu; l'un d'eux ayant invoqué le saint Nom de Marie, demeura dans les flammes sans brûler, quoique l'autre fût tout consumé. *Richard Chuniac*, in *Joan XXII*.
 5. N.-Dame de Cambrai, dédiée l'an 1472, par P. de Ranchicourt, évêque d'Arras. *Chronic. Hannon.*, tom. 3, l. 2, chap. 23.
 6. N.-D. d'Iron, près de Blois, ressuscita l'an 1631, un enfant mort. *Ex Archiv. huj. loci*.
 7. N.-Dame d'Arras dédiée l'an 1484, par P. de Ranchicourt, év. de cette ville. *Locrius*, l. 2.
 8. N.-D. de Haut, en Hainaut. en 1410, rendit la vie à un enfant de Bruxelles, qui s'était noyé dans un puits. *Just. Lipsius*, *Virg. Hall.*, c. 16.
 9. N.-Dame de Paix, à Paris, rue St-Honoré.
 10. Dédicace de N.-D. de Boulogne, près Saint-Cloud-les-Paris, en 1469, par Guillaume Chartier, évêque de Paris. *Dubreuil*, l. 4.
 11. N.-D. de Cléry, près d'Orléans, réédifiée par Louis XI, qui y fut enterré en 1483. *Locrius*, l. 4, c. 68.
 12. Dédicace de N.-Dame de toutes les Grâces, aux Minimes de Nigeon, près Paris, l'an 1378. *Dubreuil*.
 13. Cent ans avant la naissance de J.-C., l'image de N.-Dame de Chartres fut taillée dans une forêt, au milieu des plaines de la Beauce, par l'ordre de Priscus, roi des Chartrains, et fut posée ensuite avec cette inscription : *Virgini Parturæ*, c'est-à-dire *A la Vierge qui doit enfanter*, dans la place même où elle se voit aujourd'hui, qui était pour lors une grotte où les Druides, prêtres de nos vieux Gaulois, faisaient leurs sacrifices. S. Potentien, apôtre de Troyes, que l'apôtre S. Pierre avait envoyé dans la Gaule, s'arrêta à Chartres, où il bénit cette image, et dédia la grotte pour église, l'an 46 de J.-C. *Sebast. Rouillard*, *Parthén.*, chapitre 4, n. 1.
 14. N.-Dame du Buisson, en Portugal. Cette image apparut au milieu d'un buisson ardent, et là même, l'an 140, l'évêque d'Evora, Vasquez Perdigon, y fit bâtir une église et un monastère. *Vasconcel.*, c. 7, § 5.
 15. Victoire de Godefroy de Bouillon sur les Turcs, ennemis de N.-Dame. *Molanus ad h. diem*.
 16. Fête du Scapulaire. Vers l'an 1251, N.-Dame le donna au bienheureux Simon Stock, anglais.
 17. N.-Dame de la Victoire, à Tolède, en Espagne. Elle donna à Alphonse IX, roi de Castille, en 1202, une victoire signalée sur les Maures. *Epist. Alph. ad Innoc. III*.
 18. Image miraculeuse de N.-Dame de Moyenpont, près Péronne. *Triple Couron.*, n. 53.
 19. N.-Dame de Grâce, à Picpus, à Paris. (*Ibid.* n. 47).
 20. N.-D. de Verdun, en Lorraine, où tant de miracles se sont

faits, qu'en ce jour on en célèbre une fête spéciale. *Ex Arch. Eccl. Virod.*

21. N.-D. de la Garde, près Marseille. La Reine du Ciel est très-honorée dans cette église. *Chron. Massil.*
22. Institution de l'ordre de Prémontré par S. Norbert, en 1120, en suite d'une révélation de N.-Dame qui lui envoya, par le ministère d'un ange, l'habit blanc qu'elle voulait qu'on portât dans son ordre. *Biblioth. Prem., t. 1, c. 2.*
23. Fondation de N.-Dame de Cambron, près de Mons, par Aulseme de Trasigny, seigneur de Péronne. *Chron. Hanons.*
24. N.-D. du Bouchet, en Berry. Cette image, trouvée miraculeusement par le seigneur du Bouchet, a fait depuis un grand nombre de prodiges. *Ex monum. huj. loci.*
25. Pendant les guerres, cette image fut dérobée; mais les miracles s'y sont toujours continués. *Ibid.*
26. N.-Dame de Foi, à Canchy, près d'Abbeville. Transportée dans une belle chapelle, cette image s'est miraculeusement retrouvée dans le chêne où elle était tout d'abord. *Archives de Canchy.*
27. L'an 1480, les Chevaliers de Rhodes remportèrent une victoire signalée sur les Turcs, par l'assistance de la Sainte Vierge, qui parut sur les murailles de cette ville, tenant une lance à la main : ce qui épouvanta tellement l'ennemi qu'il se retira en désordre et perdit la plus grande partie de ses gens. *J. Bosius, hist. Equil. Rhod.*
28. N.-Dame de Foi à Gravelines, où est une image très-célèbre, qui ressuscita en ce jour, l'an 1624, un enfant mort-né. *Hist. Gravel. D.*
29. L'an 1546, décret du Concile de Trente touchant l'Immaculée Conception. *Balingh. in Calen.*
30. N.-Dame de Gray, près Besançon. Cette image, faite du chêne de Montaign, est très-honorée par un grand concours de peuple, attiré par les fréquents miracles qui s'y font. *Triple couron., n. 58.*
31. N.-Dame des Egorgés, à Cēica, en Portugal. Cette image fut apportée du ciel à l'abbé Jean, oncle du roi Alphonse, et ressuscita plusieurs personnes égorgées. *Chronic. Cister., l. 6, c. 27 et 28.*

AOUT.

1. Ce jour, l'an 1218, N.-Dame apparaissant à S. Raymond, à Jacques, roi d'Aragon et à S. Pierre de Nolasque, leur fit connaître à tous trois séparément qu'elle souhaitait que l'on établit un Ordre pour la rédemption des captifs. *Surius, in vita S. Raymundi.*
2. N.-Dame des Anges ou de la Portioncule, près d'Assises, en Italie. C'est là que mourut S. François, après y avoir reçu de rares faveurs du ciel. *Chronic. Ord., Partie I, l. 2, chap. 1.*
3. N.-D. des Arcs, à Londres, en Angleterre, célèbre par un prodige extraordinaire. *Willel. Malmesbury., l. 4.*
4. N.-D. de Dordrecht, en Hollande, bâtie par S^{te} Sautère, v. et m., au lieu indiqué par l'ange de N.-Dame, et où coule une fontaine qui guérit les maladies. *Molanus.*

- 5 N.-Dame des Neiges, dite la majeure, à Rome. Elle fut bâtie par Jean Patrice et sa femme, au lieu même qui se trouva miraculeusement couvert de neige le 5 août de l'an 367. *Baron., in notis, an. 367.*
- 6 N.-Dame de Protection, chez les Feuillants, à Paris. La Reine Anne d'Autriche la nomma ainsi en reconnaissance des bienfaits qu'elle avait reçus de la Reine du Ciel. *Dubreuil, antiq., l. 3.*
- 7 L'an 963, la magnifique église de N.-Dame de Chartres fut entièrement brûlée, à l'exception de la sainte chemise de cette éminente Vierge, qui s'y voit encore aujourd'hui. Cette relique, donnée par N.-D. à une pieuse veuve, fut transférée à Constantinople, l'an 460 ; à Aix-la-Chapelle, l'an 810 ; à Chartres, en France, l'an 875, où elle est encore à présent, dans une belle châsse d'or, recouverte d'une autre châsse enrichie de diamants, rubis, saphirs et autres pierres précieuses. *Niceph., l. 2, c. 21, et l. 15, c. 24 ; Rouillard, Parthén., c. 7.*
- 8 N.-Dame de Schiedem, en Hollande. Cette image contraignit le voleur qui l'avait dérobée, à la rendre aux habitants. Devant elle priaient souvent S^{te} Liduvine. *Bruchman Minorita.*
- 9 N.-Dame de la Kuen, près de Bruxelles, en Flandre. Cette église a été bâtie sur l'emplacement mesuré par N.-Dame elle-même. *Auctar. ad Molan.*
- 10 N.-Dame d'Oëgnies, en Brabant, que la bienheureuse Marie d'Oëgnies visitait chaque année nu-pieds, durant les grandes rigueurs de l'hiver. *Jac. de Vitriaco, in ejus vita.*
- 11 Institution de N.-Dame de la Merci, à Barcelone en 1218, par Jacques, roi d'Aragon, d'après une révélation faite par la S^{te} Vierge à lui, à S. Raymond, et à S. Pierre Nolasque, à chacun séparément. *Sur. in vita S. Raymundi.*
- 12 Ce jour, N.-Dame étant près de mourir, donna deux vêtements intérieurs à deux veuves ses voisines : ils furent donnés à Charlemagne en 810, par l'empereur Nicéphore et l'impératrice Irène. L'un est à Chartres, l'autre à Aix-la-Chapelle. *Locrius, p. 3, Anaceph.*
- 13 N.-Dame de Rouen, bâtie et enrichie par les rois. *Merula, part. 2, l. 3, c. 30.*
Trépas de N.-Dame, en présence des Apôtres. *Suarez, t. 2, in 3 p.*
- 14 Vigile de l'Assomption. Ce jour on entendit les Anges chanter près de Soissons ces paroles : *Felix namque es sacra Virgo Maria. . . ! (Th. Concep., l. 2, part. 7.*
- 15 L'Assomption. Cette fête a été célébrée par les Apôtres. — *S. Bern., epist. 174.*
- 16 Ce jour, on fit l'ouverture du sépulcre de Marie : on n'y trouva que son suaire qui rendait une délicieuse odeur. — *Du Saussay, in Martyrol.*
- 17 Philippe-le-Bel remporta en ce jour une victoire signalée sur les Flamands, l'an 1304, par l'assistance de N.-Dame qu'il avait invoquée. — Fête à Chartres et à N.-Dame de Paris. *Rouillard, c. 6.*
- 18 L'an 1022, le roi Robert fonda une chapelle en l'honneur de N.-D. dans la cour du Palais, à Paris, au lieu même

- où est aujourd'hui la Sainte Chapelle. *Dubreuil, antiq.*
19. N.-Dame de Jérusalem, près de Montecorvo, en Portugal, bâtie sur le plan donné par la S^{te} Vierge. *Vasconcel.*
 20. A l'église d'Afflinghem, en Brabant, on voit une image de N.-Dame, qui parla, dit la tradition, à S. Bernard. *J. Lipsius, t. 2, c. 4.*
 21. Ce jour, en 1022, fut institué l'ordre des 30 chevaliers de N.-Dame de l'Etoile, par le roi Robert, qui appelait Marie l'Etoile de son Royaume. (*Favin, hist de Navarre.*)
 22. Octave de l'Assomption, instituée en 847 par le pape Léon IV, à l'occasion d'un Serpent, qui, après avoir fait périr quantité de personnes, fut écrasé par le signe de la Croix que fit ce pape en ce jour. *Bozius, n. 2.*
 23. Aujourd'hui, en 1328, Philippe de Valois fait son entrée à cheval à N.-Dame de Paris et y offre son armure à la Vierge, pour la remercier d'avoir été préservé par Elle d'un danger de mort au Mont Cassel. *Triple couron., n. 7, c. 7, trait. 4.*
 24. Dédicace de N.-Dame de Benoiste-Vaux, près de Verdun, en Lorraine, où l'on voit une image célèbre par de nombreux miracles, et une fontaine qui guérit les maladies. *Hist. de cette Eglise, c. 4 et 9.*
 25. N.-Dame de Rossano, en Calabre, chassa les Sarrasins qui assiégeaient cette ville. *Gabr. de Barry.*
 26. N.-Dame de la Treille, à Douai. Elle reprit et menaça, dit la Tradition locale, des enfants qui jouaient sans respect devant son image. *Buzelin. in Annal. Flandr.*
 27. N.-Dame de Monstier, près de Sisteron, délivra miraculeusement un seigneur qui était captif chez les Turcs. En reconnaissance il fit bâtir une magnifique chapelle où il se fait quantité de miracles. *Ex Ms. ea de re.*
 28. N.-Dame de Kiovie, métropolitaine de la Russie, en Pologne, où est une grande image d'albâtre, qui parla, dit-on, à S. Hyacinthe, l'an 1241, et lui commanda de l'emporter avec lui, pour la soustraire aux assiégeants; ce qu'il fit sans aucune peine, l'image ayant perdu sa pesanteur. *In Vita S. Hyacinthi.*
 29. N.-Dame de Clermont, près de Cracovie, où est une image faite par S. Luc, envoyée à sainte Pulchérie, et mise dans l'Eglise de N.-D. des Guides, à Constantinople, — d'où elle fut tirée par Léon, duc de Russie, et depuis par le duc d'Opolie, qui, la voulant transporter à Opolie, l'an 1380, ne la put meuvrir quand il fut arrivé sur la montagne de Clermont. Ce qui fit qu'on y bâtit une église pour y laisser l'image. *Bzovius, an. 1383.*
 30. N.-Dame de Cuarquère, sur le fleuve Douro, en Portugal, où le roi Alphonse 1^{er} fut guéri instantanément d'une grave infirmité des jambes, aussitôt qu'il fut posé sur l'autel de N.-Dame. *Vasconcel. de Reg. Lusit. 1 et 2.*
 31. Dédicace de N.-D. des Fondateurs à Constantinople, à laquelle sainte Pulchérie donna la ceinture de N.-Dame. Après la prise de cette ville, Nivellon, év. de Soissons, donna cette relique à l'abbaye de N.-Dame de Soissons. (*Nicéph. l. 4, c. 8.*)

SEPTEMBRE.

1. A Louvain se célèbre une fête de Marie, appelée le Recueil de toutes les fêtes de N.-Dame. *Molanus*.
2. N.-D. d'Helbron, en Allemagne. Cette image commença de faire des miracles l'an 1441. *Tripl. couron. n. 73*.
3. Dédicace de l'abbaye N.-D. de Corneville, en 1147, par Hugues, archev. de Rouen. *Gall. Christ. tom. 4*.
4. N.-D. de Haut, en Haubant, qui ressuscita Jeanne Maillard, tombée et morte dans un puits. *J. Lipsius, c. 19*.
5. N.-Dame des Bois, près d'Arras. En 1478, un profanateur sacrilège fut tué sur le-champ. *Tripl. couron. n. 62*.
6. N.-D. de la Fontaine, près de Valenciennes. En temps de peste, la S^{te} Vierge exhorta à la prière et au jeûne, coignit la ville d'un cordeau qui la préserva. *Ex Ms. ea de re*.
7. Veille de la Nativité de N.-D., instituée par Grégoire II, en 722. *Baling*.
8. La Nativité de N.-D., qui arriva, selon Baronius, l'an du monde 4007 un samedi, à l'aube du jour, quinze ans av. N.-S. Cette fête fut instituée d'après une révélation, le 8 septembre. *Specul. hist. l. 6, c. 63*.
Même jour. — N.-D. de Liesse, au diocèse de Laon. L'an 1134, la princesse Ismérie, fille du sultan, convertie à la foi par trois chevaliers de S. Jean de Jérusalem, captifs au grand Caire, apporta avec eux, en France, au duché de Laon, cette image miraculeuse, apportée du ciel, qui les délivra. *Bozius, Hist. N.-D.*
- Même jour. — N.-D. de Montserrat, en Catalogne, bâtie sur le lieu désigné par la S^{te} Vierge, et où brûlent continuellement cinquante lampes d'argent devant son image. *Alph. Viègas, 2 p.*
9. N.-D. du Puy, en Velay. S. Georges indiqua le lieu, S. Evode bâtit l'Eglise, les Anges la consacrèrent, puis les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes, les cloches sonnèrent toutes seules, on trouva les cierges allumés, et le saint chrême sur l'autel et sur les murailles. *Odo Gisceus, D. Virg. l. 2, c. 7, 8, 9*.
10. N.-D. de Trut, près de Cologne, bâtie sous Othon I^{er}, par S. Héribert, archev. de Cologne, d'après une révélation de la S^{te} Vierge.
11. N.-D. de Hildesheim, au duché de Brunswick, en Allemagne, où l'on vénère une image qui a choisi ce lieu. *Tripl. couron. n. 75*.
12. N.-D. de Guaraison, en basse Normandie. Il s'y fait des cures si miraculeuses et si nombreuses, qu'on l'a nommée pour ce motif *Notre-Dame de Guérison*. (*Ex Archiv. huj. Eccl.*)
13. N.-Dame de Guadalupe, en Espagne, qui a ressuscité des morts et fait d'autres grands miracles. *J. Mariana, l. 6, de reb. Hisp.*
14. Dédicace de N.-Dame de Fontevrault, au diocèse de Poitiers, par le pape Calixte II, en 1119. *Gall. Christ. t. 4*.
15. Octave de la Nativité de la S^{te} Vierge en mémoire de l'é-

- lection du pape Innocent IV, en 1243. *Arnoldus*, l. 5, c. 22.
16. N.-Dame de Bonnes-Nouvelles, à Orléans, bâtie en 996 par le roi Robert au lieu même où il avait appris la bonne nouvelle que son père Hugues Capet avait évité la mort. *Loorius*, l. 4, c. 62.
 17. Donation de l'image de N.-Dame du Puy, en Velay, par le roi S. Louis, l'an 1254, à son retour du voyage d'outre-mer.
 18. N.-Dame de Smelcem, en Flandre, où est une image miraculeuse, qui guérit Baudouin, dit *Belle-Barbe*, d'un flux de sang, dont il souffrait depuis dix-sept ans. *Tripl. couron.*, n. 63.
 19. N.-D. de Guérisson, au diocèse d'Auch, bâtie par l'ordre de la Vierge, l'an 1523, après avoir apparu plusieurs fois en ce lieu. *Geoffroy. Hist. de N.-D.*
 20. N.-D. au Pied-d'Argent, à Toul, en Lorraine; cette image avertit une femme d'une trahison prochaine, et, pour l'en assurer, le pied qu'elle étendit se trouva changé en argent. *Tripl. couron.* n. 57.
 21. N.-D. de Pucha, au royaume de Valens, qui fut découverte, l'an 1223, en un lieu éclairé de sept étoiles. (*Bern. Comes. Hist. Hisp.* l. 10.)
 22. Imposition du nom de Marie à N.-Dame par S^{te} Anne, suivant la révélation de l'ange. (*Petr. a Castro, Hist. Virg.* c. 2.)
 23. N.-D. de Valvancre, en Espagne, où fut trouvée dans un chêne cette image miraculeuse. *Ant. Jépez, in Chron.*
 24. N.-D. de Roquemadour, au diocèse de Cahors, ainsi nommée parce que S. Amateur demeura sur cette roche, célèbre depuis 1140 par les miracles de N.-D. *Hugo Farc., de mir. B.-V. Rup.*
 25. N.-D. du Passer, à Rhodéz, où s'est toujours retrouvée cette image, après avoir été souvent transportée ailleurs. *Tripl. couron.* n. 53.
 26. N.-D. de la Victoire, à Tournay; en 1340, ayant reçu les clefs de la ville, elle la délivra aussitôt du siège des Anglais. *Ex Arch. loci.*
 27. N.-D. de Bonne-Remcontre, où est une image en terre miraculeusement découverte en 1523. *Tripl. cour.* n. 34.
 28. N.-D. de Cambron, au comté de Hainaut, où est une image qui, frappée par un homme méchant, rendit beaucoup de sang. *Inst. loci, edita Duaci*, an. 1602.
 29. N.-D. de Tongres, au dioc. de Cambrai, où s'est toujours retrouvée cette image, bien qu'elle ait été souvent transportée en d'autres sanctuaires. *Tripl. couron.* n. 61.
 30. N.-Dame de Beaumont, en Lorraine, près Vaucouleurs, où Jeanne d'Arc venait souvent recommander les affaires de la France à la Reine du ciel et de la terre, qui lui donna l'ordre de prendre les armes pour délivrer ce royaume. *Ibid. traité 3*, c. 7.

OCTOBRE.

1. Fondation de l'abbaye de N.-D. de la Couronne, au dioc. d'Angoulême, en 1122, par Lambert, premier abbé et ensuite év. d'Angoulême. *Gallia Christ. t. 4.*
2. N.-D. de l'Assomption, à Naples, qui préserva les chanoinesses de S. Augustin d'une ruine imminente. *Tripl. cour. n. 42.*
3. N.-D. de la Place, à Rome. Cette image étant tombée dans un puits, l'eau s'enfla miraculeusement et rendit l'image, l'an 1250. Ce puits a été enfermé dans la chapelle. *Ibid. n. 100.*
4. N.-D. de Vaussivères, sur les montagnes d'Auvergne, près du Mont d'Or, où est une image qui a voulu rester en ce lieu, après avoir échappé aux ravages des Anglais, en 1374. *Duchêne, c. 7, § 10, n. 6.*
5. N.-Dame de Buch, aux montagnes des Pins, en Guyenne. La mer jeta cette image sur la terre, pendant que frère Thomas pria pour deux vaisseaux naufragés — *Flor. Raymond, Hist. des hérés. l. 1.* — S^{te} Marie de Jersey, consacrée en 1320, dans l'archipel de la Manche.
6. N.-D. de la Plèbe, dans les marais de Venise. Cette image y a été placée par l'ordre de la Vierge. *Astolphus. l. 10 mirac. B. M.*
7. Fête du Rosaire, instituée par le pape Grégoire XIII, en 1573, en suite de la célèbre victoire de Lépante remportée par les chrétiens sur les Turcs. *J. Stephan. de Indulg. Rosarii.*
8. N.-Dame des Dons, à Avignon, fondée par S^{te} Marthe, consacrée par N.-S., réparée par Charlemagne. *Tripl. cour. n. 40.*
9. L'an 723, la nuit du jour où le prince des Sarrasins eut fait injustement couper la main à S. Jean Damascène, N. D. la rejoignit miraculeusement au poignet, après que ce fidèle serviteur l'en eut priée, à dessein d'écrire en faveur des saintes images, que l'empereur Léon l'Isaurique tâchait d'anéantir. *In vita S. J. Damasc. ap. Sur.*
10. N.-D. du Cloître, à Besançon. Cette image fut préservée d'un grand incendie en 1624, quoique la niche où elle était fut toute réduite en cendres. *Tripl. cour. n. 58.*
11. N.-D. la Blanche, à Ouville, pays de Caux. L'an 1522, cette image donna l'enfant Jésus à tenir à Dom Hugues de S. Léonard. *Ex Archivis Loci.*
12. N.-Dame de Foi, près de Foi, au pays de Liège. L'an 1609, cette image miraculeuse fut trouvée dans un chêne. *Tripl. cour. n. 60.*
13. Dédicace de Clairvaux, au diocèse de Langres, en l'honneur de la S^{te} Vierge. S. Bernard, l'apôtre des Croisades, fut le premier abbé de ce monastère. Le roi du Portugal, Alphonse 1^{er}, en l'an 1142, s'obligea, pour lui et ses successeurs, de payer, tous les ans, en qualité de vassal de N.-D. de Clairvaux, cinquante maravedis d'or. *Chron. Cisterc.*
14. N.-D. de la Rochette, près de Genève, où l'on vénère une image miraculeuse. *Astolph., Hist. B.-M.*

15. Dédicace de N.-D. de Téroienne, l'an 1133, par Milon, son trentième évêque. *Meyer. l. 2, Annal. Flandr.*
16. N.-D. de Milan, bâtie par le duc Galéas, en 1388, et dédiée par le pape Martin V, en 1417. *Phil. Bergom., Chron. an. 1388.*
17. Dédicace de la grotte de N.-D. de Chartres par S. Pontien, vers l'an 46.
18. Dédicace de N.-D. de Reims, bâtie par S. Nicaise, archevêque de cette ville, réparée par Ilincmar, en 845. *Flo-doard.*
10. Dédicace de la célèbre abbaye de N.-D. de Royaumont, par Jean, archevêque de Mitylène, en 1336. *Gallia Christ. t. 4.*
20. Dédicace de l'église de Pontigny, près d'Auxerre, fondée en 1114 par Thibaud, comte de Champagne. *Angel. Maurig.*
21. N.-D. de Talan, près de Dijon, où l'on voit une peinture de la S^{te} Vierge faite par S. Luc. *Ex mon. Divion.*
22. N.-D. de dessous Terre, près du grand Caire; on tient par tradition que Marie demeura quelques années dans cette chapelle souterraine. *Tripl. cour. n. 9.*
23. N.-D. de Consolation, près de Honfleur, où deux enfants ont reconvré la vie; en mémoire de quoi leurs figures y sont en argent. *Ex Arch. huj. loci.*
24. N.-D. des Ermites, en Suisse, où est une petite chapelle de N.-D., consacrée, dit-on, par N.-S., accompagné des Anges et de plusieurs Saints faisant les fonctions des Officiers de l'Eglise en présence de la S^{te} Vierge; — renfermée ensuite dans une grande Eglise bâtie par l'empereur Othon, d'après un ordre du ciel. *Tripl. couron. n. 84.*
25. Dédicace de N.-D. de Tolède, en Espagne, en 1075, par Bernard, archev. de cette ville. *Jean Mariana, l. 9, c. 18.*
26. Dédicace de N. D. de la Victoire, près de Senlis, en 1225, par Guarin, év. de Senlis et chancelier de France; — bâtie par Philippe-Auguste en reconnaissance de la victoire de Bouvines. *Carta Tabul. de Victoria.*
27. N.-D. de la Basilla, en Lombardie, où est une église bâtie par l'ordre exprès de N.-Dame. *Alb. Leander, in descrip. Italie.*
23. N.-D. de Vivonne, en Savoie, où l'on vénère une image qui fut miraculeusement trouvée et fixée en ce lieu. *Asoloph. Hist. B. M.*
29. N.-D. d'Orope, près de Bielle, en Savoie, où l'on voit une image miraculeuse faite de cèdre et haute de six pieds, qui est dans une chapelle bâtie par S. Eusèbe, évêque et martyr, en 380. *Tripl. cour. n. 112.*
30. N.-D. de Mondévi, à Vic, en Piémont, où est une image peinte sur un pilier et où les miracles qui s'y font attirent un grand concours de peuple. *Hist. de Mondévi, c. 2.*
31. L'an 1116, N.-D. conserve miraculeusement un enfant de chœur tombé dans le puits de S. Fort, et où il entendait les Anges qui répondaient aux prières publiques qui se chantaient dans l'église de Chartres. D'où est venue la coutume à Chartres que le chœur ne répond jamais à haute

voix aux *Dominus vobiscum* qui se chantent aux grand'messes et aux heures canoniales. *Rouillard, Parthen.* c. 6, n. 14.

NOVEMBRE.

1. Fête de N.-Dame et de tous les Saints, instituée par Boniface IV, en 608. *Baron.*
2. N.-D. d'Emmimont, près d'Abbeville. Elle est très-visitée par les pèlerins. *Antiq. d'Abb. l. 1.*
3. N.-D. de Rennes, en Bretagne. Elle protégea cette ville contre les Anglais d'une manière toute miraculeuse. *Tripl. cour. t. 3, n. 7 et 8.*
4. N.-D. de la Porte-Louise, à Milan. Selon la tradition, cette image reçut un jour les hommages de deux Anges, à la vue de plusieurs personnes. *Astolphus, Hist. univ.*
5. N.-Dame de Damiette, en Egypte, consacrée en 1220, par un légat apostolique. *Æmilius.*
6. N.-D. de Valfleurie, près de Lyon, ainsi appelée parce qu'elle fut trouvée en hiver parmi des arbustes fleuris. *Tripl. cour. n. 47.*
7. N.-D. de l'Etang, près de Dijon ; cette image a été miraculeusement découverte en 1531. *Ibid. n. 42.*
8. N.-Dame de Belle-Fontaine, au dioc. de la Rochelle. Il s'y fait un grand concours de peuple. *Ex Archiv. loci.*
9. N.-D. de Bon-Secours, dans le Perche. *Ibid. n. 52.*
10. L'an 1552, N.-D. de Lorette guérit d'une maladie incurable un pacha turc, qui, en reconnaissance, donna de riches présents à cette Eglise. *Tursel., Hist. Lauretan. l. 3, c. 18.*
11. Ce jour, en 1546, N.-Dame, se faisant voir sur les remparts d'une ville des Indes, mit en fuite les ennemis et donna une grande victoire aux Portugais. *Balingh. in Calend.*
12. N.-D. de la Tour, à Fribourg, bâtie au lieu même où elle s'était manifestée. *Tripl. cour. n. 85.*
13. Dédicace de l'abbaye du Bec, en Normandie, l'an 1077, par Lanfranc, archevêque de Cantorbéry. *Guillelm. Gemitic. l. 3, c. 9.*
14. N.-Dame de la Grotte, en Portugal, où l'image miraculeuse de la Vierge fut découverte. *Vasconcell.*
15. N.-Dame de Pignerol, ou de l'Assomption, bâtie par Adélaïde, comtesse de Savoie. *Ex Archiv. Loci.*
16. N.-D. de Chièvres, en Hainaut, où est une image qui a fait quantité de miracles, depuis 1139, où elle fut découverte par la dame Ida. *Tripl. cour. n. 62.*
17. Institution de la confrérie de N.-D. de Sion, à Nancy, en Lorraine, l'an 1393, par Ferry de Lorraine, comte de Vaudemont. *Ibid. n. 56.*
18. N.-D. de Bourdieu, près de Bourges, bâtie en 928 par Ebbon, seigneur de Berry. *Bzovius.*
19. N.-D. de Bonnes-Nouvelles, où était une chapelle sous terre, que Marie de Médicis visitait tous les samedis. *Ex Archiv. Abbat.*
20. N.-D. de la Garde, près Bologne, en Italie, apportée de l'église Sainte-Sophie de Constantinople. *Bzovius.*

21. La Présentation de N.-Dame.
22. Institution de la Confrérie de la Présentation de N.-D. à Saint-Omer, en 1481. *Adalardus Chron.*
23. N.-Dame de la Voûte, près de Florence, en Italie. Cette image rendit beaucoup de sang après avoir été frappée par un méchant homme. *Tripl. cour. n. 102.*
24. En 1536, N.-D. de Montserrat rendit la parole à Antoine Dubelis, savoyard, à qui des voleurs avaient coupé la langue. *Hist. Montiss.*
25. N.-Dame du Roc, en Toscane, où la Vierge apparut à des bergers. *Janius, in Annal. PP. Servit.*
26. N.-D. des Monts, en Italie, entre les monts Esquilin et Viminal. Cette image fut miraculeusement trouvée en 1580. *Tripl. cour. n. 99.*
27. Dédicace de la ville de Lesina, près de Rome. Cette ville fut donnée à N.-D., en 1400, par Marguerite, reine de Pologne, et mère de Ladislas. *Bozius, l. 9, de Sign. Eccl.*
28. N.-D. de Walsingham, en Angleterre, qui délivra Edouard I^{er} d'un danger très-immuient. *Hist. Angl. in Eduard. I.*
29. N.-D. de la Couronne, à Palerme; les anciens rois de Sicile tenaient leur couronne de la Reine du ciel. *Th. Fazellus, l. 8, de reb. Siculis.*
30. N.-Dame de Genesta, près de Gênes, en Italie, église commencée et achevée miraculeusement par une pauvre femme. *Segninus Chron.*

DÉCEMBRE.

1. Notre-Dame de Ratisbonne, en Bavière, fondée par le duc Théodon et consacrée par S. Rupert, évêque de Salisbourg et apôtre de Bavière. *Canisius, l. 5 de B. V., c. 25.*
2. N.-D. de Didinie, en Cappadoce, où priait S. Basile et où Marie lui annonça la mort de Julien l'Apostat. *Baron., an. 303.*
3. N.-D. de Filerme, près de Malte. Cette image demeura intacte au milieu d'un grand incendie. *Tripl. cour. n. 91.*
4. N.-Dame de la Chapelle, à Abbeville, bâtie, en 1400, sur une colline où l'on adorait autrefois les idoles. *Antiq. d'Abbev. l. 4.*
5. L'an 1584, fut instituée la première congrégation de N. Dame au collège des Jésuites de Rome. *Baling.*
6. N.-Dame de Fourvière, à Lyon, sur la montagne, célèbre en miracles, et par le concours extraordinaire de cette grande ville, particulièrement tous les samedis.
7. Ce jour, un hérétique voulut frapper l'image de N.-Dame de Paris; il expie son crime par sa mort, l'an 1550. *Du Breuil.*
8. La Conception de la Sainte Vierge. Elle est célébrée dans toute la chrétienté. *Molanus.*
9. N.-Dame de la Conception, à Naples. L'an 1618, le vice roi, avec toute la cour et la milice de Naples, fit vœu dans l'église de N.-Dame la Grande de croire et défendre

- l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. *Tripl. cour.* n. 43.
10. Institution des religieuses de la Conception de N.-Dame, par Béatrix de Sylva, à qui N.-Dame apparut, en 1484, revêtue d'une robe blanche et d'un scapulaire de même couleur, avec un manteau bleu. L'ordre, approuvé par Innocent VIII, prit cet habit. *Wasconcell.*
 11. N.-D. des Anges, dans la forêt de Livry, près Paris. Elle envoya trois Anges pour délivrer trois marchands qui avaient recours à elle, après avoir été attachés à des arbres par des voleurs, l'an 1212. *Ex arch. Abb. Livr.*
 12. N.-D. de Bonne Nouvelle, à Abbeville, très-célèbre et très-fréquentée. *Antiq. d'Abb. l. 1.*
 13. N.-Dame de la Sainte-Chapelle, à Paris. Cette image, qui est sous le portail de la basse Sainte-Chapelle, fait beaucoup de miracles.
 14. N.-Dame d'Albe-la-Royale, en Hongrie, fut bâtie par S. Etienne, roi de Hongrie, qui avait donné sa souveraineté à la sainte Vierge. D'où vient qu'encore aujourd'hui elle est Dame absolue de ce royaume. *J. Bonif. Hist. V. l. 2, c. 1.*
 15. Octave de l'Immaculée Conception de N.-D., avec les mêmes indulgences qu'au jour de la fête. *Bullarium.*
 16. Institution de la célèbre confrérie de N.-D. de Bonne-Délivrance, dans l'église de Saint-Etienne-des-Grès, à Paris, en 1533.
 17. N.-Dame d'Amiens, cathédrale, où est le chef de S. Jean-Baptiste, apporté par Galon, venant de Constantinople, en 1205. *Locrius, l. 4, c. 59.*
 18. Dédicace de N.-D. de Marseille, par S. Lazare, en présence de ses deux sœurs, Marie-Madeleine et Marthe, et des trois saints prélats Maximin, Trophime et Eutrope. *Canisius, l. 5 Moral.*
 19. L'an 637, comme S. Ildefonse, archev. de Tolède, disait matines, N.-Dame, dit-on, lui apparut suivie d'un grand nombre de Saints, et tenant en main le livre qu'il avait composé pour la défense de sa virginité. Elle l'eut remercia, et en reconnaissance lui donna une chasuble blanche. afin qu'il s'en servit aux fêtes solennelles de son Fils et d'Elle. Et depuis lui, le seul Sisbert, archev. de la même ville. ayant entrepris de la porter, fut puni de Dieu pour sa témérité. Ce céleste présent se conserve encore à Oviédo, où Alphonse le Chaste, roi de Castille, le fit porter solennellement dans l'église de Saint-Sauveur qu'il avait fait bâtir. *Baron. an. 657, n. 42.*
 - N.-D. d'Etalem, en Bavière, bâtie par l'empereur Louis IV.
 20. L'abbaye de N.-D. de Molême, fondée en ce jour, en 1075, par S. Robert, qui en fut abbé. *Gall. Chr. t. 4.*
 21. Fondation de S. Acheul, près d'Amiens. par S. Firmin, premier évêque. *Ex Arch. S. Achioli.*
 22. N.-D. de Chartres, en Beauce, bâtie du temps des Apôtres, rétablie par S. Fulbert, cinquante-cinquième évêque de Chartres. *Rouillard Parthen. c. 5.*
 23. N.-Dame des Ardilliers, à Saumur, en Anjou, illustre par toute la France, tant à cause du grand concours que les

- miracles y attirent, qu'à l'occasion d'une fontaine qui guérit de plusieurs maladies. *Locrius, l. 4, c. 60.*
24. Célébration du mariage virginal de N.-Dame et de S. Joseph, depuis longtemps à Sens et en plusieurs églises de France, le 22 de ce mois. *Du Saussay, Martyrol*
 25. Ce jour, à l'heure de minuit, la sainte Vierge enfanta son fils unique J.-C., fils de Dieu et Sauveur des hommes, dans l'étable de Bethléem, où une fontaine sortit miraculeusement le même jour pour la commodité de la mère et de l'enfant. *Baron., appar.*
 26. Institution de la confrérie de N.-Dame aux Grands Augustins, à Paris, en 1443, avec grandes indulgences accordées par Innocent VIII. *Du Breuil, Antiq. l. 2*
 27. Institution de l'Ordre des Chevaliers de N.-Dame, en 1370, par Louis II, duc de Bourbon, qui, durant les guerres des Anglais, mit toute sa confiance en la Reine des Cieux. *Farin, l. 8, Hist. de Nav.*
 28. N.-Dame de Pontoise, à sept lieues de Paris. Cette image est très-célèbre dans le pays à cause des miracles qui s'y font et des enfants morts sans baptême qu'Elle a rendus à la vie. *Ex Archiv. huj. Eccl.*
 29. N.-Dame de Spire, en Allemagne. On rapporte que l'an 1146, S. Bernard ayant salué cette image en ces termes : *O Clemens, o Pia, o Dulcis Virgo Maria!* la sainte Vierge répondit à son salut : *Salve, Bernarde!* Les paroles de S. Bernard furent depuis ajoutées au *Salve Regina* qui fut composé, en 1040, par Herman-Contract, religieux bénédictin. *Manriq. Annal. Cist. an. 1146, c. 40.*
 30. Sainte Marie de Boulogne, en Picardie, fondée en 1159, ruinée par le roi Henri VIII, en 1544, sécularisée et faite cathédrale en 1559. *Gall. Christ., t. 4.*
 31. Environ cent ans av. J.-C., l'image de N. Dame de Chartres, que les Druides avaient consacrée à la sainte Vierge qui, devait enfanter le Libérateur, ressuscita le fils de Geoffroy, seigneur de Monthéry. Ce père reconnaissant fit plusieurs riches dons à l'image, ainsi qu'en fait foi l'histoire de ce miracle, représentée sur la vitre de la grande église. *Sébast. Rouillard, Parthénie, c. 3.*
-

TABLE

DE

L'HISTOIRE DE LA SAINTE VIERGE

	Pages.
AVANT-PROPOS.....	3
TABLEAU représentant MARIE, accompagnée des SAINTES FEMMES les plus illustres des temps apostoliques.....	4
Plan et division de l'Histoire de la Sainte Vierge.....	5

PREMIÈRE ÉPOQUE.

MARIE DANS LES ORACLES ET DANS LES FIGURES PROPHÉTIQUES DE L'ANCIEN TESTAMENT.

CHAPITRE I ^{er} . — Prophéties verbales ou proprement dites.....	7
CHAPITRE II. — Prophéties figuratives, personnelles.....	11
CHAPITRE III. — Symboles ou mystères figuratifs, prophétiques..	24

DEUXIÈME ÉPOQUE.

CONCEPTION IMMACULÉE DE MARIE. — SA NATIVITÉ. — SA PRÉSENTATION. SON ENFANCE. — SON ÉDUCATION AU TEMPLE.

CHAPITRE I ^{er} . — De l'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge..	34
Lettre Apostolique et décret solennel de N. S. P. le Pape Pie IX, sur la définition dogmatique de l'Immaculée-Con- ception de la Vierge Mère de Dieu.....	38
CHAPITRE II. — Parents de la Sainte Vierge. — Sa conception miraculeuse. — Sa naissance. — Réjouissance. — Cantique de sainte Anne, sa mère.....	47
CHAPITRE III. — La Présentation de la Sainte Vierge au Temple..	53
CHAPITRE IV. — Caractère historique et certitude de tous les faits qui précèdent.....	54
CHAPITRE V. — Marie dans le Temple. — Sa consécration au Sei- gneur. — Son vœu de virginité. — Ses occupations. — Sa science et sa vertu. — Son portrait.....	58
CHAPITRE VI. — Bienheureuse mort des parents de la Sainte Vierge.....	63
CHAPITRE VII. — Mariage de la Sainte Vierge.....	66

TROISIÈME ÉPOQUE.

MARIE DEPUIS L'ANNONCIATION JUSQU'À LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST
ET À LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT.

CHAPITRE I ^{er} . — L'Annonciation de la Sainte Vierge, et l'Incarnation du Verbe	70
CHAPITRE II. — La Visitation	75
CHAPITRE III. — Trouble de Joseph.....	84
CHAPITRE IV. — Marie, mère du Messie.....	86
CHAPITRE V. — La Purification	89
CHAPITRE VI. — La fuite en Égypte	92
CHAPITRE VII. — Retour à Nazareth. — Douleur de Marie, lorsqu'elle perdit Jésus à l'âge de douze ans.....	96
CHAPITRE VIII. — Généalogie de la Sainte Vierge. — Elle assiste Jésus durant son ministère évangélique. — Elle paraît aux noces de Cana. — Monument.....	99
CHAPITRE IX. — Marie dans la Synagogue de Nazareth. — Prédication de Jésus	104
CHAPITRE X. — Marie devant l'incrédulité de sa nation et celle de sa parenté.....	108
CHAPITRE XI. — Marie assiste à la Passion du Christ.....	112
CHAPITRE XII. — Marie, à la Résurrection du Messie.....	118
CHAPITRE XIII. — Marie à l'Ascension et à la Pentecôte.....	112

QUATRIÈME ÉPOQUE.

MARIE APRÈS L'ASCENSION DE JÉSUS-CHRIST.

CHAPITRE I ^{er} . — Marie fixe son habitation à Sion. — Nombreuses visites qu'elle reçoit. — Fontaine qui porte son nom. — Ses pèlerinages. — Elle assiste au martyre de S. Etienne. — Elle part pour Ephèse. — Elle va au secours de S. Jacques-le-Majeur, en Espagne. — Cet Apôtre passe par l'Asie, afin de visiter S. Jean l'Évangéliste, son frère, et de remercier la mère du Rédempteur.....	127
CHAPITRE II. — Retour de Marie à Jérusalem.....	134
CHAPITRE III. — Doctrine primitive concernant la sainteté et les grandeurs suréminentes de Marie. — Elle est la <i>seconde Eve</i> , réparatrice du désastre universel, causé par la <i>première Eve</i> ; elle est la <i>nouvelle Mère du genre humain</i> , la <i>Rédemptrice</i> des hommes; — dans les derniers comme dans les premiers temps de sa vie, elle a brisé pour elle et pour nous l'empire de la Puissance Infernale; S. Jean a décrit son dernier triomphe sur le Serpent, et sa glorification définitive comme Reine de la terre et des cieux. — Solides réflexions du docteur Newman sur cette histoire canonique de la Sainte Vierge, par l'apôtre S. Jean...	137
CHAPITRE IV. — Récit circonstancié de la mort et de la sépulture de Marie. — La Vierge souhaitait aller rejoindre son Fils dans les cieux. — S. Jean et les autres Apôtres sont miraculeusement transportés à sa demeure de Sion. — Elle leur raconte la vision	

de l'Archange. — Jésus-Christ vient lui-même l'appeler. — Il la
confie à l'ange Saint-Michel. — Eclat de Marie. — On la porte
au tombeau de Gethsémani. — Un grand prodige. — Le juif
Jéphonias. — Le corps virginal est déposé dans le sépulcre.... 142

CHAPITRE V. — Résurrection et Assomption de la Sainte Vierge.
— Glorification et Couronnement de la Souveraine universelle.. 155

CINQUIÈME ET DERNIÈRE ÉPOQUE.

RÈGNE ET GLOIRE IMMORTELE DE MARIE, DANS LES CIEUX ET SUR LA TERRE.

CHAPITRE 1^{er}. — La tradition relative aux portraits de la Sainte
Vierge..... 162

CHAPITRE II. — Les reliques de Marie..... 166

CHAPITRE III. — Le culte de Marie..... 171

CHAPITRE IV. — Continuation du même sujet. — Universalité et
perpétuité du culte de Marie..... 174

CHAPITRE V. — Les pèlerinages de Notre-Dame chez toutes les
nations..... 181

CHAPITRE VI. — Les fêtes de la Vierge..... 189

CALENDRIER HISTORIQUE des bienfaits miraculeux de Marie, et des
fêtes instituées pour en perpétuer et célébrer la mémoire..... 193

LES SAINTES FEMMES

CONTEMPORAINES DE JÉSUS-LE-MESSIE ET DE SES APOTRES

SAINTE ANNE

Mère de la sainte Vierge Marie, — épouse du saint patriarche Joachim, — aïeule du Christ, — et comme telle, comblée des grâces et des bienfaits miraculeux du ciel, — et rendant ainsi un témoignage anticipé à Celui qui allait venir.

(XXVI Juillet.)

Sainte *Anne*, mère de la sainte Vierge, était fille de *Mathan*, prêtre de Bethléem, de la tribu d'Aaron, et avait pour frère Jacob, père de Cléophas et de Joseph, et pour sœurs Sobé, mère de sainte Elisabeth, et Marie, mère de Salomé, femme de Zébédée.

Elle fut mariée à S. Joachim ou *Hélioachim*, fils de Mathat, surnommé *Bar-Panther*, descendant de David par Nathan. D'où l'on voit qu'elle avait une origine à la fois sacerdotale et royale. Comme issue de la race lévitique, elle était proche parente du grand prêtre Zacharie et d'Elisabeth, son épouse; comme fille de David, par Salomon, et, en suite de son alliance, par Nathan, elle était héritière des promesses divines faites à David, à Jacob et à Abraham.

Après vingt ou vingt-deux ans de stérilité, elle mit au monde la vierge Marie, mère de Jésus. Dieu permit cette publique et longue stérilité, pour faire briller avec plus d'éclat le miracle de la conception et de la naissance immaculée de Marie, et pour rendre d'avance un illustre témoignage à la

sainteté de la future mère du Messie, en même temps qu'à la divinité de son fils. Dieu seul se prépare ainsi, longtemps d'avance, une demeure de sanctification. Dieu seul pouvait, avant sa naissance temporelle, faire éclater ses prodiges de miséricorde, répandre avec profusion les dons du Saint-Esprit sur sa vénérable aïeule, en sorte qu'elle a été justement appelée *Anna, Anne, c'est-à-dire la Gracieuse, la comblée de Grâce!*

Exposons simplement les principaux faits que les Traditions de l'Eglise et surtout celle de l'Eglise orientale nous ont transmis, dès l'origine, touchant la mère de la sainte Vierge. Ces faits ont été reçus avec approbation et célébrés par les anciens Pères et par le plus grand nombre des docteurs ¹.

Sainte Anne et S. Joachim, son époux, disent ces monuments, jouissaient d'une grande fortune, en même temps que d'une excellente réputation de justice et de sainteté. Ils employaient leurs richesses, partie au soulagement des pauvres et du peuple, partie à des offrandes et à des holocaustes, et l'autre partie à leurs propres besoins. Joachim voulant un jour de fête solennelle présenter au Temple son offrande, un Juif de la race lévitique, nommé Ruben, l'en empêcha, disant que cela ne lui était pas permis, parce qu'il n'avait pas de postérité dans Israël. Joachim, couvert de confusion, se retira dans le

¹ Tertullien, Origène, S. Jean Damascène, S. Grégoire de Nysse, Zénon, évêque de Vérone, S. Jérôme, l'auteur très-estimé *operis imperfecti in S. Matthæum*, l'illustre Eustathius, S. Georges de Nicomédie, S. Evodius, contemporain des Apôtres, Nicéphore, Cédrenus, S. Epiphane, S. André de Crète, dit le Jérusolymitain, Sergius, évêque d'Iliéropolis, S. Hippolyte de Thèbes, Pantaléon, diacre et ensuite prêtre de Constantinople (650), Epiphane le Moine, le cardinal Baronius, Hugues de S. Victor, Pierre Sutor, S. Antonin, arch. de Florence, Ludolphe, Exkuis, Gerson, Vincent de Beauvais, toute l'Eglise catholique dans l'imagerie et l'iconographie, et grand nombre d'auteurs tant anciens que modernes, qui ont approuvé ces traditions, les ont citées, dans leurs homélies, histoires, panégyriques, éloges et d'autres récits. (Voir la *Christol. l. 2, Mém. primitifs.*)

désert où il demeura quarante jours et quarante nuits, dans le jeûne et dans la prière. Anne, son épouse, demeura dans sa maison, s'affligeant devant le Seigneur, tant à cause de sa stérilité, qu'à cause de l'absence de Joachim, son mari.

Le jour d'une grande fête étant arrivé, Judith, sa servante, lui dit :

— Jusques à quand demeurerez-vous plongée dans la tristesse ? Il ne vous est pas permis de vous affliger aujourd'hui ; car c'est le grand jour du Seigneur. Prenez cet ornement de distinction et parez-en votre tête ; car il ne m'appartient pas de le porter ; je ne suis que votre servante ; vous êtes de race royale.

Anne lui répondit :

— Retirez-vous ; je ne ferai point cela parce que le Seigneur m'a humiliée.

Sa servante irritée lui reprocha sa stérilité. Alors la tristesse d'Anne s'augmenta. Elle quitta ses vêtements de deuil, prit son diadème et revêtit son habit nuptial.

Vers la neuvième heure, elle entra dans son jardin et commença à prier le Seigneur de daigner la bénir, et la délivrer de l'opprobre de la stérilité ; et, comme elle était sous un laurier, elle regarda en haut et aperçut un nid d'oiseaux, où il y avait des petits¹. Cette vue accrut sa douleur : elle cria au Seigneur et se plaignit amèrement de ce qu'elle demeurait seule stérile, pendant que tous les êtres de la création avaient reçu de lui la fécondité, pendant que la terre portait son fruit en son temps et bénissait le Créateur du monde.

— Je suis, disait-elle, comme maudite aux yeux des hommes. A qui peut-on me comparer ? Quel est donc le sein qui m'a portée, pour que je sois un objet de répulsion aux yeux des enfants d'Israël ? Je suis chargée de reproches et de confu-

¹ Généralement, dans l'Eglise on aime à représenter sainte Anne tenant dans sa main un nid plein de petits oiseaux. C'est pour rappeler cette touchante circonstance de sa vie.

sion jusque dans le Temple du Seigneur, mon Dieu ! A qui suis-je devenue semblable ?

Alors, un Ange du Seigneur descendit vers elle et lui dit :

— Anne, Dieu a exaucé votre prière ; vous concevrez et vous enfanterez, et votre race sera louée dans le monde entier.

— Vive le Seigneur, mon Dieu ! répondit Anne ; s'il me donne un fils ou une fille, je le consacrerai au Seigneur, et il servira dans son Temple tous les jours de sa vie.

En même temps deux Anges lui vinrent annoncer que Dieu avait aussi exaucé la prière de Joachim, son époux, et qu'il reviendrait incessamment avec ses troupeaux.

Joachim revint, en effet, des montagnes, et Anne alla au devant de lui et le rencontra au lieu indiqué par l'Ange. Peu de jours après, elle conçut, et, après les neuf mois, elle enfanta Marie et l'allaita de son lait. A six mois, Marie commença à marcher seule, et, à la fin de l'année, Anne la sevrâ, fit un grand festin où furent invités les prêtres et leur offrit Marie, qui reçut une bénédiction spéciale. Cette enfant demeura encore deux ans dans la maison de ses parents, et, lorsqu'elle eut atteint l'âge de trois ans, Joachim et Anne la présentèrent au Temple, pour y être élevée avec des vierges choisies, pour y être consacrée au Seigneur, et pour le servir tout particulièrement.

Dans le second livre de la *Christologie*, nous donnons cette tradition *in extenso*, traduite littéralement des monuments originaux, et appuyée des témoignages des anciens. Elle se trouve rapportée, non-seulement dans les Pères grecs et dans les monuments orientaux, mais même dans les livres des hérétiques excommuniés et notamment dans l'Alcoran et dans les auteurs arabes.

Mahomet confond Anne, épouse de Joachim, avec l'épouse

d'Amram, et Marie, fille de Joachim, avec Marie, fille d'Amram et de Jocabed, et sœur de Moïse. Ces anachronismes ne sont pas très-extraordinaires chez les écrivains arabes. Mahomet dit qu'Anne avait voué au Seigneur le fruit qu'elle portait dans son sein, et qu'elle lui offrit Marie quand elle l'eut enfantée ; qu'elle la confia et donna au prêtre Zacharie, qui en prit soin et la protégea ; que toutes les fois qu'il entra dans le sanctuaire ou dans l'appartement adossé au Temple, où elle résidait, il trouvait que Marie avait devant elle des fruits et des aliments ; et que, lui ayant demandé un jour d'où venait cette nourriture, Marie lui répondit qu'elle venait de Dieu, qui en donne à qui il lui plaît, avec libéralité et sans mesure.

Les auteurs mahométans font ce qu'ils peuvent pour excuser l'anachronisme de leur faux prophète, qui a confondu la sainte Vierge avec Marie, sœur de Moïse. Mais il n'y a qu'à lire sans préjugé l'endroit où il en parle, et l'on sera convaincu qu'il n'y a point d'équivoque dans son texte.

On ne sait pas sûrement le temps de la mort de sainte Anne ; on pense communément qu'elle mourut quelque temps avant que Marie fut fiancée à S. Joseph. Sainte Anne et S. Joachim furent honorés publiquement dans l'Eglise dans les premiers siècles. S. Jean Damascène, S. Grégoire de Naziance, S. Eustathius, évêque d'Antioche, et les autres Docteurs, donnent de grands éloges à leur vertu.

L'empereur Justinien I^{er} fit bâtir à Constantinople une église sous l'invocation de Sainte Anne, vers l'an 550. On lit dans Codinus, que l'empereur Justinien II en fonda une autre en 705. Des reliques de la Sainte furent apportées, dit-on, de la Palestine à Constantinople en 710 ; et c'est de cette époque que plusieurs églises d'Occident se croient en possession de quelque partie de ses reliques. La cathédrale de Chartres montre comment le chef de sainte Anne lui fut envoyé de Constantinople par Louis de Blois, au commencement du

treizième siècle. — Il s'est opéré par l'intercession de cette Sainte un très-grand nombre de miracles, dont on trouve l'histoire dans le Recueil des Bollandistes¹. Dieu voulut montrer par ces prodiges combien il approuvait la dévotion des fidèles envers une Sainte qui fut un modèle accompli de vertu pour les personnes engagées dans l'état du mariage.

Réflexion. — Ce fut sans doute un grand honneur pour sainte Anne que d'être destinée à donner au monde la mère de Dieu ; mais il lui revient beaucoup plus de gloire d'avoir formé le cœur de Marie à la vertu et à l'innocence². Elle fut, dans les mains de Dieu, le principal instrument de notre salut, en préparant ce vase d'élection que le Saint des Saints devait employer pour remplir les vues de son amour. L'Eglise célébrera dans tous les âges la piété maternelle de sainte Anne, et la gloire de sa fille rejaillira sur elle de génération en génération. Puisse son exemple réveiller le soin des pères et des mères ! Leur devoir le plus sacré est d'élever leurs enfants dans la crainte du Seigneur. Par là ils honorent Dieu, perpétuent la gloire de son nom sur la terre et se sanctifient eux-mêmes. A ce sujet, S. Paul dit que les parents ne se sauvent qu'autant qu'ils s'appliquent à bien élever leurs enfants. Il ne voulait point qu'on admît au service des autels ceux dont les enfants ne justifiaient point par une conduite édifiante l'éducation chrétienne qu'ils avaient dû recevoir. — Eh ! pourquoi tant d'empressement pour procurer des honneurs et des richesses à ses enfants ? Pourquoi tant de soin pour leur donner les grâces du corps, et leur inspirer le goût de la frivolité, tandis qu'on néglige de les former à la vertu, qui seule peut les rendre heureux ? Cette réflexion faisait verser des larmes au philosophe Cratès, quoique païen de religion. Il eût souhaité être sur le lieu le plus élevé de sa ville pour crier ensuite de toutes

¹ Boll. 6 Julii, p. 250.

² Godescard, 26 juillet.

ses forces : « Citoyens, à quoi pensez-vous ? Tout votre
« temps se passe à amasser des richesses pour vos enfants,
« et vous ne prenez aucun soin de cultiver leurs âmes ; comme
« s'il était plus important de leur laisser des biens que de la
« vertu. »

COMMENT

UNE PARTIE CONSIDÉRABLE DES RELIQUES DE SAINTE ANNE

ONT ÉTÉ TRANSFÉRÉES A APT (VAUCLUSE)

« Le corps de S^{te} Anne, mère de la très sainte Vierge Marie, repose dans l'ancienne cathédrale d'Apt, depuis le premier siècle de l'Eglise.

Les saintes Reliques apportées d'Orient furent confiées par S. Lazare et S^{te} Magdelaine, à S. Auspice, premier évêque d'Apt, disciple du pape S. Clément.

Dans les siècles de persécution, les reliques furent religieusement déposées dans une crypte où elles demeurèrent ignorées pendant l'irruption des Saxons, des Lombards, des Sarrasins, jusqu'au règne de Charlemagne.

Ce fut en présence de ce prince et de Turpin, archevêque de Reims, son aumônier, que fut révélé le précieux dépôt en 776, par un miracle éclatant qui donna la vue, l'ouïe, la parole à Jean, jeune fils du baron de Cazeneuve. Ce fut ce jeune enfant, saintement inspiré, qui désigna le lieu où se trouvaient cachées les saintes Reliques.

Le sanctuaire de S^{te} Anne devint dès lors célèbre dans le monde chrétien ; Charlemagne conserva toute sa vie une dévotion toute particulière à S^{te} Anne.

Les personnages les plus éminents par leur puissance et leur haute dignité sont venus déposer aux pieds de S^{te} Anne l'hommage de leur dévotion et leur profond respect.

Sa sainteté le pape Urbain II en 1096 ; Urbain V en 1365 ;

la reine Jeanne, comtesse de Provence, reine de Naples, et son royal époux Jacques d'Aragon, de 1373 à 1376; Louis II, comte de Provence, roi de Naples, et sa mère, Marie de Blois, en 1386, ont accompli le pèlerinage de S^{te} Anne.

René d'Anjou, le souverain toujours bien aimé de la Provence, comte du pays, roi de Naples, daigna confirmer les privilèges du Chapitre d'Apt, en considération de ce qu'il était dépositaire des Reliques de S^{te} Anne. Les lettres-patentes données par ce prince sont sous la date de 1445. — En 1447, ce même prince fit ses dévotions au sanctuaire de S^{te} Anne d'Apt.

François I^{er}, roi de France, vint témoigner sa dévotion à S^{te} Anne en 1527.

Anne d'Autriche, reine de France, se rendit, en mars 1660, au tombeau de son auguste patronne; elle y accomplit ses vœux entourée de sa cour.

Les papes Benoit XII, Innocent VI, Benoit XIII, Martin V, Alexandre VI, Clément VII, Paul III, Clément VIII, ont accordé des indulgences aux fidèles qui accomplissaient leur dévotion au tombeau de l'aïeule du Christ dont les saintes Reliques reposent dans la cathédrale de Sainte-Anne d'Apt, depuis le 1^{er} siècle de l'Eglise.

L'antique abbaye de l'île Barbe, près Lyon, fondée par Charlemagne, s'honore de posséder des reliques données par ce prince.

Des parcelles des reliques de sainte Anne sont déposées dans quelques sanctuaires; elles furent données par l'Eglise d'Apt.

L'antique abbaye d'Orcamp, près de Noyon, possède l'une de ces parcelles. Le titre authentique, en date de 1496, porte que l'abbaye la tient de l'église d'Apt. Il en est ainsi des reliques conservées à Ancône, à Naples, à Bologne, à Florence et dans d'autres églises.

La reine Anne d'Autriche reçut, en 1623, sur sa demande,

la pointe de l'os de l'un des doigts de sa sainte patronne ; la députation qui se rendit à Paris pour en faire la remise, était composée du prévôt du Chapitre et des principales autorités du pays. Cette relique fut divisée dans le temps en trois parcelles.

L'une d'elles fut remise à la Présidente de Bailleul, qui la donna à la mère Eugénie de Fontaine, religieuse à la Visitation, rue Saint-Antoine, à Paris.

La seconde fut donnée à l'église de Sainte-Anne d'Auray, dont le pèlerinage est devenu si célèbre.

La troisième fut donnée aux religieux Prémontrés établis en 1662, au quartier Saint-Germain-des-Prés ; ils furent de là appelés religieux de Sainte-Anne.

On garde à l'église des lettres patentes revêtues de la signature du roi Louis XIII, du 12 août 1623, ordonnant à l'évêque, au prévôt, chanoines et chapitre d'Apt, de remettre à l'aumônier qu'il leur députe, une portion des reliques de sainte Anne, pour satisfaire la dévotion de la reine, sa femme.

La lettre de remerciement que la reine daigna adresser à la ville est en date du 10 novembre 1623.

Le roi Louis XIV, par ordonnance du 14 mai 1713, enjoignit au Chapitre de remettre une parcelle des reliques de S^{te} Anne au grand duc de Toscane.

Les murs de la chapelle sont couverts de tableaux votifs exprimant la dévotion et la reconnaissance des fidèles.

En approuvant naguère pour tout le diocèse d'Avignon l'office propre de S^{te} Anne, approuvé déjà depuis des siècles pour l'église d'Apt, office où sont renfermées nos traditions et nos légendes, l'immortel Pie IX vient de donner à nos saintes Reliques un titre de plus à notre vénération et à notre amour. Espérons que cette voix nouvelle de l'Eglise sera entendue des fidèles ; qu'elle contribuera à ranimer la foi et la dévotion à l'auguste aïeule du Christ, et à continuer en son honneur

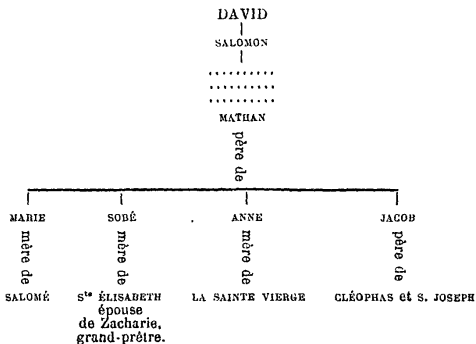
l'antique pèlerinage si célèbre autrefois dans le monde catholique¹. »

(L'abbé BERTRAND, *curé d'Apt, archiprêtre.*)

SAINTE ÉLISABETH

*Épouse de Zacharie, — mère de S. Jean-Baptiste, Précurseur, —
témoin et héraut de la Divinité de Jésus-Christ.*

Elisabeth était de la race d'Aaron, comme le témoigne S. Luc², et était cousine de Marie, fille de sainte Anne et mère de Jésus-Christ, de la tribu de Juda. Cette parenté venait de ce que le père d'Elisabeth, de la tribu de Lévi, avait épousé une fille de la tribu de Juda, parente de Marie. Cette généalogie s'établit de la manière suivante dans les anciens monuments rapportés par un grand nombre d'auteurs³.



¹ Voir le journal *le Monde*, Dim. 17 juin 1860.

² S. Luc, 1, 5.

³ Torniel, *A. M.* 4037.

Aucune loi n'obligeait les prêtres hébreux à n'épouser que des filles de la tribu de Lévi et d'Aaron, et aucune ne défendait aux filles de la race sacerdotale d'épouser des hommes d'une autre tribu. Il n'y avait qu'un seul cas où les filles étaient contraintes de se marier dans leurs tribus, c'était lorsqu'elles se trouvaient, au défaut de frères, seules héritières dans leurs familles ¹.

Elisabeth et Zacharie avaient vécu sans enfants jusqu'à un âge auquel la nature leur défendait d'en espérer ; mais Dieu avait permis cette stérilité pour la manifestation de sa gloire. Un jour que Zacharie servait dans le Temple, l'Ange du Seigneur lui apparut et l'assura que sa femme concevrait un fils. L'Eglise orientale célèbre une fête à l'occasion de cette conception miraculeuse de S. Jean-Baptiste dans le sein d'Elisabeth, le 23 septembre, et les plus anciens martyrologes des Latins la marquent le 24 du même mois. Elisabeth cacha pendant cinq mois la grâce que Dieu lui avait faite ; mais l'Ange Gabriel la découvrit à la sainte Vierge, et lui annonça cette conception miraculeuse comme un gage et une assurance de la naissance du Messie, dont elle devait devenir la mère sans préjudice de sa virginité.

Aussitôt (c'est-à-dire au sixième mois), Marie se hâta d'aller à Hébron pour visiter sa cousine, sainte Elisabeth. Dès qu'elle entra dans la maison de Zacharie, et qu'elle l'eut saluée, l'Enfant, qu'Elisabeth portait, tressaillit ², et, par ce tressaillement, plutôt divin que naturel, il reconnut son souverain Seigneur, que la sainte Vierge portait dans son sein.

Alors Elisabeth, remplie du Saint-Esprit, s'écria :

— « Soyez bénie entre toutes les femmes, et béni soit le fruit de vos entrailles ! D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Seigneur vienne vers moi ? Car aussitôt que votre voix a

¹ Num. 27, 1, 2 *et seq.* et 26, 1, 2, 3, 6.

² S. Luc, 2.

frappé mes oreilles, mon enfant a tressailli de joie, vous êtes bienheureuse d'avoir cru, parce que tout ce qui vous a été prédit par le Seigneur arrivera ! »

Marie demeura avec Elisabeth durant trois mois, et elle fut vraisemblablement témoin des merveilles qui arrivèrent à la naissance du saint précurseur. Lorsqu'on vint le huitième jour pour circoncire l'enfant, comme on lui donnait le nom de Zacharie, sa mère répondit que son nom était Jean. On fit signe à Zacharie, qui était devenu muet depuis l'apparition de l'ange ; il demanda alors des tablettes et écrivit :

— Jean est son nom.

Aussitôt sa langue fut déliée et il commença à glorifier Dieu, en disant :

— « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, parce qu'il a visité dans sa miséricorde et qu'il a racheté son peuple d'Israël. . . . »

Les églises orientales tiennent par tradition que, Hérode ayant résolu de faire mourir le fils de Zacharie avec les enfants de Bethléem, Elisabeth, mère de l'enfant, prit la fuite avec son fils et le porta dans les déserts et les montagnes pour le cacher et le dérober à la fureur du tyran ombrageux. Mais, arrivée au désert, elle se trouva en présence d'une montagne escarpée qu'elle ne pouvait gravir, elle mit toute sa confiance au Seigneur, et, s'adressant en même temps à la montagne, elle lui dit :

— « Montagne de Dieu, recevez-moi avec mon fils ! »

Aussitôt la montagne s'ouvrit, les reçut dans son sein, et les cacha. L'Ange du Seigneur était avec eux pour les garder, et ils étaient environnés de lumière. C'est pourquoi l'Evangile dit que *S. Jean, dès son enfance, vivait dans les déserts.*

Cependant Hérode fit demander à Zacharie où était son fils ? Zacharie, ayant refusé de le déclarer, ce prince le fit tuer par ses satellites dans le Temple même, entre l'autel des holo-

caustes et le vestibule du Temple. C'est ce qu'on lit au long dans le Protévangile de S. Jacques et dans d'autres anciens monuments des Pères ¹.

SAINTE ANNE, LA PROPHÉTESSE

Témoin immédiat de J.-C.

(1^{er} Septembre.)

Il y avait à Jérusalem une Prophétesse nommée Anna², fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, qui était fort avancée en âge, et qui n'avait vécu que sept ans avec son mari, depuis qu'elle l'avait épousé étant vierge.

Elle était alors veuve, âgée de quatre-vingt-quatre ans ; et elle demeurait sans cesse dans le Temple, servant Dieu jour et nuit dans les jeûnes et dans les prières.

Etant donc survenue au Temple dans le même instant où l'on présentait au Seigneur, Jésus nouvellement né, elle se mit à louer le Seigneur, et à parler de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

S. Augustin ³, après avoir loué cette veuve qui faisait profession de vivre dans toutes sortes d'exercices de piété, dit qu'elle reconnut Jésus pour le Messie par la lumière de l'Esprit de Dieu, qui lui avait fait connaître qu'il devait bientôt naître d'une Vierge ; et que ce fut pour cette raison qu'elle n'avait pas voulu convoler à de nouvelles noces.

Les saints Pères font l'éloge de sainte Anne, mais comme leurs paroles ne sont guère que l'explication du texte de S. Luc, nous les omettons. Toutefois, quelques-uns d'entre eux

¹ Vide Protévang. Jacobi, n. 22 ; Petr. Alex. Canon 13 de *pœnitentia* ; Eustath. Antioch. ; vide et Græc. Menæa, 5 sept.

² S. Luc, c. 2, v. 36 et suiv.

³ S. Aug. vid. l. 4, c. 7.

avec des docteurs de l'Eglise disent ¹ que cette sainte veuve était d'une famille très-distinguée par sa noblesse dans la tribu d'Aser. Ils ajoutent qu'elle habitait le Temple, c'est-à-dire les appartements adossés au Temple et destinés aux veuves et aux Almas ou vierges, qui s'occupaient continuellement du service divin ; qu'elle y avait fixé son domicile ² et qu'elle y vivait comme une *très-sainte religieuse, religiosissima monialis* ³. Origène marque qu'elle mérita d'obtenir le don de prophétie par ses jeûnes fréquents et par sa constante chasteté. Le ménologe de l'empereur Basile dit que, pendant qu'elle priait un jour dans le Temple, un Ange du Seigneur lui apparut et lui fit connaître qu'elle ne mourrait pas avant qu'elle n'eût vu le Messie promis. Remplie du même esprit que Siméon, lorsqu'elle vit ce saint vicillard tenir Jésus sur ses bras et qu'elle l'entendit prononcer les paroles du cantique *Nunc dimittis*, elle joignit son témoignage au sien et rendait publiquement au Seigneur des actions de grâces au sujet de l'avènement du Christ. Non-seulement, dit Tolet ⁴, elle rendait gloire à Dieu avec Siméon, mais elle déclarait et attestait devant tous les fidèles, qui attendaient la rédemption d'Israël, que cet enfant Jésus était le Christ, le Messie promis, par qui devaient avoir lieu la rédemption et le salut des hommes.

Elle mourut et descendit dans les Limbes vers le commencement du premier siècle. L'Eglise latine célèbre sa fête le 4^{er} septembre.

¹ S. Greg. de Nysse, P. Canisius, *ap. Boll.* 1 sept.

² S. Cyrill. Hierosolym., *Catech.* 10.

³ On croit, dit le docteur Sepp, que la sainte Vierge a été élevée dans la maison du Seigneur, par les soins de sainte Anne la Prophétesse.

⁴ Toletus, *in c. 2 Lucae, v. 58.*

SAINTE MARIE

. DITE MARIE-JACOBÉ ET MARIE-CLÉOPHAS

Epouse de Cléophas, — mère de Jacques-le-mineur, — belle sœur de la sainte Vierge, — témoin des merveilles de la Rédemption.

(IX AVRIL, et le XXV MAI.)

Marie de Cléophas, mère de S. Jacques ¹, avait accoutumé de suivre Jésus-Christ, lorsqu'il était en Galilée, et de le servir. Elle le suivit après son baptême sur les rives du Jourdain, elle l'accompagna encore jusqu'à Jérusalem, lorsqu'il s'y rendit pour y mourir ². Durant la Passion, elle était avec la sainte Vierge, au pied de la Croix ³. Elle fut aussi présente à la sépulture, et prépara, dès le vendredi soir, des parfums pour embaumer le corps du Christ ⁴.

Elle fut une des femmes qui, le dimanche matin, allèrent à son tombeau pour l'embaumer, qui trouvèrent le sépulcre découvert, qui apprirent de la bouche des Anges qu'il était ressuscité ⁵. Elles allèrent porter aux Apôtres la nouvelle de sa résurrection, et, chemin faisant, elles virent le Christ, qui leur apparut plein de vie, et elles embrassèrent ses pieds en l'adorant ⁶.

Le Martyrologe romain ⁷ fait mention de cette sainte femme

¹ S. Matth. 27, 55.

² S. Marc, 15, 40-41.

³ S. Jean, 19, 25.

⁴ S. Luc, 25, 54-55, et 24, 10.

⁵ Ibid. 24, 5-9-10.

⁶ S. Matth. 28, 9.

⁷ « A Véroli, dans la campagne de Rome, translation de sainte Marie. « mère de S. Jacques, dont le saint corps est illustré par plusieurs miracles. » (*Martyrol. rom. 25 mai.*)

N. S. P. le pape Pie IX, dans une allocution aux dames romaines, disait à ce sujet :

« L'une des saintes femmes de Jérusalem est venue, par un dessein

le 9 avril ; et le 25 de mai il met la translation de son corps en la ville de Véroli dans la campagne de Rome, où il opère un grand nombre de miracles.

Les Orientaux font le 8 d'avril la fête des saintes femmes qui portèrent des parfums pour embaumer le corps de Jésus-Christ, et marquent qu'ils possèdent leurs corps à Constantinople dans une église de la sainte Vierge, bâtie par Justin II.

La tradition reçue le plus communément dans l'Eglise au sujet de cette Sainte, est celle d'Hégésippe, auteur voisin des temps apostoliques¹. Cet historien, avec plusieurs Pères, assure que Simon, l'un des frères de S. Jacques, était fils de Cléophas et de Marie, sa femme ; que Cléophas était oncle paternel de Notre-Seigneur, c'est-à-dire frère de Joseph ; et qu'ainsi Jacques, Jude, Simon et Josès, fils de Marie et de Cléophas, étaient cousins germains de Notre-Seigneur, et ses frères en ce sens, et Marie de Cléophas était réputée belle-sœur de la Vierge Marie, étant épouse du frère de son mari. Nous avons vu ailleurs comment plusieurs anciens Pères assurent que S. Jacques, S. Josès et leurs frères et sœurs étaient réellement fils de S. Joseph² par son mariage avec Marie, veuve de défunt son frère Cléophas, et que, néanmoins, ils étaient justement appelés fils de Cléophas selon la loi ; que S. Joseph, après avoir satisfait à l'obligation légale à l'égard de son frère défunt, auquel il avait donné une postérité, s'était

« de Dieu, terminer sa vie non loin de Rome. C'est la bienheureuse
« Marie Salomé, dont le corps repose à Véroli. Que ce souvenir vous
« soit un encouragement à imiter toujours les saintes femmes de Jérusalem..... » (Journal l'Univers, 30 mars 1872.)

¹ Ap. Euseb., l. 3, c. 11 ; l. 4, c. 25 ; l. 2, c. 1.

² Eusèbe, l. 2, c. 1, dit que S. Jacques le Mineur était fils de S. Joseph, d'une première femme. On trouve la même chose dans S. Hilaire, in Matth. 1 ; dans S. Greg. de Nysse, hom. 2, in resurrect. ; dans S. Amphiloque, hom. 4 ; dans S. Ambroise, Inst. 5. c. 6 ; dans l'Ambrosiaster, in ep. ad Gal. 1, v. 19 ; dans S. Chrysost., in Matth. hom. 5, etc. Voir Tillemont, t. 1, p. 670.

ensuite marié à la Vierge Marie. Voilà pourquoi Mario, femme de Cléophas, et mère de S. Jacques et de S. Josès, était appelée dans l'Évangile *sœur* ou *belle-sœur* de la mère de Jésus ¹.

On n'a aucune connaissance certaine des autres particularités de la vie de cette Marie.

HISTOIRE TRADITIONNELLE

DES SAINTES MARIES JACOBÉ ET SALOMÉ

Après le martyre de S. Etienne, les Juifs continuèrent à persécuter, à poursuivre les fidèles disciples de Jésus-Christ. — Ce fut alors que les saintes femmes *Marie*, mère de Jacques, évêque de Jérusalem, et *Salomé* dont il est parlé dans l'Évangile, s'embarquèrent avec sainte Madeleine et les autres, c'est-à-dire, avec *Maximin*, d'Aix; *Lazare*, de Marseille, frère de Marthe et de Marie-Madeleine; Eutrope, apôtre et évêque d'Orange et de Saintes; Georges de Velay; Trophime, d'Arles, etc. Cette sainte troupe aborda en Provence, à l'embouchure du Rhône, sur les côtes de l'île appelée aujourd'hui *la Camargue*, et autrefois *Sticados* ou *Sthæcados*. L'endroit où abordèrent les saints Apôtres de la Gaule Méridionale, est dans le voisinage du *Gras d'Orgon*, à une petite distance de la ville qui porte aujourd'hui indifféremment le nom des *Saintes-Maries* ou celui de *Notre-Dame de la Mer*.

On ajoute que, voulant rendre grâces à Dieu, qui les avait conduits par sa Providence, ces saints personnages lui élevèrent un autel de pierre pétrie; et que Dieu, pour témoigner combien leur religion était agréable, fit sourdre une source d'eau douce dans cet endroit même, où l'on n'en trouvait auparavant

¹ Voyez ce qui a été dit à ce sujet dans le *deuxième livre de la Christologie*, c. 2.

que de la salée ; que ce prodigo les déterminant à convertir ce lieu en oratoire, ils le dédièrent à Dieu en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Marie, et que cette circonstance engagea les saintes *Maries Jacobé et Salomé* à se fixer elles-mêmes dans ce lieu, en se construisant une cellule jointe à l'oratoire, tandis que les autres saints personnages de cette troupe allèrent exercer leur zèle à Marseille, à Aix, et dans d'autres grandes cités des Gaules. Ces deux pièces, l'oratoire et la cellule qui y était jointe, furent l'origine de l'église actuelle de *Notre-Dame de la Mer*, et le motif de la réédification de cette ville après sa destruction par les Sarrasins.

Plusieurs auteurs pensent que *Marie-Jacobé* de Vérolé est la même que celle qui est honorée en Camargue, célébrée à Arles, à Narbonne, à Bordeaux et ailleurs. D'après ce sentiment, on doit croire que ces saintes femmes visitèrent Vérolé, y firent séjour, et que très-probablement l'une des *Maries-Salomé* y mourut ; (car elles sont plusieurs, comme nous le verrons bientôt).

L'auteur de l'*Histoire des trois Maries*¹, nous donne les détails suivans sur la situation du lieu de la Camargue où les pèlerins viennent vénérer les saintes Maries. Il dit qu'il est à trois lieues de Saint-Gilles ; que souvent la mer s'en approche tout près, sans y causer néanmoins aucun dommage ; qu'enfin il était alors desservi par des religieux avec un prieur, et que, dans le langage vulgaire, on le nommait *Notre-Dame de la Mer*.

Vous en yrez droit en Provence,
Illec sont en grant révérence,
A trois lieues près de Saint-Gille
Et ne sont pas en moult grand ville ;
Ains, sont dedens une chapelle,
Moult avenant dévôte et belle,
Illec les garde ly prieurs,
Avec plusieurs religieux.

.

¹ P. 417, *Hist. des trois Maries*.

Souvent la mer à eux approche,
 Mais ne leur fait mal ne grevance :
 Ne point au lieu trop ne s'avance ;
 Cils lieux se dit et fait nommer
 Aux deux *Maries de la Mer*.
 Illec sont près du rivage,
 Mais qui bien vourroit le langage,
 Du pays dire et la devise
 Il parlerait à cette guise :
Aux deux Maries de la Mar,
 Ainsi se vol ce loc nommar.
 Là reposent les deux Maries
 Honourées et soignouries
 C'est *Jacobé et Salomé* ¹
 Qui sont en grande renommée.

Cette tradition, relative à la venue des saintes Femmes en Provence, est très-ancienne dans le midi de la France, comme cela est démontré par les témoignages : 1^o des églises de la Gaule Méridionale; 2^o de Gervais, de Tilbury ¹; 3^o de Guillaume Durand, évêque de Mende, surnommé *Speculator*, l'un des hommes les plus instruits de son siècle, auteur du *Rational des Offices Divins*; 4^o par les monuments liturgiques de ces contrées, dont nous produirons plus loin quelques fragments ²; 5^o par les monuments de la plus haute antiquité, et même,

¹ Auteur des *Loisirs impériaux*. — Voir *Acta SS. Bolland. ad 9 aprilis diem*, p. 815. — *Anecdota Medii ævi, a Francis, aut. Zacharia*, p. 208.

² Extrait d'un ancien Bréviaire cité par le P. Guesnay.
 (*Magdalena Massiliensis advena, cap. 14, p. 81.*)

« Igitur post mortem sanctissimi Stephani, miseri Judæi commoti invidia, unde debuerant melius proficere ad salutem, videntes Christi populum, Deo favente, crescentem et exultantem, et protectum divino auxilio, miraculis coruscantem, præsumere non sunt ausi, in ejus necem manus injicere violentas..... Inito consilio eas cum quibusdam Discipulis in quadam rate in mari sine remige et gubernatore posuerunt. Attamen D. J. C. qui universorum est gubernator, et præsto est in se sperantibus, ipsas direxit et ad littus usque perduxit. Exeuntes autem de mari intraverunt terram quæ antiquitus *Sthæcados* dicebatur, nunc autem *Camarquiæ* nuncupatur. Ibi que attendentes locum fore idoneum orationi et contemplationi, hunc elegerunt istæ Sanctæ mulieres. Discipuli vero quibus per Christum præceptum fuerat ut irent per universum mundum prædicare Evangelium.... Ædificato parvo oratorio construxerunt in eo altare..... »

selon de bons auteurs, du siècle apostolique, qui attestent la vérité de cette tradition, — par l'église de *Notre-Dame de la Mer*, par son autel et l'inscription qu'on y lit, monuments qui remontent évidemment, au jugement des connaisseurs, aux premiers temps de l'ère chrétienne ; 6° par l'antiquité de la fête solennelle de sainte Salomé et de sainte Marie Jacobé, qui se célébrait avec pompe longtemps avant le VI^e siècle, comme on le montre par un témoignage écrit de S. Césaire ¹ ; 7° par plusieurs prodiges très-authentiques qui s'opérèrent dans ce lieu dans le cours des siècles ; 8° par un grand nombre d'autres preuves qu'expose savamment M. Faillon ² dans ses *Monuments inédits*.

Pèlerinage de Notre-Dame de la Mer.

PRODIGE.

De temps immémorial, dit le même auteur ³, on se rendait le 22 octobre, en pèlerinage à l'Eglise de Notre-Dame de la Mer, non-seulement des lieux voisins, mais encore de pays éloignés. La difficulté des chemins, qui sont impraticables en Camargue après les premières pluies d'automne, est apparemment le motif qui détermine les pèlerins à préférer pour ce pieux voyage la fête du 25 mai. La saison, la longueur des jours, et les voies de communication offrent bien plus d'avantages alors à des voyageurs obligés de passer la nuit sous des tentes ; car la plupart ne peuvent trouver d'autres logements dans le pays. (Une grande affluence de peuple, disent les auteurs de la *Statistique des Bouches-du-Rhône* ⁴, s'y rend du Languedoc, du Comtat Venaissin et de toute la Provence.

¹ Elle est marquée dans le *Petit Martyrologe romain*, l'un des plus anciens. — Voir le *Testament de S. Césaire. Monum. inédits. tom. 2, col. 603.*

² *T. 1 et 2.*

³ *Monum. inédits, t. 1, col. 1315.*

⁴ *T. 2, p. 1131.*

La ville n'étant pas assez grande pour tant de monde, une partie de la multitude s'établit sous des tentes ; la fête dure plusieurs jours, pendant lesquels l'église ne désemplit pas). Le concours qui avait lieu à Notre-Dame de la Mer le 25 mai et le 22 octobre distingua tellement ces deux jours des autres jours de l'année, que dans les actes publics on indiquait, surtout à Paris, le 25 mai, simplement par *la fête de sainte Marie Cléophas* ; et le 22 octobre par celle de *sainte Marie Salomé*. C'est la remarque que font les auteurs de *l'Art de vérifier les dates*¹, dans leur glossaire sur les dates dont les formules sont tombées en désuétude. Ce concours est cependant bien moins considérable dans les temps modernes qu'il ne l'était au moyen âge : l'on voyait alors des personnes de toute condition se rendre à Notre-Dame de la Mer, et quelques-unes y venaient de pays fort éloignés pour y solliciter diverses grâces.

Parmi ces pèlerins, l'on remarqua un évêque de Bretagne, distingué par sa piété et ses talents, originaire de Nantes, qui avait occupé le siège de Saint-Pol depuis l'année 1332. Ce prélat, appelé Pierre de Nantes, vint témoigner aux saintes Maries sa reconnaissance pour une grâce signalée qu'il avait obtenue par leur intercession, et dont il fit lui-même le récit dans un discours qu'il prononça en arrivant au terme de son pèlerinage. Pendant bien des années, il avait été tourmenté d'une cruelle goutte, et privé de l'usage de presque tous ses membres, sans pouvoir même changer de position dans son lit, qu'il était contraint de garder continuellement. Ce mal ayant encore augmenté, et les médecins ayant déclaré que la maladie touchait à sa fin, il eut recours dans cette extrémité aux saintes Maries, fit vœu d'aller visiter leur église, si, par leur intercession, il obtenait la grâce de pouvoir s'y transporter, et sur-le-champ composa en leur honneur l'hymne qui commence par ces mots : *Nobile collegium*. Cette hymne était à peine

¹ *L'art de vérifier les dates*, 1770, p. 144, col. 1.

achevée qu'il s'endormit d'un profond sommeil. Mais, vers le milieu de la nuit, étant à demi éveillé, il crut voir deux saintes Maries, qui firent des onctions sur son mal, et l'assurèrent qu'il était guéri. A son réveil, il le fut en effet, et dans l'excès de sa joie, après avoir raconté sur-le-champ aux personnes qui composaient sa maison, sa vision et le miracle, il se leva plein de vigueur et se mit en chemin pour Notre-Dame de la Mer. Il y arriva enfin heureusement, fit le récit de sa guérison, et offrit de riches présents en l'honneur des Saintes.

Un des auteurs qui rapportent ce fait, et qui vivait vers la fin du siècle suivant, ajoute qu'on le racontait encore à Notre-Dame de la Mer, et que la mémoire en était encore toute fraîche ; les prieurs ayant coutume d'en faire le récit aux pèlerins, pour qu'eux-mêmes le racontassent à leur tour. La même guérison est rapportée par le religieux Carme, auteur du *Poème des trois Maries*, et qui avait connu particulièrement l'évêque de Saint-Pol de Léon. — Il nous y apprend que ce prélat, qui s'était probablement démis de son siège, vivait retiré à Longjumeau, près de Paris, durant le temps de cette maladie longue et douloureuse.

*Là plusieurs fois le visitay,
Et de son pain souvent goutay ;
Aussi fis-je puis à Paris
Depuiz qu'il fu du tout guaris.*

Outre les offrandes que l'évêque de Léon laissa à Notre-Dame de la Mer, il fonda trois autels ou chapelles en l'honneur des Saintes, l'un à Nantes, dans l'église de Saint-Pierre, et qu'il décora de plusieurs statues d'albâtre ; un autre au Val-des-Ecoliers, enfin un troisième chez les Carmes de Paris, où l'on voyait les figures de ses deux bienfaitrices.

*Ne verrez mais plus biaux ymages,
Si bien pourtraiz, ne tels visages.*

La piété reconnaissante de ce prélat le porta encore à com-

poser, en l'honneur des Saintes, un office propre, qu'il récita lui-même tous les jours jusqu'à sa mort, et qu'il faisait célébrer chaque année le 25 mai, dans les chapelles de sa fondation. De plus, il fit graver sur une table l'hymne composée par lui en prononçant son vœu, et la plaça à Paris, dans l'église des Carmes, comme un monument de sa reconnaissance et de sa piété. Il mourut l'an 1350.

L'évêque de Paris, Foulques II, dit de Chanac, informé des merveilles que Dieu opérât dans l'église de Notre-Dame de la Mer par l'intercession des Saintes, ordonna, l'an 1347, de célébrer à l'avenir, dans tout le diocèse, la fête de sainte Marie Jacobé le 25 mai, et celle de sainte Marie Salomé le 22 octobre. Il propagea leur culte et accorda des indulgences à ceux qui célébreraient leurs fêtes. L'évêque de Coutances et l'archevêque d'Arles firent de même. Louis I^{er}, comte de Provence, donna à ce sujet des marques singulières de sa piété.

L'an 1448, le roi René fit faire des fouilles dans l'église de Notre-Dame de la Mer pour retirer de terre les corps des Saintes. Après en avoir fait la découverte, il en fit faire la translation dans une châsse précieuse, et dota l'église de riches présents. Les reliques de ces Saintes furent cachées pendant la Révolution française. Elles furent ensuite reconnues juridiquement et exposées de nouveau à la vénération publique ¹.

OFFICE DES SAINTES MARIES JACOBÉ ET SALOMÉ

TANTES MATERNELLES DU CHRIST.

Comme différentes parties de cet ancien office, écho monumental de l'antique tradition, contiennent l'histoire de la vie de

¹ On peut voir dans le savant ouvrage de M. l'abbé Faillon, *les Actes de l'élévation des reliques des Saintes*, t. 2, p. 1218 et suiv. et ceux de leur recouvrement, p. 1629 et suiv.

ces saintes femmes, nous croyons utile d'en placer ici quelques-unes.

*Hymnes en usage autrefois dans plusieurs églises de France*¹.

Resp. Benedicta villa Maris,
Quam thesauris tam præclaris
Rex dotavit gloriæ.

In te portus salutaris
Sal virtutis et amaris
Aque ductus gratiæ.

ÿ. Sola digna gloriaris
Quæ sorores amplexaris
Virginis eximiæ. — In.

Hymnus.

Exultet cæli curia,
Resultet hæc ecclesia,
Plaudat tellus Provinciæ.
Deum collaudans hodie.

Maritimo Confinio,
Villa, gaude cum gaudio,
Quæ Sororum suffragiis
Dotaris, et reliquiis.

Arelatensis Diocesis
Totius expers hæresis,
Infra tuos sunt limites
Corporum sancti Stipites.

Sorum Matris-Virginis
Laude stirpis et nominis,
Dux Christi Materteræ²,
Secum gaudent in æthere.

Matres et duo Jacobi
Captent, ne simus reprobi ;
Dies magna cum venerit
Et Judex summus aderit.

Hæc cum sorore Lazari
Voto ferventes hilari
Ad monumentum veniunt,
Ungere Jesum cupiunt.

¹ Vide *Breviarium Rhemense*, an. 1572, part. hyemal. 25 maii, fol. 268. — *Breviarium secundum usum majoris et cathedralis Ecclesiæ Aptensis*, an. 1552, fol. 444. In festo sanctarum Mariæ Jacobi et Salomæ.

² Les deux Saintes n'étaient pas les propres sœurs de la sainte Vierge, comme nous l'avons montré à la *généalogie de Jésus-Christ*. On ne pourrait leur donner ce nom que dans un sens très-étendu.

*Ancienne prose extraite d'un livre d'office conservé autrefois
dans l'église de Notre-Dame de la Mer.*

(*Magdalen. Massil. a Guesneo, p. 123.*)

Nam multi, e cætu Christi
Naufragantes olim, tristi
Infidum perfidia.

Hunc ad locum devenere
Sancti atque Sanctæ vere
Grandi cum lætitia.

Martialis, Maximinus,
Eutropius, Saturninus,
Atque Celidonius.

Nec non Martha et Magdalene,
Quæ sorores boni plenæ,
Pariter et Lazarus.

Hi in navi pæne rupta
Exularunt per abrupta
Pelagi pericula,

Sine remo, sine luce,
Sine velo, sine duce,
Fluctibus expositi.

Sed Maria, maris stella,
Naufragantes in procella
Dirigit cum filio.

Locum istum elegerunt
Sorores quas genuerunt
Cleophas et Salome, etc.

— Dans le Missel de Chartres, imprimé en 1482, se trouve une autre
prose pour la fête des saintes Maries Jacobé et Salomé, p. 211.

*Messe des saintes Maries Jacobé et Salomé,
usitée dans la liturgie ancienne de Lyon, à laquelle on joignait
les oraisons propres des Saintes en usage dans l'église
de Notre-Dame de la Mer.*

(*Missale secundum ritum Ecclesiæ Lugdunensis (gothique).*)

Officium BB. sororum B. Mariæ.

Gaudeamus omnes in Domino, diem festum celebrantes, sub honore
Sanctarum Sororum, de quarum solemnitate gaudent angeli, et collan-
dant filium Dei. *Ps.* Eructavit.

Oratio.

Deus, qui Beatas Mariam Jacobi et Mariam Salome Genitricis tuæ so-
rores ad tuam resurrectionem nuntiandam elegisti, quæsumus ut a pec-
catorum maculis resuscitati, earum meritis tecum in cælo perenniter
venire valeamus. Per Dominum, etc.

Lectio Libri Ecclesiastici, cap. 25.

Ego quasi vitis, etc.

Resp. Lætetur Mons Sion et exsultent filiaë Judæ propter judicia tua, Domine.

ÿ. Filiaë Tyri in numeribus Vultum tuum deprecabuntur. Alleluia. ÿ Surrexit Dominus, et occurrens mulieribus, ait : Ave. Tunc accesserunt et tenuerunt pedes ejus. Alleluia. ÿ. O flos florum, geminata lucerna sororum, sursum vestrorum deserte preces famulorum.

Ev. secundum Marcum, cap. 16.

In illo tempore, *Maria Magdalene, et Maria Jacobi et Salome, etc.*

Offertorium.

Angelus Domini descendit de cœlo et dixit mulieribus : quem quæritis surrexit sicut dixit. Alleluia.

Secreta. — Sanctarum sororum Mariæ Jacobi et Mariæ Salome interventu, quæsumus, Domine, ut in nobis fragrent odora menta virtutum : quæ sepulto Dominæ pretiosa aromata paraverunt. Qui tecum vivit, etc.

Communio.

Sacrificiis hujus diei completis mysteriis, te suppliciter exoramus ut unigenitus tuus hæc in nobis semper mystice operetur, quæ Maria Jacobi et Maria Salome per aromatum munera detulerunt. Per eundem, etc.

Alia oratio.

Propitiare, quæsumus, Domine, famulis tuis nobis Beatarum gloriose Virginis et Matris tuæ Mariæ sororum tuarumque Materterarum quarum reliquiæ in præsentis requiescunt Ecclesia merita gloriosa : ut earum pia intercessione ab omnibus semper protegatur adversus. Qui tecum vivit, etc.

Secreta.

Domine Jesu Christe, qui in ara Crucis te veram hostiam pro salute humani generis obtulisti : munus oblatum tibi sanctifica, et intercedentibus Beatis materteris tuis Maria Jacobi et Maria Salome, Sororibus Mariæ Virginis et Matris tuæ, ad salutem nostrarum transeat animarum.

Completa.

Sumptis, Domine, salutaribus Sacramentis, exoramus ut meritis illarum quæ emerunt aromata, ut venientes ungerent Dominum N. J.-C., virtutum aromatibus ungamur. Per Dominum, etc.

SAINTE SALOMÉ

*Femme de Zébédée; — mère des Apôtres S. Jacques et S. Jean, —
témoin et hérault des faits divins de Jésus-Christ.*

(XXII Octobre.)

Sainte Salomé, mentionnée dans l'Évangile, était de la province de Galilée, femme de Zébédée, et mère de S. Jacques le Majeur et de S. Jean l'Évangéliste. Elle était une des saintes femmes qui avaient accoutumé de suivre le Sauveur dans ses voyages et de le servir.

Ce fut elle ¹ qui demanda à Jésus-Christ d'accorder à ses deux fils les deux premières places de son Royaume. Mais le Fils de Dieu lui répondit, ainsi qu'à ses deux fils qui l'accompagnaient :

— *Vous ne savez ce que vous demandez ; pouvez-vous boire le calice que je boirai ?*

Ils lui répondirent :

— *Nous le pouvons.*

— *Vous boirez à la vérité mon calice, répliqua Jésus ; mais pour la séance à ma droite ou à ma gauche, ce n'est point à moi à vous la donner ; mais mon Père la donnera à ceux à qui elle a été préparée ².*

Salomé donna une grande preuve de sa foi et de son attachement à Jésus-Christ, lorsqu'elle le suivit courageusement au Calvaire, et qu'elle ne l'abandonna pas même à la

¹ Quelques docteurs de l'Église pensent que cette prééminence, que sollicitait cette sainte Mère pour ses enfants, était dictée par le sentiment d'une tendresse indiscrette, qui consulte son penchant sans faire réflexion aux suites de sa demande ; car, dit S. Ambroise, *les entrailles d'une mère ne peuvent ni déguiser ni différer ce qu'elles désirent.*

² Voyez ce que disent à ce sujet les saints Pères dans la *Vie de S. Jacques et de S. Jean* ; et les interprètes de l'Évangile, in *Matth.*, c. 13 et 16.

Croix. Elle fut aussi du nombre des saintes femmes qui achetèrent des parfums pour l'embaumer et qui, pour cet effet, vinrent dès le matin du dimanche au sépulcre. En allant, elles disaient entre elles :

— Qui nous ôtera la pierre de l'entrée du sépulcre ? car elle était fort grande. Mais lorsqu'elles y furent arrivées, elles virent la pierre ôtée ; et, étant entrées dans l'intérieur du tombeau, elles y virent un ange qui leur apprit que Jésus était ressuscité. Et comme elles revenaient à Jérusalem, Jésus se fit voir à elles dans le chemin, et leur dit :

— Ne craignez point ; allez dire à mes frères qu'ils se retirent en Galilée, et que là ils me verront.

Elles se jetèrent à ses pieds, les lui embrassèrent et l'adorèrent.

C'est ce que l'Écriture nous apprend de la mère des fils de Zébédée. — Les Martyrologes latins font sa fête le 22 octobre¹. Plusieurs traditions rapportent qu'elle vint en Provence, qu'elle y mourut, et que son corps y est encore².

SALOMÉ-L'ACCOUCHEUSE

et

SALOMÉ SŒUR de ceux que l'Évangile appelle LES FRÈRES
DE JÉSUS

*Témoins des merveilles de l'Incarnation, — fidèles Disciples
de Jésus-Christ.*

Il est fait mention dans les anciennes traditions et notamment dans le Protévangile de S. Jacques, d'une accoucheuse appelé *Salomé*, qui voulut éprouver la virginité de Marie après son enfantement, et qui, à la vue de son châtement, pu-

¹ Vide Baron., *Annal. t. 1, in appar. n. 64 et seq.*

² Voyez la tradition relative à *sainte Marie Jacobé*.

blia les merveilles de la Nativité de Notre-Seigneur et la sainteté de sa mère, se déclarant pour toujours l'humble servante du Christ.

Les mêmes traditions donnent pareillement le nom de *Salomé* ou de *Marie Salomé* à l'une des filles de Cléophas, sœurs de S. Jacques le Mineur, de S. Jude, de S. Simon et de S. Josès, — appelées aussi dans l'Évangile *les sœurs de Jésus de Nazareth*. Nous ne connaissons pas les particularités de la vie de ces saintes femmes, bien connues, du reste, dans l'antiquité chrétienne.

MARIE, SURNOMMÉE THAMAR

Autre sœur de ceux que l'Évangile appelle les Frères de Jésus.

L'Évangile et les traditions parlent de cette autre *parente* ou *sœur* de Jésus, appelée aussi *Marie*.

On connaît peu les particularités de sa vie, et on la confond facilement avec les autres *Maries* dont il est fait mention dans les auteurs primitifs ¹.

REBECCA, — SOPHORA, — SUZANNE, — ABIGÉE ET ZAHÉL

Compagnes de la Sainte Vierge au Temple de Jérusalem.

Ces cinq *Almas* ou *Vierges* du Temple de Jérusalem avaient été élevées avec Marie dans les bâtiments adossés à l'enceinte sacrée. Lorsque Marie dut retourner à Nazareth pour être fiancée à Joseph, elles lui servirent de compagnes. Les prêtres du Temple, leur ayant donné de la soie, du lin et de la pourpre, pour leur servir d'occupation, elles tirèrent entre elles au sort,

¹ Voir le chapitre qui traite de la *Généalogie de Jésus*, ce qui a été dit au sujet de cette proche parenté.

quel serait l'ouvrage réservé à chacune d'elles. Et il arriva que le sort désigna Marie pour tisser la pourpre, afin de confectionner le voile du Temple du Seigneur.

Alors les autres Vierges lui dirent :

— Comment, lorsque vous êtes plus jeune que les autres, avez-vous mérité de recevoir la pourpre?

Et, disant cela, elles se mirent, comme par ironie, à l'appeler la *Reine des Vierges* ! Et lorsqu'elles parlaient ainsi entre elles, l'Ange du Seigneur apparut au milieu d'elles, et dit :

— « Ce que vous dites ne sera pas une dérision, mais se vérifiera très-exactement. »

Elles furent très-effrayées de la présence de l'Ange et de ses paroles, et elles se mirent à supplier Marie de leur pardonner et de prier pour elles.

Après l'Annonciation et l'Incarnation du Verbe, lorsque S. Joseph, de retour de Capharnaüm, lieu de ses occupations, était rempli d'inquiétude au sujet de la grossesse de Marie, les Vierges qui étaient avec Marie dirent au saint patriarche :

— Nous savons que nul homme ne l'est venu voir. Nous savons qu'Elle est demeurée sans tache dans la pureté et dans la virginité ; car Elle a été gardée de Dieu et Elle a passé tout son temps dans l'oraison. L'Ange du Seigneur s'entretient chaque jour avec Elle ; chaque jour elle reçoit sa nourriture du Seigneur. Comment pourrait-elle donc avoir commis quelque péché ? Car si vous voulez que nous vous disions ce que nous croyons et savons, nul ne l'a visitée, si ce n'est l'Ange du Seigneur.

Comme Joseph répondait qu'on voulait le tromper et continuait à pleurer et à s'attrister, au point de prendre la résolution de s'enfuir, l'Ange du Seigneur lui apparut, confirma le témoignage des *Almas* du Temple, et lui apprit le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu ¹.

¹ *Historia Nativ. B. M.*, c. 8 et 10.

SAINTE SÉRAPHIA

Dame de Jérusalem, — surnommée la Véronique de Jérusalem, disciple de Jésus-Christ, — témoin de ses miracles,

ÉPOUSE DE S. AMATOR OU SIRACK ¹.

Sainte Véronique marchait avec S. Amator, son époux, dans la voie des commandements divins, et, lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ accomplissait son ministère évangélique, la semence de la parole divine, prit racine dans le cœur de ces deux époux, comme dans une terre excellente, pour produire, au temps marqué, des fruits au centuple. Ils furent régénérés dans la foi du Christ, et, pleins de ferveur, pleins d'amour pour le Messie, ils renoncèrent au siècle, abandonnant leurs biens, pour pratiquer avec plus de perfection les préceptes évangéliques. Ils furent intimement unis à la famille de Notre-Seigneur, à la sainte Vierge et à S. Joseph.

On connaît parmi les fidèles l'action héroïque de cette sainte femme. Au jour de la Passion, lorsque le Christ était conduit au Calvaire par une troupe de soldats et de Juifs impies, qui l'avaient couvert de crachats, de sang et de poussière. Cette femme intrépide s'avança à travers la foule, et, s'approchant de Jésus, elle lui essuya, en passant, le front et le visage.

On croit que le voile dont elle se servit était plié en trois; la sainte face du Sauveur s'imprima sur chacun de ses plis. L'un d'eux est conservé à Rome.

Le nom de cette pieuse disciple du Christ était *Séraphia*; il fut changé en celui de *Veronique* (ou *Vera-Icon*, vraie image) afin de rappeler la véritable effigie du Christ qui avait été

¹ Extrait des *Actes* de ces Saints et de l'office de l'Eglise. (*Boll. 4 febr.* p. 455.)

empreinte sur le voile de cette sainte femme. Elle est différente de cette autre Véronique ou *Bérénice* qui avait fait ériger à Notre-Seigneur une statue d'airain, en mémoire et en reconnaissance de la guérison miraculeuse que le Sauveur avait daigné lui accorder. Comme cette statue représentait Notre-Seigneur au naturel, elle fut également appelée *Vera-Icon*, la *vraie image*, et la femme reconnaissante, auteur de cette représentation, obtint de là son surnom de Véronique ou Bérénice.

Lorsque Saul persécutait l'Eglise, ils résolurent de quitter la Palestine. Après avoir recueilli diverses reliques de la sainte Vierge, tels que des vêtements qui avaient été à son usage, et après avoir pris le voile où Notre-Seigneur avait laissé imprimée la ressemblance de son visage, ils s'embarquèrent sur un vaisseau qui mouillait dans les eaux de la Méditerranée, et, s'abandonnant à la conduite et à la miséricorde de Dieu, ils arrivèrent dans les pays de l'Occident.

S. Martial, apôtre de Limoges, les engagea à le suivre dans les Gaules. Ils l'accompagnèrent dans ce pays. Là, se rappelant les solitaires du mont Carmel, qui avoisinait Nazareth, ils menèrent une vie retirée et contemplative sur une montagne très-élevée. S. Amator, ayant laissé son épouse dans la solitude de Solac, située sur le territoire de Bordeaux, partit pour Rome, sur l'avis du B. Martial ; là, il visita les apôtres S. Pierre et S. Paul, et il séjourna deux ans dans cette ville. Ce fut dans cet espace de temps que furent martyrisés les deux grands Apôtres. Il vit S. Pierre crucifié, et S. Paul décapité.

Il revint ensuite à Limoges, habita une espèce d'ermitage, et mourut sur un rocher, qu'on appelle encore aujourd'hui *le Rocher de Saint-Amator*, vers l'an 75 de Notre-Seigneur. — Sainte Véronique était morte quelque temps avant lui.

L'image de la figure de Notre-Seigneur, empreinte miraculeusement sur le voile de Véronique, a toujours été l'objet

d'une profonde vénération et d'un culte spécial dans l'Église catholique. Ce culte, dans le cours des siècles, a été approuvé, loué, recommandé par les Souverains Pontifes, qui ont accordé diverses indulgences à cette occasion et consacré plusieurs oratoires érigés en son honneur ¹.

Voici une hymne composée pour célébrer ce voile précieux et qu'on trouve dans les anciens missels :

Salve sancta facies
Nostri Redemptoris,
In qua nitet species
Divini splendoris
Impressa panniculo
Nivei candoris,
Dataque Veronicæ
Ob signum Amoris.

Salve decus sæculi,
Speculum Sanctorum,
Quod videre cupiunt
Spiritus cœlorum :
Nos ab omni macula
Purga vitiorum,
Atque nos consortio
Junge Beatorum.

Salve nostra gloria
In hac vita dura.
Labili et fragili
Cito transitura,
Nos perduc ad patriam,
O felix figura !
Ad vivendum faciem,
Quæ est Christi pura.

Esto nobis, quæsumus,
Tutum adjuvamen,
Dulce refrigerium,
Atque consolamen,
Ut nobis non noccat
Hostile gravamen ;
Sed fruamur requie
Cum Beatis ! Amen.

ÿ. *Signatum est super nos Lu-
men vultus tui, Domine.*

Û. *Dedisti lætitiã in corde
meo.*

Salut, ô sainte face de notre Ré-
dempteur ! Tu reflètes l'image et
l'éclat divin de Jésus ; tu as été im-
primée sur un voile éclatant de
blancheur, et donnée, comme un
gage d'amour, à la pieuse Véroni-
que.

Salut, ô gloire de l'univers ! ô mi-
roir des Saints ! miroir que les es-
prits bienheureux désirent contem-
pler ! Purifie-nous de la tache de
nos vices, et réunis-nous à la société
des esprits célestes.

Salut, ô notre gloire de cette vie
pénible et corruptible, fragile et de
courte durée ; conduis-nous à notre
Patrie du ciel, ô sainte face, afin que
nous y contemplions le visage res-
plendissant du Christ !

Sois pour nous un rempart assu-
ré, un doux rafraîchissement, une
consolation céleste, qui nous prému-
nisse contre l'ennemi, et qui nous
fasse jouir un jour du repos des
Elus ! Ainsi soit-il !

ÿ. Vous avez imprimé sur nous
Seigneur, l'éclat de votre visage ;

Û. Vous avez répandu la joie dans
mon cœur.

¹ Boll. *ibid.*, p. 433. Jean VII, an. 593. Innocent III, en 1216. Honorius III, 1224. Alex. IV. Clem. IV. Greg. IX. Nicol. III, Nic. IV. Bonifac. VIII. Urbain V, etc.

Deus, qui nobis signatis lumine vultus tui, memorabile tuum, ad instantiam B. Veronicæ imaginem tuam Sudario impressam, relinquere voluisti; præsta, quæsumus, per sanctam Crucem et gloriosam Passionem tuam; ut, qui eam hic in speculo et ænigmate veneramur in terris, desiderabilem ac veram faciem læti ac securi videre mereamur in cœlis : *qui vivis ac regnas, etc.*

O Dieu, qui après nous avoir marqués de la lumière de votre visage, avez daigné, à la prière de la bienheureuse Véronique, nous laisser, comme un précieux souvenir, votre image imprimée dans le saint suaire; faites, nous vous en prions, par votre sainte Croix et votre glorieuse Passion, que nous, qui la vénérons ici comme dans un miroir et dans des énigmes, nous méritions de contempler un jour votre véritable face, l'objet de nos désirs, au sein de la paix et de la joie des Cieux, ô Dieu qui vivez et réglez avec Dieu le Père et le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles !

SAINTE MARTHE

VIERGE DE BETHANIE

*Témoin des prodiges de Jésus, — hôtesse de Notre-Seigneur, — sœur de sainte Marie-Madeleine et de S. Lazare, — patronne de Tarascon, dans la Gaule Narbonnaise*¹.

(xxix Juillet.)

Sainte *Marthe*, ainsi que son frère S. Lazare et Marie-Madeleine, sa sœur, demeuraient à Béthanie, petite ville qui était à deux milles de Jérusalem et un peu au-delà de la montagne des Oliviers. Le Sauveur, qui d'abord avait fait sa résidence ordinaire dans la Galilée, s'étant fixé principalement en Judée

¹ On lit dans le martyrologe romain :

« Le 29 juillet, à Tarascon, dans la Gaule narbonnaise, sainte Marthe, vierge, hôtesse de notre Sauveur, et sœur de sainte Marie-Madeleine et de S. Lazare. »

Il y a des *Actes* de sainte Marcelle (ou Marcella), la suivante de sainte Marthe. Ils sont rapportés dans Mombritius, *tom. 2*, et dans Petrus Equilinus, *in Catalogo*, l. 6, c. 151; il y est dit qu'il s'opère un grand nombre de miracles à son tombeau, et notamment que le roi Clovis y fut guéri d'une maladie.

à la troisième année de sa mission publique, honora plusieurs fois de sa présence la maison de cette sainte famille. On croit que Marthe était plus âgée que Marie et que Lazare, et que c'était elle qui prenait soin des affaires domestiques. Il paraît, par l'histoire de la résurrection de Lazare, que cette famille était une des plus distinguées du pays ¹.

Dans la première visite de Jésus-Christ, Marthe fit paraître un grand empressement pour le bien recevoir et le servir de ses propres mains. Elle voulut se charger elle-même du soin de tous les préparatifs nécessaires en cette circonstance. Cependant, Marie restait assise aux pieds de Jésus, écoutant les discours qui sortaient de sa bouche divine. Elle y trouvait une telle douceur, qu'elle n'était occupée d'aucune autre pensée. Tous les moments lui paraissaient précieux, et rien ne pouvait la distraire. Elle sentait son cœur s'enflammer de plus en plus, et elle était en état de dire avec l'Épouse des Cantiques²: *Mon Bien-Aimé est à moi, et je suis à lui, lui qui se nourrit au milieu des lys, c'est-à-dire avec les âmes chastes, ou parmi les fleurs odoriférantes des vertus.*

Cette maison, suivant la remarque de S. Augustin, est l'image de la famille de Dieu sur la terre. Personne n'y est oisif, chacun y a son emploi. Les uns, comme les solitaires, vaquent uniquement aux exercices de la contemplation ; les autres se consacrent à la vie active ; tels sont ceux qui travaillent au salut du prochain dans les fonctions extérieures du ministère ; ceux qui, par un principe de charité, servent les pauvres et les malades ; ceux enfin, qui, occupant une place dans le monde, remplissent fidèlement les devoirs de leur état, et agissent toujours dans la vue de plaire à Dieu, lui rapportent toutes leurs démarches et se proposent l'accomplissement de sa volonté. Celui-là est le plus grand saint qui, dans quelque

¹ S. Luc, 10, 38.

² *Cant.* 2.

état qu'il soit, tend à la perfection avec le plus d'ardeur, et montre le plus d'amour pour Dieu et pour le prochain ; car la charité est l'âme, et comme le sceau de la perfection chrétienne.

On a souvent demandé laquelle de la vie active ou de la vie contemplative était la plus parfaite ; S. Thomas répond que la vie mixte, qui est en partie active et en partie contemplative, est la plus excellente. Ce fut celle de Jésus-Christ et de ses Apôtres ; c'a été celle de tous les Saints, qui, dans tous les siècles, se sont occupés du soin d'instruire, de consoler et de servir le prochain. Un pareil genre de vie suppose une grande ardeur de charité, et est bien méritoire lorsqu'il est joint à l'esprit de prière et de recueillement. Mais cet esprit ne peut subsister longtemps, à moins qu'on ne l'entretienne et le nourrisse par la retraite, par de fréquents retours sur soi-même, et par la pratique continuelle de la méditation des vérités saintes. On sait que Jésus-Christ se retirait souvent sur les montagnes pour prier. Un pasteur, par exemple, qui laisserait éteindre en lui l'esprit de prière, aurait, selon l'expression de S. Bonaventure, une âme morte dans un corps vivant. Il en est de même de ceux qui vivent dans le monde ou qui se sont dévoués aux œuvres de charité. S'ils ne prennent de semblables précautions, ils s'exposent à une perte certaine.

Marthe ne croyait pas pouvoir assez témoigner à Jésus le vif empressement dont elle était animée. Elle eut souhaité que toutes les créatures se fussent réunies à elle pour servir l'hôte adorable qui avait daigné venir dans sa maison. Elle se plaignit donc à lui de ce que sa sœur ne venait pas l'aider. Le Sauveur approuva le principe de sa sollicitude ; il lui fit cependant comprendre qu'elle ne devait pas condamner sa sœur qui s'attachait à ce qu'il y avait de plus important, à l'avancement spirituel de son âme.

— *Marthe, Marthe*, lui dit-il, *vous vous empressez, et*

vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses : une seule chose cependant est nécessaire.

Ce n'était pas qu'il voulût donner à entendre qu'on doit négliger les devoirs qui se terminent au corps ; il voulait seulement que nous apprissions de là que les fonctions spirituelles méritent la préférence sur les corporelles, même sanctifiées par la pureté du motif, lorsque les unes et les autres se trouvent en concurrence. Les secondes, à la vérité, changent de nature quand la gloire de Dieu en est l'objet ; mais l'âme y est souvent exposée à être distraite, surtout dans le cours de l'action. Tâchons de ressembler aux Anges qui, en exerçant les fonctions extérieures dont ils sont chargés, ne perdent jamais de vue la présence de Dieu et l'adorent sans cesse. Mais, quoique nous fassions, nous ne serons pas toujours parfaitement maîtres de notre attention. Ceux, au contraire, qui s'occupent de la contemplation, ne courent point les mêmes risques ; ils sont unis à Dieu d'une manière plus continue et plus parfaite. Ils font l'apprentissage de l'emploi qu'ils auront éternellement dans le ciel.

C'est en ce sens que Jésus-Christ loua la conduite de Marie, en assurant qu'elle avait choisi la meilleure part, et que jamais on ne la lui ravirait. Il ajouta même qu'*une seule chose était nécessaire* : et cette seule chose, c'est de rapporter tout ce que nous faisons à la gloire de Dieu et à notre salut éternel¹.

Ce qui prouve surtout combien Jésus-Christ aimait la famille de Marthe, c'est la résurrection de Lazare. Lorsque Lazare fut tombé dans la maladie dont il mourut, ses sœurs en informèrent le Sauveur, qui était alors en Galilée. Elles ne lui firent dire que ces paroles : *Celui que vous aimez est malade*. Elles savaient bien qu'il n'en faudrait pas davantage pour exciter sa compassion et pour l'attendrir sur leur malheur.

¹ S. Aug. S. Bernard. Maldonat, Grotius, etc.

Ce n'était pas pour nous délivrer de nos infirmités corporelles que Jésus-Christ était descendu du ciel sur la terre. Il guérissait cependant les malades et ressuscitait les morts, afin de nous faire comprendre jusqu'à quel point il désirait sauver nos âmes. Il connaissait toute l'étendue de nos misères spirituelles ; mais il voulait aussi que nous la connussions nous-mêmes, pour nous porter à implorer son assistance. De là ces différents miracles qu'il opérait et dont la fin était de nous réveiller et de dissiper les ténèbres qui nous dérobaient cette précieuse connaissance. Le premier pas que nous ayons à faire pour obtenir notre délivrance, est d'avouer humblement que nous sommes faibles, ingrats, incapables de nous guérir par nous-mêmes. Mais pensons aussi que nous avons un médecin dont l'amour et le pouvoir sont infinis ; découvrons-lui toute la profondeur de nos plaies pour émouvoir ses entrailles ; représentons-lui que celui qu'il aime encore comme l'ouvrage de ses mains et le prix de son sang, est plongé dans un abîme de misères. Gémissons, crions vers lui du fond de nos cœurs ; conjurons-le de considérer son image, quoique défigurée par le péché ; d'abaisser ses yeux sur son royaume tout désolé par la tyrannie du démon et de nos passions ; de ne pas négliger la vigne qu'il a plantée et cultivée de ses propres mains et qui, aujourd'hui, est livrée en proie à des ennemis furieux et barbares ; de réparer, au contraire, les brèches de la muraille qui l'entourne, et de lui rendre sa première beauté. Ne pouvant pas être assurés que nous trouverons miséricorde ni rester tranquilles sur l'issue de cette grande épreuve, d'où dépend notre éternité, nous ne devons jamais cesser d'implorer la clémence de Celui qui est en même temps notre juge et notre médecin ; nous ne saurions trop souvent répéter ces paroles de Marthe et de Marie : « Voilà que celui que vous aimez est
« accablé sous le poids de ses maux, » ni le prier trop ardemment de se ressouvenir de ses anciennes miséricordes envers nous.

Ayons aussi recours à Dieu dans les maladies corporelles, et servons-nous de la même prière. Demandons-lui la santé pour nous et pour nos frères, autant toutefois que sa gloire et notre salut n'y seront point intéressés. Unissons nos prières aux supplications des Saints, surtout à celles des deux sœurs de Lazare, qui obtinrent la résurrection de leur frère.

Jésus n'eut pas plus tôt appris le sujet de la douleur de Marthe et de Marie, que son cœur fut ému de compassion. Cependant, il différa quelques jours de venir, tant pour éprouver la vertu des sœurs de Lazare que pour manifester sa gloire avec plus d'éclat. Comme il approchait de Béthanie, Marthe, instruite de son arrivée, s'empressa d'aller au devant de lui, et lui dit :

— *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort.*

Jésus la rassura et lui fit espérer que son frère ressusciterait. Marthe ne voulut pas profiter seule du bonheur qu'elle avait eu d'entretenir en particulier le Sauveur. Elle alla avertir sa sœur que Jésus était arrivé, et qu'il la demandait. Celle-ci courut aussitôt au devant de son divin Maître, et se jeta à ses pieds, fondant en larmes. Elle était accompagnée d'un grand nombre de Juifs, qui étaient venus consoler les deux sœurs de la mort de leur frère, et qui versaient aussi des larmes.

Ce triste spectacle toucha tellement le Sauveur que, se laissant aller à la douleur, il voulut montrer qu'il était homme en faisant paraître du trouble et de l'altération sur son visage et dans tout son extérieur. Il demanda où l'on avait mis le corps de Lazare ; on lui répondit :

— Seigneur, venez et voyez.

Il alla donc au tombeau avec eux, et il commanda qu'on ôtât la pierre qui le fermait. Marthe lui représenta qu'il y avait déjà quatre jours que le corps était dans le tombeau et qu'il devait sentir mauvais.

•— « Ne vous ai-je pas dit, répliqua Jésus, que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu ? »

Ensuite, ayant adressé une prière à son Père, il cria à haute voix :

— « Lazare, sortez dehors ! »

A l'instant, Lazare se leva, les pieds et les mains liés avec des bandes et la tête enveloppée d'un suaire. Jésus commanda qu'on le déliât et qu'on le laissât aller. Plusieurs d'entre les Juifs, qui étaient venus voir Marthe et Marie, ayant été témoins d'un miracle aussi éclatant, crurent en Jésus et se mirent au nombre de ses Disciples. Mais les Princes des Prêtres et les Pharisiens, en ayant été informés, s'assemblèrent et résolurent de faire mourir, non-seulement le Sauveur, mais même Lazare, afin que la présence de ce dernier ne rappelât plus le miracle opéré en sa personne. Il ne paraît pas cependant qu'ils aient exécuté le projet formé contre Lazare.

Peu de temps après, et six jours avant la Pâque, Jésus étant revenu à Béthanie, on lui donna un grand souper. Lazare était à table avec lui, et Marthe le servait. Marie saisit cette occasion pour donner au Sauveur une marque de la profonde vénération qu'elle avait pour lui. Elle prit un vase rempli d'excellents parfums qu'elle lui versa sur les pieds, les essuyant avec ses cheveux. Judas Iscariote, qui était présent, regarda ces parfums comme perdus, et prétendit qu'il eût mieux valu les vendre et en donner le prix aux pauvres. Ce n'était pas qu'il s'intéressât beaucoup au sort des malheureux, mais c'est que, portant la bourse, il convertissait quelquefois à son usage les biens communs, parce qu'il était un voleur. On voit par là avec combien de facilité l'avarice se glisse dans le cœur, et combien l'avare est ingénieux à trouver des excuses pour se tromper lui-même, au lieu que la charité interprète en bonne part les actions du prochain. La passion entraîne toujours dans des jugements téméraires. Judas, en condamnant

ce que Marie venait de faire, condamnait un acte de religion très-héroïque. Mais Jésus prit la défense de cette sainte femme. Il considérait, non les parfums en eux-mêmes, mais le motif qui les avait fait répandre. Il les reçut comme un gage de l'amour dont Marie était embrasée pour lui, et comme un embaumement anticipé de son corps qui devait être bientôt livré à la fureur des Juifs. Il déclara même que cette action, condamnée par Judas, serait un sujet d'édification dans tous les lieux où l'on prêcherait l'Évangile.

Depuis ce temps, l'Évangile ne nous apprend ni ce que firent ni ce que devinrent Lazare et ses sœurs. La tradition la plus commune, très-accréditée dans la Provence, rapporte que, après l'Ascension de Jésus-Christ, les Juifs persécutant les chrétiens de Jérusalem, après avoir martyrisé S. Etienne, se saisirent de Marthe et de Madeleine, dont ils confisquèrent les biens et les jetèrent, avec leur frère Lazare, avec Maximin, et toute leur domesticité, sur un vaisseau dépourvu de voiles et de rames, pour les faire périr dans les flots de la Méditerranée. Mais le navire, conduit par la main providentielle de Dieu, vint aborder à Marseille. Cette ville, évangélisée par les Disciples de Jésus-Christ, et admirant ce prodige, se convertit à la foi. Lazare resta évêque de Marseille, et Maximin, l'un des soixante-douze Disciples de Notre-Seigneur, fut premier évêque d'Aix ¹.

Marie-Madeleine se retira dans le désert de *la Baume*, pour se livrer entièrement à la prière et à la contemplation.

Sainte Marthe, avec Marcella, sa servante, fit construire un monastère au milieu de la campagne où, avec plusieurs autres

¹ Voyez le P. Alexandre, *sect. 4*, et le P. Sollier, un des continuateurs de Bollandus. Ce dernier, *p. 215, § 14*, confirme la tradition des Provençaux. Voyez aussi sur ce point M. Faillon, *Monuments inédits : la Notice de S. Lazare*, la légende du *Bréviaire Romain*, qui rapporte au long cette même histoire.

vierges qui la suivirent, elle se retira, afin de servir Dieu tout spécialement. Elle est la première qui, après la mère de Dieu, leva la bannière de la virginité : par un vœu solennel, elle se consacra à Dieu, et vécut dans la congrégation des vierges vouées au Seigneur avec tant d'austérité, que, selon S. Antonin, archevêque de Florence, elle s'abstenait de l'usage de la viande et des œufs, ne buvait que de l'eau, ne faisait qu'un repas par jour, et était si assidue à la prière que cent fois le jour et autant de fois la nuit, elle fléchissait les genoux pour adorer Dieu.

Le même auteur rapporte que, par sa prière, par le signe de la croix et par l'aspersion de l'eau bénite, elle fit périr un horrible serpent qui infestait le pays.

Lorsqu'arriva l'heure de sa récompense éternelle, Dieu la lui révéla un an d'avance. Et, pour augmenter sa gloire, il voulut que, durant tout cet intervalle, elle fut en proie à des fièvres continues. Huit jours avant sa mort, elle entendit les harmonies célestes et vit les Anges qui conduisaient au ciel, au milieu des chants de joie, l'âme de sa chère sœur, sainte Marie Madeleine. Celle-ci lui apparut avant son trépas, et Notre-Seigneur, venant en même temps la visiter, lui dit :

— « Venez, ma bien aimée, ô vous qui sur la terre m'avez offert l'hospitalité ! comme vous m'avez reçu dans votre maison terrestre, ainsi je veux vous recevoir dans mes demeures éternelles. »

Elle se fit donc coucher à terre sur la cendre, l'image de la Croix devant ses yeux, se fit lire le livre de la Passion de Notre-Seigneur, et, lorsqu'elle entendit prononcer ces paroles : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains*, elle rendit l'esprit.

S. Antonin ajoute que S. Front ou S. Fronton, évêque de Périgueux (où l'apôtre S. Pierre l'avait envoyé), célébrait dans le même moment les saints Mystères, et qu'alors même un ange lui apparut et lui commanda d'aller donner la sépulture

à la bienheureuse Marthe. L'homme de Dieu assista donc à la mort et aux obsèques de cette sainte vierge, dans la ville de Tarascon, et il célébra l'office en présence de N.-S. Jésus-Christ, qui voulut être présent aux derniers devoirs qui furent rendus à sa fidèle servante.

L'Eglise célèbre la fête de sainte Marthe le jour de sa mort, qui arriva le 29 du mois de juillet, de l'an 84 de J.-C., sous l'empire de Domitien.

Au rapport de Pierre Galésinus, Marcella, servante de sainte Marthe, écrivit en hébreu la vie de sa maîtresse, que Syn-tyque traduisit en latin. Mais Baronius pense que c'est une question de fait qui a besoin d'être examinée.

Au treizième siècle, on découvrit les reliques de sainte Marthe à Tarascon, sur le Rhône, celles de sainte Marie-Madeleine dans le lieu dit présentement Saint-Maximin, et celles des autres saints à Saint-Victor de Marseille. On assure qu'on trouva en même temps divers monuments qui attestaient l'authenticité de ces reliques.

Le corps de sainte Marthe repose aujourd'hui dans une belle chapelle souterraine de la collégiale de Tarascon, qui est dédiée sous son invocation. Son chef se garde dans un magnifique buste de vermeil donné par le roi Louis XI.

Pour S. Lazare, l'église de Marseille qui le regarde comme son premier évêque, se glorifie d'avoir son chef, et l'église dédiée à Autun sous son invocation se croit en possession du reste de ses reliques.

Parmi les divers miracles que Dieu opéra pour honorer la mémoire de sainte Marthe et par l'intercession de cette sainte Vierge, on cite particulièrement celui qui rétablit dans une parfaite santé le roi de France Clovis, qui était tombé dans une grave maladie ¹.

¹ Toute l'histoire traditionnelle de sainte Marthe et ses divers miracles sont résumés dans l'hymne suivante, qui entrain dans son ancien office liturgique :

Prose ancienne.

Ave, Martha gloriosa,
Cœli jubar, mundi rosa,
Salvatoris hospita...

Orta stirpe regia
Regem regum propria
Domo suscepisti.

Vitam fratris meruisti,
Ex aqua vinum fecisti,
Per divinam gratiam.

Animam tuæ Sororis
Audisti supernis choris
Ferri cum lætitia.

Tu sola virtute Dei,
Morbum regis Clodovæi
Curasti incurabilem.

Unde reges et reginæ
Tuæ laudant medicinæ
Virtutem mirabilem.

Exultet aula cœlica
In hac die mirifica,
In qua rex Christus inclytam
Martham coronat hospitam.

Hæc est Christi loquifera,
Obstetrix et Dapifera,
Cujus sancta petitio
Fit fratris resurrectio.

Dumque Tharascam perimit,
A peste terram eximit,
Et Tharasconis prædia
Gaudent ejus præsentia.

Exstinctum omne suscitât,
Dum fidem Christi prædicat:
Avinionis patria
Cessat ab idolatria.

.....
Sororem videt scandere
Cum angelis in æthere:
Cum quibus cœlos penetrat
Nobis que vitam impetrat.

..... Christus
Mirabilem hanc præbuit,
Quæ Draconem edomuit,
Cum suo ligat cingulo
Indomitum a sæculo;

Sed multo plus mirabilem
Et cunctis venerabilem
Dum submerso in fluvio
Fit vitæ restitutio....

ii. Clodovæus patitur Rex Fran-
corum, dissisus arte medicorum,
morbum incurabilem.

ÿ. Gloriosæ Marthæ Rex sepul-
crum visitavit; mox ejus precibus,
etc. (sanitatem recuperavit.)

Quatre proses qu'on trouve dans les missels de plusieurs églises, rappellent les mêmes faits. Voici un fragment de celle qui était dans les missels de Tours et de Paris :

Per te Scrpens est subversus,
Per te juvenis submersus
Vitæ restituitur.

Hæc serpentum savientem,
Necnon quæque destruentem
Ligavit cum cingulo.

Juxta flumen,
Stans ut numen,
Dum dat mite
Verbum vitæ,
Infans mari mergitur.

Illum gentes
Quærunť flentes,
Cui reperto
Et extracto
Per hanc vita redditur...

Nuda pedes incedobat,
Genu centies flectebat,
Nocte, die se stringebat
Setis equi; sic agebat.

Corpus tuum Tarascone
Sepelivit cum Frontone
Christus manu propria.

Mortem suam hæc prescivit,
Quia Christus præmunivit,
Hanc in monte tumulavit,
Cum Frontone quem amavit.

Offertorium.

Stetit Jesus juxta aram Templi Marthæ suæ hospitæ, ejus animam assumeus exutam a corpore, comite sibi astante Frontone antistite; gloriose locans eam in virginum agmine cum lætitia et exultatione.

(Extrait des missels de Lyon, Orléans, Cologno, Auch, Marseille, Arles, Tours, Paris, Constance, Autun, Grasse, du Puy. Voir les *Monuments inédits* de M. Faillon, t. 2, p. 594 600.)

La légende du *Bréviaire romain* (19 *julii die, in festo S. Marthæ*) est entièrement conforme aux traditions précitées :

Lectio I. — Martha nobilibus et copiosis parentibus nota, sed Christi Domini hospitio clarior, post ejus ascensum in cælum, cum fratre, sorore, et Marcella pedissequa, ac Maximino, uno ex 72 Discipulis Christi Domini, qui totam illam domum baptizaverat, multisque aliis christianis comprehensa a Judæis, in navem sine velo ac remigio imponitur, vastissimoque mari ad certum naufragium committitur: sed navis, Deo gubernante, salvis omnibus, Massiliam appulsa est.

Lectio II. — Eo miraculo, et horum prædicatione, primum Massilienses, mox Aquenses, ac finitimæ Gentes in Christum crediderunt: Lazarusque Massiliensium, et Maximinus Aquensium episcopus creatur. Magdalena vero assueto orationi pedibus Domini, ut optima parte contemplandæ cælestis beatitudinis, quam elegerat, frueretur, in vastam altissimi montis speluncam se contulit: ubi triginta annos vixit, ab omni hominum consuetudine disjuncta, quotidieque per id tempus ad audiendas cælestium laudes in altum ab angelis elata.

Lectio III. — Martha autem, mirabili vitæ sanctitate, et charitate omnium Massiliensium animis in sui amorem et admirationem adductis, in locum a viris remotum cum aliquot honestissimis læminis se recepit; ubi summa cum laude pietatis et prudentiæ diu vixit, ac demum, morte sua multo ante prædicta, miraculis clara migravit ad Dominum. quarto Kalendas Augusti. Cujus corpus apud Tarasum magnam habet venerationem.

SAINTE MARIE-MADELEINE

SŒUR DE LAZARE ET DE MARTHE

Témoin et objet des miracles de Jésus ; — pénitente illustre et disciple zélée du Christ ; — persécutée par les Juifs infidèles ; — apôtre de la Provence, dans les Gaules.

(XXII Juillet.)

I

Vie mondaine de sainte Marie-Madeleine. — Sa délivrance.
Sa conversion.

Sainte Marie-Madeleine était sœur de Lazare et de Marthe. Elle avait pour père un Syrien, nommé Théophile, dit saint Antonin¹, archevêque de Florence, et pour mère Eucharie. Après la mort de leurs parents, le frère et les deux sœurs se partagèrent l'héritage qui leur était laissé. Lazare eut pour sa part de riches domaines, Marthe, la maison de Béthanie, près de Jérusalem, et Marie, le château de *Magdalum*, dans la Galilée, d'où elle prit son surnom de *Magdelaine* ou *Madeleine*². Tous trois étaient nobles, riches et puissants, parmi ceux de leur nation.

Le sentiment le plus constamment et le plus universellement adopté dans l'Eglise est que Marie la *pénitente*, que *Marie-Madeleine*, et *Marie, sœur de Lazare*, ne sont qu'une seule et même personne³, dont la fête se célèbre le 22 juillet.

¹ S. Antoninus, arch. fl., 2 part; ita et S. Rabanus Maurus, archiep. Moguntinus, t. 6, p. 1432.

² Idem, *ibid.* — Voir M. Faillon, *Monuments inédits*, t. 2, col. 157, etc.

³ Clément d'Alexandrie, l. 2, *Pædag.*, c. 8 ; Ammonius, *Harmon*, 4 *Evang.*; S. Grégoire-le-Grand, *Hom.* 23 et 33, in *Evang.*; le plus grand nombre des Latins ont suivi cette opinion jusqu'au xv^e siècle. Albert-le-Grand et S. Thomas disent que de leur temps on pensait généralement dans l'Eglise latine que les femmes nommées par les Evan-

Dans sa jeunesse, Marie-Madeleine tomba dans quelques désordres, et, en punition de sa vie criminelle, elle fut possédée de sept démons. Comme ¹ elle était jeune, belle et opulente, elle abusa de la liberté que la mort de ses parents lui avaient laissée, et des biens qu'elle trouva amassés, pour s'abandonner à ses penchants mondains, et mener une conduite scandaleuse : ce qui fit qu'elle était publiquement remarquée comme pécheresse, et même surnommée la *Pécheresse*. C'est ainsi qu'elle est qualifiée dans S. Luc; non pas qu'elle fut une femme qui eut entièrement renoncé à la vertu, mais parce que, en sa qualité de personne noble, elle se faisait particulièrement remarquer par sa mondanité et par ses fautes. Elle n'était pas aussi coupable pour le mal qu'elle faisait que pour celui qu'elle faisait faire.

gélites ne devaient pas être distinguées, au lieu que les Grecs les distinguaient.

Baronius, Jansenius de Gand, Maldonat, le P. Alexandre, *sec. 1, diss. 17*; le P. Lami, *harmon. Evang. et ep. gal.*; le P. Mauduit, *Anal. des Evang.*, t. 2; le P. Pezron, le P. Solier, *Act. Sanct. t. 5 julii, p. 187*; et d'autres auteurs estimés ont écrit fortement en faveur du sentiment précédent.

Le Bréviaire romain, S. Irénée, Origène, S. Chrysostôme, etc., ne distinguent nulle part Madeleine de la femme pénitente; et S. Luc, après avoir rapporté la conversion de la pécheresse (qui se fit à Naïm ou à Béthanie), ajoute dans le chapitre suivant que certaine femme, qui avait été délivrée par le Sauveur de ses infirmités et de sept esprits impurs, le suivit. L'Évangéliste, parlant des femmes qui étaient à la suite de Jésus, nomme *Marie-Madeleine, qui avait été délivrée de sept démons (a)*. Ces autorités sont un motif suffisant de conclure que Madeleine et la femme pécheresse sont une même personne. — L'opinion contraire, qui les distingue, est nouvelle et n'est fondée que sur des conjectures peu probables.

¹ S. Ambrosius, S. Gregorius, Beda, Maldonat, *in commentario. Salmeron, t. 4, tract. 5, part. 5. Jansen., in Corcord. Evangel., c. 48*. Les anciens Rabbins disent que Marie de Magdala était tombée dans l'abîme le plus profond du vice.

(a) S. Jean marque aussi clairement qu'il n'y a qu'une Madeleine, lorsqu'il dit (c. xi, 4-2):

Il y avait un malade, nommé Lazare, de Béthanie, château de Marthe et de Marie, ses sœurs. Cette Marie était celle qui répandit sur le Seigneur une huile de parfum, et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux. Lazare, qui était alors malade, était son frère.

Les Rabbins, les premiers auteurs du Talmud, nous ont laissé une description détaillée de la vie de Marie-Madeleine, description qui devient un témoignage non suspect de la vérité de l'Évangile, en même temps que de l'histoire de cette illustre pénitente. — Ils l'appellent *Magdala Neschaia*, c'est-à-dire *qui fait des tresses de cheveux*. C'est la signification talmudique de son surnom. Elle se serait particulièrement occupée à tresser en rond ses cheveux et ceux d'autres femmes comme les portaient alors les Juives. Nous voyons plus tard les deux grands apôtres Pierre et Paul s'élever avec force contre ce genre de parure (1, Petr., III, et 1, Cor.). Madeleine était la femme d'un certain *Paphus*, fils de Judas ; elle lui était devenue infidèle, parce qu'il la traitait trop sévèrement, et qu'il la renfermait par jalousie. Son séducteur s'appelait *Pandera* ou *Pandira* : son nom se trouve une douzaine de fois dans le Talmud ; les plus anciens Pères de l'Église en font mention, et il est devenu tellement historique qu'il est impossible de douter un seul instant de son existence. Il avait embrassé la profession militaire et appartenait probablement à la garnison du château de *Magdala*. D'après une tradition, il aurait été le paranymphe de Madeleine, et son conducteur le jour de ses noces, ce qui lui donnait, d'après les mœurs du pays, un facile accès dans la maison. — Mais lorsque la conduite de sa femme fut connue, *Paphus* qui, à ce qu'il paraît, était aussi docteur de la loi, rompit son mariage avec elle pour échapper au déshonneur. — Il ne faut donc pas s'étonner de voir plus tard Madeleine à la suite de Jésus.

Les Juifs infidèles appelèrent depuis Madeleine *Stada*, c'est-à-dire l'*Apostate*, tant parce qu'elle avait été répudiée de son mari, que parce qu'elle avait quitté le judaïsme. Marie de Magdala occupait un rang très-élevé dans le pays, et c'est ce qui nous explique l'éclat que firent et sa chute et sa conversion dans la Galilée et dans la Judée.

Les miracles éclatants et les prédications du Sauveur l'en-

gagèrent à recourir à lui pour obtenir la rémission de ses péchés et sa délivrance.

Jésus la guérit et chassa de son corps les sept démons qui la tourmentaient.

Mais le plus grand bienfait qu'il lui accorda fut de l'éclairer intérieurement du rayon de sa grâce et de faire apparaître à ses yeux les richesses de sa miséricorde. Elle comprit, dès lors, toute la laideur du péché. Elle se considéra comme une brebis égarée, puis, changeant de volonté et se convertissant résolument au Seigneur, elle prit la résolution de réparer les fautes de sa vie passée, de faire une pleine et sincère pénitence, et d'édifier désormais, par ses bons exemples, la ville qu'elle avait scandalisée.

II

Madeline chez Simon-le-Pharisien.

— Toute pénétrée de reconnaissance, de confiance et d'amour pour Celui qui était venu au monde dans le dessein de chercher et de sauver les pécheurs, elle l'alla trouver ostensiblement, de la manière que le rapporte l'évangéliste S. Luc.

Un Pharisien, nommé Simon, avait invité Jésus à manger chez lui. Le Christ s'était rendu à son invitation et s'était assis à sa table. « Ce fut alors, dit l'auteur sacré en parlant de Madeleine, qu'une femme qui était une pécheresse dans la ville, sachant qu'il était à table chez le Pharisien, apporta un vase d'albâtre plein d'une liqueur odoriférante; et se tenant derrière Jésus, à ses pieds, elle les arrosa de ses larmes, les essuya avec ses cheveux, les baisa et les parfuma de cette liqueur.

« Le Pharisien qui l'avait invité, voyant cela, dit en lui-même :

— « Si cet homme était un prophète, il saurait sans doute qui est celle qui le touche, et ce qu'elle est, car c'est une pécheresse. »

Jésus, voulant faire sentir avec ménagement au Pharisien, qu'il était aveugle dans le jugement qu'il faisait du Christ, injuste dans celui qu'il faisait de la pécheresse, et présomptueux dans celui qu'il faisait de lui-même, lui répondit en ces termes :

— « Simon, j'ai quelque chose à vous dire.

— « Maître, parlez, répondit le Pharisien.

— « Un créancier, dit Jésus, avait deux débiteurs, dont « l'un devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante. Comme « ils n'avaient pas de quoi payer, il leur remit à l'un et à « l'autre la somme qu'ils devaient. Lequel dut l'aimer davantage ?

— « J'estime, répondit Simon, que c'est celui à qui il remit « une plus grosse somme.

— « Vous avez bien jugé, lui dit Jésus. »

Puis se tournant vers la femme, il justifia le peu d'attention qu'il avait paru donner à ce qu'elle faisait, en montrant qu'il avait remarqué tout, et que les larmes de cette pécheresse étaient un mets plus délicieux que tous ceux que le Pharisien lui avait servis.

— « Voyez-vous cette femme ? dit-il à Simon, je suis entré « dans votre maison et vous ne m'avez point donné d'eau pour « me laver mes pieds, et elle au contraire les a arrosés de ses « larmes, et les a essuyés de ses cheveux. Vous ne m'avez « point donné de baiser, au lieu qu'elle, depuis qu'elle est « entrée, elle n'a point cessé de me baiser les pieds. Vous « n'avez point répandu d'huile sur ma tête, elle a répandu des « parfums sur mes pieds. C'est pourquoi je vous le dis, beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup « aimé. Mais celui à qui on remet moins aime moins.

Après cela il dit à la femme :

— « Vos péchés vous sont remis. »

C'était uniquement ce qu'elle désirait ; et ce qui fit la gloire de cette illustre pénitente, c'est, comme l'a fait remarquer

S. Chrysostôme, d'avoir été la première qui se soit adressée à Jésus-Christ pour en obtenir, non pas comme les autres, la délivrance de quelque infirmité corporelle, mais la guérison des plaies mortelles que le péché avait faites à son âme. Elle a témoigné publiquement son repentir par sa confession, par ses soupirs et par ses larmes, elle a espéré avec une grande confiance que Jésus, en qui elle voyait le Seigneur et le Sauveur des hommes, lui pardonnerait ses fautes, et lui accorderait sa grâce et son amitié. Elle ne fut point trompée dans son espérance. Elle s'en retourna en paix, ayant reçu l'entière rémission de ses péchés.

III

Comment Marie-Madeleine reçoit le Christ à Béthanie.

Marie Madeleine, par reconnaissance, resta pour toujours attachée à la personne du Sauveur. Elle résolut d'employer désormais à son service tout son pouvoir, sa personne et ses richesses ; elle le suivait partout où il allait, et afin d'écouter les instructions qui sortaient de sa bouche divine, et afin de l'assister de ses biens temporels, lui et ses Disciples.

Ce pieux et sincère attachement fut cause que Marie et sa sœur Marthe lui offrirent un logement dans leur maison de Béthanie. Notre-Seigneur y vint, en effet, tant pour y séjourner que pour visiter Lazare, son ami et son disciple, et pour instruire de la parole évangélique les deux sœurs, Marthe et Marie.

« Un jour, dit S. Luc ¹, que Jésus et ses disciples étaient
« en chemin, il entra dans un bourg et une femme nommée
« Marthe, le reçut en sa maison ; elle avait une sœur, nom-
« mée Marie, qui se tenait assise aux pieds du Seigneur, et
« qui écoutait sa parole. » En même temps qu'elle nourrissait
sa piété, on peut dire qu'elle remplissait un devoir de civilité.

¹ S. Luc, x, 38 et seq.

Il était convenable qu'en attendant le repas, quelqu'un de la maison tint compagnie à un hôte si respectable. « Cependant « Marthe se donnait beaucoup de peine à apprêter plusieurs « choses : elle s'arrêta et dit :

— « Seigneur, ne considérez-vous point que ma sœur me « laisse travailler toute seule ? Dites-lui donc qu'elle m'aide.

— « Marthe, Marthe, lui répondit le Seigneur, vous vous « inquiétez et vous vous embarrassez de bien des choses ; « après tout, une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleur part, qui ne lui sera point ôtée. »

Par cette courte réponse, il faisait entendre que la contemplation vaut mieux que l'action qui n'est pas d'obligation. Il en serait autrement si elle était d'obligation. L'union des deux fait la perfection de cette vie, où la prière est nécessaire et le travail indispensable.

Notre-Seigneur aimait particulièrement cette famille. C'est pourquoi, Lazare étant tombé malade, ses deux sœurs, Marthe et Marie lui envoyèrent un messenger pour lui dire :

— « Seigneur, celui que vous aimez est malade. »

Elles savaient qu'il n'en fallait pas faire connaître davantage au Sauveur, pour le déterminer à venir et à lui procurer la guérison. Deux jours après, Jésus vint à Béthanie. Marie alla au devant de lui, laissant à la maison plusieurs personnes de Jérusalem, qui étaient venues les visiter et les consoler de la mort de leur frère. Elle se jeta à ses pieds en répandant des larmes et disant :

— « Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait « pas mort. »

Jésus versa des larmes en la voyant pleurer elle et ceux qui l'accompagnaient, et, en faveur de ces deux sœurs, il ressuscita Lazare qui, mort depuis quatre jours, sentait déjà mauvais. Ce miracle éclatant, qu'il opéra à la vue d'un grand nombre de personnes, fit qu'elles crurent en lui.

Un peu plus tard, Jésus étant venu à Béthanie, où était

Lazare qu'il avait ressuscité, il fut invité à un souper par ceux qui l'aimaient. « Marthe servait et Lazare était un de ceux qui mangeaient avec Jésus. » — Pour Marie, elle signala son amour d'une manière qui lui était propre.

« Elle prit une livre d'huile d'un nard excellent, et de grand prix ; elle en arrosa les pieds de Jésus et les lui essuya avec ses cheveux ; et ayant brisé le vase, elle répandit ce qui restait de cette liqueur sur sa tête, pendant qu'il était à table, et la maison fut remplie de l'odeur du parfum. Alors Judas Iscariote, l'un des disciples de Jésus, et celui qui devait le livrer, dit :

— « Que n'a-t-on vendu cette liqueur trois cents deniers, et que ne les a-t-on plutôt donnés aux pauvres ?

« Ce qu'il dit, non qu'il s'intéressât pour les pauvres, mais parce que c'était un voleur, et qu'étant chargé de la bourse, il avait entre les mains ce qu'on y mettait. » Cependant la raison était spécieuse, et les disciples qui la crurent sincère, entrèrent par esprit de charité dans les sentiments de cette âme vénale. Quelques-uns s'indignèrent, à son exemple, et dirent comme lui :

— « Pourquoi perdre cette liqueur ? Car on en pouvait tirer plus de trois cents deniers d'argent, et les donner aux pauvres.

« Et ils murmuraient fort contre elle. Jésus, qui savait ce qu'ils disaient, voulut en même temps les instruire et la défendre. »

Ainsi, sans s'arrêter à démasquer l'hypocrisie du traître, dont il ménagea la réputation jusqu'au bout, il se contenta de réfuter la raison qu'il avait apportée le premier, et à laquelle les autres s'étaient laissé entraîner. Il leur dit donc, adressant la parole à tous :

— « Pourquoi faites-vous de la peine à cette femme ? C'est une bonne action qu'elle vient de faire à mon égard. Car vous avez toujours des pauvres avec vous, et vous pouvez

« leur faire du bien quand vous voudrez ; mais pour moi,
« vous ne m'avez pas toujours. Elle a fait ce qu'elle pouvait,
« car en répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour
« m'ensevelir : elle a embaumé mon corps par avance. Je
« vous le dis en vérité, dans tout l'Univers, en quelque lieu
« que cet Evangile soit prêché, ce qu'elle a fait se racontera
« aussi en mémoire d'elle. »

La prophétie est accomplie et le bruit de cette action a retenti jusqu'aux extrémités de la terre. Ceux qui l'avaient censurée d'abord, en ont été eux-mêmes les héraults. En la consignnant ensuite dans les Livres Saints, ils en ont immortalisé la mémoire. Tous les âges l'ont sue et la sauront : les bouches les plus éloquents l'ont louée et la loueront jusqu'à la fin des siècles. Plus la chose pourrait paraître peu considérable en elle-même, plus l'accomplissement de cette prophétie qui lui promet cette gloire éclatante et éternelle, doit paraître miraculeux ; et c'est avec raison que cet accomplissement a été regardé comme une des preuves de la vérité de la Religion.

Les exploits des héros les plus vantés n'ont point été célébrés si hautement ni si universellement que cette action de Marie ; c'est la réflexion d'un auteur estimé. La gloire qu'elle en recueille sur la terre n'est que l'ombre de celle qu'elle en recueillera éternellement dans les splendeurs des Saints.

IV

Constante fidélité de sainte Marie-Madeleine.

Comment n'eût-elle pas aimé le Fils de Dieu qui avait ainsi défendu et loué son œuvre de piété ? Aussi l'aima-t-elle profondément, jusqu'à l'accompagner durant sa Passion, à braver les insultes et les mépris du peuple, jusqu'à le suivre au lieu du supplice le plus ignominieux. — Il y a un grand mystère renfermé dans ces paroles de l'Évangéliste ¹ :

¹ S. Jean, ix, 23.

« Auprès de la croix de Jésus étaient Marie, sa mère, et Marie-Madeleine. »

Heureuse association ! heureux état que d'être auprès de Jésus sur la croix ! s'écrie le cardinal de Bérulle. Voilà un nouvel ordre tout spirituel et tout intérieur, invisible aux hommes, mais visible aux Anges ; un ordre d'âmes crucifiées avec Jésus et par Jésus, auquel la croix du Sauveur donne naissance ; un ordre d'amour par le martyr des cœurs, qui, en mourant au monde, ne vit que pour Dieu. Nous jouirons du même bonheur si, comme Madeleine, nous nous unissons en esprit à Jésus crucifié, si nous compatissons à ses souffrances, si nous portons notre croix comme lui, si nous nous y attachons comme lui.

Madeleine n'abandonna point le Sauveur après sa mort ; et si elle le quitta, ce ne fut que pour observer une fête que prescrivait la loi. Mais la fête ne fut pas plus tôt passée, qu'elle acheta des parfums pour embaumer son corps. Tout étant prêt pour la cérémonie, elle partit de grand matin, en la compagnie de quelques femmes pieuses, et arriva au tombeau précisément à l'heure du lever du soleil. Pendant qu'elles étaient en route, elles étaient inquiètes sur le moyen d'ôter la pierre qui fermait l'entrée du sépulcre ; mais elles trouvèrent en arrivant qu'il était ouvert. C'est ainsi que Dieu se plaît à assister ses serviteurs dans ce qu'ils entreprennent pour sa gloire ; il leur inspire une vive confiance qui dissipe les difficultés que le démon grossissait encore à leur imagination pour les décourager.

Les saintes femmes ayant regardé dans le tombeau, n'y trouvèrent point le corps de Jésus. Marie-Madeleine courut aussitôt en avertir Pierre et Jean.

— « Ils ont, dit-elle, enlevé le Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis. »

Pierre et Jean, les plus fervents de tous les Apôtres, vinrent sans délai pour connaître la vérité par eux-mêmes. Les

saintes femmes qui étaient restées là, leur assurèrent qu'étant entrées dans le tombeau, elles y avaient vu deux Anges vêtus de blanc, dont l'un, assis à la droite du lieu où était le corps, leur avait dit de ne rien craindre, mais d'aller annoncer aux Apôtres que Jésus était ressuscité, et qu'en même temps il leur avait montré l'endroit où l'on avait déposé le corps. Pierre et Jean, après avoir parcouru rapidement le tombeau des yeux, ne doutèrent plus de ce qu'on leur disait. Saisis d'étonnement, ils allèrent rejoindre les autres Disciples à Jérusalem.

Marie-Madeleine, qui les avait amenés, ne s'en retourna point avec eux. Rien ne put lui faire abandonner le tombeau où le corps de son Sauveur était resté trois jours. Elle se lamentait d'être dans l'impossibilité de voir Jésus mort ou vivant. Accablée de douleur, elle pleurait à l'entrée du tombeau, où elle jetait les yeux à diverses reprises. Elle aperçut les deux Anges qui lui dirent :

— « Femme, pourquoi pleurez-vous ? »

La surprise de cette apparition et l'éclat dont étaient environnés les Esprits Célestes, ne firent sur elle aucune impression, et ne purent la distraire de l'objet de son amour.

— « C'est, répondit-elle, qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et que je ne sais où ils l'ont mis. »

Mais pourquoi les Anges ne lui disent-ils pas que Celui qu'elle cherche avec tant d'empressement est ressuscité glorieux ? Sans doute que le Seigneur des Anges voulait se réserver à lui-même de lui donner cette consolation. Il aime à essayer de sa propre main les larmes de ses serviteurs, et à changer par la douceur de sa voix leurs peines en des transports ineffables de joie.

Après que Madeleine eut fait aux Anges la réponse que nous venons de rapporter, elle se retourna, et vit Jésus, qu'elle ne reconnut point, et qu'elle prit pour le jardinier.

— « Femme, lui dit-il, pourquoi pleurez-vous ? Qui cherchez-vous ? »

— « Seigneur, répondit-elle, si c'est vous qui l'avez ôté « d'ici, dites moi où vous l'avez mis, et je l'enlèverai. »

Elle est tellement occupée et remplie de l'objet de son amour, qu'elle ne le nomme point ; elle s'imagine que tout le monde est comme elle, et qu'on doit entendre de qui elle parle ; elle oublie sa faiblesse et se croit capable de porter un corps pesant. Rien ne paraît impossible à un ardent amour.

Jésus, touché de ses saintes dispositions, l'appelle par son nom :

— *Marie !* lui dit-il.

Il lui avait d'abord demandé quel était le sujet de ses larmes et l'objet de ses recherches, afin d'exciter son amour. Il n'avait cependant point été reconnu, parce que ses paroles n'avaient pas emporté avec elles le rayon de lumière nécessaire pour découvrir qui il était. Mais le nom de la Sainte n'eut pas plutôt été prononcé, qu'ouvrant tout-à coup les yeux de l'esprit, elle aperçut son divin Maître dans celui qui conversait avec elle. Transportée de joie, elle se jette à ses pieds et veut les embrasser. Mais Jésus lui dit :

— « Ne me touchez point, je ne suis point encore monté à « mon Père. Allez dire à mes frères, de ma part : je monte « vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » C'est-à-dire, ne vous arrêtez pas présentement à me donner des marques extérieures d'amour et de respect : vous en aurez tout le loisir dans la suite, car je ne suis pas encore près de vous quitter et de retourner à mon Père. Hâtez-vous seulement d'aller annoncer à mes Apôtres que je suis ressuscité, et que je monterai bientôt dans le Ciel ¹.

Ainsi Marie-Madeleine fut la première qui eut le bonheur

¹ Sic Vatab., Tirinus, Maldonat., et alii *ex S. Chrysost.*

de voir Jésus ressuscité; et cette grâce fut la récompense de cet ardent amour qui l'avait si fortement attachée à sa suite, et qui l'avait si constamment retenue auprès de son tombeau.

Pour obéir au Sauveur, elle alla trouver les Apôtres pour leur porter l'heureuse nouvelle de la résurrection de Jésus et de sa prochaine ascension dans les Cieux. Depuis cette époque, l'Évangile ne parle plus de Marie-Madeleine, et ce seront désormais les monuments de la Tradition qui nous apprendront quelque chose de son histoire.

V

Suite de la vie de sainte Marie-Madeleine, d'après la tradition.

Madeleine se trouva présente au moment où le Sauveur monta au ciel, et lorsque le Saint-Esprit descendit le jour de la Pentecôte sur les Apôtres et sur les Disciples, et les combla de ses dons célestes. Elle employa le temps qu'elle demeura ensuite à Jérusalem, à servir la sainte Vierge et à l'accompagner, comme la mère de son Seigneur bien-aimé; elle visita avec elle et baigna de ses larmes les lieux que Notre-Seigneur avait sanctifiés par ses souffrances et par sa mort.

Or, comme au temps du martyre de S. Etienne une violente persécution était soulevée contre l'Église de Jérusalem, les Disciples, par une disposition particulière de la Divine Providence, sortirent de la ville, se dispersèrent en différentes contrées, qu'ils éclairèrent de la lumière du Saint Évangile et de la doctrine de la foi. Parmi les fidèles qui furent le plus en butte à la haine des Juifs, et qui furent persécutés avec une rage implacable, se trouvèrent Marie-Madeleine, sa sœur Marthe et leur frère Lazare de Béthanie, parce qu'ils avaient aimé hautement Notre-Seigneur pendant sa vie, et qu'ils lui avaient également, après sa mort, donné les plus grandes marques d'affection et d'inviolable attachement. C'est pourquoi,

pour se venger d'eux, ils se saisirent de Madeleine, de Lazare, de Marthe et de Marcella, sa servante, qu'on dit être cette femme qui, pendant une prédication de Notre-Seigneur, s'écria : *Heureuses les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles qui vous ont nourri!* Ils arrêtrèrent pareillement S. Maximin, l'un des Soixante-douze Disciples du Christ, avec Chéridonius, l'aveugle-né, auquel Notre-Seigneur rendit la vue en lui appliquant de la boue sur les yeux ; — avec Joseph d'Arimathie, ce noble décurion, qui détacha Jésus de la croix, et l'ensevelit dans son sépulcre, — et avec plusieurs autres Disciples ou Chrétiens. Puis, les mettant tous dans une frêle embarcation, sans voiles, sans rames, sans gouvernail, sans matelots pour les conduire, ils les lancèrent en pleine mer, afin qu'ils fussent, au premier moment, engloutis dans les vots.

Mais il n'y a aucune prudence humaine qui puisse prévaloir contre les desseins de Dieu. Le navire vint aborder à Marseille, dans les Gaules, et Madeleine, avec cette bienheureuse compagnie, mit pied à terre et entra dans cette cité, en rendant grâces au Seigneur de la protection qu'il leur avait accordée dans dans tout le cours du trajet maritime. L'exemple de ses admirables vertus, ses discours pleins de zèle et de feu, ses prodiges remarquables contribuèrent ¹ pour beaucoup à la propagation de la foi dans toute la Provence. S. Lazare fut évêque de Marseille, et S. Maximin de la ville d'Aix. Sainte Marthe se retira dans un monastère avec un grand nombre de Vierges chrétiennes. Joseph d'Arimathie, au rapport de plusieurs, passa dans la Grande-Bretagne, et devint le premier évêque de cette nation.

Madeline, après avoir converti un grand nombre de per-

¹ Apud Baron., t. I, *Manuscrip. hist. Angl. quæ habetur in Biblioth. Vatic.* — Vide *Acta S. Magdal. et Sociorum*; — Baron. *Annal. anno 55, n. 5.* — *Martyrol. annotat.* — Voir *Annal. de Philosoph. Chrét. n. 97, p. 7-9.* etc.

sonnes à Jésus-Christ, se rendit dans une solitude pour y expier ses fautes, comme si elle ne les eût jamais pleurés. Là, le jour et la nuit, elle n'était occupée qu'à la contemplation des choses célestes, et de temps en temps Dieu la comblait de consolations. Elle demeura trente ans dans cette retraite, ne se nourrissant que d'herbes et de racines, menant une vie toute angélique, continuellement ravie en extase par les Esprits bienheureux, qui sept fois le jour lui accordaient d'entendre les saintes harmonies du Ciel.

Au bout de trente ans, elle pria un prêtre d'aller trouver de sa part S. Maximin, et de l'avertir de se trouver seul dans l'église le dimanche suivant, vers le lever de l'aurore. Le saint Evêque s'y rendit au jour et au moment indiqués, — il trouva Madeleine en oraison, les mains et tout le corps élevés vers le ciel. Elle reçut la Sainte Eucharistie en versant des larmes abondantes et avec l'expression de la plus vive charité, et, peu après, elle rendit son âme entre les mains de son Seigneur et de son Epoux bien-aimé. Les Esprits célestes conduisirent son âme dans les Demeures éternelles au milieu des transports et des chants de joie. Son corps fut enterré dans le même lieu, et y a toujours été en grande vénération.

Silvestre Pierius, de l'ordre de S. Dominique, et maître du Sacré-Palais, rapporte dans un sermon, que, l'an 1497, il visita par dévotion la grotte où Madeleine fit pénitence, et dit qu'il y vit ses saintes Reliques, son chef sacré, et quelques autres objets de la Passion.

VI

Puissance de sainte Marie-Madeleine. — Ses précieuses reliques.

L'histoire de sainte Marie-Madeleine rapporte plusieurs grands miracles opérés par son intercession. En voici un entre autres, qu'on trouve dans l'auteur déjà cité. — L'an 1279, dans la guerre que les Aragonais soutinrent contre Charles I^{er},

frère de S. Louis, roi de France, celui qui gagna et perdit le royaume de Sicile, — Charles II, comte de Provence, fut pris par les Aragonais dans une bataille navale. Le comte, étant prisonnier [à Barcelone, était en grand danger de perdre la vie ; il se souvint alors de Madeleine, qui avait prêché l'Évangile dans son pays, et qui avait converti tant d'âmes à Dieu ; il se recommanda humblement à elle, et la supplia de le délivrer de l'extrémité où il se trouvait. Pour obtenir plus facilement cette grâce, il jeûna, se confessa et pleura amèrement ses fautes. Or dans la nuit, la veille même de sa fête, Madeleine lui apparut, sous la forme d'une dame magnifiquement ornée et resplendissante de beauté ; elle l'appela par son nom, et lui dit d'un ton de voix claire et distincte, que *ses prières étaient exaucées*. Au même instant, elle lui commanda de le suivre, elle lui déclara qu'elle était Madeleine, à qui il s'était recommandé avec dévotion, et qu'elle était venue pour le secourir dans son pressant danger.

Lorsqu'ils eurent marché quelque temps ensemble, Madeleine demanda au comte, s'il reconnaissait le lieu où il était ? Charles répondit qu'il croyait être encore dans les murs de Barcelone.

— « Vous vous trompez, lui dit Madeleine ; vous foulez « un sol qui vous appartient, et vous n'êtes qu'à une lieue de « Narbonne. »

Il y arriva, en effet, au point du jour.

En reconnaissance de ce bienfait signalé, le Comte fit construire dans le lieu où reposaient les reliques de la Sainte, un magnifique monastère, qu'il donna aux Pères de l'ordre de S. Dominique, et qu'il dota richement. Il fit aussi bâtir dans d'autres endroits plusieurs couvents du même Ordre, pour lesquels il témoignait un intérêt particulier. Il commanda pareillement, qu'à une lieue de Narbonne, au lieu que sainte Madeleine avait consacré en y imprimant ses pas, fut érigée une grande Croix, qu'on appela plus tard *la Croix de l'Alliance*.

Tel est le récit de Silvestro Piérius, homme pieux et savant, de beaucoup de poids et de grande autorité.

Bien que des auteurs grecs aient écrit, que l'empereur Léon-le-Philosophe fit transporter les corps de sainte Madeleine et de S. Lazare, d'Ephèse à Constantinople, dans une église qu'il avait fait bâtir, — il est plus certain toutefois de s'en tenir à ce que nous en avons dit; car encore aujourd'hui en France, on montre leurs saintes reliques dans les lieux mêmes qu'ils ont consacrés par leur vie et par leur mort. Sigebert ¹ rapporte dans sa Chronique, que, quand la ville d'Aix fut rasée par les Sarrasins, le corps de sainte Madeleine fut transporté par Gérard, comte de Bourgogne, au monastère de Vézelay, qu'il avait fait construire à ses frais ².

Les Grecs et les Latins font la fête de sainte Marie-Madeleine le 22 juillet. Elle était d'obligation en plusieurs églises. On la chôrait autrefois en Angleterre, comme on le voit par le Concile tenu à Oxford en 1222.

¹ Sigebertus, *Chron.* an. Dñi. 745.

² Le récit de Godescard suppose que le corps de sainte Madeleine aurait été transporté de nouveau en Provence. Car il dit que Charles d'Anjou, prince de Salerne, après avoir été miraculeusement délivré par sainte Madeleine, fonda l'église de *Saint-Maximin*, à l'endroit où l'on avait trouvé ses reliques, et qu'il assista, en 1279, à leur translation solennelle dans la nouvelle église.

La principale partie des reliques de la Sainte, qui étaient dans une chapelle souterraine au milieu de l'église, fut renfermée, en 1660, dans une urne de porphyre dont le pape Urbain VIII avait fait présent, et placée sur le grand autel. Louis XIV et plusieurs seigneurs de sa cour assistèrent à la cérémonie de cette translation, qui se fit avec beaucoup de magnificence.

On a laissé dans la chapelle souterraine le reste des reliques de la Sainte. On y garde aussi son chef, qui est renfermé dans un reliquaire d'or, enrichi de diamants et surmonté de la couronne de Charles II, roi de Sicile, comte de Provence. Devant le reliquaire est une belle statue d'or émaillé, qui représente la reine Anne de Bretagne à genoux.

A deux lieues de Saint-Maximin, du côté de Marseille, est un couvent de dominicains bâti sur un rocher fort élevé, et environné de toutes parts de montagnes désertes. On l'appelle la *Sainte-Baume*, ce qui signifie *Sainte-Grotte* en provençal. C'était anciennement un ermitage célèbre. La dévotion y attire un grand nombre de pèlerins.

Le cardinal de Bérulle avait une tendre dévotion pour cette Sainte, qu'il appelait sa principale patronne. Rien n'est plus touchant que les discours qu'il a composés en son honneur. On lisait aussi avec intérêt la *Vie de Sainte Madeleine*, composée par Raban Maur, et où l'on trouve les anciennes traditions, de même que la relation de plusieurs miracles opérés par son intercession.

VII

Autre preuve qui montre que la Provence est en possession des reliques de sainte Madeleine.

Richard de Clugni, auteur contemporain de la découverte de ces précieux restes, et dont la relation est citée par tous les Annalistes de l'Eglise, s'exprime ainsi sur ce fait arrivé sur la fin de 1729 :

Charles, fils du roi de Sicile, s'en retournant de la cour de France, et faisant quelque séjour en Provence, désira visiter la *Sainte Madeleine de Baume*, comme le racontent les historiens ecclésiastiques. Ce prince, sur la tradition que sainte Madeleine avait vécu longtemps pénitente dans ce lieu, voulut éclaircir la croyance où l'on était que le corps de la sainte y avait été inhumé par S. Maximin, premier évêque d'Aix. Joinville parle de cette tradition, et Saint-Louis, à son retour de la Terre Sainte, passa par Sainte-Baume avec lui. C'était en 1254.

En 1279, le prince Charles se trouvant en Provence, « quand on eut ouvert les tombeaux des deux côtés de la chapelle, dit Richard de Cluni, on trouva enfin le corps de « sainte Madeleine, non dans le tombeau d'albâtre où l'avait mis « S. Maximin, évêque d'Aix, mais dans un autre de marbre, « vis-à-vis et à main droite en entrant. Il en sortit une odeur « très-suave, et il se fit quantité de miracles. »

Le même auteur raconte ensuite qu'on trouva sous la langue, qui tenait encore au palais, une longue racine qui en

sortait, avec une petite branche de fenouil, et que l'on partagea cette racine en parcelles, qui ont été conservées en plusieurs endroits comme des restes précieux. Il assure qu'il tient tout cela de témoins oculaires. Il ajoute qu'à côté du corps on trouva un écriteau d'une très-grande antiquité, gravé sur un bois incorruptible, et qu'il y a lu lui-mêmes ces paroles :

*L'an sept cent seize de la Nativité du Seigneur,
au mois de Décembre,
sous le règne d'Odoin (Eudes), très-pieux roi des Francs,
du temps des courses des Sarrasins,
dans la crainte de cette perfide nation,
le corps de la bienheureuse Marie-Madeleine fut transféré la nuit,
fort secrètement,
de son sépulcre d'albâtre dans l'autre de marbre,
et mis en un lieu plus caché¹.*

Richard continue en ces termes : « Le prince Charles, ayant trouvé tout cela, fit venir les archevêques de Narbonne, d'Arles et d'Aix, avec quantité d'évêques, d'abbés, de religieux, de noblesse, de clergé et de peuple, qu'on assembla le 5 mai 1280. On leva le corps, et on le mit dans une châsse ornée d'or, d'argent et de pierreries; pour la tête, on la plaça dans une boîte d'or pur. On trouva encore une inscription sur du bois couvert de cire; mais on eut de la peine à y lire ces mots :

Ici repose le corps de Marie-Madeleine.

Charles, étant devenu depuis roi de Sicile, transféra de ce lieu, sous l'autorité de Boniface VIII, en 1295, les religieux de S. Victor, de Marseille pour rétablir en leur place les frères Prêcheurs. Enfin, il bâtit et enrichit leur église avec une magnificence royale².

Tel est le récit de Richard de Clugni. — Bernard Guyon,

¹ Bouquet, *Scriptores rer. Franc.*, t. 3, p. 640. — Pagi, an 716, n. 41. — Rohrbacher, *Hist. univ.*, t. 19, l. 76, p. 238.

² Rainald, 1279, n. 42.

de l'ordre des frères Prêcheurs, évêque de Lodève, dans sa chronique dédiée au pape Jean XXII, fait le même récit, de même que Ptolémée, de Lucques, du même ordre des frères Prêcheurs¹.

M. Faillon, savant Sulpicien, fondé sur une foule d'anciens monuments, M. Rohrbacher, convaincu par les preuves apportées à ce sujet, croient avec le P. Pagi et Dom Bouquet², que l'inscription découverte en 1279, est indubitablement authentique, et qu'ainsi, dès l'an 746, c'était la tradition constante de la Provence, qu'on avait à la Sainte-Baume le corps de sainte Marie-Madeleine, sœur de Lazare et de Marthe.

VIII

Sainte Madeleine a secouru miraculeusement ceux qui ont imploré sa protection.

L'an 1030, à l'époque de la famine cruelle qui désola la France, un chevalier qui avait été fait prisonnier près de la ville d'Auvergne par un seigneur avec qui il avait eu quelque démêlé, fut jeté en prison par celui-ci et mis aux fers si étroitement, et avec tant de barbarie, qu'il ne pouvait se remuer de côté ni d'autre. Voyant arriver la fête de Noël, et ne trouvant personne qui voulût offrir une caution suffisante pour le délivrer, il se mit à réclamer l'intercession de sainte Madeleine, et lui exposa avec un cœur plein de confiance que, puisque Jésus-Christ avait brisé autrefois par sa miséricorde les chaînes qui la tenaient sous l'esclavage du démon, elle voulut bien demander que la bonté du Seigneur le délivrât lui-même de ses fers. Comme il faisait souvent la même prière, il arriva qu'un jour, lorsqu'il prononçait, selon sa coutume, le nom de sainte Madeleine, tout-à-coup, les fers qui le tenaient étroitement serré, se brisèrent d'eux-mêmes, et tombèrent à ses pieds.

¹ *Ibid.*, 1279, n. 12, et Spond. 1279, n. 5.

² *Loc. cit.*

Celui qui le retenait captif, et qui jusqu'alors avait été impitoyable, frappé de cette merveille, n'osa le retenir plus longtemps; et l'autre, par reconnaissance pour sa Libératrice, portant lui-même ses fers, alla les suspendre auprès du tombeau de sainte Madeleine, à l'église de Vézelay¹.

Autres miracles opérés par l'invocation de sainte Madeleine : chaînes portées à Vézelay².

Le bruit de ce prodige se répandant de tous côtés, augmenta la confiance envers cette sainte pénitente, et devint l'occasion d'une autre délivrance tout-à-fait semblable à celle qu'on vient de rapporter.

Un homme du diocèse de Bourges avait été mis aux fers par un brigand inhumain, qui le menaçait de lui faire souffrir des douleurs intolérables et de lui disloquer tous les membres, s'il ne lui donnait pas une certaine somme d'argent. Comme ce prisonnier ne pouvait trouver la somme, ni une caution proportionnée et que quelqu'un lui conseillait de mettre son espérance dans le crédit de sainte Madeleine; animé d'une vive confiance, il s'adressa en effet à cette sainte, la suppliant à grands cris de lui obtenir quelque soulagement à ses maux. A l'instant, les fers qui lui liaient les jambes se brisèrent et tombèrent avec tant de promptitude, que lui même et ceux qui étaient là présents furent tous effrayés d'une rupture si inopinée. Cet homme se leva sur-le-champ, et personne n'osant plus le retenir, il alla à Vézelay, où il porta ses fers et pria les religieux de les suspendre dans l'oratoire de sainte Madeleine.

Vers le même temps, un autre miracle semblable eut lieu à Château-Landon. Un homme du peuple qui était cruellement attaché aux bras et aux jambes, parce qu'il ne pouvait payer une certaine somme, promettait avec ferveur à sainte Madeleine de se dévouer à son service en qualité d'esclave, si elle

¹ Voir les *Monuments inédits* de M. Faillon, t. 1, p. 825. Migne, 1848.

² *Ibid.*

lui obtenait d'être délivré de ses tourments. Après un songe où il lui avait semblé qu'une personne vénérable l'invitait avec douceur à se lever et à sortir de sa prison, et que de son côté il lui répondait qu'il n'avait pas la liberté de se mouvoir ; dans le même moment, cet homme s'étant éveillé se trouva délié, et, se levant aussitôt, il se mit en chemin pour Vézelay, et déposa aussi ses chaînes dans ce sanctuaire chéri de sainte Madeleine.

Enfin, un autre individu, pareillement détenu, ayant imploré avec persévérance le secours de cette sainte, et se voyant miraculeusement délivré, porta ses fers dans l'église de la même abbaye.

Un chevalier, blessé dans un combat, ayant perdu la vue par suite de sa blessure et l'ayant ensuite recouvrée par l'intercession de sainte Madeleine, alla par reconnaissance à Vézelay, où il offrit un calice de prix ¹.

IX

Ancienne vie de sainte Marie-Madeleine.

Voici le texte du plus ancien monument traditionnel de la *vie de sainte Madeleine*, cité mot pour mot par Raban-Maur, par S. Odon, de Cluny ; — dans l'ancienne liturgie d'Aix, où il forme les leçons de l'office de S. Maximin ; dans les liturgies d'Apt, d'Arras, d'Autun, de Cambrai, de Beauvais, de Meaux et d'autres églises, où il servait de matière aux leçons de la fête de sainte Madeleine ; retrouvé dans les *vies* amplifiées de cette sainte, dont il forme le fond principal :

« Après la gloire de la Résurrection du Seigneur, le triomphe de son ascension et la mission de l'Esprit Paraclet, qui remplit les cœurs des Disciples, encore tremblants par la crainte des maux temporels, et leur donna la science de toutes

¹ *Acta Sanctorum*, Boll., *julii* xxii.

les langues, ceux qui croyaient étaient tous avec les saintes femmes et avec Marie, mère de Jésus, comme le raconte Luc l'évangéliste. La parole de Dieu se répandait, et le nombre des fidèles croissait tous les jours, en sorte que, par la prédication des apôtres, plusieurs milliers de personnes obéissaient à la parole de la foi et se dépouillaient de leurs biens ; car personne parmi eux n'avait rien en propre, mais tous leurs biens étaient en commun, ayant entre eux un même cœur et une même âme. Les prêtres des Juifs, avec les Pharisiens et les Scribes, enflammés donc du feu de la jalousie, excitèrent la persécution dans l'Eglise, mirent à mort Etienne, le premier martyr, et chassèrent loin de la Judée presque tous les autres témoins du Christ.

« Pendant que la tempête de cette persécution exerçait ses ravages, les fidèles qu'elle avait dispersés se rendirent dans divers lieux du monde que le Seigneur leur avait assignés à chacun, annonçant la parole du salut aux Gentils.

« Avec les apôtres émit alors le bienheureux Maximin, l'un des soixante-douze disciples, personnage recommandable par l'intégrité parfaite de ses mœurs, et illustre par sa doctrine et par le don d'opérer des miracles. Sainte Marie-Madeleine qui demeurait dans la compagnie de S. Maximin, comme la bienheureuse Marie, toujours vierge, en celle de S. Jean l'évangéliste, à qui le Seigneur l'avait confiée, s'abandonna à la sollicitude religieuse de ce saint disciple. C'est pourquoi, dans cette dispersion, sainte Madeleine s'étant associée à lui, ils se rendirent jusqu'à la mer, et montant sur un vaisseau, ils arrivèrent heureusement à Marseille. Là, ayant mis pied à terre, ils allèrent, par l'inspiration du Seigneur, dans le comté d'Aix, distribuant abondamment à tous la semence de la parole divine, et s'efforçant nuit et jour, par leurs prédications, leurs jeûnes et leurs prières, d'attirer à la connaissance et au culte du Dieu tout-puissant le peuple de cette contrée, qui était incrédule et non encore régénéré par l'eau du baptême. Le

confesseur et pontife S. Maximin gouverna longtemps l'église d'Aix, vaquant assidûment à la prédication, chassant les démons, ressuscitant les morts, rendant la vue à des aveugles, redressant des boîteux, et guérissant toute sorte de maladies.

« Or, le temps où sainte Marie-Madeleine devait être délivrée de la prison de son corps approchant, elle vit Jésus-Christ au service duquel elle s'était vouée si parfaitement, qui l'appelait, par sa miséricorde, à la gloire du royaume céleste, afin de donner à jamais l'aliment de la vie céleste à celle qui lui avait fidèlement fourni à lui-même le soutien de la vie temporelle, lorsqu'il avait paru sous les dehors de l'humanité. Elle mourut le onzième jour avant les calendes d'août, les anges se réjouissant de ce qu'elle était associée aux vertus des Cieux, et de ce qu'elle avait été trouvée digne de jouir de la splendeur de la gloire et de voir le roi des siècles dans sa beauté. Saint Maximin, prenant son très-saint corps, l'embauma de divers aromates et le plaça dans un honorable mausolée, et éleva, sur ces bienheureux membres, une basilique d'une belle architecture. On montre son sépulcre, qui est de marbre, et on y voit représenté en sculpture comment, étant venue trouver le Seigneur dans la maison de Simon, elle mérita le pardon de ses péchés, et aussi l'office de piété qu'elle rendit au Seigneur pour sa sépulture.

« Enfin, le bienheureux évêque Maximin, voyant approcher le temps auquel l'Esprit-Saint lui-même avait fait connaître par révélation qu'il devait être enlevé de ce monde, pour recevoir de la bonté du souverain Juge la récompense de ses travaux, ordonna qu'on préparât le lieu de sa sépulture dans la basilique dont on a parlé, et qu'on plaçât son sarcophage auprès du corps de sainte Marie-Madeleine. En effet, après sa sainte mort, il y fut inhumé avec honneur par les fidèles, et l'un et l'autre illustrent ce lieu par des miracles insignes, opérés par leur intercession en faveur de ceux qui les invoquent pour le bien de leur âme ou de leur corps. Ce lieu est devenu,

avec le temps, si sacré, qu'aucun roi, prince ou autre, si distingué qu'il soit par la pompe du siècle, n'oserait entrer dans leur église, pour y solliciter quelque grâce, sans avoir auparavant quitté ses armes, sans s'être dépouillé de tous les sentiments de férocité brutale, et sans y faire paraître toute sorte de marques d'une humble dévotion. Jamais aucune femme, de quelque condition, rang, ou dignité qu'elle fût, n'a eu la témérité d'entrer dans ce très-saint temple. Ce monastère s'appelle l'abbaye de S. Maximin. Il est bâti dans le comté d'Aix, et est richement pourvu de biens et d'honneurs. Ce fut le sixième jour avant les Ides de juin que S. Maximin mourut, et fut heureusement couronné dans le ciel. »

Telle est la plus ancienne vie que nous ayons de sainte Madeleine. Elle a été tirée des anciens *Actes* de S. Maximin perdus aujourd'hui. Elle paraît avoir été écrite au V^e ou VI^e siècle, dont elle rapporte plusieurs coutumes, usitées à cette époque ¹.

X

Autre sujet traditionnel au sujet de sainte Marie-Madeleine.

Depuis la résurrection de Notre-Seigneur, et au moment de la dispersion des Apôtres qui partent selon l'ordre du Maître, afin d'enseigner les nations, Madeleine disparaît de l'histoire ; ce n'est plus que dans les traditions qu'on peut retrouver sa trace.

Or, voici ce que rapportent à son sujet les monuments occidentaux.

Madeleine et tous ceux qui l'accompagnaient, Marthe, Marcelle, Lazare, Maximin, Cedonien, poussés par les hasards de la mer sur les côtes de la Provence, abordent heureusement à Marseille.

A Marseille, personne ne veut donner asile aux nouveaux

¹ Voir les *Monuments inédits* de M. Faillon, t. 2, p. 406-426.

débarqués, dont l'aspect révèle le dénûment. Ils sont contraints de chercher un abri aux abords d'un temple dans lequel la foule se presse pour sacrifier aux idoles. Madeleine, émue de ce spectacle qu'elle ne peut supporter, se lève, et, interrompant les sacrifices, se met à prêcher Jésus-Christ avec une onction et une éloquence qui étonnent les assistants : « et ce n'était pas merveille, dit un Ancien, de la bouche qui, si débonnairement, avait baisé les pieds de Notre-Seigneur. »

Les sacrifices, auxquels Madeleine avait apporté l'entrave de sa parole, étaient faits par le comte de Provence et sa femme pour demander à leurs dieux de leur accorder un fils.

A peu de jours de là, le comte et la comtesse eurent une même vision ; à tous les deux apparaissait Madeleine. Elle leur reprochait en songe d'oublier, au milieu des richesses, les pauvres, ces représentants de Dieu, et de les laisser mourir de faim à leur porte. Trois fois renouvelée, cette vision impressionna le comte et sa femme, qui donnèrent l'hospitalité aux Disciples de Jésus-Christ.

Dans le cours des prédications qu'elle répandait autour d'elle, Madeleine parvint à toucher l'esprit du comte.

— Nous sommes prêts, lui dit-il, à proclamer la divinité de celui dont tu racontes tant de merveilles, à la condition qu'il nous accordera un fils.

— J'accepte la condition, répondit la Sainte. Et aussitôt elle se mit en prières.

Ses vœux furent exaucés ; la comtesse de Provence devint grosse.

Pénétré de joie et de reconnaissance, le comte s'écria :

— Je crois ! et sans plus tarder, je vais trouver Pierre, ce saint dont Madeleine parle comme représentant son Dieu, lui confesser que je reconnais sa puissance.

— Ne partirai-je point avec vous, monseigneur ? lui demanda sa femme en apprenant sa détermination. Mon désir

est de vous suivre ; où vous irez, j'irai ; où vous vous arrêterez, je m'arrêterai.

Le comte de Provence, représentant à sa femme les périls du voyage et la gravité de sa situation, l'engagea à renoncer à son projet. Mais les instances furent vaines, et il fallut, vaincu par les larmes et les supplications de la comtesse, qu'il consentît à l'emmener.

Au moment du départ, Madeleine plaça sur l'épaule de chacun des pèlerins l'image d'une croix, et elle promit de veiller sur leurs biens.

Les voici en mer, sur un navire bien équipé et largement approvisionné. D'abord le voyage s'annonce bien. Le temps est beau, le vent favorable ; quelques semaines suffiront pour arriver à destination. Par malheur, vingt-quatre heures après l'embarquement, le vent s'élève avec violence, le ciel s'obscurcit, la foudre sillonne les nuages amoncelés au-dessus du navire, et la mer grossissante fait déferler sur l'embarcation, des vagues qui menacent de l'engloutir. Subitement prise des douleurs de l'enfantement, la comtesse met au monde, pendant le déchainement de la tempête, un fils que le comte serre avec transport dans ses bras. Mais quelle n'est pas sa douleur, en s'apercevant que la naissance de l'enfant a coûté la vie à la mère !

Cependant l'enfant cherche les mamelles qui doivent l'allaiter ; hélas ! c'est en vain ! D'un autre côté, les matelots exigent impérieusement que le corps de la mère soit jeté dans les flots. Le comte, accablé de douleur, implore les marins, et les supplie d'attendre pendant que son âme s'élève vers le Dieu de Madeleine, pour qu'il vienne l'assister. L'ardente supplication du comte est sans doute exaucée ; car soudain la tempête se calme, et à l'avant du navire, d'où l'on ne découvrait que le ciel et l'eau, surgit un îlot sur lequel l'enfant pantelant et la mère inanimée sont déposés. On veut d'abord creuser une tombe à la comtesse ; mais le roc qui constitue cette île si miraculeuse-

ment formée, offre une résistance qui oblige à abandonner le corps sans sépulture.

— Seigneur, dit le pèlerin éperdu en levant les yeux au ciel, ayez pitié de l'âme de la pauvre mère, et faites que ce pauvre petit enfant, cet ange que vous m'avez donné, ne périsse point.

Plein de confiance après cette invocation, le comte plaça l'enfant au côté de sa mère, le couvrit d'un manteau et se rembarqua. Le voyage, malgré sa durée, s'acheva plus heureusement qu'il n'avait commencé. Le comte aborda dans une ville de Galilée, où Pierre se trouvait.

Le prince des Apôtres vint au-devant de lui, et voyant à son épaule la croix que Madeleine y avait placée :

— Qui êtes-vous, et d'où venez-vous ? lui demanda-t-il.

— J'arrive d'une province des Gaules, de Marseille, où j'ai reçu les lumières de la véritable foi, par les soins de Marie-Madeleine, la compagne des Apôtres de Jésus. Je viens en Judée pour achever de croire et de savoir.

Cette déclaration faite, le prince raconte les douloureux détails de la traversée.

— Soyez le bienvenu et consolez-vous, lui dit S. Pierre. Votre foi sera récompensée. La mort de votre femme n'est qu'un profond sommeil qui se dissipera lorsque l'heure sera venue. Quant à votre enfant, miraculeusement nourri par Celui qui donne la lumière à l'air, la vie aux plantes, le grain aux petits oiseaux du ciel, il vit, et vous le reverrez si vous avez la foi.

Et S. Pierre conduisit le comte aux lieux où Jésus avait passé la plus grande partie de sa vie ; où il avait prêché, où il avait réuni ses Disciples. Le pèlerinage de la Passion couronna le voyage.

Cependant les semaines et les mois s'étaient écoulés. Le comte reprit la mer et fit voile pour la Provence, en ayant soin de faire marcher le navire du côté où l'îlot avait surgi.

Les yeux dirigés sans relâche vers la proue, le pèlerin aperçut le premier les lignes vagues et bleuâtres qui dénonçaient la terre. Le regard tendu vers cette brume dont chaque propulsion augmentait et accentuait graduellement les formes, le comte vit enfin distinctement la terre, puis les roches, puis les longues nappes sablonneuses de la plage ; enfin, il put distinguer, jouant sur le galet, un enfant qui regardait curieusement arriver le navire.

Ce qui se passa dans l'âme du pèlerin se comprend mieux qu'il ne se raconte. On aborde ; le comte peut mettre le pied sur la rive. Il s'élançe vers l'enfant, mais celui-ci, effrayé, s'enfuit ; le père le retrouve, sous le manteau qui cache le corps, admirable de conservation et de beauté, de sa femme. A cette vue, qui lui prouve la puissance de Celui que Madeleine a prié, le comte pousse un cri.

— Dieu de Madeleine, dit-il, qui avez protégé et sauvé l'enfant, rendez-moi la mère !

Aussitôt, la comtesse semble s'éveiller ; elle s'agite, ses yeux s'ouvrent, elle se lève, et ses premières paroles sont le récit du pèlerinage accompli par son mari. Son âme, absente de son corps, avait accompagné le comte pendant tout son voyage !

Quelques jours après, le père, la mère et l'enfant débarquaient à Marseille, où Madeleine prêchait l'Évangile. Ils reçurent le baptême, détruisirent les statues et les temples élevés aux faux dieux, élevèrent des églises et convertirent au culte du Christ le peuple de Marseille et celui de la ville d'Aix.

Madeleine, dont l'œuvre était accomplie, se retira alors dans un désert. Des anges venaient régulièrement lui apporter sa subsistance, et la transporter dans les airs, où elle avait une révélation anticipée des merveilles des cieux. A ses yeux se manifestaient les phalanges décrites par S. Denys l'Aréopagite, les Trônes, aux ailes de feu constellées de rayons ; les Chérubins, aux têtes ailées ; les Séraphins, armés du *flabel-*

lum, les Tétramorphes, aux formes symboliques, les Dominations, les Vertus, les Puissances, portant le sceau et la baguette d'or, les Principautés, les Archanges et les Anges, les mains chargées de haches et de javelots. A ses oreilles vibraient les harpes d'or. Quand ces extases avaient cessé, Madeleine était doucement ramenée sur la terre.

Un jour, un prêtre qui l'avait suivie dans le désert, et qui avait été témoin de ses transfigurations, la trouva étendue sans mouvement, au pied d'un autel.

Le visage était illuminé de rayons, mais le corps était froid. L'âme s'était séparée de son enveloppe pour aller prendre sa place parmi celles des bienheureux.

Le corps, couvert de précieuses essences, fut enseveli, et devint un objet de vénération et un but de pèlerinage pour toute la contrée.

Tel est, dans toute sa poésie, le récit des légendaires occidentaux. Il n'a pu que perdre en dépouillant les formes naïves qu'il avait au quatorzième et au quinzième siècle.

Les reliques de sainte Madeleine furent transportées, au dixième siècle, par les soins de l'empereur Léon, dans l'église Saint-Lazare-Sainte-Madeleine, bâtie à Constantinople. Madeleine s'appelle encore en Orient Marie *Myrrophore* (porte-parfums). Les ossements de la Sainte paraissent avoir été transportés à Rome, au moment de l'invasion des Turcs. L'église cathédrale de Saint-Jean-de-Latran possède ces reliques, sauf la tête.

Pendant tout le moyen-âge, le bourg de S. Maximin, en Provence, à la Sainte-Baume, et l'église de Vézelay en Bourgogne, élevèrent d'égales prétentions à la possession des reliques de Marie-Madeleine. Pour expliquer ces compétitions, qui toutes ont pour bases des inventions authentiques et des translations, il faut admettre, avec les auteurs qui ont creusé le sujet et l'ont étudié sous toutes ses faces, qu'on a confondu les diverses Marie de l'histoire sous le nom de Madeleine.

Il n'est assurément pas dans le monde une Sainte dont le culte ait engendré autant de monuments. Enumérer les églises placées sous son invocation serait tout simplement impossible. Les statuaires et surtout les peintres ont, dans tous les temps, demandé des inspirations à ce magnifique sujet, qui, en action, est tout drame et toute poésie, larmes et repentir, amour et sacrifice, comme en lui-même, il est la plus solennelle expression de la pécheresse réhabilitée par l'expiation et le pardon.

Les Grecs, dans les peintures murales dont ils décorent toujours l'intérieur des églises, représentent le premier acte de la vie de la Madeleine, sous deux aspects différents. Le premier montre Madeleine dans la maison de Simon, au moment où le Christ, ses Apôtres, Lazare et Simon, sont à table. Marie à genoux, essuie les pieds de Jésus avec ses cheveux et les embrasse. Près d'elle est une amphore. En face est Marthe étonnée, tenant un roseau à la main, tandis que Judas montre avec indignation aux autres disciples le vase qui contient les parfums, et semble en reprocher l'usage.

L'autre forme sous laquelle l'iconographie grecque peint cette scène, est toute différente. La disposition générale des personnages est à peu près la même, mais l'action se produit autrement. Ainsi Madeleine, la courtisane, brise un vase de verre au-dessus de la tête de Jésus, et inonde la chevelure des parfums dont il est rempli.

Le Christ apparaissant à Madeleine forme aussi le sujet d'une composition très-fréquemment représentée. On voit le tombeau pratiqué dans un rocher. Deux anges sont assis sur la pierre du sépulcre. Devant le tombeau, le Christ debout, tenant son manteau d'une main, porte de l'autre un cartel sur lequel on lit : « *Marie, ne me touchez pas* » Marie à genoux, demande de lui laisser toucher ses pieds.

Notre-Dame de Paris et la cathédrale d'Autun possèdent deux sculptures, qui sont la reproduction de cette scène. A

Notre-Dame, la sculpture est du treizième siècle, et elle décore la grande clôture du chœur ; au côté sud, Madeleine se précipite aux pieds de Jésus, et semble demander à toucher à ses plaies. Le motif d'Autun appartient à la renaissance, et c'est assurément une des sculptures les plus remarquables de cette époque, surtout au point de vue de l'exécution des draperies. L'artiste a introduit dans la scène des personnages dont on ne s'expliquerait pas la présence, si l'on ne savait avec quelle liberté les artistes du seizième siècle traitaient les sujets religieux. On y voit des sibylles. Au reste, leur présence n'est pas absolument arbitraire. Elle rappelle la tradition qui affirme que les prophétesses païennes ont prédit la naissance, la vie, la mort et la résurrection de Jésus-Christ. Ces figures se trouvent avec cette signification, dans les églises de Sens, d'Auxerre, d'Aix, de Saint-Ouen de Rouen, de Clamecy, d'Auch, de Brou, de Comminges, de Beauvais, etc.

Inutile de pousser plus loin les indications iconographiques. Il n'est pas une sculpture, pas un vitrail, sans parler des œuvres indépendantes et personnelles de la peinture, où la représentation des épisodes de la Passion et de la vie de Jésus-Christ ne ramène la présence de Marie-Madeleine. Les vitraux de St-Etienne-du-Mont à Paris, ceux de l'église Sainte-Madeleine de Troyes, où l'on voit Marie-Madeleine prêchant du haut d'une chaire drapée, au milieu d'un paysage, ceux de Saint-Bonnet à Bourges, la clôture du chœur de Notre-Dame de Paris, et une foule considérable de monuments sur tous les points de l'Europe, mettent en relief d'autres scènes auxquelles il est inutile de nous arrêter. Ce que nous disons suffit pour montrer l'étendue de la popularité d'un des plus beaux sujets qui aient guidé la main des artistes du moyen-âge et de la renaissance.

(AMÉDÉE AUFAUVRE).

SAINTE PERPÉTUE ¹

Martyre, — épouse de saint Pierre.

L'Épouse de l'apôtre S. Pierre, ayant vu les prodiges de Jésus, et, en particulier, la guérison que Notre-Seigneur rendit miraculeusement à sa mère qui était en proie à de grandes fièvres, imita son mari et suivit le Christ. Elle se réunit aux saintes femmes de la Galilée qui étaient au service du Sauveur. Elle garda dès-lors une perpétuelle continence conjugale, ne s'occupant uniquement qu'aux choses qui concernent le royaume des cieux. Elle devint un modèle de perfection évangélique.

Avec les autres saintes femmes elle sortit de la Palestine, lorsqu'on y persécutait les Chrétiens. Avec quelques-unes d'entre elles, elle se rendit à Rome, principal théâtre des travaux et des prédications de S. Pierre. Là, son occupation était de recevoir et de visiter les dames romaines et les autres femmes chrétiennes, qui venaient de se convertir à la foi, de les instruire familièrement, de les encourager à persévérer dans l'espérance des Saints et dans la pratique des lois évangéliques.

Celle qui partageait ainsi la mission et les travaux apostoliques de son mari, méritait, sans doute, de participer également à sa couronne et à son triomphe. C'est ce qui arriva.

Lorsque l'empereur Néron suscita une violente persécution contre les Chrétiens, la sainte Épouse du Prince des Apôtres fut signalée l'une des premières au préfet de Rome, et accusée

¹ Une tradition donne encore à l'épouse de Pierre le nom de *Concordia* (Voir *Sepp. t. 1, p. 266*), et une autre, celui de *Johanna* (Voir *Coteler. in Constit. apost. t. 3, c. 6*).

d'avoir contribué à la propagation de la foi chrétienne. Elle fut heureuse de voir arriver le moment où elle allait rendre témoignage à Jésus-Christ par l'effusion de son sang. Elle ne fut point effrayée des tourments qu'on lui allait faire endurer. Or les supplices qu'on faisait souffrir alors aux Chrétiens, c'étaient, dit Hermas, auteur contemporain, *l. 4, c. 3*, les prisons, les fouets, les bêtes féroces, les croix. Une grande multitude de fidèles remportèrent la palme d'un glorieux martyre. Du nombre de ces magnanimes héros fut la femme du bienheureux Pierre.

S. Clément d'Alexandrie¹, auteur très-grave et très-ancien, rapporte au septième livre des *Stromates*, que cet Apôtre, voyant qu'on conduisait à la mort sa sainte épouse, ressentit une grande joie de ce qu'elle était appelée de Dieu à une si haute gloire; et que, l'appelant par son nom, il l'encouragea en disant :

Souvenez-vous du Seigneur !

Elle triompha dans le même temps que *Processe* et *Martien*, gardes de la prison Mamertine, et quarante-sept autres soldats baptisés dans la même prison. Elle partit pour le ciel, dans la compagnie de ces généreux martyrs et d'un très-grand nombre d'autres, dont nous ignorons la condition et la vie. Si leurs noms n'ont pas été écrits dans les fastes de ce monde, ils ne sont pas omis dans le *Livre de Vie*.

¹ Strom, *l. 7, p. 736*.

SAINTE EUTYCHIA

S^{te} HERMIONE ET UNE AUTRE SŒUR NOMMÉE S^{te} MARIAMNE

(IV Septembre.)

TOUTES TROIS FILLES DE S. PHILIPPE, APÔTRE ¹

*Virgins du Christ et ses disciples dévoués, — thaumaturges
et prophétesses*

(martyres de Jésus-Christ, du moins sainte Hermione.)

(An 34 de J.-C.)

On ne doit pas confondre les filles de S. Philippe, apôtre, avec celles de S. Philippe, diacre ². Ce dernier eut quatre filles ; le premier, trois, qui sont : *Eutychia, Hermione, Mariamne*. Celles-ci demeurèrent et furent enterrées à Hiérapolis, à côté de l'Apôtre, leur père ; celles-là demeurèrent à Césarée de Palestine, et furent inhumées en ce lieu, à côté du diacre, leur père.

Florentinius, Bollandus, Tillemont, etc., se fondant sur le texte de Polycrate, de Clément d'Alexandrie, d'Eusèbe, etc., soutiennent que le sentiment de ceux qui prétendraient confondre S. Philippe, apôtre, avec S. Philippe, diacre, est contraire à la vérité historique.

Selon S. Clément d'Alexandrie ³, l'apôtre S. Philippe a eu des enfants et a marié des filles. S. Polycrate, évêque d'E-

¹ D'après l'opinion des auteurs modernes, elles sont filles de saint Philippe, apôtre.

² S. Polycrate (an 150-200) et S. Papias parlent expressément des filles de Philippe, l'un des douze. Eusèbe et d'autres anciens font aussi cette distinction, afin qu'on évite la confusion.

(L'an 170-200) Proclus le montaniste marque que les filles de l'Apôtre S. Philippe étaient inhumées à Hiérapolis, tandis qu'il est dit formellement que les filles de S. Philippe étaient enterrées à Césarée de Palestine (*Ap. Euseb. l. 31, p. 105*).

³ Clem. Alex., *Strom.* 3, p. 448 ; S. Polycr., *ap. Euseb., l. 3, c. 31*.

phèse (150-200), parle de deux des filles de l'apôtre S. Philippe, qui ont vieilli dans la virginité, qui ont été avec lui à Hiérapolis, et qui ont été inhumées avec lui à Hiérapolis.

Ce sont celles-là même dont Papias¹ dit qu'il avait appris la résurrection d'un mort ; et c'étaient elles-mêmes qui avaient, selon Sozomène², ressuscité ce mort, dans la ville d'Hiérapolis.

Eusèbe³ leur attribue aussi le don de prophétie.

S. Polycrate parle encore d'une autre fille de S. Philippe, apôtre, laquelle avait vécu dans une grande sainteté, et reposait à Ephèse. Cette distinction qu'il met entre elle et ses deux sœurs, et les termes mêmes dont il se sert, et dont il serait difficile d'exprimer la force dans notre langue, paraissent marquer qu'elle avait vécu dans la vie commune du mariage⁴. Aussi, c'est probablement d'elle que parle S. Clément, lorsqu'il dit que les filles de S. Philippe étaient mariées.

S. Polycrate⁵ range ces trois sœurs parmi les plus illustres Lumières de l'Eglise d'Asie, *μεγάλα στοιχειῖα*. On croit⁶ que la dernière est sainte Hermione, honorée le 4 septembre par les Grecs, et inhumée, suivant eux, dans la ville d'Ephèse. Ils disent que cette fille de S. Philippe, l'apôtre, souffrit beaucoup sous le règne de Trajan, lorsque cet empereur vint à Ephèse, et ils ajoutent⁷ qu'elle consumma son martyre sous l'empereur Adrien. Son tombeau est marqué entre les plus saints monuments de la ville d'Ephèse, où on le voyait sur une montagne.

¹ Papias, *ap. Euseb.*, l. 5, c. 39.

² Sozomèn., l. 7, c. 27.

³ Euseb., l. 5, c. 51, et Niceph. l. 5, c. 20. Proclus, Montanista, Till., t. 1, p. 617.

⁴ Tillemont, *Mem.* t. 1, p. 380.

⁵ Polycr., *ap. Euseb.*, l. 5, c. 24.

⁶ *Auct.* 3, Ugh., t. 6, p. 1060.

⁷ *Menæa*, p. 69-70.

Les Orientaux ajoutent¹ dans l'histoire de sainte *Hermione*, qu'*Eutychia*, l'une de ses sœurs, vint avec elle à Ephèse, et que les deux filles vierges de S. Philippe, apôtre, acquirent à Jésus-Christ un grand nombre d'autres vierges. — Plusieurs auteurs grecs et latins parlent de même de S. Philippe, apôtre, et de ses filles.

Ces trois filles de l'apôtre S. Philippe, par leur virginité et leur vie sainte, par les grâces miraculeuses du Saint-Esprit qui ont éclaté en elles, et par les conversations et les entretiens évangéliques qu'elles ont eues avec les vierges et les femmes d'Ephèse et des autres villes de l'Asie-Mineure, enfin par les souffrances et le martyre qu'elles ont endurés pour Jésus-Christ, ont rendu un illustre témoignage à Jésus-Christ, fils de Dieu et fondateur du Christianisme.

ACTES DU MARTYRE DE SAINTE HERMIONE

D'APRÈS LES ORIENTAUX².

Sainte Hermione et sa sœur Eutychia vivent à Ephèse sous une règle ; — s'appliquent au soin des malades et les guérissent, — sainte Hermione comparait devant Trajan, puis devant Adrien. — Dieu la protège. — Prodiges opérés à cette occasion.

S. Philippe, diacre, qui baptisa l'Eunuque de la reine de Candace, eut quatre filles, qui, comme l'atteste S. Luc, demeurèrent vierges et furent prophétesses dans la primitive Eglise. Deux d'entre elles, Hermione et Eutychia, partirent pour l'Asie et y cherchèrent l'apôtre S. Jean. Mais elles ne l'y trouvèrent plus, parce que Dieu l'avait appelé à lui, comme Hénoch et Elie ; elles rencontrèrent S. Petronius, disciple de l'apôtre S. Paul (évêque en Asie), reçurent de lui une règle de

¹ *Menæa*, septembr. p. 69. Ugh., t. 6, p. 1060. Boll. 1 maii, p. 12.

² Apud Boll., 4 sept., p. 185, ex menæis.

vie, le prenant pour leur maître et imitant son exemple et ses vertus.

Hermione s'occupa du soin des malades, qu'elle guérissait très-souvent; ce qui attira auprès d'elle une foule de personnes infirmes, qu'elle rendit à la santé, en invoquant sur elles le nom de Jésus-Christ.

Lorsque Trajan passa en Asie, pour aller en Perse, on lui dénonça sainte Hermione comme chrétienne. On l'amena donc en sa présence. Cet empereur s'efforçait de la circonvenir et de la détourner de Jésus-Christ, mais, lorsqu'il vit que ses tentatives étaient inutiles, il la fit souffleter pendant quelques heures.

Hermione, voyant devant le tribunal Jésus-Christ, sous la forme et l'extérieur de Pétronus, qui lui parlait et qui l'exhortait à la constance, elle méprisa les coups et les affronts. L'empereur, remarquant sa force d'âme et sa patience, eut honte de la faire souffrir et la renvoya en liberté.

Alors la Sainte ouvrit en Asie un hospice public, où elle soulageait tout le monde et leur venait en aide, soit corporellement, soit spirituellement. Elle y fit louer et glorifier Dieu pendant tout le temps que vécut Trajan. Lorsqu'il fut mort, et qu'Adrien, son gendre, lui eut succédé à l'empire, ce dernier entendit parler d'elle et se la fit amener par ses satellites.

— Pauvre femme, quel âge avez-vous? lui dit-il. Quelle est votre origine? Sous la dépendance de qui vivez-vous?

— Le nombre de mes années, répondit-elle, et ce qui regarde mon origine, c'est Jésus-Christ qui le sait.

— Qu'on lui ôte son manteau, dit alors l'empereur; qu'on la frappe sans ménagement, et qu'on lui inflige une correction suffisante, afin qu'elle réponde avec respect et modestie aux interrogations de l'empereur.

Pendant qu'on la battait inhumainement, elle glorifiait hau-

tement le Seigneur. Lorsque les premiers licteurs furent fatigués, on leur en substitua d'autres, qui lui enfoncèrent des pointes aux plantes des pieds.

Cela fait, la Sainte louait Dieu avec une voix plus forte qu'auparavant. Le tyran, enflammé d'une plus grande colère, commanda qu'on fit chauffer une chaudière d'airain, qu'on la remplît de poix, de plomb fondu, de bitume et de soufre, et qu'on y jeta Hermione. Au moment où cette chaudière était très-enflammée, la Sainte, élevant les yeux au ciel, fit le signe de la croix, et y entra ; aussitôt le feu s'éteignit, et le plomb fondu se répandit à terre. A cette vue, le tyran s'écria :

— Chauffez la cuve d'airain jusqu'à ce que les os de cette femme soient réduits en cendres.

Ceux donc qui augmentaient la flamme, déjà très-ardente, virent la Sainte qui s'y tenait comme dans un lieu rafraîchi par une douce rosée :

— Vive le Seigneur mon Dieu ! dit la Sainte au tyran, de même que sur votre siège vous ne sentez point l'ardeur de ce feu, ainsi moi-même je n'en suis point incommodée.

A ces paroles, l'empereur, frappé d'étonnement, se leva de son trône, et alla pour approcher sa main de la cuve embrasée ; il la sentit subitement brûlée, en sorte que la peau et les ongles en tombèrent.

— Le Dieu des Chrétiens, s'écria alors la Sainte, a fait cette merveille.

Le tyran fut de plus en plus enflammé de colère. Il fit chauffer extraordinairement la cuve, en sorte que les étincelles éclataient de toutes parts. On y jeta la Sainte dépouillée de ses vêtements. Mais l'Ange du Seigneur, qui était avec elle, écarta la flamme de chaque côté et l'éloigna, de manière que plusieurs de ceux qui se trouvèrent rapprochés de la cuve furent atteints des flammes. Quant à la Vierge chrétienne, placée

dans la chaudière comme au milieu d'un jardin paré de verdure et rafraîchi par les plus doux zéphirs, elle était occupée à célébrer les louanges de Dieu.

À ce spectacle, l'empereur Adrien fut effrayé ; le prodige inouï dont il était témoin, lui inspira une telle crainte pour sa propre personne, qu'il donna ses ordres pour que la Sainte fût retirée de la cuve. Il craignait de devenir lui-même la proie du feu.

Retirée du lieu de supplice, elle adressa à l'empereur ces paroles :

— Prince, lui dit-elle, pendant que j'étais environnée de flammes dévorantes au milieu de la cuve embrasée, le Seigneur m'a fait voir une vision, et il me sembla que j'adorais le grand Hercule.

Ces paroles réjouirent l'empereur, qui, aussitôt, commanda qu'on la conduisit au temple d'Hercule. Lorsqu'elle y fut entrée, elle invoqua secrètement la miséricorde de Dieu, et aussitôt le tonnerre retentit dans les airs, toutes les idoles furent renversées, brisées, et presque réduites en cendres.

Sortie du Temple, Hermione dit à l'empereur :

— Entrez, Prince, et portez secours à vos dieux ; car ils sont tombés à terre et ils ne sauraient se relever.

L'empereur étant entré dans le Temple, et voyant ses divinités et ses idoles renversées et brisées, commanda qu'on conduisit la Vierge chrétienne hors les murs de la ville et qu'on l'y décapitât.

En conséquence, Théodule et Timothée, les deux exécuteurs publics, la prirent et sortirent de la ville avec elle. Or, avant qu'elle pût adresser ses prières à Dieu, comme il convenait que ce court délai lui fût accordé, ces deux bourreaux voulurent la prévenir subitement ; et, au moment où ils tentaient de lui porter le coup mortel, leurs mains se desséchèrent. C'est pourquoi ils tombèrent à ses pieds (lui demandant pardon et promettant de se convertir au vrai Dieu) ; ils cru-

rent, en effet, sincèrement et de tout leur cœur en Notre-Seigneur Jésus-Christ et à l'instant leurs mains furent guéries, et ils n'éprouvèrent plus aucune souffrance.

Cependant ils supplièrent la sainte vierge Hermione d'intercéder pour eux auprès du Seigneur, et de leur obtenir la grâce de mourir saintement en présence de Dieu ; cette faveur désirée leur fut accordée, et ils s'endormirent dans le Seigneur. La Sainte ne tarda pas à les suivre, et elle reposa en paix dans le même lieu, pendant qu'elle priait.

Des hommes justes et fidèles vinrent recueillir leurs corps, les transportèrent à Ephèse et les inhumèrent dans un lieu convenable.

RHODÉ OU ROSE

*Jeune fille de Jérusalem, — témoin des faits de Jésus
et des Apôtres.*

Rhodé ou *Rose*¹ demeurait, soit comme servante, soit comme parente, ou simplement comme chrétienne dans la maison de Marie, mère de Jean-Marc. Elle alla pour ouvrir la porte à une personne qui heurtait ; elle fut si transportée de joie, lorsqu'elle eut entendu et reconnu la voix de S. Pierre, que l'on croyait encore en prison, et qui venait, en effet, d'être miraculeusement délivré de ses fers par un Ange, que, ne se donnant pas le temps de lui ouvrir, elle courut en donner la nouvelle aux Chrétiens qui étaient assemblés dans cette maison ; ils la traitèrent de visionnaire et d'insensée ; mais elle soutint qu'elle avait entendu la voix de Pierre, et que c'était lui ; et cet Apôtre continuant à frapper, elle alla enfin et lui ouvrit.

On ne sait de la vie de *Rhodé* que cette particularité.

¹ Act. 12, 13, 16.

Des auteurs rapportent qu'elle fut exilée dans l'île de Sardaigne, et qu'elle y souffrit le martyre. On cite, à ce sujet, les paroles d'Helcias, évêque d'Augsbourg.

LES QUATRE FILLES DE S. PHILIPPE

DIACRE

Témoins des prodiges de Jésus et des Apôtres, — disciples du Christ, remplies du Saint-Esprit, — prophétesses de la primitive Eglise.

(VI Juin.)

Ces quatre filles demeuraient à Césarée de Palestine¹, avec leur père Philippe, l'un des sept premiers diacres. S. Luc rapporte qu'elles étaient douées du don de prophétie ; car, en parlant de leur père, il dit :

*Il avait quatre filles vierges qui prophétisaient*².

Du temps de S. Jérôme, on montrait encore à Césarée de Palestine la maison de Philippe et les appartements de ses quatre filles. Sainte Paule voulut les visiter par dévotion. Usuard dit que ce saint diacre fut inhumé dans cette ville, et que les corps de ses trois filles, vierges et prophétesses, y reposent également à côté de lui. La quatrième fut enterrée à Ephèse, où elle mourut, comme le rapporte le Martyrologe romain, qui s'exprime ainsi :

« Le 6 juin, à Césarée, en Palesline, fête de S. Philippe, « qui fut l'un des sept premiers diacres. Célèbre par ses prodiges et ses miracles, il convertit Samarie à la foi de Jésus-Christ, baptisa l'eunuque de Candace, reine des Ethiopiens, « et mourut enfin à Césarée.

« On inhuma près de lui trois vierges, prophétesses, ses

¹ S. Paul logea dans cette maison, l'an 58. La plus jeune de ces filles n'avait alors que vingt-cinq ans.

² Act. 21, 9.

« filles. Sa quatrième fille mourut à Ephèse, pleine du Saint-Esprit. »

Toute la vie de ces saintes filles, leur perpétuelle virginité, consacrée à Jésus-Christ, leurs dons prophétiques furent autant de magnifiques et d'irrécusables témoignages rendus à la vérité, à la sainteté, à la divinité de l'Évangile.

LES FEMMES DE QUELQUES APOTRES

ET DE QUELQUES DISCIPLES

Qui, comme S. Pierre, S. Philippe et S. Matthieu, étaient mariés avant leur vocation au ministère évangélique,

Ont rendu témoignage à Jésus-Christ par leur foi, leur conduite chrétienne, et par les épreuves et les persécutions qu'elles ont endurées avec constance pendant leur vie pour le nom du Sauveur.

SAINTE JEANNE

LA BELLE-MÈRE DE SIMON-PIERRE

Témoin et objet des miracles de Jésus.

(An 30-40 de J.-C.)

« Au sortir de la Synagogue de Capharnaüm, Jésus, accompagné de Jacques et de Jean, alla loger dans la maison de Simon et d'André.

« Or, la belle-mère de Simon était au lit, en proie à une grande fièvre. Ils en parlèrent d'abord à Jésus et le prièrent de la secourir. Il s'approcha du lit, il la prit par la main et la souleva. Il commanda en même temps à la fièvre, et la fièvre la quitta sur-le-champ. Elle se leva aussitôt et elle se mit à les servir ¹. »

¹ S. Luc, 4, 38-39. S. Marc, 1, 31.

« Par ce miracle, dit S. Ambroise ¹, le Christ nous apprend combien les intercessions des amis de Dieu sont puissantes pour nous obtenir la guérison des maladies de nos âmes, et le pardon de nos péchés dont nous ne pourrions pas par nous-mêmes obtenir la rémission ; — pourvu néanmoins que notre dévotion et nos aumônes nous donnent quelque droit de nous adresser à eux. » La tradition donne à la belle-mère de Pierre le nom de *Jeanne* ².

LA VEUVE DE NAIM

APPELÉE MARONI ³

Témoin des prodiges de Jésus Christ.

Naïm était une ville située aux environs d'Endor et de Scythopolis, à deux milles du mont Thabor, vers la partie méridionale. Le torrent de Cison coule entre le Thabor et Naïm. Ce fut ici que Jésus-Christ opéra, à la vue de tout un peuple, un miracle éclatant, la résurrection d'un mort.

Comme en faisant ses courses évangéliques, l'Homme-Dieu s'approchait de Naïm, on portait en terre un mort, fils unique de sa mère ; et celle-ci était veuve, et une grande foule de la ville la suivait.

¹ S. Amb., *vid. t. 4, p. 505.*

² Sepp, *t. 1, p. 266.*

³ La veuve de Naïm, dont le fils *Martial* fut ressuscité par Jésus, selon la sœur Emmérich, le 28 *Marcheswan* (18 novembre), s'appelait *Maroni*. Elle était fille d'un oncle paternel de S. Pierre. Son premier mari était fils d'une sœur d'Elisabeth, qui elle-même était fille d'une sœur de la mère de sainte Anne. Ce premier mari de Maroni étant mort sans enfants, elle avait épousé *Eliud*, parent de sainte Anne, et avait quitté *Chasaluth*, près du Thabor, pour s'établir à Naïm, qui était à peu de distance, et où elle avait perdu bientôt son second mari. (*Voir M. de Cazalès, Douleureuse Passion de J.-C., p. 409.*)

Lorsque le Seigneur l'eut vue, touché de compassion envers elle, il lui dit :

— Ne pleurez point.

Il s'approcha en même temps et toucha le cercueil. Or ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et il dit :

— Jeune homme, je vous le commande, levez-vous !

Aussitôt, celui qui était mort s'assit et commença à parler ; et Jésus le rendit à sa mère.

Or la crainte saisit tout le monde, et ils glorifiaient Dieu, disant :

— Un grand Prophète s'est levé parmi nous et Dieu a visité son peuple.

Et le bruit de ce miracle se répandit dans toute la Judée et dans toute la région d'alentour.

LA FILLE DE JAÏRUS

CHEF DE LA SYNAGOGUE

Objet et témoin des miracles de Jésus.

Pendant que Jésus prêchait à Capharnaüm, en Galilée, Jaïrus, chef de la synagogue de cette ville, vint se jeter à ses pieds, et le suppliait instamment, lui disant :

— Ma fille est à l'extrémité ; venez, imposez les mains sur elle, pour qu'elle soit guérie et qu'elle vive.

Et Jésus alla avec lui, et une grande multitude le suivait et se pressait autour de lui, ainsi qu'une femme, malade d'une perte de sang depuis douze ans. — Et elle avait beaucoup souffert de plusieurs médecins ; et elle avait dépensé tout son bien et n'en avait reçu aucun soulagement, et son mal était devenu pire. Lorsqu'elle eut entendu parler de Jésus, elle vint dans la foule par derrière et toucha son vêtement, car elle disait :

¹ S. Matth., 9, 18-25.

— Si je touche seulement son vêtement, je serai guérie.

Aussitôt son sang qui coulait fut arrêté, et elle sentit en elle qu'elle était guérie de son mal.

Jésus connaissant alors la vertu qui était sortie de lui, se tourna vers la foule et dit :

— Qui a touché mes vêtements ?

— Voilà que la foule vous presse, répondirent ses disciples, et vous dites : qui m'a touché ?

Et il regardait autour de lui pour voir celle qui l'avait touché. Or, cette femme, craignant et tremblant, parce qu'elle savait ce qui s'était passé en elle, vint, se jeta à ses pieds, et lui dit toute la vérité.

— Ma fille, lui dit Jésus, votre foi vous a sauvée ; allez en paix et soyez guérie de votre infirmité.

Comme il parlait encore, les serviteurs du chef de la Synagogue vinrent lui dire :

— Votre fille est morte ; pourquoi demandez-vous au Maître d'aller plus loin ?

^ Mais Jésus, ayant entendu cette parole, dit au chef de la Synagogue :

— Ne craignez point, croyez seulement.

Et il ne permit à personne de le suivre, sinon à Pierre, à Jacques et à Jean, frère de Jacques. Arrivé dans la maison de Jaïrus, il vit un grand tumulte et des personnes pleurant et jetant de grands cris.

— Pourquoi êtes-vous troublés, leur dit-il en entrant, et pourquoi pleurez-vous ? La jeune fille n'est pas morte ; mais elle dort.

Et ils se moquaient de lui ; or, lui, les ayant tous fait sortir ; prit le père et la mère de l'enfant et ceux qui étaient avec lui, et il entra au lieu où la jeune fille était gisante ; et la tenant par la main, il lui dit :

— *Talitha cumi*, c'est-à-dire *ma fille, levez-vous, je vous le commande.*

Et aussitôt la jeune fille se leva, et elle marchait ; car elle avait déjà douze ans : et tous furent frappés d'une grande stupeur. Et il leur commanda que personne ne le sût, et il leur dit de lui donner à manger. — Cependant, le bruit s'en répandit aussitôt dans tout le pays.

SAINTE BÉRÉNICE OU VÉRONIQUE

SYROPHÉNICIENNE

Hémorroïsse, guérie instantanément par Jésus, — spectatrice de ses prodiges et objet de ses miracles, les attestant par un monument célèbre, érigé à Césarée de Philippe, sa patrie.

(XII Juillet.)

I

Guérison miraculeuse de cette femme.

L'histoire¹ évangélique fait aussi mention de cette guérison :

Il arriva que Jésus, se rendant des bords de la mer dans la maison de Jaïre, chef de la Synagogue, était pressé par la foule. Alors il se trouva une femme malade d'une perte de sang depuis douze ans, que plusieurs médecins avaient fait beaucoup souffrir, et qui, après avoir consumé tout son bien, n'en était nullement soulagée, et en était même plus mal. Cette femme donc, ayant entendu parler de Jésus, vint dans la foule par derrière, et toucha le bord de sa robe. Car elle disait en elle-même :

— Si je parviens à toucher seulement le bord de sa robe, je serai guérie.

Au même moment, la source du sang qui coulait, tarit ; et elle sentit, par la disposition de son corps, qu'elle était

¹ S. Matth., 9, 20. S. Marc, 5, 25. S. Luc, 8, 45.

guérie de son infirmité. — Aussitôt Jésus, connaissant en soi-même la vertu qui était sortie de lui, se tourna vers le peuple et dit :

— *Qui a touché mes vêtements ?*

Comme tous s'en défendaient, Pierre et ceux qui étaient avec lui lui dirent :

— *Maître, la foule vous presse et vous accable, et vous dites : Qui n'a touché ?*

Jésus répondit :

— *Quelqu'un m'a touché ; car j'ai senti une vertu qui sortait de moi.*

Et il regardait autour de lui, comme pour découvrir la personne qui avait fait cela : car il ne l'ignorait pas ; mais en cela il se conformait à notre façon d'agir ; et, parce qu'il voulait que le miracle qui venait de s'opérer fût connu, il préparait ainsi la voie à sa manifestation, en obligeant à parler celle de qui la déposition seule pouvait en donner la connaissance et la preuve. Car la femme, qui savait ce qui s'était passé en elle, voyant qu'elle n'avait pu se cacher, effrayée et toute tremblante, vint se jeter à ses pieds et lui avoua tout, et déclara devant tout le monde pourquoi elle l'avait touché, et comment elle avait été aussitôt guérie.

Jésus s'étant retourné et la voyant, lui dit :

— *Prenez courage, ma fille, votre foi vous a guérie. Allez en paix et soyez délivrée de votre infirmité.*

Et la femme fut dès-lors guérie parfaitement et sans retour.

II

Béronique reconnaissante érige une statue en mémoire de ce bienfait.

Les Grecs et les Orientaux ¹ appellent cette femme *Véronique* ou *Béronique*, *Bérénice*, nom très-commun dans ce temps-

¹ *In Mesopotamia. Synaxarium Græc. Sirmondi.*

là. Ils ajoutent que depuis sa guérison elle fit élever à Jésus-Christ une belle statue, qui fut placée devant sa maison ; qu'elle vécut religieusement et saintement pendant tout le reste de sa vie, et qu'elle mourut en paix dans le Seigneur.

Les historiens Eusèbe de Césarée, S. Astérius, Philostorge, Sozomène, Cédrenus et Nicéphore, attestent ce même fait et disent qu'on vit cette statue jusqu'au quatrième siècle. Voici ce que dit à ce sujet le savant Eusèbe, évêque de Césarée :

« L'hémoroïsse, qui fut guérie par Notre-Sauveur, était, « dit-il, de *Panéade*, autrement appelée *Césarée de Philippe*, « située aux sources du Jourdain. On y voit encore sa maison, « et les monuments célèbres du bienfait qui lui fut accordé « miraculeusement par Notre-Seigneur existent encore en ce « lieu. Devant la porte de cette maison se trouve une statue « de bronze placée sur une colonne de pierre, représentant « cette femme à genoux et tendant des mains suppliantes vers « le Christ. De l'autre côté, et en face, se trouve une autre « statue de même métal, représentant un homme debout, « vêtu d'un manteau décent et présentant la main à cette « femme affligée. — Au pied de cette dernière statue croît, « dit-on, une herbe d'une espèce nouvelle, qui ne monte que « jusqu'à la frange du vêtement. Dès que cette plante a at- « teint les franges du manteau, elle acquiert la vertu de gué- « rir toutes les maladies.

« On ajoute que cette statue représente parfaitement Jésus-Christ. Elle est demeurée dans ce lieu jusqu'à notre temps, « et nous-même, dit encore le savant Eusèbe, désireux de la « voir, nous nous sommes transporté dans cette ville, et nous « l'y avons vue et examinée. *Mansit porro ad nostra usque « tempora ; nosque adeo urbem illam ingressi, ipsam cons- « peximus.* — On ne doit point s'étonner que des Gentils, qui « avaient été comblés des bienfaits du Sauveur, lui aient

« rendu cet hommage de reconnaissance. Nous voyons encore
« aujourd'hui des tableaux faits par eux, représentant les
« images des Apôtres, Pierre et Paul, et celle du Christ lui-
« même. C'était là un honneur et un témoignage de re-
« connaissance que les Anciens avaient coutume de rendre à
« tous ceux, indistinctement, qui avaient bien mérité à leurs
« yeux. »

Ainsi parle ce grand écrivain au chapitre 48 du septième livre de son *Histoire ecclésiastique*. Rufin, les *Actes* de S. Artémus, martyr, l'histoire de S. Procope, outre les auteurs déjà cités, rapportent les mêmes faits ¹. Jean Dupin, bollandiste, en défend la vérité contre Gothfrid, qui chercha à les révoquer en doute. Il lui oppose toute l'antiquité qui a été persuadée de la réalité de ce fait, et met à néant ses frivoles^s conjectures, que l'on peut voir au lieu indiqué, et qui ne reposent que sur des suppositions arbitraires, non sur des témoignages irrécusables.

Ajoutons quelques circonstances qui accompagnent ce récit dans quelques-uns des auteurs précités.

III

Julien renverse la statue du Christ. — Le Ciel est irrité contre ce prince.

L'historien Philostorge ² rapporte que, « sous le règne de
« Julien (l'Apostat), les Gentils qui habitaient Panéade, exci-
« tés à l'impiété par ce Prince et par ses flatteurs, renversè-
« rent de son piédestal la statue du Christ et la traînèrent avec
« une corde dans la place publique jusqu'à ce qu'elle fût mu-
« tilée et rompue ; que, pendant qu'on la traînait, la tête se
« sépara du reste du corps, fut recueillie secrètement par
« quelques personnes qui voyaient avec peine cette profana-
« tion et fut conservée par elles. »

¹ *Apud* Boll., 12 *Julii*.

² *Apud* Photium in excerptis ex hist. Philostorgii.

Philostorge, qui nous donne ce récit, atteste qu'il l'a lui-même vu. — S. Astérius d'Amasée, dans le Pont, raconte le même fait, mais avec moins d'exactitude, parce qu'il était plus éloigné des lieux.

Voici ce que nous dit Sozomène¹ sur ce même fait :

« Nous ne devons point passer sous silence ce qui arriva
« au temps de Julien ; c'est un événement qui démontre la
« puissance du Christ, en même temps que la colère divine
« contre cet empereur. Ce Prince, en effet, avait appris qu'à
« Panéade, ville de Phénicie, se trouvait une statue remar-
« quable de Jésus-Christ, érigée par les soins reconnaissants
« de l'hémoroïsse guérie par Jésus. Il la fit renverser et y
« substitua la sienne. Or, le feu du ciel tomba tout à coup sur
« la nouvelle statue, en brisa la poitrine et les parties circon-
« voisines, fit tomber à terre la tête et le cou. C'est depuis
« cette époque que cette statue, rompue jusqu'à la poitrine,
« est toute noircie par la foudre, et qu'elle se voit encore au-
« jourd'hui en cet état.

« Quant à la statue de Jésus-Christ, que les Païens avaient
« brisée en la traînant par la ville, les Chrétiens en ont plus
« tard rassemblé les fragments, les ont réunis, et ont rétabli
« le monument qui se conserve encore maintenant dans l'E-
« glise du lieu. »

Suivant Nicéphore² et Philostorge³, il y eut un temps où l'on avait oublié l'histoire de ce monument et où l'on ignorait en l'honneur de qui il avait été érigé. En effet, la statue du Sauveur, étant placée à l'injure de l'air, avait fini, par suite de la négligence des habitants et par l'effet de l'amoncellement des terres adjacentes, par s'enfoncer dans le sol, en sorte que les lettres de l'inscription ne s'apercevaient plus. Toutefois, comme l'herbe particulière qui croissait autour de cette statue,

¹ Sozomen., *Hist.* l. 5, c. 21.

² Niceph., *Hist.*

³ Philost., *Hist.* Acta S. Artemii. Ap. Boll. 12 Julii.

avait toujours conservé son efficacité salutaire et médicale, on fit des recherches plus attentives, on déterra la partie qui était enfouie dans la terre, et on retrouva enfin les lettres de l'inscription, qui firent connaître toute la suite de cette histoire.

IV

Culte rendu à cette Sainte.

Ce n'est guère que dans les églises d'Orient que l'on a rendu un culte à l'hémoroïsse de l'Évangile. Il n'en est fait aucune fête ni aucune mention dans l'Église latine. Si elle est mentionnée au 12 de juillet dans les *Acta Sanctorum*, ce n'est que d'après les Ménologes grecs et d'après le Synaxaire, publié par Sirmond, où il est dit à son sujet :

Ολου νοητῶς ὀράττεται σου νῦν, Λόγε,

Ἡ κραπέδου σοι μόνον δρασαμένη.

Elle vous possède maintenant tout entier, ô Verbe,

Celle qui n'avait touché de vous que le bord de votre robe.

« Le 12 juillet, mémoire de sainte Béronique, l'hémoroïsse, qui fut guérie par le Christ. »

Les Pères louent l'humilité de sa foi, qui la portait à avoir en Jésus-Christ une confiance sans borne ; et ils admirent sa modestie si touchante, qui fit qu'elle voulait se tenir cachée dans la foule, et ne point faire connaître aux hommes les grâces signalées dont elle était l'objet. C'est pourquoi, selon les paroles de S. Astérius, l'Évangile annonce partout le miracle opéré en sa faveur, et cette pieuse femme est célébrée d'une extrémité du monde à l'autre ; *et Hemorrousa ab Oriente usque ad Occidentem celebratur.*

SAINTE MARIE

Mère de Jean-Marc, et disciple de Jésus-Christ et des Apôtres.

Marie, mère de Jean-Marc, disciple et compagnon des Apôtres, avait une maison dans Jérusalem, où, selon la tradition, les Apôtres se retirèrent après l'Ascension, et où ils reçurent le Saint-Esprit¹ au jour de la Pentecôte. Cette maison était située sur le mont Sion, et probablement contiguë à une autre maison qui appartenait à un autre Disciple. Le tout formait la maison du Cénacle où les Apôtres et les nombreux Disciples de Jésus-Christ pouvaient se réunir et célébrer les saints mystères.

S. Epiphane² dit que ce vaste édifice échappa à la ruine entière de Jérusalem et aux désastres causés par l'armée de Titus. Selon cet ancien Père, elle fut convertie en une église, qui fut très-célèbre dans la suite des âges et qui subsista très-longtemps.

Lorsque S. Pierre fut incarcéré dans la prison de Jérusalem³, l'an 42, par le roi Hérode-Agrrippa, petit-fils du vieil Hérode, les fidèles s'assemblèrent dans cette maison de Marie et y priaient avec instance. Ce fut pendant qu'une prière commune et fervente se faisait pour le Chef de l'Eglise naissante, que Pierre, délivré miraculeusement par le ministère d'un Ange, vint frapper à la porte de cette maison.

On ne connaît pas les particularités historiques de la vie de sainte Marie, mère de Jean-Marc. Elle avait dans sa maison *sainte Rhodé* ou *sainte Rose*, celle qui vint annoncer à l'assemblée des Disciples l'arrivée de S. Pierre. Marie était la sœur de l'apôtre saint Barnabé, du nombre des soixante-douze Disciples.

¹ Alexand., *apud Sur.* 11 Jun. § 7.

² S. Epiph. *de ponderibus et mensur.* c. 14. Calmet.

³ *Actes*, 12, 12.

SAINTE JUSTA, LA CANANÉENNE

AVEC SA FILLE

Que Jésus délivra miraculeusement.

(An 32 de J.-C.)

Jésus, après avoir parcouru la Galilée, prit la route du pays de Canaan et se dirigea vers Tyr et Sidon. Se trouvant, durant le trajet, poursuivi par les instantes prières d'une femme, il entra dans une maison, ne voulant être vu de personne. De même qu'il s'était éloigné de Naïm et d'autres villes voisines, pour se soustraire aux acclamations du peuple, provoquées par ses miracles, ainsi voulait-il en cette circonstance se soustraire à la foule qui lui demandait des miracles. « Mais il ne
« pouvait rester caché ; car voici qu'une femme cananéenne,
« qui était de cette contrée, c'est-à-dire de Syrophénicie, ayant
« entendu parler de lui, se mit à crier après lui, en lui adres-
« sant ces paroles » que l'Eglise lui adresse encore tous les jours par la bouche des fidèles :

— « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi ! ma
« fille est tourmentée lamentablement par un mauvais es-
« prit. »

Comment cette femme de Canaan pouvait-elle savoir quelque chose du Fils de David et du nom de Jésus ? Telle est l'objection qu'élèvent ici les incrédules modernes. Mais ce fait confirme bien plutôt, au contraire, celui de la possession de cette jeune fille. Car le démon qui habitait en elle sentait l'approche de celui qu'il redoutait, et il le révélait comme malgré lui par la bouche de cette pauvre malade. Sa mère connaissait, de plus, par la voix de la renommée, le thaumaturge, fils de David, et c'est pourquoi elle courait après Notre-Seigneur.

« Cependant Jésus ne lui répondait pas un seul mot. Ses
« Disciples, s'approchant donc de lui, intercédèrent pour elle,
« en disant :

— « Accordez-lui donc ce qu'elle vous demande ; car elle
« ne cesse de crier après vous.

« Mais Jésus leur répondit :

— « Je n'ai été envoyé que pour les brebis égarées de la
« maison d'Israël.

« Cette femme, approchant davantage, entra dans la mai-
« son, se jeta à ses pieds :

— « Seigneur, dit-elle, secourez-moi !

« Il lui répondit :

— « Il faut d'abord que les enfants soient rassasiés ; car il
« n'est pas juste de prendre le pain aux enfants et de le jeter
« aux chiens. »

En Orient, les chiens courent souvent sans maîtres dans les villes et suivent le premier venu qui doit alors se débarrasser d'eux comme il peut. Ce que dit ici Notre-Seigneur fait allusion à cet usage. Les chiens étaient regardés comme des animaux moins purs que les autres. Or, aux yeux des Juifs, toute idolâtrie était considérée comme une impureté et une fornication ; et c'est pour cela qu'ils appelaient *chiens* tous les Gentils. Ils se considéraient eux-mêmes comme des brebis continuellement poursuivies par ces chiens. Mais Jésus se sert ici de ce mot si dur pour éprouver la pauvre cananéenne. Son ardent désir lui fit répondre avec esprit dans cette occasion. Loin de se rebuter, lorsque Jésus paraissait la confondre avec les bêtes immondes, elle fit de la raison du refus un motif de grâce :

— « Oui, Seigneur, il est vrai, repartit-elle, *avouant*
« *humblement ce qu'elle était* ; cependant, *ajouta-t-elle*
« *aussitôt*, les petits chiens mangent des miettes du pain des
« enfants, qui tombent sous la table de leurs maîtres.

« Jésus lui répondit :

— « O femme, votre foi est grande, à cause de cette parole
« que vous venez de dire, allez, le démon est sorti du corps
« de votre fille.

« Et à ce moment même, sa fille fut guérie. Car, lorsqu'elle
« revint à la maison, elle la trouva délivrée du démon et re-
« posant tranquillement sur son lit. »

Histoire remarquable qui nous apprend qu'une prière, ani-
mée par la foi, accompagnée d'humilité, et soutenue par la
persévérance, est à Dieu une raison d'exaucer supérieure à
toutes les raisons qu'il a de refuser.

Devant la porte orientale de Sidon, on éleva dans la suite
une chapelle à l'endroit où, selon la tradition, avait eu lieu ce
miracle.

Nous trouvons, dans les *Clémentines*, la cananéenne dési-
gnée sous le nom de *Justa* ; et on lui donne la ville de Sarepta
pour demeure ¹.

CLAUDIA PROCULA

*Matrone romaine, — épouse ² du gouverneur Ponce Pilate, —
témoin des faits miraculeux de Jésus, — rend publiquement
témoignage au Christ.*

Claudia Procula ³, avertie en songe, crut en Jésus-Christ,
envoya un message à Pilate, son mari, afin que ce magistrat

¹ Voir la *Concordance* du P. de Ligny et le docteur Sepp.

² Qu'il ait été permis aux procureurs des provinces d'emmener
avec eux leurs femmes, c'est ce que témoigne Cornelius Tacite, *l. 3, An-
nal. ad 4 consulat. Tiberii-Cæsaris*, lorsqu'il dit que la loi *Cecinna* qui
avait proscrit cet usage, fut éludée et abrogée sous le quatrième
consulat de Tibère (l'an 22 de J.-C.), par un nouveau décret porté
à la suite d'un chaleureux plaidoyer de l'éloquent Valérius Mes-
sala.

³ La femme de Pilate est appelée *Claudia Procula*, dans *Flav. Dex-
ter*, dans l'*Évangile de Nicodème* ou *Actes de Pilate*, dans les *Révélé-
tions d'Enmérich*, dans les *Ménologes des Grecs*, dans Vincent de Beau-

s'abstînt de faire mourir le Christ, et ne prononçât point de jugement qui lui fût défavorable. C'est ce qu'atteste l'évangéliste S. Matthieu par ces paroles ¹ :

Cependant, lorsque Pilate était assis dans son siège de justice, sa femme lui envoya dire :

— *Ne vous embarrassez point dans l'affaire de ce Juste ; car j'ai été aujourd'hui étrangement tourmentée dans un songe à cause de lui.*

Flavius Dexter dit dans sa *Chronique* ², que cette femme, après avoir eu cette révélation surnaturelle, eut foi en Jésus-Christ et qu'elle obtint ainsi le salut : *Claudia Procula, uxor Pilati, admonita per somnium, in Christum credit, et salutem consequitur.*

Si quelques auteurs ont pensé que le songe de Procula venait d'une illusion de l'Esprit Mauvais, nous voyons, d'un autre côté, les Pères les plus illustres par leur doctrine et par leur sainteté enseigner le contraire, et consigner dans leurs écrits que ce fut par un effet de la miséricorde divine, que cette dame eut cette vision relative à la divinité de Jésus, et ayant pour but le salut de Pilate et de son épouse. S. Chrysostôme ³ dit que Dieu l'accorda à cette femme parce qu'elle en était plus digne et qu'elle devait la faire connaître publiquement, tandis que le mari l'eût peut-être tenue secrète. *Non Pilatus somnium videt, sed uxor, quia magis digna ; vel quia forte ille non dixisset. Propter hoc dispensatur a Deo,*

vais, l. 3, *specul. hist. c. 41* ; dans Nicéphore, l. 1, c. 30 ; dans Cornélius à Lépide, in *Matth.* ; dans Sepp., l. 2, p. 154.

Des auteurs pensent que c'est elle qui est mentionnée par S. Paul dans son épître à Timothée, lorsqu'il lui dit que les personnages les plus considérables de l'Eglise de Rome, *Eubulus, Pudens, Linus et Claudia, le saluent* (2 *Timoth.*, 4). Il est vraisemblable, en effet, que lorsque Pilate fut exilé dans les Gaules, sa femme demeura à Rome, et ne l'accompagna pas, pour cause de disparité de culte.

¹ S. Matth., 27.

² *Chronic, an. 34.*

³ S. Chrys. in *Evang.* ; ita et S. Hieronim.

quod mulier vidit, ut manifestum omnibus fieret. S. Hilaire ¹ dit que la femme de Pilate fut alors la figure de la Gentilité, qui, embrassant la foi avec sincérité, stimulait le peuple incrédule et excitait les Juifs à mettre en Jésus-Christ leur espérance. *Species in ea Gentium plebis est, quæ jam fidelis eum, cum quo conversabatur, incredulum populum ad Christi fidem advocat. Quia ipsa multum sit passa pro Christo in eandem gloriam futuræ spei illum invitat.* S. Ambroise ² fait ressortir la résistance de Pilate aux grâces célestes, en ce que ce gouverneur, malgré les avertissements de son épouse et ceux du ciel, malgré les lumières dont il était environné, et l'éclat de la divinité du Christ qui se manifestait si sensiblement à ses yeux, porta néanmoins contre le Messie une sentence sacrilège. *Monebat uxor, lucebat in nocte gratia, Divinitas eminebat, nec sic a sacrilega sententia temperavit.* S. Augustin ³, cité par S. Thomas, in *Catena aurea*, s'accorde avec les Docteurs précédents : il enseigne que par un effet de la Providence de Dieu, les deux époux rendirent à Jésus-Christ un témoignage éclatant en présence de tout le peuple, lorsque l'un s'écria : *Nihil mali fecit ! Il n'a point fait de mal !* et que l'autre dit : *Ne vous embarrassez point dans l'affaire de ce Juste : Nihil tibi et Justo illi !*

Evidemment, ce n'est point le démon qui effraya la femme de Pilate, dans le but d'empêcher l'œuvre de la rédemption, puisque, dans la même nuit, le démon poussait Judas et les Juifs à faire condamner le Christ à une mort ignominieuse. On est donc en droit de dire avec Dexter, que Procula, par suite d'une vision céleste, reconnut l'innocence de Jésus et sa divinité ; qu'elle crut en lui et devint dès lors une de ses Dis-

¹ S. Hil. *can.* 55.

² S. Ambr., *l.* 10 in *c.* 25 *Luc.*

³ S. Aug. *serm.* *Pilatam uxor provocat ad salutem.*

⁴ Vide Corn. à Lapidé in *Matth.*, p. 520; Maldonat. Jansen., in *Evang.*

ciplés. Quant à ce qui est dit : qu'elle fut très-tourmentée durant la nuit au sujet de Jésus, cela peut s'entendre, soit de la lutte intérieure qu'éprouva cette femme païenne, lorsqu'il lui fallut renoncer à l'idolâtrie, soit de la peine que lui causèrent les nouvelles de la condamnation injuste de Jésus et des souffrances qu'on lui faisait endurer. Du reste, on ne doit point s'étonner que cette Dame ait embrassé la foi de Jésus-Christ, lorsque nous apprenons par S. Luc, c. 8, que Jésus était sustenté et servi, dans le même temps, par une Dame de qualité, Joanna, femme de Chuza, intendant ou procureur de la maison d'Hérode.

Claudia Procula persévéra dans sa foi, assista les fidèles et les favorisa autant qu'il lui fut possible, pendant la Passion de Jésus-Christ, et après, professa le Christianisme pendant le reste de sa vie, durant son séjour en Palestine et à Rome. C'est ce qui a fait conjecturer qu'elle peut être cette Claudia dont parle S. Paul dans sa lettre à Timothée et qu'il nomme avec les personnages chrétiens les plus considérables de la capitale de l'empire.

C'est ainsi que nous la présentent les traditions et notamment le Livre de la sœur Emmerich, traduit par M. de Cazalès. Le livre de la *Douloureuse Passion* ² s'exprime de la manière suivante, c. 49, sur *Pilate et sa femme* :

« Pendant qu'on conduisait Jésus à Hérode, je vis Pilate aller vers sa femme, Claudia Procla. Ils se rendirent ensemble dans une petite maison située sur une terrasse du jardin, derrière le palais. Claudia était troublée et vivement émue. C'était une grande et belle femme, mais pâle. Elle avait un voile qui pendait derrière elle. Cependant on voyait ses cheveux rassemblés autour de sa tête, et où se trouvaient quelques ornements ; elle avait des pendants d'oreille, un collier et sur la poitrine une espèce d'agrafe qui maintenait son long

² C. 19, p. 251.

vêtement. Elle s'entretint longtemps avec Pilate ; elle le conjura, par tout ce qui lui était sacré, de ne point faire de mal à Jésus, le Prophète, le Saint des Saints, et elle lui raconta quelque chose des visions merveilleuses qu'elle avait eues au sujet de Jésus la nuit précédente. Dans ce songe, elle vit les principaux moments de la vie de Jésus : l'Annonciation de Marie, la Nativité, l'adoration des Bergers et celle des Rois, la Prophétie de Siméon et d'Anne, la fuite en Egypte, la Tentation dans le désert, etc. Il lui apparut toujours environné de lumières, et elle vit la malice et la cruauté de ses ennemis sous les formes les plus horribles ; elle vit ses souffrances infinies, sa patience et son amour inépuisables, la sainteté et les douleurs de sa mère.

Ces tableaux lui donnèrent beaucoup d'inquiétude et de tristesse, car tous ces objets étaient nouveaux pour elle ; elle en était saisie et pénétrée, et elle voyait plusieurs de ces choses, le massacre des enfants par exemple et la prophétie de Siméon, se passer dans le voisinage de sa maison. Pour moi, je sais bien à quel point un cœur compatissant peut être déchiré par ces visions, car l'on comprend bien ce que doivent éprouver les autres lorsqu'on l'a ressenti soi-même.

Elle avait souffert toute la nuit ¹, et aperçu plus ou moins clairement bien des vérités merveilleuses, lorsqu'elle fut réveillée par le bruit de la troupe qui conduisait Jésus. Lorsqu'elle jeta les yeux de ce côté, elle vit le Seigneur, l'objet de tous ces miracles qui lui avaient été montrés, défiguré, meurtri

¹ D'après la relation composée avec les *Actes de Pilate* et appelée l'*Évangile de Nicodème*, les Juifs attribuèrent le songe de *Claudia* à la puissance miraculeuse ou magique de Jésus, et dirent au gouverneur : « Ne vous avons-nous pas dit que c'était un magicien ? voici qu'il a envoyé un songe à votre épouse. »

Cogitante vero Pilato quid ageret de Jesu, misit ad eum uxor ejus, nomine Procula, dicens. Nihil tibi et Justo illi, multa enim passa sum hodie in somnis propter eum. Respondentes Judæi, dixerunt Pilato : Numquid non diximus, quia maleficus est ? Ecce somnium immisit ad uxorem tuam. »

et maltraité par ses ennemis. Son cœur fut bouleversé à cette vue, elle envoya aussitôt chercher Pilate, auquel elle raconta, dans son trouble, ce qui venait de lui arriver. Elle ne comprenait pas tout, et surtout ne pouvait pas bien l'exprimer ; mais elle priait, suppliait et adressait à son mari les instances les plus touchantes.

Pilate était étonné et troublé ; il rapprochait ce que lui disait sa femme de tout ce qu'il avait recueilli çà et là sur Jésus, se rappelait la fureur des Juifs, le silence de Jésus, et ses merveilleuses réponses à ses questions. Il était agité et inquiet, il céda aux prières de sa femme et lui dit :

— J'ai déclaré que je ne trouvais aucun crime en cet homme : je ne le condamnerai pas, j'ai reconnu toute la malice des Juifs.

Il parla aussi de ce que lui avait dit Jésus ; il promit à sa femme de ne pas condamner Jésus, et lui donna quelque gage comme garantie de sa promesse. C'est ainsi qu'ils se séparèrent. . . . »

Lorsque Jésus, après la flagellation, tomba au pied de la colonne¹, Claudia Procla, la femme de Pilate, envoya à la mère de Dieu de grandes pièces de toile. Je ne sais si elle croyait que Jésus serait délivré et que cette toile serait nécessaire à sa mère pour panser ses blessures, ou si la païenne compatissante savait l'usage auquel la sainte Vierge emploierait son présent.

Marie et Madeleine se prosternèrent à terre près de la colonne et essuyèrent partout le sang sacré de Jésus avec les linges qu'avait envoyés Claudia Procla.

Pendant que Pilate prononçait son jugement inique qui condamnait Jésus au crucifiement, Claudia², sa femme, lui renvoyait son gage et renonçait à lui ; elle alla trouver les

¹ *Ibid.* p. 277, c. 23.

² *C.* 29, p. 507.

amis de Jésus et voulut faire partie de leur société. . . . Elle se fit chrétienne, suivit S. Paul et devint son amie particulière.

Voici ce qu'on lit de Claudia Procula, femme de Pilate, dans un écrit qui fut publié, dit le docteur Chassay ¹, en Allemagne au commencement du siècle dernier, et qu'on disait imprimé à Jérusalem sous le titre suivant :

« Publication de l'histoire de la femme *Pilatusin*, ou *Cholem* d'un Syrien sur l'origine, les vertus et la mort de *Claudia Procula*, épouse de *Cnéius Pontius Pilatus*, gouverneur et juge à Jérusalem. »

Cet écrit renferme l'éloge de *Polydorus*, oncle de Procula, fait dans les mêmes termes dont se sert *Marinus*, en parlant du philosophe Proclus. Il y est dit que la femme de Pilate était fille de *Maximus Olybrius* et de *Veturia Calana*, et qu'elle mourut à Arimathée, après être venue passer ses derniers jours en Judée.

TABITHA

Pieuse veuve de Palestine, — témoin oculaire et objet elle-même des miracles des Apôtres.

Il y avait à Joppé ² une femme chrétienne, appelée *Tabitha* par les Hébreux et *Dorcas* par les Grecs ; elle se faisait remarquer par la pratique de toutes les bonnes œuvres et de toutes les vertus chrétiennes, notamment par ses aumônes. L'an 34 de l'ère vulgaire, elle tomba malade et mourut. Après qu'on l'eut lavée, selon la coutume des Orientaux, on la posa sur une table dans une chambre haute, en attendant qu'on la mit dans le cercueil ; cependant, comme on savait que S.

¹ M. Chassay, t. 2 *Jésus sauveur du monde*, c. 9, p. 349.

² Act. 9, 36.

Pierre était à Lydda, qui n'est pas loin de Joppé, on députa vers lui quelques hommes, pour le prier de venir. Il se mit aussitôt en marche ; lorsqu'il fut arrivé, on le conduisit dans la chambre où était le corps de Tabitha. Alors toutes les veuves se présentèrent à lui en pleurant et en lui montrant les vêtements que Tabitha leur faisait.

L'Apôtre, ayant fait sortir tout le monde, se mit en prières, puis, se tournant vers le corps, il dit :

— « Tabitha, levez-vous ! »

Aussitôt elle ouvrit les yeux, et, ayant vu Pierre, elle se mit sur son séant. Pierre lui donna la main et la leva entièrement ; et ayant appelé les Saints et les veuves, il la leur rendit vivante.

Cette femme, la première qui se fit chrétienne à Joppé, était, dit le docteur Sepp ¹, une servante de la maison du célèbre Gamaliel, maître de S. Paul et le secret partisan de Jésus-Christ. — C'est chez ce Docteur qu'elle avait puisé ses sentiments de foi et de piété chrétienne. Dans le *Talmud*, Tabitha apparaît, en effet, comme servante dans la maison de Gamaliel, président du grand Conseil de Jérusalem. Les aumônes de cette jeune chrétienne et les bonnes œuvres dont sa vie était remplie, lui méritèrent d'être la première ressuscitée au temps des Apôtres.

SAINTE TRYPHÈNE ET SAINTE TRYPHOSE

Disciples des Apôtres et martyrs de J.-C.

(x Novembre.)

Il est beaucoup parlé de ces deux saintes dans l'histoire de sainte Tècle. S. Paul, en les saluant dans son Epître aux Romains ², nous assure qu'elles travaillaient à Rome pour le Seigneur.

¹ Sepp, t. 1, p. 97, *Vie de N.-S. J.-C.*

² Rom. 16, 12.

Le Martyrologe romain marque leur fête au 10 novembre :
« Le 10 novembre, à *Iconium*, en Lycaonie, dit-il, fête
« des saintes femmes *Tryphène* et *Tryphose*, qui, instruites
« par les prédications de S. Paul, et fortifiées par l'exemple
« de sainte Tècle ¹, firent de grands progrès dans la perfection
« chrétienne. »

En effet, ces femmes furent tellement touchées de voir la patience invincible avec laquelle sainte Tècle avait enduré plusieurs cruels tourments ², qu'elles allèrent à Rome pour servir les Martyrs, et faire en sorte de grossir leur nombre en mourant aussi pour Jésus-Christ. Elles ne purent néanmoins y obtenir la couronne du martyr; l'édit de l'empereur Claude qui bannissait de Rome tous les chrétiens, les obligea de retourner dans leur patrie, où plus tard leur vœu fut exaucé. Elles répandirent leur sang pour Jésus-Christ, remportant ainsi la palme triomphale qu'elles convoitaient avec tant d'ardeur.

SAINTE PRISCILLA

*Epouse du célèbre Aquila, collaborateur de S. Paul, et différente
d'autres femmes chrétiennes du même nom.*

(VIII Juillet.)

« Le 8 juillet, dans l'Asie-Mineure, S. *Aquila* et sainte
« *Priscilla*, sa femme, dont il est fait mention dans les
« Actes ³. »

¹ Vide *Acta* S. Teclæ, Baron. an. 58, n. 53, et ejus notas ad *Martyrol. rom.*

² De même que de la protection divine qui l'avait visiblement soutenue dans ce combat.

³ *Martyrol. rom.*, 8 *julii*, etc.

SAINTE MARIAMNE

SOEUR DE SAINT PHILIPPE L'APOTRE, VIERGE APOSTOLIQUE

Témoin immédiate des faits miraculeux de Jésus.

(XVII Février.)

Sainte *Mariamne*, l'une des premières vierges de l'Eglise, se livra avec son frère, l'apôtre S. Philippe, aux travaux apostoliques et ne craignit point d'affronter les tourments pour confesser sa foi et rendre témoignage à Jésus-Christ.

Elle vit et entendit le Fils de la vierge Marie, Jésus le Rédempteur des hommes. Elle crut à sa parole et résolut de garder une inviolable et perpétuelle virginité. Elle renonça entièrement au monde et aux choses de la terre.

Après l'ascension de Notre-Seigneur Jésus Christ, elle suivit son frère, S. Philippe, qui partait avec S. Barthélemy pour Hiérapolis. Elle y demeura pendant que les deux hommes de Dieu prêchaient la Parole évangélique. Elle travaillait aussi activement que son frère à l'établissement du règne de Jésus-Christ et à la ruine de l'idolâtrie ou du culte des démons. Un serpent, que les Hiérapolitains adoraient comme une divinité, fut chassé par les saints Apôtres, à la grande honte et à l'extrême confusion des Païens.

Mariamne et son frère opéraient, de plus, d'éclatants miracles, qui convertissaient un grand nombre d'infidèles. Mais le reste du peuple demeurait obstinément attaché à l'idolâtrie. Les Païens excitèrent une sédition dans la ville, et, après s'être concertés entre eux, ils se précipitèrent sur S. Philippe et sur S. Barthélemy, qu'ils attachèrent, l'un à une colonne, l'autre à une croix. Or, pendant qu'ils tourmentaient ainsi les Apôtres, la terre s'entr'ouvrit et engloutit le proconsul avec ceux qui l'assistaient. A cette vue, les Païens, frappés de terreur, reconnurent que cela était arrivé par la volonté de Dieu

qui voulait venger les Apôtres. Comme S. Philippe venait de rendre son âme entre les mains de Jésus-Christ, ils supplièrent instamment S. Barthélemy et sainte Mariamne d'intercéder pour eux auprès du Seigneur ; ils les délièrent aussitôt, et ils embrassèrent la foi de Jésus-Christ. Tel fut l'événement qui détermina l'entière conversion des habitants d'Hiérapolis.

Or, on remarquait que Mariamne, qui était une vierge courageuse, aussi pure de corps que d'esprit, assista généreusement son frère pendant qu'il était suspendu à la croix. Elle compatissait vivement à sa douleur, elle la ressentait dans son âme, elle eût voulu en souffrir une partie pour soulager l'Apôtre. S. Philippe, de son côté, du haut de sa croix, prêchait Jésus-Christ aux habitants de la ville qui étaient venus assister à ce spectacle douloureux ; il ne cessa point de les exhorter avec confiance, de prier pour eux-mêmes, jusqu'au moment où il partit vers Celui qu'il aimait.

Mariamne et S. Barthélemy enlevèrent son corps sacré et l'ensevelirent avec honneur, en récitant des hymnes et des prières. Ils le placèrent dans un tombeau décent et consacré ; cela arriva le quatorzième jour de novembre.

Après que S. Barthélemy et sainte Mariamne eurent ainsi rendu les derniers devoirs aux précieux restes de S. Philippe, et qu'ils eurent passé quelque temps à Hiérapolis, pour confirmer et affermir de plus en plus dans la foi les chrétiens de cette ville, ils s'en allèrent chacun dans leur lieu, S. Barthélemy, dans l'Inde ultérieure, où il reçut la palme du martyr, et Mariamne dans la Lycaonie, où elle annonça Jésus-Christ, procura le baptême à un grand nombre de personnes, et mourut en paix.

Ces faits sont rapportés dans Nicéphore, *Hist.*, l. 2, c. 39 ; dans les *Ménées* des Grecs, 17 février ; dans les *Vies des Saints*, de Maxime ; dans Franc. Laherius, *in Gallico Menolog. Virginum* ; dans Simon Metaphraste ; dans les Bol-

landistes, 17 février ; dans l'ancien auteur des *Histoires apostoliques*, in *S. Philip*.

SAINTE JEANNE

FEMME DE CHUSA, INTENDANT D'HÉRODE-ANTIPAS

SAINTE SUZANNE, FEMME DE GALILÉE

*Toutes deux témoins oculaires et hérauts de la Résurrection
du Christ.*

(XXIV Mai.)

Χριστῶ φέρουσιν αι μαθητρίαι μυρα,
'Εγὼ νε ταυταις ὕμνον ὡς μυρα φερῶ.

Ces pieuses Disciples du Christ présentèrent à leur Maître de précieux parfums ; pour moi, je leur offrirai à elles-mêmes, sous forme de parfum, un hymne sacré.

« Le 24 mai, dit le Martyrologe romain, (à Jérusalem), se « célèbre la fête de la bienheureuse *Jeanne*, femme de « Chusa, intendant d'Hérode, dont l'évangéliste S. Luc fait « mention ¹. »

Cette sainte femme, après avoir reconnu dans Jésus le Christ et le Fils de Dieu, se dévoua à son service, employa généreusement une partie de sa fortune à pourvoir aux besoins de Celui qui s'était volontairement fait pauvre pour les hommes, et elle partagea avec d'autres saintes femmes les soins temporels que demandait le ministère apostolique. Voici en quels termes il en est fait mention dans l'Évangile ² :

Quelque temps après, Jésus allait de ville en ville et de village en village, prêchant l'Évangile et annonçant le Royaume de Dieu ; et les douze Apôtres étaient avec lui.

¹ Apud Usuard., Adon., Bed., Notker, et alios.

² S. Luc, 8, 2-5.

Il y avait aussi quelques femmes, qui avaient été délivrées des esprits malins et guéries de leurs maladies, entre lesquelles étaient :

MARIE, surnommée MADELEINE, de laquelle sept démons étaient sortis ;

JEANNE, femme de CHUSA, intendant de la maison d'Hérode ;

SUZANNE, et plusieurs autres qui l'assistaient de leurs biens.

De ce passage, il résulte que Jeanne avait été guérie de ses infirmités par Notre-Seigneur. Ce fut par reconnaissance, autant que par piété, que cette femme, qui était riche des biens de ce monde, servit Jésus et ses Apôtres. Il y a tout lieu de penser que *Chusa*, son mari, approuvait et louait sa manière d'agir et de reconnaître les bienfaits du Sauveur. Comme il gouvernait toute la maison du roi *Hérode-Antipas*, il ne manqua pas de parler à ce prince des prodiges de Jésus et, en particulier, de celui qu'il avait opéré à l'égard de son épouse. C'est une des raisons qui expliquent pourquoi cet Hérode, pendant la Passion de Notre-Seigneur, témoigna si vivement le désir de le voir et d'être témoin de quelque miracle.

Il n'est pas étonnant, après cela, qu'après la mort de Jésus-Christ, Jeanne, femme de l'administrateur de la maison d'Hérode, se soit montrée empressée à lui donner une sépulture honorable. Elle se trouva donc du nombre des femmes qui allèrent porter des parfums à son tombeau, et qui eurent l'insigne avantage de voir les premières le Christ ressuscité et de s'entendre saluées par le vainqueur de la mort et des enfers.

Les femmes qui avaient suivi Jésus de Galilée¹ étaient là aussi, et regardaient de loin ce qui se passait. . . . Elles

¹ S. Luc, XXIII, 49. XXIV, 1-10.

considérèrent le sépulcre, et comment le corps de Jésus y avait été mis; et s'en étant retournées, elles préparèrent des aromates et des parfums; et le jour du sabbat, elles se tinrent en repos, selon l'ordonnance de la loi.

Mais le premier jour de la semaine, ces femmes vinrent au sépulcre, de grand matin, apportant des parfums qu'elles avaient préparés. Et elles trouvèrent que la pierre, qui était au devant du sépulcre en avait été ôtée. Elles entrèrent ensuite dedans et n'y trouvèrent point le corps du Seigneur Jésus. Ce qui leur ayant causé une grande consternation, deux hommes parurent tout d'un coup devant elles avec des robes brillantes, et comme elles étaient saisies de frayeur, et qu'elles tenaient leurs yeux baissés contre terre, ils leur dirent :

— Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant? Il n'est point ici, mais il est ressuscité. Souvenez-vous de quelle manière il vous a parlé, lorsqu'il était encore en Galilée et qu'il disait :

— « Il faut que le Fils de l'homme soit livré entre les mains des pécheurs, qu'il soit crucifié et qu'il ressuscite le troisième jour. »

Elles se ressouvinnrent donc des paroles de Jésus. Et étant revenues du sépulcre, elles racontèrent tout ceci aux onze Apôtres et à tous les autres. Celles qui firent ce rapport aux Apôtres, étaient :

Marie-Madeleine ;

Jeanne et Marie, mère de Jacques, et les autres qui étaient avec elles.

Mais ce qu'elles leur disaient leur parut comme une rêverie, et ils ne les crurent point.

Les Synaxaires orientaux marquent que ces saintes femmes, qui furent les premiers témoins et les premiers hérauts de la glorieuse résurrection de Jésus, menèrent tout le reste de leur vie une conduite digne de l'honneur qui leur avait été

accordé, c'est-à-dire entièrement conforme aux commandements et aux conseils de l'Évangile.

Macaire Chrysocéphale a prononcé un discours, dans lequel il fait l'éloge de la sainteté de ces pieuses femmes. Le commencement du titre de ce sermon ou panégyrique est ainsi conçu : « *In Sanctas Unguentiferas mulieres,* » c'est-à-dire *des saintes femmes qui portèrent des parfums au tombeau du Christ.*

— Sainte Suzanne, nom qui, en hébreu, signifie *un Lys*, accomplit à l'égard du Christ les mêmes offices que la précédente. Elle partage sa gloire dans le ciel, comme elle partagea sur la terre son généreux dévouement. — Le docteur Sepp pense que nous retrouvons dans Suzanne, compagne de Jésus (*Luc, VIII, 4*), la fiancée des noces de Cana. C'est en faveur de cette sainte femme que le Sauveur opéra son premier miracle à Cana en Galilée.

LA SAMARITAINE

APPELÉE DANS DIVERS MARTYROLOGES

SAINTE PHOTINE

Témoin des œuvres divines de Jésus, — convertie à sa prédication

AVEC LES HABITANTS DE SICHAR, EN SAMARIE.

(xx Mars.)

I

Entretien de Jésus avec la Samaritaine. — Cette femme annonce dans Samarie l'arrivée du Messie.

S. Jean l'Évangéliste rapporte ainsi cet entretien, au chapitre IV :

Jésus vint dans une ville de Samarie, nommée Sichar, près de l'héritage que Jacob donna à son fils Joseph. Or il y

avait là un puits, qu'on appelait la fontaine de Jacob. Et Jésus étant fatigué du chemin, s'assit sur cette fontaine pour se reposer. Il était environ la sixième heure du jour. Il vint alors une femme de Samarie pour tirer de l'eau. Jésus lui dit :

— Donnez-moi à boire.

Car ses disciples étaient allés à la ville pour acheter à manger. Mais cette femme samaritaine lui dit :

— Comment, vous qui êtes juif, me demandez-vous à boire, à moi, qui suis samaritaine? Car les juifs n'ont point de commerce avec les samaritains.

Jésus lui dit :

— Si vous connaissiez le don de Dieu, et celui qui vous dit : donnez-moi à boire, vous lui en auriez peut-être demandé vous-même, et il vous aurait donné de l'eau vive.

Cette femme lui dit :

— Vous n'avez pas de quoi en puiser et le puits est profond, d'où auriez-vous donc de l'eau vive? Etes-vous plus grand que notre Père Jacob, qui nous a donné ce puits et en a bu lui-même, aussi bien que ses enfants et ses troupeaux?

Jésus lui répondit :

— Quiconque boit de cette eau aura encore soif; au lieu que celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif; mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine d'eau, qui rejaillira jusque dans la vie éternelle.

Cette femme lui dit :

— Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus ici pour en tirer.

Jésus lui dit :

— Allez, appelez votre mari, et venez ici.

— Je n'ai point de mari, lui répondit cette femme.

Jésus lui dit :

— Vous avez raison de dire que vous n'avez point de mari; car vous avez eu cinq maris, et maintenant celui que vous avez n'est pas votre mari : vous avez dit vrai en cela.

Cette femme lui dit :

— Seigneur, je vois que vous êtes un Prophète. Nos Pères ont adoré sur cette montagne ; et vous autres vous dites que c'est dans Jérusalem qu'est le lieu où il faut adorer.

Jésus lui dit :

— Femme, croyez-moi, le temps va venir que ce ne sera plus sur cette montagne, ni dans Jérusalem que vous adorerez le Père. Vous adorez ce que vous ne connaissez point : pour nous, nous adorons ce que nous connaissons ; car le salut vient des juifs. Mais le temps vient, et il est déjà venu, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont là les adorateurs que le Père cherche. — Dieu est Esprit ; et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité.

Cette femme lui répondit :

— Je sais que le Messie (c'est-à-dire le Christ) doit venir ; lors donc qu'il sera venu, il nous annoncera toutes choses.

Jésus lui dit :

— C'est moi-même qui vous parle.

En même temps ses disciples arrivèrent, et ils s'étonnèrent de ce qu'il parlait avec une femme. Néanmoins, nul ne lui dit : *que lui demandez-vous ?* Ou d'où vient que vous parlez avec elle ?

Cette femme, cependant, laissant là sa cruche, s'en retourna à la ville, et se mit à dire à tout le monde :

— Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai jamais fait. Ne serait-ce pas le Christ ?

Ils sortirent donc de la ville et vinrent le trouver. — Or, il y eut beaucoup de Samaritains de cette ville-là qui crurent en lui sur le rapport de cette femme, qui les assurait qu'il lui avait dit tout ce qu'elle avait jamais fait. Les Samaritains étant donc venus trouver Jésus, le prièrent de demeurer chez eux ; et il y demeura deux jours.

Et alors il y en eut beaucoup qui crurent en lui, pour

l'avoir entendu ; de sorte qu'ils disaient à cette femme :

— Ce n'est plus sur ce que vous nous avez dit, que nous croyons en lui ; car nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde.

La tradition nous montrera dans la suite la Samaritaine devenue fervente chrétienne ; — après avoir si efficacement attiré à Jésus-Christ les habitants de Sichar, ses compatriotes ; elle annoncera la foi évangélique aux habitants de Carthage et de l'Afrique, avec le dévouement et le courage héroïque d'un apôtre.

II

LA SAMARITAINE, S^{te} PHOTINE, — S. JOSÉ, S. VICTOR, ses deux fils, — S. SÉBASTIEN, capitaine italien, — S. ANATOLE, — S. PHOTIUS ou PHOTOO, — S^{te} PHOTIDE, S^{te} PARASCÈVE, S^{te} CYRIAQUE, sœurs de la Samaritaine, — la plupart témoins oculaires des miracles de Jésus et des Apôtres, — confesseurs de la foi et martyrs.

« Le 20 mars, sainte Photine, la Samaritaine ¹, avec ses « deux enfants, José et Victor ; les SS. Sébastien, officier « de l'armée ; Anatole, Photius, Photide, ainsi que les saintes « Parascève et Cyriaque, sœurs de Photine, qui tous, ayant « confessé Jésus-Christ, souffrirent le martyre ². »

Le ménologe de Basile, empereur de Constantinople, et les Synaxaires des Grecs développent ainsi ce qui est dit très-brièvement dans le Martyrologe romain :

« Combat de sainte *Photine la Samaritaine*, et de ses compagnons. — Sainte Photine, la Samaritaine même à laquelle parla Notre-Seigneur près du Puits (de Jacob), vivait encore sous l'empire de Néron, et eut alors à confesser hautement le nom de Jésus-Christ avec José et Victor, ses fils, avec le capi-

¹ Baronius, dans ses annotations, fait remarquer que les Grecs, comme les Latins, reconnaissent qu'il s'agit bien ici de la Samaritaine, dont parle S. Jean au chap. 4.

² *Martyrol. rom. 20 martii*. Menologium Cardin. Sirleti. Sic et Martyrol. Cassinense et annal. eccles. t. 1.

taine Sébastien et Anatole, et avec ses sœurs Photoo, Photide, Parascève et Cyriaque.

Après le martyre des Apôtres S. Pierre et S. Paul, elle était avec son fils José à Carthage, ville d'Afrique, et y prêchait Jésus-Christ. — Quant à son fils Victor, ayant donné des preuves de sa valeur en combattant contre les *Avaroïs* (peuples de Hongrie), il fut élevé au grade de préfet de la milice et reçut le commandement de mettre à mort tous les chrétiens qui étaient dans une ville d'Italie¹. Victor s'y rendit. Mais au lieu d'y mettre à mort les chrétiens, il attirait les autres à Jésus-Christ, leur enseignait ce qui regarde la foi, et convertit même entre autres le chef de la milice de cette ville, nommé Sébastien. C'est pourquoi il fut arrêté, enchaîné et conduit avec d'autres en présence de l'empereur. Ce Prince leur fit subir divers tourments, ordonna qu'on arrachât aux uns les yeux, qu'on enfermât les autres dans une prison remplie de serpents. Notre-Seigneur Jésus-Christ leur apparut, accompagné des Apôtres S. Pierre et S. Paul, et leur communiqua ainsi un grand courage et une force invincible.

Après quelque temps d'emprisonnement, on les fit sortir pour les conduire au lieu du supplice. On suspendit les uns à des arbres, on les brûlait ensuite avec des torches, des licteurs leur arrachaient la peau, mutilaient les hommes et livraient leurs corps aux chiens comme une proie à dévorer.

¹ Les divers monuments mettent ici des noms différents : les uns, comme le Ménologe de Constantinople, disent : *in Galilæa*, dans la Galilée ; les Synaxaires mettent *in Gallia*, dans la Gaule ; d'autres, en plus grand nombre écrivent *in urbe Italica*, dans une ville d'Italie. (Sic Maximus, episc. Cytheræus, Menæa, hist. Latina inserta Martyrologio Hispanico, Tamayus Salazar, Bivarius, *in Fl. Dextrum*, Julianus, archipresb., etc.)

Tous ces documents étant puisés à des sources différentes, il n'est pas étonnant qu'il se trouve quelques variantes et quelques différences, non essentielles, dans les traditions relatives à des personnages moins connus dans la primitive Eglise.

Quant à sainte Photide, après l'avoir écorchée, ils l'attachèrent à deux arbres, qu'on avait courbés avec force, puis, les laissant aller ensuite, elle fut déchirée en deux parties, par le milieu du corps. Les autres eurent la tête tranchée.

Pour sainte Photine¹, après avoir longtemps séjourné dans la prison, elle y mourut en paix, rendant à Dieu des actions de grâces.

L'empereur Rodolphe II donna à l'Eglise de Lisbonne des reliques parmi lesquelles s'en trouvèrent quelques-unes de sainte Photine. L'église Saint-Paul de Rome et celle de Saint-Jean de Bologne en possèdent également quelques-unes et en particulier le chef de cette Sainte, qui a été conservé précieusement par les moines du Mont-Cassin².

¹ Dans Emmérich (*Passion douloureuse de N.-S.*, p. 409, trad. de M. de Cazalès), le récit de la vie de la Samaritaine présente quelques différences. Elle s'appelle *Dina*, au lieu de *Photina*; elle a trois grandes filles au lieu des trois sœurs ci-dessus mentionnées, et deux fils, qui tous se réunissent aux Disciples dans les temps postérieurs à l'Ascension. La Samaritaine était née près de Damas, de parents moitié juifs, moitié païens. Les ayant perdus de bonne heure, elle avait pris chez une nourrice débauchée, le germe des passions les plus coupables. Elle avait eu plusieurs maris, supplantés tour à tour les uns par les autres; le dernier habitait *Sichar*, où elle l'avait suivi et avait changé son nom de *Dina* (ou *Photina*) pour celui de *Salomé*.

Les Ménées des Grecs contiennent des Actes plus étendus sur cette Sainte et sur ses sœurs. Bollandus leur préfère l'histoire sommaire que nous venons de donner.

Le Martyrologe romain, au 26 juillet, *in supplemento*, fait mémoire de sainte *Parascève*, vierge, honorée d'un culte particulier chez les Grecs et les Orientaux.

² *Vide* Baron., *ad Martyrol. rom.*

SAINTE PÉTRONILLE

VIERGE, FILLE DE L'APÔTRE S. PIERRE

Témoin et objet des miracles des Apôtres, — illustre par sa sainteté, et par ses prodiges. — et dont l'existence entière a été un perpétuel hommage rendu à la vérité évangélique.

(XXI Mai.)

Le Martyrologe romain s'exprime ainsi à son sujet :

« Le 31 mai, à Rome, sainte *Petronilla*, vierge, fille de
« l'apôtre S. Pierre, qui, refusant d'épouser *Flaccus*, noble
« romain, et ayant obtenu trois jours pour y penser, les
« passa en jeûnes et en prières. Le troisième jour étant ar-
« rivé, elle rendit l'esprit immédiatement après avoir reçu le
« sacrement de Jésus-Christ¹. »

Tous les anciens écrivains ecclésiastiques, qui ont parlé de cette Vierge, l'ont présentée comme étant non-seulement la fille spirituelle de S. Pierre, mais encore sa fille selon la nature. Bien que plusieurs critiques modernes s'éloignent du sentiment général et constant des Anciens, nous ne jugeons pas que nous devons nous en écarter, d'abord, parce qu'ils n'apportent aucune raison plausible de leur dissentiment ; en second lieu, parce que l'autorité de l'Antiquité et celle de l'Eglise qui, pendant tant de siècles, a suivi la tradition des premiers temps, est préférable à toutes les vaines conjectures et suppositions de ces quelques modernes.

L'histoire de la vie de sainte Pétronilla, qui disparaît entièrement sous la plume incrédule de quelques critiques du dix-huitième siècle, se résume donc ainsi d'après les monuments de la tradition.

¹ Sic omnia Martyrologia. Boll. 31 maii. Vetus Martyrol. rom. Acta SS. Neræi et Achillæi; Martyrol. S. Hieron. et Bedæ, Florentini; vide et Raban. Maurum, archiep. Moguntin., in *vita Sanctæ Petronillæ*; M. Darras, *Hist. gén. de l'Eglise*, t. 6, p. 255.

L'an 34, après l'Ascension de Notre-Seigneur, Pétronille était âgée de douze ans, comme le porte la Chronique de Flavius Dexter. On pense généralement que son nom Pétronilla, qui est le diminutif de celui de Pierre, lui fut donné par honneur parmi les fidèles primitifs, peut-être même lors de son baptême ; ce nom rappelait le surnom glorieux de son père, et était, par cela même, un titre de gloire pour la fille.

Elle accompagna sa mère, nommée *Perpétua*, et dut séjourner quelques années à Jérusalem et à Antioche, lorsque S. Pierre y demeura. Elles le suivirent à Rome, vers l'an 42 ou 44. Là, la mère et la fille travaillaient au salut des personnes de leur sexe, en leur faisant part de la bonne nouvelle par des récits simples et familiers.

L'épouse de S. Pierre fut dénoncée et condamnée à la mort pour le zèle qu'elle mettait à propager la foi et à faire mépriser le culte des idoles. Clément d'Alexandrie rapporte comment S. Pierre l'exhortait à supporter courageusement les supplices, en se rappelant ceux que le Seigneur avait endurés.

Quant à leur fille, elle brillait comme un astre éclatant parmi les premiers Disciples des Apôtres. Elle était, par sa sa piété et par ses vertus éminentes, un objet de grande édification pour les fidèles de Rome. L'éclat de son mérite, joint à celui de sa beauté physique, lui attirait tous les cœurs. On rapporte, à ce sujet, que le patricien Flaccus ¹, voyant l'estime que les premiers chefs du Christianisme et que la noblesse chrétienne de Rome avait pour elle, désira l'avoir en mariage ; mais qu'elle préféra mourir vierge. Elle avait alors de vingt-cinq à trente ans.

Voici comment un célèbre Disciple de S. Pierre, *Marcellus*,

¹ Flaccus était décoré du titre de comte ; titre qui, avant Constantin, était donné à ceux qui accompagnaient les Proconsuls dans les provinces. (*Baron.*)

raconte sa mort, dans une lettre adressée aux martyrs S. *Nérée* et S. *Achillée*, qui se trouvaient pour lors relégués dans l'île Pontia :

« Aux saints confesseurs du Christ, Nérée et Achillée,
« Marcellus, leur serviteur !

« La lecture de votre lettre m'a rempli d'une extrême joie,
« en m'apprenant que vous étiez constants dans la foi, et que
« vous combattiez en héros pour la vérité. . . . »

Après avoir longuement parlé de S. Pierre, il ajoute :

« Quant à Pétronille, la fille de Pierre, l'apôtre, vous
« me demandez, avec instances, de vous faire connaître
« quelle a été la fin de sa vie ; je vous le dirai en peu de
« mots.

« Vous savez parfaitement que par la volonté de Pierre
« l'apôtre, Pétronille gardait le lit. Je me souviens que vous
« étiez présents, lorsqu'un jour nous mangions chez lui ;
« nous étions plusieurs Disciples réunis, et Titus lui dit :

— « Pourquoi, lorsque vous guérissez tous les malades,
« souffrez-vous que Pétronille soit ainsi paralysée et garde
« ainsi continuellement le lit ?

« Pierre lui répondit que cela lui était avantageux (parce
« que, sans cette infirmité, elle serait exposée à la tentation,
« et y exposerait les autres par sa beauté). — Cependant,
« ajouta-t il, pour que personne ne s'imagine que je dis cela
« parce qu'il m'est impossible de la rendre à la santé, je veux
« qu'elle se lève et qu'elle nous serve.

« Au même instant, elle fut guérie et se leva.

« Lorsqu'elle fut devenue parfaite dans le service de Dieu,
« non-seulement elle jouit d'une excellente santé après sa
« guérison, mais, de plus, elle obtint par ses prières la gué-
« rison d'un très-grand nombre d'autres malades.

« Or, comme elle était d'une beauté et d'une forme très-
« distinguées, il arriva que le patricien Flaccus fut épris de

« la splendeur dont elle était environnée, et vint un jour, escorté de plusieurs soldats, pour l'obtenir et l'emmener comme épouse.

— « Est-ce ainsi, lui dit Pétronille, que vous venez demander une fille désarmée? Si vous voulez m'avoir pour épouse, faites que les dames et les vierges honnêtes viennent me trouver dans trois jours, afin qu'elles m'accompagnent pour me rendre à votre demeure.

« Les trois jours furent passés par elle dans les jeûnes et dans les prières. *Felicule*, vierge, qui était parfaite dans les voies de Dieu, l'assista dans cette circonstance et resta continuellement avec elle. Le deuxième jour arrivé, Nicomède, prêtre, célébra les saints mystères; et lorsque la Vierge eut reçu le très-saint sacrement de l'Eucharistie, elle se remit dans son lit et rendit l'esprit.

« Or, les Dames romaines (qui avaient embrassé la foi), de même que les vierges envoyées par Flaccus, célébrèrent les obsèques de Pétronille ¹. »

Cette narration de Marcellus a été généralement suivie par tous les siècles chrétiens. Elle était très-connue du temps de S. Augustin ², qui en parle dans ses écrits, et qui assure que S. Pierre avait une fille qu'il guérit d'une paralysie ³.

¹ Toutes les objections faites contre cette relation sont réfutées victorieusement par le commentateur de Dexter, *ad an. 54, n. 4*.

² S. Aug., *contr. Adamant. c. 17*, Manichæi.

³ On lit pareillement à ce sujet dans l'historien Ordericus Vitalis, *Hist. eccl. l. 2, c. 5*: « Un jour, à Rome, plusieurs fidèles prenaient leur repas avec Pierre. Titus dit alors à cet Apôtre : — Pourquoi vous qui guérissez les malades, laissez-vous Pétronille dans cet état de paralysie? — Cela lui est avantageux, répondit Pierre, mais pour qu'on ne pense pas que je veux par ce langage excuser l'impuissance où je suis de la guérir; je vous le commande, Pétronille, *levez-vous et servez nous*. Aussitôt elle se leva pleine de santé et les servit à table. Or, quand elle eut rempli ce ministère, Pierre lui commanda de retourner à son grabat. Mais lorsqu'elle fut parvenue à la perfection, non-seulement elle fut entièrement guérie elle-même, mais elle rendit, de plus, par ses prières, une parfaite santé à plusieurs personnes. »

Les hérétiques des premiers temps parlaient également des mêmes faits.

Après que sainte Pétronille fut ainsi morte à Rome, la vénération des fidèles éleva, sur le chemin d'Ardée, où elle était enterrée, une église qui portait son nom, et cette église devint si célèbre, que le pape Grégoire III y établit une station. A ce monument fut adjoint un cimetière qui porta le même nom.

Vers l'an 758, le pape Paul I^{er} procéda à la découverte du corps de cette Sainte. — Il eut le bonheur de le trouver, et le transporta solennellement à l'église de S. Pierre. Sur le marbre qui recouvrait cette précieuse relique on lut ces paroles :

*Auræ Petronillæ filia dulcissimæ !
A la vertueuse Pétronille, ma fille bien-aimée !*

On pense que cette inscription avait été mise sur le sépulcre par l'ordre de S. Pierre ¹.

On lit dans un Martyrologe ces deux vers hexamètres :

*Tum pridie Petronilla Petri de germine sancto,
Fulgida Virgo micat Christi trabeata decore ².*

SAINTE FÉLICULE

*Vierge romaine, — contemporaine des Apôtres, — martyre
de Jésus-Christ, sous Domitien.*

(XIII Juin.)

« Le XIII juin, dit le Martyrologe romain, à Rome, sur la
« voie d'Ardée, fête de sainte Félicule, vierge et martyre,
« qui, ne voulant ni épouser Flaccus, ni sacrifier aux idoles,
« fut livrée à un juge particulier, lequel la trouvant tou-

¹ Galesinius et Wandelbertus, *in suis Martyrologiis, pridie Kal. Junii*. Baronius, *an. 69, n. 52 et 55 et ad Martyrol rom.*

² *In Martyrol. Wandelberti.*

« jours constante dans la confession de Jésus-Christ, après
« l'avoir tenue dans une ténébreuse prison, et lui avoir fait
« souffrir la faim, la fit tourmenter sur le chevalet, jusqu'à ce
« qu'elle eût rendu l'esprit ; puis l'ayant détachée, on la jeta
« dans un égout. S. Nicomèdes l'enterra sur la même
« voie ¹. »

Le nom de cette noble Vierge se trouve dans les plus anciens fastes de l'Eglise, dans les Actes de sainte Domitille, dans S. Adon, Usuard, etc. Plusieurs églises ont possédé de ses reliques.

On a gravé sur son tombeau l'épithaphe suivante :

*Marmore sub modico jacet hic Felicula Virgo,
Romani dudum sanguine nata patris.
Mors sua sub Flacco, nituit certamine lustris,
Vita sibi æternis competit Elysiis.
Cur modo sit Pauli translatum corpus in æde,
Annales memorant : disce viator : abi.*

Son corps est aujourd'hui à Parme dans une église de saint Paul ².

Les Actes de S. Nérée disent que le corps de sainte Félicule ayant été jeté dans un cloaque, S. Nicomèdes, prêtre, l'en retira et l'enterra dans une petite terre qu'il avait à deux ou trois lieues de Rome ; et que, les persécuteurs l'ayant appris, il fut tellement frappé de verges qu'il expira dans ce supplice ; il fut enterré près de Rome sur le chemin de Nomentum. On s'accorde généralement à placer son martyr sous le règne de Domitien. Sa fête se fait au 13 septembre, dans tous les Martyrologes.

¹ Item apud Bedam, Usuard., Adon, ac cæteros recentiores. Vide *Acta S. Nerei et Achillei*, apud Boll. et apud Sur. t. 5, die 12 maii. et *Petrum*, in *Catal.* l. 5. c. 112.

² Ferrar., de *Sanctis Italicis*.

SAINTE LYDIA

*Riche marchande de pourpre, à Philippes, en Macédoine,
l'hôtelière des Apôtres.*

(III Août.)

On lit dans le Martyrologe romain, au 3 août :

« A Philippes, en Macédoine, sainte Lydie, marchande de
« pourpre, qui fut la première à croire l'Évangile quand l'a-
« pâtre S. Paul y vint annoncer la foi. »

Cette dame si remarquable a reçu les éloges de l'Esprit-Saint, dans le livre des Actes, où, après le récit de l'arrivée de S. Paul, de S. Luc, de Silas, et de Timothée à Philippes, l'Agiographe sacré continue¹ en ces termes :

Nous demeurâmes quelques jours en cette ville. — Le jour du sabbat, nous sortîmes hors de cette ville, et nous allâmes près de la rivière où paraissait être le lieu ordinaire de la prière. Nous nous assîmes, et nous parlâmes aux femmes qui étaient là assemblées.

Il y en avait une nommée Lydie, de la ville de Thyatire, marchande de pourpre, qui servait Dieu. Elle nous écouta ; et le Seigneur lui ouvrit le cœur, pour entendre avec soumission ce que Paul disait.

Après qu'elle eut été baptisée, et sa famille avec elle, elle nous fit cette prière :

— *Si vous me croyez fidèle au Seigneur, et si vous ne me croyez pas indigne de la grâce que vous m'avez faite, en m'accordant le baptême, entrez dans ma maison et y demeurez ; ne me refusez point cette faveur.*

Et elle les y força.

Voilà un beau modèle de la bonne manière d'exercer l'hospitalité. Elle pratiqua alors généreusement cette vertu, puis-

¹ Act. xvi, 12-15.

qu'elle logea, nourrit, et entretint durant plusieurs ¹ jours les Apôtres de Jésus-Christ (*multis diebus*). Elle le fit avec une grande bonté, puisque S. Paul, au sortir de prison, et lorsqu'on le pressait de quitter la ville, ne le voulut point faire, qu'il ne fût retourné à la maison hospitalière.

Au sortir de la prison, dit S. Luc ², ils allèrent chez Lydie ; et, ayant vu les frères, ils les consolèrent et partirent ensuite (vers l'an 54).

Cette Dame était prosélyte et craignant Dieu, avant sa conversion à la foi chrétienne, et non pas juive. Son nom est Lydia, et non pas *la Lydienne*, comme quelques auteurs l'ont cru. Car le grec le dit expressément. Elle vendait des laines et des étoffes de couleur de pourpre. On voit dans Plin ³, que les femmes lydiennes, et de Thyatire, pays natal de cette Sainte, étaient renommées pour leurs magnifiques ouvrages de pourpre.

Lydia possédait, en vertu des lois impériales (alors en vigueur), le monopole de la teinture écarlate. — On a encore trouvé, sous les ruines de Thyatire, un monument que la compagnie des teinturiers avait élevé à l'un de ses présidents, ce qui montre que cette profession y était très-considérée. Lydia est la première chrétienne, dit Sepp, dont nous connaissons le nom en Europe ⁴.

¹ Ibid. v, 18.

² Ibid. v, 40.

³ Plin. l. 7, c. 56. Vide Baron. an. 115, u. 15 et an. 51, n. 66.

⁴ Sepp. l. 2, p. 322.

SAINTE BASILISSE & SAINTE ANASTASIE

DAMES ROMAINES

*Témoins des miracles des Apôtres, — Martyrs de Jésus-Christ,
sous Néron*

(xv Avril. — An 65 de J.-C., et 69)

On lit dans le *Martyrologe romain*, au 15 avril :

« A Rome, les saintes *Basilisse* et *Anastasio*, femmes de
« qualité, qui, ayant été disciples des Apôtres, et demeurant
« fermes dans la confession de la foi, eurent, sous l'empereur
« Néron, la langue et les pieds coupés, et obtinrent par le
« glaive, la couronne du martyre¹. »

Ces deux saintes femmes étaient d'une famille opulente, noble et très illustre. Après le martyre des deux Apôtres Pierre et Paul, par qui elles avaient été instruites, elles enlevèrent, durant la nuit, leurs précieuses reliques, embaumèrent les corps des Apôtres, et les allèrent cacher dans les catacombes.

Les Païens les ayant découvertes, les dénoncèrent à Néron. Ce Prince les fit arrêter et comparaître devant lui. Mais n'ayant pu les dissuader de croire en Jésus-Christ, il les fit jeter en prison, pour y subir divers tourments. On leur coupa la langue qui avait courageusement confessé Jésus-Christ, les mamelles, les mains et les pieds ; on les suspendit pour les flageller et les brûler avec des torches ; et, enfin, on leur trancha la tête.

C'est ce que nous apprennent les Martyrologes grecs et latins.

On lit dans les *Ménées* de l'Eglise orientale ce distique composé en l'honneur de ces deux martyres :

¹ De his fusiis agitur in *Menologiis* Græcorum Baron., an. 69, n. 44.

Ἄμνου θεοῦ σφάττουσιν Ἄμναδας δύο
Ἀναστασιαν καὶ Βασιλίτσαν ἀμα.
Anastasiam et Basilissam simul
Maclant, Dei Agni scilicet Agnellas duas.

« Ils immolèrent Anastasie et Basilisse, deux agneaux, pleins
« d'innocence, qui accompagnent dans les cieux l'Agneau de
« Diou. »

SAINTE THÉODORA

*Illustre dame romaine, — témoin des œuvres des Apôtres
vierge et martyre du Christ.*

(1^{er} Avril.)

« A Rome, martyre de sainte Théodora, sœur du très-
« illustre martyr S. Hermès qui, sous l'empereur Adrien,
« ayant été mise à mort par ordre du juge Aurélien, fut en-
« terrée auprès de son frère, sur la voie Salaria, non loin de
« la ville ¹. »

Cette Vierge magnanime, après avoir dit à Aurélien, qu'elle
avait, avec Hermès, son frère, homme puissant, riche et
noble, sacrifié toutes ses richesses pour les pauvres de Jésus-
Christ, ajouta qu'elle était prête à se sacrifier encore elle-
même pour lui.

Elle fut donc flagellée, immolée, puis enterrée près de son
glorieux frère Hermès ².

S^{te} BALBINE, vierge romaine, fille du tribun *Quirinus*,
fut martyrisée dans la même circonstance, et enterrée dans la
propriété qui avait appartenu à S. Hermès, martyr.

¹ Martyrol. rom., item, Beda, Usuard., Ado, et alii. Acta ejus habentur
in Actis S. Alexandri papæ, apud Sur., t. 5, die 3 maii. Vide Baron..
an. 152.

² Boll., 1 apr., ex Actis S. Alex. papæ.

S^{te} EXUPÈRE, femme très-chrétienne, mère de S. Hermès et de sainte Théodora, se montra aussi courageusement chrétienne.

Sainte Balbine demeura vierge après avoir choisi le Christ pour son époux céleste. La relation de sa guérison miraculeuse est rapportée dans les *Actes* de la vie du pape S. Alexandre. On célèbre sa fête le 31 mars. Le Martyrologe romain s'exprime ainsi à son sujet :

« Le 31 mars, à Rome, sainte Balbine, vierge, fille de
« S. Quirinus, martyr, qui, ayant été baptisée par le pape
« S. Alexandre, après avoir heureusement achevé sa carrière, fut enterrée sur la voie *Appienne*, près de son
« Père. »

Cette Vierge confia les chaînes de S. Pierre, qu'elle avait reçues de ce saint Pontife, à sainte Théodora, femme très-religieuse, et sœur de S. Hermès, illustre personnage romain ¹.

SAINTE PRISCILLA, L'ANCIENNE

Illustre dame romaine, mère de S. Pudens, — témoin des œuvres prodigieuses des Apôtres et des Soixante-Douze Disciples, — leur offrit l'hospitalité.

(xvi Janvier.)

« Le 16 janvier, à Rome, dit le Martyrologe romain, sainte
« Priscilla, qui consacra ses biens et sa personne au service
« des Martyrs. »

« Lorsque les Apôtres Pierre et Paul arrivèrent à Rome, dit Ferrarius dans le Catalogue des Saints, elle leur donna l'hospitalité. Elle faisait aussi de grandes aumônes aux pauvres. Le célèbre cimetière de la voie Salaria, fut, selon la tradition, construit à ses frais. »

¹ Acta SS. ad martii 31, habentur in Actis S. Alexandri pape.

C'est elle qui était la mère ¹ du sénateur *Pudens*, et l'aïeule des saintes *Praxède* et *Pudentienne*, vierges célèbres dans l'Eglise, et filles du dignitaire romain que nous venons de nommer.

Tous les Martyrologes, anciens et nouveaux, s'accordent sur ces points traditionnels.

On trouve dans la catacombe de sainte Priscilla une figure d'*Orante*, que l'on croit être le portrait de Priscilla elle-même. Elle est richement vêtue et ses traits expriment le calme et la dignité. Cette figure est debout près de trois tombes, placées les unes au-dessus des autres et creusées dans le mur. Les antiquaires pensent que ces tombeaux sont la sépulture de la famille Pudens, et que ce portrait est celui de l'épouse du sénateur.

SAINTE SYNTYCHES & SAINTE EVODIE

Illustres dames chrétiennes, — collaboratrices des Apôtres et des Hommes Apostoliques, — témoins oculaires de leurs œuvres.

(XXII Juillet.)

Je conjure Evodie, dit S. Paul, écrivant à l'église de Philippes, et je conjure Syntyches, de s'unir dans les mêmes sentiments en Notre-Seigneur. Je vous prie aussi, vous qui avez été le fidèle compagnon de mes travaux, de les assister, elles qui ont travaillé avec moi dans l'établissement de l'Evangile, avec Clément et les autres qui m'ont aidé. Leurs noms sont écrits dans le Livre de vie.

Outre l'éloge que S. Paul fait ici de sainte Syntyches, nous avons ce que dit la tradition. Les agiographes rapportent, que cette pieuse dame donna l'hospitalité aux premiers Disciples du Christ, et que, favorisant leurs prédications, elle disposa

¹ Vide Baron., *ad Martyrol. rom.*; *Mombritium, t. 2*, et *Acta S. Pudentianæ*.

un grand nombre de personnes à recevoir le Baptême de la main de S. Paul ; qu'ensuite, après avoir constamment rendu les plus nombreux services aux ministres de l'Évangile et aux Disciples de Jésus-Christ, après avoir consacré les soins les plus actifs à l'avancement du règne de Dieu, elle mourut à Philippes, l'an 78, les mains pleines de bonnes œuvres et de mérites, dans une vieillesse avancée et glorieuse. Usuard, Adon, et d'autres martyrologes disent que son corps repose à Philippes, en Macédoine.

SAINTE PHÉBÉ

*Diaconesse de Cenchrée, — témoin des prodiges de S. Paul
et des autres hommes apostoliques.*

(III Septembre. — An de J.-C. 30 60.)

« A Corinthe, fête de sainte Phébé, diaconesse, dont parle S. Paul dans son épître aux Romains ¹ ».

Je vous recommande, dit cet apôtre aux Romains ², notre sœur Phébé, diaconesse de l'Eglise, qui est au port de Cenchrée ; afin que vous la receviez au nom du Seigneur comme on doit recevoir les Saints, et que vous l'assistiez dans toutes les choses où elle pourrait avoir besoin de vous ; car elle en a assisté elle-même plusieurs, et moi en particulier.

C'était une femme célèbre et illustre, dont la piété nourrissait les pauvres, lavait les pieds des Saints, leur donnait l'hospitalité, ouvrait un asile aux fidèles persécutés, pratiquait toute sorte de bonnes œuvres. Elle a mérité les éloges, non-seulement de S. Paul, mais encore des plus grands Docteurs de l'Eglise, et notamment d'Origène, de S. Jean Chrysostôme ³.

¹ Martyrol. rom., 5 sept.

² Rom., 16, v. 1, 2.

³ Ap. Boll., 5 sept.

S^{te} EUPHÉMIE, — S^{te} DOROTHÉE, — S^{te} THÈCLA
ET S^{te} ERASMIA

Martyres d'Aquilée, — témoins des miracles des Apôtres.

(III Septembre. — An de J.-C. 30-60)

« A Aquilée, 3 septembre, fête de sainte Euphémie, de
« sainte Dorothee, de sainte Técla et de sainte Erasmio, qui,
« sous l'empereur Néron, après avoir souffert plusieurs tour-
« ments, furent décapitées et inhumées par S. Hermagoras,
« (disciple de S. Marc) ¹ ».

Les actes de ces généreuses vierges qui versèrent leur sang pour rendre témoignage à Jésus-Christ, se trouvent dans les *Acta Sanctorum* au troisième jour de septembre, p. 607. Sainte Thècle figure aussi dans l'histoire de S. Apollinaire de Ravenne; elle fut guérie d'une grave maladie, puis convertie à la foi par ce saint Disciple des Apôtres.

SAINTE ARIADNÉ

Servante d'un riche païen, à Prymnésie, en Phrygie, — martyrisée pour la foi chrétienne, sous le règne d'Adrien.

(XVII Septembre. — An 90-120 de J.-C.)

Le jour de sa naissance, un riche gouverneur de Phrygie, qui avait *Ariadné* à son service, voulut la contraindre à offrir avec ses enfants des sacrifices aux dieux de l'empire. Elle s'y refusa. On la soumit à des tourments, on la jeta en prison; elle persévéra dans son refus d'immoler aux idoles; persécutée

¹ Martyrol. rom., 3 septembre; Molanus, Galesinus, — Tabulæ, Eccl. Aquileiensis MSS.; Acta S. Hermagoræ, episc.; Petrus Aquilinus, l. 8, c. 29; Hier. Rubeus, l. 1, *hist. Ravenn.*; Baron., an. 60; Darras, *hist. gén. de l'Eglise*, t. 6, p. 255.

de nouveau, elle s'enfuit à une montagne, et fut visiblement protégée par la main de Dieu, par l'assistance des Anges, qui firent périr les hommes qui la poursuivaient ¹.

SAINTE SYMPHOROSE

AVEC SES FILS

S. CRESCENT, — S. JULIEN, — S. NÉMÉSIIUS, — S. PRIMITIVUS,
S. JUSTIN, — S. STACTÉE, — S. EUGÈNE

*Tous disciples des Apôtres, — témoins de leurs prodiges,
tous martyrs de Jésus-Christ*

avec GÉTULIUS, leur père, et AMATIUS, leur oncle paternel.

(XVIII Juillet. — An 75-120.)

Le martyrologe Romain résume ainsi le récit de leur martyre :

« Le 18 juillet, à Tivoli, sainte Symphorose, épouse de
« S. Gétule, martyr, avec ses sept fils, Crescent, Julien, Némèse, Primitif, Justin, Stactée, et Eugène. Du temps de
« l'empereur Adrien, la mère ayant été longtemps souffletée à
« cause de sa constance insurmontable, et ensuite pendue
« par les cheveux, et enfin ayant eu une pierre pendue au
« cou, fut précipitée dans le fleuve. Ses fils, ayant été étendus
« à des pieux à force de treuils, consommèrent leur martyre
« par divers genres de mort. Leurs corps, portés à Rome
« dans la suite, furent retrouvés dans la diaconie de Saint-
« Ange-de-la-Pêcherie sous le pontificat de Pie IV ² ».

¹ Voyez le Martyrologe romain et les Fastes de l'Eglise orientale. — *Acta SS.*, 17 sept.

² Item apud Bedam, Usuard., Adon.; in *Actis MSS.*; apud Mombricit., Petrum, in *Catal.*, t. 6, c. III; in *Actis S. Getulii*, apud Sur., t. 5, die 10 Junii; habetur Tiburtina via nobilis et pervetusta sanctæ Symphorosæ memoria seu Ecclesia. — Reliquiæ servantur in Diaconia S. Angeli in foro Piscario. — Baron., in *notis ad martyrol. rom.*; vide et *Acta S. Symphorosæ*, ap. *Boll.*, 18 febr., p. 558; et in *Breviario Romano*, ad XVIII julii, ubi dicitur eos passos esse, *Adriano imperatore*.

Plusieurs de ces noms se retrouvent dans les histoires des Apôtres, et dans la plupart des monuments de l'antiquité chrétienne. Ruinart donne la relation authentique de leur martyre, qu'on trouve pareillement dans les Bollandistes au 18 juillet, et qu'on attribue généralement au célèbre Julius Africanus, historien ecclésiastique, qui florissait vers la fin du second siècle, et qui avait composé une chronologie qui allait depuis le commencement du monde jusqu'au règne d'Héliogabale¹. Cette sainte famille avait été convertie, selon quelques auteurs, à la vue d'un grand prodige, opéré en sa faveur par l'apôtre S. Jean, comme on le voit au Livre VI., c. 3, de l'*Histoire du S. Evangéliste*.

ACTES AUTHENTIQUES DES MARTYRS PRÉCÉDENTS

I

Martyre de S. Gétulius, mari de sainte Symphorose, de S. Amantius, et de S. Céréalis.

Sainte Symphorose, femme, belle-sœur, mère de martyrs, fut l'une des plus illustres victimes des premières persécutions de l'Eglise, ou plutôt, l'un des plus nobles et des plus héroïques témoins de Jésus-Christ. Elle et son mari, plusieurs de ses fils, et notamment *Stactée*², avaient été disciples des Apôtres et des Hommes Apostoliques, avaient vu leurs prodiges, entendu leurs prédications, et s'étaient convertis à Jésus-Christ.

La persécution excitée par Trajan, fit sentir ses ravages jusqu'à la première année du règne d'Adrien ; et ce fut là,

¹ Nous n'avons plus cet ouvrage, mais les Pères en citent des fragments, et Eusèbe en parle comme d'un ouvrage exact et achevé.

² L'histoire de l'apôtre S. Jean marque que ce jeune homme, si c'est bien le même, a été ressuscité par le Disciple bien-aimé, et que depuis cette époque il vécut chrétiennement.

selon Sulpice-Sévère, l'époque de la quatrième persécution générale.

Gétulius, nommé aussi *Zotique* (*Getulius-Zoticus*), mari de sainte Symphorose, avait un frère nommé *Amantius*; et ils étaient l'un et l'autre tribuns dans les légions de l'empereur Adrien. *Amantius* demeurait caché pour éviter la colère de ce prince. *Gétulius* avait sa femme, ses enfants, et de grandes richesses à *Tivoli* ou *Tibur*, qui était alors la *Terre Sabine*, et qui s'appelle aujourd'hui la *Campagne de Rome*. Il avait abandonné tout cela pour Jésus-Christ, disent ses *Actes*. Néanmoins, il continuait de demeurer dans la *Terre Sabine*, où il nourrissait et instruisait beaucoup de chrétiens.

Céréalis, que les *Actes* qualifient *vicair*e de l'empire, fut envoyé par Adrien pour le prendre. Mais ce magistrat fut lui-même converti par *Gétulius* et par *Amantius*, et ils l'envoyèrent à Rome pour être baptisé par le pape S. Sixte I^{er}, qui, suivant Eusèbe, gouverna l'Eglise depuis l'an de Jésus-Christ 119 jusqu'à l'an 128. — Quelque temps après, ils furent saisis tous trois, *Gétulius*, *Amantius* et *Céréalis*, avec un nommé *Primitivus*, (par le préfet) *Licinius*. Ils furent soumis à divers tourments, furent flagellés, et laissés vingt-sept jours en prison à *Tivoli*. Enfin, ils aimèrent mieux être décapités, que sacrifier aux idoles! Ils furent martyrisés à cinq lieues de Rome sur les bords du Tibre.

Sainte *Symphorose* enleva le corps de son mari, et l'enterra dans une sablonnière, située sur ses terres. Elle enterra aussi au même lieu les corps des autres martyrs, ses compagnons. Il y a à *Tivoli* une vieille église de ces Saints, toute ruinée; et l'on croit, disent *Baronius* et divers autres auteurs, que c'est le lieu de leur sépulture.

On rapporte que, durant l'incarcération et le martyre de son mari, sainte *Symphorose*, pour éviter la persécution, se retirait avec ses enfants dans une citerne desséchée, située à *Tivoli*; et que là, elle attendait avec humilité et dans les incommodités

de cette retraite, le moment où Dieu l'engagerait dans le combat.

Voici, selon ses *Actes*, comment cela arriva :

II

Interrogatoire et martyre de sainte Symphorose.

Adrien, ayant fait bâtir, vers l'an 420, un temple avec un magnifique château à Tibur ou Tivoli, il l'enrichit de toutes les curiosités de l'art, que l'on y apporta des différentes provinces. Lorsqu'il fut achevé, il en ordonna la dédicace, qui se fit avec toutes les cérémonies usitées parmi les Païens. Il offrit des sacrifices, et consulta ses idoles et les démons qui les habitaient. Ceux-ci lui répondirent :

— Nous sommes tourmentés et déchirés par les prières que la veuve Sympohrose et ses enfants offrent tous les jours à leur Dieu. Si vous les engagez, elle et ses enfants, à nous offrir des sacrifices, nous vous promettons de vous accorder l'objet de toutes vos demandes¹.

Adrien fit donc appréhender sainte *Symphorose* et ses sept enfants, dont voici les noms :

Crescens, Julien, Némésius, Primitivus, Justin, Stacteus, Eugène.

Sainte Symphorose vint avec joie devant le tyran ; elle pria pour elle et pour ses enfants, demandant à Dieu la grâce de confesser généreusement son saint nom.

L'empereur leur parla d'abord à tous avec douceur, employa des paroles persuasives, et les exhorta d'une manière pressante à sacrifier.

¹ Constantin, *apud Euseb. in vit. Const., l. 2, c. 5*, déclare que la persécution de Dioclétien provint d'une réponse semblable. Apollon avait dit que les Justes qui étaient sur la terre, l'empêchaient de rendre des oracles. — On sait aussi la réponse presque semblable que le démon fit à Julien-l'Apostat, pour la gloire du Christ et de S. Babylas d'Antioche.

La bienheureuse Symphorose lui répondit ainsi au nom de tous :

Gétulius, mon mari, et son frère Amantius, l'un et l'autre tribuns dans vos troupes, ont souffert divers tourments précisément pour ne pas consentir à ce que vous me demandez, c'est-à-dire, pour ne point sacrifier à vos idoles. Ils ont surmonté vos démons par une mort glorieuse. Car ils ont mieux aimé se laisser trancher la tête, que de céder à vos efforts. Quo si la mort qu'ils ont endurée pour Jésus-Christ leur a causé aux yeux des hommes un déshonneur temporel, elle leur a acquis un honneur, une gloire immortelle devant les anges du ciel. Maintenant ils règnent avec ces Esprits bienheureux, ils portent comme d'illustres trophées, les marques de ce qu'ils ont souffert; ils jouissent dans les cieux de la vie éternelle, dans la société du Roi éternel.

L'empereur, changeant de voix, lui dit d'un ton sévère :

— Si vous ne sacrifiez avec vos fils, je vous ferai tous offrir en sacrifice à nos dieux puissants.

— Hélas ! dit Symphorose, serai-je assez heureuse pour être offerte à Dieu en sacrifice avec mes enfants ?

— Ce sera à mes dieux, repartit Adrien que je vous sacrifierai.

— Vos dieux, reprit la sainte, ne peuvent pas me recevoir en sacrifice. Que si vous me faites brûler pour le nom de Jésus-Christ, mon Dieu, le feu qui me consumera brûlera vos démons et les tourmentera beaucoup plus que moi.

Adrien : — Ou sacrifiez à mes dieux, ou vous périrez tous misérablement.

Symphorose : — Ne croyez pas que la crainte puisse me faire changer de sentiment : Vos menaces ne m'épouvantent nullement. Je désire être réunie dans le lieu de repos avec mon mari que vous avez mis à mort pour le nom de Jésus-Christ.

Adrien fit conduire Symphorose au temple d'Hercule, où

elle eut le visage tout meurtri de soufflets ; on la pendit ensuite par les cheveux. Comme elle était inébranlable au milieu de ces tourments, l'empereur ordonna qu'elle fût jetée avec une grosse pierre au cou dans la rivière du Teveron, qui passe à Tivoli. Car ce fut à Tivoli que le martyr de sainte Symphorose fut consommé. Son frère *Eugène*, qui était le premier de la ville de Tivoli, retira son corps et l'enterra dans le faubourg, sur le chemin, près de la ville.

III

Martyre des sept fils de sainte Symphorose.

Le lendemain, Adrien ordonna que les sept fils de Symphorose lui fussent amenés tous à la fois. Ayant inutilement employé les exhortations et les menaces pour les gagner, il fit planter autour du temple d'Hercule sept pieux, où on les étendit avec des poulies. On les serra avec tant de violence, que leurs os furent disloqués en plusieurs endroits de leurs corps. Loin de céder à la cruauté des tortures, ils s'animaient les uns les autres, et se montraient plus avides de souffrances que les bourreaux n'étaient ardents à les tourmenter.

Enfin, l'empereur commanda qu'on les mit à mort chacun à l'endroit où il était.

Crescens, l'aîné de tous, fut égorgé ;

Julien reçut un coup de poignard dans la poitrine ;

Némésius eut le cœur percé d'une lance ;

Primitivus fut frappé dans l'estomac ;

On rompit les reins à *Justin* ;

On ouvrit les côtés à *Stacteus* ;

Eugène, le plus jeune, fut fendu depuis le haut jusqu'en bas.

Le lendemain, Adrien vint au temple d'Hercule, fit creuser une fosse profonde, et ordonna qu'on y jetât les corps des mar-

tyrs. Les prêtres païens nommèrent ce lieu *les sept Biothanates*, c'est-à-dire, *les sept Suppliciés*.

La persécution ayant cessé¹, les chrétiens respirèrent environ dix-huit mois. Durant cet intervalle, ils rendirent aux reliques des martyrs l'honneur qui leur était dû, et les enterrèrent sur la voie Tiburtine, à moitié chemin de Rome et de Tivoli. On voit encore quelques restes d'une église qui fut bâtie sous leur invocation dans un lieu qui porte le nom des *sept frères*. Un pape, nommé Etienne, transporta leurs corps à Rome, dans l'Eglise de Saint-Ange. On les y trouva sous le pontificat de Pie IV, avec une inscription où il était parlé de cette translation.

Leurs *Actes* portent qu'on célèbre leur fête le xviii de juillet, jour auquel la placent la plupart des Martyrologes. Sainte Symphorose fut martyrisée un jour plutôt que ses enfants. Mais on n'en fait néanmoins qu'une même fête.

Réflexion. — La famille de sainte Symphorose est le modèle des familles vraiment chrétiennes. Cette sainte mère se voyant particulièrement chargée de l'éducation chrétienne de ses enfants, ne les entretenait point des avantages que leurs richesses et leur naissance pouvaient leur procurer dans le monde. Si elle leur parlait de Gétulius, leur père, ce n'était point pour vanter les postes honorables qu'il avait occupés, ni les grandes actions par lesquelles il s'était illustré, mais bien plutôt pour leur rappeler le souvenir de sa piété et du glorieux triomphe qu'il avait mérité en confessant Jésus-Christ. Elle leur représentait continuellement la gloire et le bonheur de ceux qui marchent sur les traces du Sauveur du monde. Elle

¹ Adrien fut, durant un temps, déterminé à donner la paix aux chrétiens, par l'impression que firent sur son esprit les *Apologies* de Quadratus et d'Aristide, ainsi que la lettre que Sérénus-Gratianus, proconsul d'Asie, lui écrivit en faveur des chrétiens. Il marqua même de la vénération pour Jésus-Christ, qu'il regardait comme un être d'une nature nouvelle et extraordinaire. Il mit son image à côté de celle d'Apollonius de Thyane et des dieux de l'Empire.

leur apprenait qu'un chrétien qui aime à endurer pour Jésus-Christ les humiliations et les souffrances, y trouve un trésor de mérites infinis et d'impérissable félicité. Que le mondain vante tant qu'il lui plaira, ses honneurs, ses plaisirs, ses richesses, de pareils biens, si toutefois ils en méritent le nom, ne peuvent satisfaire ses désirs, dans la vie présente, lui causent souvent, au contraire, des remords cuisants, s'il n'en use pas chrétiennement et lui préparent une confusion et des douleurs qui ne finiront jamais. — Qu'il est infiniment préférable de sacrifier, à l'exemple de cette pieuse famille de sainte Symphorose et de S. Gétulius, les avantages transitoires du temps, pour acquérir par ce moyen, les avantages immenses et perpétuellement durables de l'éternité !

SAINTE PRISCA OU SAINTE PRISQUE

Noble vierge romaine, de famille consulaire, — témoin des miracles des Apôtres, — l'une de leurs premières et de leurs plus dévouées disciples, — thaumaturge et martyre du Christ.

(xvii Janvier. — Au 35-54.)

Cette admirable vierge chrétienne, dont la générosité d'âme répondait à la grandeur de sa naissance, est mentionnée en ces termes dans le Martyrologe romain :

« A Rome, sainte Prisca, vierge, qui après avoir enduré de « cruels supplices sous l'empereur Claude, reçut la couronne « du martyre ¹. »

Les autres Martyrologes s'étendent plus longuement sur le

¹ La treizième année de l'empire de Claude, selon Baronius, et l'an 56 de Jésus-Christ. — Selon les anciens monuments et la tradition, sainte Prisca a été martyrisée du vivant de S. Pierre, sous le règne de Claude l'Ancien. On rapporte que S. Pierre consacra un oratoire et un autel au lieu même du martyre de sainte Prisca, et où l'on conservait les reliques de cette sainte. (Edinerus, *in vita S. Anselmi, id testatur apud Baron., annot. Martyrolog. rom.*)

martyre de cette Sainte. Elle était née d'un père qui avait été plusieurs fois consul (et des auteurs pensent que c'était C. Vibius Priscus, qui, l'an 44 de Jésus-Christ, sous le règne de Claude, fut consul pour la seconde fois).

On sait par Suétone¹, historien païen, que cet empereur prit des mesures de rigueur contre les chrétiens, et qu'il les chassa de Rome. On lui dénonça Prisca comme ennemie des dieux du Capitole et comme chrétienne. Il la fit venir², pour la détourner de sa foi et la porter à sacrifier aux idoles. Mais, se croyant gravement offensé par la fermeté héroïque que cette noble Vierge fit paraître en refusant de se rendre à ses propositions, il la fit flageller et jeter en prison. Le lendemain, la voyant constamment attachée à sa foi, il la fit battre rudement, l'enferma dans un cachot, l'exposa aux bêtes du cirque, l'éprouva par la faim, la fit déchirer avec des ongles de fer par les bourreaux, puis jeter dans les flammes. Mais, protégée visiblement par Dieu, elle ne ressentit aucun mal de ces divers genres de supplices. Ce que Claude regardait comme un effet de la magie. Enfin, après qu'elle eut témoigné le désir de mourir pour Dieu et pour Jésus-Christ, elle eut la tête tranchée hors des murs de la ville et reçut ainsi la couronne du martyre.

Ses Actes, rapportés par divers auteurs, et notamment par les Bollandistes³, offrent des détails d'un grand intérêt sur son

¹ Tacite, *l. 15*, marque pareillement que les chrétiens avaient été plusieurs fois persécutés avant Néron, ce qui désigne le règne de Claude.

² L'empereur lui-même voulut juger Prisca, parce qu'elle était d'une des plus illustres familles de Rome, de la famille même de l'un de ses plus dignes consuls. — Si donc il n'avait pas coutume de juger par lui-même les chrétiens, il n'est pas étonnant qu'il ait fait une exception pour une vierge si noble, et pour lui personnellement si intéressante.

³ *Ad 18 januarii diem*, Boll.; et apud Galesinium; in *Officio Ecclesiæ romanæ, ad 18 januarii*; ap. Ferrarium, in *Catalogo SS. Italiæ*; apud Ant. Gallonium, *l. de Virginibus Romanis*; ap. Silvan. Razzium, *t. 1, de feminis sanctitate illustribus*; ap. Ribadeneira, in *flore SS.*; ap. Pe-

interrogatoire, sur tous les moyens employés par l'empereur pour la séduire, sur sa mort glorieuse, sur ses reliques. C'est pourquoi nous croyons devoir les donner ici, tels qu'on les trouve dans les plus anciens manuscrits. On trouverait difficilement un plus beau sujet de drame que celui que nous présente cet antique monument, qui, suivant le martyrologiste Galésinius, a pour auteurs les notaires de Rome, institués par S. Clément, disciple de S. Pierre.

I

Sainte Prisca est arrêtée. — On la livre aux premiers tourments.

Sous l'empereur Claude, la treizième année de son règne, fut publié un édit qui mettait tous les chrétiens dans l'alternative, soit de sacrifier aux idoles, soit de se voir condamnés à la mort, dans le cas où ils ne consentiraient pas à honorer les faux dieux. Cet édit traçait aux Juifs et aux Proconsuls leur ligne de conduite vis-à-vis des Disciples du Christ, il prescrivait avec menace, à ces hommes d'ailleurs tout animés d'un esprit satanique, de presser l'exécution des ordres impériaux, jusqu'à ce que le Christianisme fût anéanti ; de proposer aux chrétiens l'adoration sacrilège des démons, de combler d'honneur et de récompenses ceux qui y consentiraient, de livrer à de cruels supplices ceux qui s'y refuseraient avec mépris. L'empereur Claude donnait lui-même l'exemple ; il offrait ces sortes de sacrifices dans le Temple d'Apollon, et en même temps il commandait avec une extrême rigueur à ses soldats de se saisir de tous ceux qui faisaient profession de christianisme, hommes et femmes, et de les contraindre par des peines sévères à sacrifier aux dieux.

Des hommes méchants furent alors envoyés de toutes parts pour exterminer le culte chrétien. Ils vinrent en particulier

trum de Natal., l. 2, c. 96 ; ap. Pancirolum, Canisium, Florarium, Maurolyc., Felicium, etc.

dans un lieu de réunion chrétienne, où ils trouvèrent la bienheureuse Prisca en prières. C'était une vierge de noble extraction, son père, immensément opulent, avait été trois fois consul ¹. A onze ans, elle était toute ornée de la grâce divine et avait déjà pratiqué toutes les bonnes œuvres. Les ministres de l'empereur lui dirent :

— Claude, notre seigneur, vous aime tout particulièrement, il désire que spontanément vous offriez un sacrifice au grand dieu Apollon.

La bienheureuse Prisca leur répondit avec un air joyeux :

— Je vais d'abord entrer dans la sainte Eglise de Dieu pour me recommander à Jésus-Christ, mon Seigneur, et pour obtenir la grâce de partir en paix. Car il faut que pour le Christ je confonde Claude, indigne de l'empire, et que je me présente victorieuse devant notre Sauveur Jésus-Christ.

Elle entra ensuite dans le Temple et acheva sa prière. Lorsqu'elle l'eut entièrement terminée, elle se mit avec eux en chemin pour paraître devant l'empereur. Les ministres entrèrent d'abord auprès du prince et lui dirent :

— Elle consent à obéir à votre commandement.

A cette nouvelle, l'empereur fut vivement réjoui et il ordonna qu'on l'introduisît dans le palais.

Lorsqu'elle y fut entrée, le prince dit :

— Vous êtes grand, ô divin Apollon ², votre gloire éclate plus que celle de tous les dieux ; c'est vous qui avez inspiré de sages pensées à cette jeune vierge, illustre par son extraction, admirable de beauté, distinguée par son intelligence.

Après ces paroles, il ajouta, en s'adressant à la bienheureuse Prisca :

¹ L'histoire profane marque, en effet, que *C. Vibius Priscus*, l'an 44, était consul déjà pour la deuxième fois, avec *T. Statilius Taurus*.

² Le temple d'Apollon-Palatin, bâti par Auguste, était célèbre à Rome.

— J'ai voulu vous faire venir dans mon palais, afin de montrer publiquement que j'ai dessein de vous faire part de ma puissance.

La bienheureuse Prisca dit :

— Je sacrifierai sans effusion de sang au Dieu très-saint et à Jésus-Christ, mon Seigneur.

L'empereur, entendant ces paroles, mais sans en comprendre la signification, commanda de la faire entrer dans le temple d'Apollon, afin qu'elle sacrifiât à cette divinité païenne. La Sainte ayant reçu l'ordre d'entrer, répondit avec un air de joie à l'empereur :

— Entrez vous-même, ainsi que les prêtres d'Apollon, et qu'ils voient le Seigneur tout-puissant agréer les sacrifices sans tache de ceux qui lui sont fidèles.

L'empereur commanda à tous les assistants d'examiner attentivement ce qu'elle ferait. Or, la bienheureuse Prisca dit :

— Gloire à vous, Dieu le Père, à vous qui seul êtes digne de gloire ! C'est vous que j'invoque ; je vous conjure de précipiter à terre cette idole muette et insensible ; elle n'est que boue, et elle souille tous ceux qui s'attachent à elle. Pour vous, ô mon Dieu, exaucez-moi qui ne suis qu'une pécheresse, afin que cet empereur reconnaisse que c'est vainement qu'il met sa confiance dans ses idoles ; et que nous ne devons point adorer d'autre Dieu que vous.

Lorsqu'elle priait ainsi, un grand tremblement de terre se fit sentir à l'instant même et agita la ville ; Apollon tomba et fut brisé. Egalement la quatrième partie du temple s'écroula et, en tombant, écrasa (en partie) la foule des païens avec leurs prêtres. Effrayé du tremblement de terre, l'empereur prit la fuite.

La bienheureuse Prisca lui dit :

— Prince, restez et venez en aide à vos dieux ; car Apollon est brisé ; recueillez-en les fragments. Ses prêtres sont éca-

sés sous les débris de son sanctuaire ; qu'il vienne et qu'il prenne leur défense !

Alors le démon, qui habitait dans l'idole, s'écria, disant :

— O vierge Prisca, servante du grand Dieu, qui est dans les cieux, ô toi, qui observes ses commandements et qui me prives de ma demeure ! Il y a soixante-sept ans que je demeure dans ce sanctuaire ; j'y ai séjourné douze ans ¹ sous l'empereur Claude. Plusieurs saints martyrs sont partis, mais sans me faire connaître. J'avais sous mes ordres quatre-vingt-treize esprits très-méchants ; je leur donnais mes commandements, et, chaque jour, chacun d'eux me présentait cinquante-trois âmes. O empereur, ennemi et persécuteur des chrétiens, tu viens de rencontrer une âme sainte, qui va terminer ton règne par une fin ignominieuse ².

Le démon prononça hautement ces dernières paroles et en poussant des cris plaintifs mêlés de désespoir, qu'il faisait entendre au milieu des airs. La route aérienne par où il s'enfuyait était visiblement marquée par des ténèbres, et tous ceux qui observèrent ce phénomène, sentirent le trouble et le doute agiter leur âme.

Quant à l'empereur, il ne comprit point que l'idole avait été brisée par un effet de la puissance divine, et il commanda que la Vierge fût souffletée. Les bourreaux se lassèrent de la frapper au visage, et ils s'écriaient, disant :

— Malheur à nous, misérables pécheurs ! En vérité, nous éprouvons des tourments bien plus réels que cette jeune

¹ Ce nombre d'années ne saurait convenir qu'à l'empereur Claude I^{er}, qui régnait l'an 54 de J.-C. C'est donc mensongèrement que certains critiques du XVIII^e siècle ont placé sainte Prisca sous Claude II. Leurs efforts sur ce point sont parfaitement ressortir leur mauvaise foi en histoire, surtout en histoire qui prouve le Christianisme.

² Claude fut mis à mort peu de temps après le martyre de sainte Prisca. Il avait régné treize ans, tandis que Claude II ne régna que deux ans.

vierge. Elle demeure inaccessible à la douleur, et c'est elle qui nous la fait endurer si vivement? Nous vous en conjurons donc, ô Prince, commandez qu'elle soit enlevée de nos mains!

L'empereur s'emporta de colère contre eux, et leur commanda sévèrement de frapper au visage la bienheureuse Prisca.

Or, sainte Prisca, levant les yeux au ciel, dit :

— Soyez béni, Seigneur Jésus-Christ, parce que vous communiquez votre grâce divine à ceux qui croient en vous!

Lorsqu'elle eut prononcé cette prière, elle fut environnée d'une brillante lumière, et une voix vint du ciel, qui dit :

— Ayez confiance, ma fille, et n'ayez point de crainte; car je suis le Dieu que vous adorez et que vous invoquez; je ne vous abandonnerai point.

A ces paroles, l'empereur devint comme hors de lui-même.

II

Nouveaux tourments. — Idole renversée.

Un autre jour, le Prince, étant assis à son tribunal, dit :

— Qu'on fasse entrer l'incantatrice Prisca, afin que nous voyions encore ses enchantements.

Lorsqu'elle fut introduite, l'empereur lui dit :

— Consentez enfin à m'obéir et sacrifiez aux dieux.

Elle lui répondit :

— Cessez de me faire cette proposition, ô le plus scélérat des hommes, enfant de Satan! N'avez-vous point de honte de vous voir vaincu par une faible fille, et foulé aux pieds, puisque vous ne viendrez point à bout de m'engager à sacrifier aux idoles?

L'empereur, irrité, commanda alors qu'on la dépouillât

et qu'on la flagellât de nouveau. Or sainte Prisca paraît dans ce moment plus resplendissante que la neige ; son corps devint si brillant, que ceux qui la regardaient n'en pouvaient soutenir l'éclat et se trouvaient éblouis. Pendant qu'on la flagellait, la bienheureuse Prisca disait au Seigneur :

— J'ai crié vers le Seigneur, j'ai élevé vers lui ma voix, et il m'a entendue au jour de mon combat et de ma passion.

L'empereur, l'entendant prononcer ces paroles, s'irrita davantage et dit :

— Par tes maléfices tu penses me séduire ?

La bienheureuse Prisca répondit au prince :

— Satan, votre père, est le prince de tous les magiciens et de tous les malfaiteurs, il aime les fornicateurs, il aime les enchanteurs.

Alors l'empereur commanda qu'on redoublât sur elle les coups. Mais la Sainte, souriant à la face de celui qui lui infligeait ces supplices, lui dit :

— O homme injuste, digne de toute damnation, ennemi juré de Dieu, inventeur des maux, vous ne sentez pas les bienfaits et les grâces dont me comble l'éternel auteur de toutes choses ? Vous êtes comme un insensé ?

Liménius, proche parent de l'empereur, lui dit :

— Cette fille profane supporte ces supplices, non pour la gloire du Crucifié et des chrétiens ; mais parce qu'elle est brillante comme un rayon du soleil, elle croit tout obtenir du ciel. Que vos ordres puissants la fassent remettre en prison ; qu'ensuite on la couvre de la graisse des sacrifices, et sa splendeur, souillée par ce moyen, s'obscurcira.

Alors, en effet, l'empereur commanda qu'elle fût rejetée en prison pour jusqu'au lendemain. Après qu'elle eut été reconduite dans le cachot, tout le peuple l'entendit s'écrier et dire à haute voix :

— Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, et je supplie votre infinie bonté de me protéger contre l'inique et impur Claude, qui ne fait aucune estime de votre miséricorde.

Pendant toute la nuit, la Sainte s'occupait dans sa prison à chanter des psaumes et à glorifier Dieu. Or, on entendait les voix de plusieurs hommes qui louaient Dieu avec elle.

Le lendemain, au matin, le Prince ordonna de la tirer de prison et de l'oindre avec la graisse des sacrifices profanes. — Au sortir du palais, Liménus sentit une odeur très-suave, comme celle qui s'exhale de plusieurs parfums les plus excellents.

Il dit alors à ceux qui l'accompagnaient :

— Sentez-vous aussi, vous autres, cette suave odeur ?

— Ce sont les dieux, lui répondirent-ils, qui ont répandu cet excellent parfum en faveur de Prisca, qu'ils aiment singulièrement.

Et tous ajoutaient que les dieux favorables lui étaient apparus. Lorsqu'ils furent parvenus à la prison, ils trouvèrent la bienheureuse Prisca assise (comme) sur un trône impérial, et environnée d'une multitude d'anges, dont on ne pouvait contempler l'éclat. Pour elle, elle tenait une tablette et lisait ces paroles :

— *Que vos œuvres sont magnifiques, Seigneur ! Vous avez fait toutes choses avec sagesse.*

Liménus éprouva une crainte à la vue de ce spectacle ; il sortit de ce lieu, se rendit au palais, et fit part à l'empereur des grandes merveilles de Dieu. L'empereur commanda qu'elle se rendît au Temple pour y sacrifier et obtenir ainsi la vie ; ou bien, si elle refusait de sacrifier, qu'elle fût livrée aux bêtes du cirque.

Or, la bienheureuse Prisca disait :

— *J'ai couru dans la voie de vos commandements. Enseignez-moi votre loi de justice par une lumière intérieure, et*

alors j'apprendrai et je comprendrai parfaitement *les secrets merveilleux de votre divinité*. — Délivrez-moi des supplices des hommes, afin que je garde vos commandements.

Pendant qu'elle disait cela, ils formèrent le dessein de renverser le trône. Alors les saints hommes, vêtus de robes blanches, qui formaient autour d'elle un cercle éclatant, disparurent.

L'empereur, l'ayant fait amener devant lui, et ayant remarqué que son visage était plus riant, plus joyeux qu'auparavant, lui dit :

— Vous vous êtes amendée vous-même, et, vous convertissant à nos dieux pleins de clémence, vous avez résolu de leur sacrifier.

Elle lui répondit :

— Prince, ma conversion est consommée : vous ne gagnerez pas votre procès avec moi, vous ne me persuaderez point ; car je suis entièrement affranchie de vos superstitions, des impiétés et de toutes les vaines séductions du siècle ; j'ai embrassé la loi du Seigneur, mon Dieu. Il m'est avantageux de m'attacher intimement à Dieu, de placer mon espérance dans le Seigneur, qui est l'auteur de toute vérité et qui est très-fidèle dans ses promesses ; il ne me laissera manquer de rien, parce qu'il est tout puissant. Vos discours séduisants sont des traits de ténèbres, ils engagent dans une route obscure. Quant à moi, je me réjouis de mourir de la mort des Saints, qui sont venus me visiter, qui furent victorieux et qui ont enchaîné Satan, votre père.

L'empereur, courroucé, lui dit :

— Vous ne mourrez point, Prisca, mais entrez au temple et sacrifiez !

— Prince, lui répondit Prisca, vous me commandez d'entrer au temple ?

— Oui, entrez, dit l'empereur, et sacrifiez, afin que vous ne périssiez point par la dent des bêtes.

Prisca répondit :

— Puisque mon Dieu m'accorde à moi, son humble servante, sa grâce pour combattre généreusement, et que vous m'en faites un commandement, j'entrerai.

Alors le démon, qui habitait dans l'idole, connut que la Sainte était entrée pour le perdre. Il jeta un grand cri :

— Malheur à moi, dit-il, Dieu du ciel, où m'enfuirai-je, étant chassé par votre Esprit ? Un feu brûlant me poursuit aux quatre angles du temple.

Or, en entrant, sainte Prisca fit le signe de la croix au nom du Christ, et, regardant la statue de l'idole, elle dit à l'empereur :

— Prince, considérez la séduction ; ces simulacres ont des yeux qui ne voient pas, des oreilles qui n'entendent pas, des mains qui ne touchent pas, des pieds qui ne marchent point : il n'y a en eux qu'une vaine apparence décorée ; voulez-vous donc, Prince, que je leur offre des sacrifices ?

A ces derniers mots, l'empereur, devenu tout joyeux, lui dit :

— Puisque vous avez consenti à m'obéir, vivez pour les dieux.

En même temps, la bienheureuse Prisca s'approcha de l'idole et dit :

— Au nom de Jésus-Christ, je te commande, à toi, qui habites ce simulacre sourd et muet, d'en sortir à l'instant.

En disant ces paroles, elle adressa une prière au Seigneur :

— Roi des siècles, ajouta-t-elle, ô Dieu qui avez créé les cieux, formé la terre, distribué les eaux, brisé le dragon ; je vous conjure, Seigneur, de ne me point abandonner. Mais recevez favorablement ma prière, détruisez cette idole, ouvrage de la main des hommes, et faites, par divers châtimens,

qu'on reconnaisse la tromperie du démon et l'extrême malice de Claude ; car vous êtes le Dieu béni dans tous les siècles. Amen.

Aussitôt un grand coup de tonnerre se fit entendre, le feu du ciel tomba, consuma des prêtres du Temple, tua une foule de personnes, brûla, au côté droit de l'empereur, une partie de son vêtement de pourpre et réduisit l'idole en cendres.

La bienheureuse Prisca dit alors :

— *Gloire à Dieu dans les hauteurs célestes, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !*

III

La bienheureuse Prisca triomphe des instruments tranchants,
des bêtes du cirque, des flammes.

L'empereur, indigné, sans faire attention au miracle ni à la toute puissance de Dieu, qui agissait invisiblement, dit au préfet du palais :

— Prenez cette magicienne, et, avec la pointe des crochets de fer, déchirez-lui tout le corps, jusqu'à ce qu'elle quitte la lumière de ce monde. Car je suis extrêmement affligé à son sujet, et je ne sais ce que je veux faire.

Alors le préfet la prit, puis se transporta au prétoire, et, s'étant assis à son tribunal, il commanda qu'on introduisît la bienheureuse Prisca, disant :

— Qu'elle entre, la destructrice du Temple, et voyons ce qu'elle veut.

La bienheureuse Prisca entra alors au prétoire, le sourire sur les lèvres :

— Vous vous moquez de moi, méchante, lui dit le préfet, parce que jusqu'à présent je vous ai laissée en vie ? Mais je le jure par le soleil brillant qui nous éclaire : je ferai jeter aux chiens vos entrailles, si vous ne sacrifiez aux dieux ;

et nous verrons quelle consolation vous procurera alors votre Christ.

— Impie, lui répondit la bienheureuse Prisca, je n'ai pas à me moquer de vous au sujet de la puissance de votre empereur ; il a été vaincu par une jeune vierge qui est défendue par Jésus-Christ : et il m'a livré de nouveau entre vos mains.

— Il est le maître, reprit le préfet, et comme il possède le souverain pouvoir, il vous a livrée entre mes mains, afin, ou que vous sacrifiiez, ou que vous périssiez dans les supplices.

La bienheureuse Prisca dit :

— Je ne sacrifie point, déployez vos supplices, autant qu'il vous plaira.

Le préfet commanda alors qu'on l'étendît, et, qu'avec des tranchants, on lui fit aux membres des incisions douloureuses.

Or, pendant qu'on lui faisait éprouver ce tourment, elle s'écriait, disant :

— Seigneur Jésus-Christ, aidez-moi, car j'ai recours à vous !

Le Préfet, devenu hors de lui-même, ordonna qu'on la reconduisît en prison. Pour elle, couvrant son saint corps de ses vêtements et de ses longs cheveux, elle regagna au plus vite la prison. Quelque temps après, le Préfet s'y rendit à cheval, et il trouva la Sainte de nouveau assise sur un trône élevé, la face resplendissante comme le rayon du soleil. Consterné à ce spectacle, il sortit, ferma la prison, scella la porte avec son anneau, y mit environ cinquante gardes, et alla trouver l'empereur. Or la bienheureuse Prisca psalmodiait et glorifiait Dieu ; une grande lumière brillait dans son cachot.

Le préfet, ayant trouvé l'Empereur dans son palais, se présenta à lui. A sa vue, le prince étonné, lui dit :

— Quel motif vous amène ?

Le Préfet répondit :

— Vous m'avez commandé de châtier l'obstination de Prisca, de la soumettre aux tourments des tranchants et des ongles de fer, et de la faire périr dans ce supplice. J'ai exécuté vos ordres, sans avoir pu la faire mourir, ni la déterminer à sacrifier. J'ai accompli ce que vous m'avez prescrit, je viens de nouveau prendre vos ordres.

L'Empereur dit :

— Il est évident qu'elle met sa confiance dans ses incantations. Qu'on la livre aux bêtes féroces, pour qu'elle soit déchirée, et qu'elle périsse sous leurs dents.

Le préfet reçut cet ordre avec un silence respectueux.

Le lendemain, il envoya les bourreaux pour la lui amener. Lorsqu'elle fut entrée près de lui, il lui dit :

— L'Empereur a commandé que vous eussiez à sacrifier aux dieux ; et que, si vous ne sacrifiez pas, vous fussiez livrée aux bêtes.

La bienheureuse Prisca, qui brillait comme le rayon du soleil, répondit :

— J'ai confiance que, au nom du Seigneur Jésus-Christ, qui a souffert pour nous qui croyons en lui et qui demeure dans la gloire éternelle, je vous vaincrai, vous et vos tourments.

Ces paroles irritèrent le Préfet; il dit à l'Empereur :

— Je supplie mon Seigneur de m'accompagner jusqu'à l'amphithéâtre.

Aussitôt l'Empereur se mit en marche avec lui, et l'un et l'autre la firent jeter au milieu des bêtes féroces. La bienheureuse Prisca dit alors :

— Considérez mon sacrifice.

— Voyez cette magicienne, dit le Préfet à l'Empereur ; elle a mis en pièces nos dieux ; qu'elle soit mise en pièces par les bêtes féroces.

Or, il y avait un lion effroyable, qui chaque jour mangeait sept brebis ¹. On ne lui avait rien donné à manger pendant quatre jours, afin qu'il dévorât sûrement la bienheureuse Prisca. L'Empereur étant assis et paraissant triste, commanda qu'on la fit entrer dans le cirque. Or, lorsqu'elle fut entrée, un grand bruit se fit entendre du côté du ciel, qui effraya tous les spectateurs.

— Croyez-moi, lui dit alors le Prince, et consentez à m'obéir; j'en jure par mes dieux, je vous aime tout particulièrement, je ferai cesser le malheur qui est sur le point de vous environner.

Mais la bienheureuse Prisca, élevant les regards vers le ciel, fit cette prière :

— Seigneur Jésus-Christ, qui avez manifesté votre divinité, qui avez couronné vos Saints, conservez-moi parfaite dans ce combat.

Puis, s'adressant à l'Empereur, elle lui dit :

— Malheureux prince, reconnaissez que je consens plutôt à être dévorée par les bêtes féroces, pour mériter l'éternelle vie qui est en Jésus-Christ, que je ne consens à vos séductions, pour tomber ensuite dans le filet de la mort éternelle.

Alors l'Empereur commanda de délier le lion le plus féroce, pour qu'il la dévorât. Ce lion, dans sa loge, poussait des rugissements qui effrayaient tous les spectateurs. Celui qui était chargé de le nourrir, lui ouvrit enfin; le formidable animal sortit, prit sa course et arriva près de la Sainte, non en lui inspirant de la terreur, mais en lui témoignant de l'affection. S'étant couché devant elle, il l'adorait et lui léchait les pieds, (en signe de baisers) ².

¹ L'exemplaire de Pierre dès Noël, évêque d'Italie, porte *une brebis* au lieu de *sept*.

² S. Ignace, martyr, contemporain de Prisca, rappelle dans ses Epîtres que les lions et les autres bêtes féroces, avaient déjà épargné

La bienheureuse Prisca, après avoir prié Dieu de la conserver sauve dans ce combat, et de faire briller envers elle sa miséricorde, dit à l'Empereur :

— Voyez, prince, quelle est sur moi la puissance des supplices et des bêtes féroces : reconnaissez celle du Christ, qui a fait le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent. Il est le plus victorieux des rois. A lui toutes choses sont soumises, par la volonté de Dieu, son Père.

L'empereur voyant que le lion s'était adouci, et qu'il lui avait donné des signes de respect, lui dit :

— Humiliez-vous, et rendez gloire aux dieux ; car ce sont eux qui vous sont venus en aide.

Mais la B. Prisca lui répliqua :

— Ils ne peuvent se secourir eux-mêmes, comment me viennent-ils en aide ? C'est au nom de Jésus-Christ, mon Seigneur, c'est par mon combat et mon martyre, qu'ils ont été réduits à néant.

L'Empereur ordonna qu'on fit rentrer le lion dans sa loge ; mais avant que d'y rentrer, il fit un bond terrible, saisit un des proches parents de l'Empereur et le tua. — Alors le Prince irrité fit reconduire la Sainte dans son cachot.

Conduite par la grâce divine, Prisca se mit en chemin, disant :

— *Préservez-moi, Seigneur, du piège qu'ils m'ont tendu, et des filets de ceux qui commettent l'iniquité.*

Or, trois jours après, l'Empereur fit offrir un sacrifice dans le Temple, et commanda d'amener la Sainte. La bienheureuse Prisca y vint, resplendissante comme le soleil. L'Empereur lui dit :

— Croyez et sacrifiez, et vous serez sauvée.

L'heureuse Vierge du Christ répondit :

— Je sacrifie et je crois à Jésus-Christ, mon Seigneur.

de la sorte les martyrs du Christ. Il paraît faire allusion à ce qui se passa ici à l'égard de notre jeune héroïne.

L'Empereur en colère la fit suspendre et déchirer avec des ongles de fer. Pendant qu'elle était soumise à cette torture, elle disait :

— Vous m'avez comblée de joie, Seigneur, par la protection si miséricordieuse que vous m'avez accordée : Je me réjouirai dans les œuvres de vos mains : Vos préceptes sont la lumière véritable, la lumière indéfectible.

Elle tenait ce langage d'actions de grâces, au moment où les incisions pénétraient jusqu'à ses os. Les licteurs ressentaient les douleurs qu'ils voulaient lui faire souffrir ; ses bourreaux se plaignirent des bras et des os, et dirent à l'Empereur :

— Nous vous supplions, Prince, délivrez-nous de ces tourments, car les Anges de Dieu nous torturent.

L'Empereur commanda alors qu'elle fût livrée aux flammes et qu'elle y fût consumée. Ses ministres exécutèrent ses ordres, allumèrent un grand feu, et la jetèrent au milieu ; mais la bienheureuse Prisca dit à haute voix :

— Seigneur, qui du haut du ciel regardez sur la terre, pour voir s'il y a quelqu'un qui ait de l'intelligence et qui recherche Dieu sincèrement, venez en aide à votre servante.

Or, l'Empereur se trouvait dans une profonde tristesse, de ce qu'il était vaincu par une jeune vierge. Aussitôt il tomba une grande pluie, chassée par un vent violent qui dispersa l'immense flamme, et la porta sur ceux qui l'avaient allumée. L'Empereur irrité lui fit raser la chevelure par ses officiers.

— Il est écrit, dit-elle alors, les cheveux ont été donnés à la femme pour lui servir de voile. Pour vous, vous m'avez coupé la chevelure que Dieu m'avait donnée. Que Dieu vous enlève votre empire.

L'Empereur la contraignit d'entrer dans le Temple, et l'y fit enfermer, il fit mettre son sceau impérial à la porte, puis

retourna dans son palais. Or la Sainte y demeura tout un jour et toute une nuit, glorifiant Dieu. Le Prince et les Prêtres venaient tout le jour dans le Temple, mais non dans la partie où se trouvait la Vierge, parce qu'ils entendaient les voix de plusieurs Anges. L'Empereur disait à ceux qui étaient avec lui :

— Le Dieu que nous honorons est grand : il a réuni tous les autres dieux pour instruire et prémunir Prisca.

Or, le troisième jour, il prescrivit une immolation de taureaux. La foule ayant ouvert les portes du Temple, vit la bienheureuse Prisca assise sur un trône, au milieu de l'assemblée des Anges, dont l'éclatante beauté surpasse toute expression. Elle vit que son faux dieu avait été renversé à terre et qu'il était réduit en poussière. Saisi d'étonnement, l'empereur lui dit :

— Où est notre Dieu ?

— Ne voyez-vous pas, répondit Prisca, qu'il est réduit en poussière ?

IV

Martyre de sainte Prisca. — Sa sépulture. — Translation de ses reliques.

A cette réponse et à cette vue, l'empereur, violemment irrité, commanda qu'on la conduisît hors la ville, et qu'elle eût la tête tranchée. Sainte Prisca, joyeuse d'être arrivée au terme de son laborieux martyre, pria en ces termes :

— Seigneur Jésus Christ, libérateur des hommes, je vous loue, je vous adore, je vous adresse mes vœux, je vous en conjure présentement, ô vous qui m'avez délivrée de tant de tourments qui ont été déployés devant moi, sauvez-moi, Seigneur Jésus-Christ, qui ne faites acception de personne ; après m'avoir rendue parfaite dans la confession de votre nom, ordonnez que je sois reçue dans votre gloire, afin que j'échappe victorieusement au mal qui m'environne. Rendez à Claude,

cet inique empereur, selon ce qu'il a fait à votre servante.

Après ces paroles, elle dit aux bourreaux :

— Accomplissez les ordres pour lesquels vous avez été envoyés.

Et elle finit ainsi sa vie par le glaive, et une voix se fit entendre du Ciel, qui dit :

— Parce que vous avez combattu pour mon nom, Prisca, entrez dans le Royaume des cieux avec tous les Saints.

A cette voix, les bourreaux tombèrent morts, la face contre terre.

Alors un chrétien se transporta au lieu où l'évêque¹ de Rome se tenait caché, et lui raconta comment on avait transporté hors de Rome la bienheureuse Prisca, à une distance d'environ dix milles de cette cité ; comment on lui avait tranché la tête ; et de quelle manière on avait laissé son corps au même lieu. L'évêque se mit en route avec ce fidèle, et ils trouvèrent le corps de Prisca, gisant sur le sol, un aigle à sa tête et un autre à ses pieds pour le garder et le défendre contre la dent des bêtes. La face de la Vierge martyre rayonnait de lumière et par un effet du Saint-Esprit avait conservé le sourire sur les lèvres.

L'Evêque et son compagnon creusèrent une fosse et l'y ensevelirent.

Or, en apprenant ces choses, l'empereur fut frappé le jour même d'une profonde douleur, et comme s'il eût été pris de rage, il dévorait sa chair, il tremblait et poussait des gémissements, disant :

— Dieu des Chrétiens, ayez pitié de moi ! O Christ, je sais que j'ai transgressé vos préceptes, que j'ai blasphémé contre vous, que j'ai poursuivi votre nom de ma haine, et que j'ai péché à l'égard de votre servante. C'est avec justice que vous

¹ Cet évêque ou pontife de Rome, c'était ou S. Pierre, ou un autre évêque qu'il avait délégué en sa place pendant le temps de ses courses apostoliques.

me punissez ; vous ne m'avez rendu que ce que j'ai fait moi-même. Il rendit le dernier soupir¹ dans ce tourment, dans cette violente agitation, dans ce cruel déchirement du cœur ; et une voix du ciel se fit entendre, qui dit :

— Entre, tyran, entre dans la fournaise ardente de la géhenne. Va dans les ténèbres extérieures : d'obscurs cachots de châtimens te sont tout préparés.

En même temps, un grand tremblement de terre se fit sentir, et, à cause de la voix céleste qui s'était fait entendre, et de ces circonstances si extraordinaires, plus de cinq mille hommes de la ville de Rome, non compris les femmes et les enfans, embrassèrent la foi ce jour-là. — Le martyre de sainte Prisca eut lieu le dix-huitième jour de janvier.

Quelque temps après cet événement, les fidèles du Christ bâtirent une église dans le lieu du martyre, et ils y servirent le Seigneur le jour et la nuit. Le saint corps de la Vierge demeura enseveli en cet endroit jusqu'au temps de l'empereur Antonin ; et ce fut par une faveur spéciale de Jésus-Christ, qu'il fut révélé au très-saint et très-vénéré pontife qui occupait alors la chaire apostolique, à Eutychien. Ce pape assembla les membres du clergé et les fidèles de Rome, et, après avoir préparé un tombeau magnifique, il partit avec eux au lieu où la Vierge s'était révélée ; on fouilla dans le sol, et on fit la découverte du corps vénérable. Aussitôt, avec les plus grandes marques de respect et de dévotion, on en fit la levée, puis on le transféra dans la ville de Rome au chant des hymnes et des cantiques, près de l'Arc-Romain, dans l'église des saints martyrs Aquila et Prisca. Ce fut là qu'ils déposèrent le très-saint corps de la vierge-martyre, en célébrant les louanges et la gloire du Dieu tout-puissant qui règne dans les Cieux, et à

¹ Selon les historiens païens, Claude est mort, en effet, dans ce même temps, après un règne de treize ans. Comme ils ignoraient la vraie cause de sa mort, ils ont conjecturé qu'il avait été empoisonné par l'impératrice Agrippine.

qui appartiennent l'honneur et l'adoration, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Amen ¹.

— Gualon, évêque de Paris, était à Rome, en l'année 1103, lorsqu'on fit l'ouverture du tombeau de sainte Prisca. Il obtint des cardinaux quelques ossements de l'héroïque Vierge et les conserva précieusement, comme le témoigne Eadmer, auteur anglais dans la *Vie de S. Anselme*.

¹ L'Eglise catholique, dans le Bréviaire romain, a ainsi résumé, approuvé, confirmé les actes précités du martyr de sainte Prisca :

« Prisca, noble vierge romaine, fut à l'âge de treize ans accusée d'être chrétienne, sous le règne de l'empereur Claude, qui la fit conduire au temple d'Apollon, afin qu'elle y sacrificât aux idoles. L'horreur qu'elle témoigna pour cette impiété fut cause qu'elle fut frappée ignominieusement et jetée dans une prison d'où il la fit sortir ensuite. Mais elle persévéra dans la confession de la foi, elle fut battue de verges, arrosée de graisse bouillante et remise sous les verrous. Après trois jours, exposée au milieu de l'amphithéâtre, elle se vit livrée à un lion qui, oubliant sa férocité naturelle, vint se coucher docilement à ses pieds. La Sainte souffrit encore pendant trois jours le supplice de la faim dans le baigne: puis elle fut attachée sur le chevalet, déchirée avec des ongles de fer, et placée sur un bûcher, où un nouveau miracle lui conserva la vie. Enfin, elle eut la tête tranchée hors de la ville, et reçut ainsi, avec la palme de la virginité, la couronne du martyr. Son corps fut enseveli par les chrétiens sur le chemin d'Ostie, à dix milles de Rome. »

ORAISON. — « Dieu tout-puissant, faites, nous vous en supplions, que nous tous qui célébrons le jour de la naissance éternelle de votre vierge et martyr, la bienheureuse Prisca, en même temps que nous nous réjouissons de sa fête annuelle, nous mettions à profit l'exemple de sa constance dans sa foi. Ainsi soit-il. »

² Cette relation nous démontre que les Païens, qui ne se convertissaient pas à la vue de tant de miracles, regardaient ces œuvres divines comme des *opérations magiques*, ou du moins se plaisaient à les qualifier ainsi. Voilà pourquoi les historiens païens et l'historien juif Josèphe désignent ces nombreux miracles des premiers chrétiens sous le nom d'*œuvres de magie* et d'*incantations*, et ajoutent que *dans aucun temps on n'en vit une aussi grande quantité*. Le nombre, en effet, en était tel, et ces prodiges étaient si notoires, que ces historiens profanes ne pouvaient en faire le récit détaillé dans leur *compendium* historique, et que, en qualité de païens, ils ne pouvaient les désigner autrement que par le nom général d'*incantations*. Car s'ils les eussent désignés sous un autre nom, ils eussent par là même déclaré qu'ils étaient convertis à la foi chrétienne, comme tant d'autres païens; et leurs témoignages rentreraient dans la classe ordinaire des témoignages chrétiens et traditionnels qui, du reste, comme il a été montré autre part,

SAINTE THÈCLE

Vierge et martyre du Christ, — disciple des Apôtres, — témoin de leurs miracles et de leurs prédications, — devenue l'une des plus illustres thaumaturges de Jésus-Christ, devant l'Orient et le monde entier.

(XXIII Septembre.)

Le *Bréviaire romain* rapporte sommairement la vie de sainte Thècle dans les termes suivants :

« La vierge Thècle, née à Iconium (ville de l'Asie-Mineure), de parents illustres, instruite par l'apôtre S. Paul dans les préceptes de la foi, a été célébrée avec les plus grands éloges par les saints Pères.

« A l'âge de dix-huit ans, elle fit connaître à Thamyris, son fiancé, la résolution où elle était de demeurer vierge ; ce qui fit que ses propres parents, irrités, la dénoncèrent comme chrétienne. Un bûcher allumé fut préparé pour elle, et on la menaça de l'y jeter si elle ne renonçait à Jésus-Christ. La Vierge, s'étant armée du signe de la croix, s'élança elle-même au milieu des flammes ; mais, une pluie qui survint tout à coup ayant éteint le feu, Thècle fut conduite à Antioche.

« Là, elle fut d'abord exposée aux bêtes, attachée ensuite à des taureaux furieux, pour être écartelée. Enfin, on la jeta dans une fosse remplie de serpents. La protection de Jésus-Christ la délivra de tous ces dangers.

« Elle convertit par l'ardeur de sa foi et par la sainteté de sa vie un grand nombre d'infidèles. De retour dans sa patrie, elle se retira seule sur une montagne, et passa au Seigneur à

sont les meilleurs. Le Paganisme a fini par reconnaître la *divinité* de ces prodiges chrétiens, et il s'est incliné devant ce caractère surnaturel, en disparaissant dans les ténèbres.

l'âge de quatre-vingt-dix ans. Son corps fut enseveli à Séleucie¹. »

Oraison. — Dieu tout-puissant, accordez à nos prières que nous tous, qui honorons la naissance au ciel de la bienheureuse *Thècle*, votre Vierge et Martyre, nous nous réjouissons au jour de sa solennité, et nous profitons des exemples admirables de sa foi. Ainsi soit-il.

Le Martyrologe romain s'exprime ainsi :

« Le 23 septembre, à Iconium, en Lycaonie, sainte Thècle, « vierge et martyre, qui, gagnée à la foi par l'apôtre S. Paul, « surmonta les flammes et les bêtes en confessant Jésus-« Christ, sous l'empereur Néron ; et, après avoir eu l'avan-« tage dans plusieurs discussions, pour l'instruction d'un « grand nombre, elle vint à Séleucie, où elle mourut en paix. « Les saints Pères en ont fait le plus grand éloge. »

En effet, les Pères de la primitive Eglise, Tertullien, S. Méthodius, S. Jérôme et les autres, rapportent ou supposent les principales circonstances miraculeuses de la vie de sainte Thècle ; en réprouvant certain détail donné par l'hérésie, ils rendent hommage aux actes véritables. S. Isidore de Péluse et tous les Orientaux l'appellent *la première martyre de son sexe*, et l'un des plus beaux ornements du siècle des Apôtres.

S. Méthodius (an 290-330), dans son *Bouquet des Vierges*, dit qu'elle était très-versée dans la philosophie profane ; qu'elle

¹ « Thecla virgo, ex illustribus parentibus Iconii nata, a Paulo Apostolo fidei præceptis instituta, miris Sanctorum Patrum laudibus celebratur. Quæ decimum octavum annum agens, Thamyride Sponso relicto, cum eam parentes, quod christiana esset, accusassent, in ardentem rogum, qui, nisi Christo renuntiaret, ei paratus erat, prius signo crucis armata se ipsam iniecit. Sed igne pluvia, quæ repente exorta est, extincto, Antiochiam venit : ubi feris objecta, et tauris in diversa incitatis obligata, mox coniecta in fossam plenam serpentibus, ex omnibus Jesu Christi gratia liberatur. Cujus ardore fidei, et vitæ sanctitate multi ad Christum conversi sunt. Iterum in patriam rediens, in montem sola secessit : deinde multis virtutibus et miraculis insignis, nonagenaria migravit ad Dominum ac Seleuciæ sepulta est. »

possédait toutes les parties des belles-lettres, et qu'elle s'exprimait avec autant de force et d'éloquence, que de douceur et de facilité. Il ajoute qu'elle fut convertie au christianisme par S. Paul, et qu'elle devint très-habile dans la connaissance de la religion. Il loue l'ardeur de son amour pour Jésus-Christ, qui éclata dans plusieurs occasions importantes, et surtout dans les combats qu'elle soutint pour la foi, avec un courage et une force de corps dignes de la vigueur de son âme. Elle échappa miraculeusement aux plus grands périls de la mort.

PREUVES TESTIMONIALES

DE LA VÉRITÉ HISTORIQUE DES FAITS RELATÉS DANS LES ACTES
DE SAINTE THÈCLE, DISCIPLE DES APÔTRES.

Comme Tertullien et S. Jérôme ont mentionné des Actes de sainte Thècle, qui ne méritaient aucune croyance, il semble à propos de produire ici les témoignages et les preuves qui établissent la véracité et l'autorité des Actes dont nous faisons usage dans l'Église catholique. Nous en retrouvons tout le fonds dans plusieurs fragments des ouvrages des anciens Pères.

Ainsi, d'abord que sainte Thècle ait été convertie à la foi par la prédication de S. Paul, c'est ce qu'atteste S. Grégoire de Nysse (*hom. 4 in cantic. cantic.*).

« Talem myrrham olim Paulus infundebat ex suo ore mi-
« stam cum puro pudicitiae lilio in sanctæ Virginis aures. Ea
« vero erat Thecla quæ præclare animo suo defluentibus de
« lilio guttis, hominem externum morte opprimit, omni cogi-
« tatione cupiditate extincta. » (S. Greg. Nyss.)

S. Epiphane s'exprime ainsi à ce sujet :

« Sainte Thècle était déjà fiancée et elle renonça à son fu-
« tur mari, afin d'être digne d'avoir pour époux Jésus-
« Christ :

« Thecla incidit in Paulum Sanctum, et a nuptiis exsolvi-
« tur, cum curatorem, sive sponsum haberet formosissimum,
« primarium urbis, valde divitem, generosissimum ac illus-
« trissimum in vita : contemnit terrena sancta illa, ut cœle-
« stium potens fiat. »

Hæc Epiphanius, in *Panar.*, *hæc.* 78.

L'hérétique Faustus dit les mêmes choses que S. Epiphane :

« Jam timeo Apostolo, ne dæmoniorum doctrinam intulisse tunc Iconium videatur, cum Theclam oppigneratam
« jam thalamo, in amorem sermone suo perpetuæ virginitatis
« incendit. »

Hæc Faustus, *apud Augustinum*, *lib.* 30 *adv. Faustum*, *cap.* 40.

S. Chrysostôme, in *Act. Apost.*, *hom.* 25, dit que sainte Thècle achetait à prix d'or la faculté d'entendre S. Paul :

« Audi de B. Thecla : illa ut Paulum videret, aurum
« suum dedit ; tu autem ut Christum videas, nec obolum
« das ? »

Et *hom.* 22 ad populum Antiochenum :

« Quære, inquit, Paulum tanquam Thecla, ut audias quæ
« per ipsum tibi dicuntur. »

S. Ambroise témoigne que le fiancé de Thècle, irrité contre elle, la dénonça et la fit condamner aux bêtes du cirque ; mais que les bêtes féroces, s'adoucissant miraculeusement, venaient caresser la jeune martyre et lui lécher les pieds :

« Thecla doceat immolari, quæ copulam fugiens nuptiarum
« et sponsi furore damnata, naturam etiam bestiarum virginittatis
« veneratione mutavit : namque parata ad feras, cum
« aspectus quoque declinaret virorum, ac vitalia ipso sævo afferret
« leoni ; fecit, ut qui impudicos detulerant oculos, pudicos referrent.
« Cernere erat lingentem pedes bestiam, cubare humi, muto testificante sono,
« quod sacrum virginis corpus violare non posset : ergo adorabat prædam
« suam, et propriæ oblita naturæ, naturam induerat, quam homines amiserant. »

(S. Ambr., *l.* 2 *de Virginibus.*)

« Inter Leonès virgo exultavit, et prodeuntes bestias
« expectavit intrepida. »

(Idem, *epist. ad Simplicianum.*)

« Quo munere venerabilis Thecla etiam leonibus fuit, ut ad
« pedes prædæ suæ strætæ, impastæ bestiæ sacrum deferrent
« jejunium, nec procaci oculo virginem, nec ungue violarent
« aspero ? »

(S. Ambr., in *epist.* 25, *libro* 3, *edit. Rom. ad Vercellensem Ecclesiam.*)

S. Cyprien marque dans les termes suivants comment la Sainte, après avoir été exposée aux lions, passa ensuite par les flammes sans en éprouver aucun mal :

« Assisto nobis, sicut Paulo in vinculis, et Theclæ in ignibus, etc. »

(S. Cypr., *in oratione pro martyribus*. — *et in oratione, in die Passionis* :)

« Libera me de medio hujus sæculi, sicut liberasti Theclam de medio amphitheatro. »

S. Zénon, évêque de Vérone, témoigne les mêmes choses, *in sermone de timore Dei* :

« Adversus Theclam accusator acerrimus linguæ crexit gladium : cum suis sibi ministris publicæ leges inserviunt, stigmulis acuitur feritas in ferocitatem, et tamen mitior hominibus invenitur : ne quid scenæ tam diræ humanitatis deesse videatur, immittuntur etiam marina monstra : laciniis omnibus expoliatur puella, vestitur incendio. Inter tot instrumenta mortis, spectatore metuente, securâ calcat genera universa terrorum. Incolumis quasi orbe subacto, de illo feralis cavæ jam non miserabilis, sed mirabilis funereo habitu excedit, victi sæculi triumphum reportans, quam tot suppliciis omnes crediderunt perituram. »

Hucusque Zeno.

S. Grégoire de Nazianze parle ainsi des bêtes féroces et des flammes, auxquelles fut livrée sainte Thècle (*ad virg. exhort.*) :

« Non te fugit Theclam ignium et bestiarum impetum evitasse. . . . »

Et in carmine de præcept. ad virgines, 4, p. 59 :

Quis Theclam necis eripuit, flammæque periclo ?

Quis validos ungues vinxit, rabiemque ferarum ?

— *Virginitas*. — *O res omni mirabilis ævo !*

Virginitas fulvos potuit sopire leones,

Dente nec impuro generosos virginis artus

Ausi sunt premere, et rigido discerpere morsu.

S. Augustin, *adv. Faustum*, l. 80, c. 4, reconnaît comme certaine toute cette histoire.

Maxime de Turin, *Sermone de S. Agnete*, rappelle comment sainte Thècle a échappé miraculeusement aux flammes dévorantes :

« Theclam flammarum globas evasisse cognoscis. . . . »

Les *Actes de S. Terentius* et de ses compagnons, martyrs, rapportés par Métaphraste, au 40 avril, font mention des mêmes prodiges arrivés en faveur de notre Sainte :

« Qui Daniele de ore leonum eripuisti, dises martyrs, et de manu Pharaonis Moysen servasti, et Sanctam

« Theclam ab igne, et theatro, et feris, et bestiis taurinis de-
« fendisti, etc. »

Les *Actes de sainte Julienne*, rapportés dans le même auteur au 21 décembre, et le vingtième chapitre du *Pratum Spiritale*, contiennent des choses semblables.

Il en est de même des Actes très-authentiques de sainte *Febronia*, *ibid.*, 45 juin ; on y lit les paroles suivantes :

« Brienna tendens in cœlum manus, et vocem magnam
« edens, sic precata est : Domine Jesu Christe, qui servæ
« tuæ Beate illi Theclæ certanti, sub Apostoli Pauli habitu
« apparuisti, quaeso, etc.

« Brienna, élevant les mains au ciel et poussant un grand
« cri, fit cette prière : Seigneur Jésus-Christ, qui êtes ap-
« paru, sous la forme extérieure de l'apôtre S. Paul, à la
« bienheureuse sainte Thècle, lorsque votre illustre servante
« combattait contre la persécution. . . . »

L'Eglise catholique elle-même n'emploie-t-elle pas le même langage dans les prières qu'elle a consacrées pour la recommandation de l'âme :

« Sicut beatissimam Theclam de tribus tormentis atrocissi-
« mis liberasti; sic, etc. »

De plus, une *Épître de S. Jérôme* nous fait connaître que ce grand docteur approuva et cita les Actes authentiques de sainte Thècle, que nous possédons et dans lesquels il est rapporté que *cette Sainte, après avoir été miraculeusement délivrée des tourments, toujours désireuse d'entendre la parole divine, prêchée par S. Paul, se rendit à Antioche de Pisidie, où elle avait appris que l'Apôtre annonçait l'Évangile ; mais que le docteur des Gentils l'avait renvoyée dans sa patrie, de peur que sa présence ne devint une occasion de scandale ; et c'est à ce sujet que S. Jérôme ajoute dans son épître à Océanus :*

« Thecla post tentationem passionis Antiochiæ a Paulo
« prohibetur pariter pergere. Nemo cum uxore pergit ad bel-
« lum, etc. »

La vie de sainte Thècle a été écrite en grec par Basile, évêque de Séleucie (an 390-450), et a été traduite en latin par Pierre Pantin, évêque de Bruxelles, l'un des disciples de l'illustre et savant Lindanus, évêque de Ruremonde, ville des Pays-Bas.

Les Actes de sainte Barbe font mention des prodiges de la vie de sainte Thècle. (Vide *Metaphrasten.*, 4 decemb.)

S. Isidore de Péluse, *l. 4, epist. 109* ; S. Evagre. *hist. l. 3, c. 8* ; Siméon Métaphraste et S. Adon, qui ont écrit une vie

détaillée de sainte Thècle, et qui n'ont guère fait que reproduire les Actes de Basile de Séleucie ; Photius, dans sa *Bibliothèque*, qui atteste que Basile de Séleucie a célébré les faits de l'illustre héroïne de sa ville épiscopale, non-seulement dans une relation détaillée et exacte, écrite en prose, mais encore dans des hymnes et des chants d'une élégante poésie : *Theclav erga kai athla kai nikητήρια*. La Vierge, qui était la plus belle gloire de Séleucie, méritait d'être ainsi honorée par l'un des plus beaux talents de l'antiquité, florissant dans la ville même de Séleucie, centre de la tradition écrite et orale.

Les écrivains modernes admettent de même la vérité historique des faits prodigieux de notre sainte martyre, comme l'ont admise les Pères des églises grecque et latine ; ces derniers, en général, ont, à l'envi, préconisé cette Sainte, et l'ont unanimement considérée et présentée aux fidèles comme l'une des femmes les plus excellentes de la primitive Eglise. C'est pourquoi S. Grégoire de Naziance, dans une sortie contre Julien l'Apostat, s'exprime en ces termes :

« Non victimas pro Christo cæsas veritus es ? nec mag-
« nos pugiles extimuisi, Joannem illum, Petrum, Pau-
« lum, Jacobum, Stephanum, Lucam, Andream, The-
« clam ? etc. »

Quand les saints Pères voulaient donner à une femme excellente de grands éloges, des louanges extraordinaires, ils l'appelaient du nom de notre sainte martyre : *c'est une Thècle !*

De toutes parts, les fidèles venaient visiter son tombeau, où éclataient les prodiges et les bienfaits miraculeux. Il était situé à Séleucie, dans l'Isaurie (Asie-Mineure). S. Grégoire de Naziance, Théodoret, le concile de Nicée, etc., font mention de cet immense concours des chrétiens au sépulcre de la Vierge martyre. Les empereurs chrétiens y ont depuis fait construire une église magnifique. Le culte de la Sainte fut dès-lors très-célèbre, non-seulement en Orient, mais encore dans les contrées les plus reculées de l'Occident.

Ont encore admis comme certain et véritable le fond historique de la *Vie de sainte Thècle*. Baronius, *Annal. eccl.*, t. 1 et *Martyrol. rom. ad 23 septemb.* ; Pamelius, *ad Tertullianum, de bapt. c. 17* ; Fronto Ducaus, *ad Chrysost. t. 1, p. 90* ; Claude d'Espence, p. 998 ; le savant protestant Ernest Grabe, dans son *Spicilegium Patrum*, lequel témoigne que, lors même que l'on contesterait l'authenticité de l'écrit de Basile de Séleucie (ce qui n'est pas facile), le fond historique et

traditionnel n'en serait pas moins réel ni moins certain. — Les Grecs modernes, de même que les Latins, Calmet, Tillemont, Surius, Godescard, et les autres agiographes, de même que les *Révélation*s d'Emméric, traduites par M. de Cazalès, rapportent les mêmes faits, ayant tous les mêmes caractères d'analogie et d'identité, quoique avec quelques circonstances et des expressions diverses.

Puisque la relation de Basile de Séleucie est généralement regardée comme l'œuvre authentique de cet ancien et illustre évêque, nous la placerons ici toute entière. Si quelques détails seulement sont considérés comme incertains par quelques critiques modernes, systématiquement hostiles aux récits miraculeux, personne ne s'en étonnera ; nous nous rappellerons que chaque chapitre, que chaque fait de sainte Thècle, est d'ailleurs rapporté, appuyé ou certifié par les témoignages des Pères et par ceux des bons auteurs. Ce qui nous suffit.

LES ACTES DE SAINTE THÈCLE, VIERGE ET MARTYRE

Rédigés par Basile, évêque de Séleucie, d'après les traditions primitives

Lorsque, sous l'empire de Claude, vers l'an 45, le bienheureux Paul parcourait le monde pour le salut, l'instruction et la vocation des gentils, il vint dans la ville d'Iconium, afin d'y prêcher aussi la vérité. C'est une ville de Lycaonie, peu éloignée de l'Orient, mais se rapprochant davantage de l'Asie, et placée dans le pays des Pisides et des Phrygiens. L'Apôtre, s'étant arrêté dans cette ville, fut reçu avec beaucoup d'amitié par Onésiphore, qui lui accorda l'hospitalité la plus empressée, et il arriva qu'il se trouva voisin de la vierge Thècle, non de son plein gré, ni par suite de quelque tentative faite dans ce but, mais parce que l'Esprit-Saint l'y conduisit, afin que, par l'effet de ce voisinage, Paul transmitt la foi à la vierge, et qu'il lui portât la lumière de la foi, lorsqu'elle était encore dans les ténèbres de l'erreur et de l'ignorance. Elle était d'une famille noble, et ses parents tenaient un rang fort distingué ; ses richesses et sa beauté la faisaient remarquer partout ; déjà parvenue à l'âge nubile, elle avait occasionné des querelles et des rixes parmi des jeunes gens riches qu'animait une rivalité ardente et le désir d'avoir pour épouse une femme aussi accomplie. Sa mère, Théoclée, la pressait de distinguer spécialement

un nommé *Thamyris*, supérieur à tous les autres qui floris-
saient dans cette ville, et que sa fortune et ses belles qualités
plaçaient dans un rang élevé; l'époque de leurs noces avait
même déjà été fixée, lorsque *Paul* vint loger chez *Onésiphore*,
et un grand nombre de fidèles se réunissaient pour entendre
sa parole. *Thècle* s'approcha d'une fenêtre qui était ouverte,
et elle entendit la prédication de l'Apôtre, qu'elle écouta avec
la plus grande avidité (*Jésus-Christ* le voulant ainsi, afin
qu'elle fût captivée de la sorte), et elle resta à cette fenêtre
comme si elle eût été liée avec des chaînes de fer, écoutant *Paul*
avec anxiété.

Voici quels étaient les discours de l'Apôtre : « Vous qui vous
êtes réunis pour m'entendre annoncer des choses nouvelles, et
que le monde ignore, je vous exposerai une doctrine qui est
nouvelle en effet, mais en même temps divine et salutaire; je
ne l'ai reçue de personne, si ce n'est du Verbe de Dieu qui,
procréé de la forme et de la nature humaine, et descendu sur
la terre, nous a transmis ces préceptes de la vie évangélique et
céleste : Heureux est celui qui est le véritable contemplateur
de la Divinité, et qui a conservé son âme pure, intègre et
affranchie de tout trouble dans les maux auxquels la vie de
l'homme est exposée ! heureux aussi celui qui, né sous l'em-
pire de la loi commune, agit comme s'il n'était pas né, et qui
mène une vie pure et exempte de toute souillure, employant
toutes ses facultés, non à des choses déshonnêtes et contraires
à la volonté de Dieu, mais à celles qui sont agréables au Sei-
gneur, et conformes à l'honnêteté. Je dis qu'il est aussi très-
convenable et propre à conduire au bonheur dont je parle, que
de se marier et d'entrer au lit nuptial (selon la volonté de Dieu)
dans le but d'avoir des enfants qui puissent remplacer leurs
parents. Encore plus heureux sont ceux qui, vivant dans la
crainte et le respect du Seigneur, et se maintenant dans la
pureté du corps et de l'âme, se consacrent à une virginité
perpétuelle, imitant sur la terre la vie des Anges ! Je regarde
comme les plus heureux de tous ceux qui ont conservé intact
et entier le don de l'innocence baptismale qu'ils ont reçu, et
qui n'ont souillé par aucune tache, soit en actions, soit en pa-
roles, la robe de *Jésus-Christ*, mais qui l'ont gardée jusqu'à
la fin, telle qu'ils l'avaient reçue. Je regarde surtout comme
digne d'envie la condition de ceux qui, mettant leur soin à sou-
lager la misère des pauvres et des mendiants, obtiennent du
Seigneur une miséricorde égale à celles qu'ils manifestent.
Pour tout cela, il faut avoir une foi et un amour pour *Jésus-Christ*
qui ne vacille pas et ne diminue point, mais qui reste

stable et immuable. Celui qui tendra toujours à arriver au faite de ces vertus, et qui ne se laissera pas détourner de la route du ciel, participera au règne, à la gloire et au repos du Seigneur ; il obtiendra les couronnes divines et les récompenses immortelles. Bienheureux celui qui les obtiendra ! mais qu'il est à plaindre, celui qui n'en sera pas digne, et qui méritera au contraire les supplices de l'enfer ! »

Le bienheureux Paul parlait de la sorte aux citoyens qui s'étaient réunis ; il enflammait tous ses auditeurs, hommes et femmes, d'un désir ardent de se consacrer à la piété ; la foule accourait pour l'entendre, oubliant le boire et le manger, et négligeant les affaires publiques et privées, afin de s'adonner uniquement au plaisir d'entendre Paul. La vierge Thècle restait chez elle, comme attachée à sa fenêtre, mais la timidité de son âge et l'usage qui imposait aux vierges la loi de ne point sortir au dehors, la retenaient, empêchant l'élan généreux de son esprit, et l'obligeant à rester chez elle, ce qu'elle supportait avec douleur et avec un vif regret. Elle ne pouvait voir Paul, et elle l'entendait avec difficulté, et elle ne pouvait être arrachée de la fenêtre, où elle enviait le sort de ceux qui étaient à même de contempler l'Apôtre, et de ne rien perdre de ses discours ; elle ne s'occupait plus de prendre de la nourriture et de la boisson, et elle négligeait toute sa parure, ne songeant plus à se vêtir avec élégance, à répandre sur elle des parfums et à disposer ses cheveux comme c'est l'usage parmi les vierges. Ce fut, pour sa mère Théoclée un grand sujet de douleur et de craintes, lorsqu'elle vit sa fille oublier ainsi tous les agréments et tous les besoins de la vie, et s'attacher exclusivement à la parole d'un étranger.

Elle s'adressa aussitôt à Thamyris, pensant que lui seul pourrait fléchir la vierge qui lui avait été promise, et la ramener aux projets d'union qu'ils avaient conçus, et elle lui parla de la sorte :

« La pudeur et les larmes m'enlèvent la parole, mon Thamyris, et je rougis avant de parler et de te dire les choses que j'ai à l'apprendre au sujet de ma fille. Ecoute-moi cependant lorsque, bien malgré moi, je te raconterai les malheurs qui me frappent. Ta Thècle, l'objet de tous nos vœux, celle en qui nous avons mis notre espérance, nous abandonne et méprise sa mère ; elle ne songe plus à toi qui devais être son époux ; elle n'a plus de pensée que pour un étranger et pour un imposteur, un fourbe, qui loge à côté de notre demeure et qui la tient comme prisonnière, oubliant toutes ses occupations. Hâte-toi, Thamyris, arrache-la des mains de cet étran-

ger, ramène-nous-la, conserve à nos deux familles leur antique félicité; empêche que nous ne devenions un sujet de raillerie et que nous ne fournissions l'occasion aux propos les plus méchants. Adresse-lui des paroles caressantes et tendres; adoucis avec la flatterie, comme avec de l'huile, l'âcreté de son esprit; un cœur endurci et exaspéré résiste à la force, mais il cède à l'aménité des représentations et à la bonté. Ramène-la à son ancienne vie, à la modestie et à la soumission qui conviennent aux jeunes filles et aux vierges. »

Thamyris, entendant Théoclée s'exprimer ainsi et gémir, fut comme saisi de vertige; sa vue se troubla, ses idées s'obscurcirent, lorsqu'il se vit ainsi passer d'une joie immense à une douleur extrême. Il s'approcha de la vierge d'un air triste et abattu, versant des larmes et pouvant à peine respirer à cause de son affliction, et il lui adressa ces paroles :

« Je ne sais comment je commencerai à te parler, ô vierge qui m'es si chère. Tu m'as jeté, ainsi que ta mère, dans le désespoir et dans le plus grand embarras. Tes actions s'écartent d'une manière funeste du caractère que nous te connaissions, et de la bienséance que tu avais toujours observée; je pense que c'est l'effet de l'impulsion de quelque génie malfaisant qui s'efforce de te détourner des pensées honnêtes et de détruire le bonheur dont jouissait ta famille, nous infligeant à tous une marque d'ignominie au lieu de la gloire qui s'attachait à notre nom. Reviens à ton Thamyris, car je suis à toi d'après la foi des promesses faites entre nous, quoique notre mariage ne soit pas accompli. Eloigne-toi de cette fenêtre; ne prête plus les oreilles à ce vagabond étranger, tombé en cette ville, je ne sais par quel hasard fatal; il ne faut pas que l'on puisse dire que la fille de Théoclée, femme des plus respectables, que la fiancée de Thamyris, si distingué dans la ville, abandonne sa fortune, sa famille et, qui plus est, les principes de son éducation, afin de s'attacher à un étranger; celle qui faisait l'ornement de la cité deviendrait ainsi un sujet de moquerie pour le peuple; elle repousserait les prières de sa mère et les supplications de son fiancé pour se laisser séduire par les paroles trompeuses de ce vagabond, et pour ne vouloir écouter que lui. Chère Thècle, ne t'expose pas à ces reproches et à ces calomnies; n'écoute plus une voix insidieuse et mets ton honnêteté et ta renommée au-dessus d'un plaisir trompeur et blâmable. Quitte cette fenêtre, comme un endroit qui est indigne d'une vierge élevée convenablement et qui te fera tomber dans l'opprobre. Si tu regardes comme désagréable et fâcheux pour une vierge ce que je te dis, consens au mariage

convenu entre nous et qui est l'objet de tous mes vœux. »

Thamyris s'efforça ainsi, par ces paroles et par beaucoup d'autres semblables, de faire impression sur Thècle, et Théo-clée se joignant à lui, faisait de son mieux pour amener sa fille aux mêmes sentiments; elle lui montrait son sein qui l'avait nourrie et ses cheveux blancs, et elle la suppliait de ne pas la désoler en persévérant dans son entêtement. Mais la vierge, ne se rendant nullement à ce qu'ils disaient, restait assise, n'écoutant que la voix de Paul, et sans regarder Thamyris, sans prêter l'oreille aux représentations de sa mère, elle était absorbée dans son désir de connaître Jésus-Christ. Alors tous se livrèrent à l'affliction; la maison fut remplie de cris et de tous les signes de la douleur, et Thamyris se précipita au dehors, se dirigeant chez Onésiphore, afin d'approcher de Paul. Il s'arrêta cependant en rencontrant Demas et Hermogène qui n'étaient pas des hommes de mérite, quoiqu'ils affectassent de grandes vertus, mais qui accompagnaient Paul, non qu'il ne sût pas ce qu'ils étaient en réalité, mais il les supportait auprès de lui par charité, espérant qu'ils deviendraient meilleurs. Thamyris leur demanda qui était Paul, d'où il venait et ce qu'il voulait faire. Ils virent sa colère et son animation (ce qui n'était pas difficile, car Thamyris était rempli de fureur), et, croyant avoir trouvé l'occasion de répandre le venin de la haine et de la jalousie qu'ils avaient jusqu'alors caché soigneusement, ils parlèrent à Thamyris de la sorte :

« O toi le plus distingué des hommes (et nous te donnons ce titre parce que nos yeux et nos oreilles nous montrent avec évidence que tu es, le mérite se manifestant au grand jour tout aussi clairement que le vice), écoute une réponse véritable au sujet des choses sur lesquelles tu nous interrogés. Nous ne savons pas quel est cet étranger dont tu parles, mais nous connaissons que c'est un imposteur qui erre sans avoir de résidence fixe, renversant ce qui est conforme aux règles ordinaires; il s'attache par-dessus tout à détourner de la voie que la nature elle-même a tracée au genre humain, et qui consiste à perpétuer la race par le mariage; il ne songe qu'à la détruire et à l'exterminer. Il travaille à renverser par des doctrines nouvelles et étranges ce que la nature a institué; il recommande le célibat et exalte la virginité. Il prêche et enseigne que les corps ensevelis et détruits ressusciteront, chose absurde et que nul n'a jamais enseignée, tandis que la véritable résurrection s'opère dans la nature elle-même et s'effectue chaque jour. Celle-ci veut que la chaîne des êtres se perpétue,

les pères renaissant dans leurs enfants et les morts réparais-
sant dans les vivants. »

Demas et Hermogène ayant parlé de la sorte, Thamyris fut de plus en plus exaspéré, et pensant qu'il avait trouvé un moyen d'attaque contre saint Paul, il réprima pour un moment son courroux, et il les invita à venir prendre leur repas chez lui ; il leur donna ainsi un festin comme le prix des calomnies qu'ils avaient répandues contre Paul ; il attendit à peine que le soleil fut couché, et il courut attaquer Paul avec des gens du peuple et des malfaiteurs habitués à tout oser. Chacun de ceux qui le suivaient avait pris pour armes, soit les instruments de son travail habituel, soit le premier objet que la fureur avait offert à ses mains. Ils criaient à haute voix : « Qu'on le tue, qu'on le chasse, qu'on le mène devant le tribunal, cet imposteur criminel, inventeur de lois nouvelles et opposées à la nature ; il vient pour faire tomber sur les villes les plus grands fléaux ; il attaque et repousse le mariage établi dans l'intérêt de la chasteté et pour la procréation des enfants légitimes, sous prétexte de vanter la virginité, il établit des lois qui favorisent l'impudicité. » Lorsqu'ils poussaient ces clameurs, beaucoup d'autres hommes, violents et audacieux, se joignirent à eux, s'emportant aussi contre Paul. Toute la ville était pleine de bruit, de tumulte, de gémissements, comme si elle avait été subitement envahie par des ennemis qui y auraient porté le ravage. Thamyris accourait vers le tribunal, menant de sa main Paul en jugement ; et, étant arrivé devant le gouverneur, il s'exprima en ces termes :

« Je regarde comme un effet de la bonté des dieux, et comme une preuve du succès qui t'accompagne, que cet homme pervers et impur, venu dans notre ville pour y porter le trouble, ait été découvert, et qu'il soit traité selon la rigueur des lois. Les fonctions de ta charge et le sentiment de la justice te font une obligation de soutenir l'empire établi, de veiller au maintien des lois, et de prévenir les périls qui peuvent menacer l'espèce humaine. J'expliquerai en peu de mots comment tu as à t'acquitter de cet office. Un homme est amené devant ton tribunal. Je n'ai pas à dire qui il est ni d'où il vient, c'est un étranger, inconnu à la plupart d'entre nous, et, recourant à l'artifice d'une feinte piété, il prêche une doctrine nouvelle et monstrueuse, fatale au genre humain tout entier ; il réprouve le mariage, qui est toutefois reconnu comme l'origine, la racine et la source de notre nature ; c'est de là qu'émanent les pères, les mères, les enfants, les familles, les villes, les bourgs, les champs ; c'est de là que viennent la na-

vigation, l'agriculture et tous les arts de la terre, ainsi que le gouvernement, la république, les lois, la magistrature, les jugements, les armées ; c'est de là que découlent la philosophie, la rhétorique et toutes les sciences libérales ; et, ce qui est encore plus important, les temples, les rites sacrés, les sacrifices, les cérémonies, les mystères, les vœux, les supplications. Toutes ces choses et beaucoup d'autres que j'omets, afin de ne pas prolonger mon discours, sont accomplies par les hommes, les hommes n'existent que par le mariage. Cet étranger, ainsi que je viens de le dire, réprouve le mariage, le calomnie, et s'efforce d'en détourner ses auditeurs, et on dit qu'il donne de grands éloges à une virginité que je ne saurais comment définir. J'ai entendu dire qu'il vantait le célibat, recommandant de s'abstenir d'une union légitime, et voulant que les hommes vécussent séparés des femmes, et les femmes éloignées des hommes. N'est-ce pas demander la suppression de toutes les familles, des nations, des villes, de l'agriculture, des arts, des études, en un mot de tout ce qu'il y a sur la terre ? N'est-ce pas recommander une solitude complète dans l'univers ? Si de pareils principes étaient inculqués à tous les hommes, le genre humain aurait bientôt cessé d'exister. J'ai brièvement indiqué ce qu'il a voulu faire : il te reste, ô juge, à remplir ton devoir, en châtiant celui qui s'est rendu coupable des plus grands crimes. Pour nous, dont le plus grand des vœux est d'avoir une épouse, d'allumer les flambeaux de l'hyménée, et de laisser après nous des enfants et les enfants de nos enfants, viens à notre secours et protège le mariage, la plus belle de toutes les choses, celle qui a fait que tu es venu en cette vie, et que tu as une famille. Si tu le fais, et si tu ne laisses pas cet étranger échapper au supplice qu'il mérite, tu verras après toi une postérité nombreuse et recommandable à tous égards, et tu auras des descendants dignes de l'avoir pour père et pour aïeul. »

Thamyris ayant parlé de la sorte, Demas, qui n'était pas loin de lui, prit la parole, et, d'une voix douce et rapide, il lui dit : « Tu t'es exprimé avec sagesse, gravité et justice à l'égard de ce Paul, mais tu as oublié, dans ton discours, une circonstance, et elle est fort grave : c'est qu'il est chrétien, chose en contradiction complète avec les lois, et qui attire sur lui l'infliction immédiate des peines les plus sévères. »

Après que Demas se fut exprimé ainsi, le juge demanda à Paul qui il était, d'où il venait, et ce qu'il faisait. « Tu as entendu, dit-il, ce dont Thamyris t'accuse, qu'est-ce que tu as à répondre ? »

Paul répliqua ainsi : « O proconsul, le meilleur des hommes ; je ne suis ni l'auteur ni l'inventeur de ma doctrine, contre laquelle ces hommes s'élèvent ; son véritable auteur, son instituteur et son docteur, c'est Dieu qui, ayant pitié du genre humain, et étant touché de ses calamités, m'a envoyé avec bien d'autres, comme le héraut de ses miséricordes, afin que nous arrachions et extirpions complètement le mal qui surabondait en nous par l'ignorance, l'erreur et l'imposture des temps anciens, et afin que nous puissions révéler et mettre en lumière les maux de l'idolâtrie cachés pendant le cours de tant d'années, en détruisant les mystères et les sacrifices des hommes et des animaux qui avaient longtemps abusé le genre humain égaré par des fables, et qui avaient rempli en tout sens le monde d'impiétés infinies et de crimes détestables, qu'il ne serait facile ni de compter ni d'énoncer.

« Les hommes, conduits par les fables et par les absurdités de l'idolâtrie à l'ignorance de Dieu, véritable créateur et directeur de toutes choses, se sont mis à adorer des démons de tout genre, terrestres, infernaux, turbulents, impurs, abominables, implacables, aimant les meurtres et les crimes, toujours altérés d'homicides, de fumée et de sang, ravageant comme la peste la terre entière qui est sous le soleil et l'agitant cruellement. Ils ont introduit les pratiques les plus infâmes et les plus horribles : car, sous le voile de ces fables, l'adultère, l'inceste, et la débauche la plus éhontée ont été célébrés par des honneurs divins et ont reçu un culte religieux. N'est-ce pas pour ce motif qu'on a célébré les amours de Mars et de Vénus, de Jupiter et de Junon, qu'on a Ganymède, le cygne et Léda, le taureau et Io ? Est-il nécessaire de rappeler que des bœufs, des brebis et même des chats, des milans et des crocodiles ont été placés au nombre des dieux ? N'a-t-on pas eu honte de déifier des hommes et de les transporter de la terre dans le ciel ? La multitude de ces dieux prétendus n'est-elle pas un sujet perpétuel d'étonnement ? C'est à cause de tous les maux produits par tant d'impiété que Dieu, comme je l'ai dit, a eu pitié de la nature humaine dont il est le créateur et l'auteur ; il nous a envoyés, nous, ses apôtres, revêtus de l'autorité de son Fils unique, pour parcourir l'univers entier, le purifiant de tous les maux et de toutes les abominations que je viens de signaler et mettant à leur place la foi, la connaissance de Dieu, et la piété, qu'exprime et révèle par-dessus tout la très-sainte et adorable Trinité du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint, divinité incréée et d'une substance unique, éternelle, immuable, incomparable, inséparable, non circonscrite,

au-dessus du temps, au-dessus du monde, ayant même honneur, même trône, même gloire, de laquelle dépendent toutes choses, de laquelle toutes choses dérivent, et dont rien n'est séparé. Nous avons ensuite reçu l'ordre de prêcher l'avènement du Verbe de Dieu auprès des hommes dans la chair, lui qui, étant Dieu et existant toujours avec le Père, est né dans la chair selon la loi commune de la nature humaine, mais il est né d'une vierge affranchie de toute union charnelle ; il est né, afin de conserver l'homme qu'il avait créé et qui était son œuvre, et afin de nous rendre à la liberté en nous arrachant à l'empire impuissant des démons, et afin de nous conduire à la sévérité des mœurs et à la tempérance, en nous donnant les préceptes de la chasteté, de la virginité et de la continence sacrée. Il fallait ainsi que les hommes, attentifs à écouter la parole de Dieu, suivissent avec constance le chemin de la vertu qui mène à Dieu, agissant ainsi avec bonne volonté, et non comme malgré eux. Car jamais le Seigneur n'a eu recours à la violence ou à la crainte pour conduire à la vertu. Les choses, pour être belles et honnêtes, ont besoin d'être volontaires et non d'être l'effet de la nécessité. Dieu a accordé le mariage à l'espèce humaine comme un remède et comme un secours, comme un préservatif contre l'incontinence, et comme une source que Dieu a formée pour perpétuer le genre humain dont il est le créateur ; elle est destinée au salut, à la conservation et à la prorogation de la vie de l'homme ; ils se remplacent les uns les autres et se succèdent sans que la race soit jamais éteinte, et il en sera ainsi jusqu'à ce que le temps de la consommation et de la résurrection vienne détruire la figure de ce monde et lui substituer un état plus parfait et une condition plus divine. Car il faut que ce qui est mortel se revête de l'immortalité ; il faut que ce qui est corruptible se revête de l'incorruptibilité, et il faut que nous retournions tous à notre patrie primitive dont Dieu est le créateur, c'est-à-dire au ciel. Voilà ce que je prêche, ce que j'enseigne, c'est en ce but que je parcours toutes les régions du monde ; c'est pourquoi je suis venu ici : c'est pour cela qu'on peut m'accuser si l'on veut et me condamner. Je suis prêt à toute espèce de combat et à exposer ma vie pour la vérité. »

Paul ayant ainsi répliqué à Thamiris et excité parmi ses auditeurs une grande admiration, à cause de la clarté et de la résolution avec lesquelles il avait défendu la foi, le proconsul ne trouva en Paul rien qui fût digne de blâme, malgré le tumulte et les vociférations du peuple et malgré les inculpations de Thamiris ; il trouvait dans ce qu'avait dit l'Apôtre des choses

qu'il approuvait et d'autres qui lui semblaient ridicules ; un pareil discours était pour lui quelque chose de nouveau et d'extraordinaire, et il voulait aussi écarter les difficultés et les colères suscitées à cause de Paul ; il ordonna ainsi qu'on le mît en prison, se réservant de l'entendre une autre fois.

Ces choses étant ainsi accomplies, et ce grand orage étant apaisé, la vierge Thècle qui était pleine d'inquiétude à l'égard de son maître et qui n'ignorait rien de ce qui s'était passé, car la renommée lui en avait promptement apporté la nouvelle, conçut et accomplit son projet avec plus de résolution qu'il n'y en a chez une jeune fille, avec plus de courage qu'il n'y en a chez une femme, avec plus de ferveur et de hardiesse qu'il n'y en a d'ordinaire chez une chrétienne. Se dépouillant de tous ses objets de parure qui étaient nombreux et d'un grand prix, elle se défait de ses colliers, de ses bracelets et des autres objets inventés sottement pour l'ornement de son sexe, et elle se procure en échange la vue de Paul. Le zèle de la piété l'avait portée à préméditer des tentatives audacieuses et à les exécuter : ayant gagné un esclave auquel la garde de la porte était confiée, et lui ayant donné des bracelets afin d'obtenir de lui qu'il se conformât à ses volontés, elle sort de sa maison, tremblante, le cœur palpitant et la couleur du visage changée ; elle tente une entreprise hardie et bien extraordinaire de la part d'une jeune fille ; elle se rend à la prison, profitant pour cette visite clandestine des avantages que lui offrait le temps, car la nuit était noire, profonde et donnant beaucoup de sécurité aux larrons et aux fugitifs.

Ayant de même séduit, par un ample cadeau, le gardien de la prison, et s'étant fait ouvrir les portes sans qu'elles lui présentassent d'obstacles, elle entra et accourut vers Paul ; tous ceux qui étaient présents furent saisis d'effroi et remplis de consternation ; Paul lui-même fut épouvanté en voyant qu'elle avait fait ce qu'une jeune fille n'avait jamais osé faire, mais la foi qu'il avait en Jésus-Christ le soutint, et, appelant Thècle, il la fit asseoir auprès de lui, il l'entretint des choses divines et célestes dont elle avait besoin ; son discours était de nature à l'attacher à Jésus-Christ, et à le lui faire adopter pour époux ; il fut, à ce que je pense, dans les termes suivants :

« C'est à cause de vous, ô vierge, que je suis chargé de chaînes, comme vous le voyez, ayant été accusé par votre fiancé Thamyris. J'en étais affligé, non assurément parce que j'étais détenu en prison (loin de moi l'idée de perdre jamais le souvenir de ce que j'ai souffert et de ce que je dois souffrir pour Jésus-Christ !), mais parce que je craignais beaucoup de

perdre le bénéfice de mes liens, et d'être forcé de quitter cette ville sans fruit et sans utilité, sans avoir pu gagner personne à Jésus-Christ; mais voici que je vous ai vue, venant je ne sais d'où, et vous m'avez délivré de toute cette crainte. Je vois maintenant une moisson qui surgit et qui me récompensera de ce que j'ai déjà éprouvé à cause de vous et de ce que j'éprouverai peut-être encore; c'est vous que je regarde comme cette moisson qui annonce déjà les épis mûrs et abondants de la piété et de la foi. L'étincelle d'abord faible et obscure de mes paroles vous a tellement enflammée que, méprisant votre mère, vos richesses, votre famille, votre patrie, et votre fiancé, illustre à plus d'un titre, vous avez saisi la croix, vous préparant à parcourir la carrière de l'Évangile; quelle joie n'avez-vous pas répandue dans le ciel sur les Puissances Célestes, et sur Jésus-Christ lui-même? Quelle doit être la fureur du démon, qui, rempli d'audace, se regardait comme le dominateur féroce de la nature humaine, et qui se trouve bravé et vaincu par une jeune fille d'un âge aussi tendre que le vôtre? Il ne vous reste qu'une chose à faire: Ne vous laissez, ma fille, abattre par aucune terreur; que nulle fraude ne vous fasse tomber dans l'erreur, que nul désir des choses terrestres ne vienne vous égarer; que le feu, que le fer, que les bêtes féroces ne vous détournent pas de confesser généreusement Jésus-Christ. C'est avec le courage d'un homme et non comme une femme que vous devez agir désormais; après que vous vous serez livrée au Roi des cieux, ne redoutez plus aucun tyran; ne craignez point le démon, quoiqu'il multiplie autour de vous les épreuves, quoique du haut des nuées il vous déclare la guerre, quoiqu'il s'arme contre vous de tous les instruments de l'impiété, de tous ses traits, de tous ses filets. Il tentera contre vous une infinité d'attaques, il emploiera contre vous les paroles, les actions, les promesses, les coups, les caresses, le feu, les bêtes féroces, les juges, le peuple, les bourreaux et les supplices. Mais s'il trouve chez vous une constance inébranlable et une force appuyée sur Jésus-Christ, aussitôt il fuira loin de vous, et s'échappant avec plus de rapidité que la parole, il vous quittera encore plus vite que Job, dans lequel il fut obligé de reconnaître son vainqueur, quoiqu'il l'eût attaqué de mille manières.

« Prenez courage, ma fille, et quoique je sois enfermé dans un cachot, je vais vous faire le portrait de cet ennemi, afin que vous le reconnaissiez facilement. Il paraît redoutable aux hommes, et il est en effet audacieux, impudent, téméraire, rempli de malice, ami de la discorde et de la guerre; il change sou-

vent de forme, et il est très-prompt et très-habile pour préparer toute espèce de fraude et de tromperie ; mais, d'un autre côté, il est timide, impuissant, sans force, et une simple menace suffit pour le chasser. S'il observe un homme négligent, mou, plus attaché à la vie qu'à Dieu, alors il l'attaque avec violence, et il n'y a aucun genre de fraude qu'il ne prépare contre lui ; il l'attaque soit par les voluptés, soit par les supplices ; il fait tout pour arracher ce malheureux à l'espoir et à la foi, et pour le précipiter dans l'abîme, qui est son digne séjour. Mais s'il voit un homme ferme, doué d'une énergie réelle, adonné à des pensées sublimes et muni des armes de la foi, il emploie d'abord les flatteries et les caresses, il fait usage de l'imposture, en feignant la piété ; il le séduit peu à peu et sans bruit, l'égarant par ses prestiges, cherchant à le perdre par les plaisirs de la vie, et à le faire déchoir de son état, afin de l'enlever à la piété après l'avoir privé de son courage. S'il voit que son adversaire ne cède en rien, ne fléchit nullement, et résiste avec intrépidité et fermeté, il l'attaque avec des armes de plus en plus puissantes, il cherche à l'effrayer par des apparitions de spectres et d'objets terribles, il tire le glaive, il allume le feu, il irrite les juges, il soulève le peuple, il arme les bourreaux, il excite les bêtes féroces. Si le fidèle soldat de Jésus-Christ résiste à toutes ces épreuves, s'il se montre prêt à souffrir la mort, alors le démon tombe en faiblesse, il se tait, il se décourage, il s'enfuit et se reconnaît vaincu. Le martyr de Jésus-Christ est son vainqueur, et il est pour lui un juste sujet d'effroi. C'est contre un ennemi pareil, que vous devez combattre, ma fille. Mais, comme je vous l'ai dit, vous avez pour roi, pour défenseur et pour époux Jésus-Christ ; votre résolution est digne de tout éloge ; marchez au succès, triomphez et régnez ! Car vous régnerez, je le sais bien, en dépit de toutes les machinations qui seront dressées contre vous, et vous l'emporterez en toutes choses sur l'ennemi du genre humain ; vous le vaincrez, non-seulement par vous, mais encore par beaucoup d'autres, car vous instruirez un grand nombre de personnes, et vous serez conduite à votre Époux à l'exemple de Pierre, de Jean, et de tous ceux d'entre nous qui sommes apôtres, et j'ai la certitude que vous devez aussi être comprise dans ce nombre. »

Paul ayant dit dans sa prison ces choses et d'autres semblables, et enseignant ainsi Thècle, qui écoutait volontiers ses leçons, voici que Thamyris vint de nouveau attaquer Paul avec beaucoup plus de violence que la première fois, car il avait conçu contre l'Apôtre une fureur nouvelle, à cause de l'évasion

de Thècle. Le jour étant venu et les rayons du soleil ayant commencé à briller, toutes les servantes de Thècle, qui avaient coutume de coucher devant sa chambre, attendaient que, selon son usage, leur maîtresse se levât, et qu'elle leur demandât ce dont elle avait besoin, comme les maîtresses le font d'ordinaire à l'égard de leurs servantes, et elles étaient prêtes à accomplir promptement ses ordres. Le soleil étant déjà fort au-dessus de l'horizon, Thècle n'avait point appelé et n'avait donné aucun ordre et les servantes se demandaient entre elles : Qu'est-ce que cela signifie ? est-ce que notre maîtresse dort encore, ou bien lui est-il arrivé quelque chose de fâcheux ? est-elle malade, ou bien la mort s'est-elle soudain emparée d'elle ? Le temps s'écoulait, et ce retard n'annonçant rien de bon, elles entrèrent toutes à la fois dans la chambre, et ne trouvant pas la vierge, elles se mirent à pousser de grandes clameurs ; Théoclée, apprenant le motif de ce tumulte, tomba aussitôt privée de sentiment et de voix ; la ville fut immédiatement remplie d'agitation et de cris ; tous les habitants couraient de ça et là, s'informant de ce qu'était devenue Thècle, et la cherchant ; car sa disparition était regardée comme une calamité publique.

Tandis que cela se passait, Thècle était assise aux pieds de Paul, et d'un esprit ferme et intrépide elle jouissait de sa doctrine divine. Thamyris survint sur ces entrefaites, ayant appris par un des esclaves que Thècle était auprès de Paul. Il se précipita rempli d'un courroux qui allait jusqu'à la démence ; car il regardait la vierge comme privée de sa raison, par suite des enchantements de Paul, et comme enlevée par lui à l'instar d'une proie. Elle s'était enfuie et elle se tenait aux pieds de Paul, comme enchaînée à lui, ce qui excitait parmi les spectateurs des soupçons dépourvus toutefois de tout fondement. Mais les témoins de ces choses ne connaissaient ni Paul, ni Thècle, et ils ignoraient les motifs qui faisaient que la vierge se tint aux pieds de l'Apôtre ; il l'entretenait de choses que les ignorants et les esprits prévenus pouvaient regarder comme absurdes et impures. Thamyris voyant ainsi Thècle seule avec Paul, se mit à trembler comme un homme atteint de vertige, et il fut sur le point de perdre connaissance et même la vie, à cause de l'excès de sa douleur. Lorsque la fureur de l'amour et de la jalousie s'est emparée d'un cœur, elle conduit à une rage qui se montre sans détour et à un véritable délire. Faisant saisir Paul par ses esclaves et par les soldats qui l'accompagnaient, il le traîna au prétoire, ne négligeant rien contre lui de ce que peut suggérer la colère ou conseiller la jalousie.

Cestilius (c'était le nom du proconsul) était disposé à épargner Paul, car il avait été ému de ses discours, et touché de la piété qui régnait en ce que disait l'Apôtre, mais il craignait Thamyris et ceux qui l'appuyaient de leurs vociférations, et qui demandaient contre Paul les châtimens les plus sévères, l'accusant d'avoir détourné de tous ses devoirs une vierge d'un rang distingué, et de l'avoir persuadée de se porter à des actions très honteuses et pleines d'ignominie, n'ayant plus nul souci de l'honnêteté. Cestilius voulait donc condamner Paul à une flagellation peu forte et à être expulsé de la ville, pensant ainsi ne pas avoir à sévir plus rigoureusement contre lui. Thècle fut amenée en sa présence, suivie de sa mère, qui demandait à grands cris que Paul fût très-rigoureusement puni à cause du crime qu'il avait commis. Tous les assistants furent saisis d'admiration à l'aspect de la vierge dont la beauté était extraordinaire ; le juge fut ému de compassion, et se mit à verser des larmes. Thècle restait ferme et intrépide, l'air élevé et grave, et nullement émue de ce qui se passait. Le proconsul lui parla en ces termes : « Je crois, ô vierge, qu'il ne te manque aucun des dons de la nature, aucun des ornemens de l'âme ou du corps ; tu es douée des avantages les plus précieux, et chacun de ceux qui te voient, ainsi que moi le premier, peuvent facilement s'en convaincre. Je ne puis dire quels sont les motifs qui te portent à te refuser au mariage, chose belle, honnête et louée d'un accord unanime par les hommes et par les dieux. C'est elle qui peuple la terre d'hommes et de tous les autres êtres animés ; c'est elle qui remplit l'air d'oiseaux, et la mer des créatures auxquelles la nature a assigné les eaux pour demeure. C'est elle qui fait que des vivants se substituent à ceux que la mort vient frapper, de sorte que notre race demeure immortelle, des générations nouvelles venant remplacer celles qui ne sont plus. C'est par une union légitime que les excès de la débauche sont repoussés ; c'est ainsi que les liens de famille sont maintenus et que les biens se transmettent par héritage à ceux auxquels ils doivent revenir. Pourquoi donc fuis-tu le mariage ? Ton père s'est choisi une compagne qu'il a honorée, et il a obtenu une fille d'une beauté éminente : c'est le mariage qui a amené à la vie chacun de nous. Thamyris, ton fiancé, est beau et noble ; il n'est pas indigne que l'hyménée le joigne à toi. Il est d'une famille illustre ; ses richesses sont considérables, et nul n'a plus de pouvoir dans la ville que lui. Tu vois quel est son amour pour toi, combien il te préfère à toutes choses, qu'il n'a d'autre espoir que celui de s'unir à toi ; ne fais pas tort à lui et à toi, en repoussant un mariage heureux,

qui vous donnera des descendants, ornements de votre patrie et de votre famille, et qui perpétueront, après votre mort, l'éclat de votre nom. Si ce vieillard étranger t'a tenu des discours, méprise-les comme étant des fables et des folies, ne partage pas ses extravagances ; il n'appartient pas à ton âge de juger de pareils dogmes, attache-toi plutôt à tisser et aux travaux d'aiguille, ce sont les devoirs que la nature à imposés aux femmes. Ecoute-moi ; renonce à une imposture frivole ; prends un parti plus sage ; unis-toi à Thamyris ; deviens pour nous tous un sujet de fête, de joie, d'hilarité. Je veux moi-même conduire la danse à tes noces ; je te remettrai, à toi et à ton époux, des couronnes dignes de tous les vœux, et je désire ardemment pouvoir de même prendre part aux fêtes qui accompagneront le mariage de vos enfants. »

Le proconsul s'efforçait ainsi, par des paroles douces et caressantes, de détourner Thècle du projet qu'elle avait conçu ; mais elle ne répondit pas un seul mot, jugeant qu'il n'était pas digne de l'honneur d'une femme et de la bienséance d'une vierge qu'elle fit entendre sa voix en public, et qu'elle parlât dans le théâtre en présence du peuple qui s'y était rassemblé. En effet, rien ne convient mieux aux femmes que le silence et la tranquillité. Ne faisant aucune réponse, elle demeura muette comme un agneau devant celui qui le tond, et elle ne se préoccupait pas de ce qu'elle pouvait répondre, mais elle tenait sa pensée fixée sur les tourments qu'elle serait appelée à supporter pour Jésus-Christ, montrant déjà sa patience et une constance imperturbable au milieu des contrariétés et des souffrances.

Cestilius, voyant que Thècle était résolue à garder le silence, fut fort embarrassé sur ce qu'il devait faire ; le peuple admirait la fermeté de la jeune fille, et soudain Théoclée, extrêmement troublée, s'écria : « Qu'attends-tu, ô juge ? pourquoi diffères-tu de punir cette ennemie des lois et du mariage ? qu'elle périsse celle qui, repoussant une union légitime, mène la vie d'une femme sans mœurs et d'une misérable esclave ; celle qui refuse un époux que tout recommande, et qui s'attache à un vagabond étranger et à un imposteur ; celle qui est un sujet d'opprobre pour sa patrie, pour sa famille, pour sa race et pour moi surtout qui l'ai mise au monde au prix de tant de douleurs. »

Théoclée s'étant exprimée ainsi avec beaucoup de véhémence, le proconsul fut ému ; il redoutait Thamyris qui était fort puissant, et qui était furieux de ce qu'on lui enlevait une fiancée d'une beauté aussi accomplie ; il regardait aussi avec

méfiance les principes des chrétiens, et il condamna Thècle à être brûlée. Cela arrivait ainsi, afin que la puissance de Jésus-Christ se manifestât, afin que le mérite de la martyre brillât avec éclat, et afin que le travail de Paul ne restât pas infructueux. Le bois ayant été apporté de tout côté, et la flamme s'élevant jusqu'aux cieux, la vierge reçut l'ordre de monter sur ce bûcher embrasé. Prête à le faire de grand cœur, elle regardait le feu avec joie et satisfaction, d'un visage exempt de trouble et plein d'allégresse, et voici que Jésus-Christ se montra à elle sous la forme de Paul, affermissant son courage, stimulant sa constance, et Thècle, croyant que c'était Paul qu'elle voyait, sourit et dit en elle-même : « Voici que Paul m'observe et me regarde, de peur que, perdant courage, et saisie de crainte, je ne confesse pas intrépidement ma foi en Jésus-Christ. Mais, mon cher Paul, je jure, par le Seigneur, que vous m'avez fait connaître, que je ne trahirai pas la cause de la religion, et que je ne serai pas pour votre doctrine un sujet de honte. Tenez-vous auprès de moi, mon maître, et invoquez Jésus-Christ, afin qu'il rafraîchisse l'ardeur de ce feu par le souffle de votre esprit, et qu'il soutienne par son secours la faiblesse de ma nature. » Ayant dit ces paroles, elle se fortifia par le signe de la croix, ou plutôt elle prit elle-même la figure de la croix, en croisant ses bras sur sa poitrine, et elle s'élança sur le bûcher, se livrant aux flammes avec autant d'intrépidité et de résolution que pourrait en mettre un homme qui s'exposerait aux rayons d'un soleil ardent. Le feu oubliant sa nature ¹, et cédant à la puissance de la croix, servit de lit à la vierge, se reployant autour d'elle pour la dérober aux regards deshonnêtes. De même que Dieu avait apaisé les flammes pour les trois enfants jetés dans la fournaise à Babylone, de même il en préserva la vierge. La terre elle-même témoigna son mécontentement de l'injustice qu'on commettait à l'égard de Thècle, en faisant entendre un grand bruit. Une forte pluie tomba du ciel sans qu'aucun nuage se montrât. Dieu le voulait ainsi pour assister et honorer la martyre. Ensuite une grêle énorme, tombant avec cette pluie, écrasa un grand nombre d'habitants d'Iconium, les punissant de leur témérité à l'égard de Thècle et la délivrant du feu.

Tandis que ces choses se passaient, tous les habitants étant frappés de crainte et de consternation, et ceux qui s'étaient

¹ Sainte Thècle a été miraculeusement préservée des flammes. — *Œ. S. Greg. de Naz., S. Method., S. Jér., Martyrol. rom., S. Max. de Turin, S. Cyprien, Brev. rom.*

acharnés contre Thècle se repentant et faisant pénitence en pleurant amèrement, Paul s'était retiré hors de la ville, dans un sépulcre, avec Onésiphore ; et, inquiet de ce qui arriverait, il restait dans le jeûne et prosterné contre le pavé, invoquant Jésus-Christ en faveur de la vierge. Comme ils n'avaient avec eux ni vivres, ni boissons, car leur fuite avait été trop rapide pour qu'ils eussent pu emporter aucune provision, les enfants d'Onésiphore, tourmentés par la faim, demandèrent à Paul la permission de retourner à la ville dans le but de se procurer ce qui leur était nécessaire. Ayant obtenu cette autorisation et ayant pris un peu d'argent, ils partirent. De son côté, Thècle, délivrée du feu, et fort inquiète au sujet de Paul, parcourait la ville, et elle rencontra les enfants d'Onésiphore, qui la reconnuèrent et la conduisirent à l'Apôtre ; elle le trouva prosterné et demandant à Dieu, en versant des larmes, ce qui était déjà accompli.

La martyre s'écria aussitôt : « O Dieu, roi et créateur de toutes choses, Père de votre Fils unique, adorable, je vous rends grâces d'avoir été préservée de la violence du feu, et de revoir Paul, mon maître et mon guide ; c'est lui qui m'a annoncé la puissance de votre empire, la grandeur de votre puissance, l'immutabilité de votre déité dans la Trinité, et l'existence unique et la même de sa puissance et de son égalité ; il m'a instruite du mystère de l'Incarnation de votre Fils unique et de l'efficacité de l'Esprit-Saint ; il m'a mise en possession du don salutaire et sincère de la foi, chemin de la vraie connaissance de Dieu, et gage de la rétribution du bonheur futur. »

Paul, entendant la voix de la vierge, fut soulevé de terre comme par l'action d'une force puissante, et, tout ému d'allégresse et de surprise, il dit : « Seigneur, il serait bien difficile de vous rendre de dignes actions de grâces pour les bienfaits que vous nous accordez. Quelles expressions pourraient rendre votre bonté, votre douceur, votre puissance, votre sagesse ? qui pourrait dire de quelle façon vous protégez et vous dirigez toutes les choses que vous avez créées, étendant votre providence sur tout ce qui nous touche ? Je vous rends grâces, autant que le permettent les facultés humaines, de ce que vous avez préservé votre servante Thècle d'une manière aussi merveilleuse et aussi inespérée ; vous n'avez pas voulu que mes fatigues et mes souffrances demeuraient privées de fruit. Les afflictions, les chaînes, les coups que j'ai eus à supporter, l'amènent près de vous comme disciple, comme martyre, comme évangéliste future. C'est par un effet de votre volonté bien-

veillante que cet épi de virginité a fleuri ; il produira un nombre infini d'autres vierges. Ce grain si noble et si excellent est vraiment fertile, et il est digne de votre grenier éternel. »

Paul ayant parlé de la sorte, Onésiphore, ses esclaves et Thècle furent remplis de joie, et ils se livrèrent tous à une entière allégresse spirituelle. Ils prirent ensuite la nourriture qui leur était nécessaire, et Thècle s'adressa à Paul en ces termes :

« J'ai été conservée par votre entremise, et mise en mesure de recevoir la foi et de vivre pour Jésus-Christ, mais je ne regarde pas comme sûr de me séparer de vous et d'habiter cette ville où règnent une impiété et une audace dont vous avez été le témoin. J'ai donc le dessein de vous accompagner, m'ayant fait couper les cheveux, et sous un déguisement qui cachera, je pense, ce qu'il pourrait y avoir de beauté en moi, et qui trompera ceux qui voudraient nous observer. » — « Je le voudrais, » répondit Paul, « mais je crains l'époque où nous vivons, et je vous crains surtout : car notre époque est remplie d'immoralité, et vous, vous êtes belle et vous êtes dans un âge bien tendre. Une guerre redoutable serait à supporter, d'autant plus que, par suite de la faiblesse naturelle à votre sexe, vous pourriez vous repentir de ce que vous auriez entrepris, et regretter d'avoir renoncé au genre de vie qui s'ouvrirait devant vous. » — « Ne craignez point, » répliqua Thècle, « que pareille chose arrive. Dieu, qui m'a assistée sur le bûcher, m'accordera aussi son secours dans d'autres périls ; si le démon nous tend de plus en plus des embûches, vous me fournirez, mon maître, pour lui résister, les ressources que Jésus-Christ met à notre disposition ; munie de pareilles armes, je ne craindrai rien, je ne m'effrayerai de rien, je serai supérieure à toute tentation et à toute attaque de la part de l'ennemi. Donnez moi seulement, je vous le demande, le signe de Jésus-Christ. » — « Que ce qui est décidé à votre égard s'accomplisse, » répondit Paul ; « vous serez la compagne de mon voyage, et, après avoir attendu un peu de temps, vous recevrez la grâce du saint baptême, qui est, pour ceux qui croient en Jésus-Christ et qui mettent en lui leur confiance, une source inépuisable de salut et de constance, ainsi qu'un appui inexpugnable. »

Paul ayant ainsi parlé et ayant renvoyé à la ville Onésiphore et ses esclaves, se mit en route, et ayant quitté Iconium, accompagné de Thècle, il arriva à Antioche, ville très-belle et capitale de la Syrie ; il advint alors ce que l'Apôtre avait

prévu ; car à peine étaient-ils aux portes de la ville que la beauté de Thècle se montra aux yeux de ceux qu'ils rencontrèrent et agit sur eux comme la foudre ; un nommé Alexandre l'ayant vue, fut saisi d'une passion tellement violente que ne pouvant la réprimer, ni la contenir un moment, il se jeta sur la vierge, pareil à un chien enragé ou à un homme tourmenté par un esprit malin. Cet Alexandre était Syrien de nation, noble et riche, et il jouissait à Antioche d'une autorité absolue, ne se refusant rien de ce qui pouvait concourir à ses plaisirs et à leur satisfaction. Le peuple d'Antioche est inconstant et variable, très-ami des voluptés, des spectacles et de tout ce qui peut séduire les yeux, très-adonné à la vaine gloire. Alexandre ayant jeté sur Thècle des regards de convoitise, s'adressa à Paul qu'il regardait comme le maître de cette vierge, et ne souffrant aucun retard, n'observant nulle bienséance, il lui adressa de vives prières et lui fit de grandes promesses. Trompé dans son attente, car Paul n'ait avoir aucun pouvoir sur Thècle, il voulut faire violence à la jeune fille et il la saisit avec fureur, mais elle se mit à crier : « O crime, ô tyrannie sans frein, ô dérèglement honteux et méconnaissant toute pudeur ! Je me suis réfugiée en cette ville, comme dans un port et comme dans le séjour de la tempérance, et j'y trouve des passions déchaînées. Quoique je sois étrangère et inconnue, je ne suis point sans patrie ou d'une race obscure. Je suis d'Iconium, ma famille est illustre, ma fortune considérable ; renonçant au mariage et à mon fiancé Thamyris, par amour pour la chasteté et la continence, afin de servir Jésus-Christ sans nul obstacle, j'ai été exilée de ma ville natale. Je ne suis pas, comme tu le penses, une vagabonde livrée à des amours honteux et dignes de toi, faisant trafic de ma beauté et me livrant à l'inconduite ; il n'en est rien, et je ne ferai jamais une pareille injure à Dieu, mon protecteur : je n'oublierai jamais les promesses que je lui ai faites, et les engagements que j'ai contractés avec lui par le moyen de Paul. Ne fais donc pas violence à une étrangère, à la servante de Dieu. » Malgré les cris, les prières et la résistance de la martyre, Alexandre s'efforçait d'user de violence avec elle ; alors la vierge, montrant une résolution supérieure à celle d'une femme, l'attaque à son tour ; elle déchire sa chlamyde, ses vêtements superbes et splendides ; elle lui arrache la couronne d'or d'un travail magnifique qu'il avait sur la tête ; elle en forme un trophée aux yeux de tous. L'église consacrée à la vierge en ce même lieu en conserve l'image et proclame cette victoire, et tout homme qui s'en approche se souvient aussitôt de ce qui

s'est passé, et pense à Thècle victorieuse et à Alexandre vaincu.

Alexandre, irrité de l'outrage qu'il avait subi et déçu dans son espoir, était livré à deux passions contraires, l'amour et la haine, et il demeurait dans l'hésitation, entraîné tantôt par l'une, tantôt par l'autre. Enfin, accourant vers le tribunal, il demande que Thècle soit jugée, encore plus courroucé de voir ses projets impurs déjoués, qu'irrité d'avoir été vaincu par une femme. La fermeté indomptable et le courage de la vierge augmentaient la haine de l'ennemi qu'elle avait bravé et qu'elle avait traité d'une façon outrageante. Thècle, amenée pour être jugée, se réjouissait, voyant dans ce qu'elle avait à souffrir une victoire nouvelle et une continuation des combats de son martyr. Craignant qu'Alexandre ne vînt attenter à sa pudicité lorsqu'elle serait en prison et sans secours, elle demanda uniquement au juge, non d'être épargnée sous le rapport des traitements qui pouvaient lui être infligés, mais seulement que sa chasteté fût conservée pure et sans tache. Elle méprisait entièrement le danger, mais elle avait la plus vive sollicitude pour la conservation de sa virginité.

Il arriva par un effet de la providence divine que parmi les femmes qui étaient présentes (car la renommée qui s'était attachée au nom de Thècle en avait attiré un grand nombre), il s'en trouva une, nommée Tryphène, illustre par sa parenté avec la race royale, possédant de grandes richesses et s'appliquant avec le plus grand zèle à la vertu et à l'honnêteté des mœurs ; elle demanda et obtint que Thècle lui fût remise. Elle agissait ainsi, partie par commisération de la vierge qu'elle voyait traitée d'une manière si tyrannique et si injuste à cause de sa chasteté, partie parce qu'elle comptait trouver en elle une compagne qui la dédommageât de la perte de sa fille, nommée Falconilla et morte récemment.

Le lendemain, Thècle fût, à la demande d'Alexandre, condamnée à être livrée aux bêtes : Tryphène ne put empêcher que ce supplice ne fût appliqué à celle qu'elle voulait défendre. Il survint alors une chose digne d'admiration et où il faut voir un miracle éclatant. Une lionne des plus féroces, déchaînée contre Thècle, perdit aussitôt la cruauté de sa race, et tout comme si elle avait été nourrie avec la vierge, elle s'assit à ses pieds, la caressant de sa queue et donnant les signes de soumission et d'attachement ordinaires chez un chien ¹. La

¹ Sainte Thècle a vu les bêtes féroces se coucher à ses pieds avec soumission. — Cf. S. Method., S. J. Chrys., S. Grég. de Naz., S. Ambr.,

ville entière fut frappée de stupeur, et les assistants ne pouvaient, à cause de leur étonnement, prononcer une seule parole. Les femmes ne tardèrent pas à rompre le silence et à élever la voix contre les traitements qu'on faisait subir à Thècle, non qu'elles la regardassent comme martyre, mais parce qu'elles avaient pour elle les sentiments de piété et de sympathie dus à une personne de leur sexe qui était punie, contre toute justice, pour avoir voulu conserver sa chasteté. Les cris des femmes ayant cessé, et les bêtes féroces ne faisant aucun mal à la vierge, Tryphène, tout émue d'un pareil miracle, ramena Thècle à sa maison. Le soir étant venu, Tryphène allait se livrer au sommeil, quand Falconilla lui apparut et s'adressa à sa mère en ces termes : « Renonce à ce deuil profond auquel tu te livres à cause de moi, ne verse pas des larmes inutiles et ne déchire pas ton âme en t'abandonnant ainsi à la douleur ; c'est à quoi je t'exhorte, ma mère. Ton affliction ne me soulagera en rien et elle te fera périr. Mais prie pour que Thècle habite avec toi ; elle te tiendra lieu de fille à ma place, et elle invoquera Dieu pour que je puisse obtenir sa miséricorde et échapper au séjour des hommes injustes. »

Falconilla, ayant ainsi parlé, parut s'envoler ; aussitôt Tryphène sortit de son lit, pleine de joie et versant des larmes en même temps (selon qu'elle pensait à la fille qu'elle avait perdue ou à ce qui lui avait été révélé au sujet de Thècle) ; elle appela la vierge, qui couchait dans la même chambre qu'elle, et lui dit : « Ma fille, ma chère enfant, que Dieu m'a donnée, c'est le Seigneur qui t'a conduite ici pour te jeter dans mes bras, afin que tu me consoles de tous mes malheurs et que tu réconcilies avec Jésus-Christ l'âme de ma fille Falconilla ; ce qui lui aura manqué sous le rapport de la foi, tu y suppléeras par ton intercession ; va et prie le Roi Jésus Christ d'accorder à ma fille, par faveur pour toi, le repos et la vie éternelle. C'est ce qu'atteste Falconilla elle-même qui m'a apparu cette nuit. »

Tryphène ayant parlé de la sorte, la vierge, toujours prête à supplier le Seigneur, éleva vers le ciel ses mains saintes et pures et prononça la prière suivante : « Jésus-Christ, Roi du ciel, de tout ce qu'il y a dans les cieux et au delà des cieux, Fils du Père suprême et tout-puissant, qui m'as accordé la grâce de croire en toi, qui as allumé pour moi le flambeau de

la vérité et qui m'as jugée digne de souffrir pour toi, accorde à ta servante Tryphène l'accomplissement des vœux qu'elle forme pour sa fille ; fais que son âme soit comprise dans le nombre des âmes de ceux qui ont jadis cru en toi. et qu'elle jouisse des délices du paradis. Seigneur, rends à Tryphène tout le bien qu'elle m'a fait. Tu sais qu'elle a été la gardienne de ma virginité ; c'est elle, après Paul, qui m'a assistée, elle m'a arrachée à la fureur insensée d'Alexandre, elle m'a réchauffée dans son sein après le supplice du cirque ; quoiqu'elle soit reine, revêtue de ton amour et de ta crainte, elle s'est abaissée vers moi avec bienveillance. En retour de tous ces bienfaits, elle demande, elle désire que sa fille unique et chérie obtienne quelque repos. »

Thècle ayant prononcé de pareilles prières, Tryphène se livra à une douleur telle qu'elle n'en avait éprouvée depuis la perte de sa fille, car elle déplorait le sort de Thècle qui, douée d'une si grande beauté et de tous les avantages de l'esprit, devait périr si cruellement dans un âge encore tendre.

Alexandre vint chercher la vierge pour la conduire à l'amphithéâtre, déjà plein d'un peuple immense qui s'agitait en tumulte et se plaignait du retard. « Le gouverneur, » dit-il, « est assis et le peuple s'impatiente ; il faut qu'elle combatte les bêtes féroces. » Tryphène, accablée de douleur, s'écria : « O malheureuse que je suis ! que de calamités de plus en plus cruelles se succèdent pour m'accabler ! je reste seule et privée de secours, livrée à la viduité, sans enfants, sans famille, pressée de toutes parts par les angoisses. J'ai toutefois une ressource au milieu des infortunes qui m'entourent et semblent ne me laisser aucune issue. Je m'adresserai au Dieu et au Sauveur de Thècle. O Seigneur, elle m'a annoncé ta puissance, elle m'a ouvert la voie véritable et droite de tes préceptes et de la piété ; manifeste-toi aujourd'hui à ta servante Thècle, assiste-la dans ses dangers, montre avec éclat que tu la couvres de ta protection. »

Tryphène parlait de la sorte lorsque survinrent les soldats envoyés par le gouverneur avec l'ordre d'amener Thècle par force. Tryphène, hors d'état de leur résister, ne pouvait que céder à la violence, mais prenant la main de la vierge, elle l'accompagna, la pleurant comme si elle était déjà morte, remplissant l'air de ses cris de douleur et disant : « O malice des démons ! que de calamités elle fait tomber sur moi ! J'ai perdu une fille que j'aimais, et voici que j'accompagne à la mort celle qui me tenait lieu de mon enfant. J'ai vu mettre Falconilla au tombeau, je verrai Thècle toute vivante déchirée par les bêtes,

quoiqu'elle n'ait rien fait de digne du supplice et parce qu'elle a voulu préserver sa chasteté et conserver la pureté de son corps et de son âme. O tyrannie affreuse ! ô ville d'Antioche, comment peux-tu souffrir un pareil forfait ? »

Thècle, émue de ces paroles, ne put s'empêcher de ressentir une vive douleur et versant un torrent de larmes, elle s'adressa à Dieu en ces termes : « Seigneur, mon Dieu et mon protecteur, j'ai mis en vous toute ma confiance ; c'est pour vous que j'ai quitté ma patrie, que j'ai repoussé ma mère, que je me suis refusée au mariage ; jetez les yeux sur moi et envisagez ce qu'on tente contre moi ; arrachez-moi à ces bêtes redoutables, et de même que déjà vous m'avez préservée du feu, récompensez les peines que votre servante Tryphène s'est données pour moi. Vous voyez qu'elle se consacre à vous ; elle conserve ma virginité, elle s'expose pour moi aux injures et aux mauvais traitements. C'est à sa commisération et à son secours que je dois d'avoir préservé ma pureté, d'avoir surmonté la rage qui animait Alexandre contre moi et d'arriver au combat, ayant sauvé ma virginité qui vous est chère, ne m'inquiétant pas de la férocité des bêtes, mais ayant trouvé dans le ciel un protecteur en vous, et sur la terre une amie dans Tryphène. Qu'au milieu de ces flots agités votre providence m'accorde un port qui me serve de refuge ! »

La vierge ayant fini son oraison, un grand tumulte se faisait entendre au loin par les cris que poussaient les bêtes féroces, par les clameurs du peuple et par les vociférations des femmes qui se trouvaient au cirque et disputaient entre elles au sujet de l'arrêt rendu contre Thècle ; celles à qui l'inconduite était familière se réjouissaient du mal projeté contre la vierge, tandis que celles qui aimaient la pureté et l'honnêteté du cœur se livraient à l'affliction et s'attristaient comme si un malheur public avait frappé la cité ; elles réprovaient avec force la barbarie qu'on déployait contre une vierge aussi pure, et il y en avait qui étaient si attendries qu'elles auraient voulu pouvoir mourir avec Thècle.

Au milieu de l'attente universelle et des regards attirés vers un spectacle aussi inusité, Thècle fut introduite, arrachée de force aux bras de Tryphène et dépouillée de ses vêtements, afin que les lions éprouvassent contre elle une irritation encore plus forte ; car les corps d'une grande beauté ont cela de particulier qu'ils attirent sur eux d'une façon particulière les regards des bêtes sauvages et excitent leur fureur. On lâcha alors contre elle derechef une lionne dont l'aspect fit que le théâtre fut rempli de clameurs et de larmes ; cette lionne s'é-

lança d'abord avec rage, mais à mesure qu'elle s'approchait de la vierge, sa colère s'apaisait, et se couchant à ses pieds, elle la défendait contre les autres animaux. Elle mit en pièces une ourse furieuse qui voulait se jeter sur Thècle; elle combattit avec acharnement un lion qui voulait se précipiter sur la vierge, et ils périrent ensemble. Les spectateurs furent saisis d'une vive douleur en voyant emporter le cadavre de la lionne, et ils regardaient ses combats avec les autres animaux comme un miracle encore plus grand que la douceur qu'elle avait montrée à l'égard de Thècle.

Le proconsul, irrité de ce que Thècle avait ainsi été préservée, fit lâcher contre elle un grand nombre de bêtes. La vierge, ne se préoccupant pas de leurs hurlements et de leur fureur, pria ainsi dans son cœur : « Je vous rends de grandes actions de grâces, Seigneur Jésus-Christ, de ce que vous avez ordonné à mon égard ; vous m'avez conduite à la lumière de la foi, par l'entremise de Paul, lorsque j'étais encore dans la retraite de la maison maternelle, occupée à des ouvrages de femme et destinée à avoir Thamyris pour époux ; vous avez voulu que je souffrisse pour vous des fatigues et des tourments ; vous m'avez livrée en spectacle au peuple, tout en veillant sur mon salut et en me fournissant l'occasion de vous témoigner ma foi ; vous m'avez jugée digne d'éprouver pour vous des supplices et des afflictions. Mais les périls augmentent ; la rage de mes ennemis s'accroît ; soutenez, Seigneur, la faiblesse de la nature ; ne permettez pas que je me décourage dans les combats que j'ai à traverser ; ne souffrez point que je perde la couronne à laquelle j'aspire et que je sois exclue de votre royaume ; accordez-moi le baptême du martyre ; délivrez-moi ainsi des tentatives des persécuteurs et mettez-moi à l'abri de leur fureur. »

Ayant ainsi parlé, la vierge regarda autour d'elle et vit un bassin rempli d'eau où nageaient des phoques et des bêtes marines ennemies de l'homme ; elle s'adressa à Jésus-Christ et dit : « Seigneur, je suis baptisée en votre nom en ce dernier jour ! » et, brûlante du désir de donner sa vie en mourant pour Jésus-Christ, elle s'élança dans cette eau. Le peuple poussa de grands cris en voyant une chose aussi effrayante. Mais le Seigneur n'abandonna point la martyre ; un feu céleste l'entoura, voilant son corps, et les bêtes marines perdirent aussitôt toute leur férocité. Alexandre, restant sans crainte et sans honte, persistait dans sa colère et voulait faire venir d'autres animaux féroces, pensant dans sa colère impie qu'il pouvait vaincre Dieu qui est invincible ; mais les

femmes qui étaient dans le cirque, émues de compassion à l'égard de Thècle, et agissant par une impulsion divine, jetèrent une grande quantité de parfums et d'onguents qui, tombant dans le feu, produisirent une vapeur qui mit en fuite une partie des bêtes et plongea les autres dans un sommeil profond, de sorte que Thècle resta seule et affranchie d'ennemis. Alexandre ne se découragea point cependant et il dit au gouverneur : « J'ai deux taureaux extrêmement sauvages et féroces ; si tu ordonnes que cette femme soit attachée à leurs corps, nous verrons bientôt la fin de son supplice. » Le gouverneur, quoiqu'à regret, en donna la permission, son visage témoignant le regret qu'il en éprouvait. Alexandre, voulant ajouter à la férocité des taureaux, fit appliquer contre eux des mèches enflammées ; mais il dépassa ainsi le but qu'il se proposait, car le feu fit périr les taureaux et consuma les liens qui attachaient Thècle, et elle n'éprouva aucun mal. Tryphène, accablée de douleur et d'inquiétude, n'avait pas attendu jusqu'alors ; on l'avait emportée hors du cirque privée de connaissance. Ce nouveau miracle remplit les habitants d'Antioche de stupeur et causa au juge une frayeur immense. Alexandre, étonné et épouvanté, tomba la face contre terre et adressa ces paroles au gouverneur :

« Je suis vaincu par cette femme et je ne sais si elle est une créature humaine, ou une déesse ou un mauvais génie ; en vain ai-je voulu déchaîner contre elle la fureur des animaux les plus féroces ; soit par ses prestiges, soit par une puissance surnaturelle, elle a dompté leur fureur. Qu'elle soit expulsée de notre ville, qu'elle aille ailleurs porter au loin les témoignages de son esprit audacieux et superbe. Une frayeur légitime s'est emparée de cette cité ; Tryphène est peut-être au moment de mourir. Si elle périt, César, dont elle est la parente, s'en vengera sur nous ; alors c'en est fait de moi, c'en est fait d'Antioche, et tu te trouveras ainsi exposé aux périls les plus graves. Crois-moi, délivrons-nous de ce fléau et veillons à notre sûreté. »

Le gouverneur, ému de ce discours et se félicitant de ne pas avoir à prononcer une sentence aussi inique, fit venir Thècle et lui demanda qui elle était et par quel art elle avait dompté les bêtes féroces. Il pensait, suivant l'usage des hommes qui méconnaissent la puissance de Dieu, qu'elle avait recours à la magie, afin d'effectuer des miracles dont Dieu est l'auteur. Thècle lui répondit en ces termes :

« Je suis, comme tu vois, une femme d'un âge fort tendre, dépourvue d'amis ; mais j'ai pour me protéger et pour me

défendre Dieu tout-puissant et son Fils unique, existant avec son Père avant tous les siècles, et qui, descendu sur la terre, a été annoncé par les prédications et par les œuvres d'un grand nombre de ses disciples et surtout de Paul, mon maître. C'est par l'assistance de Jésus-Christ en qui je crois que j'ai triomphé des désirs impurs d'Alexandre et que j'ai échappé à tous les animaux féroces déchaînés contre moi. Quiconque aura mis en lui une confiance sincère, recevra de lui des bienfaits semblables à ceux que j'ai obtenus, et même plus grands. C'est lui qui est le terme du salut, le fondement de la vie éternelle, le refuge de ceux qui sont battus de la tempête, le repos des affligés, l'appui de ceux qui sont dans le désespoir ; celui qui ne croira point en lui sera voué à la mort éternelle. »

Le juge, admirant la fermeté et la résolution de la vierge, touché également de la sagesse et de la gravité de ses paroles et ressentant pour elle de la vénération plutôt que de la commisération, ordonna de lui donner des vêtements convenables à son sexe et à son rang. Thècle s'en revêtit avec joie et dit : « Dieu qui m'a secourue lorsque j'étais livrée à la fureur des bêtes féroces m'a revêtu de l'éclat de sa lumière lorsque j'étais nue ; c'est lui qui m'a couverte de sa gloire lorsque j'étais dans un état rempli d'ignominie ; je lui demande qu'en retour de ce que tu fais pour moi, il t'accorde la grâce de la résurrection et d'être admis dans son royaume ; je le prie de te donner les biens éternels en échange des objets terrestres dont tu me gratifies. »

Le gouverneur s'adressa ensuite au peuple d'Antioche et lui tint ce discours : « Habitants d'Antioche, notre concitoyen Alexandre a accusé cette jeune fille de crimes qui ne sont nullement prouvés et qui ne paraissent pas véritables. Il n'est pas juste de juger de sa vie et de sa conduite d'après de pareilles accusations inspirées par la passion ; il faut plutôt nous en rapporter aux miracles dont nous avons tous été témoins et qui sont faits pour nous frapper d'admiration. Exposée aux bêtes les plus furieuses, elle n'a rien eu à éprouver de leur courroux ; n'est-ce pas une preuve que, du haut du ciel, un Dieu a combattu pour elle, la protégeant à cause de la pureté de ses mœurs et de sa vertu ? Vous l'avez vue avec stupeur et avec effroi étendre ses mains vers le ciel et arrêter ainsi les bêtes sauvages déchaînées contre elle et qui venaient tomber à ses pieds, la caresser et la garder. Un miracle aussi éclatant a été annoncé à la ville entière par les cris qui ont retenti dans le cirque. Il faut donc la reconnaître pour une personne pieuse, chaste et aimée de Dieu qui la protège par des merveilles écla-

tantes. Aie bon courage, ô vierge ; tu n'auras plus rien à souffrir parmi nous. Couverte de tes armes de diamant et impénétrables, tu es d'ailleurs à l'abri de tout ce qu'on pourrait tenter contre toi. Va où tu le désireras, et fais que ton Dieu nous soit propice et favorable ! »

Le peuple, entendant ce discours, témoigna sa joie par de grands cris, et des femmes, se hâtant de courir auprès de Tryphène, lui apportèrent la nouvelle que Thècle avait été préservée de la fureur des bêtes et qu'elle venait vers elle. Tryphène revint à la vie, en apprenant ces choses : elle regarda avec empressement, afin d'apercevoir Thècle ; en la voyant, elle la serra dans ses bras, l'embrassant et versant des larmes de joie, et elle lui parla en ces termes :

« Je me réjouis, ô ma fille, de te revoir saine et sauve auprès de moi, contre toute attente, et arrachée à tant de maux ; je m'en réjouis surtout, parce que je trouve ainsi la preuve de tout ce que tu m'as dit. La manière miraculeuse dont tu as échappé à la mort me donne l'assurance que Falconilla, ma fille unique et bien-aimée, a obtenu par tes prières ce qui lui était nécessaire. Viens donc et sois l'héritière de tous mes biens ; tu m'as mise en possession des biens célestes, comment ne t'abandonnerais-je pas des biens terrestres et fragiles ? Viens et prends à tous égards, la place de Falconilla. »

Tryphène ayant ainsi parlé, Thècle se mit à instruire les personnes en grand nombre qui étaient rassemblées chez elle ; elle leur enseigna la foi en Jésus-Christ, et elle y amena tous les esclaves de Tryphène et beaucoup d'habitants d'Antioche, ainsi que des soldats. Mais au milieu de la joie qui régnait dans la maison de Tryphène, la vierge était toujours inquiète et agitée au sujet de Paul, dont elle parlait sans cesse et dont elle désirait ardemment la présence. « Où est Paul ? » disait-elle, « qui me rendra celui que Jésus-Christ m'a donné pour me conduire à la foi et qui m'a enseigné à régler ma vie selon les préceptes de Dieu ? » Malgré la gloire que lui avaient rapportée les miracles dont elle avait été l'objet, elle ne faisait pas moins cas de son maître, mais elle avait de plus en plus de la vénération pour celui qui l'avait unie à Jésus-Christ. Enfin, à force de s'informer et de demander des nouvelles au sujet de Paul, elle apprit qu'il était à Myrrhes, ville fort belle de la Lycie ; elle partit aussitôt d'Antioche, vêtue en homme, afin de cacher sa beauté sous ce déguisement. Car tout ce qu'elle avait souffert, en rendant de plus en plus éclatante la beauté de son âme, n'avait nullement altéré celle de son visage. Quoique Myrrhes soit à une grande distance d'An-

tioche par terre et par mer, elle y parvint bientôt, le désir qu'elle avait de revoir son maître l'empêchant, ainsi que les esclaves et les servantes de Tryphène qui l'accompagnaient, de ressentir les fatigues du voyage.

Etant entrée dans la ville, elle trouva bientôt Paul appliqué à ses travaux ordinaires, instruisant, prêchant et annonçant la foi aux infidèles qui étaient en grand nombre dans la Lycie, tant hommes que femmes. Quand elle parut, elle remplit tous les assistants d'une stupeur telle, qu'ils ne pouvaient parler, et Paul lui-même fut effrayé, car ce qu'il avait appris des maux que Thècle avait soufferts lui avait donné beaucoup d'inquiétude. Il la mena hors de la présence de ceux qui se trouvaient là, de crainte que quelques-uns d'entre eux ne fussent frappés de sa beauté et qu'il n'en résultât de graves dissentiments ; et lui demandant ce qui s'était passé, il en entendit bientôt le récit exact. Il admira la fermeté et le courage de Thècle, il rendit grâces au Seigneur de l'appui qu'il lui avait donné ; il pria aussi pour Tryphène qui avait été d'un grand secours pour la vierge. Thècle, remplie de joie, s'adressa ensuite à Paul dans les termes suivants :

« Je ne saurais, ô mon maître, exprimer convenablement tout ce que j'ai obtenu de vous. C'est vous qui m'avez fait connaître Dieu, roi de toutes choses, et Jésus-Christ, son Fils unique, régnant avec le Père et créateur de toutes choses, et le Saint-Esprit régnant conjointement avec le Père et le Fils et sanctifiant toutes choses. C'est par vous que j'ai connu les mystères de la Trinité ineffable et adorable. C'est vous qui m'avez enseigné le mystère de la naissance de Jésus-Christ, né d'une vierge restée vierge ; vous m'avez appris sa Passion, sa mort, sa résurrection, son ascension au ciel, d'où il reviendra pour juger tous les hommes. C'est par vous que j'ai connu le bonheur éternel et sans fin du Royaume Céleste, ainsi que les peines de l'enfer qui n'auront pas de terme. C'est vous qui m'avez enseigné la vertu du saint baptême et la grâce de la chasteté et de la virginité. C'est vous qui m'avez révélé les avantages de la continence et de la résignation, les mérites du jeûne, de la prière et de l'aumône. C'est vous qui m'avez dit quelles étaient les couronnes réservées à ceux qui combattent et qui souffrent pour Jésus-Christ. Enfin, pour me résumer en un mot, vous m'avez enseigné quelles sont les récompenses promises à celui qui règle sa vie selon la loi de Jésus-Christ et quelles sont les palmes qui lui seront données. S'il vous reste encore quelque chose à m'apprendre, daignez m'en faire part. Il est bientôt temps que je m'éloigne de vous et que je retourne

à Iconium, ma patrie ; ne cessez point de prier pour moi, afin que je parcoure, sans faire de faux pas, la carrière de la piété jusqu'à son terme et que je parvienne ensuite au royaume céleste, me réunissant à Jésus-Christ, mon Roi et mon Epoux, pour lequel j'ai souffert tout ce que j'ai pu endurer jusqu'ici et pour lequel j'ai encore peut-être d'autres épreuves à traverser, d'autres combats à livrer, d'autres victoires à remporter. O mon maître, ne cessez jamais d'offrir à Dieu vos prières en faveur de votre fille, car vous m'avez engendrée pour Jésus-Christ lorsque vous étiez dans les fers. »

Paul lui répondit : « Vous avez montré, ô vierge, une raison admirable ; la constance de votre foi a brillé en toutes choses, et vous avez déjà achevé la course des travaux apostoliques ; rien ne vous manque pour arriver à l'accomplissement du ministère apostolique et de la prédication de la Parole Divine. Allez donc, enseignez la Parole de Dieu, accomplissez le cours de la prédication et venez me remplacer en partie dans mes travaux pour Jésus-Christ. Le Seigneur vous a choisie par mon entremise pour que vous vous acquittiez, vous aussi, des fonctions d'apôtre, et vous a donné une énergie conforme aux préceptes de la religion chrétienne, et les dons que vous avez reçus doivent grandement se multiplier. »

Paul ayant ainsi parlé, la martyre remit à l'Apôtre, afin qu'il les distribuât aux pauvres, les trésors qu'elle avait reçus en don de Tryphène, une grande quantité d'argent et des vêtements fort précieux, et après avoir prié Paul de la recommander à Dieu, elle reprit le chemin d'Iconium. Etant arrivée dans cette ville, elle laissa de côté sa mère, ses parents et sa propre maison, et elle se rendit chez Onésiphore, stimulée par le souvenir et par l'amour du premier rayon de foi qui l'avait illuminée en cette maison. Quand elle revit l'endroit où Paul se tenait assis pour enseigner, elle se prosterna et embrassa la terre en l'arrosant de ses larmes et elle prononça ces paroles :

« Seigneur, vous qui avez bien voulu vous révéler à moi en ce même lieu par l'effet de votre miséricorde à mon égard et qui m'avez fait comprendre la doctrine de Paul ; vous qui m'avez jugée digne de combattre avec le feu, avec les chaînes et avec les bêtes féroces, vous qui avez couvert de votre lumière mon corps dépouillé de vêtements ; vous qui m'avez accordé le bienfait du saint Baptême ; vous qui m'avez fait la grâce de revoir Paul, afin que je fusse de nouveau fortifiée par ses discours, vous qui, après mes longs voyages, m'avez ramenée dans ma patrie et dans cette maison qui m'est si

chère, accordez-moi, ainsi qu'à tous ceux qui sont ici, de ne rien faire à l'avenir qui ne soit agréable à vous et à votre Fils ; ne permettez pas que je m'écarte jamais de la religion que vous m'avez révélée et de la foi que nous devons soutenir, lors même que nous devrions combattre contre le feu, les bêtes féroces et tous les supplices inventés par nos persécuteurs ; donnez-moi la force de supporter tout genre de tortures et de mort ; faites que je sois trouvée digne de souffrir pour vous et pour votre nom et d'avoir part ensuite aux délices du paradis et aux joies que vous réservez à ceux qui vous sont chers. »

Après avoir parlé de la sorte, la vierge eut divers entretiens au sujet de la foi et de la règle de la vie chrétienne avec sa mère Théoclée. Thamyris était mort avant son retour ; et elle se rendit ensuite à Séleucie. Cette ville est la capitale de l'Isaurie, et elle est située à l'entrée des montagnes du côté de l'Orient ; elle est près du fleuve Calydnus, qui venant de l'intérieur du pays, arrose de vastes régions et traverse beaucoup de cités avant d'arriver jusqu'à elle. Thècle choisit pour sa demeure le sommet d'une montagne près de cette ville, ainsi qu'Elie et Jean-Baptiste avaient choisi pour leur résidence, l'un le Carmel, l'autre le Désert ; elle s'opposa au démon Sarpédon qui s'était placé au milieu des flots toujours agités sur cette plage, et qui, par ses impostures et par de faux oracles, avait éloigné les habitants de la foi ; elle en fit autant contre Minerve, gardienne des citadelles et présidant à la guerre, et dont l'image, munie de l'égide, était l'objet d'un culte de la part d'hommes ignorants et séduits.

Après qu'elle eut longtemps annoncé la Parole de Jésus-Christ, enseignant les préceptes de la foi à un très-grand nombre d'hommes et les enrôlant parmi la milice du Seigneur, après avoir accompli beaucoup de miracles (tels qu'en avaient faits Pierre à Antioche et à Rome, Paul à Athènes et chez toutes les nations, et Jean, l'excellent théologien, à Ephèse), elle ne mourut pas de la manière ordinaire (à ce que rapporte la renommée) ; mais elle entra toute vivante dans la terre qui, par un effet de la volonté de Dieu, s'ouvrit pour la recevoir à un endroit où a été construite la table sacrée de la liturgie, et qui est entourée de colonnes éclatantes d'argent. C'est de là que comme du canal de sa bienveillance virginale, surgissent des sources de grâces et de bienfaits pour ceux qui l'implorant et qui y trouvent la guérison de leurs maux et de leurs infirmités, l'expulsion des démons et les secours dont ils ont besoin. Si Dieu le permet et si la bienheureuse Thècle nous seconde,

nous raconterons dans un autre livre ces miracles si dignes d'admiration.

Cette *Histoire de sainte Thècle*, écrite par l'évêque de Séleucie, est édifiante et fort touchante. Le style est digne d'un grand évêque. Quant à la vérité du fond historique, nous l'avons vu, il est évidemment emprunté aux traditions primitives, orales et écrites, concernant cette illustre vierge. Toutes les autres traditions consignées dans les ouvrages des différents Pères, antérieurs et postérieurs à Basile de Séleucie, sont parfaitement conformes à son récit, elles le confirment pleinement. On peut sans doute croire que les discours que cet historien met dans la bouche des personnages, ne sont peut-être pas les paroles mêmes des interlocuteurs; mais ils en reproduisent le vrai sens.

On n'y rencontre aucune circonstance absurde, telle que celle du lion baptisé, laquelle fut aussitôt condamnée par S. Jean l'apôtre, et anéantie dès l'origine, — ni aucune idée hétérodoxe, que les hérétiques aimaient à publier pour appuyer leurs erreurs doctrinales.

La doctrine est saine, et, si parmi les circonstances historiques, il en est quelqu'une qui répugne à notre manière d'agir et à notre discipline actuelle, on doit se rappeler que la vocation de sainte Thècle était hors ligne et sa vie tout exceptionnelle.

Les critiques mêmes qui regardent le Livre de Basile de Séleucie comme n'étant peut-être pas son œuvre, reconnaissent néanmoins que ce mémoire est l'écho et le résumé exact de tous les récits et de tous les témoignages des anciens Pères concernant sainte Thècle. Suivant les plus sévères, l'analyse de tous ces récits peut se réduire à ceci : Thècle, fille de parents païens eut l'occasion d'écouter, pendant trois jours, d'une fenêtre de la maison de sa mère, la prédication de S. Paul. Elle refuse de se marier; elle est livrée aux flammes d'un bûcher, puis à des bêtes féroces, qui ne lui font aucun mal. Elle accompagne S. Paul. C'est à l'âge de dix-huit ans qu'elle avait été soumise aux épreuves du martyre; elle fut ensuite guidée par une nuée lumineuse vers une grotte où elle passa soixante-dix ans. Des hommes pervers ayant voulu un jour lui faire violence, un rocher s'ouvrit miraculeusement, reçut la sainte et la mit à l'abri.

Or, c'est là précisément le résumé du récit de l'évêque de Séleucie. Nous sommes donc assurés d'avoir la véritable histoire de sainte Thècle.

Les saints Pères donnent à sainte Thècle le titre de vierge et de martyre. Ses souffrances et ses épreuves lui ont justement mérité le second de ces titres, bien que les divers martyrologistes, se fondant sur la tradition, disent qu'elle mourut en paix à Séleucie, capitale de l'Isaurie.

La magnifique église de sainte Thècle, qui a été bâtie sur son tombeau, sous les premiers empereurs chrétiens, était visitée par une foule immense de pèlerins, qui venaient implorer son intercession auprès de Dieu. Ce qui augmentait la confiance sans borne que l'on avait en son crédit, c'est qu'elle était justifiée par l'impétration de bienfaits miraculeux en nombre infini, comme le rapportent Théodoret, S. Grégoire de Naziance et les autres historiens ecclésiastiques. Théodoret parle, entre autres choses, du pèlerinage de sainte Marane et de sainte Cyre, qui, l'une et l'autre, menaient la vie anachorétique.

La cathédrale de Milan est dédiée sous l'invocation de sainte Thècle, et l'on y a conservé longtemps une partie de ses reliques.

SAINTE APPIA

Noble dame, — disciple des Apôtres, — martyre de Jésus-Christ,
avec S. PHILÉMON, son mari.

(xxii Novembre. — An de J.-C. 45-60.)

« Le 22 novembre, à Colosse, en Phrygie, S. *Philémon* et
« sainte *Appia*, disciples de S. Paul, lesquels, sous l'empereur
« Néron, ayant été arrêtés tandis que les autres s'enfuyaient
« lorsque les Gentils envahirent l'Eglise où étaient assemblés
« les fidèles, le jour de la fête de Diane, furent flagellés par
« l'ordre du président Artoclès, puis enterrés jusqu'à la cein-
« ture, et accablés de pierre ¹ ».

¹ (Voir S. Philémon. 22 novembre.) Baronius, an. 60, n. 40 ; Menologium Græcorum, eorum martyrium pluribus describens.

SAINTE DAMARIS

ILLUSTRE DAME D'ATHÈNES

(IV Octobre.)

Selon S. Astérius ¹ et S. Chrysostôme ², elle était épouse de S. Denys l'Aréopagite, et fut convertie en même temps que son mari, par les prédications de l'apôtre S. Paul ³. On ignore quelle fut la vie de Damaris. On rapporte qu'elle demeura à Athènes auprès de S. Denys, qui fut évêque de cette ville. Le Ménologe des Grecs en fait mémoire le 4 octobre.

SAINTE CHLOE

*Femme Corinthienne, — disciple des Apôtres et témoins
de leurs œuvres.*

Cette femme fidèle fit avertir S. Paul des divisions qui régnaient alors à Corinthe à l'occasion de Céphas, d'Apollos et de l'apôtre S. Paul lui-même. C'est pourquoi dans la première épître aux Corinthiens, S. Paul leur parle en ces termes :

Je vous conjure, mes frères, par le nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur, d'avoir tous un même langage, et de ne point souffrir parmi vous de divisions, ni de schismes, mais d'être tous mis ensemble dans un même esprit et dans un même sentiment. Car j'ai été averti, mes frères, par ceux de la maison de Chloë, qu'il y a des contestations parmi vous. Ce que je veux vous dire est que chacun de vous prend parti, en disant : Pour moi, je suis à Paul, et moi je suis à Apollos, et moi je suis à Céphas, et moi je suis à Jésus-Christ. — Jésus-Christ est-il donc divisé ?...

¹ Aster., *hom.* 8, p. 62.

² S. Chrys., *de Sacerd.*, l. 4, c. 7.

³ Act. XVII, 34.

S. Chrysostôme pense que Chloë n'écrivit pas elle-même à S. Paul, mais qu'elle fit écrire par quelques-uns de sa maison, et qu'elle employa pour cela *Stéphane*, *Fortunatus* et *Achaïcus*, qui étaient les prémices de l'Achaïe. Quelques-uns ont pris Chloë pour un homme; mais, c'est évidemment un nom de femme. Pausanias donne à Cérès le nom de *Chloë*¹.

Selon d'autres, il faut entendre par *ceux de la maison de Chloë*, l'assemblée des fidèles qui, le dimanche et à certains jours, se réunissaient dans les appartements de cette Dame de distinction, soit pour la célébration des Saints Mystères, soit pour entendre la parole de Dieu. Dans les premiers temps, lorsque les Chrétiens ne possédaient pas encore d'édifices publics pour le culte divin, ils se réunissaient ordinairement chez de riches particuliers qui mettaient à leur disposition des appartements convenables.

SAINTE GRAPTÉ

Diaconesse de l'Eglise de Rome, chargée du soin des veuves, sous le pontificat de saint Clément, disciple de saint Pierre².

SAINTE ZÉNAIS & SAINTE PHILONILLA

Femmes de l'Asie-Mineure, — parentes de l'apôtre S. Paul,

(XI Octobre.)

Etaient deux sœurs, de Tarse en Cilicie, lesquelles, après avoir entendu la prédication des hommes apostoliques et avoir été témoins de leurs faits miraculeux, vécurent dans la foi chrétienne et endurèrent le martyre pour Jésus-Christ.
« Tarsi, in Cilicia, sanctarum mulierum Zenaidis et Philo-

¹ Calmet, *dict.*

² Apud S. Herman, *in Pastorc.*

« nillæ, sororum, quæ beati Pauli apostoli consanguineæ, et
« in fide fuerunt discipulæ. » (Martyrologe Romain ¹).

SAINTE MARIE

*Dame romaine, dont parle S. Paul dans son Épître
aux Romains ².*

Cette fervente chrétienne aida l'Apôtre à répandre les lumières évangéliques. Elle travailla avec dévouement pour la foi et particulièrement pour l'Eglise de Rome. Elle était dans cette ville au commencement de l'an 58.

CLAUDIA OU CLAUDIE

*Dame Romaine, — disciple des Apôtres, — convertie par leur
prédication et leurs prodiges.*

(xix Mai.)

Elle est mentionnée dans la seconde épître de S. Paul à Timothée :

Hâtez-vous de venir avant l'hiver, écrit l'apôtre à son disciple. Eubulus, Pudens, Linus, Claudia, et tous les autres frères, vous saluent ³.

Plusieurs auteurs croient qu'elle était l'épouse de Pudentius ou Pudens, qui est nommé immédiatement avant elle dans l'épître de S. Paul.

Martial parle, en effet, d'une *Claudia*, femme de Pudens ⁴. Les *Acta Sanctorum* placent sa fête au 19 mai. — D'autres auteurs pensent, toutefois, que l'Apôtre parle plutôt de *Procla Claudia*, femme de Ponce-Pilate.

¹ *Vide Acta SS. ad 10 diem octobris* ; menologium græc. ; martyrol. rom. ad 11 oct. ; Baron. *ibid.*

² *Rom. XIV. 16.*

³ *Tim. IV, 21.*

⁴ *Vide Act. SS. 19 maii.*

JULIA

Dame Romaine, — disciple des Apôtres.

(xxvi Juillet.)

Elle était l'une des plus illustres chrétiennes de la ville de Rome. S. Paul la salua¹ en même temps que les premiers ouvriers évangéliques qui travaillaient à la propagation de la foi dans la capitale de l'Empire. — Elle donnait la sépulture chrétienne aux martyrs, et le martyrologe, au 27 juillet, marque qu'elle ensevelit entre autres le corps du martyr saint Hyacinthe.

SAINTE IRÈNE

Princesse Byzantine, — témoin oculaire des prodiges apostoliques, — thaumaturge, — martyre de Jésus-Christ, — célèbre à Constantinople.

LICINIUS, SON PÈRE

Homme proconsulaire, converti à Jésus-Christ

AVEC TROIS MILLE AUTRES PAIENS

(v Mai. — An de J.-C. 45-65.)

« Irène², martyre de Jésus-Christ, dit le ménologe de l'empereur Basile, était fille d'un prince nommé *Licinius*, qui habitait Magedon, (depuis Bysance, et Constantinople). Comme elle était douée d'une grande beauté, son père la tint enfermée avec treize servantes dans une tour élevée, lorsqu'elle avait déjà l'âge de seize ans.

Or, ce fut là qu'un ange l'instruisit des mystères de Dieu, et que peu après, elle reçut le baptême de *Timothée*, disciple de l'apôtre S. Paul, qui était entré dans ce lieu. Elle brisa les

¹ Rom. XVI, 15.

² Martyrol. rom., 18 Sept.; menologia, 18 Sept.

idoles que son père lui avait données à adorer, et les réduisit en pièces. — Irrité à la vue de ce fait, son père la fit attacher à un cheval indompté, pour la faire périr de cette manière. Mais elle n'éprouva aucun mal de ce mauvais traitement : bien plus, le cheval mordit le père d'Irène et le tua. Alors Irène offrit des prières au Seigneur, et ressuscita son père. C'est pourquoi celui-ci embrassa la foi de Jésus-Christ avec son épouse, et environ trois mille autres personnes.

Enfin, par l'ordre d'*Ampelianus*, gouverneur du lieu, Irène fut arrêtée, soumise à des tourments multipliés ; et, comme elle refusa constamment de renoncer Jésus-Christ, elle fut martyrisée par le glaive, puis ensevelie. »

Divers martyrologes rapportent les mêmes faits. On voit qu'elle souffrit dans le I^{er} siècle sous Néron ou Domitien, puisqu'elle fut baptisée par S. *Timothee*. Elle était la fille unique de *Licinius*, homme noble, tels qu'étaient les consuls ou les proconsuls. Ses *Actes* disent que tout le monde admirait sa beauté extraordinaire, et rapportent différentes autres particularités remarquables. Le culte de sainte Irène, martyre, était très-répandu dans l'Orient et surtout à Constantinople, où, selon les historiens, elle avait trois temples¹.

SAINTE LUCINE

Illustre dame romaine et de rang sénatorial, — disciple des Apôtres, — dévouée au Christ et au service des Chrétiens.

(xxx Juin. — An 20-65-76.)

« Le xxx juin, à Rome, sainte *Lucine*, disciple des Apôtres, « qui, subvenant aux nécessités des Saints, visitait les « chrétiens prisonniers, et s'employait à la sépulture des

¹ Procope, *l. 1, de ædificiis Justiniani imp.*, dit que l'empereur Justinien fit construire en l'honneur de sainte Irène une basilique d'une grande magnificence. Apud Baron. *ad 18 Sept.*

« martyrs, auprès desquels elle fut enterrée dans une crypte
« qu'elle avait fait construire. » (Martyrol. Rom.¹)

Ce fut cette noble dame Romaine, qui, après la mort de S. Paul, fit embaumer son corps avec des aromates précieux, et l'ensevelit dans son propre domaine, situé sur la voie d'Ostie², à deux milles de Rome.

C'est sur le chemin d'Ostie que le corps de l'Apôtre était enterré, dès la fin du second siècle, comme le témoignent les auteurs ecclésiastiques³. C'est là que l'on fit depuis bâtir une église magnifique, dont S. Prudence fait la description⁴. C'est là que l'on vient de tous les points de la terre vénérer les saintes Reliques du grand Apôtre.

Plus tard, les restes de S. Pierre et de S. Paul furent réunis, et on les garde aujourd'hui dans la noble basilique de *Saint-Jean de Latran*.

SAINTE SERVILIA

Noble dame Romaine, — fille de BARÉAS, homme proconsulaire.

Martyrisée sous Domitien, l'an 86, avec *Thraséas, Helvidius, Baréas*, son père, un peu après le consul *Titus Flavius Clemens*. Tout ce dont elle fut accusée, dit Tacite, l. xvi, était d'avoir, après l'exil de son mari *Annæus Pollion*, vendu ce qu'elle avait d'ornements précieux, pour en donner l'argent aux magiciens (c'est-à-dire aux chrétiens, auteurs d'œuvres prodigieuses), et d'avoir méprisé les dieux de l'empire, fait des largesses aux pauvres de Jésus-Christ⁵.

¹ Item Beda, Usuard, Ado, et alii martyrologi ; — Acta SS. MM. Processi et Martiniani. Baron., *ad 30 Junii diem*. Apost. hist., l. 2, c. 8. Boll., *Acta SS.*, eodem die ; *Hist. gén. de l'Eglise* par Darras, t. 6, p. 139 et 155.

² Apud Abd. *de S. Paulo*, l. 2, c. 8 ; — hist. gén. de l'Eglise, *ibid.*, p. 213, par M. Darras.

³ Vide Euseb., l. 2, c. 25.

⁴ Prudent., *de coronis Martyr.*, hymno 12, p. 145.

⁵ Vide Chron. Dextri, *ad an.* 86, n. 9.

SAINTE TÉOPISTA

Epouse de S. Eustache, qui fut chef de la milice sous Trajan, et qui fut martyrisé à Rome avec Théopista, sa femme et ses deux fils, Agapis et Théopiste.

(xx Septembre.)

Voyez la *Notice historique de S. Eustache* ou *Eustathius*.

SAINTE SABINE

Illustre dame Romaine, — veuve d'Hérode, qui avait brillé à Rome, sous Vespasien ;

(XXIX Août.)

SAINTE SÉRAPIE

Vierge chrétienne, originaire d'Antioche, amie de sainte Sabine ;

(III Septembre)

TOUTES DEUX CONTEMPORAINES DES HOMMES APOSTOLIQUES,
TÉMOINS DE LEURS PRÉDICATIONS ET DE LEURS PRODIGES, ET MARTYRS
DE JÉSUS-CHRIST.

(AN DE J.-C. 60-118.)

Voici d'abord les termes du *Martyrologe romain* au sujet de ces deux saintes martyres :

« Le 29 août, à Rome, sur le mont Aventin, on célèbre la
« fête de sainte *Sabine*, qui, en mourant par le glaive, sous
« l'empereur Adrien, remporta la palme du martyre ¹. »

Et ailleurs :

« Le 3 septembre, à Rome, sainte *Sérapie*, vierge, la-
« quelle fut, sous l'empereur Adrien, abandonnée à de jeunes
« débauchés qui ne purent lui faire violence ; ensuite, n'ayant
« pu être brûlée avec des flambeaux ardents, elle fut chargée

¹ Vide Martyrol. Rom., ad 29 Augusti diem ; — et Breviar. Rom. ad eundem diem.

« de coups de bâton par l'ordre du juge Bérylle, puis décapitée,
« le 20 juillet. Sainte Sabine enterra son corps dans son-pro-
« pre sépulcre, près de l'aire de Vindicien. On célèbre toute-
« fois aujourd'hui la fête de son martyre avec plus de solen-
« nité, parce que c'est le jour auquel le tombeau de ces deux
« Saintes fut orné, et le lieu où elles reposent, dédié pour
« servir d'oratoire ¹. »

Le Bréviaire romain s'exprime ainsi sur le même sujet :

« Sabina, mulier Romana, Valentini viri clarissimi uxor, a
Seraphia Virgine Christianæ fidei præceptis instituta, post
sanctæ Virginis martyrium collectas ejus reliquias piis exse-
quiis sepelivit. Quæ propter eam causam paulo post Adriano
imperatore comprehensa, Elpidio Judici sistitur cui is :

— Tune illa Sabina, et genere et matrimonio nobilis-
sima?

At illa : — Sum, inquit; sed Domino meo Jesu Christo gra-
tias ago, qui me intercessionem Seraphiæ famulæ suæ, e dæmo-
num potestate liberavit.

Quam variè tentatam, ut propositum mutaret, cum a fidei
constantia movere non posset Præfectus, pronuntiata senten-
tia quod Deos contemneret, capitis damnavit. Ejus corpus a
Christianis in eodem sepulcro conditum est, in quo ipsa magis-
tram fidei suæ Seraphiam posuerat. »

Voici, en troisième lieu, des détails historiques sur la
vie et le généreux martyre de ces deux Saintes. Ils sont tirés
de leurs Actes et des Mémoires primitifs de l'Eglise :

Le nom de sainte Sabine est célèbre dans l'Eglise. Comme
nous l'avons dit, un grand nombre d'anciens monuments at-
testent les faits de son histoire, qui est édifiante et pleine d'inté-
rêt. — On y joint celle de sainte Sérapie, tant parce qu'elle

¹ Martyrol. Rom. ad 5 septemb. diem; — Vide et *Acta Sanctorum*; — Bedam, Adon., Usuard., — Surium, — Mombrit., tom. 2. — « Sunt et alia innumera ejusdem Sanctæ monumenta, » inquit Baronius.

se trouve dans les mêmes Actes, que parce que sainte Sabine lui doit sa conversion, le courage avec lequel elle souffrit le martyre, et la gloire dont elle jouit dans le ciel.

Sainte Sabine était une dame de qualité, fille d'un nommé Hérode, personnage qui à Rome avait figuré avec une grande distinction sous l'empereur Vespasien. Elle avait épousé un nommé Valentin, qui l'avait laissée veuve. Elle demeurait dans la ville de Vindène, en Ombrie.

Sur ces entrefaites, une jeune vierge chrétienne, originaire d'Antioche, nommée Sérapie, vint à Rome. Comme elle était douée d'une rare beauté, rehaussée par une grande modestie, elle plut à sainte Sabine; cette dame illustre et très-vertueuse voulut se l'attacher et la retenir chez elle, afin qu'elle lui tint compagnie durant son veuvage. Ce fut à la persuasion de la jeune chrétienne et devant la force de ses raisons, qu'elle quitta le culte des démons, et qu'elle embrassa la foi du vrai Dieu. Elle fit donc profession d'obéir à la loi de Jésus-Christ, et, chaque jour, elle faisait des progrès dans la foi et dans la pratique des bonnes œuvres. Elle avait chez elle avec sainte Sérapie quelques autres vierges chrétiennes.

Il s'éleva alors une persécution contre l'Eglise et plusieurs fidèles remportèrent la palme du martyre. Bérylle, qui gouvernait l'Ombrie, au nom de l'empereur Adrien, envoya des satellites chez sainte Sabine, pour qu'ils lui amenassent les vierges qui demeuraient dans sa maison. Mais sainte Sabine n'y consentit pas; peu après, sainte Sérapie la pria de lui permettre d'aller trouver le juge, espérant que Jésus-Christ ne l'abandonnerait pas, pourvu cependant que sa maîtresse l'assistât de ses prières. Comme Sabine voulait vivre et mourir avec cette sainte Vierge, à qui elle devait son salut, elle ne pouvait la quitter et elle l'accompagna dans sa voiture jusque chez le juge.

Le juge Bérylle, qui respectait sa qualité, la reçut avec honneur, et lui fit néanmoins des reproches de ce qu'une per-

sonne de son rang s'abaissait jusqu'à se joindre aux chrétiens, à la persuasion d'une misérable magicienne. Car c'est ainsi qu'il qualifiait les chrétiens et en particulier sainte Sérapie, à cause de leurs miracles, que les païens cherchaient à attribuer à une puissance magique.

— « Je souhaiterais, lui répondit sainte Sabine, que vous « éprouvassiez vous-même les charmes d'une magicienne « aussi sainte que celle-ci, et que vous pussiez quitter vos « idoles, pour adorer celui qui promet aux bons une vie éternelle, et qui livrera les méchants à des supplices qui ne finiront jamais.

Le juge ne voulut point aller plus avant dans cette affaire. Elle s'en retourna ainsi avec Sérapie. — Mais trois jours après, Bérylle fit enlever Sérapie par ses archers afin de lui faire subir un interrogatoire public. Sabine la suivit à pied, et se voyant hors d'état de l'assister d'une autre manière, elle menaça très-fortement le juge de la colère du Dieu vivant, s'il osait maltraiter une vierge qui lui était consacrée. — Elle se retira ensuite chez elle, fondant en larmes.

Bérylle interrogea donc sainte Sérapie et l'exhorta à *sacrifier aux dieux qu'adoraient les empereurs.*

Elle répondit qu'elle ne sacrifiait point aux démons ; qu'elle ne reconnaissait d'autre Dieu que Jésus-Christ, qui a créé le ciel et la terre, et qu'elle n'en adorerait jamais d'autre.

— Sacrifiez donc au moins à votre Christ, lui dit Bérylle.

— Oui, répondit la Sainte, je lui offre tous les jours des sacrifices : car je l'adore et je le prie le jour et la nuit.

— Où est le temple de votre Christ, reprit le juge, et quel sacrifice lui offrez-vous ?

— C'est, répondit-elle, de me conserver moi-même pure

par une vie chaste, et, à l'aide de sa miséricorde, de porter les autres à la profession que j'ai embrassée.

— Est-ce donc là, dit le juge, le temple d'un Dieu ? Est-ce là ce que vous offrez à votre Christ ?

— Il n'y a rien de plus grand, répondit-elle, que de connaître le vrai Dieu, et de le servir par une vie sainte.

Le juge ajouta :

— Selon ce que vous dites, vous êtes vous-même le temple de votre Dieu ?

— Oui, dit la Sainte, si par sa grâce je demeure pure. Car l'Écriture divine nous dit : *Vous êtes le temple du Dieu vivant et le Saint-Esprit habite dans vous.*

— Si donc on vous viole, répartit le juge, vous ne serez plus le temple de Dieu.

— L'Écriture nous apprend encore, répondit-elle, que, *si quelqu'un viole le temple de Dieu, Dieu le perdra.*

Sur cela, ce juge impie, sans s'arrêter à la menace qu'elle lui avait faite, ordonna qu'elle fût menée dans un lieu obscur pour y être abandonnée à deux égyptiens. Car comme l'observe Tertullien, ces graves magistrats ne rougissaient pas de prononcer de semblables arrêts contre les femmes chrétiennes, reconnaissant par là que tous les supplices et toutes les morts leur étaient moins sensibles que la perte de leur chasteté, lors même qu'elle se perdrait par suite d'une violence étrangère. Car la chasteté étant plus une vertu de l'âme que du corps, elle se conserve toujours tant que le cœur demeure invincible aux efforts des hommes et que la volonté ne consent point à leurs crimes¹. Mais quoique Dieu puisse quelquefois permettre le crime d'un autre envers une vierge pour l'humilier ; néanmoins il aime tellement la pureté du corps même, que dans toutes les occasions où nous lisons que des vierges ont été exposées par les juges à ces infamies, nous lisons en même

¹ S. Aug. de *Civit. Dei*, l. 1, c. 16, 18 et 28.

temps qu'il les en a défendues, et souvent par des miracles visibles et éclatants. C'est ce qu'il fit en faveur de la vierge Sérapie.

En effet, lorsque, sur le soir, les deux égyptiens voulurent entrer au lieu où elle était, ils virent un jeune homme tout resplendissant de lumière qui les arrêta et leur causa une si grande frayeur, qu'ils tombèrent à terre sans parole et sans mouvement, ayant seulement les yeux ouverts. Ils demeurèrent en cet état toute la nuit. On entendit en même temps un grand bruit, et un tremblement de terre se fit sentir par toute la ville.

Pendant la vierge du Christ était en oraison. Elle avait tout d'abord demandé à Dieu par une prière très-ardente, qu'*il lui plût conserver le corps qu'elle lui avait consacré* ; et dans ce danger extrême elle n'oubliait pas sainte Sabine, mais elle conjurait le Seigneur de l'assister et de la fortifier, afin qu'elle ne donnât point un sujet de joie au démon. Elle fit cette prière debout, disent les Actes ; et lorsqu'ensuite elle eut vu le miracle que Dieu avait fait pour elle, elle passa toute la nuit en oraison, les mains étendues vers le ciel.

Le lendemain, lorsque Bérylle l'eut envoyé chercher pour lui faire subir un nouvel interrogatoire, les satellites furent frappés d'un profond étonnement à la vue des deux égyptiens renversés à terre. — Le juge ne laissa pas toutefois de vouloir la railler. Mais elle lui répondit avec gravité et lui dit qu'*elle n'avait eu avec elle que Celui à qui elle appartenait, Jésus-Christ, le gardien et le conservateur de sa chasteté*. On prétendait qu'elle avait ôté la parole aux deux égyptiens, par le moyen de quelque enchantement, afin qu'ils ne pussent dire ce qui s'était passé à sa confusion. Et comme elle protestait que la magie était défendue à des chrétiens, qui attendaient tout de l'invocation du nom de Jésus-Christ, plus puissante que toute sorte d'incantations, le juge même lui dit que si elle voulait qu'on fût persuadé de sa pureté, il fallait qu'elle guérît

les égyptiens. Elle en fit assez longtemps difficulté, de peur qu'on ne l'accusât de les avoir guéris par magie. C'est pourquoi elle ne voulut point aller au lieu où ils étaient encore étendus par terre ; elle demanda qu'ils fussent amenés devant le tribunal du juge, afin que tout se fit publiquement. Lorsqu'on les eut apportés, elle étendit les mains vers le ciel, et pria Dieu de manifester sa puissance, afin de confondre les incrédules. Elle toucha ensuite les égyptiens, en leur ordonnant au nom de Jésus-Christ de se lever. Ils furent guéris au même moment, ils se levèrent, leur langue fut déliée, et ils déclarèrent comment la chose était arrivée.

Un si grand miracle ne toucha pas même ceux qui en avaient été témoins : C'est ainsi que ceux de Jésus-Christ n'avaient pas touché la plupart des Juifs, parce qu'il n'y a que sa grâce qui puisse amollir les cœurs et dissiper les ténèbres de nos préventions.

On continua à dire que la vierge chrétienne était magicienne. Le juge lui promet de la laisser en liberté, si elle voulait déclarer de quels charmes elle se servait ; et comme elle continuait à dire qu'elle avait horreur des enchantements, il la menaça de lui faire trancher la tête, si elle ne sacrifiait :

— Faites ce que vous voudrez, répondit-elle, car je ne sacrifie point aux démons, et je ne fais point leur volonté, parce que je suis chrétienne.

On lui appliqua deux torches allumées, qui s'éteignirent aussitôt, disent les Actes, et la Sainte en rendit grâces au Seigneur.

Le juge la pressa encore de sacrifier aux dieux, afin d'éviter la mort.

Elle répondit :

— C'est pour ne pas mourir d'une mort véritable, que je ne veux point sacrifier à vos démons. Je me sacrifie moi-même au Dieu immortel, s'il veut bien recevoir pour

hostie une pécheresse qui, néanmoins, est chrétienne.

Le juge la fit frapper à coups de bâtons, et il prononça enfin la sentence, par laquelle il la condamna à être décapitée, pour avoir méprisé les ordres de l'empereur, et pour avoir été convaincue de plusieurs faits de magie.

La sentence fut aussitôt exécutée ; c'était le 29 jour d'août. Sainte Sabine retira son corps, lui fit des funérailles avec les cérémonies ordinaires, et l'enterra le 31 du même mois, comme un trésor précieux, dans un tombeau magnifique, qu'elle s'était fait construire pour elle-même, près du lieu où Sérapie avait été martyrisée.

Après la mort de cette vierge martyre, sainte Sabine se trouva animée d'une nouvelle confiance en Jésus-Christ, et plus inébranlable que jamais dans la foi qu'elle avait apprise de Sérapie. Elle ne cessa point, depuis ce jour-là, de faire de grandes aumônes, de visiter les malades et les prisonniers, et de leur fournir abondamment pour tous leurs besoins. Dieu lui faisait ainsi mériter la grâce du martyr qu'il lui voulait accorder le même jour qu'à Sérapie, et, comme on le croit, au jour anniversaire.

En effet, Heliadius, préfet ou gouverneur de l'Ombrie, étant venu à Vindène, et Bérylle lui ayant rapporté tout ce qui s'était passé, lui parla en même temps de Sabine. Heliadius, qui n'avait de respect pour personne, donna ordre de l'arrêter, et se la fit présenter comme criminelle. Il lui demanda *pourquoi elle s'était ainsi oubliée elle-même, en se joignant aux chrétiens, dont, lui disait-il, la vie est une mort; quorum vita mors est.*

— Et moi, répondit Sabine, je rends grâces à Jésus-Christ, mon Seigneur, de ce que, malgré mes péchés, il a bien voulu me délivrer, par Sérapie, sa sainte servante, des souillures dans lesquelles j'étais plongée, et me retirer de la puissance des démons que j'adorais par le même égarement où je vous vois encore engagés.

Après quelques autres paroles, le préfet lui jura, par tous ses dieux, que si elle ne leur sacrifiait, il allait, sans délai, la condamner et lui faire trancher la tête.

Sans s'effrayer de cette menace, sainte Sabine lui répondit, pleine de force et de constance :

— Je ne sacrifie point à vos démons, parce que je suis chrétienne : Jésus-Christ est mon Dieu ; je suis sa servante, je l'adore, et je ne dois sacrifier qu'à lui seul.

Sur cela, le préfet prononça qu'elle serait décapitée, et tous ses biens confisqués.

Elle mourut par ce supplice, ou plutôt elle fut couronnée le 29 d'août, ainsi que l'avait été la jeune Vierge qui avait été sa maîtresse dans la foi. Elle fut enterrée auprès d'elle par les chrétiens, qui emportèrent son corps avec une extrême joie et lui rendirent les derniers honneurs.

Sa fête est marquée dans les divers martyrologes de S. Jérôme, de Bède, et de tous les autres, dans l'ancien Calendrier du P. Fronton, et dans le Sacramentaire de S. Grégoire.

Il y a à Rome, sur le mont Aventin, une ancienne église de sainte Sabine, fondée dès les temps du pape Célestin I^{er}, par un prêtre, nommé Pierre, comme on le voit dans une ancienne inscription. C'est en ce lieu, qui fut dédié solennellement, le 3 septembre de l'an 430, pour être un lieu de prières, que fut déposé le cercueil de sainte Sabine et de sainte Sérapie. Depuis cette époque, la fête de sainte Sérapie se célèbre principalement le même jour. Il est parlé de l'église de sainte Sabine dans les conciles de Rome, sous Symmaque et sous S. Grégoire le Grand. C'était autrefois la station du jour des cendres. Elle a été augmentée et ornée par le pape Eugène II. Aujourd'hui, la dévotion des quarante heures se trouve substituée à celle de la première des stations du Carême, et attire le même concours dans l'église de sainte Sabine, qui

était primitivement la maison de cette illustre et sainte dame romaine.

SAINTE DIGNA-MÉRITA

Disciple des Hommes Apostoliques et martyre de Jésus Christ.

(xvii Juin. — An de J.-C. 75-120.)

Avec ses deux fils, qui ont été mis à mort pour la foi, dans la ville de Bresse, en Italie, sous le règne d'Adrien ¹.

S^{te} AGNÈS, — S^{te} FÉLICITÉ, — S^{te} PERPÉTUE

Disciples des Hommes Apostoliques, — martyres de Jésus-Christ, sous Néron.

(v Juin. — An de J.-C. 66-67.)

Voyez la *notice historique* du martyre de S. Etienne, évêque de Rhégium, en Calabre.

SAINTE THÉODOTA

Martyre, qui souffrit avec les saints martyrs Diomèdes, Théodote, Eulampius, Asclépiodote et Golinduch, sous le règne de Trajan.

(iii Juillet.)

Voyez la *notice de, ces saints* dans les *Acta sanctorum*, 3 juillet.

SAINTE AFRA

Epouse du proconsul Italicus, — martyre à Bresse, en Italie.

(xxiii Mai. — An de J.-C. 70-120.)

Elle vécut dans les temps apostoliques ; elle fut convertie à Jésus-Christ par la vue des prodiges de la primitive église ;

¹ Acta SS. ad 17 Junii.

S. Faustin et S. Jovite l'instruisirent dans la foi ; S. Apollonius lui conféra le sacrement du Baptême. Sous le règne d'Adrien, le juge Aurélianus la persécuta pour la foi, et elle remporta la palme du martyr avec une Samaritaine, qui était sa servante ¹.

SAINTE XANTIPPA

Dame espagnole, épouse du gouverneur Probus

SAINTE SARRA, — SAINTE POLIXÈNE

Vierges chrétiennes, — disciples des Apôtres, en Espagne².

(XXIII Septembre. — An 35-90.)

Ces saintes femmes, qui furent les disciples des Apôtres, et particulièrement de S. André, étaient originaires d'Espagne; *Xantippa* et *Polixène* étaient les deux sœurs. *Sarra* ou *Saria* surnommée *Rébecca*, était la suivante de Polixène. *Xantippa* était l'épouse de Probus, gouverneur d'Espagne. Elle fut instruite par S. Paul (soit à Rome, soit) lorsqu'il parcourut l'Espagne. Polixène alla en Achaïe entendre l'apôtre S. André, comme on le voit dans l'*histoire de ce Saint*. Elle fut enlevée, disent les Grecs, par un homme pervers ; mais par la protection de Dieu, elle demeura intacte et fut préservée de tout ce péril. Elle reçut le Baptême, et par son moyen plusieurs personnes se convertirent à Jésus-Christ. — Elle retourna en

¹ *Vide Acta SS. 29 maii.* S. Philastre a eu connaissance des *Actes de sainte Afra*, selon Galesinus. — Baron., *an. 122.* *Vide Acta SS. Faustini et Jovitæ.*

² Le Martyrol. rom. et les autres, 25 sept.; le Ménologe et les Grands Ménécs. La *Chronique de Dexter*, *an. 71, n. 2*, Maxime de Cythère, et plusieurs autres auteurs, s'accordent sur le fond de l'histoire de ces pieuses femmes.

Baron., *an. 61, n. 2 et 3*, traite de ce qui regarde le voyage de saint Paul en Espagne et la conversion de Xantippe et de Polixène.

Apud H. Canisium ; — Card. Sirlet, — Andr. du Saussay. M. Darras. *hist. gén., t. 6, p. 179.*

Espagne, sa patrie, avec Rébecca, sa servante, qui était baptisée comme elle, dans la société de l'apôtre Onésime, disciple de S. Paul ; elle revit sa chère sœur Xantippa. Ces deux saintes femmes, après avoir passé ensemble le reste de leurs jours dans la pratique des vertus évangéliques, après avoir opéré plusieurs miracles, allèrent ensemble recevoir leur récompense dans le ciel. — *Nono Kalendas Octobris*, dit le Martyrologe Romain, *in Hispaniâ, Sanctarum mulierum Xantippæ et Polyxenæ, quæ fuerunt Apostolorum Discipulæ*¹. Nous avons vu ailleurs comment la tradition, les divers martyrologes et les monuments lapidaires, s'accordent avec le texte des Epîtres canoniques pour attester la prédication des Apôtres en Espagne.

S^{te} FOI, — S^{te} ESPÉRANCE, — S^{te} CHARITÉ

AVEC SAINTE SOPHIE, LEUR MÈRE

Vierges chrétiennes de Rome, — martyres sous Adrien.

(1^{er} Août.)

A Rome, le 1^{er} août, les saintes vierges *Foi*, *Espérance* et *Charité*, qui obtinrent la couronne du martyr du temps de l'empereur Adrien.

On trouve les *Actes* de ces saintes martyres dans les plus anciens monuments de la tradition, dans les ménologes des Grecs et dans les Martyrologes des Latins². En voici le contenu sommaire :

Sainte Sophie, veuve romaine, était une dame originaire

¹ Martyrol. Rom., ad 23 septembris; *Inscription* de Néron, voir Florès, *Espana Sagrada*, t. 3, c. 4. Alphonse de Requena, *hist. de adventu Pauli in Hisp.*

² *Martyrol. Rom. 1 aug.*; Apud Usuardum, — *Metaphrastem*, Adon., Lipom., Surium, Mombrit.; Petrum Equilinum, in *Catologo*, l. 7, c. 7; Baron., in *Annot. ad Martyrol. Rom.*; Molanum in *addit. ad Usuard.*; Ribaden., *flores SS. 1 Augusti.*

de Milan, très-instruite dans la foi chrétienne ; s'étant transportée à Rome avec ses trois filles, à qui elle avait donné des noms pris dans le christianisme, elle parlait de l'Évangile aux dames romaines, et en convertit un très-grand nombre à Jésus-Christ.

L'Esprit des ténèbres fut jaloux des progrès du christianisme, et chercha à empêcher cette dame de continuer cette active propagande. Par son instigation, Sophie fut appréhendée avec ses trois filles, à qui elle avait persuadé de demeurer vierges, comme elle avait recommandé à d'autres d'observer les règles de la chasteté. On voulut les déterminer à sacrifier à l'idole de Diane ; ce fut en vain. Par les ordres de l'empereur on tourmenta cruellement les trois vierges, en présence de leur mère ; mais celle-ci les encourageait et les exhortait vivement à la patience.

Ce fut après avoir souffert les tourments les plus cruels qu'ait pu imaginer l'enfer, et dont le récit seul ferait frémir, que ces courageuses et saintes martyres furent enfin décapitées. Leurs corps furent transportés à dix-huit milles de la ville de Rome, dans un lieu où leur mère, sainte Sophie, les ensevelit et leur rendit les derniers devoirs.

Cette mère admirable, au cœur héroïque, venait prier à leur tombeau. Au moment où elle faisait sa prière, demandant à Dieu d'être réunie près de lui avec ses filles, elle rendit son âme entre les mains du Seigneur, le 4^{er} du mois d'août, et son corps fut enseveli à côté de ceux des trois vierges-martyres.

RELATION DÉTAILLÉE DE LEUR MARTYRE

La Parole sacrée de Jésus-Christ notre Sauveur se répandait dans le monde entier, y fructifiait, et retirait les hommes de l'idolâtrie, en leur faisant connaître le Fils de Dieu, l'auteur de leur salut. Celui qui est ennemi de toute vérité et de

toute justice, Satan, voyant que la foi chrétienne prenait de jour en jour de nouveaux accroissements et procurait le salut des hommes par le saint Baptême, excita une nouvelle persécution et souleva l'empereur Adrien contre l'Eglise.

I. — En ce temps-là, vivait une noble dame, nommée *Sophie*, avec ses trois filles, qu'elle avait élevées dans la foi et dans la sobriété. Elle les avait vouées à Jésus-Christ, et les avait amenées à Rome, comme pour lui être offertes en holocauste. Leur vie sainte convertit à la foi un grand nombre de dames romaines, et en retira un bon nombre du milieu des désordres et des débauches. Ce qui mécontenta un magistrat romain, nommé Antiochus, lequel adressa à l'empereur un rapport conçu dans les termes suivants :

» Une certaine femme est venue naguère avec ses filles en cette ville de Rome ; elle séduit les autres femmes et les sépare de leurs conjoints. Elle leur enseigne qu'il faut adorer pour Dieu un Juif qui a été crucifié entre deux larrons, et s'abstenir des plaisirs accoutumés. Nos femmes prêtent l'oreille à ces discours, et se laissent séduire, veulent jeûner, et quitter les habitudes du passé. Si l'on n'y prend garde, il en résultera un grand mal. »

L'empereur, irrité, les fit rechercher et saisir par ses officiers, et amener au palais. Or ces vierges étaient très remarquables par leur beauté et très-instruites dans les saintes Ecritures. Leur mère leur en avait donné la connaissance aussitôt qu'elles purent les comprendre ; elles prenaient le plus grand plaisir à lire les Livres saints, elles y avaient puisé la connaissance de Dieu et les règles de la vie chrétienne. En entrant au palais, elles se signèrent du signe sacré de la Croix, se recommandant en silence à Notre Seigneur.

II. — En les voyant, le tyran fut ravi, et cessa de parler pour considérer dans ces jeunes personnes leur modestie égale à leur beauté ; mais revenant à lui, il appela leur mère et l'interrogea, lui disant :

— D'où êtes-vous ? Quelle est votre qualité ? Quoi ! vous avez jeté dans l'esprit des dames romaines des idées de divorce qui les portent à mépriser leurs seigneurs par je ne sais quel amour de la continence ? Et de plus, vous rejetez le culte des Dieux ! Qui êtes-vous, vous qui osez de telles choses ? Comment vous appelez-vous ?

— Je suis chrétienne, répondit la mère.

Il reprit : — Je ne vous demande pas votre religion, mais votre nom.

Elle répondit : — Ma qualité la plus glorieuse est celle d'être chrétienne ; quant à mon nom, je m'appelle *Sophie* ; je suis née de l'une des plus nobles maisons de l'Italie, où chacun me connaît. Je suis venue à Rome, afin d'offrir mes filles comme un agréable don à Jésus-Christ, qui est le seul objet de nos désirs en cette vie et dans l'éternité.

Après cette réponse, la mère et les filles furent mises sous la garde du sénateur Palladius. Dans le lieu de repos où elles étaient, après leurs prières, Sophie employait le temps à instruire ses filles, à leur inspirer du mépris pour les grandeurs et les plaisirs de la vie présente : elle les excitait à supporter avec courage les souffrances qu'elles étaient sur le point d'endurer pour Jésus, leur Epoux Céleste. Qu'il est avantageux aux enfants l'enseignement des pères et mères !

— » Filles bien aimées, *leur disait-elle*, ô vous que j'ai enseignées par mes paroles et par mes exemples, conservez ce que je vous ai appris pour le jour de la tribulation. Celui en qui vous avez mis vos espérances, dès votre enfance, vous couronnera, vous et moi, vous obtiendrez une éternelle récompense, si vous conservez pleinement votre foi et votre amour envers lui, même au milieu des tourments.

Elles lui répondirent : — Penseriez-vous, Madame, que nous consentirions à dégénérer de votre vertu ? Soyez assurée, qu'étant petites de corps, par la grâce du Ciel nous ne laisserons pas d'être grandes de courage. Permettez que nous répondions à ce juge terrestre, et vous verrez notre force et notre combat céleste ! Notre Sauveur, qui est en même temps notre Epoux, nous y a préparées ; il ne nous reste plus qu'à montrer les effets de nos dispositions. Il nous a lui-même instruites : nous répondrons en son Nom, ou plutôt il parlera par nous et pour nous.

— Courage donc, mes chères filles, dit la pieuse mère ; j'attends cela de vous, afin que joyeuse je vous suive après votre combat et votre victoire. »

III. — Trois jours se passèrent ainsi dans la maison de Palladius : elles furent ensuite amenées devant le Tyran. Les filles marchaient devant, et la mère suivait. Lorsqu'elles furent entrées, il leur dit :

— Mes chères filles, croyez-moi, et suivez mon conseil. Ayez soin de votre jeunesse florissante, et des jours avancés de

votre mère. Sacrifiez à nos Dieux, qui gouvernent ce monde ; et, dès à présent, je vous adopterai pour mes filles en présence du Sénat Auguste et des Armées Romaines. Considérez quel honneur je vous offre ! Si vous méprisez ma proposition, je le jure par tous nos Dieux : je n'épargnerai pas votre âge si tendre, ni votre beauté, ni votre sang illustre ; mais vous expirez dans les tourments ; je vous ferai exposer comme une proie aux oiseaux et aux bêtes féroces.

Les jeunes filles répondirent unanimement et d'une même voix : — Vos promesses, ni vos menaces ne nous touchent point ; nous avons au Ciel un Père, qui déjà nous a adoptées pour ses filles, auxquelles est destiné un héritage éternel. Nous l'aimons ; car il est digne d'amour pour sa douceur ; nous le craignons ; car sa justice tient en réserve des tourments. Quant au reste, nous sommes chrétiennes, et si vous tenez à combattre notre foi, mettez-la à l'épreuve ; vous verrez que par la grâce de Dieu la force des chrétiens est plus grande que la cruauté des païens.

Adrien, piqué de ces paroles, appelle leur mère et lui dit :
— Déclarez-moi le nom de vos filles.

Elle répondit : — La première se nomme *Foi*, et est âgée de douze ans ; la seconde s'appelle *Espérance*, et est âgée de dix ans ; la troisième, *Charité*, n'a que neuf ans.

— Venez ici, *Foi*, dit le Tyran ; sacrifiez à la Grande Diane : voyez combien cette déesse est belle et majestueuse !

— Quelle folie ! dit la jeune vierge, et quel aveuglement dans le conseil que vous me donnez, en disant : Abandonnez le vrai Dieu pour adorer le bois et la pierre ! Ce qui est inférieur à nous-mêmes mérite-t-il nos adorations ? Devons-nous honorer comme dieu ce qui n'a point de divinité ?

Pour cette réponse, le Prince la fit dépouiller de ses vêtements et battre de verges, la menaçant de ne pas cesser le tourment, si elle ne promettait de sacrifier à Diane. Douze bourreaux furent employés à la flageller ; mais on n'apercevait aucune plaie sur son corps virginal. Il commanda alors qu'on lui fit l'incision des mamelles. A l'exécution de cet ordre barbare, les assistants frémirent et laissèrent tomber de grosses larmes de leurs yeux.

— Qu'ont donc fait ces innocentes vierges, pour être traitées de la sorte, se disaient-ils les uns aux autres ? En quoi ont-elles péché, si jeunes qu'elles sont, pour être l'objet d'un tel supplice ? O l'inique jugement !

Telles étaient les plaintes des assistants ; malgré ces mur-

mures, on tenailla les mamelles des vierges, on en fit l'amputation, et le lait en jaillit, au lieu de sang.

— Est-ce à cela qu'aboutissent tes menaces et tes cruautés, ô Tyran, disait la jeune martyre : assurément je n'ai aucune plaie sur mon corps. Si mon sein est coupé, le lait en sort au lieu de sang. Penses-tu, cruel, me séparer de mon époux Jésus-Christ, par tes horribles supplices ? Cela ne sera jamais, par le secours de Dieu. Considère la merveille qu'il opère à l'égard des petites vierges qui n'ont pas de lait, et au lieu de sang, il leur en a départi, comme il a fait à l'égard de la Vierge, mère de son Fils.

IV. — Le Tyran, à demi-vaincu, commanda qu'elle fût étendue sur un gril pour y être brûlée. Lorsqu'elle y fut placée, elle y reposait paisiblement, comme un navire ancré dans sa rade ; elle élevait les yeux au ciel vers le Fils de Dieu, disant :

— Seigneur Jésus, regardez d'un œil favorable votre servante, et donnez-lui la force et le courage, pour résister au Tyran et supporter ses cruautés !

Chose merveilleuse ! elle demeura trois heures entières sur le gril enflammé et le feu la rafraîchissait plutôt qu'il ne la consumait ; son ardeur n'osait agir sur ce corps virginal, que les verges et les fouets n'avaient pas entamé. — Le juge commande alors qu'elle soit jetée dans une cuve ardente, remplie de poix, de cire et de graisse, afin qu'elle y pérît au milieu des tortures. La vierge épargna aux bourreaux la peine de l'y jeter ; elle alla d'elle-même et entra dans cette cuve bouillonnante, invoquant le saint nom du Sauveur : elle s'y trouva également en repos, comme dans un bain de douce rosée. — Le Tyran, voyant que ces supplices ne pouvaient atteindre ce corps virginal, entra en fureur de ce qu'il était dans l'impuissance de la vaincre. Il recommanda alors au bourreau de se servir de l'épée pour la faire périr. A cet ordre, la vierge fut comblée de joie, et rendant grâces au Fils de Dieu, elle pria sa mère qui était là présente de l'aider par ses prières à achever son combat dans une parfaite profession de la foi chrétienne ; et en même temps s'adressant à ses deux sœurs qui assistaient à ce cruel spectacle, elle les avertissait de ne pas redouter les tourments, de ne point consentir aux volontés des méchants, ni aux impiétés du Tyran, mais de voir dans son exemple la grâce et l'assistance de Dieu qui faisait qu'elle n'était point vaincue, mais qu'elle était, au contraire, dans ces supplices, victorieuse du Tyran. — Donnant aussitôt le

dernier baiser à sa mère et à ses sœurs, elle présenta sa tête au bourreau qui d'un coup la trancha, et elle s'envola vers son Epoux, vierge triomphante et glorieuse martyre.

V. — Après sainte Foi, le Tyran fit appeler *Espérance*, sa sœur, et, lui adressant mille paroles flatteuses, il lui disait :

— Ma fille, je souhaite n'avoir pas lieu de vous traiter, comme l'a été votre sœur. Si vous êtes prudente, acquiescez à mes avis comme aux conseils de celui qui désire être votre père. Mon enfant, sacrifiez à la déesse Diane, afin de ne point subir ces tourments.

La vierge lui répondit : — Sachez que vous ne gagnerez rien sur moi par vos promesses, qui ne sont que de vaines paroles. Ma sœur est plus puissante que vous à mon égard ; par ses paroles et par ses exemples de vertu, elle m'exhorte à imiter sa mort et sa généreuse confession, et à suivre dans la trace de son sang la voie qui conduit à la vie éternelle. Que votre cruauté fasse tout ce qu'elle voudra, vous reconnaîtrez que je suis sa sœur du côté du sang et de l'esprit.

Voyant qu'il ne gagnait rien à lui parler, le Tyran donna des ordres, et aussitôt elle fut dépouillée sans pudeur, puis battue outre mesure, avec des nerfs de bœufs, par dix bourreaux qui se lassèrent à la frapper, sans pouvoir lui arracher la promesse verbale *qu'elle sacrifierait* ! — Cependant sa mère était auprès du corps de son aînée, le gardant en silence et adressant cette prière à Dieu :

— Seigneur Jésus, voici déjà l'une de vos épouses, qui a triomphé en souffrant, afin de confesser votre divinité devant les hommes ! Accordez une force semblable à sa sœur qui souffre présentement pour vous ; ces victoires célestes viennent de vous, elles sont aussi pour vous : le combat se livre sous votre étendard, le triomphe est une gloire pour vous.

Comme sa mère recommandait à Dieu sa fille *Espérance*, la vierge de son côté faisait la prière suivante, au milieu des tourments :

— Mon Dieu, mon Souverain Roi, pour qui je suis engagée dans la lice, donnez-moi la patience, accordez-moi la victoire, consistant à soutenir l'effort de ses ennemis et à les abattre. Le pouvoir vient de vous, ô mon Sauveur ! Quant à toi, bourreau, n'as-tu pas d'autres tourments et d'autres inventions de tortures ? Emploie-les tous, et tu verras que Dieu me fortifie, et que, considérant en moi sa servante, il peut te vaincre par une faible fille.

A ces mots, le bourreau entra en fureur, et commanda que

la vierge fût brûlée dans une fournaise qui était toute préparée. Sainte Espérance y entra, le feu s'éteignit aussitôt, et elle y louait Dieu hautement par de joyeux cantiques.

VI. — L'entendant célébrer les louanges de Dieu, le Tyran de plus en plus furieux, commande qu'on la retire de là, et qu'on l'applique sur des instruments de torture. Or, durant ces tourments, il s'exhalait de ses membres l'odeur la plus suave. C'est pourquoi elle dit au bourreau :

— Jésus-Christ m'assiste si efficacement, que je ne sens nullement tes supplices. Il en faudrait inventer d'autres. En faveur de l'âme qui n'a point consenti au mal ni au crime, Dieu ôte le sentiment de la douleur et de la peine, quand il le veut.

Or, que n'invente point la méchanceté du Tyran ? Il fait apporter au lieu même une grande chaudière, remplie de poix, d'huile, de cire et de graisse, fait allumer dessous un grand feu ; la chaudière bouillonne aussitôt, et les assistants frémissent d'horreur. Les bourreaux plongent aussitôt la jeune chrétienne dans ces flammes et dans ces matières bouillonnantes, afin de l'y faire périr. Elle n'y est pas plus tôt plongée, qu'elle y apparaît comme dans un lieu frais ; au même instant la cuve se rompt en morceaux, et les matières liquides et brûlantes se répandent sur les bourreaux eux-mêmes. Le Tyran n'en est point ému ; il pense que cela se fait par l'art magique, mis en œuvre par les chrétiens. Alors il commande qu'on se serve du tranchant de l'épée. Entendant ce nouvel ordre, la vierge, joyeuse, accourt auprès de sa mère et de sa sœur, les prévient qu'il n'y a rien à craindre de ces tourments, et que Dieu l'en fera sortir victorieuse.

Elevant en même temps les mains vers le Ciel, elle dit : — Seigneur Jésus, j'ai toujours espéré en vous, comme l'indique mon nom : Recevez mon âme entre vos mains !

Puis elle présente sa tête et expire.

Sa vénérable mère dit alors : — Mon Dieu, déjà je vous ai sacrifié deux de mes filles ; il me reste la troisième ; je vous l'offre : si elle est plus jeune et plus tendre que ses deux sœurs, faites qu'elle triomphe avec plus d'éclat. Elle est à vous.

La voyant aller joyeuse au martyre, elle lui dit : — Ma très-chère enfant, le céderez-vous en foi et en courage à vos deux sœurs ? Vous ne tromperez pas l'espérance que j'ai de vous ! Vos sœurs ont comblé mes vœux. A vous maintenant d'exercer dans les tourments votre charité à l'égard de Jésus.

Ma bien-aimée, combattez vaillamment, le Ciel est pour vous, comme il a été pour vos sœurs. Si vous êtes plus jeune, Dieu vous rendra plus forte. Jamais il n'abandonne les siens.

VII. — Le Tyran flattait la jeune vierge, et pensait la gagner par ses promesses. Mais elle qui était parfaite et pleine de charité, lui dit :

— Ignorest-tu que je suis née et élevée comme mes sœurs, et animée des mêmes sentiments? Les mêmes parents m'ont donné le jour, le même Dieu m'encourage ; si je suis moins âgée et moins forte, ne pense pas que je sois moins courageuse. Le même sang me donne la vie, le même esprit me conduit, le même Jésus m'assiste.

Le Prince cruel fut très-irrité de ce langage ; il commanda qu'elle fût liée, puis soumise à la torture. Neuf bourreaux la flagellèrent fortement, afin que son corps fût déchiré et mis en pièces. Pendant ces tourments, l'innocente vierge priaient en ces termes :

— O Jésus ! accordez-moi le secours de votre assistance ! Que ces tourments que j'endure pour vous, vous soient un sacrifice d'agréable odeur. Quiconque est secouru par vous, ne saurait être vaincu.

Puis s'adressant au Prince : — Tyran, lui dit-elle, c'est en vain que tu me tourmentes ; je ne sens point les cruautés que tu déploies contre moi ; la puissance de mon Sauveur m'a fortifiée contre tes tortures.

D'une voix effrayante le bourreau lui criait : — Dis seulement : *Diane est grande !* et tu seras mise en liberté.

— Quoi ! téméraire, dit la jeune vierge, tu oses toujours contredire la vérité ! fais-moi souffrir tout ce que tu voudras, tu ne gagneras rien sur moi.

Elle fut jetée ensuite dans une fournaise ardente. En y entrant, elle fit le signe de la croix. Aussitôt les flammes se répandirent au dehors et consumèrent plusieurs bourreaux. Cependant la jeune vierge, semblable aux trois jeunes Hébreux dans la fournaise de Babylone, se promenait au milieu des flammes en glorifiant Dieu. L'effroi saisit le Tyran qui commanda qu'elle fût tirée de là. Lorsque les officiers, pour obéir à cet ordre, s'approchèrent de la fournaise, ils virent se promener avec elle Trois Personnes plus éclatantes que le soleil de midi. Effrayés à cette vue, ils supplièrent humblement la vierge de sortir. Elle sortit, en effet, saine et sauve. A sa vue, le Tyran commanda d'employer l'épée pour mettre fin à

ses jours. La sainte fille fut réjouie en entendant cette sentence et se disposa à la mort.

— Madame, dit-elle à sa mère, c'est à vous, après Dieu, que je dois d'être ce que je suis. Je tiens de vous les commencements de ma vie. Que ce soit vous encore qui m'assistiez à ma mort.

— Mais, au contraire, ma chère fille, disait sa mère, c'est à vous, lorsque vous serez réunie à vos sœurs, à prier pour moi, afin que bientôt Notre Seigneur me reçoive auprès de vous.

Après cet entretien, la jeune vierge fut décapitée.

VIII. — Or, sainte Sophie recueillit leurs corps avec un grand respect, les embauma avec des parfums précieux, les fit conduire à dix-huit milles de Rome (six lieues). Après leur avoir donné la sépulture, elle revint à la ville, rendant des actions de grâces à Dieu, de ce qu'il avait accordé à ses enfants une telle bénédiction.

Quelque temps après, elle se rendit au tombeau de ses filles, accompagnée de plusieurs dames romaines portant des parfums pour embaumer les corps des saintes vierges. Sophie s'étant mise à prier sur le sépulcre de ses chères filles, comme elle répétait avec des larmes et des soupirs ces paroles :

— Mes enfants, que j'ai aimés plus que moi-même, recevez moi auprès de vous !

Elle se laissa aller à un doux sommeil, et rendit en paix son âme à Dieu. Heureuse fin ! Celle qui avait été martyre en ses filles, ne fut pas martyre en son corps. Les dames qui l'accompagnaient pour l'embaumement de ses filles, furent frappées d'étonnement en voyant la mère décédée également sous leurs yeux : elles rendirent grâces au Seigneur pour la faveur qu'il lui accordait, et l'ensevelirent auprès de ses filles ; il convenait que celles qui avaient été unies par le sang, l'amour, la foi, la religion et la même vie en Jésus-Christ, fussent aussi réunies dans le même tombeau.

La solennité de sainte Sophie et de ses trois filles se célèbre le premier jour d'août. Elles souffrirent l'an 422 de Jésus-Christ, la troisième année de l'Empire d'Adrien. Leurs saintes reliques ont été transférées à Cologne au monastère des Dames de Boulancourt.

Le Martyrologe Romain et celui d'Usuard en font mention. Métaphraste, ce docte collecteur des vies des Saints a écrit leurs actes et leur martyre d'après d'anciennes Archives ; les Orientaux célèbrent leur fête le 17 septembre. Pierre des

Noëls, dans son *Catalogue*, l. vii, c. 7, donne le même récit que celui-ci, rapporté également par Des Guerrois. Lippomann, t. 6 ; Surius, t. 4 ; Godescard, t. 40 ; et tous les auteurs qui ont écrit les *Vies des Saints*, ont rapporté le martyre de ces trois vierges romaines et de leur mère, et les ont célébrées comme les plus beaux modèles de patience chrétienne et comme de généreux témoins de la vérité Evangélique, vers la fin des temps Apostoliques.

SAINTE DANAÏDE & SAINTE DIRCÉ

Deux dames Romaines, d'illustre extraction, — disciples des Apôtres et martyres de Jésus-Christ.

S. Clément de Rome, coadjuteur de S. Pierre et des autres apôtres, après avoir, dans son *Épître aux Corinthiens*, exhorté ces fidèles à la patience par l'exemple du martyre du prince des Apôtres, leur cite encore celui de ces deux matrones de Rome, dont la vie chrétienne avait été si édifiante et la mort si courageuse :

« Deux illustres dames, dit-il, Danaïs et Dircé, ont été, par
« suite de l'envie, maltraitées grièvement par les persécuteurs,
« et, malgré les supplices qu'elles ont soufferts avec constance,
« elles ne se sont point écartées du sentier de la foi ; mais,
« quoique faibles de corps, elles ont, par le martyre, remporté
« une glorieuse victoire ¹ ».

SAINTE SÉBASTIENNE

Vierge, d'une illustre famille de Thrace, — témoin des miracles primitifs, — disciple des Apôtres, — martyre de la foi, sous Domitien ².

(xvi Septembre. — An 38-91.)

« Le 16 septembre, à Héraclée, en Thrace, sainte Sébas-
« tienne, martyre, que S. Paul avait convertie à la foi de

¹ S. Clém., *ep. ad Corinth.*

² *Martyrol. rom. ad 16 sept.*; *Græci in menologio*; *Acta sanctæ Sebas-*

« Jésus-Christ, et après avoir passé par beaucoup d'épreuves
« sous Domitien et le président Sergius, eut enfin la tête tran-
« chée ».

Toutes les circonstances de son glorieux martyre, sont relatées dans les divers ménologes orientaux, mais surtout dans ses *Actes*, composés par un auteur grec. On les trouve au 6 juin dans le supplément des *Acta Sanctorum*. En voici la traduction (faite sur le grec et le latin).

CHAPITRE PREMIER

Sébastienne est arrêtée sous le règne de Domitien, et battue
avec des verges armées de plomb.

La vingt-troisième année de la persécution des chrétiens, plusieurs fidèles furent vaincus, et engagés dans l'erreur par les séductions et par les violences redoublées du démon. En effet, on envoya dans les provinces de l'empire, des Présidents et des Juges iniques, dans le dessein de forcer tout le monde à sacrifier aux idoles ; cette mesure fit beaucoup de mal aux chrétiens, à cause du nombre de ceux qui furent arrêtés et condamnés à mourir. Les Proconsuls s'étant donc rendus dans leurs provinces avec les édits impériaux, l'un d'eux vint à Marcianopolis ¹ ; il s'appelait Sergius-Justus ; c'était un homme d'une conduite infâme, et plein de méchanceté.

Entré à Marcianopolis, cet homme, tout animé de l'esprit de Satan, rugissait comme un lion. Il alla d'abord trouver les sacrificateurs de Diane, il parla en ces termes à trois d'entre eux, Sosipâtre, Philetus et Démétrius :

— Vous connaissez l'édit de l'empereur Domitien, qui commande de sacrifier aux dieux, de punir de divers châtimens ceux qui n'obéiront pas, et d'infliger de sévères peines, surtout aux Galiléens, qui sont appelés chrétiens.

tianæ ; Baron., ad 16 sept. Du Saussay, in *Martyrolog. et in hist. B. Andree*, l. 2, c. 10, n. 7. Bolland., ad diem vi Junii, p. 57-70.

¹ Ville située sur les bords du Pont-Euxin.

Ils entrèrent donc à la ville dès le premier jour, et se félicitèrent tous de leur bonheur. Le lendemain, ils allèrent au temple de Diane, lui offrirent de l'encens et un sacrifice impie. Le troisième jour, ils allèrent sacrifier à Hécate. A son arrivée les Disciples du Christ s'étaient cachés. Après avoir adoré les démons, le président s'assit à son tribunal, appela ses conseillers et fit lire l'édit impérial, qui était conçu en ces termes :

« Nous, Domitien, empereur Auguste, commandons aux
« habitants de toutes nos villes et de toutes nos provinces, et
« à tous les peuples bien disposés à notre égard, d'employer
« tout leur zèle pour que l'obéissance soit promptement ren-
« due aux dieux immortels. Vous tous, qui accomplirez ce qui
« est prescrit dans nos édits, vous éviterez les châtimens et
« les derniers supplices. »

En conséquence de cette ordonnance impie, on recherchait les disciples du Christ et des Apôtres. Lorsque cet ordre eut été divulgué partout, on accusa sainte *Sébastienne*, parce qu'elle menait une vie très-chrétienne. C'était une diaconesse et une hégumène, très-distinguée, une fidèle servante de Jésus-Christ qui élevait parfaitement les jeunes vierges dans les voies de la piété. A la première recherche, elle fut arrêtée par un certain Antonius, chef de la police et de la tranquillité publique; on la conduisit comme un agneau au tribunal du président; sa face était resplendissante comme le soleil levant. Alors les trompettes retentirent; la voix du crieur public se fit entendre :

— « Qu'on amène les disciples du crucifié ! — Qu'on introduise les soldats du Nazaréen ! »

A ce moment, la crainte et le trouble s'emparèrent des cœurs, le bruit et les clameurs s'élevèrent au milieu de la foule. Alors, Antonius introduisit la servante du Christ. Le président, voyant approcher une personne toute radieuse de beauté, et comme environnée de splendeur, fut frappé de

l'éclat de son visage, et, tout ému de cette vue, il n'osa l'interroger elle-même ; mais il dit :

— Comment s'appelle la personne ici présente ?

Sébastienne répondit : Je suis chrétienne et servante de Jésus-Christ.

Le président Sergius : Je ne vous ai point interrogée au sujet de votre dignité, ni de votre religion, mais au sujet de votre nom. Comment vous appelez-vous ? Dites la vérité, avant que vous n'y soyez contrainte par les tourments.

Sébastienne répondit : Vous voulez m'intimider, comme si j'étais une personne lâche, qui dût céder à la peur. Sachez que, dans ma première réponse, en vous disant que j'étais chrétienne, je vous ai déclaré toute la vérité. Toutefois, pour ne pas vous taire plus longtemps le nom que mes saints parents m'ont donné, je m'appelle *Sébastienne* ; mais ensuite les saints Apôtres m'ont donné le nom de chrétienne. Car Paul, ce saint et éminent apôtre, étant venu en Thrace, m'a instruite de l'Évangile du Christ, et m'a baptisée. Au reste, faites ce qu'il vous plaira, ô le plus cruel et le plus impie de tous les hommes ! Sachez, toutefois, que le Dieu que je sers, vous perdra, parce que vous osez porter le ravage dans le troupeau de Jésus-Christ. — Vous avez reçu mission, il est vrai, d'un sacrilège empereur, pour offrir un sacrifice abominable ; mais j'ai confiance en Jésus-Christ, mon Dieu, et je sais qu'il vous détruira avec lui.

Le président Sergius : — Vous insultez ! vous subirez les tourments !

Sébastienne : — Déployez maintenant, déployez au plus vite les tourments que me prépare votre iniquité ; car j'ai hâte de m'offrir moi-même en sacrifice à Jésus-Christ, et de vivre éternellement.

Sergius : — Que les bourreaux arrivent et qu'ils la frappent avec des verges armées de plomb, en sorte que la rigueur des tourments la force d'obéir aux dieux.

Pendant que l'on frappait, Sébastienne ne proférait aucune parole ; mais cette sainte vierge martyre exhalait une odeur suave, qui parfumait tout le prétoire, et donna lieu au président de faire suspendre les tourments. La sainte ne parut nullement blessée des coups qu'elle avait reçus, mais ses yeux, son esprit et son cœur étaient fixés vers le ciel.

Le président Sergius lui dit : — Sentez-vous les tourments, Sébastienne ? Ou ne les sentez-vous pas encore ?

— Quels tourments ? répondit Sébastienne.

— Je suis étonné de ce que vous dites, répartit le proconsul ; quels tourments ? Et vous subissez les plus rudes !

Sébastienne : — Si vous avez la flamme, employez-la ; si vous avez un glaive, tirez-le ; si des bêtes féroces sont toutes prêtes, lancez-les contre moi. Vos menaces ne sépareront point mon âme du Dieu vivant et tout-puissant ; jamais elles ne me porteront à lui préférer vos impures idoles, qui finiront par périr, et qui causent la mort de ceux qui leur rendent un culte.

Le proconsul Sergius lui dit : Ecoutez-moi, sacrifiez, et vous serez sauvée.

Sébastienne répondit : — Vous avez appris à dire des bagatelles. Pour moi, je vous conseille d'abandonner tous ces démons impurs et scélérats, qui sont l'objet de votre culte, de peur que vous ne deveniez la proie des vers rongeurs et des flammes éternelles.

Le proconsul Sergius : — Vous serez déjà examinée par le feu.

En même temps il commanda de la conduire en prison, disant :

— Consultez vous-même vos propres intérêts, et sacrifiez aux dieux ; vous serez consumée par les flammes.

Sainte Sébastienne dit : — Enfant du démon, accomplissez ce que vous inspire votre père. Car le temps vient que son

règne sera détruit, et que tous ceux qui lui obéissent, se trouveront dans l'éternelle perdition,

Dès que la sainte fut entrée en prison, elle glorifia Dieu, disant :

— Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, d'avoir jeté un regard miséricordieux sur la bassesse de votre servante, et de m'avoir admise au nombre de vos saints. Je vous remercie, Seigneur Jésus-Christ, de ce que je suis riche maintenant, bien que je ne porte pas l'insigne du rang que je vais occuper. Je vous remercie, Seigneur Jésus-Christ, de ce que vous me délivrez de mes inquiétudes. Présentement, donc, je vous en conjure, Seigneur, conservez en moi la foi, que vous m'avez donnée par votre grand apôtre, afin que je mérite d'arriver par lui au lieu du rafraîchissement.

Lorsqu'elle eut ainsi prié dans sa prison, S. Paul lui apparut, et lui dit :

— Mangez et buvez, sans concevoir aucune crainte. Car il faut que vous soyez enchaînée, et qu'ainsi vous soyez emmenée captive dans votre cité.

— La paix soit avec vous ! ajouta-t-il.

Puis il disparut.

CHAPITRE II

Sainte Sébastienne subit un nouvel interrogatoire, — n'est point consumée par le feu ; — elle l'éteint par l'efficace de sa prière.

Six jours après, Sergius après avoir convoqué une assemblée, résolut de livrer la sainte aux flammes, au milieu de la place publique, pour inspirer aux autres une crainte salutaire. Le septième jour, Sébastienne sortit de prison, ayant le visage et le corps aussi resplendissants de beauté et d'éclat, que si elle fut sortie d'un bain. Dès qu'elle parut sur la place du forum, le proconsul lui adressa plusieurs interrogations, et entre autres, celles-ci :

— Repentez-vous de votre folie, et sacrifiez aux dieux.

Sébastienne : — Quel est le plus grand de vos dieux ?

Le président : — Hercule excelle par la force ; Junon prête aide et secours dans les besoins ; Diane est célèbre par sa chasteté.

Sébastienne : — Vos petits dieux, qui sont-ils ?

Sergius le proconsul : — Le nombre des dieux est considérable ; ce sont : *Apollon, Tantale, Phénix, etc.*

Sébastienne : — Je m'étonne, président, que vous puissiez demeurer dans une telle illusion, et que vous appeliez Hercule un grand dieu, lorsqu'il est certain qu'il a péri à Thèbes, par les flammes. Apollon est mort en Thrace, frappé de la foudre. Esculape a péri d'une mort semblable, et plusieurs autres dieux que vous adorez, ont aussi honteusement fini. Ils ne sont donc que néant, et ne sauraient aucunement venir en aide à leurs adorateurs. Le Dieu que je sers les a en horreur. Vos idoles ne sont, en effet, que vanité, de même que vous autres qui les adorez. Car c'est là une folie de votre part, et pour cela vous périrez éternellement.

Sergius le proconsul dit : — Vous ne consentez point à sacrifier aux dieux glorieux ?

Sébastienne : — Tyran insensé, vous ne savez ce que vous dites. Comment sont ils glorieux, ceux qui, de l'aveu de tout le monde, sont ensevelis dans la plus ignoble obscurité, et plongés dans les plus profondes ténèbres ; ténèbres, dans lesquelles vous serez vous-même enveloppé avec vos partisans. Au reste, rougissez et soyez couvert de confusion, tyran, vous qui appelez dieux des démons immondes.

Le Proconsul Sergius, devenu comme furieux, délibéra avec ses gens, hommes idolâtres et oisifs ; puis ils arrêtaient avec lui, que la sainte serait brûlée au milieu du forum. Le tyran fit aussitôt mettre à exécution cet arrêt ; on apporta du bois qu'on avait pris dans les bains et de toutes parts, on dressa un bûcher énorme, au milieu duquel on plaça la vierge chré-

tienne. Alors le tyran y fit mettre le feu, qui envahit aussitôt tout le bûcher et s'éleva fort haut dans les airs, environnant la sainte de toutes parts, sans que la flamme l'atteignît le moins du monde.

Dans ce moment, elle pria, et parla en ces termes :

— « O Dieu de gloire, qui habitez dans les Cieux ! ô Dieu, qui résidez au-dessus des Chérubins et des Séraphins ; vous qui êtes une colonne de lumière, le protecteur de la justice, le voile des Anges, le vêtement des Saints ; — jetez vos regards sur moi, et éteignez ce feu qu'ont allumé des hommes impies ; afin qu'on reconnaisse que vous seul êtes Dieu, ainsi que votre fils Jésus-Christ, et votre Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen ».

Lorsque plusieurs de ceux qui étaient présents eurent répété *Amen*, un grand bruit vint du côté du ciel, avec des éclairs et une grêle, qui éteignirent le bûcher, et mirent en péril plusieurs des spectateurs. Le proconsul lui-même et tous les gens du peuple prirent la fuite, criant, et disant :

— Il n'y a qu'un Dieu : c'est celui de Sébastienne, de Paul, et de Jean ! Il a été annoncé par eux en cette ville, et c'est lui qui, à cause de Sébastienne, protège encore présentement notre ville.

Lorsqu'eut cessé la grêle et que le calme eut succédé à la tempête meurtrière, le président fit venir de nouveau la sainte, et lui dit :

— Qui êtes-vous ? quel est le pouvoir dont vous disposez ? Quelle est votre patrie ? Faites-moi connaître ce qui fait que rien ne peut vous atteindre et vous nuire.

La sainte répondit en ces termes :

— Quoi ! vous, qui êtes un ennemi de la vérité, vous me demandez ce qui concerne ma famille et ma patrie ? Vous, un homme aveugle et stupide, un fils de Satan, un instrument du diable, un (serpent sorti des enfers) !

Le président Sergius : — Vous continuez à vouloir vous

amuser, ô femme, vous revenez à nos dieux, et vous leur sacrifierez, afin de ne point subir les tourments ?

Sébastienne : — Vous êtes un tyran sans pudeur ; vous êtes sans aucune crainte du Dieu, qui doit tourmenter votre âme ; vous êtes un partisan des sacrifices profanes et impurs, qui n'a aucune idée des choses divines.

Sergius le proconsul dit au procureur Pégasius :

— D'où est cette femme ? De quelle ville est-elle ?

Le procureur Pégasius répondit :

— Elle est de la ville de Sébaste, elle est peu instruite. Quant à la folie qui s'est emparée d'elle, je n'y connais rien. Son père était un haut magistrat, qui, jusqu'à trois fois donna au peuple de magnifiques spectacles, et qui était l'ami de nos divinités. Ses parents habitent l'Europe et Héraclée, ville métropolitaine et célèbre par sa magnificence.

Le président Sergius dit : — Voulez-vous sacrifier aux dieux ? Si vous ne le faites, je vais vous faire mener captive à Héraclée, afin que vous y subissiez le dernier supplice, à la honte de votre famille.

Sébastienne : — Vous n'avez pas honte, tyran, de parler encore de vos idoles, et de leur donner le nom de dieux ! Sacrifiez vous même au Dieu qui est dans les cieux.

Sergius : — Je ne ferai pas ce que vous me conseillez, bien que je vous aime. Mais je vais vous envoyer à Héraclée, afin que, sous les yeux des vôtres, vous subissiez l'ignominie et les tourments. Car vous êtes venue ici comme une fugitive, dans le but de ne point obéir aux dieux.

Sébastienne : — Si vous m'envoyez prisonnière à Héraclée, vous me ferez connaître à ma famille et surtout à ceux qui craignent Dieu.

Sergius le président, se retournant alors du côté de l'un de ses officiers, lui dit :

— Notre conseil a ordonné d'envoyer enchaînée à la métropole d'Héraclée, Sébastienne, originaire de Sébaste, en Phry-

gie, arrêtée comme fugitive à Marcianopolis, et convaincue d'avoir partout exercé la magie.

— Ecrivez donc ainsi au président de ce lieu :

« Sergius-Justus, excellent proconsul de Marcianopolis,
« salue Pompianus, excellent proconsul d'Héraclée.

« Après avoir fait subir beaucoup de tourments à la fugi-
« tive Sébastienne, qui a abandonné les dieux, et qui re-
« fuse d'obéir aux ordres de l'empereur, je l'ai envoyée à
« votre puissance. »

CHAPITRE III

Voyage de Marcianopolis à Héraclée. — Tourments endurés
par sainte Sébastienne.

Dès que les chrétiens apprirent que cette sentence avait été portée contre sainte Sébastienne, ils se réunirent et se témoignèrent leur peine, non pas de ce qu'on l'emmenait, mais parce qu'elle était la maîtresse de la congrégation des vierges et qu'elle fortifiait dans la foi un grand nombre de personnes. En faisant ses adieux aux fidèles, elle les exhortait à conserver constamment la foi en Jésus-Christ, et à persévérer dans la communion de son église.

Lorsque les appariteurs du proconsul vinrent la saisir, elle se mit à genoux et pria avec ferveur, jusqu'à l'instant où le lieu trembla. Alors les appariteurs avec la multitude présente, tremblant aussi de frayeur, se jetèrent aux pieds de la sainte et la vénérèrent. Sébastienne s'étant levée, parla ainsi :

— « O Dieu, qui avez dirigé vos Apôtres, daignez être mon guide dans la voie du martyr que je vais souffrir pour l'amour de vous, et soyez le gardien de mon âme, je vous en conjure au nom de votre Fils unique Jésus-Christ, et par le Saint-Esprit, vivant avec vous dans tous les siècles. Amen. »

Puis cette vierge, qui fortifiait les martyrs, qui était la digne sœur de Thècle, et comme la fidèle disciple de S. Paul, qui en-

seignait aux autres les voies du Christ et les démontrait par les Écritures, partit pour Héraclée. Comme elle longeait avec les appariteurs les côtes du Pont-Euxin, elle arriva à Odysseus, où elle salua *Philéas*, l'évêque de cette ville, et *Electa*, qui, comme elle, souffraient également le martyre. Elle salua aussi les fidèles du lieu ; ensuite, elle alla à *Anchialum*, où elle rencontra un disciple de S. Paul, appelé *Théophanius*, qu'elle salua, ainsi que les fidèles.

Partie de ce lieu, elle passa par *Adrianopolis* et par *Comas*, et arriva à *Arcadiopolis*, où elle rencontra et salua un petit nombre de fidèles, qui joignirent leurs prières aux siennes. Ce fut alors qu'un ange du Seigneur apparut à la sainte.

— Ayez bon courage, lui dit-il, et soyez inébranlable ; car il faut que vous comparaisiez devant le président. Cependant, soyez sans aucune crainte ; car je suis avec vous.

Or, dès que le jour commença à luire le lendemain, elle prit la route d'Héraclée. Lorsque les chrétiens de cette ville furent informés de son arrivée, comme ils avaient déjà désiré la voir à cause de sa célébrité, ils s'empressèrent tous de l'aller saluer. Elle entra dans le lieu de réunion et s'y mit en prières ; après sa prière, elle pria les appariteurs de se reposer un ou deux jours, et de remettre le troisième jour les lettres au président *Pompianus*.

Après en avoir pris lecture, dès le lendemain, le président fit comparaître la sainte à son tribunal situé près d'un temple, sur le forum. La vierge, ainsi amenée et présentée devant le tribunal, s'exprime en ces termes :

— « J'ai couru dans la voie de vos commandements, lorsque vous avez dilaté mon cœur. »

Le président fut frappé de voir tant d'assurance dans la martyre de Jésus-Christ, et dit :

— D'où venez-vous, vous qui êtes toute pleine de majesté, et semblable à une déesse ? Parlez-nous avec une pleine confiance.

Sébastienne dit :

— Je suis passée dans les régions occidentales, et j'y ai détruit le règne de Satan, votre père, puis je suis venue ici, afin d'y détruire le démon que vous adorez.

Le président Pompianus dit : — C'est bien débiter, mauvaise tête ; vous commencez par m'injurier, moi et les miens. Bientôt cette audace que vous faites paraître, sera réprimée par mes soins.

Sainte Sébastienne : — La force et la foi de Jésus-Christ sont en moi : C'est pourquoi je méprise vos menaces. Faites donc tout ce qu'il vous plaira.

Le proconsul Pompianus dit : Sacrifiez aux dieux et épargnez votre vie.

Sébastienne répondit : — Votre partage sera avec vos dieux. Le mien est avec le Dieu qui règne dans le ciel ; il vous châtierra, et il détruira vos dieux.

Le président Pompianus : — J'ai compassion de vous ; car je vois qu'en vous brillent la beauté et la sagesse ; et je ne puis avant le temps vous livrer aux tourments.

Sébastienne : — Vous pouvez garder pour vous même votre compassion. Dès maintenant, vous êtes destiné au feu de l'enfer, si vous ne revenez à résipiscence, et si vous n'abandonnez le vain culte des idoles.

Pompianus, en colère, commanda alors qu'on la suspendît, et qu'on lui déchirât le corps avec des fragments de briques. Elle ne proféra pas une parole pendant les trois heures qu'elle endura ce tourment. Son âme était alors comme sortie de son corps (et transportée en Dieu). Pendant la durée de ces tourments corporels, sa chair exhalait une agréable odeur, semblable à celle des parfums. Pendant tout le temps que durèrent les supplices, elle garda un profond silence.

Pendant, le tyran, qui, de son siège où il était assis, regardait le spectacle, dit à la vierge chrétienne :

— Sébastienne, vous ne sentez pas encore les tourments ?

— Taisez-vous, lui répondit-elle. Car vous ne viendrez pas à bout de me circonvenir ; Dieu garde celui qu'il veut sauver.

Pompianus : — Il y a trop longtemps que je vous supporte ; ma patience n'a fait qu'augmenter votre folie. Or, je vous le jure par tous mes dieux : Si vous ne sacrifiez pas aux dieux, comme l'ordonnent les édits de l'empereur, vous serez livrée à de grands et nombreux tourments. On tirera l'épée contre vous, et l'on vous jettera au fond de la mer, afin que les Galiléens ne puissent recueillir vos ossements.

Sébastienne lui répondit : — *Homme sans pudeur, homme à l'âme féroce, dévorez, misérable, dévorez ma chair, voici mon corps. Préparez les armes les plus acérées, le feu le plus ardent.*

A ces mots, le proconsul commanda de saisir la sainte, et de la mettre en prison, pendant le temps qu'il délibérerait sur le genre de mort qu'il lui ferait endurer. Il assembla donc le conseil de ses hommes impies, pour savoir ce qu'on ferait de Sébastienne ; et ils la condamnèrent à être livrée aux bêtes.

Par ordre du président, on fit donc venir les chasseurs, et le maître du cirque fut d'avis qu'on lançât un lion contre elle. C'est pourquoi le lendemain, au point du jour, on sonna la trompette, les ministres de Satan accoururent, et amenèrent les bêtes : tous les païens allaient prendre des sièges pour contempler l'horrible tragédie. Lorsque le président fut assis à son siège, et qu'il eut donné ses ordres, on amena Sébastienne. Lorsqu'on l'eût fait entrer dans le cirque, une voix vint du ciel, qui dit :

— *Soyez forte et constante, Sébastienne ; car c'est par beaucoup de tourments que vous devez gagner la couronne immortelle.*

CHAPITRE IV

Sainte Sébastienne est livrée aux lions. — Dieu la protège. — Elle est condamnée à être décapitée. — Son corps est transporté à Rhédeste.

En entrant au cirque, Sébastienne éleva les mains au ciel, et, les yeux fixés vers Dieu, elle pria ainsi :

— « O Dieu, qui m'avez nourrie depuis mon enfance, vous qui avez paré les cieux de votre beauté, le soleil de son éclat, qui avez marqué les temps par le cours de la lune, qui savez le nombre des étoiles, et qui désignez par leurs noms les diverses saisons ; vous qui connaissez les choses cachées, et distribuez vos dons à ceux qui en sont dignes ; je vous prie, Seigneur, et je vous conjure de ne point rejeter, et de ne pas permettre que je sois vaincue par ce Pompianus mal intentionné, et par Satan, qui est son père ; ô vous, qui n'avez pas souffert que Daniel, votre glorieux serviteur, fût vaincu par les Babyloniens dans la caverne des lions, et qui n'avez point délaissé les trois jeunes hommes en présence de la statue abominable ; ô vous, qui avez renversé Bel, et mis à mort le dragon, jetez, Seigneur, un regard du haut du ciel, de votre sanctuaire céleste, et fermez la gueule des bêtes féroces qui vont être lancées sur moi. Je dis cela, Seigneur, non pas qu'il me soit pénible de quitter cette misérable vie ; mais c'est afin qu'à la vue de nombreux prodiges, on célèbre davantage votre gloire ; que les hommes les plus rebelles se convertissent à vous ; que toutes les idoles soient renversées, et que votre culte s'introduise partout, et que par là, ô Dieu le Père, l'honneur et la louange vous soient rendus par tous dans les siècles des siècles. Ainsi-soit-il. »

Les chrétiens présents ayant tous répondu *Amen* à cette prière, le tyran jeta ça et là les yeux, pour reconnaître parmi eux quelqu'un des plus considérables ; mais Dieu obscurcissant son âme, il ne put distinguer personne.

Après la prière de la sainte, d'après un ordre proconsulaire,

on lança sur elle un lion effroyable, qui, avant de sortir, rugit, et fit trembler tous les assistants, et le président lui-même. La cage étant ouverte, ce lion s'élança avec impétuosité, en se dirigeant vers Sébastienne. La sainte le voyant accourir, lui dit ses mots :

— Pourquoi viens-tu sur moi avec furie ?

Alors on entendit une voix du côté du lion, qui dit :

— O nouvelle épouse du Christ, ô servante immaculée de Dieu ! comment avez vous été saisie et emmenée en ce lieu ?

La voix fit ensuite entendre aux habitants d'Héraclée, quelques paroles qui les invitaient à venir à la véritable lumière, en quittant le culte des idoles et du démon, et en embrassant la foi de Jésus-Christ.

Les habitants ayant entendu cette voix, disaient :

— Délivrez cette femme innocente !

— C'est une magicienne, s'écriaient les autres.

Le lion, revenant ensuite près de la sainte, lui dit :

— La paix soit avec vous !

Puis il se prosterna à ses pieds, et y demeura, attendant les autres bêtes féroces qu'on devait encore lancer dans le cirque. Alors, en effet, le héraut du cirque ayant donné le signal et fait sonner de la trompette, fit, par l'ordre du président, lancer contre la sainte une lionne terrible et énorme. A sa vue, le lion qui était couché aux pieds de la vierge chrétienne, se leva, et se retira un peu au moment où la lionne approchait. Celle-ci, s'approchant plus près, se coucha aux pieds de la sainte, et l'adora. Le lion était à droite de la vierge-martyre, et la lionne à sa gauche.

Alors Sébastienne prononça lentement ces paroles :

— Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, de ce que vous ne m'avez point dédaignée ; car je vous ai servi avec amour dès ma jeunesse ; je loue votre nom glorieux et éternel, qui subsiste dans tous les siècles. Car c'est vous, ô Jésus-Christ, mon Seigneur, qui avez adouci la férocité des lions en

faveur de votre serviteur Daniel ; c'est vous, qui avez éteint l'ardeur du feu, pour épargner les trois jeunes Hébreux ; c'est vous qui, aujourd'hui, avez adouci les bêtes féroces pour amollir, par ce moyen, le cœur de ces hommes.

Après avoir prié de la sorte, elle dit à ces animaux :

— Retirez-vous en paix, sans faire de mal à personne.

Elles partirent aussitôt avec une impétuosité si effrayante, que tous les spectateurs prirent la fuite, et que la peur s'emparant du proconsul et de sa suite, il s'enfuit aussi avec sa cohorte, et dit à ses conseillers :

— Qu'est ce donc que cette femme ?

— C'est là, lui répondirent-ils, un effet de sa magie ; par ce moyen elle peut adoucir les bêtes féroces, et faire que les tourments ne sauraient l'atteindre ; c'est par là qu'elle est supérieure à toute la force humaine. C'est pourquoi, si vous voulez que les prescriptions des augustes empereurs soient observées, et vous garantir vous-même contre toute inquiétude, commandez que cette femme soit frappée par le glaive.

Lorsque les bêtes féroces furent rentrées dans leurs loges, et que la foule eût été dispersée par la peur, la sainte dit aux Chrétiens :

— La fin de mon combat est arrivé ; la paix soit avec vous !

Alors le président envoya des soldats, avec ordre de l'amener. Ils la trouvèrent priant au milieu du cirque.

— Glorieuse athlète du Christ, lui dirent-ils, le président ordonne que vous soyez amenée (devant lui).

La sainte dit aux (fidèles, ses frères) :

— Dieu soit avec vous !

Puis elle ajouta :

— Je parlais (de vous, Seigneur et de votre loi), en présence des rois, et je n'étais point confondue.

Le président Pompianus dit :

— Pourquoi, Sébastienne, semblable à une désespérée, mettez-vous tant d'empressement à mourir ?

Elle répondit :

— Je ne cherche point la mort, mais la vie éternelle.

Entendant cette réponse, le président fit lire l'acte du jugement de Sébastienne ; la sentence qui fut publiée était conçue en ces termes :

— « Notre conseil a condamné à la peine capitale, Sébastienne, qui s'est montrée rebelle aux lois impériales, et « désobéissante aux dieux de l'empire. Il l'a jugée digne de « mort, en tout point. »

Après la prononciation de cette sentence, la glorieuse martyre sortit, pour aller au lieu de son combat ; elle fut suivie d'un grand nombre de personnes, qui faisaient entendre des plaintes, de ce qu'une si fidèle servante du Christ allait être mise à mort. Elle se tourna donc vers elles, et leur dit :

— Ne plaignez point mon sort ; réjouissez-vous plutôt, et demeurez persévérants dans la foi de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Sortie de la ville, elle s'arrêta à deux stades du côté de l'orient, et pria en ces termes :

— Seigneur Jésus Christ, éclairez mon âme ; j'ai médité vos volontés (pour les accomplir) ; faites-moi parvenir près de vous ; conduisez mes pas, que j'ai dirigés vers vous ; Seigneur Jésus, soyez mon guide dans la voie de vos commandements.

Lorsqu'elle eut prié de la sorte, et que tous eurent répondu *Amen*, elle présenta sa tête au bourreau, qui d'un seul coup la sépara du corps, et lui arracha la vie : *fluxitque e plaga lac pro sanguine*.

Lorsque le juge impie en eut reçu la nouvelle, il commanda que le corps et la tête de la vierge fussent enfermés dans un sac, attachés à une masse de plomb de trois cent livres, et jetés au fond de la mer.

Lorsque les nautonniers reçurent le corps sacré dans leur

navire, la multitude des chrétiens fit entendre beaucoup de plaintes, jusqu'à ce qu'on entendit une voix partie du corps même de la défunte :

— Ne pleurez point, disait-elle, car le lieu de ma sépulture est à *Rhédeste* ; c'est dans ce lieu de prédestination et de sanctification que je reposerai.

Alors les plaintes cessèrent, les nautoniers partirent ; et aussitôt une odeur très-suave se fit sentir dans tout le navire, comme si l'on y eut mis un vase rempli du plus précieux parfum. Les nautonniers craignirent alors la milice du Dieu du ciel. Ils ne voulurent donc pas prendre la sainte, pour la jeter dans la mer. Mais la voix se fit de nouveau entendre à leurs oreilles, leur commandant d'exécuter tous les ordres qui leur avaient été donnés. Frappés de ces paroles, les nautonniers prirent le corps et le jetèrent à la mer. Aussitôt la masse de plomb se détacha du sac, et trois anges vêtus, de robes blanches, recueillirent le corps, et le transportèrent au lieu appelé *Rhédeste*, ou *Rhisis*, peu éloigné de la synagogue des Hébreux.

Une femme, nommée *Synclétique*, apprenant que le corps de sainte Sébastienne reposait à *Rhédeste*, s'embarqua sans délai, et avec grande confiance, aborda au lieu où étaient les restes sacrés ; elle prit le corps, l'oignit de parfums exquis, le para de riches ornements, l'enveloppa dans un linceul précieux, et le replaça dans le sépulcre de *Rhédeste*, pour être le secours des affligés, le port assuré des navigateurs, le remède des malades et des infirmes.

C'est ainsi qu'elle a parcouru saintement sa carrière, cette illustre vierge et martyre du Christ, sainte Sébastienne, notre rempart et notre protectrice. Souvenons-nous de son exemple, et marchons sur ses traces, afin que nous obtenions une semblable couronne de Notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles ! Amen.

SAINTE BARBEA-CONSTANTIA

Epouse de Sarbellius, ancien prêtre des idoles à Edesse, en Mésopotamie, convertie par S. Barsimée, apôtre en Orient.

(XXIX Janvier.)

(Voir l'Histoire de S. Sarbellius. 4^e classe de témoins).

SAINTE LYDIA

Epouse de S. Philetus, sénateur.

(XXVII Mars.)

(Voir l'Histoire de S. Philetus).

SAINTE CONSTANTIA

DE ROME

Martyre avec S. FÉLIX, sous le règne de Néron.

(XIX Septembre.)

(Voyez l'Histoire de S. Félix.)

SAINTE GERCYRA

Fille du gouverneur de l'île de Corfou.

(XII Juillet.)

(Voyez l'Histoire de S. Jazon et de S. Sosipâtre, parmi les soixante-douze Disciples).

SAINTE PROCLINA.

SAINTE VALÉRIE

Dame consulaire, — épouse de S. Vital.

(XXVII Avril.)

(Voyez la notice historique de S. Vital).

SAINTE SOPHIE, AVEC SES TROIS FILLES

S^{te} DIBAMONA, — S^{te} N. . . , — S^{te} BISTAMONA

Martyrisées en Egypte avec saint Warsanopha et sa mère, originaires de Denfa¹.

(IV Juin.)

PLUSIEURS AUTRES SAINTES MARTYRES EN CILICIE, SUR LA FIN
DU PREMIER SIÈCLE ².

SAINTE IPHIGÉNIE

Princesse royale d'Ethiopie, — témoin des miracles de S. Matthieu, baptisée par cet Apôtre, et par lui consacrée à Jésus-Christ,

AVEC DEUX CENTS AUTRES VIERGES ÉTHIOPIENNES.

(XXI Septembre.)

On lit dans le Martyrologe Romain :

« Le 21 septembre, dans l'Ethiopie, fête de *sainte Iphigénie*, vierge, qui, ayant été baptisée par le bienheureux « S. Matthieu et consacrée à Dieu par cet Apôtre, mourut « saintement dans le Seigneur³. »

L'histoire de cette noble vierge se trouve jointe à celle de l'apôtre S. Matthieu. Pour ne pas répéter, nous y renvoyons le lecteur.

¹ *Apud Bolland., — ex Hagiologio Æthiopico et Habessinico.*

² *Ibid.*

³ *Vide Petrum Equilin., in Catal. l. 8. Baron. ad Martyrol. rom. et Acta SS. Matthæi, et l'Histoire de S. Matthieu, apôtre.*

SAINTE ANTHIA

*Mère de l'évêque S. Eleuthère, — contemporaine des Apôtres,
martyre sous l'empereur Adrien.*

(XVIII AVRIL.)

« Le 18 avril, à Messine, fête des saints martyrs *Eleuthère*, évêque en Illyrie, et *Anthia*, sa mère. Ce prélat, qui s'était rendu célèbre par la sainteté de sa vie et par ses miracles, ayant, sous l'empire d'Adrien, vaincu les supplices du lit de fer ardent, du gril, et de la chaudière pleine d'huile et de poix-résine bouillante, ayant été aussi exposé aux lions, sans en recevoir aucun mal, fut enfin égorgé avec sa mère (*Anthia*). »

Martyrol. Rom., Beda, menologium, 18 kal. Januar. Græci et Latini, Metaphr., Mombril., Lipom., Baron. et alii, sic agunt de Eleutherio et matre ejus *Anthid*.

SAINTE MARIE

Servante, — martyre sous Adrien.

(1 NOVEMBRE.)

« Le 1^{er} novembre, *sainte Marie*, servante, qui, ayant été accusée d'être chrétienne, fut flagellée très-cruellement, étendue sur le chevalet, déchirée avec les ongles de fer, et accomplit ainsi son martyre sous l'empereur Adrien. »

Pierre-des-Noëls, évêque, et Vincent-de-Beauvais, rapportent plusieurs circonstances de son martyre. Sa fête est marquée en ce jour par Bède, Usuard, S. Adon, et les autres martyrologistes.

SAINTE ALBANA

Dame opulente de la Germanie, — témoin des prodiges opérés par les premiers disciples de Jésus-Christ, — convertie à la foi avec la ville de Trèves.

(XXIX Janvier. — An 50 de J.-C.)

Lorsque S. *Euchaire*, S. *Vulère* et S. *Materne*, disciples de Jésus-Christ, envoyés par S. Pierre dans la Gaule et la Germanie, prêchaient à Trèves, *Albana*, noble matrone de cette ville¹, venait les entendre assidûment. Ayant perdu son fils unique, elle implora pour lui le secours des Apôtres déjà nommés, leur déclarant qu'elle était toute disposée à se convertir à la foi, s'ils daignaient ressusciter son fils. Ses gémissements et sa douleur étaient tels, que les Hommes Apostoliques en furent touchés, et qu'ils se rendirent à la maison de la veuve. Là, après avoir prié le Seigneur, S. *Euchaire* commanda au jeune homme défunt, au nom de Jésus-Christ, de revenir à la vie. Le mort obéit à l'instant, se leva, rendant grâces à Dieu; alors l'Apôtre le prenant par la main, le rendit à sa mère. Celle-ci, pénétrée de la plus vive reconnaissance, remercia le Seigneur et ses envoyés, embrassa avec empressement la foi chrétienne, et le jour même elle reçut le sacrement de Baptême avec son fils, nommé Symétrius, qui devint un Saint, et dont la fête est marquée au 29 mai (*in Actis Sanctorum*). Tous ses domestiques, et une foule de personnes de la ville imitèrent son exemple. Quelques jours après, elle donna sa propre maison pour être convertie en un lieu d'assemblée chrétienne, et S. *Euchaire* la consacra et en fit la première église du lieu.

Albana, ainsi convertie à la foi par la puissance des miracles

¹ Et dont le mari défunt avait possédé la dignité sénatoriale (*Braverus*).

et de la prédication des trois Apôtres déjà nommés, entraînant par son exemple une grande partie des habitants de Trèves, l'une des plus importantes cités de ces contrées, devient l'une des plus illustres témoins de Jésus-Christ. Sa conversion si éclatante, motivée par un événement si grand et si public, est un témoignage d'autant plus frappant et plus irrécusable, que le nombre des autorités qui attestent ces faits est plus considérable. (Voyez *l'Histoire de S. Valère*, l'un des soixante-douze Disciples, n. III et VI).

SAINTE CÉLÉRINA, SÉNATRICE.

(XVII Mai.)

Dans les *Actes* de S. *Tropès*, il est dit que l'Ange du Seigneur, voulant qu'une sépulture honorable fût donnée au corps de ce martyr, se révéla à une dame sénatrice, appelée *Célérina*, femme d'un Proconsul d'Espagne, et qu'il lui dit :

— Levez-vous promptement, Célérina, et allez au rivage de la mer, à *Porto Sino*, ensevelissez le corps d'un juste, nommé *Tropès* ; et vous obtiendrez du Seigneur tout ce que vous lui demanderez.

La Sénatrice, s'étant rendue docile à ces paroles de l'Ange, se leva aussitôt, effrayée, et dit en versant des larmes :

— Je vous rends grâces, Seigneur mon Dieu, de ce que vous avez daigné envoyer votre Ange pour avertir votre humble servante. Seigneur, mon Dieu, accomplissez mon désir !

Elle avertit de cette révélation les prêtres et les fidèles, qui, dès ce moment, observèrent un jeûne et se rendirent avec un grand recueillement vers la mer. Ils y cherchèrent le corps, mais sans le trouver. Alors la Sénatrice, qui marchait le long du rivage, leva les yeux au ciel et dit :

— Seigneur Dieu tout-puissant, faites paraître à nos yeux

vos merveilles, afin que votre servante se réjouisse en vous. Montrez-moi, et faites-moi voir ce que m'a annoncé votre Ange.

Lorsqu'elle eut fini de prier, on entendit le chant du coq, qui découvrit le corps sacré. Ce fut à ce signal, que l'on trouva au flanc d'un rocher de la mer, la barque, le corps, avec le coq et le chien.

A cette vue, les prêtres et le peuple furent saisis d'admiration ; ils versaient des larmes de joie et disaient :

— C'est vraiment un juste, un fidèle serviteur de Dieu, que celui-ci qui a mérité de pouvoir parvenir à ce rivage avec ces débris d'une vieille barque.

Ils lavèrent le corps, l'enveloppèrent dans de blancs linceuls, et, tout joyeux, tout transportés de la plus vive allégresse, ils l'amènèrent au port, vulgairement appelé *Porto-Sino*. La Sénatrice l'embauma avec des aromates, et l'ensevelit avec tout le soin possible et avec tous les honneurs. Après cela, on ne revit plus ni le chien, ni le coq.

Dans la suite, *Célérina*, ayant eu puissance sur la moitié de l'Espagne, bâtit une église assez considérable, y construisit une grille, et fit dorer la voûte. Lorsque, après la dédicace de cet édifice, on y célébra les saints offices, les malades s'y rendirent pour prier près du corps du martyr, et ils obtinrent la guérison. Ceux qui étaient possédés par l'Esprit impur, trouvaient en ce lieu leur délivrance ; et jusqu'à ce jour, on y voit éclater les merveilles de Dieu.

La Sénatrice laissa à cette église beaucoup de richesses, et, jusqu'au temps présent, elle est le lieu d'assemblée des fidèles.

(Voyez *l'Histoire de S. Tropès, martyr*).

Lucius Dexter¹ dit dans sa *Chronique*, que Célérina était la nièce de Célérinus, l'épouse de Vennonius Æbutianus, tri-

¹ Hæc et apud Galesinium, Cardosum, Ferrarium, Arturum, Petrum à Natalibus, Tamayum, Bolland.

bun d'une cohorte gauloise en Gallice; puis Proconsul d'une grande partie de l'Espagne; — que ce fut elle qui reçut le corps de l'apôtre S. Jacques; — qu'elle se fit ensuite chrétienne, et que, étant devenue veuve, elle vécut dans son domaine d'Evora, et recueillit le corps de S. Tropès; — qu'enfin ayant été arrêtée pour Jésus-Christ, sous Néron, elle obtint la palme du martyre.

SAINTE SABINILLA

Dame romaine, — Disciple des Hommes Apostoliques.

Sabinilla, riche et illustre dame romaine, avait été instruite de la doctrine du salut par S. Pierre et les autres Hommes Apostoliques. Elle vivait très-chrétiennement, s'appliquant à la piété et aux autres bonnes œuvres recommandées par l'Évangile. On cite d'elle le trait suivant :

Lorsque, sous l'empire de Claude, vers l'an 51 de Jésus-Christ, les païens eurent martyrisé S. *Ptolémée* et S. *Romain*, disciples du Prince des Apôtres, et successivement évêques de Népél, en Toscane, la bienheureuse *Sabinilla*, disent les *Actes* de ces saints martyrs, recueillit leurs corps et les ensevelit avec soin dans la crypte, où elle avait déjà inhumé plusieurs martyrs. Assistée de ses serviteurs, cette sainte dame ensevelit le B. *Ptolémée* à l'entrée de la crypte, et le B. *Romain* dans une partie plus intérieure. Ce fut là que leur puissance auprès de Dieu se révéla par des bienfaits que Jésus-Christ accordait à ceux qui venaient prier en ce lieu.

On peut voir la *Notice historique* de ces deux saints. Elle montre que la pieuse dame *Sabinilla* s'exerçait aux œuvres de miséricorde et qu'en particulier elle aimait à prendre soin des martyrs et des disciples de Jésus-Christ.

SAINTE MARGUERITE

*Vierge de l'île Pontia, — convertie par les Disciples
des Apôtres.*

Marguerite, fille de Maxence, était de l'île Pontia. Lorsque le B. martyr Montanus y fut banni par le consulaire Léonce et qu'on le laissait privé de toute nourriture, cette vierge, de concert avec son père, lui offrit des pains. Instruite par lui, Marguerite, qui était déjà fiancée à un jeune homme opulent, changea de résolution et devint l'épouse du Christ.

Comme depuis un an elle se trouvait tourmentée par un démon, et que, d'un autre côté, elle voyait que le B. Montanus, célèbre par ses prodiges, était sur le point d'être martyrisé, elle se hâta d'aller avec son père trouver ce saint homme, et le pria instamment de la délivrer. S'étant jeté à ses pieds, elle lui dit :

— Abaissez vos regards sur une pécheresse, ayez compassion d'elle, et venez à son aide dans le besoin où elle se trouve. Pourquoi détournez-vous les yeux ? Pourquoi rejetez-vous ma prière ? Ne me méprisez point ; mais ayez pitié de mon âme, et sauvez-moi, afin que je sois la servante du Christ.

Alors le B. Montanus leva les yeux au ciel, et versant des larmes, il la bénit, puis, lui appliquant de la salive au visage, à l'exemple du Christ, il la délivra aussitôt par la puissance du Seigneur, et Marguerite rendit des actions de grâces au Dieu tout-puissant, de ce que par son serviteur Montanus il lui avait accordé une parfaite délivrance.

Le B. Montanus fit ensuite une prière, pour qu'elle méritât d'être une véritable épouse et une véritable martyre du Christ.

Marguerite s'écria alors et dit hautement :

— Vous êtes bienheureux, ô Montanus, la parole qui sort

de votre bouche est bénie ! Bienheureux ceux qui par vous ont cru à Jésus-Christ, fils du Dieu vivant ! Car, lorsque j'étais enchaînée par le démon, j'ai été sauvée par l'effet de votre prière.

Pendant que le B. Montanus exhortait la vierge à penser à la haute dignité qu'elle venait de recevoir en devenant l'épouse du Fils de Dieu, Maxence, le père de cette jeune vierge, se convertit tout-à-coup et embrassa avec sa fille, la foi chrétienne.

— Que Jésus-Christ gagne mon âme par votre intermédiaire, dit-il à Montanus.

Le saint les instruisit l'un et l'autre en présence de plusieurs Gentils, et pendant qu'il parlait, la voix de Jésus-Christ se fit entendre, et dit :

— La virginité est la perle la plus précieuse. La virginité est le don le plus excellent du Ciel..... Tout ce que vous me demanderez, je vous l'accorderai : je ne vous abandonnerai point, je vous conduirai à la couronne du martyre.

Alors tous vénérèrent l'épouse du Christ, ainsi que le père de cette vierge, qui tous deux avaient été gagnés à Jésus-Christ par le B. Montanus. (*Voyez la Notice de ce Saint, 17 juin*).

SAINTE MARCELLA

Servante de sainte Marthe et de sainte Madeleine.

L'histoire de cette sainte vierge se rattache à celle de *sainte Madeleine*, de *sainte Marthe* et de *S. Lazare*, leur frère. Elle les avait servis tous trois au château de Béthanie, dans le temps même où le Christ venait loger et prendre sa nourriture dans cette maison. Elle a donc vu Notre-Seigneur, elle a entendu ses discours ; elle en a été touchée. La lumière que la parole de Jésus avait répandue dans son âme l'avait tellement

éclairée sur la grandeur et la divinité de l'Hôte de Béthanie, que ce fut elle, comme on le rapporte¹, qui pendant un discours de Notre-Seigneur, s'écria :

— *Heureuses les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles qui vous ont nourri !*

Elle fut exposée avec ses maîtresses, *Marthe* et *Madeleine*, et avec *S. Lazare*, sur la Méditerranée, et aborda à Marseille, où elle prit part à tout ce que les premiers ouvriers évangéliques firent dans cette ville pour la propagation de la foi. — Son corps reposait à Saint-Maximin jusqu'en 1789.

(Voyez les *Notices de S. Lazare, de sainte Marthe et de sainte Madeleine*).

Eucharie, selon *S. Antonin*, archevêque de Florence et *Raban*, archevêque de Mayence, était la mère de *Lazare* et de ses deux sœurs, *Marthe* et *Marie*. Elle avait pour époux *Syrus*. On ne connaît aucune particularité de leur vie.

SAINTE POMNIA

Vierge Romaine, de famille patricienne, — sœur de S. Memmius, évêque de Châlons.

(v Août. — An 44-110.)

On connaît la vie de cette sainte vierge par l'histoire de *S. Memmius*, disciple de l'apôtre *S. Pierre*, et premier évêque de Châlons-sur-Marne. Elle vivait à Rome sous l'empire de Claude. Voyant que la persécution était dirigée particulièrement contre les prédicateurs de la virginité, elle évita le danger en quittant sa patrie, et en se rendant dans le lieu des

¹ *Raban, Vie de sainte Madeleine*; — Flores SS. Ribaden, in *S. Lazarum*; *S. François de Sales, t. 2 des Sermons, p. 492*; — *Cornelius à Lapidé, in Luc. XI, p. 136*; — *M. l'abbé Faillon, Monum. inédits, p. 181, t. 2.*

travaux apostoliques de son cher frère. Elle abandonna ses richesses, et les avantages brillants qu'elle avait dans le monde, pour aller vivre plus saintement dans la retraite. Elle édifia les vierges et les femmes de la nouvelle église de Châlons, où elle mourut pleine de mérites et de bonnes œuvres. Son frère lui rendit les derniers devoirs, inhuma son corps dans un sépulcre, où plus tard il fut lui-même enseveli. Ce tombeau fut illustré par un grand nombre de prodiges.

(Voir la *Notice historique de S. Memmius*, 5 août.)

SAINTE CYRIAQUE

Noble dame de Toulouse, — Disciple de S. Saturnin.

Cette dame de distinction était couverte d'une lèpre, lorsque, ayant donné l'hospitalité à S. Saturnin, apôtre de Toulouse, et ayant cru en Jésus-Christ, elle reçut avec le baptême une parfaite guérison ; miracle qui déterminait la conversion d'une grande partie des habitants de cette ville.

(Voir la *Vie de S. Saturnin*).¹

SAINTE ALEXANDRA

Veuve d'Aquilée, — disciple de S. Hermagoras.

(XII Juillet.)

Cette sainte veuve s'occupait à des œuvres de charité, à ensevelir les corps des premiers martyrs, et notamment ceux de S. *Hermagoras*, et de S. *Fortunatus*, les premiers apôtres de sa patrie.

(Voir la *Notice de S. Hermagoras*).

SAINTE PIENCE

*Noble vierge des Gaules, — disciple des Hommes Apostoliques,
— martyre de Jésus-Christ.*

(XI Octobre.)

Cette vierge, issue d'une famille de grande distinction dans les Gaules, fut convertie à la foi par S. Nicasius et ses deux compagnons, lorsque, envoyés par le pape S. Clément, ils se dirigeaient vers Rouen, afin d'y annoncer l'Évangile. Lorsque *Fescenninus*, gouverneur dans les Gaules, au nom de l'empereur romain, et persécuteur de la foi, eut martyrisé les trois saints missionnaires, *sainte Pience* ne craignit pas d'ensevelir leurs corps avec tous les honneurs qu'elle pouvait leur rendre. Ce fut lorsqu'elle vint un jour prier à leur tombeau, qu'elle fut arrêtée, et martyrisée à son tour pour Jésus-Christ. Son corps a été enseveli dans un endroit voisin, nommé la *Roche-Guyon*, et près de la sépulture des trois martyrs.

Voici comment il est fait mention de cette vierge dans le Martyrologe Romain, au 11 octobre :

« Au pays Vexin, martyre de S. *Nicasius*, évêque de
« Rouen, de S. *Quirinus*, prêtre, de S. *Scrubicule*, diacre,
« et de *sainte Pienne*, vierge, martyrs, sous le président
« *Fescenninus*. »

(Voyez la *Vie de S. Nicaise et de ses compagnons*. — Les preuves qui établissent cette tradition, y sont indiquées).

CONGRÉGATIONS DE VIERGES CHRÉTIENNES

DANS LES TEMPS APOSTOLIQUES.

I. — La *Sainte-Vierge*, pendant son séjour à Ephèse, réunit dans le lieu de sa demeure plusieurs vierges, qui s'é-

taient converties au christianisme à la voix de S. Jean l'Évangéliste, des autres Apôtres, et à la vue des prodiges que Dieu opérerait par eux. Marie les avait sous sa direction pendant le temps qu'elle demeura dans la métropole de l'Asie-Mineure.

II. — *Sainte Marthe*, sœur de sainte Madeleine et de S. Lazare, évêque de Marseille, leva l'étendard de la Sainte-Virginité dans les pays méridionaux de la Gaule, et, après s'être consacrée à Jésus-Christ par un vœu solennel, elle rassembla dans une même congrégation les vierges chrétiennes qui s'étaient vouées à Dieu ; elle vécut au milieu d'elles et avec elles, les dirigeant dans les voies de la perfection évangélique, leur enseignant par ses paroles et par ses exemples la vie religieuse, *mixte*, c'est-à-dire, celle qui est en partie active et en partie contemplative, et que le docteur Angélique juge la plus excellente.

III. — Dans l'Éthiopie, à la même époque, nous voyons sous la direction de S. Matthieu, et de *la princesse royale, sainte Iphigénie*, se former une illustre maison de vierges chrétiennes, qui, résistant à toutes les séductions du monde, à toutes les tentations les plus violentes, ont professé hautement, et au péril de leur vie, le célibat religieux, l'amour de la chasteté perpétuelle. Elles s'étaient données au Fils de Dieu, pour être ses épouses dévouées. Ni les sollicitations des princes, ni aucune force humaine, n'ont été capables de les porter à changer de résolution, ou à manquer à leurs saints engagements.

SAINTE SÉVÉRINA

*Illustre dame Romaine, — épouse du proconsul Aurélien,
qui commandait les armées de Trajan.*

(III Mai.)

Sainte *Séverina* figure dans l'histoire de S. Alexandre I^{er}, martyr, contre son propre mari, le président *Aurélianus*, qui

gouvernait Rome en place et au nom de l'empereur Trajan, et qui persécutait avec une rigueur extrême les chrétiens. Au moment où il faisait souffrir à S. Alexandre, à S. Eventius et à S. Théodule les supplices du martyre, elle fit dire de sa part au tyran Aurélien, son époux, de cesser ces injustes violences, s'il voulait lui-même échapper aux rigueurs de la vengeance céleste.

Le juge impie, s'étant moqué des avertissements de son épouse, au moment où il se félicitait d'avoir mis à mort les disciples de Jésus-Christ, fut averti surnaturellement qu'il allait lui-même éprouver à son tour, dans les enfers, les châtimens qu'il avait mérités. En effet, pendant que se faisaient les obsèques des martyrs, il fut saisi d'effroi et en proie à des fièvres violentes, au milieu desquelles il expira misérablement, entendant son épouse qui lui disait :

— Vous n'avez point voulu m'écouter, et voici maintenant que vous faites une mort malheureuse, en me laissant dans le veuvage.

Ce fut par les soins de *Sévérina*, que les saintes victimes de la cruauté de son mari, furent ensevelies honorablement. Elle donna à cet effet une partie de sa terre située à sept milles de Rome, sur la voie *Nomentana* et appelée aujourd'hui *Casa-Nova*.

Le châtiment infligé à son mari lui avait inspiré une telle crainte de déplaire à Dieu, qu'elle avait obtenu de faire célébrer les saints mystères sur le tombeau des saints Martyrs. Ce qui fit que pendant longtemps un prêtre fut attaché à cette résidence. Plus tard, les saintes reliques furent transférées à Rome et déposées dans l'église de *Sainte-Sabine*.

(Voyez la *Vie de S. Alexandre*, c. 4).

SAINTE SYNCLÉTIQUE

Riche dame de Thrace, — disciple des Apôtres, — fervente chrétienne, sous le règne de Domitien.

(An 38-91.)

Sainte *Synclétique* était d'Héraclée, ville de la Thrace. Elle avait été convertie à la foi par S. Paul et par d'autres hommes apostoliques. Parmi les bonnes œuvres qu'elle fit, elle donna une sépulture honorable au corps de sainte Sébastienne, vierge martyre, sa compatriote ; elle ne craignit point de s'exposer à la haine et aux poursuites des proconsuls, en décorant magnifiquement le tombeau de celle qu'ils avaient voulu livrer à la honte, en même temps qu'à la mort.

(Voyez la *Notice de sainte Sébastienne*, c. 4, et les *Acta Sanctorum*, ad vi Junii diem).

SAINTE ÉLECTA

Dame chrétienne de l'Asie, — disciple des Apôtres et particulièrement de S. Jean l'Évangéliste.

Sainte *Electa*, ou *Electe* (nom qui signifie *élue, choisie, destinée*), était une sainte dame de l'Asie-Mineure, à qui S. Jean l'Évangéliste adressa sa seconde épître, et qu'il exhortait à éviter les erreurs de plusieurs hérétiques primitifs qui niaient la réalité de la chair de Jésus-Christ et la vérité de son incarnation, la regardant seulement comme apparente ou phantastique. Elle demeurait, comme on le pense assez communément, à Ephèse ou dans quelque province de l'Asie-Mineure ; les *Actes* de sainte Sébastienne rapportent que, sous le règne de Domitien, vers l'an 94, elle était captive à Odyssus, ville-située sur les bords du Pont-Euxin, de même que S. *Philéas*, évêque de cette ville.

SAINTE TIMON

Disciple des Hommes Apostoliques, — diaconesse de l'île de Chypre.

(An de J.-C. 54-100)

Cette sainte dame romaine était épouse de S. *Thémistagoras*, frère de S. *Auxibius*, premier évêque de Soles, dans l'île de Chypre. Ayant entendu parler des grands prodiges qu'opérait son beau-frère dans la ville, elle s'y rendit avec son mari, embrassa la foi, et vécut, depuis cette époque, dans une grande sainteté, servant l'église en qualité de diaconesse. (Voyez la *Vie de S. Auxibius*, 19 février).

SAINTE EUNICE & SAINTE LOÏDE

Mère et grand'mère de S. Timothée.

Ces deux saintes femmes, *Eunice* et *Loïde*, avaient quitté le Judaïsme pour embrasser le Christianisme. Loïde était chrétienne depuis longtemps, et elle avait instruit sa fille Eunice, dans les mêmes principes. Toutes deux accomplissaient avec fidélité les commandements et les conseils évangéliques.

C'est pour cela que S. Paul, dans sa *seconde épître* à Timothée¹, loue ces deux dames chrétiennes pour la sincérité de leur foi.

Je me souviens de vos larmes, dit-il, et je désire vous voir, afin d'être rempli de joie.

Car je me représente cette foi sincère qui est en vous, qu'a eue premièrement Loïde, votre aïeule, et Eunice, votre mère, et que je suis très-persuadé que vous avez aussi.

¹ 2 *Timoth. I. 5.*

Origène ¹ parle d'*Eunice*, comme étant la parente de S. Paul. S. Luc, au livre des *Actes* ², lui donne le nom de femme *fidèle*, ce qui était un très-beau titre parmi les chrétiens *primitifs*.

Ce qui montre la grandeur de leurs âmes et la force de leurs caractères, c'est la généreuse détermination qu'elles prirent de leur propre mouvement, de quitter, des premières, la Gentilité et le Judaïsme, dès qu'elles reconnurent la vérité de l'Evangile, en voyant paraître le doigt de Dieu dans les œuvres des Apôtres, et en considérant l'accomplissement des oracles anciens dans la personne de Jésus-Christ. L'exemple et l'opposition d'un mari qui persiste dans le paganisme, de tant de coréligionnaires qui restent dans l'infidélité judaïque, ne sauraient empêcher, ni refroidir leur dévouement à la vérité.

Sans doute, aux yeux de Dieu et des hommes, cette courageuse et sincère initiative de leur part, si légitimement louée par S. Paul, les avaient rendues dignes d'être mères du grand, du premier archevêque de la célèbre métropole d'Éphèse.

Ce ne fut point S. Paul qui les convertit au christianisme. Quand ce grand apôtre arriva à Lystres, il trouva ces deux dames déjà avancées en grâce et en vertu, ainsi que leur illustre fils, S. Timothée.

SAINTE AMMIA, DE PHILADELPHIE

Contemporaine des Apôtres.

Sainte Ammia, de Philadelphie, fut prophétesse comme les filles de S. Philippe. Elle avait vu les temps apostoliques. Elle vécut sous l'empire d'Adrien, au temps du célèbre Quadratus, comme le rapporte Astérius-Urbanus, (l. v. c. 47. hist. Euseb).

¹ Orig. *in Rom.* 16.

² Act. XVI. 1.

SAINTE MASTIDIA OU SAINTE MATHIE

*Illustre vierge de Troyes, — témoin des prodiges des Hommes
Apostoliques, — célèbre thaumaturge elle-même.*

(An 70-100 de J.-C.)

I. — *Sainte Mithie* est appelée *vierge royale*, dans les plus anciennes traditions de la ville de Troyes. Comme cette qualité était autrefois donnée aux personnes issues des Gouverneurs de provinces ou de grandes cités, (appelés vulgairement *Reguli, Reges, Βασιλικοί, rois*, parce qu'ils usaient de la puissance absolue et royale au nom des rois ou des empereurs romains qui les avaient nommés), on a conclu que sainte Mâthie avait été nommée *vierge royale*, parce qu'elle avait pour père quelque gouverneur ou comte de la ville de Troyes ou du Pays circonvoisin. Elle était donc de race noble, et sa maison était une des plus illustres du pays. Ce qui confirme ce document, c'est qu'on l'a trouvée dans son tombeau toute enveloppée d'une riche étoffe de pourpre, et que, de plus, en mémoire de la tour qui existait autrefois dans la maison de son père, située près de la cathédrale, on a conservé durant les siècles l'enseigne de cette demeure portant : *A la tour Sainte-Mâthie!* et rappelant ainsi que la demeure de ses parents était une noble et opulente maison.

II. — Les historiens pensent que son père, parent du comte ou gouverneur de Troyes, fut le bienheureux hôte de S. Potentien et de S. Sérolinus, et que, de même que S. Pudens, sénateur romain, père de S. Novatus, de S. Timothée, de S. Praxèdes et de sainte Pudentienne, reçut à Rome, en sa maison, S. Pierre, qui les convertit tous à la foi et qui, en cette même maison, fonda la première église de Rome, — ainsi, (l'aïeul ou) le père de sainte Mâthie reçut en sa demeure

S. Potentien et S. Sérotinus, son compagnon, qui les convertirent tous à Jésus-Christ avec la vierge sainte Mâthie; et, depuis, cet Apôtre érigea dans cette maison le premier sanctuaire de Troyes, appelé *la Chapelle du Sauveur*, dédiée à Jésus-Christ, sous le vocable de S. Pierre. Ce fut là même que la pieuse vierge fut inhumée; elle en fut relevée pour être transférée dans une châsse digne d'elle, et que l'on expose dans la même chapelle, laquelle paraît avoir été plus vaste primitivement, qu'elle n'est depuis la reconstruction du grand vaisseau de S. Pierre de Troyes.

L'ancienne Prose de la vierge, après avoir dit qu'elle était de la cité troyenne, *treca civis*, ajoute qu'elle était une vierge pure, *consacrée à Dieu, Deo dicata*, paroles qui marquent sa virginité, sa piété, et la bonne odeur de sainteté qu'elle répandait partout. Pour l'amour de cette virginité, elle avait dû renoncer au monde, à ses plaisirs et à ses grandeurs, pour être toute entière au Fils de Dieu, son Epoux Céleste.

III. — Pour récompenser sa virginité, Dieu lui accorda la conservation de sa chair; en sorte que son saint corps demeura intact, sans corruption, sans pourriture, sans dissolution: on le trouva, lors de l'ouverture de son tombeau, sans séparation des membres, qui tous étaient parfaitement liés les uns aux autres, comme on le voyait encore au commencement du dix-septième siècle. Aussi une sainte vierge de Troyes, sainte Maure, dès l'an 845, au temps de l'évêque S. Prudence, lorsque le corps de sainte Mâthie était encore enfermé dans l'église de S. Pierre parmi les pierres de l'autel, l'honorait-elle avec des signes d'ardente amitié. Après les matines, après la messe et les heures, elle approchait de l'autel sous lequel reposait le saint corps, elle l'embrassait avec amour, lui témoignait la plus vive affection, lui donnait mille baisers, comme si sainte Mâthie eut été là vivante et présente devant elle. Elle versait là des larmes abondantes et lui faisait les

plus touchants adieux, lorsqu'elle était obligée de la quitter, de se séparer de son amie. Le semblable est ami de son semblable, les vierges aiment les vierges, et c'était l'odeur mystérieuse de l'intégrité virginale qui attirait si fortement la vierge sainte Maure près du corps sacré de la vierge sainte Mâthie.

IV. — Pour que cette perle précieuse, *Sancti corporis gemma*, fut honorée davantage, Dieu voulut que ce corps virginal fut découvert au monde l'an 974, par Milon, évêque de Troyes. Celui qui a écrit l'histoire de cette découverte, y était présent, et témoigne qu'il rapporte fidèlement ce qu'il a vu de ses yeux, *ea quæ nostris visibus fuerunt subjecta*. Ce fut plus par une inspiration ou révélation divine que par autre motif, que le très-digne évêque Milon, sachant que le corps de la sainte était caché en terre sous les antiques ruines du monastère de S. Pierre, résolut de rebâtir et d'agrandir l'église principale, afin qu'elle pût contenir la multitude des fidèles de la ville. Il consacra à cette œuvre tous ses revenus et les aumônes des fidèles, et il présidait en personne à l'exécution de ces travaux sacrés, et aux fouilles qui devaient découvrir le corps de sainte Mâthie. Il ordonna la démolition d'un ancien autel de l'antique église, où il pensait que le trésor désiré pouvait être caché ; les ouvriers, travaillant avec ardeur, creusèrent profondément, et trouvèrent quelques sépultures d'évêques ; Milon, non satisfait de ce résultat, commanda de creuser encore plus avant, et, par une faveur du Ciel, il rencontra enfin le sépulcre vénérable de la sainte. L'évêque qui avait disposé ce tombeau, avait en mourant, choisi son lieu de sépulture près de celui de sainte Mâthie, afin d'y être protégé par les mérites de celle-ci, suivant cette pensée de S. Ambroise et de S. Maxime : *Hoc a majoribus provisum est, ut Sanctorum ossibus, nostra corpora sociemus, ut dum illos Tartarus metuit, nos pœna non tangat.*

V. — Le prélat fut ravi de joie à la vue du tombeau de la vierge; mais sa joie fut au comble, lorsque, en présence du peuple accouru en ce lieu, on vit avec admiration que le saint corps était aussi frais, aussi entier et aussi beau, que s'il eût été déposé en ce lieu le jour précédent. Les troyens vinrent en foule pour le voir et l'honorer; les uns bénissaient Dieu, les autres pleuraient de joie; ceux-ci baisaient avec respect ses pieds, ceux-là sollicitaient un peu de poussière de ce sépulcre, afin d'enrichir leur reliquaire; plusieurs malades reçurent leur guérison, à la gloire de Jésus-Christ et de la sainte; elle fut trouvée couverte d'un manteau de pourpre, vêtement qui convenait à la dignité de sa noble et royale maison, et peut-être à son martyre. Les peuples circonvoisins accoururent également par dévotion, apportant leurs malades et présentant leurs offrandes. Cependant des citoyens pieux et notables la levèrent de ce lieu avec grand honneur : ils étaient assistés d'ecclésiastiques, chantant des hymnes, et l'évêque officiait *in Pontificalibus*. Ils la déposèrent sur un autel dans la même église, située entre l'orient et le septentrion, et où éclatèrent quantité de miracles. Ce saint corps, qui avait été retrouvé frais, beau, vermeil, et dans toute son intégrité, avait été exempt de toute atteinte de la corruption; parce qu'il était vierge : *quia virgo est, nescit corruptionem*.

VI. — Le dernier titre que les anciens donnaient à cette sainte est celui de *Vierge incomparable*, (*Virgo comparatione difficilis, virgo incomparabilis*). La raison de ce titre vient de ce que sa sainte vie a été illustrée par un grand nombre de prodiges. Toutes les vertus ont brillé en elle, l'humilité, la libéralité, le soin du salut, la charité envers les pauvres, envers Dieu, envers le prochain, la chasteté, la candeur virginale, la sobriété, l'habitude des jeûnes, la plénitude de la foi, l'ardeur de l'espérance, les mérites de tout genre. Aussi l'ancien écrivain qui a publié *sa Vie*, dit d'elle *vitam ejus virtu-*

tum copiâ fulsisse plenam, et Robert d'Auxerre, faisant son éloge, l'appelle *la vierge élue*, choisie de Dieu : *Electam Dei virginem*.

VII. — Elle a été éminente par ses miracles comme par sa sainteté. Tous les jours et tous les ans, au jour de sa fête, elle les a multipliés, sans discontinuer : ce que ne font pas les autres saints. Quelqu'un demandera peut-être pourquoi sainte Mâthie fait-elle plus de miracles que les autres saints de la ville et du diocèse de Troyes ? Un saint homme a dit à ce sujet : *Ubi utilitas, ibi pietas*. Là où l'on remarque plus de secours pour la guérison des malades, là même il y a plus de piété de la part des infirmes pour implorer les saints ; d'autre part, là où l'on néglige le culte des saints, ceux-ci font moins éclater leur pouvoir miraculeux ; car tous les saints sont puissants auprès de Dieu, mais ils n'exercent leur puissance qu'en raison des demandes et de la piété des fidèles. Comme les peuples montrent une grande dévotion pour sainte Mâthie et réclament avec une grande confiance les effets de sa puissance, ils sont aussi plus particulièrement assistés par elle. Nous pensons également que, comme elle a caché au monde sa noble origine, Dieu a voulu la rendre célèbre après sa mort par l'éclat des miracles.

VIII. — Le 7 mai, jour auquel se célèbre solennellement sa fête à Troyes et dans le Diocèse, le peuple s'abstient des œuvres serviles, et une foule considérable de personnes se porte, dès la veille de la solennité, à l'église cathédrale où le corps sacré est exposé ; il y passe le reste du jour, la nuit et tout le jour suivant en prières, en jeûnes ou en oraisons, invoquant l'assistance de Dieu par l'intercession de la sainte. Il s'y trouve quantité d'infirmes et de malades qui n'ont pu recouvrer la santé auprès des médecins après avoir employé les remèdes ordonnés par les plus savants. En un moment,

en une seule nuit, ils sont complètement guéris, et les médecins, dans des procès-verbaux instrumentés, attestent que ces guérisons sont surnaturelles ; que ces maladies étaient incurables, ou bien qu'elles ne pouvaient guérir que très-difficilement et après de longues années.

IX. — Non-seulement le peuple, mais encore les évêques, les rois et les reines, ont témoigné une grande piété envers sainte Mâthie. S. *Prudence* louait la dévotion de sainte Maure à l'égard de sainte Mâthie. *Milon* lui rendit les plus grands honneurs lors de la translation de son corps. Etienne de Givry, le soixante-quinzième évêque de Troyes, avec tout le vénérable Collège des chanoines de l'église cathédrale, se rendit avec ferveur au tombeau de la vierge de Troyes. René de Breslay, quatre-vingt-quatrième évêque, fit l'ouverture solennelle de la châsse et la plaça avec respect sur le grand autel. Le saint corps fut trouvé entier en toutes ses parties, les membres parfaitement liés les uns aux autres selon l'ordre naturel. Seule la tête était séparée des épaules, comme si elle eut été tranchée autrefois. On la reposa ensuite dans sa châsse, laquelle est toute couverte de lames d'argent, artistement fabriquées, et incrustées d'or.

L'an 1630, le roi de France, Louis XIII, et les reines, son épouse et sa mère, souhaitèrent la voir et la vénérer ; la châsse fut ouverte pour satisfaire à leur piété, et ils emportèrent des reliques.

Dans les anciens Martyrologe et Calendrier de Troyes, le 7 mai, jour de la fête, se nomme *Inventio, découverte* du corps de sainte Mâthie ; dans celui de S. Loup, il s'appelle *translation* : *Trecas translatio corporis S. Mastidiæ, virginis* ; dans celui de Moulrier-la-Celle, il est appelé *son jour natal* : *Natalis S. Mastidiæ virginis*. Tout cela s'accorde et signifie que, au 7 mai, en la ville de Troyes, fut découverte la sépulture de sainte Mâthie, que le corps de cette sainte vierge fut

transféré sur le grand autel, et honoré en son jour natal et en sa fête solennelle, suivant ce témoignage de Robert, moine d'Auxerre :

Eo, Milone, præsulante apud Urbem Treccassinam, in fundamento Ecclesiæ ejusdem sedis, inventum est cujusdam Electæ Dei virginis venerabile corpus, purpura integra involutum, nomen ipsius Mastidia, cujus corpus in Treccensi sede collocatum venerabiliter retinetur.

X. — *Miracles de sainte Mâthie, rappelés ici comme exemples de ceux qu'elle faisait dans le cours des années et des siècles.* (Au temps pascal de l'année 1007). — L'an 1007, sous l'épiscopat de Rainauld, évêque de Troyes, grand nombre de miracles furent faits par sainte Mâthie.

Le vendredi d'après Pâques, comme tout le peuple chrétien se réjouissait de la glorieuse Résurrection du Sauveur, notre sainte vierge ajouta à cette joie générale celle de ses bienfaits miraculeux.

1. Une femme de Tounerre, dont le bras était cassé, entendit parler des guérisons surnaturelles opérées par les reliques de sainte Mâthie. Elle se rendit en la ville de Troyes, fit de grand cœur ses dévotions, se mit, pleine de foi, sous la châsse, frappant sa poitrine de la main dont elle s'aidait, invoquant avec larmes le secours de Dieu. Quant à son autre main, elle était desséchée et sans aucune force naturelle, non plus que le bras : les doigts étaient serrés contre le paume de la main, et le poing contre l'estomac, sans pouvoir les desserrer ; elle invoqua à plusieurs reprises le nom de sainte Mâthie. Or, tout-à-coup elle sentit la chaleur et le sang revenir dans son bras, son poing se desserrer, ainsi que les doigts de sa main : elle était guérie.

2. Au même jour, à l'heure de Tierce, (neuf heures du matin), au moment où les chanoines de S. Pierre se rendaient solennellement en procession aux faubourgs de la ville, et

notamment en l'église de S. Remy pour y célébrer la grand'messe et y faire une station, un enfant venant de Sens à Troyes, fut apporté par ses parents devant la châsse ; ce petit être, âgé de trois ans, ne pouvait se tenir sur ses pieds, mais rampait à terre comme les animaux, sans pouvoir lever les yeux vers le ciel, inspirant une grande compassion à tous les assistants, mais particulièrement aussi à sainte Mâthie ; car, comme ses parents le présentaient devant la châsse de la sainte, il éprouva l'assistance de Dieu, fut guéri sur-le-champ, se dressa sur ses pieds et marcha.

3. Un autre père, dont le fils était aveugle, se rendit avec dévotion à la même procession, aux faubourgs, à S. Remy, avec les clercs et les ecclésiastiques de S. Pierre ; puis, devant le retour de la procession, visita immédiatement le lieu où résidait le corps de sainte Mâthie : il n'eut pas plus tôt achevé sa prière que, par la miséricorde divine et par l'intercession de la sainte, l'enfant fut guéri. — Ces miracles arrivés subitement, le bruit s'en répandit dans toute la ville, et réjouit tous les voisins. Les clercs eux-mêmes, en s'en retournant processionnellement, étaient plus joyeux en chantant les louanges du Seigneur.

4. Dans l'octavo de Pâques, appelée dimanche de *Quasimodo*, les chanoines de l'église n'étant encore qu'au milieu de matines, une femme qui avait passé toute la nuit en prières et en veilles dans l'église, près de la châsse de sainte Mathie, se sentit assistée de Dieu et entièrement guérie. Depuis longtemps ses nerfs étaient contractés, ses jambes paralysées, en sorte qu'elle ne pouvait que se traîner difficilement sur ses genoux et sur ses mains, à l'aide de petits escabeaux qu'elle avait coutume de tenir. Tous les remèdes humains avaient été jusqu'alors impuissants. Elle persévéra donc dans sa prière, persuadée que les mérites de sainte Mâthie pouvaient être d'un grand effet auprès de Dieu pour sa guérison. Elle se vit tout-à-coup soulagée ; les chairs qui étaient collées sesépa-

rèrent ; la vive douleur qu'elle éprouva la fit tomber en défaillance ; puis elle s'écria à si haute voix dans l'église, qu'un grand nombre de personnes accoururent près d'elle. A la vue de tous, de ses propres mains elle saisit la châsse qui était près d'elle, et comme si elle eût été aidée par la sainte, elle se leva droite et en parfaite santé, et rendit à Dieu des actions de grâces.

5. En même temps, un homme de la ville, âgé de trente ans, paralytique affligé, nécessaire, et qui pour cette raison avait coutume de rester à la porte de l'église afin de demander l'aumône, se trouvait également devant les saintes reliques. Tout le côté gauche de son corps était desséché, privé de force, et courbé comme un arc ; sa main gauche, également desséchée, restait sans aucune vigueur. Cet homme était tellement paralysé que son corps ressemblait à un cadavre. A ses instances répétées, quelques hommes l'avaient transporté sous la châsse de la sainte ; ce fut là qu'il persévéra dans la prière, demandant à la vierge son aumône, qu'il obtint effectivement. Sa main sèche et courbée s'étendit avec douleur, recouvra sa première vigueur et sa souplesse ; le reste du corps se trouva également rétabli en parfaite santé, il marcha librement à l'heure même, rendit gloire à Dieu et à sainte Mâthie.

6. Le mardi, 15 avril de la même année, une femme née dans la ville de Troyes, mais venant alors des environs de Sens, où elle avait sa demeure, était atteinte d'une surdité complète, en sorte qu'elle n'entendait rien, alors même qu'on criait à haute voix à ses oreilles. Arrivée à Troyes, elle se rendit à S. Pierre près de la châsse de sainte Mâthie. Là un prêtre disait la messe qu'elle désira entendre ; et, en effet, elle n'y assista pas seulement, mais encore elle l'*entendit* ; car après de ferventes prières, et après avoir invoqué avec foi la sainte, elle entendit distinctement le célébrant, bien qu'il parlât à voix très-basse. Elle était guérie.

7. Le lendemain, une autre femme, qui était aveugle, fut amenée par son fils du pays de Gauray, pour visiter sainte Mâthie. Elle fit des prières le premier jour, elle les répéta le second jour, et fût entièrement guérie de sa cécité, et s'en retourna comblée de joie.

8. Le jour suivant, la bonté de Dieu accorda une grâce nouvelle. Un enfant de sept ans était privé du mouvement de ses jambes, et tellement affaibli, qu'il ne pouvait quo se traîner difficilement sur ses mains et sur ses genoux. Ses parents l'apportèrent sur leurs bras devant les reliques de la sainte, adressèrent leurs supplications à la vierge de Troyes ; tout-à-coup l'enfant sentit la chaleur et la force qui lui revenaient, se mit à marcher devant les assistants, et jouit depuis d'une excellente santé.

9. A peine le peuple avait-il achevé la prière d'action de grâces pour le miracle précédent, qu'un nouveau bienfait était ajouté et venait l'exciter à louer et à aimer Dieu de plus en plus. — Un jeune adolescent, âgé de quinze ans, avait la main droite desséchée et les doigts contractés et retirés au milieu de la paume ; il n'y restait plus que la peau et les os. Or, comme il se réjouissait du miracle précédent, et en glorifiait Dieu, sainte Mâthie le gratifia et le guérit aussi sur-le-champ. Sa main et ses doigts reprirent tout-à-coup leur vigueur, s'étendirent librement, et remplissaient leurs fonctions naturelles.

10. Au samedi de la même semaine, du même mois et de la même année, c'est-à-dire au quinzième jour du temps pascal, on vit arriver quantité de personnes ; attirées par la renommée et par les nouvelles de tant de miracles, elles se mettaient en route pour Troyes, afin de se rendre près de la *vierge royale*. Dans ce nombre, des citoyens de la ville avaient amené deux petites filles de cinq ans, toutes deux aveugles l'une de naissance, l'autre depuis des années. Leurs parents les offrirent à la sainte avec des larmes et des prières fer-

ventes. Ils ne tardèrent pas à être exaucés ; les deux enfants furent guéries à trois heures, recouvrèrent la vue si désirée, n'eurent plus besoin de personne pour les guider, mais s'en retournèrent, voyant clairement et rendant des actions de grâces au Seigneur.

11. Un homme de 40 ans, natif de Toul, était estropié de ses membres ; il se servait d'une jambe de bois, pour marcher encore très-difficilement. Ayant appris ces miracles, il se fit amener à Troyes, passa une partie de la journée en prière dans l'église, et après ses soupirs multipliés Dieu l'exauça à l'heure de None par les mérites de la sainte. Comme il priaient courbé devant son autel, il se sentit tout-à-coup rendu à la santé : il se leva délivré de tout mal et de toute infirmité.

12. Le lendemain, un jeune homme du diocèse de Langres, infirme depuis son enfance, paralysé du côté gauche, incapable de faire aucun mouvement, s'approcha de sainte Mâthie, la *vierge incomparable*, l'invoqua avec foi et à haute voix. La santé lui fut rendue, ses muscles et ses nerfs furent raffermis, et tout son corps rétabli et muni de vigueur et de force.

Tels sont les miracles bienfaisants qu'opérèrent les reliques de sainte Mâthie aux jours de Pâques de l'année 1007, sous l'épiscopat de Rainauld, quarante-huitième évêque de Troyes.

SAINTE VILLA

Dame Gauloise, — témoin de la prédication et des prodiges des Hommes Apostoliques, — convertie à Jésus-Christ, et devenue l'objet des faveurs célestes.

(An 46 de J.-C.)

Saint Pierre venait d'envoyer plusieurs de ses Disciples dans les Gaules pour y prêcher l'Évangile du royaume des Cieux. En vertu de la mission que le prince des Apôtres lui avait assignée, S. Georges vint au Puy, en Velay, et, à force de travaux,

il parvint à convertir une bonne partie de cette cité à la foi chrétienne, et entre autres, une dame recommandable par ses qualités et par ses grandes richesses, et qui avait nom *Villa*. Comme l'apôtre du Puy parlait souvent dans ses prédications, non-seulement des préceptes et des conseils évangéliques, mais encore des mérites de Marie, mère du Christ, de ses vertus, de son crédit près de Dieu, il inspira aux néophytes une vive piété pour cette Vierge. Fort des progrès de l'Évangile et du nombre de ceux qui avaient embrassé la doctrine de Jésus-Christ, il fit démolir un temple dédié à Apollon et bâti au sommet du mont Polinien ou Polignac ; et il le remplaça par un oratoire dédié à Marie. Cette construction accrut encore la dévotion du peuple à l'égard de la mère de Dieu.

La dame *Villa* se faisait remarquer entre tous les fidèles par sa confiance en Marie. Cependant, elle tomba malade ; une fièvre ardente la saisit et la dévora lentement. Déjà elle touchait aux portes du tombeau, quand la mère de Jésus, souvent rappelée, souvent invoquée par elle, se présenta près de son lit et lui adressa ces paroles :

— « Ma chère enfant, levez-vous, quittez le lit sur lequel
« vous avez déjà passé tant de nuits sans sommeil. Allez le
« plus tôt possible à l'oratoire que j'ai au mont Polinien, dans
« la ville du Puy ; c'est là que je veux vous guérir ».

La malade obéit. Dès le matin, elle se fit porter par ses domestiques à l'endroit indiqué. Elle y remarqua une pierre longue et large, taillée en forme d'autel ; et, s'étant couchée dessus, elle s'y endormit du plus profond sommeil. Tandis qu'elle reposait ainsi, la sainte Vierge se fit de nouveau voir à elle, et lui parla en ces termes :

— « C'est bien ici le lieu que je vous avais désigné ; et
« quand vous vous réveillerez, votre fièvre aura cessé. Ce
« miracle devra être pour vous et pour les autres la preuve et
« la garantie de l'affection que je porte à cet endroit et de la
« bienveillance que j'aurai toujours pour lui ; je le choisis et

« je veux qu'à tout jamais les fidèles me rendent ici un culte
« tout particulier . »

La vision disparut ; la malade s'éveilla ; la fièvre l'avait quittée. Elle alla tout raconter à l'évêque du Puy, qui se transporta sans délai avec ses disciples au lieu où le miracle venait de s'opérer. A peine le pieux cortège y fut-il arrivé, qu'il remarqua que le haut du roc Cornélien, à l'endroit où est maintenant l'église de Notre-Dame-du-Puy, était tout couvert de neige, quoique l'on fût alors au 44 de juillet et que l'on éprouvât les plus grandes chaleurs.

Ce second miracle fut encore appuyé par un troisième : car, soudain on vit paraître un cerf, qui, s'élançant dans l'endroit où la neige était tombée, traça en longueur et en largeur l'enceinte d'un édifice, après quoi il disparut.

Le pieux pontife, reconnaissant dans ce triple prodige la volonté du ciel, fit faire une palissade et planter une haie dans toute la ligne tracée par l'animal mystérieux, autant pour soustraire cette enceinte aux profanations que pour faire connaître à ses futurs successeurs les proportions et l'emplacement de l'édifice religieux qu'ils auraient à élever et qu'il était obligé de remettre à des temps meilleurs et de laisser au zèle de ceux qui, après lui, occuperaient son siège.

On rapporte qu'au bruit de ces miracles, S. Martial, apôtre d'Aquitaine, vint en hâte au mont Anic ; qu'il y érigea un autel non loin de la roche où s'étaient opérés les prodiges, et qu'en souvenir éternel de son pèlerinage en ce lieu, il laissa à la chapelle qui le sanctifiait, une précieuse relique des vêtements de la vierge.

Quant à l'église, elle fut achevée et consacrée par S. Evode ou Voie, qui succéda plus tard à S. Georges sur le siège épiscopal du Puy ¹.

¹ Gonon. *Chron. Deip.* p. 53 et 59. *Negot. Sæcul.*, p. 53 et 65. — Odo Giséus, *in histor. B. Virg.* — Anciens., l. 1, c. 7 ; *ex Tabulis, et Archivio Eccles. Anic.* — Poiræus, *Tract. I, cap. 12, § 5, n. 37.* et ex eo

LA JEUNE PYTHONISSE

DE PHILIPPES, EN MACÉDOINE

Objet des miracles des Apôtres, — délivrée de l'esprit de Python, l'an 52 de J.-C.

« Comme nous nous rendions au lieu de la prière, dit S. Luc¹, nous rencontrâmes une servante, qui avait un esprit de Python, et qui, en devinant, apportait un grand gain à ses maîtres. Par elle, le démon parlait, faisait connaître des choses cachées, et apprenait aux esprits curieux différentes particularités, que l'homme ne peut découvrir par les seules forces de son intelligence. On la promenait donc dans les villes pour dire la bonne aventure et recevoir de l'argent comme récompense des secrets qu'elle révélait. Les Actes nous disent positivement que c'était un mauvais génie, un démon, qui parlait par la bouche de cette fille.

Elle se mit à nous suivre, Paul, et nous, continue S. Luc, et elle criait, disant :

— *Ces hommes sont des serviteurs du Dieu Très-Haut, qui vous annoncent la voie du salut !*

Elle fit la même chose durant plusieurs jours.

Mais Paul ayant peine à le souffrir, parce que les louanges du mauvais esprit nous rendaient suspects aux yeux des Juifs et des Gentils, se retourna vers elle, et dit à l'esprit :

— *Je te commande, au nom de Jésus-Christ, de sortir de cette fille.*

Et il sortit à l'heure même. Dès lors, la jeune fille, délivrée

Vincentius Charron, *in Calendario* Virg. ii Julii ; denique le Tourneur, episc. Virdun., *in mense Mariano, die 19, p. 189.* Voyez *Apparitions et Révélation de la très-sainte Vierge* par M. P. Sausseret, tom. 1, c. 5, p. 56-59 ; *La Vie de la Sainte Vierge*, par M. Orsini, à l'article *Pèlerinages*.

¹ Act. xvi. 16 et seq.

de la possession démoniaque, commença à parler de sang-froid, sans enthousiasme, et d'une manière naturelle.

Mais les maîtres de cette servante, voyant qu'ils avaient perdu l'espérance de leur gain, persécutèrent violemment les Apôtres, se saisirent de Paul et de Silas, comme des deux chefs, et les traduisirent au forum, devant les magistrats qui commandaient dans la ville.

S^{te} PRAXÈDE & S^{te} PUDENTIENNE

Nobles vierges, — témoins des miracles des Apôtres.

(XIX Mai. — XXI Juillet.)

On lit dans le Martyrologe Romain, au 19 mai :

« A Rome, *sainte Pudentielle*, vierge, qui, après d'innombrables combats, après avoir enterré honorablement plusieurs corps des saints martyrs, après avoir distribué presque tous ses biens aux pauvres pour l'amour de Jésus-Christ, passa enfin de la terre au ciel.

« Au même lieu, S. *Pudens*, père de cette même vierge, qui ayant été revêtu de Jésus-Christ dans le baptême par les Apôtres, conserva sans tache la robe d'innocence jusqu'à la fin de sa vie. »

Dans le même Martyrologe, on lit au 21-juillet :

« A Rome, *sainte Praxède*, vierge, qui, élevée dans la pratique de la chasteté et de la loi divine, et se livrant avec assiduité aux veilles, aux prières et aux jeûnes, mourut dans la paix du Seigneur, et fut enterrée auprès de sa sœur Pudentielle, sur la voie *Salaria*¹, »

Leur père était un noble patricien, qui donna l'hospitalité

¹ Ita et apud Usuard., Adon., Bellinum, Maurolycum, aliosque. Plura de Pudentiana leguntur in Actis sanctæ Praxedis et Novati, et S. Pastoris, ac S. Pudentis, et vice versâ. Vide Baron. an 102, n. 1 et in notis ad martyrol. rom.

à S. Pierre et qui se convertit à la voix de cet Apôtre. Elles avaient un frère appelé *Novat* et un autre nommé *Timothée* qui fut élevé au sacerdoce chrétien. Ces frères leur abandonnèrent leur patrimoine qui était fort considérable. Elles employèrent ces richesses au soulagement des pauvres, à l'entretien des ministres de la parole évangélique, à la construction d'une église, d'un baptistère, et à différentes sortes de bonnes œuvres. Elles contribuèrent beaucoup par leur piété, leur zèle et leur exemple, à l'avancement du règne de Jésus-Christ dans la ville de Rome.

Elles sont représentées, dans les anciens monuments¹, avec des lampes allumées, et avec des couronnes sur la tête, ayant à leur gauche leur père, et à leur droite leurs frères.

S. NOVAT.	S ^{te} PRAXÈDE.	S ^{te} PUDENTIENNE.	S. PUDENS, SÉNATEUR.
—			
S. TIMOTHÉE.			

Autour de leur image on lit les inscriptions suivantes :

Nos pia Praxedes prece sanctas confer ad ædes.
Occurrit sponso Praxedes lumine claro.

Protege præclara nos Virgo Pudens-que tiana.
Virgo Pudens-que tiana coram stat lampade plena.

Te rogo, Sancte Pudens, nos purga crimina trudens.
Almus et iste docet Pudes ad sidera calles.

Leurs frères sont mentionnés dans les divers Martyrologes et particulièrement dans le Martyrologe Romain qui s'exprime ainsi au 20 juin :

« A Rome, décès de S. *Novat*, fils de S. Pudens, sénateur,
« et frère de S. *Timothée*, prêtre, et des saintes vierges de
« Jésus-Christ *Pudentienne* et *Praxède*, qui avaient été ins-
« truits dans la foi par les Apôtres. Leur maison, changée
« en Eglise, porte le titre du *Pasteur*². »

¹ Apud Boll. 19 maii.

² Nous trouvons dans les *Acta Sanctorum au 19 mai*, une vie ou

Le *Bréviaire Romain*¹ s'exprime ainsi au sujet de sainte Praxède :

« *Praxède*, vierge de Rome, sœur de la vierge *Pudentienne*, accomplissait envers les chrétiens tous les offices de la charité pendant la persécution de Marc-Antonin. Elle les soulageait de ses biens, leur rendait elle-même tous les services qu'elle pouvait et les consolait dans leurs peines. Elle cachait les uns dans sa maison, exhortait les autres à demeurer fermes dans la foi, ensevelissait les corps de ceux qui avaient triomphé. Elle veillait à ce que rien ne manquât aux prisonniers et à ceux qui étaient condamnés aux bagnes. Mais, ne pouvant supporter le spectacle de ces sanglantes persécutions, elle pria Dieu de la retirer du milieu de tant de maux, s'il était expédient qu'il en fût de la sorte. Le Seigneur l'appela au Ciel vers ce temps-là, pour récompenser sa piété. C'était le 24 juillet. Son corps fut apporté par le prêtre *Pasteur* dans le sépulcre de son père et de sa sœur *Pudentienne*, au cimetière de *Priscilla*, sur la voie *Salaria*. »

Voici ce que le même *Bréviaire*² dit de sainte *Pudentienne* :

« La vierge *Pudentienne*, fille du romain *Pudens*, ayant perdu ses parents de bonne heure, pratiqua la religion chrétienne avec une piété admirable ; et, de concert avec sa sœur *Praxède*, distribua aux pauvres l'argent qu'elle avait retiré de la vente de son patrimoine, s'appliquant toute

notice des saintes vierges, Praxède et Pudentienne et de leurs frères; mais des auteurs se sont permis de changer le nom des Apôtres en celui des papes postérieurs : *Pauli nomen in Pii commutamus*, p. 501, parce qu'ils ne s'en tiennent pas à l'ancienne tradition, consacrée cependant par tous les Martyrologes, etc. Du reste, ils avouent que dans ces sortes de changements, ils ne font que conjecturer ou deviner, p. 872. Par là même ils reconnaissent la fausseté de leurs propres inventions, par lesquelles d'une bonne histoire traditionnelle, ils ne font qu'un pauvre roman. Tenons-nous en donc à la Tradition antique et véridique.

¹ Brev. Rom., au 24 juillet.

² Ibid. 19 mai.

« entière au jeûne et à l'oraison. Par ses soins, sa famille,
« dont faisaient partie quatre-vingt-seize personnes, fut bap-
« tisée par le pape Pie ; et, comme l'empereur Antonin avait
« défendu aux chrétiens de célébrer publiquement leurs sa-
« crifices, le Pontife accomplissait les divins mystères avec
« les fidèles dans la maison de Pudentielle. Cette pieuse
« vierge prêtait volontiers sa maison pour cet usage, et pour-
« voyait aux besoins de ses frères en Jésus-Christ. Elle mou-
« rut dans la pratique de ces œuvres de piété, et fut ense-
« velie le 17 mai dans le sépulcre de son père, au cimetière
« de *Priscilla*, sur la voie *Salaria*. »

SAINTE MARTINE

*Vierge romaine, d'une famille opulente et illustre, — contem-
poraine des Apôtres (suivant l'ancienne tradition), — et martyre
intrépide de Jésus-Christ.*

(An 40-80.)

Martine était issue d'une race noble et ancienne. Elle possédait une fortune immense ; ses biens s'étendaient surtout en Sicile et en Asie ; mais ils étaient le patrimoine des pauvres, à qui elle les distribuait avec une générosité sans égale.

Eloquente, zélée, elle employait tous les dons qu'elle avait reçus de Dieu à conquérir les âmes, et le rang de diaconesse qu'elle occupait dans l'Eglise n'était qu'un juste hommage rendu à ses éclatants services. Elle a amené au bercail du Bon Pasteur un grand nombre de brebis. Eprise de l'amour de son Dieu, elle soupirait après le martyre ; elle n'avait qu'un désir, celui de mourir pour le Christ. Ses vœux furent accomplis. La courageuse vierge versa son sang pour la foi.

Rome invoque sainte Martine comme l'une de ses protectrices. Sa fête est marquée dans le Martyrologe au 4^{er} janvier.

Selon la tradition commune et une opinion très-ancienne,

sainte Martine a vécu aux temps des Apôtres, sous les empereurs Néron, Titus et Domitien. Observons néanmoins, que, selon d'autres auteurs, elle aurait flori à l'époque d'Alexandre Sévère.

MARCIA-SULPITIA

Virge patricienne, — ancienne Vestale de Rome, — martyre sous Domitien.

(III Avril. — An 85-85.)

Vespasien et Titus venaient de recevoir les honneurs du triomphe, pour avoir renversé Jérusalem et subjugué la Judée. La pompe qui avait accompagné ce triomphe avait laissé une profonde impression dans l'âme d'une jeune patricienne, nommée *Marcia Sulpitia*. Celle-ci s'informa auprès de l'une des affranchies de la maison paternelle des particularités de l'histoire de la Judée; l'affranchie, qui était chrétienne, instruisit Marcia de tout ce qui concernait l'Eglise, des faits de l'Ancien et du Nouveau Testament, la mit en communication avec les saintes vierges romaines, Praxède et Prudentienne. Protégée dans le palais du sénateur Pudens, l'hôte de l'apôtre S. Pierre, elle fut pleinement initiée avec son frère Sévère à la connaissance des mystères de notre foi; elle apprit de la bouche de son amie les récits de la vérité, la création, l'œuvre admirable des six jours, et la félicité première et la première chute, et la promesse du Rédempteur faite aux auteurs du genre humain. Praxède lui raconta la vie des premiers hommes, le déluge dont la fable elle-même avait conservé une image affaiblie, les Patriarches, voyageurs sur la terre, mais servant toujours avec fidélité leur Créateur et ne perdant pas le souvenir de la promesse divine faite à leur race; elle raconta l'esclavage du Peuple de Dieu: Moïse le libérateur, délivrant ses frères de la servitude d'Egypte; la

loi donnée sur le mont Sinaï, le peuple d'Israël habitant les fertiles campagnes de la Judée, la terre de lait et de miel que le Seigneur lui avait donnée, et qu'il avait gouvernée d'abord par des juges et puis par des rois. Elle lui montra David, le roi pasteur et prophète, chantant sur la harpe les chants de l'avenir, et célébrant en termes magnifiques ce Fils de Dieu, ce Seigneur des Seigneurs, qui devait naître de lui, et dont il était à la fois l'aïeul et le serviteur. Elle déroula le majestueux récit des prophéties, en en faisant ressortir l'accomplissement merveilleux et véridique, le Fils de Dieu naissant d'une Vierge à Béthléem, au temps prédit, la vie miraculeuse du Sauveur, son Evangile, sa Mort, sa Résurrection, et son Ascension dans les Cieux.

Marcia crut à la doctrine évangélique, et, versant des larmes, elle reconnut et adora le Christ, le Fils du Dieu vivant. Elle demanda le Baptême, et continua à demeurer dans la maison de Pudens.

Praxède lui apprit comment la famille de son père avait eu le bonheur de recevoir l'Evangile de la bouche même du Chef des Apôtres, du fondateur de l'Eglise, de Celui à qui Jésus-Christ a confié les clefs du Royaume des Cieux. « Ce
« palais, ces jardins, ces galeries, lui dit-elle en lui montrant
« la maison antique de Pudens, ont servi d'asile à Simon-
« Pierre; c'est ici que, pour la première fois, dans la vaste
« enceinte de cette ville, il a rompu le pain mystérieux, gage
« de la vie future; c'est ici que notre pontife, avant la persé-
« cution et le martyre, a consacré de ses mains vénérables
« les prêtres qui doivent à jamais perpétuer le sacerdoce de
« Melchisédech! C'est ici la maison paternelle des chrétiens,
« où est servi et adoré le vrai Dieu.

« Mon aïeul Punicus Pudens et sa femme Priscilla accueillirent avec vénération Pierre le pêcheur : *Pudens* et *Sabina*, mon père et ma mère, lui offrirent l'hospitalité chez eux, et Pierre, en qui ils envisageaient la plus haute di-

« gnité, l'accepta volontiers. Mes frères, Novatus et Timo-
« thée, sont prêtres du Seigneur, et dignes, j'ose l'espérer,
« de ce grand ministère. Ma sœur, Pudenticue et moi,
« sommes consacrées à Dieu par des vœux volontaires, avec
« la disposition de verser notre sang pour l'Époux Céleste,
« afin de mériter d'être admises dans la Cité de Dieu. »

Marcia témoigna le désir d'être de plus en plus initiée à la vie chrétienne et aux œuvres évangéliques. Elle vécut avec les filles du sénateur Pudens dans la partie du palais qui était réservée aux femmes. Le reste de la maison était en partie converti en église. Elle servait de demeure aux premiers successeurs de S. Pierre. Une autre partie était disposée pour donner une durable et généreuse hospitalité à des étrangers, exilés pour la foi, à des vieillards, à des veuves avancées en âge, à des malades, à des esclaves abandonnés par des maîtres durs et ingrats. Marcia voyait avec étonnement l'un des magnifiques palais de l'immense cité recevoir les pauvres de Jésus-Christ. Plus d'une fois, elle y rencontra quelques-unes des plus nobles vierges et des plus illustres matrones de l'Église naissante : *Flavia Domitilla*, nièce des empereurs Titus et Domitien ; sa mère *Plautilla*, se dévouant pareillement au soin des pauvres ; l'illustre *Lucine*, celle qui a eu la gloire de recueillir les restes de l'apôtre S. Paul et de les ensevelir de ses mains dans sa catacombe ; *Martine*, qui, se voyant en possession d'une immense fortune, en avait fait le patrimoine des indigents, et qui, après une vie de zèle et de charité, subit d'horribles tourments et mourut dans la glorieuse confession de Jésus-Christ, environnée des signes miraculeux de la puissance divine. Elle entendit S. Clément, pape, proche parent des empereurs, annoncer aux chrétiens primitifs la parole évangélique, assis sur le siège qui avait servi à S. Pierre et qui encore aujourd'hui est conservé dans la Basilique du Vatican. A la vue des sépultures des trois mille martyrs qui avaient sacrifié leur vie pour rendre témoi-

gnage à la vérité, elle se sentait profondément émue, et disposée, comme les héros du Christ, à affronter avec intrépidité les périls de la persécution de Domitien.

Comme elle avait pour habitude d'aller avec Praxède et Pudenticienne, visiter les chrétiens captifs pour la foi, elle rencontra un jour parmi eux dans la prison Mamertine, son propre frère, Sévèrus ; elle fit alors éclater sa foi devant le juge païen, en reconnaissant celui qui lui était si cher et qu'elle n'avait vu depuis de longues années. Le préfet du prétoire les interrogea, tenta de les détourner de la profession chrétienne et de les ramener au paganisme. Ses efforts étant inutiles, il entra en colère et commanda aux bourreaux de déployer contre les deux jeunes chrétiens toute la rigueur des tourments, le chevalet, les ongles de fer, la flamme ardente, jusqu'à ce que les deux athlètes de Jésus-Christ eussent rendu le dernier soupir, avec plusieurs autres fidèles de Syrie.

Novatus et ses serviteurs recueillirent ces chères et précieuses dépouilles. Praxède et Pudenticienne ensevelirent le corps virginal de leur compagne bien-aimée, le couvrirent de parfums et d'aromates, en y mêlant leurs larmes, et elles le portèrent à la catacombe de Priscilla, où la jeune martyre fut déposée auprès de son frère.

On lit encore de nos jours son épitaphe exprimée en ces mots :

*Ici repose Marcia
dans le sommeil de la Paix,
déposée le 11^{me} jour
des Nones d'avril.*

Praxède et Pudenticienne suivirent bientôt leur amie dans la voie du martyre. Elles succombèrent par le glaive, après avoir rendu à l'Eglise des services inestimables.

SIDONIA

ET TOUTE LA FAMILLE ISRAËLITE DES ELIOZ

Habitant l'Ibérie (ou la Géorgie)

*Ont été témoins des prodiges du Calvaire, — qui accompagnèrent
la mort de Jésus-Christ. — Monuments authentiques.*

(An 20-33 de J.-C.)

Vers le cinquième siècle avant Jésus-Christ, une petite colonie de Juifs alla s'établir en Colchide ou Ibérie (aujourd'hui appelée *la Géorgie*). Ces Israélites, s'étant fixés à Mtskhet, continuèrent de servir fidèlement au sein des peuples de la Gentilité, le Dieu de leurs Pères, le Créateur du ciel et de la terre. Aujourd'hui encore leurs descendants existent dans certaines familles de la Géorgie, chez les *Elioz*, les *Guédévanoz* et d'autres ; leurs généalogies ayant été conservées d'âge en âge.

Ces Israélites envoyaient tous les ans une députation choisie pour les représenter à Jérusalem pendant la célébration de la grande fête de Pâques, et de celle de la Pentecôte ; c'est ainsi qu'avaient coutume d'agir les Juifs qui avaient des établissements parmi les Gentils.

Le bruit des miracles et de la prédication de Jésus-Christ parvint de la sorte en Ibérie, et nos fidèles colons avaient la plupart embrassé la foi du Messie. Or, l'année où le Seigneur Jésus devait endurer sa Passion et mourir pour la rédemption du monde, le choix tomba sur Elias, de la tribu de Lévi et descendant du grand-prêtre Héli. La mère d'Elias, fort pieuse et avancée en âge, supplia son fils de ne point prendre part aux conseils iniques qui se formaient contre le Sauveur, venu en ce monde pour sauver les hommes. Elle compâtissait même aux souffrances de Jésus ; car, au moment suprême où

la terre se couvrit de ténèbres et trembla d'horreur à la mort de l'Homme-Dieu, elle se sentit éclairée par le Saint-Esprit, et elle s'écria :

« *Le Royaume d'Israël est tombé aujourd'hui !* »

Ayant dit ces paroles, elle expira.

Elias assista au crucifiement et à la mort de Jésus et acheta d'un soldat romain la tunique sans couture qui venait d'être tirée au sort ; et il la rapporta en Ibérie.

Lorsqu'il rentra dans sa ville natale, sa sœur *Sidonia*, pénétrée des paroles de sa mère mourante, courut à sa rencontre, lui arracha des mains le vêtement sacré, et, pressant sur son cœur la sainte tunique, elle tomba morte aux pieds d'Elias.

La *Chronique Arménienne* assigne trois causes de la mort de Sidonia. « C'était d'abord à cause de la mort de Notre-Seigneur, puis parce que son frère avait participé au déicide des Juifs, et enfin parce qu'elle avait appris en même temps la mort de sa mère. »

Aucune force humaine ne put arracher à ses embrassements ce gage béni qu'elle était seule digne de toucher, et il fut enterré avec elle dans le jardin royal d'Adere, l'un des Arsacides, qui régnaient alors en Ibérie. Un cèdre majestueux grandit sur cette tombe et cacha pendant bien des années la place sainte aux regards des hommes.

Tel est le récit abrégé de la tradition géorgienne, fidèlement racontée par les historiens nationaux Wakhtang et Wakhocht, et par les autres chroniqueurs du pays. (Voyez Brosset, *Hist. de Géorgie*, t. 4, p. 94 ; le R. P. A. Daras, de la Compagnie de Jésus, *Etudes historiques*, t. 5, janvier 1874 p. 449-422 ; Baron de Maxthausen, *Transcaucasia*, passim ; M. de Villeneuve, *sur la Géorgie, extraits de la Bible géorgienne, des Archives nationales, des Chroniques Arméniennes* ; et autres monuments authentiques de la Géorgie et de l'Eglise orientale.)

Ce qui établit de plus en plus l'authenticité de cette tradi-

tion, c'est, après le témoignage constant de cette nation, la coutume générale des rois de Géorgie de placer dans leur écusson comme pièce principale la tunique du Sauveur. En effet, les princes géorgiens, depuis ces temps anciens jusqu'à nos jours, portent dans leurs armes à dextre, en haut de l'eau, l'empreinte de la Tunique de Notre-Seigneur.

Voici la traduction de l'inscription qui entoure l'image de la sainte Relique : *La Tunique du Seigneur, qui était tissée sans couture*. Ainsi, vers le même temps où Constantin arbore sur ses enseignes le signe de la rédemption, le Roi des rois de la Géorgie met le sort de ses armes sous la protection de la sainte Tunique.

Il n'est point nécessaire, pour établir la vérité de la tradition géorgienne, d'attaquer l'authenticité de la *sainte Tunique de Trèves* ; car on doit considérer comme un fait certain : 1° Que la Sainte-Vierge n'avait pas qu'une seule tunique pour l'usage de Notre-Seigneur ; 2° que, après l'ascension, les fidèles ont dû se procurer et conserver comme de très-précieuses reliques, tous les vêtements, qui, soit à Capharnaüm, soit à Nazareth, avaient appartenu ou servi à Jésus-Christ. Sainte Hélène se les procura par tous les moyens possibles, et elle aura donné à S. Agricius, évêque de Trèves, l'une des tuniques du Sauveur. Par là tout s'explique naturellement et facilement.

Pour finir, voici ce qu'un géorgien de Tiflis, ami du R. P. Daras, lui écrivait dernièrement, à ce sujet :

« Quand, en 1386, le farouche Tamerlan envahit l'Ibérie, sema le pays de ruines et dépouilla surtout les églises, on trembla pour le sacré dépôt de Mtsket. Aussi, dès qu'il eut quitté le pays, un chrétien de Mtsket, grand serviteur de Dieu, dit la chronique, retira la sainte tunique du tombeau de Sidonia, la plaça religieusement dans une châsse de grand prix, faite en forme de croix, et cette châsse fut placée au patriarcat, dans le lieu où l'on conservait les objets les plus précieux du

culte. En 1618, Chab-Abas envahit la Géorgie, en saccagea les villes et dépouilla toutes les églises. La sainte Tunique tomba entre ses mains, et il l'envoya en 1625, avec d'autres objets fort précieux, en présent au roi des Russes, Michel Romanov. Le patriarche de Russie, Philarète, propre père du tsar, la déposa très-solennellement dans l'église de l'Assomption de la très-Sainte-Vierge. Lui-même établit la fête de la *Déposition de la sainte Tunique*, qui se célébra chez les Grecs le 10 du mois de juillet. Depuis cette époque, la sainte Tunique se conserve à Moscou. Elle a été depuis divisée en trois morceaux : les deux premiers sont honorés à Saint-Petersbourg, le troisième est à Moscou. (Martinov, *annus ecclesiasticus Græco-Slavicus 10 julii.*)

VERS LA FIN DU SIÈCLE DE JÉSUS-CHRIST ET DES APOTRES

PLUSIEURS DAMES CHRÉTIENNES

Ont souffert le martyre pour la Foi naissante,

ENTRE AUTRES

S^{te} CRESCENTIA, S^{te} NINNITA, S^{te} SATURNINA, S^{te} CHRISTA,
S^{te} MOMNA, S^{te} JULIA

(XXIV Mars. — An 45-91 de J.-C.)

Ex Martyrologio Hieronimiano, et ex Actis Sanctorum.

(Voir les *Témoins immédiats*, t. I, p. 92).

Nous lisons dans la *Notice de S. Alphée*, que cet homme apostolique avait pour fils S. *Albéricus* et S. *Matthieu*, et pour fille *sainte Hélène*, qui comme ses deux frères vécut selon la loi évangélique.

Sancta Helena, Alpæi filia!

(Voyez la *Notice de S. Alphée*, au 15 mai, p. 19. t. 1. *Les Témoins immédiats*).

NOMENCLATURE

DE

PLUSIEURS DAMES CHRÉTIENNES PRIMITIVES

DE ROME

RELEVÉES AUX CATACOMBES

La catacombe, si célèbre dans l'antiquité chrétienne sous le titre de *Ad Nymphas ubi Petrus baptizabat*, sur la *Voie Nomentana*, a été récemment découverte par M. de Rossi. Elle dépend du cimetière actuellement connu sous le nom de *Sainte-Agnès*. « Le série d'inscriptions relevées dans cette « crypte, dit l'illustre archéologue, se rapporte certainement « à la génération chrétienne qui vivait depuis l'époque de « Néron jusqu'à celle des premiers Antonins. Nous avons « donc une nomenclature qui nous fait connaître les premiers « Disciples des Apôtres et leurs descendants immédiats. » Reproduisons ici tous les noms merveilleusement exhumés des anciennes matrones romaines qui embrassèrent la foi aux temps apostoliques :

Clodia Victoria, épouse de Lucius Claudius Crescens, et Clodia Spes, leur affranchie ;

Acilia Publiana ;	Bebia Chelido ;
Annia Zosime ;	Claudia Felicissima ;
Aurelia Didyme ;	Claudia Secundina ;
Aurelia Felicitas ;	Cornelia Alcimilla ;
Aurelia Trepta ;	Cossutia Victorina ;
Aurelia Irene ;	Errania Secundilla ;
Aurelia Secunda ;	Flavia Agrippina ;
Aviania Fortunata ;	Flavia Alexandria ;
Baronia Chrysis ;	Flavia Lunga ;

Julia Marcellina ;	Tullia Paulina ;
Julia Concordia ;	Ulpia Agrippina ;
Neria Gaja ;	Ulpia Beroe ;
Numeria Dativa ;	Ulpia Marina ;
Petronia Briseis ;	Vibia Attica ;
Statia Julia ;	Vibia Victorina ;

« Tous ces noms, surnoms et prénoms, ajoute M. de Rossi, appartiennent à l'ère classique. Aucun d'eux n'affecte les désinences de la basse latinité. Un seul coup d'œil suffit pour se convaincre que cette famille d'épigraphes catacombaire remonte à une antiquité supérieure à tous les formulaires épigraphiques connus et à l'origine même de l'épigraphie chrétienne¹. » Nous avons donc le droit de saluer la plupart de ces noms comme les glorieuses conquêtes de S. Pierre à Rome. Quelle valeur ces découvertes inespérées ne donnent-elles pas à la tradition catholique ? On savait par les souvenirs de cette tradition, que la maison de Pudens servit de demeure à S. Pierre ; « qu'elle fût, dit Mgr Gerbet, le noyau primitif de l'Eglise Romaine, où les chrétiens ont commencé à se réunir pour participer aux saints mystères. Le Temple de l'Ancienne Loi était encore debout à Jérusalem, lorsque le Pêcheur de Génézareth a fondé dans l'enceinte de Rome ce premier sanctuaire de la Loi Nouvelle². » Mais s'il prenait fantaisie à la critique protestante ou rationaliste de rejeter comme apocryphes les documents sur lesquels s'appuyait la tradition, les catholiques étaient dans l'impuissance de fournir aucune preuve décisive. Aujourd'hui, les pierres des catacombes ont parlé pour confirmer la tradition et la foi chrétienne ; comme celles de Memphis, de Ninive ou de Babylone, qui ont pris une voix pour attester la véracité du Testament Ancien.

¹ De Rossi, *Roma sotterranea*, tom. I, p. 193 ; — M. Daras, *hist. gén. de l'Eglise*, p. 137-8, t. 6.

² Gerbet, *esquisse de Rome chrétienne*, t. 1, p. 115. (Ibid.)

SAINTE JUSTINE

*Noble vierge romaine, — disciple des Hommes Apostoliques. —
martyrisée pour Jésus-Christ, sous l'empereur Néron,*

AVEC PLUSIEURS AUTRES CHRÉTIENS

Témoins, comme elle, des faits surnaturels de la primitive Eglise.

(VII Octobre, — An 20-66.)

« Le 7 octobre, à Padoue, *sainte Justine*, vierge et martyre, qui, ayant été baptisée par S. Prosdocime, disciple de S. Pierre, et persévérant constamment dans la foi de Jésus-Christ, mourut frappée du glaive par ordre du président « Maxime. » (*Martyrol. Rom. et alia.*¹).

Cette généreuse vierge était fille de Vitalianus, ancien préfet de Padoue, et de Prépédigna, son épouse. Pendant la violence de la persécution, elle faisait mille démarches pour visiter et secourir les serviteurs de Dieu. Ce fut au moment où elle s'exposait ainsi au danger, qu'elle fut saisie par les satellites du gouverneur Maximianus, et qu'elle fut conduite à son tribunal, dressé au milieu du Champ de Mars. La constance de Justine devant ce persécuteur fut admirable, de même que la fermeté et la sagesse de ses réponses. On peut s'en convaincre en lisant les Actes de son martyre qui furent composés par S. Prosdocime lui même, et qui se trouvent dans Mombritius et dans les *Acta Sanctorum*, au 7 d'octobre, p. 824. En voici la traduction littérale.

¹ Item apud Mombrit., t. 2; Baron., *ad Martyrol. rom.*; In tabulis Ecclesie Patavinæ; In Actis S. Justinæ; in vita S. Prosdocimi; apud Petrum, in *Catalog.*, l. 9, c. 52; apud Venant. Fortunat., *de gaud. vitæ æternæ. Et Justina simul, consociante Theclâ*, et l. 7, ad Bod. Ducem sic: *Justinam Patavi, Euphemiam hinc Chalcedon offert.* Baron., *ad Martyrol R.*

I

Prosdocime, disciple de S. Pierre et évêque de Padoue. —
Il faut publier les merveilles de Dieu.

L'archange S. Raphaël daigne nous exhorter à ne pas tenir cachées les œuvres de Dieu, mais plutôt à les faire connaître et à les mettre en évidence, pour que Dieu soit glorifié, lorsqu'il nous avertit, disant : *Il est bon de tenir cachés les secrets du Roi, mais il est louable de publier les œuvres de Dieu*¹. Ne point ajouter foi aux choses connues et certaines, c'est le propre de l'incrédulité : de même, ne point publier des faits certains qui serviraient à l'édification des fidèles, c'est le propre de l'envie. Pour ces motifs, et toutefois sans me confier en mes propres forces, mais plutôt dans la grâce de Dieu et dans le secours de vos prières, je vais faire connaître, dans un langage simple, l'histoire de la bienheureuse Justine, martyre, que Notre-Seigneur Jésus-Christ a daigné se consacrer comme épouse et comme vierge-martyre, ici, au milieu de nous et au pied de son autel. Qu'on ne pense point que nous prétendions, par cette relation, rien ajouter à la gloire de la bienheureuse Justine : nous savons parfaitement qu'à cet égard notre silence et notre parole sont également impuissants. Les prodiges qui ont éclaté en sa faveur n'ont nullement besoin des éloges du langage humain : ils ont retenti partout, comme s'ils eussent été annoncés au son des trompettes. Mais en les publiant nous-mêmes nous désirons satisfaire à un sentiment de dévotion et mériter le prix de l'obéissance. Nous craignons aussi que le mot terrible de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous soit applicable :

*Si vous gardez le silence, a-t-il dit, les pierres elles-mêmes parleront*².

¹ Tob. XII. 7.

² S. Luc. XIX. 40.

Je conjure donc tous ceux qui voudront bien lire ce récit ou en écouter pieusement et religieusement la lecture, de se souvenir (dans leurs prières) du dernier des pécheurs, qui, au nom du Seigneur, a assisté à ce martyre¹, et qui maintenant en publie les circonstances merveilleuses pour votre édification.

II

Noblesse temporelle et spirituelle de sainte Justine.

La bienheureuse Justine, née de parents chrétiens, avait une réputation de vertu qui répondait à la noblesse de son extraction. Son âme, toute brûlante du zèle de la sainte religion, et éclairée par la plus haute sagesse, était un digne sanctuaire du Christ, fils de Dieu. Qui n'envierait et n'ambitionnerait le sort de cette vierge, de cette servante de Jésus-Christ, qui par son humilité chrétienne a tellement élevé à la gloire véritable la noblesse d'un sang altier, qu'elle a mérité de devenir l'une des élues destinées à la Céleste Patrie ? Assurément elle était un sanctuaire digne de la Divinité, celle dont le corps était consacré par tant de mérites éminents, orné de différentes perles (spirituelles), châtié par des jeûnes, nourri par des prières continuellès, purifié par la vertu d'une chasteté parfaite. Sa science, unie à la prudence, était telle qu'elle brillait avec plus d'éclat que la lumière des flambeaux. Par ses vertus elle justifia si bien son nom de *Justine*, elle se rendit si digne de la couronne immortelle par la sainteté de sa vie, qu'elle ne saurait perdre ce que son nom indique. Illustre du côté de sa noble et puissante famille, elle est devenue plus illustre encore dans l'Eglise par sa piété et sa chasteté, qui lui ont valu la palme victorieuse.

¹ Qui in nomine Domini huic passioni interfui, et vobis eam sum præconatus.

III

Sainte Justine est arrêtée, — menée au tribunal du persécuteur, interrogée — et condamnée à mort.

Lors donc qu'elle séjournait dans les contrées de Venise, à Padoue, sa patrie, le gouverneur Maximianus vint de ce côté, fit dresser son tribunal dans le Champ de Mars, afin de mettre à mort les Saints de Dieu. Ce fut alors que la bienheureuse Justine eut occasion de quitter son domaine, appelé la *Terre de Vitalianus*, pour aller visiter les serviteurs de Dieu. Montée sur un char, elle pressait sa course, lorsque tout-à-coup elle fut arrêtée par des soldats, descendue de voiture pour être au plus tôt présentée à Maximianus, conformément à ses ordres. Comme elle était extraordinairement troublée, sa servante qui l'accompagnait, lui en demanda le motif :

— Madame, lui dit-elle, je vous vois toute troublée, vous avez le visage rouge et l'extérieur tout changé.

C'est qu'en voyant ces soldats, la bienheureuse Justine fut persuadée qu'ils agissaient de la sorte pour attenter à sa pudeur. Ils la placèrent, en effet, dans un lieu étroit, construit de marbre, sur le pont qui est à peu de distance de Padoue. Lorsqu'elle se vit en cet endroit, elle se tourmenta, jeta des cris, versant des larmes, et disant :

— Dans cette extrémité, venez en aide à votre servante, Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant !

Elle se mit à genoux, en même temps, sur le marbre du pont, et cette pierre s'amollit tellement à cette heure, que les genoux de la vierge y imprimèrent de profondes traces. Les satellites du tyran employèrent vainement toutes leurs forces pour l'arracher de cette position, et, lorsque la vierge, voyant qu'ils n'avaient plus de mauvais desseins, s'en laissa tirer, on remarqua que ses deux genoux laissaient dans le marbre deux fosses qui avaient été faites à l'instant¹.

¹ La pierre sur laquelle s'agenouilla sainte Justine et où sont imprimées

Les satellites l'allèrent immédiatement présenter devant le persécuteur Maximianus, lui disant que *c'était cette Justine si fameuse qui professait si ardemment le christianisme.*

Le tyran commença à l'interroger en ces termes :

— Quel est votre nom ? et quelle est votre condition ?

— Je suis chrétienne répondit Justine avec un air de joie.

Le persécuteur Maximianus : Je vous interroge sur votre nom, et vous répondez à ce que nous ne voulons point vous demander. Déclarez votre nom, avant que vous soyez livrée à la mort.

La B. Justine : Je vous l'ai déjà dit : Je suis chrétienne : et si vous voulez en savoir davantage sur mon nom : Je m'appelle *Justine.*

Maximianus. — Quelle est votre religion ?

La B. Justine : Je sers Jésus-Christ, mon Seigneur, qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent. Je n'offre point de sacrifices aux simulacres qui sont l'ouvrage de l'homme et qui n'entendent ni ne parlent.

Maximianus : Pourquoi réfutez-vous mes paroles par de longs et vains discours ? Approchez de cet autel, et sacrifiez au grand dieu Mars, si vous voulez conserver la vie et votre tendre jeunesse.

més profondément les vestiges de ses genoux, se conserve encore dans l'Eglise de Venise, et en 1462, on y mit l'inscription suivante pour perpétuer le souvenir du prodige qui s'y opéra à la prière de la vierge-martyre :

« Traditum est nobis ab antiquis indubia successione, hanc esse
« illam petram, in qua Justina Virgo impressit vestigium genuflexionis
« suæ pro oratione habita ante martyrrium, quam hic reponi fecimus ad
« fidelium devotionem MCCCCLXII die xx Augusti. »

Tillemont fait observer dans ses *Mémoires*, que Dieu a presque toujours fait des miracles pour conserver la pureté des vierges, même simplement corporelle, que les impies persécuteurs tentèrent de leur enlever. — En effet, nous voyons cette miraculeuse intervention de Jésus-Christ dans l'histoire de sainte Sérapie, de sainte Cécile, de sainte Luce, et de plusieurs autres vierges. Le même auteur, quoique très-difficile en fait de prodiges, ajoute que ceux-là sont très-croyables.

La B. Justine répondit : Je vous ai déjà dit que je suis chrétienne, et que je renonce à tout cet éclat du démon et à toutes ses pompes. Je m'offre en sacrifice à Jésus-Christ mon Seigneur (et mon Dieu), qui a dit : *Je suis la voie, la vérité, et la vie ; celui qui croit en moi ne mourra pas pour toujours.* Il a promis très-expressément une vie éternelle à ceux qui croient en lui. Je m'attache à ses promesses de vérité ; et personne au monde ne pourra ébranler mon âme ni la détacher de son amour. La parole de Dieu est toute différente de celle des hommes. Si vous avez préparé des supplices et des tourments particuliers, hâtez-vous de les faire endurer à la servante du Christ. Que tardez-vous ? je désire aller à Jésus-Christ mon Seigneur, qui a daigné me consacrer dès mon berceau à son service.

Maximianus : Sacrifiez, et vous éviterez les tourments ; autrement, sachez que vous périrez par le glaive.

La B. Justine répondit : Je rends grâces à mon Dieu qui daigne me recevoir comme offrande et qui m'a accordé la grâce de ne point sacrifier aux démons qui sont vos dieux : je ne consens point à vos vaines caresses. Mais je demande à Jésus-Christ mon Seigneur, de me faire la faveur de m'inscrire au nombre de ses servantes, bien que je sois indigne d'un tel bienfait. Quant à vous, je vous conjure d'exercer contre moi les tourments que vous m'avez préparés. Car je suis disposée à tout souffrir pour le nom de Jésus-Christ mon Seigneur. Pourquoi redouterais-je ce combat, lorsque Jésus-Christ mon Seigneur et mon Dieu a versé, comme on le sait, son sang pour le monde entier ?

A ces paroles, le persécuteur Maximianus, irrité, porta la sentence de mort, et la prononça en ces termes :

— « Nous ordonnons, que *Justine*, qui est demeurée
« longtemps ignorée, et qui se dit engagée dans la religion
« chrétienne, soit mise à mort par le glaive, pour avoir re-
« fusé d'obtempérer aux ordres impériaux. »

IV

Lorsque la bienheureuse Justine eut entendu cette sentence, elle s'adressa plusieurs fois au Seigneur, et dit à haute voix :

— Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ de ce que vous avez daigné m'inscrire comme martyr dans votre livre de vie. Maintenant, s'il vous plaît, si elle est bien véritable la sentence de mort qu'a prononcée le persécuteur impie, qu'il se hâte d'assurer en ce lieu le gage tout préparé de ma confession, de mon complet et entier dévouement : Recevez votre servante dans le sein de votre miséricorde, ô Christ, ma lumière, mon plus précieux trésor, ô vous, que j'ai aimé, que j'ai désiré, que je souhaite contempler sur votre trône royal comme le Roi de tous les siècles, régnant dans la gloire avec le Père et avec le Saint-Esprit.

Lorsqu'elle eut achevé sa prière, elle posa les genoux en terre, et le bourreau lui plongea le glaive dans les reins. Pendant une heure entière elle eut les yeux élevés vers le Ciel, elle tint ses mains étendues vers le Seigneur, et, en présence de tous ceux qui étaient présents, elle pria Dieu en ces termes :

— Seigneur Jésus-Christ, recevez mon âme dans votre séjour de repos ; car je vous ai aimé, je vous ai vivement désiré ; je souhaite vivre désormais sous vos lois ; je n'ai aimé que vous seul, mon Seigneur Jésus-Christ, Sauveur du monde, et je n'ai voulu d'autre amant que vous ; que ce soit vous seul que je trouve ; que je ne rencontre nul autre que vous.

En même temps elle se signa du signe sacré, et de sa main elle se signa tout le corps de la marque divine de la sainte croix, puis elle rendit entre les mains de Dieu sa bienheureuse âme.

Les chrétiens, pleins de respect pour la vertu héroïque de

cette illustre vierge, pour l'ardeur de sa foi et sa constance dans les supplices du martyre, embaumèrent son corps sacré avec des aromates, et l'ensevelirent dans un sépulcre digne d'elle et de Celui pour qui elle souffrit; c'est un lieu situé à plus de mille pas de la ville de Padoue, et dans lequel on célèbre jusqu'à ce jour les saints mystères. A ce tombeau de la bienheureuse martyre la piété attire une multitude de fidèles, qui s'y sentent excités à louer le Dieu tout-puissant et à célébrer le triomphe de sainte Justine.

Tels sont les quelques détails que nous donnons entre mille autres, sur la mort et le triomphe de cette vierge sacrée. Nous donnons ce court récit, afin d'éviter (pour le lecteur) trop de longueur et par conséquent une occasion d'ennui. »

Ainsi finit la relation de S. Prosdocime, disciple des Apôtres, et témoin oculaire.

S. Fortunat¹ met sainte Justine au nombre de ces illustres vierges dont la sainteté et les triomphes ont fait l'honneur et l'édification de l'Eglise. « Elle fut, dit-il, la gloire de Padoue, comme sainte Euphémie le fut de Chalcédoine, et sainte Eulalie de Mérida, en Espagne. Dans son poëme sur saint Martin, il recommande à ceux qui vont voir Padoue, d'aller baiser respectueusement le tombeau de la bienheureuse martyre. »

Vers le milieu du cinquième siècle, Opilion, préfet du prétoire, et honoré de la dignité de consul, en 453, fit bâtir dans la même ville une église en l'honneur de sainte Justine².

Ses reliques qui s'étaient perdues, (on les avait cachées durant les guerres d'Attila, qui détruisit Aquilée et Padoue), furent retrouvées en 1177, et on les garde avec une grande vénération dans l'église de son nom. Cette église fut rebâtie en 1501. Elle est avec le monastère des Bénédictins auxquels

¹ Fortunat., *carm.* 4.

² Ughelli, *tom.* 3, p. 398.

elle appartient, un des plus beaux édifices qu'il y ait en ce genre.

En 1417, il s'établit dans ce monastère une réforme de l'ordre de S. Benoît, qui s'étendit dans diverses contrées de l'Italie, sous le titre de *Congrégation de sainte Justine de Padoue*. Celui du Mont-Cassin ayant embrassé la réforme dont il s'agit, devint le chef-lieu de sa congrégation ; et le pape Jules II transféra de Sainte-Justine au Mont-Cassin la dignité avec la juridiction de président ou de général. Depuis ce temps-là, la congrégation porte le nom du Mont-Cassin, et est divisée en sept provinces. Le monastère de Sainte-Justine est le second en rang de toute cette réforme. Sainte Justine est conjointement avec S. Marc, patronne de Venise, et son image est gravée sur la monnaie de la République.

On a trouvé près du tombeau de cette sainte les reliques de plusieurs autres martyrs qui souffrirent avec elle, suivant ses *Actes*, ceux de S. Prodocime, et d'autres anciens monuments. C'étaient, comme elle, des disciples des Apôtres et des soixante-douze Disciples.

Les reliques de sainte Justine, renfermées dans une châsse, furent placées, en 1502, sous le grand autel de l'église qu'on venait de bâtir. Quand le nouveau chœur eût été achevé, on les transféra, en 1627, avec beaucoup de solennité, dans une voûte magnifique pratiquée sous le grand autel, aussi nouvellement construit.

Il y a à Venise une église célèbre qui porte le nom de Sainte-Justine. Elle était anciennement collégiale, mais elle appartient présentement à un monastère de religieuses. Le Sénat y va en procession le 7 d'octobre, en actions de grâces de la victoire remportée en ce jour sur les Turcs, dans le golfe de Lépante¹.

¹ Voyez les Bollandistes qui traitent fort au long toutes ces questions soit historiques, soit relatives au culte et aux reliques de sainte Justine. Plus de trente pages in-fol. y sont consacrées.

SAINTE CANDIDA

*Veuve Napolitaine, — disciple de l'apôtre S. Pierre, — témoin immédiate et objet des miracles opérés par le Prince des Apôtres*¹.

(IV Septembre, XIV Septembre. — An 43-60 de J.-C.)

Candida, surnommée *l'ancienne*², pour la distinguer d'une autre du même nom, était une veuve de Naples. Elle rencontra la première et reçut sous son toit hospitalier le bienheureux Pierre, lorsque cet apôtre entrait à Naples, et se rendait à Rome. A sa voix, elle se convertit à Jésus-Christ, fut instruite et purifiée ensuite dans les eaux salutaires du baptême. Elle souffrait habituellement d'un violent mal de tête ; elle en fut entièrement délivrée, en écoutant les discours de S. Pierre.

Après avoir été ainsi délivrée de cette douleur continuelle, la charité lui rappela le souvenir d'*Aspren*, homme d'une grande probité, mais qui gardait le lit depuis vingt ans par suite d'une infirmité invétérée, elle s'intéressa pour lui auprès de l'apôtre, qui lui donna alors même son bâton de voyage et lui dit :

— Vous présenterez ce bâton à *Aspren*, et vous lui direz : Pierre, ou le disciple de Jésus-Christ crucifié, commande que votre infirmité disparaisse et que vous recouvriez votre première santé.

Elle prit donc le bâton (qui se conserve encore aujourd'hui

¹ Vide Acta sanctæ Candidæ et Acta S. Aspren, episcopi Neapolitani ; Baron., *an.* 60.

² Dans la même ville de Naples, le même jour, le 4 septembre, on fait également la fête de *sainte Candide-la-Jeune*, célèbre par ses miracles. (*Martyrol. Rom.*)

« Le 4 septembre, à Naples, la fête de sainte Candide, qui fut la « première personne que S. Pierre rencontra lorsqu'il vint en cette « ville, et qui, ayant reçu de lui le baptême, mourut saintement. » (*Ibid.*)

dans l'église métropolitaine), le présenta à Aspren, en prononçant les paroles que l'Apôtre lui avait ordonné de dire, et aussitôt le malade se leva sain et sauf.

Après le départ de S. Pierre, Candide s'appliqua à la prière, au jeûne, et aux bonnes œuvres. Elle mourut dans un âge avancé, le 15 septembre, et fut ensevelie dans la maison même, comme on le croit, où S. Pierre avait célébré les saints mystères.

Le jour de sa fête, on fait bénir de l'eau, sur laquelle on applique les reliques de la sainte, et cette eau a la vertu de guérir diverses maladies, et en particulier les fièvres, si on en use avec foi.

(*Vide Ferrarium, Martyrol. Rom.*).

SAINTE PLAUTILLA

Femme consulaire, — mère de Flavia Domitilla, — témoin immédiate des prodiges apostoliques, — disciple des Apôtres.

(xx Mai. — An 20-69 de J.-C.)

On lit dans le Martyrologe Romain :

« Le 20 mai, à Rome, sainte Plautilla, femme consulaire et
« mère de la bienheureuse Flavia-Domitilla. Ayant été baptisée
« par l'apôtre S. Pierre, elle mourut dans la paix du Seigneur
« avec la réputation d'avoir excellé en toutes sortes de
« vertus. »

Baronius dit avec les autres auteurs, que Plautilla avait été l'épouse d'un consul Romain. Elle avait deux frères consuls, *Flavius Sabinus* et *Flavius Clémens*. Elle appartenait aussi à la famille des *Plautius*, qui, l'an 22 de Tibère et l'an 26 de Jésus Christ, donna à la République le consul *Q. Plautius Plautianus*, collègue de *Sextus Pupinius Gallienus*.

Cette noble dame Romaine avait pour serviteurs Nérce et

Achillée. Ces deux jeunes hommes étant allés un jour trouver le pape S. Clément, lui dirent :

— Bien que vous mettiez toute votre gloire en Notre Seigneur Jésus-Christ, et que, négligeant les honneurs du monde, vous ne cherchiez que la gloire qui vient de Dieu, nous savons toutefois, que le consul Clément était le frère de votre père. Plautilla, sa sœur, nous a pris pour ses serviteurs, et, le jour qu'instruite de la parole de vie par Notre-Seigneur l'apôtre Pierre, elle crut et fut baptisée, elle nous consacra aussi à Dieu avec elle-même et avec sa fille Domitilla.

Ce fut dans la même année, que l'apôtre Pierre, ayant été couronné du martyre, alla à Jésus-Christ, et que Plautilla quitta ce corps terrestre pour revêtir l'immortalité.

Voici une des bonnes œuvres que pratiqua cette illustre matrone romaine lors du martyre des bienheureux apôtres, S. Pierre et S. Paul. Elle est rapportée par S. Lin, pape, auteur contemporain, dans sa *relation de la mort des deux apôtres* prénommés.

« Lorsqu'on se dirigeait vers le lieu du martyre, où se rendait une multitude innombrable d'hommes et de toutes sortes de personnes, Paul arriva à la porte de la ville de Rome. Là, il rencontra la très-noble matrone, Plautilla, ardemment attachée à Jésus-Christ et à ses Apôtres. Elle versa des larmes et se mit à se recommander aux prières du grand apôtre. Paul lui dit alors :

— Allez, Plautilla, prenez courage, enfant du salut éternel ; prêtez-moi le linge qui vous couvre la tête, et retirez-vous un peu de côté, à cause de la foule du peuple : vous attendrez en ce lieu, que je revienne à vous, et que je vous rende ce que vous m'aurez prêté dans cette circonstance suprême. Car je m'en couvrirai les yeux et le visage, comme d'un suaire, et, en allant à Jésus-Christ, je laisserai à votre charité ce gage de mon amour pour le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ.

Plautilla s'empessa de lui présenter le linge qu'il demandait, et elle fit ce que l'Apôtre lui avait commandé.

Parthénus et Phérétas l'insultaient à ce sujet :

— Pourquoi croyez-vous à cet imposteur, à ce magicien ? Pourquoi perdez-vous ce linge excellent ? Jamais, même en restant dans le monde, il ne vous en rendrait un d'un aussi grand prix.

Paul lui dit :

— Oui, ma fille, attendez mon retour, et, après que j'aurai remporté la victoire avec Jésus-Christ, je vous offrirai imprimées sur ce linge les marques de ma mort.

Lorsque l'apôtre S. Paul eut remporté la palme du martyre, et qu'il se fut servi de ce linge au moment de sa mort, selon qu'il est écrit dans l'histoire de sa passion, les bourreaux qui avaient reçu l'ordre de presser son exécution, se mirent en marche pour revenir. Arrivés à la porte de la ville, ils retrouvèrent Plautilla, qui louait et bénissait le Seigneur, au sujet de toutes les choses merveilleuses qu'il lui avait fait voir et entendre par son saint Apôtre. Ils lui demandèrent avec une amère dérision, pourquoi elle ne se couvrait pas la tête avec la précieuse étoffe, qu'elle avait prêtée à Paul ?

Plautilla, embrasée du feu de la foi, leur répondit alors avec force et magnanimité :

— Hommes vains et misérables, *leur dit-elle*, ô vous qui ne pouvez croire que ce que voient vos yeux corporels et que ce que touchent vos mains et vos sens. Oui, il m'avait dit la vérité ; et maintenant je possède le même linge que je lui avais présenté. Seulement il est devenu plus précieux, parce qu'il est teint de son sang. Car cet Apôtre du Christ, venant du ciel, accompagné d'un cortège innombrable de personnes toutes vêtues de blanc, me l'a rapporté, se montrant ainsi très-fidèle à sa promesse. Puis, voulant payer le bienfait que je lui avais accordé, par un bienfait infiniment plus grand, il a dit :

— Plautilla, vous m'avez sur la terre rendu un service ; pour moi, lorsque au plus tôt vous vous présenterez pour entrer dans le royaume des cieux, je me ferai un devoir de le reconnaître et de vous le rendre le plus officieusement qu'il me sera possible ; car prochainement je reviendrai pour vous, et je vous ferai contempler la gloire du Roi invincible, immortel.

En même temps Plautilla tira de son sein le linge précieux, et le leur montra tout trempé d'un sang vermeil.

A cette vue, les exécuteurs, saisis du plus grand effroi, se hâtèrent de se rendre auprès de César, et lui rapportèrent ce qu'ils avaient vu et entendu.

Ces faits sont racontés au deuxième livre de *l'Histoire ecclésiastique* d'Ordéricus-Vitalis ¹, dans les *Annotations* du cardinal Baronius ², ajoutées au Martyrologe Romain, et dans plusieurs autres écrivains ecclésiastiques.

Plautilla mourut l'année suivante, dix mois après le martyre des saints apôtres Pierre et Paul : C'est pourquoi sa fête se trouve placée au 20 mai, jour auquel elle quitta cette vie pour aller jouir de la gloire des Apôtres du fils de Dieu.

On assure que l'église ³ de S. Barthélemy des Pères Théatins conserve quelques reliques de sainte Plautilla ; et qu'à Rome l'église des saints Néréus et Achilleus possède son corps sacré ⁴.

Cette noble dame romaine, en vouant à la virginité chrétienne sa fille chérie, en renonçant avec elle à l'éclat du monde, à ses pompes les plus brillantes, à ses plaisirs les plus enchanteurs, aux honneurs et aux richesses temporelles, lorsqu'elle pouvait jouir si facilement de tous ces avantages, a dû déployer la plus grande force d'âme, se faire violence, se vaincre généreusement, pratiquer héroïquement les

¹ Orderic. Vitalis, in *S. Paulo*, p. 597.

² Baron., ad 20 maii diem.

³ Masinus, in *Bononia illustrata*.

⁴ Piazza, in *Sanctuario Romano*, ap. Boll. ad 20 maii diem.

vertus évangéliques. Par là, elle a rendu au Christ le plus éclatant témoignage.

SAINTE FLAVIA DOMITILLA

PARENTE DE L'EMPEREUR DOMITIEN, VIERGE ET MARTYRE

Le Consul S. FLAVIUS CLÉMENS, cousin-germain du même empereur ;

FLAVIA DOMITILLA, L'ANCIENNE, épouse du précédent ;

Le Consul ACILIUS GLABRIO,

et très-probablement la princesse POMPONIA GRÆCINA, femme consulaire ;

S. NÉRÉE et S. ACHILLÉE, chambellans de S^{te} DOMITILLA,

Avec S. VICTORINUS, prêtre, et S. NICOMÈDES, prêtre,

ET PLUSIEURS AUTRES

Tous témoins des prédications et des miracles des Apôtres, — tous disciples de Jésus-Christ, — quelques-uns martyrs de la foi.

(VII et XII Mai.)

On lit dans le Martyrologe Romain au sujet de *Flavia Domitilla* :

« Le 7 mai, à Terracine, dans la Campanie, fête de sainte
« Flavia Domitilla, vierge et martyre, fille de la sœur du con-
« sul *Flavius-Clémens*, et consacrée à Dieu par S. Clément,
« pape, qui lui avait donné le voile. Ayant été avec plusieurs
« autres, reléguée dans l'île de Pontia, pour la confession du
« nom de Jésus-Christ, durant la persécution de Domitien,
« elle y souffrit un long martyre. Depuis, ayant été ramenée
« à Terracine, et ayant converti plusieurs personnes à la foi
« de Jésus-Christ par ses exhortations et par ses miracles, le
« juge fit mettre le feu à la chambre qu'elle habitait avec deux
« vierges, ses compagnes, *Euphrosina* et *Théodora* ; et elle
« termina ainsi le cours d'un glorieux martyre. On célèbre
« encore sa mémoire avec celle des saints martyrs *Nérée* et
« *Achillée*, le douzième jour de mai. »

Les écrivains profanes, aussi bien que les auteurs ecclésiastiques vont maintenant nous fournir des détails authentiques et importants sur ces martyrs illustres.

D'après Dion ¹ et Suétone ², et d'autres historiens, le martyr Flavius Clémens était le cousin germain de l'empereur Domitien, et les deux saintes Flavia Domitilla étaient, l'une femme et l'autre nièce de ce *Clémens*. Flavius Clémens était, selon le commentateur de Suétone et les autres interprètes modernes, fils de *Flavius Sabinus*, frère unique de Vespasien, lequel étant préfet de Rome, fut tué sous Vitellius, vers la fin de l'année 69. Flavius Sabinus, son fils aîné, consul en l'an 82, fut tué peu de temps après par Domitien ³.

Flavius Clémens avait pour femme *Flavia-Domitilla*, que Domitien lui avait fait épouser, et qui était elle-même parente de ce prince. Car elle était la fille de Domitilla, unique sœur de Domitien. Elle eut de son mariage avec S. Flavius Clémens deux fils auxquels on donna les noms de *Vespasien* et de *Domitien* ⁴. Comme l'empereur les destinait à être ses successeurs, il confia le soin de leur éducation au célèbre Quintilien. Flavia Domitilla, surnommée l'*ancienne*, dont nous venons de parler, était tante de sainte Flavia Domitilla, vierge et martyre, qui était fille de sainte *Plautilla*, femme consulaire, disciple de Elavius, S. Pierre et de S. Paul.

Flavius-Clémens fut consul ordinaire en l'an 95 de Jésus-Christ, comme le rapportent Dion ⁵ et les autres historiens. Il était encore revêtu de la dignité du consulat lorsque Domitien le fit mourir sur un soupçon très-léger, dit Suétone ⁶ (et qui n'était qu'un prétexte dont on voulait couvrir la véritable cause

¹ Dio. l. 67, p. 766.

² Sueton. v. Dom. c. 15.

³ Tacit. hist. l. 5, c. 69, p. 79-81.

⁴ Dio. l. 67. Voir Philostrate, in *Apollon. Tyan.* l. 8. c. 10 ; Sueton. in *Vesp.*, c. 5., Boll. 12 mai, p. 9. Quintil., l. 4, p. 105.

⁵ Dio, l. 67. Idat., etc.

⁶ Suet. v. Domit. c. 15.

de sa mort). Car Dion ¹, dit qu'il fut *accusé d'impiété* (contre les dieux de l'empire) et d'*athéisme*, crime, ajoute cet historien, qui en fit condamner alors beaucoup d'autres qui avaient embrassé les mœurs des Juifs. Cela marque visiblement le christianisme que l'on confondait encore depuis avec le judaïsme, comme il paraît par Origène ² et par les autres Pères. Et l'athéisme, ou la négation des divinités païennes, était l'une des accusations les plus ordinaires que l'on formulait contre les Chrétiens. On ne le reprocha jamais aux Juifs. On accusait encore de paresse ³ les Chrétiens, parce qu'ils travaillaient à éteindre en eux la passion pour la gloire et les dignités du monde et qu'ils témoignaient de l'indifférence pour les choses du siècle, lorsque la conscience ne les obligeait pas à s'en mêler. C'est pourquoi Suétone ⁴ a écrit que « Flavius Clément, cousin germain de Domitien, était tout-à-fait méprisable à cause de sa paresse. » Telle était la qualification odieuse que les Païens donnaient à la vertu la plus pure, à l'abnégation évangélique.

Pour cela, le consul Clément, son épouse Domitilla, le consul Acilius Glabrio, accusé aussi d'athéisme comme Clément, Pomponia Græcina, accusée de superstitions étrangères, et la nièce du consul Clément, Flavia Domitilla, vierge, furent condamnés par Domitien avec plusieurs autres accusés pareillement de faire profession de la foi chrétienne ⁵. Pour établir la vérité de ces faits, comparons entre eux les textes mêmes des auteurs profanes, contemporains et voisins de ces temps-là.

¹ Dio. l. 67. p. 766.

² Orig. in *Cels.*, l. 1.

³ Julien, dans sa lettre à Libanius, dit que *les Chrétiens se glorifient de ce qui les déshonore, du sacrilège* (envers les faux-dieux), *des sentiments les plus bas* (comme celui de l'humilité, du pardon des injures), *d'une vie fainéante et inutile.*

⁴ Suétone, *Vie de Domitien*, n. 15.

⁵ Bullet., *hist. du Chr.*

Brutius ¹, homme consulaire, historien païen contemporain, cité par Eusèbe dans sa *Chronique*, dit que *plusieurs chrétiens ont souffert le martyre sous l'empereur Domitien, parmi lesquels fut Flavia Domitilla, nièce du consul Flavius Clémens qui fut reléguée dans l'île Pontia, pour avoir confessé publiquement qu'elle était chrétienne.*

On lit dans la lettre de Pline à Trajan ², qu'il y avait des fidèles qui avaient été persécutés pour leur religion depuis trois ans, d'autres depuis plus de vingt années ; ce qui marque la persécution de Domitien.

Dion ³ écrit que l'an 15 de l'empire de Domitien, ce prince fit mourir plusieurs personnes accusées d'athéisme, du nombre desquelles fut le consul Flavius Clémens, son cousin, qui avait épousé Flavia Domitilla, sa parente : « Crime, ajoute cet historien, qui en fit condamner alors beaucoup d'autres, lesquels avaient embrassé les mœurs des Juifs, dont une partie fut mise à mort, une autre dépouillée de ses biens ; et cet historien rapporte que la femme de Clémens, Domitilla, fut reléguée dans l'île *Pandataria*. »

Le même Dion ⁴ marque que Flavius Clémens mourut étant consul, avant la fin de l'année 96, dans laquelle Domitien fut tué. Cet auteur témoigne que la même Domitilla fut aussi accusée d'être impie comme son mari envers les dieux du paganisme ; et Philostrate ⁵ ajoute que Domitien voulait l'obliger, trois ou quatre jours seulement après qu'il eut ôté la vie à son mari, d'en épouser un autre ; (mais comme elle préférait Jésus-Christ et la chasteté chrétienne à toutes choses), il la re-

¹ Plusieurs auteurs pensent que ce Brutius était *Brutius Præsens* qui fut consul en l'an 159, ou un autre *Præsens*, à qui écrit Plinelle-Jeune, et qui, selon son commentateur, s'appelait aussi Brutius (an 95-105).

² Voir la lettre de Pline.

³ Dio. *Apud Xiphilin., in vita Domitiani.*

⁴ Dio., l. 67, p. 766.

⁵ Philostr. *v. Apoll. Ty.* p. 424.

légua la même année dans l'île de Pandataria (nommée aujourd'hui sainte Marie) dans le golfe de Pouzzoles ¹.

² Dans le même temps vivait « Pomponia Græcina, femme « illustre, mariée à Plautius, qui avait triomphé de l'Angle- « terre. Ayant été accusée de superstitions étrangères (nom « qu'on donnait aux pratiques du christianisme), elle fut re- « mise au jugement de son mari, qui fit une assemblée de « parents selon la coutume; et le procès vu, la déclara in- « nocente, ayant été établi par les lois juge de sa vie et « de son honneur. [Cette dame vécut longtemps dans une « continuelle tristesse (nom qu'on donnait à la modestie « et à la vie chrétienne); car depuis la mort de Julia, fille « de Drusus, que Messaline fit mourir, elle porta le deuil « en ses habits et sur son visage, l'espace de quatorze ans, « sans qu'elle fut recherchée pour cela du vivant de Claudius, « ce qui tourna depuis à sa gloire]. »

Tacite qui rapporte ce fait, et qui le présente au point de vue des esprits mondains et ennemis du christianisme, ajoute ailleurs ³ que « Domitien bannit sur la fin de sa vie plusieurs « femmes très-illustres par leur naissance. »

Les historiens Païens, Philostrate ⁴ et Suétone ⁵; remarquent que la mort violente du consul Flavius Clémens hâta celle de l'empereur Domitien. Ce prince fut tué le mois de septembre suivant (en 96) par Etienne, intendant de Domitilla, irrité ou de la mort de Clémens, ou de tant d'autres cruautés que Domitien faisait alors. — Le poète contemporain, Juvénal ⁶, marquant cette persécution de Domitien, écrit que cet empereur, qui avait fait mourir impunément un grand nombre de personnes

¹ Dio., l. 67, p. 766.

² Tacite, *Annales*, l. 15, 52. *Superstitionis externæ*.

³ Tacite, *in vitâ Agricolaë*, c. 45. p. 152.

⁴ Philost., v. Apoll. Ty. p. 424.

⁵ Sueton. v. *Domit.*, c. 15, 17.

⁶ Juvenal. IV Satyre.

de la première qualité, périt, lorsqu'il commença à sévir contre des artisans et des hommes de basse condition.

*Atque utinam his potius nugis tota illa dedisset
Tempora sævitæ, claras quibus abstulit Urbi
Illustresque animas impune, et vindicæ nullo!
Sed perit, postquam cerdonibus esse timentibus
Cæperat : hoc nocuit Lamiarum cæde madenti.*

On ne voit point que Domitien ait eu d'autre sujet de persécuter des artisans, que celui de la Religion. Eusèbe et Orose nous apprennent que cet empereur ne commença à persécuter violemment les Chrétiens que la pénultième année de son empire.

C'est Dion ¹ qui met le consul *Acilius Glabrio* parmi ceux qui furent accusés d'athéisme, et que Domitien fit mourir.

A ces témoignages païens viennent se joindre ceux des anciens Pères, et notamment d'Eusèbe, de S. Jérôme, des premiers Martyrologes, qui marquent le martyre de S. Clément, de Flavia Domitilla, sa nièce, et de la plupart de ceux qui ont confessé la foi chrétienne dans le même temps.

Après que son oncle eut été martyrisé pour Jésus-Christ, sainte Domitilla, bannie dans l'île de Pontia, y vécut avec S. Nérée et S. Achillée, ses eunuques, dans les exercices de la piété chrétienne. Les cellules dans lesquelles ils demeureraient, chacun séparément, subsistaient encore trois cents ans après leur martyre. On lit dans S. Jérôme, que sainte Paule allant de Rome à Jérusalem, les visita respectueusement, et qu'elle se sentit, en les voyant, animée d'une nouvelle ferveur. Le même père appelle leur bannissement un long martyre.

Nerva et Trajan rappelèrent les personnes exilées par Domitien ; mais on ignore si ces princes n'avaient pas de raisons particulières de ne pas laisser paraître sitôt à Rome des nièces

¹ Dans *Bullet. établis. du Christian.*, p. 394. Baronius *ad an.* 64, dit que Domitien fit mourir *Acilius Glabrio* pour avoir professé la foi chrétienne.

de Domitien qui était encore aimé des soldats. Quoiqu'il en soit, on lit dans les Actes de S. Nérée et de S. Achillée, que sainte Domitilla alla à Terracine, et qu'elle y fut brûlée sous Trajan, dans la demeure qu'elle habitait ; on l'avait condamnée à être martyrisée par le feu, parce qu'elle avait refusé de sacrifier aux idoles. On garde ses reliques avec celles de S. Nérée et de S. Achillée, qui, ayant été ses domestiques sur la terre, sont présentement associés à sa gloire dans le ciel.

Domitien les avait exilés dans l'île de Pontia, sur la côte de Terracine, avec sainte Flavia Domitilla, parce qu'ils étaient ses eunuques ou chambellans. On les décapita pour la foi à Terracine, sous le règne de Trajan. Leur fête se célébrait à Rome avec beaucoup de solennité dans le VI^e siècle. Voici de quelle manière S. Grégoire le Grand parle d'eux dans la vingthuitième homélie : « Ces saints, devant les tombeaux desquels nous sommes assemblés, n'ont eu que du mépris
« pour le monde. Ils l'ont foulé aux pieds malgré les char-
« mes que leur offraient l'abondance, les richesses et la
« santé. » Leur ancienne église était en ruines lorsqu'on la donna à Baronius pour titre de son cardinalat. Ce grand homme l'ayant rebâtie avec magnificence, y remit les reliques de ces Saints, qui avaient été transférées de l'église de S. Adrien de Rome, le 12 mai 1597. Leurs chefs ont été mis depuis dans l'église de l'Oratoire de Rome.

Leur fête se fait encore le 12 mai, jour auquel elle est marquée dans le missel Romain, qu'on attribue au pape Gélase, dans le Sacramentaire de S. Grégoire, dans le Calendrier du P. Fronto, dans les martyrologes de S. Jérôme, de Bède, d'Usuard, et dans ceux qui sont plus modernes, où l'on trouve plusieurs circonstances tirées de leurs Actes.

Les Actes de S. Nérée parlent encore de plusieurs autres martyrs, et notamment de S. Eutychès, de S. Maron, dont la fête est marquée au 15 avril, de S. Victorinus, qui, étant officier de sainte Domitilla, l'avait suivie en exil ; elle avait une

confiance particulière en lui. Il fut banni à 24 lieues de Rome pour y travailler comme un esclave. Il y fut ordonné prêtre, et peu après il reçut la couronne du martyr ; des Chrétiens enlevèrent son corps, et l'enterrèrent près de la ville d'Ami-terne. C'est près de Riéti, dans le pays des Sabins, en un bourg qui porte aujourd'hui le nom de S. Victorien, et qui est bâti sur les ruines de l'ancienne ville d'Amiterne, qu'il fut martyrisé l'an 97 sous l'empire de Nerva. La fête de ce saint s'y célèbre le 5 de septembre. D'autres Martyrologes la mettent au 45 d'avril.

Il n'est point étonnant que ces grands personnages de la cour des Césars aient embrassé la foi chrétienne. Ils avaient entendu les Apôtres, vu leurs prodiges, examiné sérieusement la vérité évangélique. Ils avaient pris des résolutions conformes aux conclusions qu'ils avaient tirées de cet examen, et ils les mettaient à exécution avec une noble générosité. Ces grands et fermes caractères ne savaient pas ce que c'est que faire les choses à demi, être mi-chrétiens, mi-païens. Du reste, la question du jour était posée avec tant de précision, qu'il était impossible de balancer : il fallait choisir absolument, ou d'être ennemi du Christianisme en faveur du Paganisme, ou, réciproquement, de se déclarer ennemis du Paganisme en faveur du Christianisme ; en d'autres termes, l'option était donnée entre le culte du vrai Dieu et le culte des démons, ces faux dieux du monde.

L'église a confirmé, admis, et approuvé tous ces faits, en décernant le culte et les honneurs des saints à ces illustres personnages.

« Flavia Domitilla, dit-elle¹, était une vierge de Rome, la nièce des empereurs Titus et Domitien, elle venait de recevoir du pape S. Clément le voile sacré des vierges. A cette nouvelle,

¹ Voir le *Bréviaire Romain*, au 12 mai.

le jeune Romain qui lui avait été fiancé, Aurélianus, fils du consul Titus-Aurélius, l'accusa d'être chrétienne. Elle fut condamnée par Domitien, à être déportée dans l'île Pontia, où elle souffrit un long martyre. Amenée enfin à Terracine, sous le règne de Trajan, comme elle confessa de nouveau Jésus-Christ, et se montra de plus en plus ferme dans la foi, le juge fit mettre le feu à sa cellule, et elle subit de la sorte un glorieux martyre, le 7 mai, avec les vierges Théodora et Euphrosine, ses sœurs de lait.

Leurs corps retrouvés entiers, furent ensevelis par le diacre Césaire¹. Le 12 mai est l'anniversaire de la translation des deux frères Nérée et Achillée et de la vierge Domitilla. On les retira de la diaconie de Saint-Adrien, où ils avaient été placés, pour les mettre dans la Basilique consacrée en leur honneur sous le nom de Fasciola. »

On peut voir la relation sommaire du *martyre de S. Nérée et de S. Achillée*, parmi celles des autres saints du premier siècle, p. 268. — Leur fête est placée au 12 mai, avec celle de sainte Domitilla.

SAINTE EUPHROSINA & SAINTE THÉODORA

Jeunes patriciennes, — témoins des prodiges opérés par la puissance de Jésus-Christ, — martyres de la foi,

AVEC LA PRINCESSE FLAVIA DOMITILLA

(VII Mai.)

Le rescrit impérial que Trajan adressa aux proconsuls et aux gouverneurs des provinces prononçait la peine de mort

¹ La châsse de sainte Flavie a été trouvée dans les Catacombes de sainte Priscilla en 1838. Dans cette châsse est conservé un vase rempli d'un sang concret; qu'on croit être celui de la jeune martyre. Cette relique a été donnée au Catéchisme de persévérance de la cathédrale de Nevers en 1842.

contre tout chrétien légalement dénoncé. La persécution générale sous ce prince atteignit de la sorte les plus effroyables proportions.

Les premières victimes furent l'illustre vierge *Flavia Domitilla* et ses compagnes *Euphrosina* et *Théodora*. Après le martyre de Nérée et d'Achillée, Aurélianus, de famille consulaire, avait obtenu que Flavia Domitilla fut transférée de l'île de Pontia, son premier lieu d'exil, à Terracine. Il la fit entourer par deux jeunes romaines, *Euphrosina* et *Théodora*, amies d'enfance de l'héroïque vierge, et déjà fiancées elles-mêmes à deux fils de patriciens. Euphrosine et Théodora s'efforcèrent d'ébranler la foi de la courageuse chrétienne : elles la supplièrent de renoncer à ses mortifications et à ses jeûnes, pour se prêter aux vœux de sa famille et ouvrir son âme aux joies d'une légitime et brillante alliance. La lutte s'établit donc entre Jésus-Christ et le monde, se disputant l'empire d'une âme. Le monde fut vaincu, et les deux jeunes païennes qui le représentaient devinrent elles-mêmes la conquête de celle qu'elles eussent voulu conquérir.

— Vous avez, leur dit Flavia Domitilla, deux nobles fiancés. Que feriez-vous, si on prétendait vous les ravir, et vous contraindre à épouser quelque esclave ?

— Puissent les dieux écarter un tel présage ! s'écrièrent-elles.

Flavia Domitilla reprit : — Telle est pourtant ma situation. Je suis fiancée au plus noble et au plus grand des époux. C'est le Fils de Dieu, descendu du Ciel. Je n'échangerai point le trône éternel qu'il a promis à ma virginité, contre toutes les couronnes de la terre.

Elle continua ainsi à faire connaître à ses deux amis les mystères de la foi. Mais les jeunes filles demeurèrent insensibles à toutes ses paroles.

— Vous prétendez, lui dirent-elles, que votre Dieu, pour vaincre l'incrédulité des hommes, guérissait les malades et

ressuscitait les morts ; faites-donc un miracle, si vous voulez que nous croyions en lui.

En demandant un prodige, elles comptaient demander l'impossible. Mais bientôt ce ne fut pas seulement devant elles, ce fut en présence de toute la ville de Terracine que le prodige éclata. Un aveugle fut présenté à Flavia Domitilla. Elle traça e signe de la croix sur le front de l'infirmes.

— Au nom de Jésus-Christ, mon Dieu, dit-elle, vois !

A l'instant, les yeux de l'aveugle furent ouverts, et il vit. Euphrosine et Théodora tombèrent aux pieds de la sainte ; les païens eux-mêmes lui demandaient le baptême. La maison où elle demeurait, devint comme une église chrétienne. Les deux jeunes romaines, converties, imitèrent Flavia Domitilla, et ne voulurent plus d'autre époux que Jésus-Christ. A leur exemple, Sulpitius et Servilianus, leurs fiancés, se firent chrétiens.

La famille d'Aurélianus dénonça à l'empereur Trajan tous ces faits d'un prosélytisme impie et de magiques conjurations. Sulpitius et Servilianus, mandés au tribunal du préfet de Rome, reçurent l'ordre de sacrifier aux dieux, et sur leur refus, ils eurent la tête tranchée. Les chrétiens déposèrent leurs corps dans la catacombe située au second milliaire de la *Via Latina* ¹.

Cependant le gouverneur de Terracine faisait comparaître les trois vierges chrétiennes et leur ordonnait de sacrifier aux idoles. Ni la confiscation de leurs biens, ni les plus horribles menaces ne purent les y contraindre. Enfin on les enferma dans la maison qu'elles habitaient, on y mit le feu, et elles expirèrent dans les flammes.

Le diacre Césarius, en fouillant les décombres, retrouva intacts les corps des trois martyres ; il les plaça dans un sarcophage, qu'il enfouit profondément en terre. Plus tard, ce

¹ Apud Bolland., *Act. SS.*, mai.

précieux dépôt fut transporté à Rome, près des reliques des saints Nérée et Achillée, dans cette châsse d'où Flavia Domitilla semble présider l'innombrable chœur des vierges de Jésus-Christ, unissant sur leur tombe les lys de la pureté aux roses empourprées du martyre.



CONCLUSION GÉNÉRALE



La gloire qui résulte pour Jésus-Christ de ces beaux témoignages des femmes chrétiennes primitives, égale et de temps en temps surpasse même celle qui provient des triomphes virils des Hommes Apostoliques. Chez ceux-ci, c'est surtout la force de l'intelligence qui résiste devant la persécution. Chez celles-là, c'est principalement le sentiment droit et sublime du cœur. Chez les premiers, une foi robuste rendait généreusement témoignage au Christ ; chez les dernières, c'était l'ardente charité de Dieu. Le témoignage des uns n'a point été inférieur à celui des autres, bien que l'un et l'autre fussent partis de principes ou de sources différentes. Tous deux ont également glorifié Dieu et le Fils Unique de Dieu, le Sauveur du monde.

Aujourd'hui reconnaissons-le hautement, à la louange parfaite et entière du Christ, l'Inspirateur des prophètes : Par la voix d'Isaïe, XLV, 24, il avait prédit huit cents ans avant son avènement : *MIMI FLECTETUR OMNE GENU ET OMNIS LINGUA CONFITEBITUR* : *tout genou fléchira devant moi et toute langue me rendra témoignage* ! Que de vérité dans cet oracle ! Quelle étendue de vue prophétique ! Quelle puissance dans Celui qui dicte les oracles de l'Ancien Testament, et qui y fait concorder les événements du Nouveau, en leur imprimant une direction conforme à ses éternels desseins de miséricorde ! Il a fait que

le monde ancien et que le monde nouveau lui ont constamment et universellement rendu hommage. Quelle prescience et quelle providence ! Comme Jésus a fait voir manifestement au monde qu'il est cette *Sagesse Incréée*, qui, du haut de son *trône royal*, où Elle est assise à la droite du Père, *atteint toutes choses d'une extrémité à l'autre*, les relie entre elles, les harmonise et les *gouverne avec force et avec douceur ! O Sapientia... attingens a fine usque ad finem, fortiter suaviterque disponens omnia !...* Il s'est préparé et *préordonné* des témoins dans les temps anciens et dans les temps nouveaux ; qui peut accomplir de telles merveilles, s'il n'est le Verbe de Dieu tout-puissant ? Il a amené ses ennemis mêmes à rendre témoignage à la vérité évangélique, sans qu'ils l'aient voulu et sans même qu'ils l'aient su. Il a multiplié à l'infini cette classe de témoins, pour la perfection et la garantie du témoignage évangélique. Par la vertu divine de sa grâce, le sexe faible et fragile s'est senti armé d'une force surnaturelle, invincible, jusqu'à surmonter les tourments les plus horribles, jusqu'à vaincre la méchanceté la plus obstinée et la plus perfide ; la femme a été le témoin sublime du Fils de Dieu. Par elle l'Évangile a pris son essor dans le monde entier. Durant l'éternité, quelle gloire pour elle d'avoir eu l'honneur d'être choisie de Dieu pour remplir un tel rôle !

Nous l'avons vu : outre les êtres intelligents de la Création, tous les éléments, le ciel, le soleil et les astres, la terre, la mer, les montagnes et les rochers insensibles, l'Enfer lui-même, la mort, avec les Puissances Infernales, ont rendu témoignage au Messie, ont reconnu sa divinité et ont ainsi de plus en plus justifié l'oracle précité :

MIMI FLECTETUR OMNE GENU ET CONFITEBITUR OMNIS LINGUA !
Tout genou fléchira devant moi, et toute langue me rendra témoignage !...

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES

SAINTES FEMMES QUI RENDIRENT TÉMOIGNAGE A LA VÉRITÉ

A L'ÉPOQUE DU CHRIST ET DES APÔTRES

	Pages.
Avant propos.....	3
Marie, accompagnée des saintes vierges et des saintes femmes.....	4
<i>Tableau</i> représentant <i>Marie</i> accompagnée des <i>Saintes Femmes</i>	4
Histoire de la Très-Sainte Vierge Marie, mère de Dieu....	2-218
Sainte Anne, épouse de S. Joachim, mère de la Sainte-Vierge.....	219
Sainte Elisabeth, épouse de Zacharie, mère de S. Jean-Baptiste.....	228
Sainte Anne, prophétesse de Jérusalem.....	231
Sainte-Marie, épouse de Cléophas, mère des quatre frères ou cousins de Jésus	233
Sainte Salomé, femme de Zébédéc, mère des deux Apôtres.	245
Salomé, surnommée <i>Obstetrix</i> par les anciens.....	246
Salomé, sœur des quatre frères ou cousins de Jésus et surnommée <i>Esther</i>	246
Marie, surnommée <i>Thamar</i> , cousine de la Sainte-Vierge... ..	247
Rebecca, — Sophora, — Suzanne, — Abigée, — Zahel, — ces cinq <i>Abnas</i> ou <i>Vierges</i> du Temple de Jérusalem, étaient les compagnes de la Sainte-Vierge.....	247
Sainte Séraphia, épouse de <i>Sirach</i> , ou <i>Amator</i> , appelée <i>La Véronique</i> de Jérusalem.....	249
Sainte Marthe, sœur de Lazare, vierge de Béthanie.....	252
Sainte Marie-Madeleine, sœur de Marthe.....	264
Sainte Perpétue, épouse de S. Pierre, Martyre.....	296
Sainte Eutychia, — sainte Hermione, et une autre sœur, filles de l'apôtre S. Philippe, thaumaturges et prophétesse, dont l'une martyre.....	298
Sainte Rhodé, ou sainte Rose, vierge de Jérusalem.....	304
Les Quatre Filles de S. Philippe, diacre, prophétesse dans la primitive Eglise.....	305
La Belle-mère de Simon Pierre.....	306

La veuve de Naïm, (appelée sainte Maroni dans certains auteurs).....	307
La fille de Jaïrus.....	308
Sainte Bérénice, ou Véronique, syrophénicienne.....	310
Sainte Marie, mère de Jean-Marc.....	316
Sainte Justa, ou la Cananéenne.....	317
Claudia Procula, femme de Pilate, convertie à la foi.....	319
Sainte Tabitha, pieuse veuve de Palestine.....	325
Sainte Tryphenne, — sainte Tryphèse, disciples des Apôtres et martyres.....	326
Sainte Priscilla, épouse d'Aquila, collaborateur de S. Paul.....	327
Sainte Mariamne, sœur de l'apôtre S. Philippe.....	328
Sainte Jeanne, femme de Chusa, intendant d'Hérode-Antipas.....	330
Sainte Suzanne, femme de Galilée.....	330
Sainte Photine ou la Samaritaine.....	333
Sainte Parascève, — sainte Photine, — sainte Cyriaque, sœurs de la Samaritaine.....	336
Sainte Pétronille, fille de l'apôtre S. Pierre, vierge.....	339
Sainte Félicule, vierge romaine, martyre.....	343
Sainte Lydia, marchande de pourpre — et la Pythonisse de Philippes.....	345
Sainte Basilisse, — sainte Anastasie, dames romaines, martyres sous Néron.....	347
Sainte Théodora, illustre dame romaine, martyre.....	348
Sainte Balbine, vierge et martyre.....	348
Sainte Exupère, dame chrétienne.....	349
Sainte Priscilla, illustre dame romaine.....	349
Sainte Syn'yches, — sainte Evodie, dames romaines.....	350
Sainte Phébé, diaconesse de Cenchrée.....	351
Sainte Ephémie, — sainte Dorothee, — sainte Thècle, — sainte Erasme, martyres d'Aquilée.....	352
Sainte Ariadué, servante phrygienne.....	352
Sainte Symphorose, avec ses sept fils, martyrs.....	353
Sainte Prisca ou sainte Prisque, noble vierge romaine, martyre.....	360
Sainte Thècle, illustre disciple des Apôtres.....	381
Sainte Appia, dame romaine, martyre.....	419
Sainte Damaris, dame athénienne.....	420
Sainte Chloë, dame corinthienne.....	420
Sainte Grapté, diaconesse de l'Eglise de Rome.....	421
Sainte Zénaïs, sainte Philonilla, martyres d'Asie.....	421
Sainte Marie, dame romaine.....	422
Sainte Claudie, ou Claudia, disciple des Apôtres.....	422
Sainte Julia, disciple des Apôtres.....	423
Sainte Irène, princesse byzantine.....	423
Sainte Lucine, disciple des Apôtres.....	424

Sainte Servilia, fille proconsulaire.....	425
Sainte Tatiana, dite Théopista, femme de S. Eustache.....	426
Sainte Sabine, de Rome, sainte Sérapie, d'Antioche	426
Sainte Digna-Mérta, martyre.....	435
Sainte Théodota, martyre.....	435
Sainte Afra, martyre à Bresse.....	435
Sainte Xantippe, épouse du gouverneur Probus.....	436
Sainte Sarra, — sainte Polixène, vierges espagnoles	436
Sainte Foi, — sainte Espérance, — sainte Charité, — trois sœurs vierges et martyres.....	437
Sainte Danaïde, sainte Dirécé, illustres dames romaines, mar- tyres	447
Sainte Sébastienne, martyre	447
Sainte Barbéa-Constantia, — épouse de Sarbellius, ancien prêtre des idoles, converti en Orient.....	465
Sainte Lydie, épouse de S. Philct, sénateur.....	465
Sainte Constance de Rome et S. Félix.....	465
Sainte Cercyra, fille du Proconsul de l'île de Corfou	465
Sainte Proclina.....	465
Sainte Valérie, épouse de S. Vital, dame consulaire.....	465
Sainte Sophie, avec ses trois filles	466
Sainte Dibamona.....	466
Sainte N..... et sainte Bistamona, martyrisées en Egypte avec S. Warsanopha et sa mère, originaire de Denfa....	466
Plusieurs saintes Martyres en Cilicie sur la fin du premier siècle.....	466
Sainte Iphigénie, princesse éthiopienne, vierge, avec deux cents autres vierges, baptisées, consacrées par l'apôtre S. Matthieu	466
Sainte Anthia, mère de l'évêque S. Eleuthère, martyre.....	467
Sainte Marie, servante.....	467
Sainte Albana, noble dame de Trèves, disciple des hommes apostoliques, l'an 50 de Jésus-Christ, et mère de S. Sy- métrius	468
Sainte Célérina, sénatrice, épouse de V. Æbutianus, procon- sul d'Espagne.....	469
Sainte Sabinilla, dame romaine	471
Sainte Marguerite, vierge de l'île Pontia	472
Sainte Marcella, servante de la maison de S. Lazare, de sainte Marthe et de sainte Madeleine, et Eucharic, mère de Lazare et de ses deux sœurs	473
Sainte Pommia, vierge romaine, sœur de S. Memmius, év. de Châlons.....	474
Sainte Cyriaque, noble dame de Toulouse, disciple de S. Sa- turnin.....	475
Sainte Alexandra, veuve d'Aquilée, disciple de S. Herma- goras.....	475
Sainte Pience, noble vierge des Gaules, disciple des hommes apostoliques, et martyre.....	476

Congrégations de vierges chrétiennes dans les temps primitifs.....	476
Sainte Sévérina, dame proconsulaire, épouse du président Aurélien	477
Sainte Synclétique, dame de distinction, d'Héraclée, en Thrace.....	479
Sainte Electa, dame chrétienne de l'Asie, disciple de saint Jean.....	479
Sainte Timo, ou Timon, diaconesse en Chypre	480
Sainte Eunice, mère de S. Timothée, archevêque d'Ephèse.	480
Sainte Loïde, mère de sainte Eunice, et grand mère de saint Timothée	480
Sainte Ammia, prophétesse dans les temps primitifs.....	481
Sainte Mastidia, illustre vierge de Troyes, disciple des Hommes apostoliques	482
Sainte Villa, dame gauloise	492
La jeune Pythonisse, de Philippes, en Macédoine.....	495
Sainte Praxède, sainte Pudentienne, nobles vierges romaines, filles du sénateur Pudens.....	496
Sainte Martine, vierge romaine, martyre.....	499
Marcia-Sulpitia, vierge patricienne, martyre dans la persécution de Domitien	500
Sidonia, et toute la famille Israélite des Eliaz, de l'Ibérie ou Géorgie	504
Sainte Crescentia, sainte Ninnita, sainte Saturnina, sainte Christa, sainte Nomua, sainte Julia, — dames chrétiennes qui ont souffert le martyre pour la foi naissante.....	507
Nomenclature de plusieurs dames chrétiennes, primitives, de Rome, — relevée aux Catacombes	508
Sainte Justine, noble vierge romaine, martyre sous Néron, avec plusieurs autres chrétiens	510
Sainte Candida, veuve napolitaine, disciple de S. Pierre....	519
Sainte Plautilla, femme consulaire	520
Sainte Flavia-Domitilla, parente de l'empereur Domitien, vierge et martyre avec plusieurs chrétiens, notamment avec	
Sainte <i>Flavia-Domitilla, l'Ancienne</i> , épouse du consul Titus Flavius Clément, et avec	
La princesse <i>Pomponia Græcina</i>	524
Sainte Euphrosina et sainte Théodora, jeunes patriciennes, martyres avec la princesse <i>Flavia-Domitilla</i>	524-532

On trouve, en outre, dans les monuments traditionnels des Apôtres, les noms qui suivent :

- Sainte Mathilde, mère de S. Clément de Rome, pape.
- Xantippe, matrone romaine, épouse du sénateur Albinus.
- La pécheresse Roméca, convertie à la voix de l'apôtre saint Jean.

- Drusiana, noble dame d'Ephèse, célèbre par sa piété et par ses aumônes.
- La pécheresse Prodana, convertie à la foi.
- Trophima, qui se convertit à la vue des prodiges de saint André.
- Callista, épouse de Lesbius, proconsul d'Achaïe.
- Maximilla, fille d'un sénateur romain, épouse du proconsul Egéas, fervente chrétienne, disciple de S. André; avec
- Iphidamia, sa servante.
- La princesse Mygdonie, avec Sintiche, sa servante, et
- Narcha, ou Narchia, sa nourrice.
- La princesse Manazara.
- Treptia, épouse du roi Mesdés.
- Siforé, épouse du général indien Siforat.
- Marcella, dame de distinction, de la ville d'Hiéropolis, en Asie.
- Valérie, noble vierge de Limoges, convertie par S. Martial.
- Suzanne, mère de Valérie de Limoges.
- Trente deux dames romaines chrétiennes des Temps apostoliques, dont les noms ont été découverts dans la catacombe *ad Nymphas ubi Petrus baptisabat*..... 508
- Et grand nombre d'autres saintes femmes et de vierges chrétiennes, qui ont flori dès les temps des Apôtres, chez toutes les nations de l'univers.
- *Conclusion générale*..... 537
- Table chronologique des Saintes femmes du 1^{er} siècle.. 539
- Table alphabétique des Vierges et des Saintes Femmes primitives..... 544

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES VIERGES ET DES SAINTES FEMMES

qui furent

LES TÉMOINS PRIMITIFS DU CHRIST ET DES APÔTRES

	Pages.
Les Saintes Femmes, contemporaines de Jésus-Christ et des Apôtres. — Valeur de leur rendre témoignage	3
Aelia Publina	508
Sainte Agnès, martyre sous Néron	435
Sainte Afra, martyre à Brescia	435
Sainte Albana, matrone de Trèves	468
Sainte Alexandra, veuve d'Aquilée	475
Sainte Ammia, prophétesse	481
Sainte Anastasie, dame romaine	347
Annia Zozime	508
Sainte Appia, matrone romaine	419
Sainte Anne, épouse du saint patriarche Joachim	219
Sainte Anne, la prophétesse de Jérusalem	231
Sainte Anthia, mère de S. Eleuthérius	467
Sainte Ariadné, servante Phrygienne	352
Aurelia Didyme	508
Aurelia Felicitas	508
Aurelia Trepta	508
Aurelia Irene	508
Aurelia Secunda	508
Aviania Fortunata	508
Sainte Balbine, vierge romaine et martyre	348
Sainte Barbea Constantia, épouse d'un prêtre d'idoles converti	465
Baronia Chrysis	508
Sainte Basilissa, dame romaine, martyre sous Néron	347
Bebia Chelido	508
Sainte Bérénice, ou Véronique, syrophénicienne	310
Belle-mère (La) de S. Pierre	306

Sainte Bistamona, vierge égyptienne, martyre.....	466
Sainte Callista, épouse du proconsul Lesbius. (<i>Hist. de S. André</i>).....	
Sainte Candide, de Naples.....	519
Sainte Céléria, femme du proconsul espagnol Æbutianus.....	469
Sainte Corcyra, fille du proconsul de Corfou.....	465
Sainte Charité, martyre.....	437
Sainte Chloë, dame de Corinthe.....	420
Sainte Christa, martyre.....	507
Sainte Chrysis, épouse du gouverneur de Pathmos. (<i>Voir l'Hist. de S. Jean l'Apôtre</i>).....	
Claudia Procula, femme de P.-Pilate.....	319
Claudia, disciple des Apôtres.....	422
Claudia Félicissima.....	508
Claudia Secundina.....	508
Sainte Crescentia.....	507
Sainte Constance, de Rome.....	465
Congrégations de vierges chrétiennes, à l'époque primitive.....	476
Cornelia Alcimilla, — Cossutia Victorina, — Clodia Spes, — Clodia Victoria.....	508
Compagnes de la Sainte-Vierge au Temple: Rebecca, — Sophora, — Suzanne, — Abigéc, — Zahel.....	247
Sainte Cyriaque, de Palestine.....	336
Sainte Cyriaque, de Toulouse.....	475
Plusieurs Dames chrétiennes, de Rome, dont les noms ont été découverts aux Catacombes.....	508
Sainte Danaïde, dame romaine, martyre.....	447
Sainte Damaris, dame Athénienne.....	420
Sainte Dibamona, vierge égyptienne, martyre.....	466
Sainte Dircé, dame romaine, martyre.....	447
Sainte Domitilla (<i>Flavia</i>), vierge chrétienne, parente de l'empereur Domitien, avec <i>Flavia Domitilla l'Ancienne</i>	524
Sainte Digna-Merita, martyre.....	435
Sainte Dorothée, martyre d'Aquilée.....	352
Sainte Drusiana, dame Ephésienne. (<i>Hist. de S. Jean ev.</i>)..	
Sainte Domitilla (<i>Flavia</i>) l'Ancienne.....	524
Sainte Electa, dame chrétienne d'Asie.....	479
Sainte Erasme, martyre.....	352
Sainte Hélène.....	507
Errania Secundilla.....	508
Sainte Espérance, vierge et martyre.....	437
Sainte Elisabeth, mère de S. Jean-Baptiste.....	228
Sainte Eutychia, fille de l'apôtre S. Philippe.....	298
Sainte Eucharie, mère de Lazare.....	473
Sainte Evodia, dame romaine.....	350
Sainte Euphémie, martyre d'Aquilée.....	352
Sainte Euphrosina, jeune patricienne, martyre.....	532

Sainte Exupère, dame chrétienne.....	466
Sainte Eunice, mère de S. Timothée.....	480
Sainte Félicité, martyre sous Néron.....	435
Sainte Félicule, vierge, martyre.....	343
Sainte Flavia Longa.....	508
Sainte Flavia Alexandria.....	508
Flavia Agrippina.....	508
Sainte Foi, vierge, martyre.....	437
Sainte Grapté, diaconesse de Rome.....	421
Sainte Hermione, vierge-prophétesse.....	298
Sainte Iphidamia, servante de Maximilla. (<i>Hist. de S. André</i>).	
Sainte Iphigénie, princesse Ethiopienne, avec deux cents autres vierges.....	466
Sainte Irène, princesse Byzantine.....	423
Jeanne, femme de Chusa, intendant du palais d'IIérode....	330
Johanna, belle-mère de S. Pierre.....	306
Julia Concordia.....	508
Julia Marcellina.....	508
Julia, disciple des Apôtres.....	507 et 423
Sainte Justa, ou la Cananéenne.....	317
Sainte Justine, noble vierge romaine.....	510
Lucine, disciple des Apôtres.....	424
Lydia, marchande de pourpre.....	345
Lydie, épouse du sénateur Philetus.....	465
Loïde, grand' mère de S. Timothée.....	480
Manazara, princesse indienne (<i>hist. de S. Thomas</i>).....	
Marcella d'Hiérapolis (<i>hist. de S. Philippe, c. 7</i>).....	
Mariamne, fille de l'apôtre S. Philippe.....	298
Mariamne, sœur de l'apôtre S. Philippe.....	328
Marguerite, vierge de l'île Pontia.....	472
Marcella, servante de sainte Marthe.....	473
Marcia-Sulpitia, ancienne Vestale.....	500
Marie (la sainte Vierge), mère du Christ. Voyez <i>l'histoire de sa vie</i>	1 jusqu'à 218
Marie, de Cléophas.....	233
Marie-Madeleine.....	264
Marie-Thamar, dite <i>sœur de Jésus</i>	247
Marie, mère de Jean-Marc.....	316
Marie, de Rome.....	422
Marie, servante.....	467
Sainte Momna, martyre.....	507
Maroni, mère du jeune homme ressuscité à Naïm.....	307
Sainte Martine, vierge romaine.....	409
Marthe, sœur de Lazare.....	252
Sainte Mâthie, vierge de Troyes.....	482
Mathilde, mère de S. Clément de Rome (<i>hist. de S. Clément</i>)	
Maximilla, femme du proconsul Egéas (<i>hist. de S. André</i>)..	

Mygdonia, princesse indienne. (<i>hist. de S. Thom.</i>).....	
Narcha, nourrice de la princesse Mygdonie (<i>Ibid.</i>).....	
Sainte Ninnita.....	507
Neria Gaja.....	509
Numeria Dativa.....	509
Parascève, de Palestine.....	336
Perpétue, épouse de S. Pierre.....	296
Sainte Perpétue, martyre sous Néron.....	433
Petronia Briseis.....	509
Petronilla, fille de S. Pierre.....	339
Philonilla, martyre d'Asie.....	421
Phébé, diaconesse de Cenchrée.....	351
Photide, sœur de la Samaritaine.....	336
Photine, la Samaritaine.....	333
Pience, noble vierge gauloise, disciple des Hommes Aposto- liques.....	476
Plantilla, femme consulaire.....	520
Plusieurs Saintes martyres en Sicile.....	507
Polixène, vierge espagnole.....	436
Pomponia Græcina, princesse romaine, martyre.....	524
Pommia ou Poma, vierge romaine, sœur de S. Memmius, évêque de Châlons.....	474
Praxèdes, illustre vierge romaine.....	496
Prisca, noble vierge romaine, sous Claude.....	360
Priscilla, dame romaine, mère du sénateur Pudens.....	348
Priscilla, épouse d'Aquila, du Pont.....	327
Proclina.....	463
Pudentienne, illustre vierge de Rome.....	496
Pythonisse de Philippe (la).....	495
Quatre filles (les) vierges et prophétesses, de S. Philippe, diacre.....	305
Prodiana, dame de Pathmos, convertie par S. Jean (<i>hist. de S. Jean</i>).....	
Fille de Jaïrus, ressuscitée par Jésus-Christ.....	308
Sainte Rose ou Rhodé.....	304
Sabine, dame romaine.....	426
Sainte Sabinilla, dame romaine.....	471
Salomé, femme de Zébédée.....	245
Salomé, sœur des quatre frères de Jésus.....	246
Salomé (<i>obstetrix</i>).....	246
Sarra, vierge espagnole.....	436
Sainte Saturnina.....	507
Sébastienne, martyre.....	447
Séraphia, épouse de Sirach ou Amator.....	249
Sérapia d'Antioche.....	426
Servilia, fille proconsulaire.....	425
Sévérina, dame proconsulaire, épouse d'Aurélianus.....	477

Sidonia, israélite d'Ibérie, et sa famille.....	504
Statia-Julia.....	509
Siforé, épouse du général indien Sifora. (<i>hist. de S. Thom.</i>)	-
Syntichès, servante de Mygdonia (<i>Ibid.</i>).....	
Syntichès, dame romaine.....	350
Synclétique, dame d'Héraclée, en Thrace.....	479
Sophia, avec ses trois filles	466 et 437
Suzanne, femme de Galilée	330
Suzanne, mère de Valérie, de Limoges (<i>hist. de S. Martial</i>)	
Symphorose, avec ses sept fils, martyrs	353
Tabitha, pieuse veuve de Palestine	325
Tatiana, ou Théopista, épouse de S. Eustache. (<i>hist. de S. Eustache</i>)	426
Tècle, illustre vierge d'Asie.....	381
Tècle, martyre d'Aquilée	352
Théodora, illustre dame romaine, martyre.....	348
Théodora, vierge patricienne, martyre	532
Théodota, martyre.....	435
Théopista, épouse de S. Eustache.....	426
Timon, diaconesse de Chypre	480
Treptia, épouse du roi indien Mesdœus. (<i>hist. de S. Thom.</i>)	
Trophima, convertie à la vue des prodiges apostoliques. (<i>hist. de S. André</i>).....	
Tryphenne, disciple des Apôtres, et martyre.....	326
Tryphôse, disciple des Ap., et m.....	326
Tullia Paulina	509
Ulpia Agrippina, — Ulpia Beroë, — Ulpia Marina	509
Valérie, dame consulaire, épouse de S. Vital.....	465
Valérie, noble vierge de Limoges (<i>hist. de S. Martial</i>).....	
Vibia Attica	509
Vibia Victorina	509
Villa, dame gauloise.....	492
Xantippe, épouse du gouverneur espagnol, Probus.....	436
Xantippe, matrone romaine, femme du sénateur Albinus (<i>hist. de S. Pierre</i>)	
Zénaïs, ou Zénaïdes, martyre d'Asie	421
Trente-deux dames romaines chrétiennes, des temps apostoliques, dont les noms ont été récemment découverts dans la catacombe <i>ad Nymphas</i>	508
Et grand nombre d'autres saintes femmes et de vierges chrétiennes, qui, dès les temps apostoliques, ont flori chez toutes les nations du monde	466, 507 306
<i>Conclusion générale</i>	537
<i>Table chronologique des saintes femmes du premier siècle</i> ..	539
<i>Table alphabétique</i>	544

FIN.